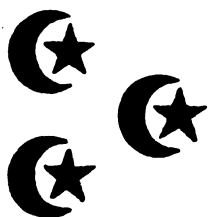


**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ SULTANIEH**  
**DE GÉOGRAPHIE**

(ANCIENNE SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE)



**LE CAIRE**  
**IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**  
**D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE**

---

**M DCCCC XVII**

144

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ SULTANIEH**  
**DE GÉOGRAPHIE**  
**(ANCIENNE SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE)**





## SOMMAIRE DU PREMIER FASCICULE :

	Pages.
AVERTISSEMENT.....	VII-VIII
Lettre de M. le Président du Conseil des Ministres à Son Altesse le Prince Ahmed Fouad.....	IX
Décret portant nomination de S. A. le Prince Ahmed Fouad comme prési- dent de la Société sultanieh de Géographie.....	XI
Sir WILLIAM WILLCOCKS. — Les drains de l'Égypte.....	1-25
—                      The Garden of Eden of the Bible and of the Babylonians (avec une carte).....	27-48
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — Le Nil entre Assouan et Wadi Halfa au point de vue sanitaire .....	49-54
G. DATTARI. — Note numismatique sopra l'Egitto dai tempi i più remoti fino all'epoca presente (avec une planche).....	55-60
R. P. C. TAPPI. — Civilisation africaine. — Essai sur les Djour du sud-est de Waou (Bahr el-Ghazal).....	61-73
É. SIDAWI. — Mœurs et traditions de l'Égypte moderne. — Sitti Dimiana, sa légende, son mouled .....	75-96

GRANDS MAGASINS  
**CHEMLA FRÈRES**

Avenue de Boulac, LE CAIRE

Les plus Importants de l'Égypte, les mieux assortis

**MAISON DE CONFIANCE** \* \* \* \* \*

\* \* \* \* \* **Vendant le meilleur marché**

HAUTE MODE -- HAUTE COUTURE

CONFISERIE & PATISSERIE  
FONDÉE EN 1854

**JEAN SAULT**

5, Avenue de Boulac, LE CAIRE.

Cable : CONFISERIE-CAIRE

Boite Postale n° 949



TÉLÉPHONE N° 61

DIRECTION N° 38-80

**BUFFETS INSTALLÉS ET SERVIS À DOMICILE**

**Bonbons, Chocolats, Marrons Glacés**

**CUISINE FINE**

**LIQUEURS**

**CHAMPAGNES**

# JULES & HENRI FLEURENT

MAISON FONDÉE EN 1878

6, Rue Elfi bey. — LE CAIRE. — Boîte postale n° 146.

Téléphones { Direction, n° 34  
Magasins, n° 36-49.

Adresse télégraphique :  
FLEURENT, CAIRE.

CHAMPAGNE. — VINS. — LIQUEURS. — BIÈRES.  
EAUX MINÉRALES.

ALIMENTATION. — CRISTALLERIE DE BACCARAT.  
PORCELAINE DE LIMOGES. — FAÏENCES.  
FILTRES CHAMBERLAND SYSTÈME PASTEUR. — CIGARES.  
PARFUMERIE. — ARGENTERIE.

ARTICLES DE MÉNAGE. — ARTICLES DE VOYAGE.

Expéditions pour l'intérieur de l'Égypte et le Soudan.  
Expéditions de colis postaux de CAFÉ MOKA pour l'Europe,  
contre remboursement.

## AGENTS POUR L'ÉGYPTÉ DES MAISONS :

Lsc. POMMERY FILS & C <sup>ie</sup> ..	REIMS .....	Champagne Pommery et Greno.
JOSEPH PERRIER FILS & C <sup>ie</sup>	CHÂLONS-S/MARNE.	Vins de Champagne.
F. GEOFFROY & FILS.....	COGNAC.	
COURVOISIER, LIMITED ..	COGNAC (Jarnac).	
A. LALANDE & C <sup>ie</sup> .....	BORDEAUX .....	Vins de Bordeaux.
L. LATOUR.....	BEAUNE .....	Vins de Bourgogne.
EUGÈNE VINCENT & C <sup>ie</sup> ....	LYON.....	Sirops et Liqueurs.
PAUL SAINTIER .....	ROUEN.....	Cidres mousseux de Normandie.
N. CAILAR BAYARD & C <sup>ie</sup> ..	PARIS.....	Pour l'Argenterie et l'Orfèvre- rie.

SOCIÉTÉ DES FILTRES CHAMBERLAND, Système Pasteur.

**Débarassez-vous de vos Montres!!**

**pour acheter**

**L'ETERNA**

**Le nec plus ultra des montres**

**PRÉCISE ET ÉLÉGANTE**

*Agent général pour l'Égypte et le Soudan*

**DAVID SUSSMANN**

Expert près le Tribunal mixte de 1<sup>re</sup> instance

**8, Rue Mousky, 8**

(à côté de Del Mar)

**Librairie Paul TRIBIER**

Ancienne "Librairie classique GILLET"

Fondée en 1889

**RUE EMAD-EL-DINE, N° 5**

*Librairie générale Française  
et Anglaise*

**Livres Classiques, Primaires et Secondaires**

OUVRAGES DE DROIT, DE FINANCE,  
D'ÉCONOMIE POLITIQUE, D'AGRICULTURE,  
DE PHILOSOPHIE, etc.

*Livres d'occasion, Publications périodiques,  
Spécialité de livres pour l'Égypte,  
Histoire, Littérature, Voyages.*

**Romans et tous livres techniques**

SUCCURSALE POUR LA VENTE

DES JOURNAUX ET MAGAZINES

**Kiosque Caire, 3, Rue El-Manakh**

**I. MAUARDI ET C<sup>IE</sup>**

**Place Ataba-el-Khadra**

**GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS**

**Soierie, Lainages, Draperies, Cotonnades, Ameublements,**

**Tapis, Linoléum, Mercerie, Dentelles,**

**Garnitures, Bonneterie, Blanc, Articles de Paris,**

**Argenterie, Lingerie, Literie, etc., etc.**

**Tout plus élégant et meilleur marché  
que partout ailleurs.**

# ALLEN, ALDERSON & Co., Ltd.

INGÉNIEURS, ENTREPRENEURS ET IMPORTATEURS DE MACHINES

ALEXANDRIE - LE CAIRE

Alexandrie, B. P. n° 224.

Le Caire, B. P. n° 1463.

*SEULS ET EXCLUSIFS AGENTS de :*

**MM. RUSTON PROCTOR and Co., Ltd., LINCOLN (Angleterre).** —

Machines à vapeur fixes et locomobiles, Chaudières, Moulins à blé, Pompes centrifuges, Batteuses à vapeur, Moteurs «Ruston» à huile brute et à pétrole raffiné, Installations à gaz pauvre de toutes dimensions.

**JOHN FOWLER and Co., Ltd., LEEDS.** — Laboureuses à vapeur.

**ENGELBERG RICE HULLER.** — Moulins à riz.

**MERRYWEATHER and SONS Ltd., LONDON.** — Machines à incendie à main, à vapeur et automobiles.

**MIRPLEES BICKERTON and DAY, Ltd.** — Moteurs Diesel.

**PLATT BROS. and Co. Ltd.** — Métiers à coton et accessoires.

Outre les Machines des susdits Fabricants, nous gardons aussi en dépôt tous les accessoires nécessaires à leur fonctionnement, entre autres :

*COURROIES* : en Cuir anglais et américain, en Poil de chameau «Camel Brand». — *ARTICLES EN CAOUTCHOUC* : feuilles, soupapes, tuyaux, etc. — *TUYAUX EN FER GALVANISÉ* : vapeur et gaz. — *LIMES*. — *TUYAUX EN CHANVRE, ETC.*

Ainsi qu'un grand stock de :

*COFFRES-FORTS* de 1<sup>re</sup> qualité anglaise «RATNER», «CHATWOOD». — *APPAREILS D'AGRICULTURE* : Charrues, faucheuses, moissonneuses. — *POMPES À MAIN ET À VAPEUR* pour tout usage. — *MOULINS À VENT, ETC.*



# ZOLA'S

## PHOTOGRAPHIC STUDIO



**Kasr-el-Nil Street, 44**  
**Opposite the Bank of Athens**

≡ **CAIRO** ≡

Telephone No. 30-17.

## GRANDS MAGASINS D'ARTICLES DE MÉNAGE

Telephone N° 271

Rue El-Bawaki

Telephone N° 271

— ✦ **LE CAIRE, ÉGYPTÉ.** ✦ —

## N. YACCOUBIAN

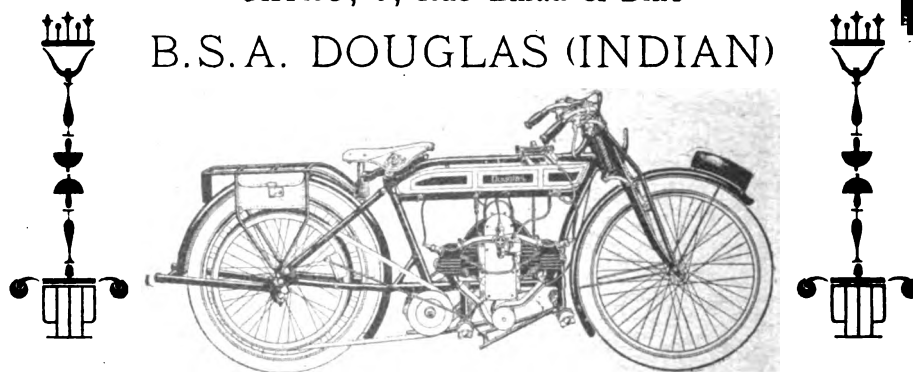
ASSORTIMENTS COMPLETS DE BATTERIE DE CUISINE. — ARGENTERIE  
CHRISTOFLE. — CRISTALLERIE DE BACCARAT. — PORCELAINES. — FAÏEN-  
CERIE. — COUTELLERIE. — COUVERTS DE TABLE. — FILTRES PASTEUR  
ET BERKEFELD. — GLACIÈRES. — SORBÉTIÈRES. — FOURNEAUX À PÉTROLE  
ET À CHARBON. — LAMPES ET SUSPENSIONS. — SONNERIES. — BAINS. —  
DOUCHES. — CHAUFFE-BAINS. — TOILES CIRÉES. — NATTES. — STORES.  
— THÉ. — SAVONS. — BOUGIES. — LIQUEURS, ETC., ETC.

*PRIX FIXE. — LIVRAISON À DOMICILE.*

CYCLES - MOTOCYCLES  
**G. PAVID & C**

CAIRO, 3, Rue Emad-el-Dine

B.S.A. DOUGLAS (INDIAN)



**Saxon Motor-Cars B.S.A. — Swift & Starley Cycles**

ALL ACCESSORIES. — REPAIRS SKILFULLY EXECUTED.

**THE FASHIONABLE**

SHOE & CLOTHING

CAIRO & ALEXANDRIA

VÊTEMENTS

POUR

**Hommes et Enfants**

CHAUSSURES \* \* \* \* \*

\* \* BONNETERIE \* \*

\* \* \* \* \* CHEMISERIE

CHAPELLERIE

ET

**ARTICLES DE VOYAGE**

etc., etc.







910.5  
SocG  
V. 6-10

~~Map~~

## AVERTISSEMENT.

---

Au moment de reprendre, après une longue interruption, la parution de ce Bulletin, quelques mots d'avertissement ont été jugés indispensables.

La longue et cruelle maladie de S. E. Abbate pacha, le vénéré Président de cette Société, avait eu nécessairement son contre-coup sur les manifestations de notre activité scientifique.

Les tragiques événements qui ont ébranlé le monde entier ne pouvaient pas non plus nous épargner leurs contre-coups. Comme tant d'autres bulletins ou périodiques de sociétés savantes, le nôtre fut de ceux dont la reprise sembla devoir être réservée pour de meilleurs jours.

En daignant accepter la présidence de la Société Sultanieh de Géographie <sup>(1)</sup>, Son Altesse le Prince Ahmed Fouad se préoccupa tout d'abord de prouver, par l'organisation d'une suite régulière de conférences, que notre institution entendait bien réaliser les destinées que lui avait voulues l'auguste Souverain qui la fonda jadis. Et parallèlement à ces lectures, un travail intérieur fut poursuivi de réorganisation des collections, des archives et de la bibliothèque, dont la publication des actes et procès-verbaux fera connaître quelque jour prochain tout le labeur si méritoire.

Après la série si bien remplie des lectures publiques de l'année 1916, il apparut que la seconde tâche, par ordre d'urgence, était de communiquer au monde savant le principal de ce qu'avait accompli notre Société en ces dernières années, et en le reprenant au moment où s'en arrêtaient le dernier témoignage écrit. C'est ce que le présent numéro de ce Bulletin a essayé de réaliser.

---

<sup>(1)</sup> Voir plus loin le décret sultanien du 30 octobre 1915.

Le devoir le plus pressé a semblé être de donner la substance même de ce qui avait été le meilleur de l'activité de la Société de Géographie durant cette longue période. La physionomie de sa vie intérieure au jour le jour, les procès-verbaux de ses réunions, l'enregistrement des publications ou des dons qu'elle recevait, les modifications de ses règlements ou de son personnel pouvaient — à bon droit, ce semble — être remis à plus tard. Mais il importait de publier sans plus tarder les conférences originales qui attestaient le maintien de son rôle scientifique.

Un choix s'imposait dans le grand nombre de ces conférences, sous peine de trop différer la reprise d'un bulletin régulier. Certaines avaient présenté jadis un intérêt d'actualité, que le temps a fait s'évanouir; d'autres avaient paru, dans l'intervalle, en des revues ou des bulletins de Sociétés où le même sujet avait été traité. De plusieurs, enfin, ne subsistaient que les notes, toujours incomplètes, de la lecture courante; leurs auteurs avaient disparu; ou bien ils sont trop loin aujourd'hui pour leur demander en temps utile la mise au net de ce qu'ils nous dirent alors.

Ce qui paraît aujourd'hui en ce fascicule a paru résumer au mieux ce qu'il importait de faire connaître à nos lecteurs et ce qui attestait que la Société Sultanieh de Géographie du Caire continuait à tenir dignement la place scientifique que lui destinait son illustre Fondateur.

PRÉSIDENCE  
DU  
CONSEIL DES MINISTRES.

Alexandrie, le 31 Octobre 1915.

---

N° 257

MONSEIGNEUR,

*Je suis heureux d'adresser ci-joint à Votre Altesse copie du Décret rendu à la date du 30 octobre 1915 La nommant Président de la Société Sultanieh de Géographie.*

*La grande sollicitude dont Sa Hautesse le Sultan a bien voulu honorer cette vieille institution marquera désormais dans ses annales, sous les heureux auspices de Votre Altesse, une nouvelle ère de progrès et de prospérité.*

*Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.*

Le Président du Conseil des Ministres,  
H. RUCHDI.

Son Altesse  
le Prince Ahmed Fouad,  
Président de la Société Sultanieh  
de Géographie.



# DÉCRET

## PORTANT NOMINATION DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD COMME PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE.

---

Nous, Sultan d'Égypte,

Vu le Décret Organique de la Société Sultanieh de Géographie;

Considérant que la nomination à la tête de cette Société d'un Prince de la Famille Sultaniennne, tout en étant un témoignage de Notre sympathie sollicitude, contribuera à rehausser le prestige de cette institution scientifique;

### DÉCRÉTONS :

#### ARTICLE PREMIER.

S. A. le Prince Ahmed Fouad est nommé Président de la Société Sultanieh de Géographie, en remplacement du D<sup>r</sup> O. Abbate Pacha, décédé.

#### ARTICLE 2.

Le Président de Notre Conseil des Ministres est chargé de l'exécution du présent Décret.

Fait au Palais de Ras el-Tin, le 30 octobre 1915.

HUSSEIN KAMIL.

Par le Sultan :

*Le Président du Conseil des Ministres,*  
H. RUCHDI.

Pour copie conforme :

*Le Secrétaire du Conseil des Ministres,*  
AHMED ZÉKI.





# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE.

---

## LES DRAINS DE L'ÉGYPTE<sup>(1)</sup>

PAR

SIR WILLIAM WILLCOCKS, K.C.M.G.

---

Les terres de la Basse-Égypte peuvent être ainsi classées :

A. Dans le Sud, les bassins convertis au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle en amont d'une ligne joignant Dilingat, Saft-el-Molouk, Damanhour, Teh-el-Baroud, Choubrahit, Rahmanieh, Sanhour-el-Medina, Nachart, Kalline, Simillay, Mehalla el-Kobra, Tira, Talkha, Mansoura, Simbel-lawein, Safour, Fakous, Abou-l-Akhdar, Bordein et Bilbeis;

B. Les terres deltaïques au nord de cette ligne.

En partant de la pointe du Delta, le pays est absolument plat : quand on se dirige, au nord, vers la ligne de villes et villages ci-dessus indiquée, les vallées entre les anciens canaux sont d'abord à peine visibles : puis, à mesure qu'on s'approche de la ligne, les dépressions sont plus nettes, mais pas moins que dans les bassins les plus grands de la Haute-Égypte. Au nord de la ligne, les dépressions sont de plus en plus marquées à mesure qu'on s'approche des lacs.

Ces régions peuvent, en outre, être subdivisées en zones comme il suit :

A. Au sud de la ligne :

1° 810.000 feddans n'ayant pas besoin de drainage et qui sont les plus proches de la pointe du Delta.

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société khédiviale de Géographie, à la séance du 1<sup>er</sup> février 1913.

2° 970.000 feddans, au nord des précédents, dont l'eau du sous-sol peut être maintenue à un niveau suffisamment bas à l'aide de canaux d'irrigation profonds et grâce au drainage naturel dans les drains existants, qui seront creusés plus profondément et entretenus libres de toute végétation. Ces drains ou bien s'écouleraient dans de grands drains établis au fond des dépressions marquées existant plus au nord, ou bien aboutiraient aux branches de Damiette et de Rosette où leurs eaux seraient déversées pendant la crue à l'aide de pompes. Nous atteignons ainsi la ligne de villages indiquée ci-dessus et quittons la région où la population paysanne est extrêmement dense.

**B. Au nord de la ligne :**

3° 1.320.000 feddans de terres cultivées ayant besoin de drainage, généralement à l'aide de machines. Jusqu'ici nous avons tenu compte de 3.100.000 feddans de terres cultivées en Basse-Égypte.

4° Au nord de ces terres et, par places, intercalés parmi celles-ci, se trouvent 1.200.000 feddans de terres incultes, ordinairement trop salées pour donner des récoltes sans travaux d'amendement.

5° Viennent ensuite les lacs couvrant 660.000 feddans.

6° Entre les lacs et la mer se trouvent 240.000 feddans de dunes de sable dont les vallons et certaines étendues plates sont susceptibles d'être cultivés avec profit.

Nous pouvons dresser le tableau ci-contre (page 3).

Nous allons examiner séparément chacune de ces zones :

1° *La région cultivée n'ayant pas besoin de drainage* est située autour de la pointe du Delta et est en grande partie irriguée en été par élévation mécanique de l'eau. Ces terres sont aujourd'hui les plus riches du Delta, bien que, il y a quinze ans, elles fussent plus pauvres que les terres de la zone suivante. Toutes les mesures possibles devraient être prises pour y maintenir toujours l'eau du sous-sol à deux mètres au moins au-dessous de la surface du sol. Aux Indes, actuellement, lorsque dans les régions irriguées l'eau du sous-sol s'élève à moins d'une certaine distance de la surface du sol, des restrictions sévères sont apportées à l'irrigation. En Égypte, il serait

(En milliers de feddans.)

POSITION GÉOGRAPHIQUE.	RÉGION CULTIVÉE N'AYANT PAS BESOIN DE DRAINAGE.	RÉGION CULTIVÉE AYANT BESOIN DE CANAUX PROFONDS ET D'UN DRAINAGE NATUREL.	RÉGION CULTIVÉE AYANT BESOIN DE DRAINAGE PAR MACHINES.	TERRES INCULTES.	LACS.	DUNES DE SABLE ET PLAINES.	TOTAL.
A l'est de la Branche de Damiette . . .	280	410	530	410	410	20	2.060
Delta proprement dit . . . . .	490	330	470	470	140	180	2.080
A l'ouest de la Bran- che de Rosette ..	40	230	320	310	110	40	1.050
Total . . .	810	970	1.320	1.190	660	240	5.190

certainement sage d'établir une loi d'après laquelle, lorsque l'eau du sous-sol s'élève au-dessus d'une certaine cote, dans les terres riches du sud du Delta, le niveau dans les canaux serait abaissé et l'élévation mécanique de l'eau d'irrigation imposée en été. Cette soi-disant pénalité serait un bienfait déguisé. Une telle loi pourrait être appliquée sans causer le moindre trouble dans la population agricole; j'en ai été convaincu par les omdehs très capables qui m'ont accompagné pendant deux ans lorsque j'étais directeur général des opérations de péréquation de l'impôt foncier (voir *Egyptian Irrigation*, page 235 de la seconde édition).

2° La région cultivée ayant besoin de canaux profonds et d'un drainage naturel était autrefois la riche zone centrale de la Basse-Égypte; elle constituait le joyau de l'irrigation pérenne établie par Méhémet-Ali; et, en fait, dans certaines localités favorisées, nous pouvons aujourd'hui encore y trouver des terres de premier choix dans l'état le meilleur. Cependant le niveau

élevé dans les canaux et le relèvement excessif du niveau de l'eau du sous-sol ont dépouillé cette région de sa gloire. Il serait possible d'approfondir les drains existants et de tenir ceux-ci propres tant qu'ils sont peu nombreux; d'approfondir les canaux principaux; de réduire le nombre trop grand des ponts régulateurs; et surtout d'appliquer la loi proposée pour la première zone dans toutes les localités où l'eau du sous-sol serait à moins de deux mètres au-dessous de la surface du sol. Les terres de cette seconde zone, lorsque l'eau du sous-sol est basse, peuvent produire une récolte absolument parfaite de maïs à l'époque de la crue et une parfaite récolte d'hiver. Un propriétaire y pourrait faire pousser en été tout le coton irrigable mécaniquement et il aurait ensuite la libre disposition de la crue pour faire mûrir son coton et son maïs. Est-ce une charge écrasante que de dépenser 2 £ par feddan pour son eau quand on vend 5 ou 6 £ de plus de coton par feddan? Ces terres valent d'être épargnées à tout prix. Ne pas toucher aux canaux de haut niveau, creuser des drains innombrables, et ensuite pomper toute l'eau de drainage, qui n'a nullement besoin d'être pompée, cela peut, sur le papier, être présenté comme magnifique, mais ce n'est pas faire œuvre d'ingénieur.

3° *La région cultivée ayant besoin de drainage* se trouve au nord des anciens bassins; il est nécessaire d'y faire un drainage à la profondeur de 2 mètres dans le sud et plus près de la surface dans le nord. Partout où l'eau du sous-sol est à 2 mètres et plus au-dessous de la surface du sol — comme c'était le cas en Basse-Égypte lorsque le rendement du coton était élevé en quantité et en qualité bien que peu de peine fût prise pour détruire le ver du coton — les meilleurs résultats sont obtenus.

Ceci s'applique au sud de la présente zone. Les sels sont maintenus bas et il n'est pas besoin de riz comme assolement. Cependant, quand nous approchons des lacs, les meilleurs résultats sont observés — M. Victor Mosséri l'a démontré — pour des profondeurs de 1 m. 25 cent. à 1 m. 50 cent. Si, dans ces régions humides, où la maturation du coton est retardée, l'eau du sous-sol et avec elle les sels sont beaucoup au-dessous de la surface, la plante prend un développement qui généralement a pour résultat d'empêcher qu'une grande partie des capsules mûrissent avant l'hiver, de sorte que ces capsules sont perdues.

Ces terres furent améliorées surtout par les propriétaires des grands domaines créés par Méhémet-Ali. Elles sont en déclivité vers les dépressions : ce ne sont plus les régions absolument plates du sud. Dans certains endroits favorables, ces terres pourraient être drainées par gravitation, mais il serait généralement préférable de se servir de pompes. Dans l'ensemble, la région se présente ainsi : grandes étendues élevées plus ou moins sablonneuses le long des canaux qui courent dans les lits des anciennes branches du fleuve ; argile dense dans les dépressions qui les séparent. Par-ci par-là quelque canal tracé en dépit du bon sens, comme le Gafaria ou Nizam (il fut creusé par des soldats réguliers ou Nizams), traverse les dépressions et est muni de siphons. Les dépressions sont en général, en Gharbia, occupées par des drains, et les hautes terres par les canaux. Le Nachart est une exception. C'était un ancien canal de décharge de bassin, très bas, converti en un splendide drain collecteur et dont on a fait plus tard un canal d'irrigation désespérément mauvais. En Béhéra, les canaux sont, en règle générale, mal alignés et les drains sont obligés de s'adapter à ces canaux. Canaux et drains courent parallèlement, côte à côte, puis s'entre-croisent à la manière d'un labyrinthe. Toutes les fois qu'on dépense 2 £ pour le drainage, 1 £ est employée à réparer le dommage causé par les canaux et les drains mal placés. Tandis que la Dakahlia est drainée selon les vrais principes, la Charkia l'est suivant des plans complètement erronés. Les Bahrs naturels, qui devraient être les vraies voies d'irrigation, ont été convertis en drains, cependant que les petits canaux d'irrigation courent de chaque côté de manière à se trouver dans les terres les plus hautes. Les drains aussi courent en bas des dépressions, avec assez de raison, mais ils aboutissent, contre la pente naturelle, dans les Bahrs. Les Bahrs Bakkar, l'akous et Sân sont des drains. Ils devraient être des canaux. Et, en effet, si jamais les terres voisines des lacs sont améliorées suivant les vrais principes, les Bahrs seront de nouveau convertis en canaux, comme ils l'étaient il y a vingt ans, et les collecteurs principaux occuperont les dépressions.

Aujourd'hui, dans celles des régions où les canaux occupent les hautes terres et où les drains sont dans les dépressions, comme cela doit être, voici quelle est la situation. Les canaux principaux apportent de l'eau à niveau élevé et assurent l'irrigation naturelle par gravitation, sans machines

élevatoires, par rotation tout le long de l'année, comme ils doivent le faire. Les canaux secondaires naissent des canaux principaux, et, souvent, suivent les anciennes branches secondaires. De tels canaux sont bien placés. Ils aboutissent dans les drains qui sont à la fois des canaux de décharge pour l'eau en excès dans les canaux d'irrigation et pour l'eau de drainage. Désormais ils seront appelés « drains de décharge ». Les drains plus petits, qui courent dans les dépressions situées entre les canaux secondaires, aboutissent aussi dans les drains de décharge principaux. Les canaux bien tenus ont à leurs extrémités des régulateurs que l'on ouvre et ferme suivant un roulement. A l'extrémité des canaux mal tenus sont établis, en travers, des levées de terre. Or, dans les saisons où l'eau du Nil est claire, il n'y a aucune utilité à faire s'écouler toute quantité d'eau venant en excès de ce que demandent une irrigation abondante et le lavage; mais en hiver, lorsque la pluie menace ou tombe, on a toujours besoin de canaux de décharge. Alors, tout l'excès d'eau s'écoule dans les drains de décharge principaux, grâce aux régulateurs s'ils existent, ou à travers les champs des malheureux cultivateurs si les régulateurs n'existent pas, ou encore par les drains. Sinon le canal se transforme en un marais long et étroit à haut niveau, qui cause du dommage aux champs situés sur ses deux rives.

Ceci pour les mois où l'eau est claire. Quand vient la crue du Nil, l'eau est chargée du riche sédiment qui depuis 7.000 ans a assuré à l'Égypte sa fertilité. Or ce sédiment ne peut être porté dans les champs par les canaux que si dans ceux-ci le courant est suffisamment fort. Donc, à l'époque de la crue, si l'on veut avoir pour l'irrigation de l'eau fertilisante vraiment riche, il faut qu'elle s'écoule très librement dans les drains de décharge. C'est lorsqu'il vit établir sur les canaux des restrictions telles que les drains de décharge cesseraient de fonctionner, et cela afin d'assurer le drainage naturel, que le colonel Ross fit remarquer que la pénurie d'eau rouge est la plus grande calamité qui soit à craindre dans la vallée du Nil. Les canaux où le libre courant n'est pas assuré, qui sont étranglés, portent peu de sédiment et deviennent des mares stagnantes d'eau claire couvertes de lotus et de papyrus nains. Le long de tels canaux, sauf près de leur naissance, les terres sont privées d'eau rouge. Si on laisse l'eau rouge aller librement dans les drains de décharge, la quantité d'eau à transporter augmente, le niveau s'élève, et le drainage devient médiocre. Si l'on veut

assurer de bonne eau rouge aux champs et aussi les drainer profondément et efficacement, il existe la solution suivante : faire que les drains de décharge principaux s'écoulent librement dans les lacs, apportant ainsi le surplus d'eau rouge des canaux secondaires à tel niveau utile voulu (en Italie, dans certains drains collecteurs le niveau est à 1 m. 50 cent. au-dessus du niveau du sol), et y pomper l'eau de drainage en des points convenables. C'est ce qu'on appelle le *drainage par zones*.

Les canaux principaux coulent librement, portant l'eau riche du Nil, et les canaux secondaires coulent librement aussi. Ils aboutissent dans les drains principaux, lesquels, finalement, s'écoulent dans les lacs. Les drains secondaires, dans lesquels les canaux plus petits se jettent, deviennent également des drains de décharge et s'écoulent dans les drains de décharge principaux. Mais les drains secondaires plus petits, en beaucoup d'endroits, se trouvent ne pas pouvoir se jeter dans les principaux à un niveau assez bas pour qu'ils drainent les terres traversées. A l'extrémité de ces petits drains secondaires ou le long des drains de décharge plus grands et des drains de décharge principaux, en des endroits convenables, on place des pompes, grâce auxquelles l'eau de drainage est élevée suivant le cas. Les terres hautes sont drainées par gravitation et l'on ne pompe que l'eau qu'il est utile de pomper. Les frais d'élévation mécanique de l'eau sont réduits au minimum. Les terres sont drainées juste à la profondeur nécessaire et la fourniture d'eau rouge riche de la crue du Nil est assurée. On a constaté en Italie, avec les pentes qui y existent, que des superficies allant jusqu'à 2.500 feddans sont très bien drainées à l'aide d'une seule pompe. En Égypte, dans les terres basses et plates du nord du Delta, de telles superficies pourraient être adoptées; mais, plus au sud, grâce aux pentes utilisables, de plus grandes surfaces pourraient convenir. Une pompe sur le drain de décharge, avec un siphon au-dessous, pourrait commander 2.500 feddans d'un côté du drain et 2.500 de l'autre, soit 5.000 en tout, au minimum. Je pense que le maximum pour obtenir un drainage efficace et économique serait de 10.000 feddans.

4° *Terres incultes*. — D'une manière générale, ces terres se trouvent à un niveau plus bas que celles de la catégorie précédente et sont situées immédiatement au sud des lacs. Elles couvrent environ 1.200.000 feddans. A

propos de ces terres j'écrivais, dans la seconde édition de l'*Egyptian Irrigation* :

« À l'époque des Ptolémées et des Romains, toutes les terres connues aujourd'hui sous le nom de Berea (pluriel : Berâri), ou pays inculte, étaient cultivées. Le désert qui borde les lacs fut appelé *Ard zafrân*, ou « terre de choix ». »

Dans les premiers temps de l'occupation, lorsque les canaux, aboutissant dans les lacs, étaient de véritables canaux, la question d'utiliser toute l'eau se perdant en énorme quantité retint sérieusement l'attention du Service des Irrigations.

L'idée, à cette époque, fut de laver les terres salées à l'aide de l'irrigation par bassins et de les améliorer. Nous négligeâmes l'élément de temps. Et pourtant ! une dynastie de Pharaons aurait trouvé tout naturel de travailler cent ans à l'amélioration d'un bassin. Nous essayâmes de le faire dans un nombre quatre fois moindre... de mois. A la page 55 du *Rapport sur les Irrigations pour 1886* est reproduit un de mes rapports ; en voici un passage :

« Que l'on partage la région désertique en bassins convenables, et que le Gouvernement avise les fellahs de la Menoufieh, de la Galioubieh et de la Gharbieh méridionale, que si un certain nombre d'entre eux — disons vingt-cinq — établissent les digues, creusent les canaux et achèvent les travaux d'aménagement d'un bassin, ils pourront améliorer celui-ci, le cultiver, et au bout de cinq ans deviendront propriétaires des 1000 feddans, pourvu qu'ils payent la taxe foncière locale. Que les fellahs de la Menoufieh n'aillent pas actuellement dans les Berari, il n'y a rien d'étonnant à cela, car c'est les inviter à se rendre dans une région d'aspect désolé pour s'y exténuer et y peiner tout le long de l'année comme des esclaves au labourage et au relabourage des champs de coton ou encore au travail de la roue, et à la fin, quelque dur qu'ait été leur travail, ne jamais posséder à soi un seul feddan, mais rester jusqu'à la fin de leurs jours des fendeurs de bois et des piseurs d'eau pour le compte de propriétaires fonciers qui vivent au Caire ou à Alexandrie, ou de fonctionnaires de daïras ou des Domaines de l'État qui s'enrichissent pendant qu'eux restent pauvres. Pour améliorer complètement les Bérari, il faut que le Gouvernement y fasse venir le fellah, lui donne un intérêt direct dans la terre ; que le cultivateur dépense tous



les profits de la terre sur la terre elle-même et non à des centaines de milles de là, qu'il lui soit permis d'employer l'eau du Nil quand elle a de la valeur, et le Nil lui-même améliorera les 300 ou 400.000 feddans de terres incultes de la Gharbieh. Il est certainement possible de rendre à cette région la fertilité qu'elle connut au temps des Pharaons, qui ne possédaient aucune science que nous ne possédions actuellement, mais sous lesquels ce qui est maintenant un désert était un jardin, et ce qui constitue des ruines sans nombre était des villages populeux.»

Nous étions jeunes alors. Plancus était consul. Lord Cromer était seulement Sir Evelyn Baring, avec un zèle sans limite mais pas d'argent dans le Trésor. Nous nous rendions peu compte combien il était difficile d'améliorer des terres rapidement, et, quand elles sont améliorées, d'y entretenir la culture et la fertilité. Après un faible effort de deux années à l'aide de bribes de crédits, le projet fut abandonné; cependant, si le Trésor avait eu de l'argent, Nubar pacha aurait continué. Toute nouveauté le fascinait. Je crois encore que si, il y a vingt-cinq ans, nous avions utilisé l'eau rouge de la crue du Nil et si, au lieu de perdre patience, nous avions continué jusqu'aujourd'hui l'irrigation par bassins, les bassins auraient été tellement améliorés au cours de cette période, malgré le peu d'argent à notre disposition, que nous aurions des centaines de milliers de feddans produisant du blé et de l'orge dans des régions où aujourd'hui ce que nous voyons rappelle Sodome et Gomorrhe après leur destruction. Je cite encore d'après mon rapport de 1886 :

« Avec une ténacité digne d'une meilleure cause, on s'obstine à la culture du coton et vous voyez de-ci de-là un malheureux paysan, un regard de défiance dans les yeux, retournant à la charrue le lit, loué par lui, d'un ancien drain ou canal dans le milieu d'une vaste plaine salée. Le seul remède à tout ceci est le retour au système des bassins. Cela paraît ridicule que pendant les mois d'été, alors que l'eau n'a aucune propriété fertilisante et que cette eau est rare, les propriétaires aillent faire les plus grands frais pour élever mécaniquement l'eau dans une douzaine de champs sur un millier. Ces quelques champs, il faut les labourer et les travailler péniblement tout le long de l'année et, quand la crue apporte de l'eau fertilisante en abondance et à un niveau convenable pour l'irrigation, on remue ciel et terre pour la maintenir entre ses rives et l'empêcher d'atteindre les

terres qu'elle irriguait auparavant. Si on la laissait seulement couvrir les milliers de champs, elle déposerait à leur surface un engrais riche, qui, de la manière ordinaire, sans labour et sans irrigation, rapporterait une récolte magnifique, cent fois plus avantageuse que le coton et le riz maldifs actuellement produits. »

Si le Gouvernement veut sérieusement établir des fellahs dans les déserts améliorés des Barari, qu'il les installe d'abord là où aujourd'hui même l'eau rouge en abondance peut leur être assurée en temps de crue, que l'on construise les canaux et les digues que nous ne pûmes établir en 1886, faute d'argent, et qu'on y envoie chaque goutte d'eau rouge que l'on peut distribuer, qu'on retienne cette eau sur ces terres pendant de longues périodes d'après la méthode indiquée aux pages 242 et 243 de mon ouvrage *Egyptian Irrigation* — méthode qui, je pense, nous vient de l'antiquité —; de la sorte ces terres seront améliorées graduellement et, selon la même gradation, les fellahs seront mis en leur possession. (Notons, en passant, que les importantes quantités d'eau prises au Nil pour les besoins de l'irrigation par bassins aideraient matériellement le pays dans ses efforts pour lutter contre une forte crue.) Cela prendra du temps, mais le résultat sera sûr comme celui de l'œuvre des Pharaons. Les fellahs n'amélioreront jamais par eux-mêmes, sans aide, une terre argileuse vraiment salée, comme on l'a vu à Bieleh, où les nouveaux colons ont fui leurs concessions et ne peuvent être convaincus d'y revenir même quand on leur offre des bœufs de labour. Les autorités cherchent maintenant des lots de terres qui sont naturellement sur le point d'être améliorées, et là nous pouvons voir quelques colonies prospères de fellahs, mais aucune amélioration sérieuse des terres. Les terres bien situées au milieu des terrains incultes du Gouvernement et susceptibles d'être facilement améliorées, ont une grande valeur et peuvent être avec raison données aux fellahs, mais de telles concessions laisseront l'amélioration des terres incultes de l'Égypte dans l'état où elle était auparavant. Ce qui serait beaucoup plus populaire et constituerait aussi bien un acte de justice, ce serait que le Gouvernement vendît à la moitié de leur valeur les terres des Domaines aux fellahs des villages dont elles dépendent, fellahs à qui elles furent prises autrefois pour un morceau de pain.

Le colonel Ross, notre premier Inspecteur Général des Irrigations, a

vu plus loin qu'aucun de nous, et n'a jamais cessé de plaider contre la restriction du déversement du trop-plein des canaux dans les drains de décharge, ce qui diminuait le dépôt de limon riche dans les champs. Cette diminution était la conséquence de l'abandon de l'amélioration des terres par les bassins d'irrigation, et a provoqué le désir de faire agir les drains de décharge à la fois comme déversoirs pour les canaux et comme collecteurs de l'eau du drainage *par gravitation*. De 1890 à 1895 j'ai été occupé aux études concernant le Réservoir et j'ai vu peu de chose de ce qui concerne la Basse-Égypte, sauf pendant les grandes crues de 1892 et 1894; mais en 1895, 1896 et 1897, pendant les opérations pour la péréquation de l'impôt foncier, j'ai eu l'occasion de voir chaque seddan payant impôt en Égypte, et le fait a été gravé dans mon esprit avec une plume de diamant, que la base d'une irrigation pérenne heureuse en Égypte est la réalisation de deux idées de deux savants : 1° celle du colonel Ross suivant laquelle la plus grande calamité pouvant atteindre l'Égypte serait une disette d'eau rouge; 2° celle du Docteur Schweinfurth déclarant que « l'irrigation pérenne est un combat perpétuel contre le sel ». Une disette d'eau rouge peut, je l'ai constaté, être prévenue en permettant à chaque canal de transporter en temps de crue la quantité maximum d'eau rouge fertilisante qu'il peut distribuer et en laissant cette eau se déverser librement dans les drains de décharge. On peut se garantir contre le sel grâce à des drains profonds dont l'eau de surface est à niveau très bas. La seconde édition de l'*Egyptian Irrigation* fut écrite en 1897 pour convaincre le pays de ce qui précède et pour prédire ce qui arriverait si l'irrigation naturelle devenait générale en été dans les premières et dans les secondes zones, et si dans la troisième zone il y avait abandon en masse des canaux de décharge en tant que canaux de décharge pour les transformer en drains simples. Si j'avais été alors aussi versé en agriculture que je le suis maintenant, j'aurais aussi prédit la détérioration de la qualité ainsi que la diminution du rendement du coton qui devaient être la conséquence de la réduction persistante d'eau rouge pendant la crue. J'ai plaidé en faveur de l'adoption de drains indépendants pour le drainage et de canaux de décharge indépendants pour le déversement du trop-plein des canaux d'irrigation, cette méthode pouvant seule assurer un approvisionnement abondant d'eau rouge et un drainage profond par gravitation.

Ceci a été critiqué par Sir Hanbury Brown, l'Inspecteur général, dans la préface qu'il a bien voulu écrire pour la seconde édition. Il a exposé entièrement son opinion aux pages 23 et 24 de la préface. Il objectait qu'en élargissant et en approfondissant les drains de décharge et en les utilisant comme drains collecteurs, nous pourrions, dans un seul et même canal, faire écouler librement l'eau rouge, dont il connaissait bien l'importance, et drainer nos terres par gravitation. Le temps a prouvé que ce n'est pas possible, et après quinze ans d'efforts désespérés et d'échec complet, le Gouvernement a décidé que le drainage devait être fait en masse à l'aide de pompes. Une fois décidé de pomper l'eau de drainage, le projet idéal posé par Sir Hanbury Brown d'un seul canal transportant les eaux de trop-plein et les eaux de drainage peut être réalisé et nous pouvons utiliser un seul et même canal en permettant aux eaux de trop-plein d'y pénétrer librement par gravitation et aux eaux de drainage d'y arriver par élévation mécanique. De la sorte nous aurions une organisation vraiment idéale : de l'eau rouge riche partout et un drainage à niveau bas. •

Tandis que le public réclamait à grands cris que quelque chose fût fait et que l'Administration se faisait tout tranquillement son opinion sur ce qu'il fallait faire, l'un des véritables hommes d'action de ce monde, Royal Engineer lui-même, sans aucune connaissance ni expérience spéciales en matière d'irrigation, apparut. Or, d'après une parole très connue de Lord Palmerston, si vous entendez de nombreuses personnes dire qu'une chose doit être faite, qu'il faut faire quelque chose immédiatement, soyez certain qu'une bêtise va être commise. C'est ce qui est arrivé en Égypte. Ne se rendant pas entièrement compte de toutes les questions compliquées s'entremêlant, mais ne voyant clairement qu'une chose, à savoir le fait patent qu'il est plus facile de faire fonctionner une pompe que d'en faire fonctionner plusieurs, on a proposé la solution en apparence la plus simple mais en réalité la plus compliquée : établir d'énormes pompes à l'extrémité des grands drains de décharge et élever en bloc, en des installations isolées, l'eau de drainage de quarts de millions de feddans et le trop-plein de vingtaines de canaux. Des ingénieurs zélés, imitant Zedekiah, fils de Chennanh, à la soirée de Ramoth Gilead, ont considéré des installations de 250.000 feddans comme beaucoup trop petites. En détournant de leur vallée naturelle les eaux de drainage et de décharge de 250.000 autres feddans

et les amenant à travers une grande branche du Nil, sans souci de la dépense ni d'aucune règle scientifique, ils ont joint ces 250.000 feddans aux 250.000 premiers et montré avec orgueil comment 500.000 feddans peuvent être drainés d'un seul coup. Si tout cela n'était pas une tragédie, ce serait une comédie.

Diviser la région en zones, économiser les frais d'établissement et d'entretien et avoir à la fois une irrigation parfaite et un drainage profond semblaient chose mesquine en comparaison du fait frappant d'établir d'énormes pompes qui éblouiraient le monde. Tout cela a été fait dans l'intérêt du pauvre fellah! Et cependant je défie tout homme et même toute femme de me dire comment Mohamed (dont le champ est séparé du drain du Gouvernement par une demi-douzaine de propriétés) fera passer plus aisément ses eaux de drainage dans le drain du Gouvernement si la pompe qui commande le drain est à 80 kilomètres que si la pompe est à 4 kilomètres. Tout homme qui a quelque connaissance en matière de drainage sait que plus la pompe est proche, plus le drainage est efficace, mais la difficulté de traverser les terres du voisin ne diffère pas, d'un cas à l'autre, de l'épaisseur d'un cheveu.

Il fut un temps où, au Ministère des Travaux publics, on pensait que les fonctionnaires des Irrigations ne peuvent pas surveiller de nombreuses installations, mais il n'en est plus ainsi. A l'Administration on en est justement confus. Le Ministre des Travaux publics m'a dit que des installations de 10.000 feddans pouvaient être aisément dirigées, cependant que le Sous-Secrétaire d'État m'a déclaré que des installations de 5.000 feddans n'étaient pas le moins du monde trop petites ou trop nombreuses pour son personnel. Elles ne le sont certainement pas. Elles peuvent être groupées. Et d'ailleurs une pompe moderne de bonne fabrication est aussi sûre qu'une bonne montre et aussi facile à maintenir en marche. Il y a des milliers de pompes sur les canaux et dans les champs pour les besoins de l'irrigation et elles ne causent jamais le moindre embarras : tous ceux qui ont établi des pompes pour aspirer leur eau de drainage les ont trouvées aussi faciles à conduire qu'efficaces à remplir leur rôle. Il y a maintenant un très grand nombre de telles pompes en fonctionnement dans la Basse-Égypte et elles révolutionnent l'amélioration des terres.

Que l'on pompe parfaitement l'eau de drainage grâce à de nombreuses

petites installations ou assez mal à l'aide d'une seule, la difficulté sera toujours extraordinairement grande pour mettre individuellement chacune des petites propriétés — qui se comptent par dizaines de milliers — en communication avec des drains du Gouvernement. C'est pour échapper à cette difficulté que j'ai demandé avec instance l'abaissement des canaux et avec leur eau du sous-sol, supprimant ainsi la nécessité du drainage individuel dans les régions où la terre est morcelée en petites propriétés très serrées.

Pour éviter la difficulté de faire fonctionner de nombreuses petites pompes — bien qu'elles puissent être mises en mouvement par groupes et à l'aide de grandes installations grâce à l'électricité, — le Gouvernement fait la proposition suivante : élever, dans une seule station de pompes, toute l'eau de drainage qui a vraiment besoin d'être pompée, toute l'eau de drainage qui pourrait être drainée par gravitation et toute l'eau de trop-plein des canaux dont l'élévation mécanique est inutile et qui représente plus de la moitié de l'ensemble; et, en même temps, assurer partout, sur toute portion de chaque drain gros ou petit, et cela sur des milliers de kilomètres, une profondeur d'eau uniforme de 1 m. 50 cent. au-dessous du sol; en outre, mettre chaque pauvre fellah, où qu'il soit, en communication directe avec le drain du Gouvernement tout en fournissant à tous de l'eau rouge en abondance. Nous voilà revenus au temps d'Aladin et de sa lampe merveilleuse.

Si, afin d'obtenir le drainage naturel indépendant de la profondeur au-dessous de la surface du sol, le Gouvernement a dû entreprendre la diminution en masse des eaux de décharge, puis, au bout de quinze ans, désespéré, abandonner ce système, que va-t-il faire maintenant? Les extrémités des canaux ne seront pas réglées par des déversoirs, mais bouchées comme des bouteilles de soda, et la riche eau rouge de la crue du Nil se trouvera réduite à un minimum absolu : les ouvertures des drains seront diminuées de plus en plus, pour obliger les propriétaires à réduire les surfaces cultivées en riz qui chargent les drains de grandes quantités d'eau et qui sont une forme nouvelle des anciens bassins; la vente des terres deviendra « tabou », parce que l'amélioration y aurait sérieuse de ces terres demanderait à la fois des quantités énormes d'eau rouge à l'époque de la crue et une grande puissance de drainage, ce qui représente deux causes de submersion des pompes; tout cela sera fait dans l'intérêt du fellah,

assis sous sa propre vigne ou sous son propre figuier, dans quelque Bielah privilégiée améliorée sans eau; des terres qui auraient pu être améliorées en quelques années par la distribution libérale d'eau rouge riche et par le drainage, devront suppléer à l'insuffisance de leur amélioration; pour y parvenir, le pays, après avoir supporté les lourds frais des tranchées creusées dans les entrailles de la terre, verra déverser dans ces tranchées toute l'eau de la région (dont les deux tiers tout à fait inutilement), et devra payer ensuite pour pomper cette eau. C'est exactement comme si le capitaine d'un navire, nouveau dans le métier, proposait d'empêcher l'eau ayant servi au lavage du navire de s'écouler par-dessus le bord, voulant au contraire l'envoyer dans la cale, d'où il faudra la pomper avec l'eau qui s'y amasse naturellement. On pourrait prédire, sans grand risque de se fourvoyer, que sur un tel bateau les ponts ne seraient à peu près jamais lavés.

Ce système d'expédients durera tant que les canaux seront aussi petits qu'ils le sont actuellement et que les terres incultes ne pourront être améliorées; tant que les drains seront neufs et libres d'herbes; tant que les drains et les pompes, destinés à des superficies beaucoup plus étendues que les superficies actuelles, desserviront seulement celles-ci; tant que les cultivateurs n'auront pas appris à tirer tout l'avantage des niveaux abaissés; enfin, tant que les inconvénients de la distribution réduite de l'eau rouge seront amoindris pour quelque temps par un drainage plus profond. C'est justement ce qui s'est produit il y a quinze ans. Mais ce paradis des fous ne durera pas longtemps. Avec le temps apparaîtra le caractère vicieux de ce système. Les herbes viendront, et elles viendront pour rester, relevant le niveau de l'eau dans les drains; dans les régions cultivées les terres ayant besoin d'un sérieux amendement augmenteront automatiquement, comme cela se passe en Égypte; dans les années de fourniture abondante d'eau du Nil, le Gouvernement relâchera sa surveillance et le riz défendra tout seul ses droits; les pompes et les drains se montreront graduellement de moins en moins capables de maintenir les eaux basses; et pendant ce temps la diminution de l'eau rouge produira avec continuité son effet sur le sol et la qualité de la récolte. On verra que le système dont on a dit qu'il « nous survivrait » n'était pas fait pour toujours; et au milieu du mécontentement général et du manque de loyauté qu'il provoque, des hommes tout à fait innocents devront supporter le blâme des erreurs des autres. C'est ce qui

est arrivé en Égypte il y a deux ans. Les crimes contre le temps sont vengés par le temps.

Je ne puis cependant pas croire que si le système vicieux de réduire à son minimum l'usage de l'eau rouge de la crue, commencé en 1886, poursuivi avec une énergie nouvelle il y a quinze ans, doit atteindre ses ultimes conséquences (car aucune pompe au monde ne pourrait assurer l'évacuation des eaux de trop-plein et des eaux de drainage de millions de feddans), nous puissions voir, de nos jours, de grandes superficies de la partie centrale de la Basse-Égypte, superficies qui furent riches, ramenées à l'irrigation par bassins à frais énormes, afin de sauver cette région de la transformation en une immense étendue de terre salée.

Les frais de transport de l'eau d'irrigation dans les terres de la partie septentrionale du Delta seront même plus grands que les frais de drainage de ces terres, et comme le système du drainage profond par zones réduira de beaucoup la quantité d'eau nécessaire en été, il réduira également les frais de fourniture de cette eau (eau de réservoir ou eau tirée de nappes se trouvant sous la vallée du Nil à l'aide de pseudo-puits artésiens).

Au moment de la crue également on fera des économies dans la fourniture d'eau pour l'irrigation; en effet, lorsque les drains employés comme canaux de décharge, emportant l'eau rouge venant des canaux d'irrigation, arriveront au-dessus de la surface du sol dans le milieu des terres salées de la Berea, cette eau pourra y servir à l'irrigation pendant toute la crue et au commencement de l'hiver. Cette eau a été analysée à l'époque de la crue, telle qu'elle se trouve dans les drains utilisés comme canaux de décharge; on a trouvé qu'elle est tout à fait convenable pour l'irrigation, et on l'emploie comme telle. Elle sera un supplément à celle amenée par les canaux pendant la crue et permettra de faire de sérieuses économies dans la fourniture d'eau d'irrigation dans les endroits où cette fourniture serait sans cela ruineuse. Avec des drains ayant des pompes à leur extrémité, et maintenus à niveau bas près de ces pompes, tout ceci sera hors de question.

Le drainage par zones de surface réduite présente cet avantage que nous pouvons introduire le système proposé et adopté par M. Victor Mosséri en Basse-Égypte et dont l'application a été recommandée en France par les personnalités chargées d'étudier la question de l'amélioration des terres



marécageuses des bords de la Méditerranée. Ce système consiste à pomper seulement l'eau d'infiltration proprement dite, et à laisser tout le reste de l'eau d'irrigation s'écouler librement dans le drain public partout où le niveau de l'eau dans celui-ci est juste au-dessous du niveau du sol. On réalise ainsi une économie de 66 o/o. De telles économies sont tournées en ridicule par les partisans du système des pompes à l'extrémité des drains, pompes qui aspirent toute l'eau, que ce soit l'eau de décharge d'un canal ou celle qui provient du drainage d'une région que l'on pourrait drainer par gravitation. Le soldat ivre qui avait perdu sa grosse caisse pouvait se permettre de se moquer du sergent qui lui adressait des reproches pour avoir perdu son chapeau.

Le drainage par zones à l'aide de pompes permettra aux canaux de se décharger naturellement du trop-plein de l'eau de crue et d'envoyer naturellement aussi ces eaux de décharge dans les collecteurs. Ce sera un grand allègement pour les branches du Nil les années de forte crue, et cela a une grande importance. L'emploi des pompes à l'extrémité des drains pour élever mécaniquement toute l'eau de décharge des canaux est une pratique absolument opposée à la libre utilisation de l'eau de la crue : il n'entraîne donc pas un profit, mais une perte.

Le Domaine de Wadi Tamilat, à l'ouest d'Ismaïlia, est d'un seul tenant, de 20 kilomètres de longueur sur 4 de largeur, et couvre 20.000 feddans; les trois quarts en furent transformés en marais par le canal Ismaïlia, établi dans les terres élevées; ce canal, où l'eau est à haut niveau, court le long du Domaine dans un sol sablonneux à travers lequel l'eau a filtré librement. Autrefois ce domaine était irrigué à l'aide d'un millier environ de puits creusés dans les champs par Méhémet-Ali. Il est un bon exemple de l'inutilité de drainer une longue bande de terre marécageuse à l'aide d'un seul drain établi bas au milieu de la bande, drain muni d'une seule pompe à son extrémité. Le drain et la pompe commencèrent à fonctionner en 1892, mais ils ne jouèrent leur plein rôle qu'en 1899. Les 5.000 feddans hauts, indépendants du drainage, ont été tellement améliorés depuis 1899, qu'on peut les louer maintenant 25.000 £ net par an. Les recettes brutes du domaine de 20.000 feddans furent en 1911 de 48.500 £, avec une dépense de 21.000 £ pour les frais de fonctionnement de la pompe et d'entretien, laissant un profit net de 27.500 £, soit à peine

plus que ce que pouvait rapporter seule la partie de la propriété n'ayant pas besoin de drainage. Sur les 20.000 feddans, 13.000 furent loués en 1911 et, de ceux-ci, 4.000 étaient couverts de papyrus nains et 1.000 cultivés en riz. La seule partie marécageuse véritablement améliorée se trouve à moins de 4 ou 5 kilomètres de la pompe. Or si la superficie de 15.000 feddans ayant besoin de drainage était divisée en 5 zones de 3.000 feddans chacune, et que les drains aboutissent à autant de pompes, le revenu net du domaine se trouverait doublé. J'ai conseillé la construction de cinq pompes au début de l'entreprise et je le conseille de nouveau aujourd'hui. Un long drain et une seule pompe ont donné si peu de résultats en vingt ans qu'il pourrait bien être fait un essai de la méthode scientifique de drainage par zones.

Le seul autre remède serait de se retourner vers le Canal Ismaïlia qui est la cause première de tout le mal. Le Canal Ismaïlia, depuis son achèvement, a graduellement colmaté son lit, particulièrement durant ces dernières années sous l'influence d'un meilleur aménagement des eaux de la crue. Grâce à cet aménagement, la quantité de dépôt a diminué de plus en plus dans les biefs supérieurs, et cela à l'avantage des biefs inférieurs. Les infiltrations dans les terres voisines ont tellement diminué par suite du colmatage du lit du Canal qu'il m'a été donné de voir de profondes tranchées creusées tout à côté de ce dernier et qui étaient absolument à sec. Aussitôt que ces infiltrations disparaissent, on voit le sol revenir à l'état de fertilité où il était avant la création du Canal Ismaïlia. En vue de maintenir l'absence d'infiltrations, tous les futurs curages ou remaniements devraient être très graduellement et prudemment entrepris, afin de ne point enlever le dépôt argileux imperméable et exposer les terres à l'action filtrante des couches sableuses que ces dépôts recouvrent.

5° *Les lacs* couvrent une superficie d'environ 660.000 feddans ainsi répartis: Menzaleh, 410.000; Borollos, 140.000; Edkou, 45.000; Maréotis, 65.000. Les superficies couvertes par les lacs varient considérablement entre les hautes et les basses eaux. Tous sont peu profonds, sauf le Maréotis. Comme nous nous occuperons seulement de la question de drainage, nous laisserons de côté tous les autres caractères. L'évaporation moyenne annuelle d'eau stagnante dans la région des lacs est de 1 m. 27 cent., et

par conséquent l'eau qui s'évapore dans les lacs est de 3 milliards et demi de mètres cubes par an, soit un milliard de plus que dans le réservoir d'Assouan surélevé. S. E. Moussa pacha Ghaleb considère qu'il y a là un profit appréciable pour le pays qui vaut la peine d'être économisé : il en est certainement ainsi pour le Maréotis. Dans ce lac il s'évapore annuellement quelque 3 40.000.000 de mètres cubes<sup>(1)</sup>; comme la pompe du Mex, actuellement, élève annuellement 520.000.000 de mètres cubes par an, c'est une économie de 40 o/o qui est réalisée sur l'ensemble de l'eau perdue par le lac soit mécaniquement soit par évaporation. Grâce à l'évaporation, l'État fait donc une économie d'environ 11.500 £.

L'Edkou, le Borollos et le Menzaleh ont des communications avec la mer, dont certaines sont périodiquement fermées par des sables mouvants.

L'eau du Maréotis est pompée au Mex pour être rejetée à la mer : et le niveau du lac est maintenu entre — 2 m. 70 cent. et — 2 m. 15 cent. (Richard). Le lac se trouvant ainsi beaucoup au-dessous du niveau de la mer, les terres entourant Maréotis sont faciles à drainer. Le coût moyen de l'élévation des eaux à l'aide de pompes, pendant les quatre dernières années pour lesquelles ont été publiés des rapports, a été de 17.700 £ par an. S'il n'y avait pas évaporation, ces frais se seraient élevés à 29.200 £ par an.

Pour le drainage des superficies occupées par les lacs Menzaleh et Borollos, je crois que la solution la plus convenable est d'attendre que les terres au-dessus du niveau de la mer aient été améliorées à l'aide de l'irrigation par bassins ou de l'irrigation pérenne. Quand cela aura été fait, et grâce à la construction du Wadi Rayan et à d'autres mesures, il n'y aura plus aucune crainte d'une rupture des bancs bordant le Nil; comme il y a suffisamment d'eau utilisable pour l'irrigation, il sera sage de faire passer les grands drains à travers les lacs à l'aide de remblais et de les faire se déverser directement dans la mer; les eaux des terres basses des lacs seront élevées à l'aide de pompes dans les grands drains. Nulle part la supériorité du

---

<sup>1</sup> En adoptant pour la surface d'évaporation le chiffre donné dans le *Rapport des Irrigations de 1898*.

drainage par zones ne sera plus évidente qu'ici. Avec une pompe nous aurions à élever toute l'eau de drainage de la Basse-Égypte d'encore un mètre ou un mètre et demi, pour que les terres des lacs s'ajoutent aux superficies drainées. Même un pays riche comme l'Égypte en arrivera au bout de son rouleau s'il lui faut couvrir des dépenses toujours croissantes.

En Italie, les grands drains traversent les terres basses du delta du Pô à une hauteur d'environ un à deux mètres au-dessus de la surface des terres. Les drains principaux se déversent dans l'Adriatique et les eaux des drains secondaires sont élevées à l'aide de pompes dans ces drains principaux.

La région dont les eaux de drainage se déversent dans le lac Maréotis se trouve dans une situation différente de celle de toutes les autres parties de la Basse-Égypte, à cause de la grande profondeur de ce lac. Dans le Béhéra occidental les pentes sont très marquées. Puisqu'il faut pomper l'eau des drains, que l'eau doive être élevée d'un mètre ou de dix mètres n'est pas une question de capacité comparative, mais seulement une question de fourniture des fonds nécessaires par le Trésor. De Wadi-Halfa à la Méditerranée et d'Alexandrie à Port-Saïd, aucun projet ne se présente qui donnera d'aussi pauvres résultats que ce lac bas, si l'on tient compte de la lourde dépense première et des énormes frais d'entretien qui suivront. La meilleure solution pour cette partie du Béhéra est de maintenir, à l'aide de pompes, au niveau où elle est actuellement élevée, l'eau de drainage des terres situées au-dessus du niveau du lac. En 1895 la quantité pompée ainsi était de 175.000.000 de mètres cubes; en 1900 elle a été de 316.000.000, en 1905 de 411.000.000 et en 1910 de 487.000.000. Quand le million de feddans au-dessus du niveau de la mer et qui a besoin d'amélioration aura été en effet amélioré, il sera temps de penser à drainer des terres situées quatre mètres plus bas que le niveau de la mer. Non seulement cela est insensé au point de vue financier, mais aussi au point de vue de l'art de l'ingénieur, d'élever les eaux de drainage et de décharge de 410.000 feddans (situés au-dessus du niveau du lac) de 5 ou 6 mètres au lieu de 3, dans le seul but de drainer un lac dont la superficie est seulement de 65.000 feddans, et d'autant plus que le Gouvernement ignorait la présence du carbonate de soude dans le lit même du lac, ainsi qu'on le constate dans toutes les terres qui le bordent. Il en est plus particulièrement

ainsi dans le Béhéra, où le lac se trouve à l'extrémité de canaux notoirement insuffisants pour l'irrigation qu'ils sont chargés d'assurer. Dans la Gharbieh orientale, où l'on améliore rapidement les terres grâce à de petites installations de pompes pour le drainage, on arrive à cultiver en riz, chaque année, de un tiers à une moitié des terres; tandis que dans les terres analogues du Béhéra occidental l'argile salée n'est améliorée que lentement, de sorte qu'on ne peut cultiver en riz qu'un cinquième des terres tous les trois ans et cela par permission spéciale. Les canaux d'irrigation du Béhéra devront être augmentés énormément : et l'eau leur sera fournie soit en doublant le Rayah Béhéra — si habilement dirigé par M. Foster — à travers les dunes de sable, soit grâce à un barrage sur la branche de Rosette qui coûtera, avant d'être achevé, 1 million de £.

En drainant le Maréotis nous perdons le bénéfice de l'évaporation déjà noté, qui représente quelque 11.500 £ par an; ce bénéfice paye les frais du barrage de terre annuel sur la branche de Rosette, et il reste encore une économie.

6° Dans les dunes de sable au nord des lacs, les vallons sont cultivés en dattes, melons et arbres fruitiers. L'amélioration des terres sablonneuses est très facile, comme cela a été constaté à Aboukir. Si par conséquent on pouvait fournir de l'eau en abondance à Beltim, la vaste plaine unie de sable, à l'est de la ville, qui s'étend sur des milliers de feddans, pourrait être facilement améliorée et devenir une colonie pour fellahs d'une réelle valeur et se suffisant à elle-même. Ce sera justice de poète si cette plaine de sable reçoit les premiers établissements prospères de fellahs sur une large échelle, puisque grâce à la ténacité et à la puissance de travail de M. Fred Murdoch, j'ai prolongé le Bahr Tira le long de la rive est du Borollos, en 1887, précisément dans ce but. C'est en de tels endroits et aussi dans les bassins améliorés que les nobles ambitions de ceux qui désirent fonder ces colonies de fellahs auront, je crois, une base économique sûre. Les terres argileuses, lourdes, salées à profusion, doivent plutôt être laissées à des sociétés qui disposent de capitaux et peuvent attendre.

Reste à considérer la Haute-Égypte.

Au Fayoum, grâce aux pentes marquées du sol et aux profondes tranchées, le drainage est facile et efficace. Dans la vallée du Nil nous avons

d'un côté la profonde tranchée du Nil lui-même et de l'autre celle du Yousoufi, avec leurs eaux basses pendant huit mois de l'année, grâce à quoi les eaux du sous-sol sont partout abaissées. La terre, quand elle n'est pas détériorée par une irrigation défectueuse, est exempte de sel. Le drainage ne devrait pas y être plus nécessaire que dans les terres situées autour de la pointe du Delta en Basse-Égypte. Ce dont on a vraiment besoin, ce sont des canaux de décharge pour les canaux d'irrigation, afin d'éviter les engorgements d'eau et pour assurer partout la fourniture d'eau rouge à l'époque de la crue. Il existe actuellement de tels canaux de décharge, bien qu'ils soient appelés drains. Ils permettent l'évacuation de l'eau de trop-plein des canaux, eau exempte de sel, et qui revient soit au Nil soit au Yousoufi pour servir en aval à l'irrigation ou à la consommation. A l'époque de la crue, quand à la fois dans le Nil et dans le Yousoufi le niveau de l'eau est haut, et que ni l'un ni l'autre ne peut recevoir par simple gravitation les eaux des canaux de décharge, celles-ci devraient y être déversées à l'aide de pompes. Il existe dans ce but une station de pompes au nord de Minieh, mais il devrait y en avoir quatre ou cinq. La station actuelle fut établie en 1902 et 1903 et elle nous fournit une excellente leçon pratique. En prévision des difficultés, et bien qu'on ne dût avoir recours aux pompes que pendant quelques semaines chaque année, les fonctionnaires du Service des Irrigations bouchèrent à leur extrémité tous les canaux aboutissant aux principaux collecteurs, à l'aide de fortes digues de terre, et ils auraient privé la région d'eau rouge si les propriétaires n'avaient pas profité des ouvertures de leurs petits canaux dans les drains collecteurs. Si ceux-ci avaient été fermés cela aurait provoqué de gros procès; aussi n'y a-t-on pas touché, et les cultivateurs s'en servirent comme déversoirs pour leurs canaux, y faisant écouler les eaux depuis l'extrémité des canaux jusqu'aux collecteurs principaux. La futilité de tout ceci est maintenant bien évidente, et l'on établit des régulateurs à l'extrémité des canaux. Notons ici qu'on ne fait aucun effort pour maintenir le niveau de l'eau dans les collecteurs à une cote fixe quelconque, si ce n'est pour la faire s'écouler, et, pratiquement, ils ne contiennent pas du tout d'eau de drainage.

Dans l'ancienne région à irrigation pérenne, laquelle date de 1874, se trouvent des terres mauvaises, salées, entre Maghagha et Fechn, ayant pour centre Fant. Leur détérioration est due au haut niveau des eaux du canal

Ibrahimieh, qui traverse cette région sablonneuse. Des hommes de toutes catégories et de toutes conditions ont essayé, au cours des quarante dernières années, de les améliorer à l'aide de drains peu profonds, mais toujours elles sont restées dans le même état. Si les terres mauvaises étaient divisées en zones et pourvues d'une part de drains profonds de deux mètres et d'autre part de stations de pompes là où il est nécessaire d'élever l'eau pour la déverser dans les collecteurs, ces terres pourraient être toutes améliorées. Rien d'autre ne les améliorera jamais que l'abaissement général du niveau de l'eau dans le canal Ibrahimieh. Cela a toujours été pour moi un mystère de comprendre pourquoi l'Ibrahimieh a toujours été maintenu à un niveau aussi élevé. C'était assez mauvais dans les anciennes terres; c'est pire encore dans celles qui sont nouvellement converties. De 1902 à 1909, environ 400.000 feddans sur la rive gauche du Nil ont été convertis. Certaines parties pourraient être désignées aujourd'hui sous le nom de bassins pervertis. Si sur 10.000 feddans il se trouve en quelque point isolé 20 feddans de terres élevées, tous les canaux, grands et petits, ont été établis assez haut au-dessus du niveau du sol pour fournir l'eau par simple gravitation même à ces 20 feddans. Dans les premières années de l'occupation, années saines, nous considérions, en Basse-Égypte, l'irrigation par élévation mécanique de l'eau comme un don du ciel et nous en faisons profiter des centaines de milliers de feddans. Après 45 années de connaissance intime de l'irrigation pérenne, je ne puis me souvenir d'aucune parcelle de terre en Égypte, aux Indes ou en Mésopotamie, qui, parce que l'eau devait y être élevée mécaniquement pendant l'été, ne fût pas mieux que les parcelles voisines. Ce n'est certainement pas faire œuvre d'ingénieur que de diminuer la valeur de 10.000 feddans afin que 100 puissent jouir de l'irrigation abondante pendant l'été. Les canaux à niveau élevé sont une plaie pour le pays et devraient partout être abaissés. Ils ont détérioré d'une manière définitive des régions très étendues qui auront besoin, quelque jour prochain, d'un drainage complet, cependant qu'à l'est de Lahoun ils ont commencé à causer les mêmes méfaits qu'à Fant. Quel peut être le but du Gouvernement quand il travaille à augmenter la superficie des terres concédées aux fellahs en Basse-Égypte alors que l'une des régions de Haute-Égypte vraiment destinées aux fellahs est en train de perdre les qualités qui la rendent cultivable? Si cette région n'est pas immédiatement divisée en

zones et pourvue de drains profonds de deux mètres et de stations de pompes, elle deviendra absolument stérile; il se peut même qu'elle doive être convertie de nouveau à l'irrigation par bassins.

Le Directeur Général des Travaux de Conversion était décidé à adopter dans les bassins convertis le système vicieux inauguré en 1902 dans l'ancienne région de l'irrigation pérenne, à savoir le système des canaux fermés à leurs extrémités par des levées de terre. Entre les grands et les petits canaux si mal traités ont été creusés des drains-joujoux ayant théoriquement leur eau à un niveau de 50 centimètres au-dessous du sol. Ils ont été creusés sur des milliers de kilomètres et ont coûté de l'argent. Ils remplissent, il est vrai, une fonction. Rien ne peut être drainé dans leurs petits corps engorgés, pleins d'herbes, mais à leurs extrémités ils débouchent dans les grands collecteurs et jouent le rôle des canaux de décharge inexistants. Comme les canaux sont tous fermés à leurs extrémités, les eaux amassées à la queue des canaux se précipitent dans les drains et arrivent ainsi dans les drains de décharge. Si les drains étaient de vrais drains, comme cela est en Basse-Égypte, ils ne pourraient pas remplir ainsi par délégation cette fonction de canaux de décharge sans que le drainage soit désorganisé. Les fonctionnaires des Irrigations, sur les lieux, corrigent tout cela (signalons que le dernier directeur général avait commencé à le faire dans le dernier bassin converti), en établissant des régulateurs à l'extrémité des canaux et laissant se déverser les eaux de décharge comme de véritables eaux de décharge et non comme de prétendues eaux de drainage. Vous ne pouvez avoir de l'eau rouge pour vos champs si vous la décantez dans les canaux. Une fois que tous les canaux pourront évacuer facilement leur trop-plein, comme ils auraient dû le faire depuis le début, tous ces soi-disant drains, excepté les vrais drains qui offrent un passage libre à l'eau s'engageant dans les profondes dépressions naturelles des anciens bassins, tous ces prétendus drains, dis-je, pourront être abandonnés avec profit. La superficie qu'ils occupent rendra à l'État 150.000 £ de capital, plus 3.500 £ environ par an d'impôts fonciers. Cet argent pourrait être dépensé utilement pour établir quatre ou cinq bonnes stations de pompes qui serviraient, à l'époque de la crue, à vider les drains de décharge dans le Nil et le Youssoufi.



MONSIEUR LE PRÉSIDENT,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Ayant essayé de la diplomatie, je me suis trouvé mal préparé à ses voies; je me suis donc efforcé dans cette communication, sans diplomatie mais en toute sincérité et dans une voie personnelle, de faire comprendre clairement à tous ceux qui ont un intérêt dans le pays, où conduit le sentier où nous allons peut-être entrer. Drainer l'Égypte en réduisant partout au minimum l'emploi de la riche eau rouge de la crue du Nil et en privant absolument de son usage de grandes superficies, alors que de cette irrigation dépend le coton produit par nous, — un tel projet peut avoir quelque attrait pour des amateurs, mais il sera la ruine de notre situation unique au monde. Nous sommes encore sur le bord de l'abîme; il n'est pas trop tard pour s'engager sur la route éclairée à chaque pas par la saine science et dont le but est la situation forte où nous nous trouvons il y a quinze ans. Pour qu'aboutissent à un vrai succès les travaux entrepris pour l'irrigation ou le drainage des terres à irrigation pérenne, sur l'échelle offerte dans l'Égypte d'aujourd'hui, il faut que ces travaux soient commencés par des Titans mais complétés par des orfèvres. L'irrigation par bassins de l'Égypte ancienne, où des millions de feddans étaient irrigués par immenses champs de 30.000 ou 40.000 feddans chacun, peut être comparée au vol de l'aigle; tandis que notre irrigation pérenne moderne, où l'eau d'irrigation doit être amenée, champ par champ, dans chaque parcelle de deux ou trois feddans, et où l'eau de drainage doit être aussi soigneusement évacuée, ne peut être comparée qu'aux cellules de miel construites laborieusement et méticuleusement par les abeilles. Celui qui, inhabile à construire ces cellules de cire et lassé de la tâche inhabituelle de la culture pérenne, s'élance impatient vers le ciel, vole non sur les ailes puissantes de l'aigle mais sur des ailes de cire.

W. WILLCOCKS.



THE  
GARDEN OF EDEN OF THE BIBLE  
AND OF THE BABYLONIANS<sup>(1)</sup>

BY

SIR WILLIAM WILLCOCKS, K. C. M. G.

---

-Out of Eden came a river which watered a garden, and from thence it was parted and became four heads.» Plans and levels in hand, starting from the spot where Jewish tradition placed «the gates of Paradise», I have followed the traces of the four rivers of the early chapters of Genesis.

The Euphrates enters its delta a few miles below Hit, at the gates of Babylonia, where Cyrus the Younger's army, accompanied by the ten thousand, left the deserts and entered the alluvial plains which terminate at the Persian gulf. What the gates of Babylonia were to one descending the Euphrates, the gates of Paradise were to the Jewish captives in the Babylonian plain.

Upstream of Hit, past Anah, the river is to-day a series of very indifferent cataracts, where the current turns giant water-wheels which lift water and irrigate the narrow valley to the edge of the desert. Garden succeeds garden, orchards and date groves lie between fields of cotton, and life and prosperity are before us wherever the water can reach. I do not think it possible to imagine anything more like a practical paradise than the country near Anah. Every tree and crop must have been familiar to Adam except the cotton crop. Though to-day, owing to the degradation of the cataracts, a degradation whose steady progress was noticed by the writers of the Augustan age, water-wheels are necessary to irrigate the gardens; the benches of river deposit above the highest floods of our time prove that in days not very remote the water could be led off from above a rapid and

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société Khédiviale de Géographie, le 15 mars 1913.

utilized for irrigating, with free flow, gardens situated a little downstream and above the reach of the highest floods. Such was the Garden of Eden, and its site must have been near an out-crop of hard rock like we see at Anah, where, in coming down the river, we first meet the date palm, which even to-day is a tree of life to the whole Arab world.

Below Hit no place can be found for a garden without lifting apparatus or protective dykes, because otherwise any garden irrigated in the time of low supply would be inundated in flood, and, if irrigated in flood, would be left high and dry in the time of low supply.

Downstream of the garden the river was parted and became four heads. The first was Pison, represented to-day by the many-armed depressions of Habbania and Abu Dibis between Ramadi and Nejef, which are not inaptly described, from the point of view of a dweller in Babylonia, as encompassing the whole land of Havilah which lay between the frontier of Egypt and Assyria. These two depressions are connected with the Euphrates by two channels, but through antiquity and until the other day when we settled the question by levelling, they were considered one continuous branch of the Euphrates. Indeed I had twice gone over the ground and was convinced that they were one and the same channel until careful surveys and levels put all doubts at an end. When in antiquity hundreds of square miles of desert were under water, dwellers in Babylonia must have looked on this water as penetrating deep into Arabia. And indeed it is a curious sight to-day to see Euphrates shells strewn thick over the face of the desert fifty miles away from the river.

The second river was Gihon, the existing main channel of the Euphrates, the Chebar of Ezekiel who lies buried on its banks, the Ahava of Ezra, the Pallacopus of Alexander, and the Nahr Kufa of the early Khalifs. It is represented as encompassing the whole land of Kis or Kutha or Cush, the father of Nimrod, the beginning of whose kingdom was Erech and Akkad and Calneh and Babylon. The ancient town of Kutha lay on the Nahr Kutha, which was in all probability the main stream of the Euphrates in the earliest times, and on whose banks were situated Sippara, Kutha, Nil, Niffur, Erech, Larsam, Surippak and Yehridu, which date from days long prior to Babylon, the capital of Khammurabi, founded on the Babylonian branch when the other had silted up at its head.

The third river was Hiddekel, the modern Sakhlawia branch, some 250 feet wide and 25 feet deep to-day, running like a millrace into the wide Akkar Kuf depression, and flowing out of it into the Tigris at Baghdad. If left alone, the Sakhlawia would be capable of carrying more than half the waters of the Euphrates, and rendering the country between the two rivers uncultivable. In ancient times it was undoubtedly the earliest known head of the Tigris, and from the point of view of a dweller in Babylonia, it was accurately described as «that it is that goeth in front of Assyria».

And the fourth river was Euphrates. No definition was necessary. It was the river of Babylon itself.

Just as the Babylonian colonists carried the name of the Tigris of Babylon with them to Nineveh, so doubtless, in times after the most ancient, they gave the name of the river of Babylon to the great stream on whose banks was situated the cradle of the race. From source to mouth one river became the Euphrates, and the other the Tigris.

The Tigris enters its delta at Beled, south of Samarra, over the ruins of one of the most interesting works of antiquity. In ancient days some giant, local tradition says Nimrod, closed the channel of the Tigris by an earthen dam and turned the river over the hard conglomerate, forcing it to flow at a high level and irrigate the whole country. Coursing down over rapids, the Tigris became navigable at Opis; and from there past the modern Baghdad and on to Kut it kept within the channel of to-day. From Kut on to Ur of the Chaldees, past Lagash or Sherpurla, the ancient Tigris followed the line of the modern Hai or Garraf branch. The country past Amara and Gurna on the modern Tigris was an immense sheet of fresh water known as the Susiana lake. The levels of the country prove this beyond the question of a doubt.

The junction of the Tigris and Euphrates was at Ur of the Chaldees; and from there the joint waters of the two rivers flowed past the modern Zobeir and down the Bubian channel of the Khor Abdalla. The 3-fathom line depicted on the British Admiralty charts clearly shows the ancient mouth of the river north of Koweit. The Khor Abdalla has two heads, one represents the joint waters of the ancient Tigris and Euphrates, and the other the mouth of the ancient Karun.

The Karun river has played no small part in the formation of the Tigris-Euphrates delta. While the Tigris and Euphrates have left all their deposit behind in the Babylonian, Chaldean, and Susiana marshes, the Karun has always hurried down from the Persian hills and carried its silt-laden waters into the Persian gulf or into the joint stream of the two other rivers. It has been the sole factor in forming the comparatively high-lying land which stretches from Basra eastwards. This tongue of land protects the Tigris-Euphrates swamps from the inroads of seawater, and keeps them fresh. The Basra bar is formed almost entirely of Karun mud. The Tigris and Euphrates mud lies far away to the west.

The ruins of the most ancient cities lie near the junction of the Euphrates and the ancient Tigris at Ur of the Chaldees. The two rivers had left their deposits in the extensive marshes higher up their course, and the earliest settlers had to do with opaque water, rich in chemical matter, but free of silt which would have necessitated the presence of many hands to keep their canals clear. A comparatively small population could begin and continue the development of the country, and it was not until the inhabitants became really numerous that the silt-laden waters higher up the rivers were taken in hand.

The lands in the marshes so reclaimed and cultivated became extraordinarily productive, as we see to-day. They were valuable enough to be protected from floods by immense dykes running along the banks of the rivers, which can be followed to-day for miles upon miles, with a width never under 100 feet.

The Tigris and Euphrates carry in flood during a few days every year over four times as much silt as the Nile. Irrigation with such water will be no easy task even to-day. It was terribly difficult in the old days when they had no cement, and were ignorant of every kind of weir or barrage except an earthen dam completely shutting off the waters and causing convulsions among the people living lower down.

While the development of the country was confined to the low-lying lands blessed with water clear of silt, everything in the delta went on smoothly enough. Pressure of population made the work of development advance into the parts where there was no clear water, and then the difficulties began. In the language of Genesis, the world became full of

violence. A strong central government could only have dealt with the question, and there was no strong government. Now the Euphrates and Tigris floods come down with extraordinary force, and both rivers, but especially the Euphrates, overflow their banks in a way a dweller in the Nile valley could have no knowledge of. Joseph's famine would have been impossible in the Tigris-Euphrates delta. Noah's flood would have found no place in Egypt.

As men crowded up the two rivers, the necessity of protecting themselves from the floods and at the same time keeping their canals free of silt, compelled the early more powerful communities to resort to the only kind of regulation they knew of, and that was the bold one of bodily shutting off the waters of certain of the branches by earthen dams. Judging from the levels, I should say that the first head to be shut off was that of the Hiddekel, or the modern Sakhlawia. Until this was closed nothing could be done with the upper half of the delta. The struggles between the different communities, and the terrible consequences which might result, intimidated the more thoughtful members of the community, of whom Noah was one, and he prepared for the worst. He built an ark of the poplar wood so common in the Euphrates valley, and pitched it inside and out with bitumen from Hit, just as the boats and coracles on the Euphrates are pitched to-day. A settler probably in the lower part of the delta, where the deserts, moreover, are strangely degraded and low, he felt the full force of the inundation. A massive earthen dyke was thrown across the head of the Sakhlawia, the flood discharge of the Euphrates was doubled, and instead of the waters rising 16 feet, as in an ordinary inundation, they rose 15 cubits, or 24 feet, and not only was the cultivated land under water, but the deserts themselves were submerged. Especially would this have been the case, if, in addition to this interference with nature, the river had been in high flood and the rain heavy in the valley itself. Heavy rain in the valley with strong south winds and high floods on the river generally come together. To men living in the Euphrates valley and in the valley of the Nile, the word *jebel* does not represent a hill, but the desert. Far less does it represent a mountain. In later days, scribes living in countries with plentiful rainfall and where the word *jebel* was a true mountain, darkened counsel with words, changed «desert» to «mountain» and

made the flood impossible. In the Arabic translation it is properly called the *jebel*. A rise of water of 15 cubits could put no hill, leave alone a mountain, under water.

While travelling in Upper Egypt I have often been asked by the less-informed sheikhs whether England was irrigated by basins or by water-courses. On my replying that England had no irrigation at all, the remark has invariably been : «Then, how do the people live in the *jebel*? — pronounced *gebél* in Egypt. As Director-General of land tax adjustment in Egypt, I was once valuing the lands in a large basin, in the middle of which was a small desert mound some 2 acres in extent and 4 feet high; on my suggesting that we might ignore so insignificant a patch of land, I was told that you could not tax the *gebél*. Mentioning these facts to Colonel Ramsay, the British resident at Baghdad, and to Mr. Van Ess, the Basra missionary, who were travelling with me, and just then on a steamer in the Nejef marshes, we agreed to test the matter on the Euphrates. Approaching Shinafia, we saw the low degraded desert on the horizon, and asked our boatmen what that was; they immediately replied : «The *jebel*». It was no more like a hill than Tel-el-Kebir is like a mountain.

Floating off on the flood waters of the Euphrates and driven by the current and the wind, both steady from the north, the ark drifted southwards and wandered long in the Chaldean marshes. Finally it touched land, probably somewhere near Ur of the Chaldees, on the edge of the desert. I say Ur of the Chaldees, because it is here that we find Terah, the father of Abraham and the representative of the patriarch's family. I think readers of the Bible will agree with me that the representatives of the patriarchal families were a stationary kind of people in place and habits. It was the Cains and Tubalcains who moved about, undertaking new pursuits and making discoveries. The fact that Abraham, the friend of God, should have wished to move made him a marked man, and earned him his name of Hebrew.

Ararat was the name of the desert mound where the ark rested; and when the families of the younger sons of the patriarch moved off and made new settlements, they gave the name of Ararat to the highest mountain they knew, in honour of the spot where the ark rested. This Armenian Ararat could no more have been the Ararat where the ark rested than New York be York.



We may construct a historical bridge for the flood.

B. C. 4000. "During a terrible inundation, the waters rose so high that an ark was stranded away in the deserts."

B. C. 3000. "In the deserts! It must have stranded on a hill."

B. C. 2000. "A hill! It was a mountain."

B. C. 1000. "A mountain! It was a high mountain."

A. D. 0. "A high mountain! It was the highest mountain of all, it was Ararat."

A. D. 1000. "I have been to the top of Ararat, and seen the ark stranded and frozen."

A. D. 2000. "I have seen the top of Ararat. There is no ark there neither stranded nor frozen. There never was an ark." As a matter of fact, there was an ark, but it was stranded in the deserts; and long before this, used up for fire-wood, probably by Noah himself.

The dwellers in the Euphrates delta, tired of anarchy and confusion, gladly welcomed any strong man ready to produce order and method in a country which could not exist without order and method; and they found their "mighty one" in the person of Nimrod. The dwellers in the delta to-day are in the same position. I have seen eight hundred armed peasants, all Arabs, volunteer to help the Government troops to keep order. Every Arab family, like that of Isaac, has some of its sons after the peaceable Jacob and some after the Beduin Esau. In Mesopotamia to-day the would-be agriculturists have little chance, for whenever they desire to settle, down comes a mighty flood and converts them into wanderers. Let the floods be controlled and the irrigation works begin operating, and it will be seen that those on the side of order are more numerous than those against it, and moreover far more earnest.

This dispute between the agriculturists on the one hand and the shepherds on the other is as old as the feud between Cain and Abel. About May 5, when the flood was at its highest, I was riding up the left bank of the Euphrates from Ramadi to Hit, and counted over fifty flocks of sheep of about 200 each, or 10,000 sheep in all, walking into the valley from the desert. The appearance of the shepherds made the agriculturists alert, and on my way down the river in a boat the next day I heard two shots fired quickly one after the other, and in an instant the cultivated

plain was covered with men on horseback and on foot rushing to the spot, some with spades and some with guns. They were prepared to fight the Beduin shepherds or the flood. Meeting one of the head sheikhs, I asked him why they could not arrange to let some of the land be inundated and some put under wheat and barley; he said that they could not agree among themselves, but would be pleased to see some order and method instead of the eternal feud. He added that if working rules were laid down, the agriculturists were sufficiently numerous to insist on their being respected.

That the region to the south of Ur of the Chaldees is probably the spot where the ark rested is further supported by these two facts :

1. A vessel drifting down the Euphrates with the current and wind from the north and north-west would at Ur meet the strong current of the ancient Tigris coursing down from the north, and would be driven ashore somewhere near the junction of the two rivers.

2. When at Ur of the Chaldees we found that the Arabs called the mounds to the south of it Nūawès. Now Nu is the Arabic for Noah.

That these primitive and early peoples, whose records we possess in Genesis, were certainly under the impression that the whole world was drowned out with the Tigris-Euphrates delta is proved by the only explanation they could find for the great influx of people into the valley from the surrounding countries once order began to be established. They could attribute the multiplicity of languages which began to be spoken all at once to nothing but divine anger at their extraordinary high hopes and ambitions. We have now finished with the Bible records, and turn to the Babylonian tablets. I personally think that the people of Sumer were the ancestors of the earlier inhabitants of the Babylonian delta, and the people of Akkad the Semites.

I have placed the Garden of Eden of our Bibles on the upper Euphrates between Anah and Hit. Here must have been the first civilized settlement of the Semites, the ancestors of the children of Israel, as they moved down from the north-west. And it may interest some to know that in the latitude of this region, not far from Damascus, wild wheat plants have within recent years been discovered. The wearing down of the cataracts deprived the settlers of the waters of the friendly river which had watered their

garden, and they travelled eastwards and could see behind them nothing but the blasted and desolate region of bitumen and naphtha springs which lies to the East of Hitt, and which seemed to them as smitten by the flaming swords of the offended Seraphim. Like all early peoples they called themselves the sons of God, and in their journey they soon encountered the sons of men who had already conquered the Tigris-Euphrates delta, and among whom had settled those of their sons whose hands were stained with blood and who could no longer be permitted to reside in the tents of their tribe. I now begin to describe the location of the Garden of Eden of these sons of men who had made their first settlement in the extreme south-east of the delta of the two rivers, and who had spread over the land, advancing westwards and north-westwards. Known as the people of Sumer they had made their earliest reclamation works in the marshes near the Persian gulf.

When in the height the heavens existed not,  
And earth beneath was yet formless and void,  
Hurrying, upturning, the Flood was conceiving them,  
Wasteful and wild the Deep was engendering them,  
The waters of Chaos were surging together.  
And no field was formed, no marsh was to be seen.

The holy house, the house of the gods, in the holy place  
had not been made;  
No *reed* had sprung up, no tree had been created.

O thou river, who didst bring forth all things,  
When the great gods dug thee out,  
They set prosperity upon thy banks,  
Within thee dwelleth Yeh hua, wise god of the marsh.

Traversing wide marshes was the river,  
When Yehridu was made, when Yeh-Sagil was built,  
Yeh-Sagil, the abode of the greatest of the great gods of heaven.  
Marduk laid reeds in the face of the waters,  
He piled up earthen banks and sheltered them behind the reeds,  
That he might cause the gods to dwell in the habitation of their  
hearts' desire.

With translations of the Babylonian tablets of creation in my hand,  
and plans and levels of the country before me, I have endeavoured, on

the spot, to give local colour to the passages describing the Garden of Eden of Sumer. After some thousands of years, the Euphrates in these reaches is again traversing wide marshes. For some 70 miles in length the river has left its old channel, and flowing over a flat plain some 12 miles wide, is covering it with 2 or 3 feet of water. I have seen Arabs taking reeds and earth and throwing up well-protected banks in the time of low supply, and so enclosing areas of land for cultivation and habitation, which will be safe from the attacks of the dragon of the Euphrates.

As these people understood nature, the river by itself could not begin life until its waters had mingled with those of the deep, and from their union, under the action of the flux and reflux of the tides, sprung the marshes where life began on earth. As a matter of fact, salt water never reaches the marshes, owing to the delta of the Karun lying between them and the sea. The effect of the 10-foot tide in the gulf is communicated to the rivers, and travels up nearly 100 miles, but no salt water gets into the marshes. To the writers of these very early epics the Deep was a fresh-water deep. Indeed if the marshes had been full of salt or brackish water they would not have been so wonderfully fertile as they were and Yeh hua would have been no wise god of the marshes. One has only to see the hopelessly desolate appearance of the Gulf shore where the joint rivers flow into it to see what an impossible place it was for any body to settle in.

In later days of greater knowledge of the world, some Babylonian scribe darkened counsel with words and called the deep of these early people salt; but in those early days when the joint rivers discharged into the Gulf north of Koweit, that was the limit of salt water.

The Reverend Professor Sayce has said: «Yehridu was the primitive seaport of Babylonia. It was here that the first man lived and fished in the sea, and every day presented a dish of food to his deity. It would seem therefore, he continues, that in the early days of Babylonia the sea made its way as far as Yehridu and Ur.» To this I reply that salt water could never have entered the Tigris-Euphrates marshes for reasons already given. It was moreover only possible for Yehridu to be the port of Chaldea by being far removed from the Gulf and its storms, just as Basra the port of Mesopotamia to-day is 60 miles up the river and reached by large

ocean-going steamers. The really big fish on the rivers are caught in fresh water and notably at the meeting points of two rivers. In Bagdad you see a strong mule carrying a single «bis», the huge fresh water fish found at the junction of the Tigris and Dyala.

The earliest settlements of the people of Sumer were made inside the level plain perennially under water, where well-protected dykes kept out the floods, which are there never more than 3 feet above ground-level; and where, free from wild beasts and desert Arabs, they could build their cities and temples and cultivate their lands, which could be irrigated by free flow through openings in the dykes. It was in the marshes surrounding their settlements that they encountered the giant brood of Tamiat mentioned in the first tablet of creation. Sharks from the Persian gulf travel up the Tigris to Samarra, north of Bagdad, and must have been then, as now, a terror to bathers. The beasts described as raging hounds and rams in the translations may have been lions and wild boars, of which the former were common in Lower Babylonia before the Arabs possessed fire-arms, and the latter are still exceeding numerous. It is no unreasoning tradition which places the Garden of Eden of Sumer and Akkad, the city of Yehridu and its temple Yeh-Sagil, at Gurna the late point of junction of the Tigris and Euphrates; though I cannot but think that it will eventually be found just north of Ur at the ancient junction of the two rivers.

In Yehridu a dark vine grew, planted in a beautiful place,  
To the glorious bower its shadow extends,  
No man enters its midst.  
Within are the sun god and the beautiful god of the east,  
Embraced by the rivers where the two waters meet.

To-day, on the lower Euphrates, you see in the best reclaimed enclosures wide stretches of clover, out of which rise closely planted date-palms sheltering the ground from the excessive cold of winter and the parching heat of summer. From date palm to date palm are festooned luxuriant vines, from which hang rich clusters of purple grapes. Here we have the dark vine of Yehridu planted in a delightful place, and the paradise of Sumer. In this very region the Arab conquerors of the seventh century placed one of their four earthly paradises; Damascus, Shiraz, and Samarkhand

being the other three. The trees of life were there sheltering the garden; and the forbidden fruit of the vine, the nectar of the gods, but indulged in by curious Eve to her undoing.

As years rolled on, the banks of the Kushite or old Kutha branch of the Euphrates, on which Yehridu was situated, rose higher and higher owing to the silt-laden waters of the river; and eventually, on the occasion of some very high flood, the river left its channel in its upper reaches and flowed down one of the wide depressions of the delta. Kutha and Nil were left high and dry, and had to depend on silt-cleared canals for water; Nessur, Erech and Larsam were irrigated by a new branch from the Babylonian Euphrates, while the low-lying Surippak and Yehridu were inundated. The Euphrates, however, was again traversing wide marshes, and the foundations of a new city and a new temple were laid behind well-protected banks situated within the new flooded area. To the temple of Marduk or Nimrod at Babylon, the centre of the new area of prosperity, was transferred the name of Yeh-Sâgil, the venerated shrine of the cradle of the race of Sumer.

«And Kush begat Nimrod, the beginning of whose kingdom was Babylon.» The Kushite kingdom gave place to the new Babylonian kingdom.

In like manner to-day, as one goes down the Hindia branch of the Euphrates or the Pallacopas, which has practically taken the place of the old Babylon branch, one sees the Arabs everywhere erecting cairns to commemorate the spots where Ali's camel stopped or Hussein dismounted. When the Babylon branch is completely dry, all the shrines which now stand on its banks will find themselves located on the Hindia branch, just as Yeh-Sâgil moved from Yehridu to Babylon. Yehridu, in its evil day, had to content itself with the temple Yeh-Apsu or the Deep. Its doom was sealed.

When taking the names of the ancient gods and shrines of Babylonia, I have tried to pronounce the words as I think the marsh Arabs would pronounce them. The letter *E* which precedes the names of the shrines is undoubtedly the same as the *ych*, which every Arab uses when he takes one of the ninety-nine names of the Almighty: «Yeh Sâîr», «Yeh Karîm», etc. The god Ea becomes Yeh hua, the same as Yehova. The word «Tiamat»

becomes Teh-om (femine Teh-o-mat), the old Hebrew word for Deep. When a tribe of marsh Arabs is going to attack another tribe, the warriors form themselves into rings of from twenty-five to forty men, and run round and round, holding up their guns, stamping the ground, and shouting, as far as I could make out «Têh-um», «Têh-um», with the first syllable hissed out very emphatically. On such occasions the warriors wear no clothing beyond a fold of cloth round the loins; and I once saw the wife of the principal sheikh, very lightly clad herself, run from group to group, pat the men on their backs, and urge them to the combat. She was so excited, she forgot that her husband's brother was a Turkish pasha. In Babylonia an expression like the Egyptian *il kelb il kebir* becomes *il cheleb il chebir*, and Marduk would be pronounced Maraduch, and Apsu Abyssu. The word Abyss is probably derived from this last.

We are all agreed that the Semites moved down the Euphrates from the north-west, but the location of the original home of the children of Sumer who founded Yehridu is not so easy. Living in Bagdad and its surrounding deserts for three years, studying these questions and pondering over them, I have formed opinions on them, but my reading is not sufficiently deep to tell me whether I am not re-stating what others have stated before.

When human beings first appeared on the earth, in regions gifted with sufficient rain-fall to cover the face of the ground with forests, and for many a generation afterwards, men could only have just held their own against wild animals, and, while their dwelling places were surrounded by forests and jungles, the unending struggle must have left them but little time to make any real advance in civilization. It was far different in the oases of Arabia and practical oases like Anah and Hitt on the upper Euphrates. Here it was possible for men to destroy the existing wild beasts, and as their numbers could not be recruited out of the deserts, they were exterminated; and men had leisure to become gradually civilized. «Amalek was the first of the nations» was spoken, with knowledge, of the Arabs stretching from the delta of the Nile to the upper Euphrates. Living in tents and using gourds for vessels, they have left no traces such as we see in Egypt and Babylonia; but Arabia has been able to pour forth from her parched loins her virile sons who began the subjugation of both

the Nile valley and the valley of the Euphrates. Everything in Egypt was easy and to hand; the Nile was and is the most stately and majestic of rivers, and, carrying a moderate amount of deposit, creates no serious difficulties for the dwellers on its banks; the Garden of the Lord, the land of Egypt, is very fertile; and the climate is mild in winter and never parches in summer. Egypt, therefore, produced no world ideas. None of her sons were possessed of a fine frenzy, with eyes glancing from heaven to earth and earth to heaven. It was far different with Babylonia. The Tigris and Euphrates in flood are raging torrents, and their ungoverned and turbid waters need curbing with no ordinary bridle. Babylonia's soil is very fertile, but the winters are severe indeed and the summers savage and prolonged. The range of temperature is between  $20^{\circ}$  and  $120^{\circ}$  in the shade. Brought up in a hard school they possessed virile intellects. Moses' first contact with Babylonian beliefs and creations, in the house of the priest of Midian on the slopes of Horeb, entranced him; in the burning bush of the deserts he saw the footsteps of the Almighty, while heavenly voices spoke to him out of the storms raging on the summit of the Sinai. In connexion with this we must remember that Moses' wife is called, in one place, a daughter of the priest of Midian, and in another a Cushite or Babylonian woman. Her father was probably a learned Babylonian exercising priestly functions among the Arabs. When her father came to the camp of the Israelites, she probably assumed a position of superiority to her humbler born sister-in-law which caused the breach in the friendly relations of Moses' family circle, recorded in Exodus.

The extraordinarily dry heat of the summer, by day and by night, gives a lustre to the stars, a distinctness to the constellations, and a glow to the fields of powdered stars (called here the milky way) which can only be conceived by one who has spent the whole summer in the plains of Shinar. The sons of Sumer were the first astronomers and thinkers of the world. They divided the year into months, the months into weeks, and the weeks into days, on a system which lasted to the days of Julius Caesar. They peopled heaven with Cherubim and Seraphim, and they first saw Orion leading out the starry hosts of heaven. Perennial irrigation was their creation, and that in the face of floods such as the Tigris and Euphrates bring down. Knowing well how timely irrigation is the life blood of all arid



lands, I have sometimes thought that, as the system of perennial irrigation cannot be practical in arid countries in summer without assuring to all cereal crops one good watering per fortnight, by means of systems of rotations which allow each section of a canal to have irrigation one week and be deprived of water the next, the division of time into weeks of seven days had its origin in the Euphrates valley. Moreover as it is soon found that you cannot insure the perfect working of the system unless you have a day every fortnight (or better every week) when no one is allowed to irrigate, the idea of one day's cessation of work per fortnight or week became a religious ordinance. Religion aided the irrigation engineer in his efforts to secure water for all. I have seen, in the deserts, religion aiding the road engineer to keep his communications open in the most difficult country. If you are travelling with a caravan of camels across the desert when you come to a difficult ascent or descent where loose stones may be lying about you will hear the leader shout out «Yeh Sheikh, yeh Abd-el-Kadir», and every camel man will stoop down, lift up a stone and throw it off the road. They will tell you that Sheikh Abd-el-Kadir, the Saint who protects camels is stone deaf, and as he often fails to hear you shout, you insure his coming to your aid by throwing a stone at him. In this way the most difficult places are kept free of loose stones which might cause the camels to stumble.

Seeing the delta of the rivers which had been at the mercy of the high floods, gradually reclaimed, and steady progress on every side of them, they cast their thoughts back and saw as the beginning and origin of everything, infinite chaos represented by the devastating spirit of the floods of the river mingling with the wasteful spirit of the sea, and producing monstrous births; but less monstrous than themselves. Tiamat, through her union with Apsu, gave birth to Lakhmu and Lakhmu, and ages increased, and Ansar and Kisar were born and long were the days, and the indifferent gods came into existence, and long intervals of time elapsed, and the good gods were evolved, each better than those who gave them birth, until finally Marduk appeared, the greatest and most beneficent of all.

Darwin has stated that man bore about his body the indelible traces of his lowly origin; but these people had been very bold; they had said that

the gods of heaven above and the inhabitants of Earth below, all bore witness to their lowly origin.

Apsu, the flowing and ebbing but limitable sea, appeals to Tehomat, the illimitable and ever-moving flood, to help him to overthrow the beneficent works of Marduk, who was so ordering the worlds that such rest as even he, Chaos, took, was banished from him. So opens the Epic of Creation which describes how Yeh hua and the older gods mastered Apsu and the marshes, but it was Marduk, the last born of the gods, who entrapped Tehomat or Rahab with a network of canals and dykes, clove her into two pieces, and controlled the rains from heaven above and the floods on earth below with her split body stretched from pole to pole. Marduk, known as Nimrod by the Arabs, was the typical sportsman of the Arab world. To the Sumerians he was the arch engineer, the Pontifex Maximus of the gods. So completely had the poetic ideas of Babylonia taken possession of the world, that one of the Psalms represents Rahab as being cut into pieces and given as meat to the people in the wilderness. Day was more glorious than night, and consequently evolved out of it, and therefore the evening and the morning were the first day. They found reasons why man, who was created after the good gods were developed, was yet inferior to them. In their poems they give living pictures of the floods which overwhelmed the generation of the man of Surippak on the Euphrates, the prototype of Noah. With the same courage that they faced the floods of their two torrential rivers, they faced every problem of life which presented itself to them.

The floods on the Tigris and Euphrates are rendered doubly dangerous by the steep slope of the land away from the rivers. While the land in the Nile valley falls at  $1/5000$  from the river, in Babylonia it falls at  $1/1000$ . The steep traverse slopes of the Mesopotamian rivers impressed the prophet Ezekiel, who was long a captive in Babylonia. His slope of one in a thousand has been found accurate by my engineers again and again. "And when the man measured a thousand cubits the waters were to the ankles. Again he measured a thousand, and the waters were to the knees. Again he measured a thousand, the waters were to the loins. Afterwards he measured a thousand, and the waters were waters to swim in, that could not be passed over."

In the Babylonian tablets, the man of Surippak, the Noah of the Bible, recounts what he had experienced himself during the great inundation :

The appointed time came near,  
 In the evening the gods sent heavy rain.  
 The dawning of that day I feared,  
 I feared to behold that day,  
 I entered the ark and closed the door.  
 The storm raged high,  
 Over the deserts the water prevailed,  
 No man beheld his fellow.  
 Istar cried like a woman in travail,  
 Cried with loud wail the queen of the gods :  
 «The former race is turned to clay».  
 Six days raged the storm, on the seventh it ceased;  
 Like palings before me the marsh reeds appeared;  
 I noted the region, the shore of the sea;  
 Twelve measures of water covered the land.  
 To the desert of Nisir the ark made its way;  
 The desert of Nisir would not let it pass.

One has only to see the old Babylonian banks, never less than 100 feet wide, to understand that the gods of the earth were helpless against the dragon of the Euphrates. The gods of the highest heaven had to be invoked. If Babylonia is to be thoroughly reclaimed without the aid of tens of thousands of hardworked captives, weeping by its waters, the Euphrates certainly, and, if possible, the Tigris, must be provided with escapes into the deserts in a more effective manner than the ancients could accomplish. Heavy rain in April with a warm south wind melting the snows on the Persian and Armenian hills, brings down such extraordinarily heavy floods that the channels cannot possibly contain them.

When Noah beheld the rainbow after the flood he saw in it a sign of divine repentance. Istar, after the Deluge, suspends in her hands the jewels from about her neck, and as they hang in crescent form, swears to protect the race of men :

These days, by the jewels about my neck, I shall not forget.  
 Upon these days shall I think, I shall never forget  
 That Warrior Bel took not counsel,  
 And my people he gave to destruction.

Now, where was the original home of these interesting people, to whom we all owe so much? For reasons already given, it must have been in some country of oases surrounded by deserts; and Arabia is such a country, and at their very doors. The oases of Arabia are close at hand to both the Nile and the Euphrates, and the natural overflow of the surplus population would be Egypt and Babylonia. According to Dr. Pinches, in the written language of Sumer there is only one sign for "mountain" and "country". So in Arabia to-day there is but one word for "mountain" and "unirrigated plain", the word *jebel*, which is always applied to the desert. The Arabs have special words like *barga* and *sahara* for the desert, but they always use *jebel*. The old town in Babylonia after Yehridu was Niffur, whose temple was named "Yeh Kura", or "Yeh *jebel*", or the desert. The Sumerians had no sign for "river" and there are no rivers in Arabia. It is curious that, although the children of Sumer always represented themselves as clean shaven, they represented their gods and deified heroes as full bearded, like the desert Arabs. Their ancestors doubtless entered the valley as a bearded race, and in their new damp homes shaved themselves clean for hygienic reasons. Again, according to Dr. Pinches, the Sumerians represented themselves as a tall and slight race, as would become the early generations of those descended from the Bedawin.

The Arabs of to-day are descendants of the Semites or Akkadians who overflowed into the desert oases from the north, and overcame the ancestors of Sumer. Still they mingled their blood, drank in the spirit of the deserts, and became the children of the soil. In the delta of the Tigris and Euphrates to-day, with the uncontrolled floods of the rivers and irrigation without any system, the present inhabitants must have many characteristics of the first people who strayed into the plain of Shinar, and who were probably forced to take to agriculture by stress of numbers. The Emir Khaz-zal of Mohammera stated the simple truth when he told me that the Arabs were pleased to see irrigation engineers, not because they looked forward to agricultural pursuits, but because the land could no longer support them as shepherds. As of old, these people are genuinely fond of all religious questions and discussions. In the time of the Khalifs the population of the delta was Sunni; to-day it is almost entirely Shia. Travelling among the Arabs who live on the borderland of the two faiths, I soon learnt why

it was very difficult for part of a tribe to be Sunni and part Shia. The Arabs spent the whole of their time arguing with each other in the most violent and wearying manner. Sitting among them once for some three hours, I was wearied to death with their unending war of words, when suddenly the sheikh turned to me and said : «Here is a stranger who understands us, let him decide which side is right». Out of temper with them, I said : «You are both wrong.». Immediately a dozen young men jumped up, and, gesticulating in the Arab manner, insisted on my explaining my religion. I at once said : «Allah abûna. Sayedna Isa akhûna». The sheikh, in his own high-bred manner, walked across the tent, laid his hands on my shoulders, and rewarded my rudeness by saying : «Sir, you have a very beautiful religion». The party then broke up, and the sheikh said to me : «We have hitherto professed that man's religion, Sunniism, but we shall soon all profess that woman's religion, Shiaism. All day long my tribe argue with me and worry me, and when I retire to rest my wife begins.». I used once to wonder why every single Arab straight away became a Moslem; the majority worried the minority into believing.

One day I was riding with a young Englishman, who, in oriental language, was a goodly man and well favoured, and we had as our companion the sheikh of a powerful tribe. Suddenly the sheikh turned to my companion and said : «Sir, are you married?». He said : «No». The sheikh continued : «Will you marry my daughter? She is young and handsome, and will make you a good faithful wife.». Her father was certainly a fine-looking Arab. My friend being utterly taken aback, I said : «Sheikh, how can he marry your daughter? She is a Moslem, and he is a Christian.». He promptly replied, «A woman has no religion beyond what her husband has. You are people of the book, we are people of the book — nothing hinders.». I have often thought he would have acted wisely in marrying the girl, for Arab women make good wives.

Late one night I arrived at a Bedawin camp, and went straight to the sheikh's tent. On my telling him I was an Englishman, he said he was pleased, as he loved their ways. I asked him which were the ways he liked. He put his hand on a big pile of Arabic newspapers by his side, and asked me if I could read the name. I told him that it was the *Mowayyad* newspaper of Cairo. He said : «Yes, I can't read, but a man in the tribe can,

and he explains them to us. Here is a newspaper published in Cairo occupied by English troops; the paper fills its pages with abuse of the English, and they allow it to be printed and circulated. If a Mesopotamian editor treated the Turks in this way, he would spend the rest of his life in prison. Why do not you English come over and teach us freedom?" "No use, sheikh", I said. "Why, we have been in Egypt under thirty years, and from one end of the country to the other they all wish us out. In twenty years you would be tired of us, and try to get rid of us." The old man stroked his beard, and said: "Yes; are we not all sons of Adam? He though he could improve on paradise". Mind, the man could neither read nor write. I found him much more original in every way than any of his countrymen who could read. It is certainly a fact that in ninety-nine cases out of a hundred book-learning deprives people of originality.

While travelling among these people, I take a mule or camel laden with oranges, boxes of dates, Turkish delight, and sweets for the families of the Arabs who show me hospitality. I tell the sheikh that the rules of his country insist on his giving me shelter, and the rules of my country insist on my sending something to his children and family. Some of the children of the family are called up, and, with their laps full of fruit and sweets, they run round to their side of the tent. Between the men's and women's sides of the tent there is nothing but a suspended reed mat, and it is easy to see why the Arabs lead such healthy and sane lives. Deception is out of the question. Leaning against the mat and retailing information to the men, of the great world outside Arabistan, I can every now and then hear the women's expressions of surprise and pleasure. Long may the Arabs keep to their simple and natural life in their native deserts and conserve a type of manhood and womanhood which does credit to the world. Few people could say as I have heard some of these people say, that they knew of no illness except the illness of death.

Every part of the Euphrates delta, from Hit to the Persian gulf, has at some time or another been called "Eden", the irrigated and cultivated plain, as distinct from "Kura", the unirrigable hill or plain. So in Egypt to-day the *reef* is the irrigated plain, and everything else is the *jebel*, the desert where there is no rain and hill or mountain where there is rain. Soil and climate are eminently suited to fruit gardening. From date palms

and vines to peaches and oranges every fruit tree is at home. The date palm is really the indigenous tree of the country. «Put its feet in water and its head in hell and it will do the rest» is the saying of the people.

That the Sumerian or Babylonian garden of Eden was located where the Rev. Professor Sayce had long ago placed it, viz. at the meeting of the Tigris and Euphrates in the marshes bordering the Persian gulf, there is to my mind not the shadow of a doubt. Has not Dr. King of the British Museum told us quite recently that he has held in his hand a boundary stone which records the fact that the estate whose limits it fixed was situated in Eden, on the Eden Canal, and that on one side it was bounded by the province of the sea or marsh land.

The location of the Garden of Eden of the Bible is more difficult. Professor Sayce places it at the same meeting point of the Tigris and Euphrates; but, remembering that the Semitic races moved *down* the Euphrates and came from the north-west, and that the Bible account says distinctly that after the river had passed through the garden it was divided into four heads, we must go up to some point upstream of the Pison, Gihon, Hiddekel and Euphrates proper, i. e. to a locality between Hit and Anah. For reasons already given I place it at Anah. The cradle of the Semitic race must have been, I think, on the Upper Euphrates, just as the cradle of the Sumerian race was in the marshes on the Lower river.

Mr. President, ladies and gentlemen, I have told you all that I, aided by a dozen engineers, have learnt, during a three years sojourn in Mesopotamia, of the location of the Garden of Eden. Surely the day will come which is to see this garden restored. Though by the side of Marduk, the Pontifex Maximus of the gods of Babylonia, I am but a Pontifex Minimus, still a Pontifex; and it is my firm trust that works carried out on the broad lines of the project submitted by me to the Turkish Government will secure a firm foundation for the resuscitation and future prosperity of this once famous land. Perennial irrigation with regulating works on the two rivers will be widely different from the irrigation of the ancients in the upper parts of the delta, where tens of thousands of wretched captives spent their lives at the unending task of clearing silt from the waters of Babylon, by which they sat down and wept. Irrigation such as we

propose, will bring us back to the happier days of the early settlements in the marshes where the waters were comparatively free from silt and where they created for themselves gardens of Eden, whose memory has lasted so long. We shall yet once again realize on the banks of the Euphrates, the meaning of the affectionate address of some ancient Sumerian seer :

O thou river who didst bring forth all things,  
When the great gods dug thee out,  
They set prosperity on thy banks.

W. WILLCOCKS.









GRANDE MANUFACTURE



DE TABACS ET CIGARETTES

K. & G. MELKONIAN

Fondée en 1882

LE CAIRE, Égypte

—••• SPÉCIALITÉS : •••—

Fleur-Maden, Super-Maden, Maden

VENTE MENSUELLE

20 MILLIONS

DE CIGARETTES

EN VENTE PARTOUT



# BANCO DI ROMA

FONDÉ EN 1880

SIÈGE DU CAIRE

SIÈGE SOCIAL À ROME.

**Sièges :** GÈNES, NAPLES, TURIN, FLORENCE, ALEXANDRIE d'Égypte, CONSTANTINOPLE, BARCELONE, MALTE, TRIPOLI de Barbarie, PARIS.

**Succursales :** ALBA (avec bureau à Canale), ALBANO LAZIALE, AREZZO, AVEZZANO, BAGNI DI MONTECATINI, BENGASI, BRACCIANO, CANNELLI, CASTELNUOVO DI GARFAGNANA, CORNETO TARQUINIA, DERNÀ, FARA SABINA, FERMO, FOSSANO, FRASCATI, FROSINONE, LUCQUES, MONDOVÌ (avec bureau à Carrù), MONTBLANCH (Espagne), ORBETELLO, ORVIETO, PALESTRINA, PIGNEROL, SIENNE, SUBIACO, TARRAGONE, TIVOLI, TORRE ANNUNZIATA, VELLETRI, VIAREGGIO, VITERBE.

## OPÉRATIONS :

Le **BANCO DI ROMA** fait toutes les Opérations de Banque, telles que : *Avances sur titres. Émission de traites, de chèques et de lettres de crédit sur les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger. Payements télégraphiques. Recouvrements d'effets sur l'Égypte et l'Étranger. Encaissement de coupons. Encaissement de lots et obligations sortis au tirage. Exécutions d'ordres de Bourse sur place et à l'Étranger. Garde de titres. Consignations et Avances sur marchandises.*

Le **BANCO DI ROMA** reçoit des Fonds en dépôt à vue et à échéances fixes.

Le **BANCO DI ROMA** a créé à *Bagni di Montecatini* une Succursale qui s'occupe du Service des Étrangers qui fréquentent les célèbres Thermes, spécialement pour le paiement de Lettres de crédit, chèques, ordres télégraphiques, échange de monnaies étrangères, etc.

CAISSE D'ÉPARGNE 3  $\frac{1}{2}$  0/0.



LA CIGARETTE DE QUALITÉ PAR EXCELLENCE

**G. & J. A. CARAVOPOULO**

CAIRE - ALEXANDRIE

✦ 60 ANS DE RÉPUTATION ✦

En vente dans les meilleurs débits de tabac

POUR TOUTE COMMUNICATION, S'ADRESSER :

AU SIÈGE CENTRAL CAIRE

BOÎTE POSTALE DE CHOUBRAH, N° 3.

*Aux Importateurs d'Égypte :*

Confiez toujours vos envois à la Maison :

**FRANÇOIS BANCEL ET C<sup>IE</sup>**  
**TRANSPORTS INTERNATIONAUX**

au CAIRE : Rue El-Maghraby, 8 (Pavillon Manuk). — Téléph. 1347, B. P. 1396;

à ALEXANDRIE : Rue Abou Dardar, 12. — Téléph. 2469, B. P. 990.

pour toutes vos opérations de Douane, vos Expéditions par Chemin de Fer et  
par Nil et vos Livraisons à domicile.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> se charge de l'emballage des Mobiliers, possède un Garde-Meubles et opère les Déménagements, les Assurances Générales et les Expéditions pour tous pays étrangers.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> est chargée du Transit et du Service des Bagages de la Compagnie des Messageries Maritimes.

Associé Gérant pour l'Égypte : Adolphe LIGGERI.



**À LOUER.**



# D. PAPADOPOULO FRÈRES

**Manufacture de Cigarettes Égyptiennes**

MAISON FONDÉE EN 1860

Le plus vaste assortiment de Cigares de La Havane, Manille, etc.

**ARTICLES POUR FUMEURS**

**Tabacs et Cigarettes Anglais**

Magasin de vente au détail rue Kamel, vis-à-vis du Splendid Bar

Boîte Postale n° 685.

Concessionnaire :

TÉLÉPHONE n° 701.

**Georges BONOFAS.**

**À LOUER.**



LES CÉLÈBRES CIGARETTES  
**NESTOR GIANACLIS L<sup>TD</sup>**  
DU CAIRE

*FOURNISSEURS :*

de S. M. LE ROI DE GRÈCE

de S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER DE GRÈCE

de la RÉGIE ITALIENNE, etc., etc.

*Sont admises aussi à la RÉGIE FRANÇAISE*  
spécialement les modules **QUEEN**, bout doré. — **EXTRA-FINE**. — **SURFINE**.

**I. HORNSTEIN**  
SEUL AGENT  
des Chaussures "**RUN-OVER**"  
**CAIRE**  
*Avenue de Boulac, près du Télégraphe égyptien.*

---

GRANDE IMPORTATION EN ÉGYPTÉ  
DE  
**BOTTES ANGLAISES**

---

**BOTTES SPÉCIALES POUR MILITAIRES**

— Téléphone n° 37-85. Boîte postale n° 910. —



# JOSEPH BEINISCH BEY

JOAILLIER, HORLOGER, OPTICIEN

RUE MOUSKY - LE CAIRE - TÉLÉPHONE 851

**Fabrication et Réparation de Joaillerie, Bijouterie et Horlogerie**  
SPÉCIALITÉ DE BIJOUX ÉGYPTIENS ANCIENS ET MODERNES

## ASSORTIMENT

de Lunettes et Pince-nez  
Or, Nickel et Doublé

JUNELLES DE THÉÂTRE, MARINE  
et de Campagne

LONGUES-VUES ASSORTIES

## GRAND CHOIX

d'instruments de Géodésie

Niveaux d'Egault, etc.,

ET

articles pour dessin linéaire

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

**On exécute les ordonnances Médicales d'Optique**

Boîte Postale N° 1028

Téléphone N° 19-58

**J. G. SPIRO & C<sup>IE</sup>**

# C. SPIRO, SUCCESSEUR

**COULEURS et VERNIS pour les Arts et l'Industrie**

**RIPOLIN**

**BROSSERIE - PLUMEAUX - ÉPONGES**

**SEUL REPRÉSENTANT**

des Machines à Coudre

**JONES & PFAFF**

**Rue El-Bawaki**

ANCIENNE PLACE DE LA POSTE

**LE CAIRE**

ÉGYPTE.



GRANDE FABRIQUE DE JOAILLERIE — HORLOGERIE — BIJOUTERIE

**L. KRAMER & C<sup>IE</sup>**

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

LE CAIRE. — Rue Mousky et Rue El-Manakh.

*Monopoles exclusifs pour l'Égypte, le Soudan, etc.*

DES CÉLÈBRES MONTRES

**LONGINES - TAVANNE'S WATCH - REMARK WATCH**

**BIJOUX DE CHOIX**

**ARGENTERIES POUR CADEAUX**

Agents

ALEXANDRIE : Maison Française M. Laurencier & C<sup>ie</sup>, 29, Rue Chérif.

PORT-SAID : Grand Magasin "Au Mikado", Rue du Commerce.

**LÉON ROLIN & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE & ALEXANDRIE

**ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS**

Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de

La SOCIÉTÉ ANONYME DE FONDATIONS PAR COMPRESSION MÉCANIQUE  
DU SOL, système "COMPRESSOL", Paris.

La COMPAGNIE INTERNATIONALE DE PIEUX ARMÉS, système "FRANKI-  
GNOUL".

BÉTON ARMÉ, système "HENNEBIQUE", Paris.

AGENTS GÉNÉRAUX DES

USINES COCKERILL DE SERAING (Belgique)

ATELIERS MÉTALLURGIQUES DE LA SAMBRE ET DE NIVELLES,  
BRUXELLES (Belgique)

ADRESSES :

Caire { Boite Postale N° 970.  
Téléphones { Secrétariat N° 578.  
Direction N° 2800.

Alexandrie { Boite Postale N° 494.  
Téléphone N° 240.



# LE NIL

## ENTRE ASSOUAN ET WADI HALFA

### AU POINT DE VUE SANITAIRE<sup>(1)</sup>

PAR

LE D<sup>r</sup> ABBATE PACHA.

---

La Nubie, qui s'appelle, dans son ensemble, Beled-el-Nuba, et dont la partie inférieure est désignée sous le nom de Beled-el-Barabra, est une contrée attenante à l'Égypte.

Un grand nombre d'ouvrages et de mémoires fournissent des renseignements du plus haut intérêt sur la faune, la flore et surtout l'ethnographie de ce pays; mais, chose étrange, aucun d'eux ne nous documente sur l'importante question de son état hygiénique et sanitaire.

J'ai la satisfaction d'avoir fait les premières observations barométriques dans le désert de l'Atmour, entre Korosko et Abou Hamed, dès 1856<sup>(2)</sup>.

Cinquante ans après exactement, j'ai refait, en partie, le même voyage. Un peu avant cette époque, il y a une douzaine d'années, je me suis spécialement occupé du Nil : j'y ai toujours constaté, sur les bords du fleuve, la présence des mares et des flaques d'eau croupissante dont les miasmes infectent les misérables riverains de la Basse-Nubie.

Cette insalubrité se reproduit chaque année au moment du bas étiage, pendant six à sept mois.

L'an passé (1912) plusieurs Barbarins, sachant que je m'intéresse depuis longtemps à leur pays, m'ont écrit, et sont ensuite venus me retrouver au

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société khédiviale de Géographie le 19 avril 1913.

<sup>(2)</sup> Voir mon mémoire sur *L'Afrique Centrale*, etc. (Paris, Plon édit., 1858).

Caire pour m'exposer leurs doléances. Je me suis fait un devoir de communiquer cette démarche à S. S. Lord Kitchener, qui se rendait à Khar-toum. Le noble lord, au cours de sa rapide excursion, n'a pu malheureusement constater *de visu*, faute de temps, la triste situation des dits Barbarins.

Le péril, aujourd'hui, est encore plus sérieux, ainsi qu'il résulte de la communication officielle du Gouvernement égyptien, signalant l'exceptionnelle gravité des faits dont je parle. Les journaux sont unanimes à souligner les inquiétantes déclarations faites, à la séance du Conseil législatif, dans les premiers jours de ce mois d'avril, par S. E. Ismaïl pacha Sirry, ministre des Travaux publics, qui s'est exprimé ainsi :

« J'ai le profond regret de vous mettre au courant d'une importante question, ignorée de la plupart d'entre vous : le Nil, cette année, sera, à l'époque de la sécheresse, au plus bas niveau qui ait été enregistré en Égypte depuis cent cinquante ans. Grâce au Réservoir, le dommage qui s'en suivra sera notablement atténué. L'eau *séfi*, toutefois, ne pourra suffire à tous les besoins. En conséquence, je vous avise qu'il me sera impossible, cette année, d'autoriser l'irrigation des terres charakis avant la fin du mois de juillet. »

Ces jours-ci, aux nouvelles pessimistes concernant cette disette d'eau qui nous menace a succédé une lueur d'espoir : on nous annonce du Soudan que le Nil Blanc marque un niveau plus élevé que l'année dernière; et, d'autre part, la surélévation du Barrage d'Assouan permet à l'eau d'y atteindre une hauteur supplémentaire de cinq mètres, par rapport à l'année passée.

Réfléchissons cependant que le Nil Blanc n'a pas une grande influence sur la crue de l'Égypte, laquelle dépend plutôt du Nil Bleu et de l'Atbarah. Les loyales et véridiques paroles du Ministre des Travaux publics n'intéressent pas seulement l'Égypte, son irrigation, ses cultures, sa récolte de coton, etc. : elles s'appliquent aussi, tout au moins virtuellement, à l'état du Nil en général. Qu'il me soit permis d'en tirer argument pour ce qui touche spécialement à la baisse prévue des eaux, baisse très nuisible au point de vue sanitaire, sans que le gouvernement semble s'en préoccuper. Il est désormais indispensable que les hommes d'État s'accordent avec la science. Espérons qu'un effort sincère sera fait pour résoudre avec vigueur,

en dehors de tout parti pris, les problèmes d'ordre technique comme celui que je signale.

\*  
\* \*

Ce n'est pas un banal cri d'alarme que je pousse en entretenant le monde égyptien du péril que représentent les eaux de la Nubie. Mon rappel d'aujourd'hui confirme jusqu'à l'évidence tout ce que j'ai publié jusqu'ici à ce sujet. Au risque de paraître tant soit peu ennuyeux à ceux que ne préoccupe pas le bonheur de l'Égypte, je ne crains pas d'insister encore, certain que ma vigilance ne saurait être inutile.

Il y a environ dix ans (juin 1903), dans mes longues notes *sur le projet du canal Abbas*, j'ai relevé, dans le rapport annuel de S. S. le Comte Cromer, un point ressortissant à ma modeste compétence. Dans ce rapport au *Foreign Office*, on lit, à la page 31, *Nile Reservoir* : « Des appréhensions ont été occasionnellement émises sur les effets que pourrait produire à l'égard de la santé publique la construction de réservoirs. Ci-joint un mémorandum (annexe 3) écrit par le capitaine Lyons R. E., qui traite cette intéressante et importante question : il n'y aurait pas lieu, d'après lui, d'avoir la moindre crainte de ce genre. »

A vrai dire, et pour m'exprimer sans équivoque, je ne saurais tenir pour scientifiquement valables les raisons invoquées par le Capitaine Lyons : non seulement il les a développées d'une façon trop sommaire, mais ses très réelles capacités d'ingénieur ne l'autorisaient pas, à mon avis, à conclure avec une si parfaite assurance.

\*  
\* \*

On sait que le Nil, à son plus bas étiage, reçoit difficilement les eaux du haut fleuve, et que ces eaux, traversant lentement la région nubienne, s'étalent en flaques dormantes aux endroits où le courant est le plus faible. C'est à l'arrivée en masse des *eaux vertes* que les dépôts des mares stagnantes sont ramenées à la surface et contribuent à développer, en se mêlant aux eaux vertes, une énorme quantité d'algues qui causent, là comme ailleurs, une recrudescence des maladies palustres. Ce mélange porte au maximum le danger des microphytes, tandis que ceux qui surnagent

seulement à la surface des eaux sont neutralisés ou détruits par l'action puissante de l'oxygène atmosphérique et des rayons solaires<sup>(1)</sup>.

Les algues de la flore égyptienne sont en général très peu connues et n'ont été l'objet d'aucune étude approfondie. On ne connaît pas mieux les algues auxquelles on attribue la coloration verdâtre des eaux que charrie le Nil au début de la crue. Dans ces eaux vertes, comme dans les eaux plus ou moins dormantes, on rencontre, tant en Égypte que dans la Haute et Basse-Nubie, des espèces appartenant aux quatre groupes d'algues.

Ces agents pathogènes de la malaria, sous toutes leurs formes primitives ou évolutives, ne sont guère connus non plus. On s'est mis d'accord, seulement, sur un phénomène particulier produit par les *Beggiatoa*, qui décomposeraient les sulfates des eaux palustres en soufre et en acide sulfurique : de là l'odeur caractéristique d'œuf pourri qu'exhalent les eaux riches en détritiques organiques, odeur sentie aux approches des eaux croupissantes, en Égypte et ailleurs, surtout dans la Basse-Nubie, et qui trahit l'intoxication des hématis dont sont atteintes les victimes du paludisme.

Ce rapide coup d'œil, sans énumération ni détails, suffit à montrer quelle quantité immense de germes infectieux réside presque en permanence dans les mares des bords du Nil, au moment des basses eaux. De Wadi-Arab jusqu'au Réservoir se forment des flaques infectes en plusieurs endroits. De minces filets d'eau les alimentent péniblement, par la dérivation naturelle de tout liquide en mouvement sur des terrains en pente.

Au moment où l'on se préoccupe de l'état sanitaire de l'Égypte, il n'est pas raisonnable d'entretenir ces foyers d'infection. Que l'on se renseigne près des riverains de Wadi-Arab, de Dakka, et autres Barabras de cette basse Nubie!

Par bonheur, pendant la crue, l'eau du fleuve n'est pas remuée de fond en comble : les agents pathogènes ne subsistent que dans le sédiment immobilisé. S'il en était autrement, l'Égypte serait considérée, du haut Nil — source de contamination située à 2000 kilomètres — jusqu'à la Méditerranée, comme un pays malsain, un pays à malaria.

L'île de Philæ a fait couler beaucoup d'encre et a arraché beaucoup de

---

<sup>(1)</sup> Voir ma communication à la Société khédiviale de Géographie du 26 mai 1893 : *La lumière et la chaleur considérées comme agents bienfaisants du climat d'Égypte.*

larmes au sentimentalisme des archéologues et des touristes : je voudrais que l'on s'occupât désormais davantage du côté sanitaire de cette malheureuse contrée. Les chefs d'État ne méconnaîtront plus la voix autorisée de la science. C'est à la science, aux directions qu'elle fournit dans l'intérêt public, que s'applique la grande devise romaine et humanitaire : *salus populi suprema lex est*.

\*  
\* \*

J'ai accompli un devoir de conscience en dévoilant ce péril à l'opinion égyptienne. C'est aux savants techniciens, aux ingénieurs hydrologues, à remédier à la situation ainsi créée; sans quoi une page aussi triste que sombre sera inscrite dans l'histoire. J'ai confiance dans l'avenir, en dépit des difficultés à surmonter. Déjà l'influence dangereuse des basses eaux est contre-balancée par celle du Réservoir.

En lisant le précieux volume de Aly pacha Mubarek, où sont indiquées toutes les cotes du Nil depuis des siècles, on comprend que le grand Barrage épargne à l'Égypte des années calamiteuses. Par une coïncidence bizarre, sa récente surélévation de sept mètres se trouve à même de prouver son utilité : elle permet d'emmagasiner *deux milliards* de mètres cubes, mis à la disposition des cultivateurs égyptiens.

\*  
\* \*

Cet incomparable bienfait du Réservoir gigantesque n'a pourtant pas empêché la Basse-Nubie de souffrir de la décrue annuelle du fleuve. Mon projet concernant le *Canal Abbas*, qui devrait traverser l'Atmour d'Abou-Hamed à Maarraka, rendant, pour ainsi dire, le Nil rectiligne dans sa grande courbe de 1000 kilomètres, aurait pour but essentiel de maintenir en mouvement journalier les eaux de la Basse-Nubie, en ramenant à leur surface tous les dépôts des mares stagnantes.

L'intérêt particulier que je porte à ce pays m'a poussé à étudier ce qui lui serait le plus profitable. Dès ma première traversée, j'ai eu l'intuition, confirmée par mes voyages postérieurs, que je pouvais jouer, à cet égard, un rôle utile. J'ai, en effet, communiqué mon idée embryonnaire à l'éminent M. Mougel et à M. Sneider, ingénieur du Waterstaadt, en Hollande.

C'est assurément de la sorte que M. F. de Lesseps s'est épris de la grande idée du Canal de Suez : nous en causions ensemble, pendant la traversée du désert de l'Atmour, à la suite de S. A. le Vice-Roi Saïd pacha. F. de Lesseps, homme à larges vues, d'une persévérance géniale; moi, médecin modeste, séduit par le charme des lieux que nous visitions; lui, savant, moi, simple observateur enthousiaste — nous n'étions tous deux ni ingénieurs, ni techniciens : F. de Lesseps a eu l'honneur et le bonheur de parachever l'œuvre des Pharaons et des Ptolémées!

Mon projet du *Canal Abbas*, qui aurait aidé, en partie, à la purification des eaux dans la Basse-Nubie, semble désormais classé. Peut-être, dans un avenir assez proche, sera-t-il mieux étudié par le Gouvernement, à qui je l'offre sans réserves, afin qu'il soit déposé dans ses archives. Les ingénieurs de l'État sauront l'adapter aux exigences de la situation et justifier ainsi un réel regain d'optimisme.

C'est aux soins éclairés du Gouvernement égyptien, à l'appui bienveillant de S. S. Lord Kitchener et de S. E. Sir Reginald Wingate, gouverneur général du Soudan, que je sou mets ces notes avec confiance.

A mon grand âge, où le flambeau de la vie peut s'éteindre, si je ne reste pas debout sur la brèche, je garde l'espoir de voir, en partie, se réaliser mes vœux. Je n'hésite pas, dès maintenant, à faire appel à toutes les forces, à toutes les énergies, à toutes les bonnes volontés. Mon unique souci est d'assurer, à tout prix, la prospérité et le bonheur de l'Égypte.

D<sup>r</sup> ABBATE PACHA.



# NOTE NUMISMATICHE

## SOPRA L'EGITTO

DAI TEMPI I PIÙ REMOTI FINO ALL'EPOCA PRESENTE <sup>(1)</sup>

PER G. DATTARI.

---

Nella più remota antichità le frontiere naturalmente protette dell'Egitto bastarono per garantire il paese dalle invasioni dei popoli stranieri. Stante questa sua favorevole situazione, gli fu possibile di svilupparsi con le proprie risorse e, vivendo di vita propria, non risentì la necessità di fare uso della moneta.

Dopo una simile esistenza che perdurava da circa 5000 anni, il Faraone Psametico I<sup>o</sup> permise ai Greci d'installarsi nel Delta (666 a. C.); così ben presto la colonizzazione ellenica andò sempre più aumentando. Come per incanto sorse la grande città di Naukratis, mentre in molti altri centri egiziani, l'elemento greco diveniva sempre più preponderante. Gli intraprendenti colonizzatori, conoscendo i vantaggi che comportava la moneta negli scambi commerciali, è molto probabile che fino da allora abbiano introdotto le monete che da tempo circolavano nelle differenti contrade dell'Ellade.

A ciò e non ad altro, io credo che si debbano attribuire le scoperte frequenti di piccoli tesori di monete che appartennero alla Tracia, alla Macedonia, alla Beozia, a Chalchis, a Eritria, a Aegina, a Corinto, a Syconica, a Lesbos e dei magnifici *stateri* di Lampsacus come pure degli *stateri* d'electrum della Lidia.

---

<sup>1)</sup> Conferenza tenuta il 19 aprile 1913, alla Società kediviale di Geografia.

L'invasione Persiana ha pur essa lasciato le sue tracce numismatiche, poichè non di rado la terra d'Egitto restituisce alla luce delle quantità di darici d'oro ed altre monete di quell'epoca. Però, anche senza la presenza di quelle monete, abbiamo la testimonianza di Erodoto il quale narra che Ariande, Satrapo d'Egitto, fu messo a morte perchè aveva fatto battere delle monete d'argento più puro di quelle di cui erano fatte le monete dal re stesso (n° 1). Ciò prova ogni oltre dire che in quell'epoca gli Egiziani facevano uso della moneta. Se fosse il contrario, sarebbe difficile di spiegare per quale ragione Ariande avrebbe rischiato la testa per battere delle monete di cui i cittadini non ne avrebbero fatto uso.

Le ultime tre dinastie Faraoniche di Sais, di Mendes, e di Sebennito, oltre che difendersi contro le lotte intestine che in quei tempi affliggevano l'Egitto, dovettero continuamente combattere gli invasori che venivano dall'Oriente. Quei Faraoni, per fare fronte ai due movimenti aggressivi, furono a più riprese obbligati di prendere al loro servizio dei forti contingenti di mercenari greci; in tale maniera, l'elemento ellenico andò sempre più crescendo e, come conseguenza naturale, crebbero pure le relazioni commerciali tra l'Egitto e la Grecia.

È dunque fuori di dubbio che oramai, specialmente nel Delta, la più grande parte degli scambi si dovevano effettuare con l'aiuto del numenario.

Nell'epoca di cui ora ci occupiamo, il tetradramma di Atene era la moneta favorita e la più diffusa nel mondo di quel tempo. Di queste monete, il suolo d'Egitto ne ha restituite un'immensa quantità. Esse abbracciano tutte le emissioni fatte tra il 594 e il 322 a. C. Fra queste monete, un buon numero di esse manifestano le caratteristiche proprie dell'arte egiziana (n° 2) tanto da fare credere che molte di esse furono battute in Egitto sia dagli ultimi Faraoni stessi, oppure con il loro consenso. Questa ipotesi non la si deve considerare troppo azzardata poichè essa è corroborata dalla presenza di un rarissimo conio di quelle monete <sup>(1)</sup> che circa 7 anni or sono fu ritrovato nelle rovine adiacenti alla città di Benha (l'antica Athribis).

---

<sup>(1)</sup> Di questo conio lo scrivente ne fece dono al Museo numismatico di Atene.

Le monete di cui abbiamo ora parlato, dovettero circolare fino al momento in cui l'Egitto cadde sotto il dominio dei Macedoni, nella quale epoca in tutto l'Oriente la moneta di Alessandro aveva detronizzato quella di Atene.

Il quantitativo di monete di Alessandro, che continuamente vengono ritrovate nelle diverse parti d'Egitto, è sorprendente. Basterà di dire che l'ultimo di quei tesori rinvenuto a Damanhour (l'antica Hermopolis Parva) conteneva oltre 20.000 tetradrammi.

A tutti è noto che queste splendide monete di Alessandro sono ricche di monogrammi e di simboli con i quali i numismatici con assai successo arrivarono a classificarne un gran numero. Cosichè alla zecca o alle zecche dell'Egitto vennero assegnate le monete sul campo delle quali figura la testa d'Ariete ornata di due penne n° 3 (simbolo di Ammone) come anche quelle che portano un fulmine verticale. Non è il compito di queste note di discutere sulla possibilità che molte altre di quelle monete dovettero essere battute in Egitto. Mi contenterò di segnalare che i due unici tipi assegnati alla zecca d'Egitto sono sempre i due più rari che contengono i tesori che vengono ritrovati.

Subito dopo la morte di Alessandro Magno il suo generale Tolomeo Lagos fu inviato in Egitto per governarlo in nome di Filippo Arideo. Durante questo effimero regno la Satrapia d'Egitto non portò nessuna innovazione alle monete. Però, morto Arideo e salito al trono il piccolo Alessandro IV, allora il Satrapo d'Egitto faceva coniare delle monete con il tipo del rovescio simile a quelle precedenti (con Zeus Aetophoros) e sopra il diritto vi fece figurare la testa di Alessandro coperta dalla pelle d'elefante. Questa emissione fu di corta durata, poichè nel 311 a. C. vennero emesse delle nuove monete con il diritto simile alle precedenti (l'effigie di Alessandro divinizzata) mentre sopra il rovescio Atena Promachos prese il posto di Zeus Aetophoros (n° 4).

Alla morte di Alessandro IV, i governatori delle diverse provincie si divisero l'impero greco a cui essi stessi avevano cooperato per la sua grandezza. Così, Tolomeo Lagos proclamò sè stesso Re dell'Egitto.

Dopo cinto il diadema reale, Tolomeo faceva battere delle monete ove sul diritto vi figura la di lui effigie e sopra il rovescio vi pose il blasone della nuova dinastia, cioè l'aquila sopra un fulmine. Durante il glorioso e

lungo regno di questo saggio monarca furono emesse delle monete nei tre metalli.

Sotto di Tolomeo II (Filadelfo), degno figlio di Sother, avvenne una riforma radicale del sistema monetario la quale con molta probabilità si collega con l'editto reale che stabiliva come che per il futuro, le tasse fossero esigibili in moneta di bronzo. Conseguenza di quell'editto fu una cospicua fabbricazione di monete in quel metallo, tra le quali figurano le più grandi e pesanti monete emesse nel mondo greco (n° 5).

I Lagidi che succedettero a Tolomeo Filadelfo i quali per altri due secoli ressero le sorti d'Egitto, non solo si astennero di modificare il sistema monetario, ma con pochissime eccezioni sopra il diritto delle monete mantennero l'effigie del venerato Sother. In differenti epoche però, furono pure battute delle monete con l'effigie delle Regine Arsinoë (n° 6), Berenice (n° 7), ed anche della fatale Cleopatra VII (n° 8).

Il risultato della memorabile battaglia d'Azio, pose l'Egitto sotto lo scettro di Roma e il vincitore Ottavio s'insediò sopra il trono dei Lagidi, quale loro legittimo successore. Per confermare questa sua presunzione, sulle prime monete che egli fece battere vi mantenne il blasone della decaduta dinastia.

Quando il senato di Roma per ricompensare Ottavio delle vittorie riportate in Oriente e sopra tutto per la conquista dell'Egitto, gli decretò il titolo d'Augusto, allora furono battute delle monete colle quali a vero dire comincia la serie che erroneamente viene chiamata Alessandrina (n° 9-16).

Questa serie, oltre alla specialità particolare che possiede ogni individuale serie monetale, ha un interesse che non trova il paragone tra le consorelle.

Sta nel fatto che l'immenso suo suppellettile rievoca la religione dalla quale i Greci s'imprestarono gli dei della loro mitologia. Esso non solo risuscita i nomi di tante città celebri, come Tebe dalle cento porte, la superba Memphis, la misteriosa Heliopolis e tante altre; ma più ancora ci fa conoscere delle città i cui nomi non si trovano nei classici. I templi e le statue che ornavano quelle splendide città sono ricordati sopra i suoi rovesci, come lo sono le tante opere d'arte nel dominio della scultura e della pittura dei più celebri artisti greci. Questa serie ha servito di controllo e talvolta ha corretto dei dati storici, mitologici, cronologici e geografici

trasmessi dai differenti classici. Finalmente è a questa serie che quella romana deve spesso ricorrere per stabilire quei punti cronologici oscuri che si presentano sulle sue monete.

E qui sia detto a grande onore di Alma Roma, che fu solo durante la sua dominazione equa e magnanima che l'Egitto ebbe una moneta a lui propria; mentre tanto prima che dopo quella dominazione l'Egitto non conobbe altra moneta che quella dei suoi oppressori!

Con la riforma monetaria di Diocleziano, avvenuta verso il 297 d. C., l'Egitto perse il secolare diritto di battere la moneta autonoma. Da allora in poi la sola zecca di Alessandria emetteva delle monete simili a quelle che battevano le altre zecche dell'Impero, le quali avevano pure corso in Egitto.

Verso quest'epoca l'antica religione egizia stava agonizzando e già erano passati circa 50 anni che i suoi Dei avevano cessato di fare bella mostra sulle monete; quando, nel 355 d. C., Giuliano l'Apostata salito al trono cercò di rianimarla; così che sulle monete di quel regno ed in speciale modo sopra di quelle battute in Alessandria si rivedono le divinità dell'Olimpo egiziano (n° 17). Pur troppo quelle monete marcano gli estremi segni di vita di una religione che aveva esistito per circa seimila anni.

Stando alle scoperte di monete della prima epoca bizantina, risulta che la zecca di Alessandria fu mediocrementemente attiva, e le monete delle altre zecche avevano corso diffuso nella valle del Nilo.

A partire dal 527 d. C., cioè quando regnava Giustignano I e fino alla caduta dell'impero bizantino, l'Egitto emetteva delle monete del tutto differenti da quelle che battevano le altre provincie. Queste nuove monete appartengono ad un sistema ponderario proprio all'Egitto (n° 18-21).

Dopo 879 anni di dominazione Araba (dal 638 al 1517 d. C.) l'Egitto passò sotto il giogo dei Turchi. Durante questi due periodi di tempi le zecche di Alessandria e Fostad da prima e quindi quella di Cairo, furono di un'attività intermittente e le loro monete circolavano assieme a tutte le altre che erano battute nelle differenti regioni sottomesse allo stesso dominio.

Nell'epoca presente, con l'occupazione inglese, l'Egitto, centro principale della religione Maomettana, non conosce altra moneta d'oro al di fuori della cristianissima lira sterlina con S. Giorgio a cavallo; riguardo alle monete d'argento e di nikelio, benchè portino una veste araba, esse sono fabbricate all'estero.

Decisamente bisogna concludere che, ancora per ciò che riguarda la numismatica egiziana, si è avverata la profezia : *O Egitto, Egitto, di te rimarranno sole superstiti delle favole che sembreranno incredibili alle tarde generazioni e superstiti rimarranno sulle pietre alcune parole che narrano i tuoi fatti pictosi* (Asclepius, XXIII).

G. DATTARI.

Cairo, 15 marzo 1913.







# CIVILISATION AFRICAINE<sup>(1)</sup>.

---

## ESSAI

SUR

## LES DJOUR DU SUD-EST DE WAOU

(BAHR-EL-GHAZAL)

PAR

LE R. P. C. TAPPI

DE LA MISSION CATHOLIQUE DE KHARTOUM.

---

Dans une note qui a eu l'honneur d'être présentée à la Société khédiviale de Géographie dans sa séance du 20 avril 1910, j'exprimais le désir qui me tenait de pouvoir un jour lui adresser un travail sur la civilisation primitive des peuplades nègres, et je faisais observer combien il était préjudiciable aux Européens de considérer ces tribus comme dépourvues de toute espèce de civilisation pour aussi primitive qu'elle soit, combien était alors difficile l'utilisation de leurs bonnes qualités et enfin quel grave obstacle cela mettait à la colonisation du Centre de l'Afrique. Je viens aujourd'hui essayer une première démonstration de l'excellence de la thèse dont je posais alors les prémisses.

Tout d'abord, qu'il me soit permis de présenter en quelques lignes la peuplade que j'ai étudiée et qui va servir à cette démonstration.

Les *Djour* « hommes des bois » sont ainsi dénommés par les Dinkas et ce

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société khédiviale de Géographie à la séance du 30 novembre 1912.

vocable est, chez ces derniers, un terme de mépris. En réalité, cette peuplade se désigne elle-même sous le nom de *A-Louo* «hommes par excellence» et elle témoigne aussi de son origine et de ses attaches à la grande famille *Bantou*. Les *Djour*, ou *A-louo*, forment une section du groupe ethnique connu sous le nom de «groupe nilotique» que l'on rencontre à partir de Port-Florence au nord-est du lac Victoria où ils s'appellent *A-Louo*, qui se continue avec les *A-Choulou* et les *A-Louro* sur le Bahr-el-Gebel. Là ils ont traversé le fleuve pour aller vers le Bahr-el-Ghazal, où l'on retrouve un second groupe d'*A-Louo* aux environs de Roumbek, mais dont la principale station est située de *Djour-Gattas* jusqu'à *Waou* et qui se continuent au nord-ouest de *Waou* entre le *Pango* et l'*Akoulé* sous le nom de *Dembo*. Le même groupe ethnique existe sur la rive gauche du Nil, au nord-est du lac No, jusqu'au 9° de latitude Nord et se nomme alors *O-Tchioll*, *Chillouks*; nous les retrouvons sur le Sobat inférieur, cependant que, sur le haut Sobat, ils se nomment *Anouaks*.

Il est curieux de constater que, jusqu'à nos jours, cette grande famille nègre n'a pas un nom à elle, bien que la langue, les traditions, les mœurs et les caractères physiologiques de toutes ses fractions établissent l'identité ethnique du groupe.

Je me contenterai ici de signaler ce défaut de la démographie africaine et j'ajouterai que, d'après leurs traditions, ils proviennent tous de l'Est.

Mais, comme je l'ai dit, je me bornerai, dans ce travail, à l'étude des *A-Louo* qui habitent la région du sud-est de *Waou*. Si je désire spécialiser mon étude sur ce groupe, c'est qu'étant depuis à peu près un siècle sous l'influence plus ou moins active des musulmans, nous pourrions retirer de son étude des déductions pratiques.

## LA FAMILLE.

La base de toute vie sociale et civilisée est, sans nul doute, la famille. Chez les *A-Louo*, le chef de famille est le maître incontesté de tous ses descendants; c'est lui qui a le droit de choisir le village où l'on bâtera la cabane, et lui seul a le droit de traiter avec le chef de la localité où il va établir sa demeure et cultiver les champs. Tous les membres de la famille dépendent de lui. Lui seul a le droit de disposer de la récolte et de tous

les produits du travail et de l'industrie des membres, auxquels on ne laisse pas même le droit de faire des observations.

Nul ne peut être considéré comme chef de famille, c'est-à-dire comme « homme indépendant », s'il n'est pas marié. Chez les A-Louo, la polygamie est en vigueur, c'est-à-dire que le père de famille peut épouser autant de femmes qu'il peut en acheter. En vérité, le mot « achat » n'est pas tout à fait exact, car il s'agit plutôt d'une espèce de dot payée par le fiancé au père de l'épouse, dot qui doit être restituée dans le cas où le mariage n'aurait pas lieu, ou si, par la faute de l'épouse ou des siens, il ne peut être consommé.

Chez les A-Louo, le mariage est en grand honneur, car c'est par lui qu'on augmente sa descendance et, par conséquent, son pouvoir.

Il est toutefois bon de faire remarquer que la polygamie ne donne pas le résultat prolifique qu'on serait en droit de supposer; elle sert plutôt à remplir le vide produit par l'épuisement physiologique des mères, épuisement causé par l'écrasant travail de la mouture des céréales.

Mais, si la coutume des A-Louo donne au chef de famille une autorité prépondérante sur tous les membres de la famille, elle ne lui confère cependant pas un pouvoir absolu sur son épouse. En effet, si la femme n'a pas le droit de choisir son époux, elle a, par contre, le droit d'exiger d'être bien traitée, d'avoir une cabane à elle, des champs et même quelques cadeaux à la mode du pays. Elle a le droit d'aller voir sa mère quand elle le veut et de rester auprès d'elle tant que cela lui plaît.

S'il n'en était pas ainsi, le mari serait exposé à voir son épouse désertier le domicile conjugal en compagnie du premier galant venu, et il ne lui resterait que la très maigre consolation de chercher à revoir sa femme par la persuasion, aidé dans ses démarches par la famille de l'infidèle, qui y consent volontiers pour éviter d'être obligée de rendre la dot, ou bien de la reprendre de force à son rival. Mais ce dernier moyen est très dangereux par cela même qu'il peut occasionner la guerre entre villages. Aussi le mari trompé préfère-t-il s'arranger avec le ravisseur et essayer de ravoïr sinon la femme du moins la dot.

La femme Djour prend toujours un très vif intérêt à sa maison et l'on trouve souvent parmi elles de très bonnes ménagères. Tous les travaux domestiques lui incombent d'ailleurs : elle doit, en effet, porter l'eau pour

bâtir la maison, couper et apporter le chaume qui formera le toit. Elle doit aider son mari dans les travaux de l'ensemencement et de la récolte, mais non dans ceux de la préparation du terrain; ces rudes travaux et aussi ceux de la forge et des autres industries locales sont exclusivement réservés aux hommes; c'est donc au mari à les exécuter, quitte à se faire aider par ses fils, s'il en a d'assez grands, ou, dans le cas contraire, par ses voisins et ses amis.

Par cette rigoureuse division des devoirs, c'est à la femme qu'incombent tous les travaux de cuisine et un A-Louo préférera toujours souffrir de la faim que de préparer lui-même ses repas. La femme a donc à sa charge tous les soins de la nourriture.

Elle doit aussi aller chercher l'eau pour la maison et ce n'est pas une sinécure. Rarement, en effet, le puits est à proximité; car, ignorant l'art du puisatier, les A-Louo se contentent de creuser des trous dans les parties les plus basses des vallées. La femme doit aussi préparer le *moga* (merissa). Enfin, elle doit s'occuper d'élever les enfants.

Tous ces travaux redoublent quand le mari aime beaucoup le *moga* — et c'est le cas de tous les A-Louo — car, pour avoir le prétexte d'en avaler beaucoup, il invite souvent ses amis à venir boire avec lui.

Mais le travail le plus dur et le plus écrasant pour la femme, c'est la mouture quotidienne de la dourah. Le broyage est fait dans un *pam*, espèce de mortier, au moyen d'un piston en bois haut d'un mètre et demi à peu près et gros en proportion; pour faciliter le travail, on soumet la dourah à une rapide macération, mais cela n'empêche pas ce travail d'être épuisant pour la femme A-Louo.

La mère doit s'occuper des enfants; mais les garçons s'émancipent de bonne heure, tandis que les jeunes filles aident la mère dans les travaux de la maison jusqu'au jour de leur mariage.

Les garçons sont sous la maîtrise absolue du père, qui toutefois, se gardera bien de les vendre comme esclaves car il serait déshonoré. Du reste, personne n'a le droit de s'occuper de ses affaires de famille. Cela n'empêche point que l'accord le plus parfait ne règne dans les familles et que chacun de ses membres ne jouisse d'une grande liberté, si bien qu'il arrive parfois que toute la famille doit rester à jeun parce que la mère et les filles sont allées au bal ou même faire des visites!

Bien qu'il soit de règle que le père de famille soit le maître et seigneur de tous et de tout, il arrive toujours que chacun des membres d'une famille, à commencer par la femme, a son pécule particulier. La polygamie, en effet, divise la famille en autant de foyers qu'il y a d'épouses. Chacune d'elles a le droit d'avoir sa cabane et ses champs bien séparés des autres, même s'il n'y a pas de rivalité entre elles, comme cela peut arriver lorsque la première femme, par son âge, son intelligence et ses enfants, exerce une influence indiscutable sur le cœur du mari. C'est pour cela qu'il est absolument nécessaire que le chef de famille fixe avec précision les revenus et les biens domestiques de ses épouses, car c'est pour lui le seul moyen d'avoir la paix dans son ménage.

Le père doit veiller à l'avenir de ses fils, mais comme, lorsqu'ils sont petits, il ne pense qu'à lui, il faut avoir autant de filles à caser que de garçons à établir.

J'ai déjà dit que, dans le mariage, il y a une espèce d'achat de la jeune fille. Le père du futur époux s'adresse donc aux parents de la jeune fille qu'il veut unir à son rejeton; les cadeaux qu'il apporte ne servent qu'à tâter le terrain. Si on les accepte, on peut commencer les pourparlers. Les démarches ont lieu par l'intermédiaire d'une vieille connaissance. Ces démarches, qui ne finissent jamais, tant l'on bavarde, sont toujours accompagnées de nombreuses et interminables beuveries, ce qui fait que, si l'on ne s'est pas mis d'accord dès le début de l'entrevue, on ne conclura rien à la fin; mais cela ne compte pas et, pourvu qu'il y ait à boire, personne ne se plaindra de la lenteur des négociations. En général, les A-Louo ne sont jamais pressés et, chez eux, il est préférable de renvoyer à demain ce qu'on pourrait conclure tout de suite. Les A-Louo sont d'interminables bavards et nul d'entre eux n'oserait se permettre d'interrompre un orateur, sûr qu'il est de pouvoir à son tour déverser sur ses auditeurs les torrents de son éloquence, tout de suite après, ou quelques jours plus tard, ce qui lui est tout à fait indifférent. Il y a donc chez ce peuple une pleine liberté de parole et tant que le *moga* n'a pas monté à la tête on est sûr de pouvoir soutenir librement ses opinions. Mais lorsque l'ivresse commence à les surexciter, ils deviennent d'une susceptibilité exceptionnelle et se laissent aller à des voies de fait avec une facilité extrême, sans prendre en considération l'âge ou le rang des personnes qu'ils ont devant eux.

Chez les A-Louo, l'éducation de l'enfant rappelle les mœurs des Spartiates. A peine sortis de l'enfance, on leur arrache les quatres incisives de la mâchoire inférieure, en hommage à la tradition des ancêtres, opération que l'enfant supporte avec le plus grand calme.

Arrivés à la puberté, ils doivent se soumettre à une épreuve singulière. Ils quittent leurs cabanes par petits groupes, tout nus, coiffés d'un bonnet en feuilles de *deleb* et armés seulement d'un simple bâton; ils doivent s'adonner à la vie errante, aller bien loin du village et ne se laisser surprendre par personne sous peine d'être battus par celui qui les rencontre. Cependant ils ne sont pas tenus de recevoir les coups sans riposter, et il arrive quelquefois que ce sont eux qui administrent une magistrale volée à leur agresseur. Cette existence vagabonde doit durer dix jours, au cours desquels ils ne doivent se nourrir que de fruits sauvages qu'ils cueillent dans les bois; mais leurs mères trouvent toujours le moyen de leur préparer une abondante nourriture qu'elles cachent tout près de la cabane en un endroit convenu d'avance. Aussi la nuit tombée, voit-on les vagabonds faire le tour des cases pour y trouver de quoi manger. Si la nourriture est abondante, ils s'enfuient au loin et ne risquent pas le lendemain d'être surpris et rossés. Après avoir subi cette épreuve, les garçons se font tatouer sur le front en signe de leur nouvelle condition. Ils devraient s'y faire tatouer les marques de la tribu, mais de longs séjours parmi les Dinkas ont mis à la mode, chez les A-Louo, les marques distinctives des guerriers Dinkas. Le tatouage Dinka est formé de lignes horizontales assez longues, tandis que le tatouage A-Louo consiste en de petites entailles verticales. Au fond, ils préfèrent le tatouage Dinka parce qu'il est plus apparent; mais en réalité le tatouage est très peu en usage parmi les hommes.

Une fois ainsi tatoué, le jeune A-Louo devient majeur et se fait inscrire au nombre des guerriers de la tribu. Il est maître de sa personne, et peut aller là où il veut; il peut rester un mois absent et personne ne s'en occupe. Il partage son temps entre les plaisirs de vagabondage et les festins, ou bien il s'adonne aux travaux des champs, de la pêche ou de la forge, mais bien plus souvent pour son compte ou celui de ses amis que pour sa famille. Cette grande facilité à la vie sociale provient de ce que le jeune A-Louo, depuis son adolescence, a été accoutumé à passer jours et nuits avec tous ceux de son âge. Les enfants A-Louo, en effet, ne dorment jamais

avec leurs parents, mais on les met dans des cabanes séparées d'où ils s'échappent très souvent pour courir partout où il y a des festins et des bals.

Le chant et la danse sont les distractions préférées des A-Louo, et, si l'on peut dire, l'âme de leur vie morale. La douleur, la prière, la haine, le mépris et la louange, se traduisent par des récitatifs pathétiques ou par de lugubres hurlements. Tout, chez les A-Louo, trouve son expression musicale. La déclaration de guerre fournit l'occasion d'une fête très mouvementée dans laquelle les hymnes aux guerriers qui se préparent au combat sont mêlés aux insultes les plus ordurières et aux menaces les plus terribles à l'adresse des ennemis. Tout cela se passe au milieu des chants et des danses, et s'ils se reposent quelques instants, c'est parce qu'ils sont hors d'haleine, ou bien parce qu'une des chansons sort tellement de l'ordinaire que chanteurs et danseurs veulent la savourer à leur aise.

## LA SOCIÉTÉ.

Les A-Louo ne possèdent pas ce qu'on appelle une organisation sociale. Chez eux, la famille est tout et c'est le chef de famille qui choisit le groupement dont il fera partie et qui est toujours celui qui offre le plus de garanties. Les A-Louo ont la réputation d'être de terribles guerriers; ils sortent toujours armés d'une ou de plusieurs lances, ou tout au moins de massues; ils ont aussi des boucliers en peau de buffle et des bonnets de cuir qui sont de véritables casques. Cet appareil guerrier leur sert plutôt dans les querelles très fréquentes que dans les véritables combats, car lorsqu'ils sont attaqués par des ennemis plus forts qu'eux, les A-Louo préfèrent prendre la fuite! Lorsque le Bahr-el-Ghazal n'était pas occupé par le gouvernement anglo-soudanais, les A-Louo eurent beaucoup à souffrir de la part des Dinkas qui les attaquaient à la saison des récoltes ou quand ils revenaient de la forge, et leur volaient le fruit de leur travail. Quand les Dinkas se retiraient, les A-Louo reprenaient courage, s'armaient et, sous la conduite de leur chef, ils allaient se refaire sur la peuplade pacifique des Bonga. A l'époque des invasions de l'émir Caramalla, les A-Louo prirent héroïquement la fuite et se réfugièrent chez les Dinkas avec lesquels ils se

mêlèrent. Cette vie commune avec les Dinkas, qui a duré des années, eut une grande influence sur eux, car ils finirent par adopter des usages, des croyances, et même des façons de parler de ces derniers, et cela occasionna aussi une plus grande facilité dans les unions entre les membres de ces deux tribus.

Le chef suprême reconnu par les A-Louo est celui de Djiur-Gattas, parce qu'il est un descendant direct de Dèmo leur ancêtre commun; mais toutefois sa supériorité est simplement morale, car il n'a aucune autorité ni aucun droit à exercer.

Au fond, la constitution politique des A-Louo, s'il m'est permis d'employer ce terme, est républicaine. Le chef du village est choisi par les anciens, de préférence dans la famille de son prédécesseur; la charge est à vie, s'il n'est pas déposé ou abandonné. Son autorité s'étend sur toutes les questions légales, tant civiles que pénales; toutefois il est d'usage qu'il prenne auparavant l'avis des anciens et, dans ce but, le conseil se réunit sous les arbres de celui parmi les anciens qui peut le plus largement offrir à boire. Les débats portent en général sur les taxes et les contributions réclamées par le gouvernement et que le chef du village doit, aussi équitablement que possible, répartir entre tous les habitants.

Les affaires civiles sont, en général, très simples et portent sur le partage des terrains, le droit de pêche, etc. Quelquefois cependant les questions de pêche ne sont pas aussi simples quand, par exemple, il y a contestation entre différents villages, ou entre fractions de villages. La durée de la pêche est très courte, car il faut profiter du commencement de la saison des pluies, lorsque les eaux entrent dans les *khors*, ou de la fin, quand elles s'en retirent. Il est donc très important d'arriver les premiers ou, du moins, à temps. Il existe pour ces motifs une espèce de tour de rôle traditionnel qui fixe pour chaque groupe d'habitants les lieux et le temps de la pêche; une des plus importantes fonctions du chef est précisément de surveiller que tout marche régulièrement.

La même surveillance lui incombe en ce qui concerne les mines de fer. Quand on en trouve une, il faut que l'auteur ou les auteurs de la découverte, ou mieux encore leur chef, se mettent d'accord avec le chef de la localité où se trouve le gisement.

Plus compliquées et plus longues à définir sont les contestations à propos



de mariage, parce qu'en ce cas les parties adverses ne veulent jamais céder sans avoir trouvé une compensation et aussi parce qu'il s'agit souvent de gens de différents villages, ce qui met en mouvement les jalousies locales et puis la manie de vouloir avoir raison à tout prix. Si les chefs et les anciens peuvent se contenir et mettre un frein à l'effervescence des leurs, on choisit alors un arbitre appartenant à un village étranger à la cause. Si l'on ne peut se mettre d'accord, on a recours à l'arbitrage du gouvernement, mais cela n'arrive qu'en dernier lieu. Au cours des pourparlers, il se peut qu'à bout d'arguments les guerriers des deux parties en viennent aux mains, et dans ce cas, si le sang coule, l'affaire peut devenir très sérieuse.

La base du système pénal chez les A-Louo est la loi du talion : *œil pour œil, dent pour dent*. Toutefois, comme les A-Louo sont des esprits pratiques, ils ont beau menacer de mettre en pièces l'assassin de leur frère, ils lui laissent tout le temps d'entamer des transactions pour indemniser les parents de la victime. Ils émettent toujours au début des prétentions énormes, sans se soucier des causes de la querelle. Pour sauver sa peau et se mettre à l'abri de toute vengeance, le plus féroce des A-Louo est capable des plus grands sacrifices pour payer, avec l'aide de ses parents, le prix du sang. C'est de la même façon que se règlent les affaires de vol, les adultères, etc., surtout lorsqu'on n'a pu découvrir le coupable.

Mais si le ou les accusés ont le moindre espoir d'échapper à la persécution, ils ont recours à l'épreuve du poison. Dans le premier cas, il faut plonger trois fois de suite la main dans l'eau bouillante et l'en retirer intacte; dans le second, il faut boire un liquide empoisonné. L'épreuve doit avoir lieu en présence d'arbitres choisis d'un commun accord. En général, l'accusé peut se défendre ou être défendu sans limite de temps ni de personnes. Le jugement peut être toujours porté en appel par-devant l'autorité supérieure, ou, si les parties sont d'accord, par-devant un autre juge.

On reconnaît au gouvernement anglo-soudanais l'autorité du plus fort et par conséquent des pouvoirs illimités, mais naturellement il n'en abuse pas et l'on n'a recours à lui que dans le cas où les pratiques indigènes n'ont pas abouti. Nous avons remarqué que les A-Louo ont vite appris comment il faut se comporter avec les différentes autorités du gouvernement et qu'ils savent en profiter.

## ÉCONOMIE SOCIALE.

Les A-Louo n'ayant pas un véritable gouvernement, il n'existe chez eux ni taxes ni impôts; toutefois l'on trouve chez eux une espèce de droit coutumier qui vise à la conservation de la propriété soit privée soit publique. J'ai dit plus haut comment étaient réglés les droits de pêche entre tribus, villages ou fractions. De même, la propriété foncière est basée sur les droits traditionnels dans les localités déterminées, par exemple la propriété d'un terrain privé n'est hors de discussion que dans le cas d'occupations effectives, c'est-à-dire quand il est cultivé; le terrain labouré est la propriété du laboureur, qui dispose des récoltes à son gré, sans rendre compte à personne et sans payer d'impôts.

Si le terrain est abandonné, il reviendra au premier occupant aux conditions ci-dessus exposées.

Quand il s'agit de défricher des bois, ou lorsque le terrain est grand, le propriétaire a recours à l'aide de ses amis ou des autres villageois; on les invite à un banquet pantagruélique, au cours duquel on se met d'accord sur les travaux à exécuter. Le propriétaire, à son tour, devra aider les autres quand ils en auront besoin. Cette espèce de coopération est adoptée aussi pour la construction des cabanes, pour le transport des produits et pour les travaux que le gendre doit faire pour son beau-père.

Quand il s'agit, au contraire, de travaux de mines, les A-Louo se groupent en petites compagnies lesquelles restent les seules ayant droit aux produits des puits; le minerai est transporté ensuite dans un coin bien caché de la forêt où l'on construit les fours qui doivent être cachés le plus possible aux regards des passants, de crainte du mauvais œil.

Ensuite, ils se portent à la recherche d'une coupe de bois pour les fours. Les A-Louo choisissent autant que possible le *Prosapis oblonga*, au bois très dur, car ils ignorent la fabrication du charbon. Quand le bois est brûlé et qu'il ne reste qu'un brasier, ils l'éparpillent sans savoir ce qu'ils perdent.

Les fours sont à combustion directe et très bons. Le produit de la fusion est partagé parmi les associés, au prorata non seulement de leur nombre, mais aussi de la capacité apportée à ce travail, car, il est bon de le noter, les

compagnies avant de partir ont toujours avec elles un bon spécialiste qu'elles acceptent pour chef.

Dans la pêche, le système de la coopération est également en vigueur; qu'elle soit faite avec le filet ou avec le harpon, la répartition du produit se fait au prorata du nombre, de l'habileté et du travail fourni par chaque associé.

Chez les A-Louo, l'ouvrier a toujours droit à la propriété du fruit de son travail, soit des champs, soit de l'atelier. Cependant, aujourd'hui, l'on peut dire qu'il existe chez eux, à l'exemple de ce qui se passe pour les Missions et le gouvernement, une véritable classe de salariés : les plus habiles forgerons sont les Dinkas. Quand commence la saison des pluies ceux-ci viennent en grand nombre dans le pays des A-Louo pour travailler comme laboureurs moyennant une très modique rétribution.

Tout ce qui revient par héritage, par don ou à un titre quelconque à un A-Louo, est sa propriété légitime et intangible; toutefois, chez eux, le fait de refuser un cadeau à un ami passe pour de l'avarice sordide et, d'autre part, les A-Louo trouvent que l'avarice est une source de gain et ils ne se privent pas d'être avares. C'est ainsi qu'ils ont l'habitude de cacher leurs biens meubles, et ils sont si adroits en cela que parfois on n'arrive jamais à trouver le plus petit indice de la cachette; mais, en cas de besoin, ils en sortiront une quantité étonnante de provisions, y compris du charbon et du fer.

## RELIGION.

J'ai réservé pour la fin de ce petit travail les remarques que j'ai pu faire sur la religion des A-Louo, chose qui n'est pas sans importance dans l'économie sociale de ce peuple.

Chez les A-Louo il n'y a ni code religieux, ni temples, ni prêtres; les idées religieuses passent par tradition dans les générations et les anciens sont les gardiens naturels des croyances et des rites.

Les A-Louo ont l'idée d'un dieu créateur et maître de l'univers, de qui vient tout ce qui est bien; mais en réalité, ils s'occupent si peu de lui que cette idée finit par se confondre avec celle de son ennemi, l'esprit du mal.

*Malo* est le véritable nom de dieu dans la langue des A-Louo; de lui viennent tous les bienfaits et c'est à lui que s'adressent les actions de grâces.

Les A-Louo vivent dans une appréhension continuelle des esprits et des âmes des morts. *Djouok* est le grand esprit malin qui envoie les maladies et les malheurs; c'est à lui qu'on fait des sacrifices en cas de maladie et en cas de guerre pour qu'il déverse sur l'ennemi toutes sortes de catastrophes en sus de celles qu'on a souhaitées au cours de la cérémonie. Les voleurs et tous les malfaiteurs sont appelés *Ngade Djouok* « homme du diable ».

Il y a encore les esprits familiers qui rendent l'existence dure aux A-Louo; ce qui ne donne pas la meilleure idée de l'estime qu'ils ont pour leurs morts.

Aussitôt qu'un A-Louo est mort, les parents crient leurs lamentations à tue-tête, mais aussitôt qu'on a trouvé de bons amis qui se chargeront de la sépulture, les pleurs cessent comme par enchantement et les parents s'éclipsent durant toute la cérémonie.

La fosse est creusée en face de la cabane et l'ensevelissement a lieu dans le plus grand silence « afin que l'esprit du défunt ne sache pas le lieu de sa sépulture et n'en sorte pas pour gêner les parents ».

Cette croyance peut faire penser que les A-Louo sont d'avis que les âmes sont ensevelies avec le corps, quoique non frappées par la mort, mais nous avons d'autres raisons de croire que les A-Louo croient à l'immortalité de l'âme. Par exemple le *Tchien* est l'âme de la victime d'un calomniateur qui vient chaque nuit trouver celui-ci et le tourmente jusqu'à ce qu'il en meure. Un autre exemple est *Qouel*, l'esprit du défunt qui punit par la lèpre, la surdité et même par la mort celui de ses descendants qui, même par distraction, aurait coupé le plus petit rameau de l'arbre planté sur sa tombe.

On croit aussi chez eux aux récompenses dans la vie future, et plus encore aux flammes de l'enfer.

Ces croyances, toutefois, sont trop vagues pour avoir une influence importante sur les mœurs, qui sont réglées plutôt par l'opportunité et par les habitudes corporatives. Les rites religieux sont usités dans les cas de maladies et de malheurs. Il n'y a, pour les A-Louo, que les sacrificateurs qui soient de bonne foi, et ils n'ont qu'une confiance relative dans les sorciers — des Dinkas — qui abusent naturellement d'une manière incroyable de l'ignorance et de l'ingénuité de ce peuple.

J'ai observé que les A-Louo n'avaient aucune crainte de certains phénomènes naturels, comme par exemple les éclipses, tandis qu'ils ont une grande peur de l'arc-en-ciel, lequel est pour eux un monstre qui dévore ceux qui l'approchent. Il existe cependant chez eux des sorciers pour envoyer des malheurs, y compris les coups de tonnerre, ou pour en préserver.

La tribu des A-Louo s'était conservée presque pure, au sens ethnologique de ce mot, jusqu'à l'incursion de Karamalla, qui a été, ainsi que je l'ai dit plus haut, la cause de beaucoup d'alliances avec les Dinkas. Toutefois, pendant plus de cinquante ans, ils ont résisté à toute influence islamique. L'avenir nous dira quels avantages moraux et religieux leur aura apportés le Gouvernement anglo-égyptien.

R. P. C. TAPPI.

Khartoum, le 4 avril 1912.



LE  
MOULED DE SITTI DIMIANA<sup>(1)</sup>.

---

INTRODUCTION

PAR

M. NICOLAS J. DEBBANE.

---

Messieurs,

Mon ami et notre collègue M<sup>e</sup> Élie Sidawi eût bien voulu faire lui-même la communication annoncée pour aujourd'hui s'il n'avait été retenu chez lui par un cas de force majeure. Aussi m'a-t-il prié de l'excuser et de le remplacer auprès de vous.

Je m'y prête d'autant plus volontiers que le travail de M<sup>e</sup> Sidawi se rattache à un genre d'études éminemment intéressant : le folklore égyptien.

Des gens de lettres, des femmes surtout, ont prétendu, après un séjour d'un mois en Égypte, un « pleasure trip », connaître à fond le pays des sphinx. Et quel a été leur observatoire ? La terrasse du Shepherd's, le wagon-restaurant, le Cataract Hotel d'Assouan . . .

Comme types égyptiens, le drogman d'hôtel, le Bédouin des Pyramides et l'anier du touriste ont suffi à leur curiosité savante. Et voilà les éléments constitutifs d'un livre, qui s'étalera triomphalement dans les vitrines des librairies et s'enlèvera à des milliers d'éditions.

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société khédiviale de Géographie, à la séance du 3 janvier 1914.

M<sup>r</sup> Sidawi est Oriental, il vit en Orient et dans la province : il est donc à même de comprendre l'Orient, et de fait il l'a compris.

L'habitant de l'Égypte a son sens d'observation par trop ému-sé par le spectacle quotidien et invariable des mêmes choses, par « l'accoutumance qui nous rend tout familier », au dire du Poète, pour remarquer ce qu'un étranger distinguera tout de suite. M<sup>r</sup> Sidawi a évité l'écueil, et il a su conserver intacte sa faculté de rester « impressionnable », bien qu'il côtoie à chaque heure du jour les paysans, les êtres et les choses qu'il décrit, par quel procédé ? Je l'ignore. Il n'a pas eu l'intention de faire œuvre de théorie : il s'est contenté de noter ses impressions, et comme il est de nature curieuse, comme il est, pardonnez-moi cette expression, fureteur et bibelotier, il a présenté simplement et sans artifice les rapprochements qui lui venaient à l'esprit ou plutôt ceux que son esprit est allé chercher. Il n'a pas essayé d'émettre des considérations personnelles, il a confectionné un album documentaire de photographies, laissant à d'autres le soin de les commenter et d'en tirer des conclusions en conséquence.

Comme on peut le remarquer dès maintenant, c'est un peu le procédé et le genre bon enfant d'Hérodote, qui d'ailleurs semble avoir servi de modèle à notre collègue. Même fraîcheur d'observation, même naïveté, même étonnement perpétuel, mêmes essais de rapprochements, même soin d'indiquer les sources et de laisser le lecteur juger de la valeur du témoignage, exprimé par ces formules qui reviennent fréquemment sous sa plume : *On m'a dit, on m'a rapporté, on raconte, il paraît*, etc. Et avec cela il a réussi sans apprêt, sans effort, et sans même s'en douter, à résoudre des problèmes assez ardu.

Ainsi, pour vous en offrir un exemple, dans la description du curieux mouled de Sitti Dimiana que je vais avoir l'honneur tout à l'heure de vous communiquer, il a livré la clef d'une énigme d'ordre hagiographique, relative à l'existence de sainte Catherine,



et au sujet de laquelle d'éminentes personnalités du monde religieux, parmi lesquelles Bossuet lui-même, se sont méprises en toute bonne foi.

Tous vous connaissez le brillant panégyrique de sainte Catherine prononcé par l'Aigle de Meaux.

Or, plus tard, un savant Bénédictin, Dom Deforis, qui édita les œuvres de l'illustre orateur, prétendit s'assurer de l'existence de sainte Catherine et de la réalité des faits qui lui étaient attribués. Il conclut, à la suite de longues recherches, que cette sainte n'a jamais existé et que sa vie était une simple légende.

Ses arguments convainquirent l'autorité religieuse de Paris, et la bonne sainte, si célèbre au moyen âge, dont la voix avait animé Jeanne d'Arc, vit sa fête rayée du Bréviaire du diocèse de Paris comme inexistante.

C'est que, Messieurs, le véritable esprit de l'Église catholique est plus méticuleux, plus avide de certitude historique et scientifique que le public ne se l'imagine souvent, et sa croyance n'a jamais été basée sur des mythes et des légendes.

A vrai dire, Jeanne d'Arc et Bossuet avaient raison contre le méticuleux Bénédictin, mais celui-ci n'avait pas tort non plus dans ses doutes et ses scrupules. En effet, si sainte Catherine avait souffert le martyre à Alexandrie, comme le veut sa légende, son nom devrait figurer au Martyrologe copte; or il n'y existe pas.

D'un autre côté, les anciens historiens de l'Église, tels qu'Eusèbe et Rufin, parlent d'une martyre dont la légende se rapproche un peu de celle de sainte Catherine, et ils l'appellent Théodora ou Dorothea.

D'où vient donc ce nom de Catherine et comment a-t-elle passé directement dans le Martyrologe des Églises latine et grecque sans figurer au Martyrologe copte?

M<sup>r</sup> Sidawi y répond d'une façon bien simple, et sa réponse est une nouvelle preuve de l'utilité de l'étude des traditions locales.

« Les Coptes, dit-il, attribuent à sainte Damiana la légende classique de sainte Catherine, et qui sait si ces deux saintes n'en feraient qu'une? »

Là est en effet la solution du problème.

Si l'on remarque que sainte Damienne, d'une part, ne figure pas dans le Martyrologe latin et que sainte Catherine, de l'autre, n'est pas inscrite dans le Martyrologe copte, quoique la légende reste la même pour les deux, on en arrive à cette conclusion, à savoir que la sainte, dite Catherine, a existé en réalité mais s'appelait de son vrai nom Damienne, nom clairement hellénistique et oriental et dont on retrouve le pendant dans le Martyrologe latin lui-même dans celui de saint Damien, dont la fête se célèbre avec celle de saint Côme.

Or, Catherine a été une épithète que les Grecs ont eu le tort de corrompre et de transformer en nom propre. D'après eux, ce serait *Αιχατερίνη*. En réalité, il fut *Καθαρένη*, diminutif féminin de l'adjectif *καθαρός* « pur », et simple surnom, il voulait dire « la jeune vierge pure ».

Du reste, il est facile de remarquer que la forme latine *Catharina* ne pouvait venir que de là et non d'*Αιχατερίνη*, car on ne s'expliquerait pas alors la disparition de la diphtongue initiale *Ai* et la présence du *th* dont son correspondant *θ* n'existe précisément pas dans le vocable grec.

\*  
\* \*

Mais je m'aperçois, Messieurs, que je me suis laissé aller à de longues digressions.

Aussi je m'arrête pour vous lire, sans commentaire, l'intéressante communication de M<sup>e</sup> Sidawi.

N. J. DEBBANE.

# MOEURS ET TRADITIONS DE L'ÉGYPTE MODERNE.

---

## SITTI DIMIANA<sup>(1)</sup> SA LÉGENDE, SON MOULED

PAR  
M<sup>re</sup> ÉLIE SIDAWI.

---

### I. — SITTI DIMIANA ET SAINTE CATHERINE.

LA LÉGENDE DE LA SAINTE. — CONTROVERSE HAGIOGRAPHIQUE :

SITTI DIMIANA NE SERAIT-ELLE PAS SAINTE CATHERINE?

Sous le règne de Dioclétien vivait en Égypte, non loin du *Buticus lacus* (le lac Borollos), à l'est, dans une ville que les auteurs arabes ont désignée sous le nom d'El-Za'farâna « la fleur du safran », une vierge probablement d'origine romaine appelée Damiana; son père Marcus gouvernait au nom de l'Empereur la région orientale du Delta qui englobait le *Buticus lacus* et porta dans la suite le vocable arabe de Ouadi es-sisabân « la vallée du serpolet », parce que la plante aromatique de ce nom y croissait en abondance, comme de nos jours d'ailleurs.

Dès l'âge de 15 ans, se sentant un vif attrait pour la vie contemplative,

---

<sup>(1)</sup> Cette communication est extraite d'un ouvrage en deux séries, dont la première paraîtra incessamment, et intitulé *Les manifestations religieuses de l'Égypte populaire*, par M<sup>re</sup> É. Sidawi.

Damiana obtint de son père, après bien des sollicitations et des refus, qu'il lui fit bâtir un monastère où elle pût se consacrer définitivement à Dieu. Quarante jeunes filles de l'aristocratie la suivirent dans sa retraite, retraite somptueuse et magnifique, en un palais enchanté dont les plafonds lamés d'or s'appuyaient sur cinquante colonnes. Les murs étaient en faïence et ses dalles en marbre fin alternaient avec des turquoises. Il y avait là un lit de repos à l'usage de la jeune abbesse, incrusté de non moins de cinq cents gemmes aux facettes étincelantes.

Un jour, l'Empereur fit mander à Antioche Marcus et mit tout en œuvre pour le décider à sacrifier aux idoles, car il était chrétien. Le favori, qui, somme toute, jouissait auprès du Maître d'un grand crédit, pensa qu'accéder à ce désir serait rendre service à ses coreligionnaires. Il crut pouvoir, grâce à une conversion plus apparente que sincère, calmer le courroux du prince et éteindre le feu de la persécution qui partout faisait rage. Néanmoins, avant de prendre une décision, il demanda à réfléchir et qu'on lui permit, en attendant, de rentrer dans son pays. L'opportunisme est décidément une vertu qui fleurit dans tous les lieux et dans tous les temps.

Informée des machinations ourdies contre une foi déjà par elle-même chancelante, Damiana supplia son père, à son retour, de ne point renier le Christ. Le gouverneur se rendit aux instances de sa fille et repoussa les avances de l'Empereur qui, se voyant ainsi vaincu par une enfant, résolut de se venger.

Après avoir égorgé le père, il se retourna contre la fille, à qui il fit subir, ainsi qu'à ses quarante compagnes, les pires tortures dans l'espoir que la souffrance les jetterait à ses pieds, pantelantes et criant grâce. Toutes demeurèrent inébranlables. « Nous appartenons à Jésus-Christ, notre Dieu et notre Rédempteur, ne cessèrent-elles de clamer, nous lui appartenons à la vie, à la mort. »

Le 16 Touba de l'an 303 de l'ère chrétienne, Damiana et ses compagnes furent condamnées à la décapitation et admises ainsi à l'honneur du martyre.

Leurs restes, recueillis par des mains pieuses, furent ensevelis dans le couvent même, qui depuis lors devint un lieu de pèlerinage très fréquenté.

\*  
\* \*

Sitti<sup>(1)</sup> Dimiana ou Guimiana, sainte Damienne, ne figure pas sur le Martyrologe catholique. J'ai vainement cherché dans les Grands Bollandistes, qui passent à juste titre pour les hagiographes les plus érudits et les mieux documentés, une indication s'y rapportant. De sorte que je crains fort que le récit que je viens de rapporter, bien qu'ayant un fond de vérité, ne confine au domaine de l'apocryphe. Notez que je n'ai garde de révoquer en doute l'existence même de la vierge martyre, je me heurterais à la tradition vénérable, parce que plusieurs fois séculaire, d'une Église qui la compte au nombre de ses gloires les plus pures. La peinture religieuse la représente une palme à la main, entourée de ses quarante compagnes. Et la plupart des édifices du culte possèdent son icône.

Dans son histoire en deux volumes de la nation et de l'Église copte, Mrs. A. L. Butcher consacre une longue mention à sainte Damienne, dont elle affirme catégoriquement l'existence. Par contre, plus sceptique à l'endroit de sainte Catherine d'Alexandrie, elle va jusqu'à prétendre que celle-ci ne serait qu'un mythe créé tout d'une pièce par l'Église de Rome. Cette prétention, outre qu'elle n'est étayée d'aucun argument, me paraît pour le moins excessive, vu que l'Église grecque dissidente vénère, au même titre que l'Église romaine, l'illustre martyre alexandrine, et que c'est l'Orient qui, par les Croisés, la fit connaître à l'Occident. Aussi bien, en guise de tempérément et comme pour se raviser, l'auteur ne se refuse pas à admettre que la sainte, appelée Aikaterini<sup>(2)</sup>, *Αἰκατερίνη*, avant sa conversion au christianisme, pourrait fort bien être Dorothea<sup>(3)</sup> ou Théodora, nom qui lui aurait été donné au baptême.

---

<sup>(1)</sup> Les Égyptiens de nos jours, chrétiens et musulmans, appellent les saints et les saintes comme autrefois au moyen âge : Messires et Mesdames. Sidi, messire; Sitti, Madame; Sittina, Notre-Dame. Ce dernier vocable s'applique exclusivement à la sainte Vierge.

<sup>(2)</sup> Si la diphtongue *ai* était précédée de l'esprit rude *'*, j'aurais volontiers fait dériver le nom d'*Αἰκατερίνη* de ces deux mots : *Αἰκάτη*, Hécate (Diane), et *εἰρήνη* «paix» : Paix de Diane.

<sup>(3)</sup> Vierge d'Alexandrie. Son histoire est racontée par Rufin. L'Empereur Maximin-Daïa avait conçu pour elle une passion si vive qu'il ne put se résigner à la condamner, même lorsqu'elle se fut déclarée chrétienne. Dorothea, redoutant l'ascendant de

A en croire Mrs. Butcher, les Égyptiens auraient, depuis l'immigration des catholiques en leur pays, pris l'habitude de confondre aisément sainte Catherine avec sainte Damienne, et à cet égard elle rapporte l'anecdote suivante qui n'est pas exempte d'humour :

« Un jour, dit-elle, que je visitais une des grandes églises du Caire, un prêtre m'indiqua du doigt l'icône de sainte Damienne, en me disant : « Voilà sainte Catherine ». Aussitôt j'objectai : « Mais non, c'est sainte Damienne ». Il fronça le sourcil, et visiblement contrarié, il me répondit : « Je n'y puis rien. Il est vrai que vous personnellement savez que c'est sainte Damienne, mais les touristes, eux, ne la connaissent guère, et si je me hasardais de la leur présenter comme telle, ils me riraient au nez en affirmant que c'est sainte Catherine. Les contredire n'est pas possible. Peut-être Catherine veut dire en anglais Damienne. »

Mrs. Butcher conte aussi qu'au cours d'une visite qu'elle fit récemment à l'unique église copte-orthodoxe d'Alexandrie, elle s'aperçut que sainte Damienne figurait sous un nouvel aspect iconographique, que sa palme légendaire était remplacée par une roue, l'instrument de supplice que l'iconographie latine et grecque reproduit autour de l'image de sainte Catherine. Sur une observation de la visiteuse, il lui fut répondu : « Les Européens nous assurent que c'est sainte Catherine, mot qui, dans leur langage, doit évidemment signifier Damienne. C'est pourquoi nous avons peint Damienne environnée d'une roue. »

En tout cas, voilà un fait constant, c'est que la tradition a confondu à tort ou à raison sainte Damienne avec sainte Catherine. Si l'on considère, d'autre part, que le synaxaire copte ne fait pas mention de celle-ci, alors que les martyrologes des autres Églises sont à leur tour muets à l'endroit de sainte Damienne, il serait dès lors permis d'en déduire que les deux saintes n'en font qu'une.

A part l'ouvrage de Mrs. Butcher, j'ai compulsé au sujet de Sitti Dimiana, au couvent sis près de Belcas, un manuscrit datant de quelque trente ans, où parmi des prières liturgiques en arabe et en copte j'ai lu la biographie de la sainte.

---

l'Empereur, s'enfuit dans une solitude ignorée du monde, où elle vécut dans la pénitence, durant de longues années.

Elle est attribuée à certain Amba Yohanna, évêque d'El-Bourollos et d'El-Za'farâna, qui, lors d'une tournée à la vieille église d'El-Za'farâna, alors en ruines, vit venir à lui un moine du monastère voisin d'El-Mima, lui apportant de vieux livres de liturgie en les deux langues arabe et copte, et parmi ces livres *La vie de sainte Damienne*, par un certain Christodoulos, un clerc de Jules d'Akfahs<sup>(1)</sup>.

A quelle époque vivaient auteur et copiste? Je l'ignore. En tout cas, il est permis de supposer que la monographie qu'ils nous ont laissée de sainte Damienne relève moins de l'histoire que de la fiction, du moins en certains détails. C'est ainsi que la sainte est dépeinte comme quittant la vie cinq fois, et cinq fois y revenant malgré des supplices inouïs, malgré même la décollation, comme si une seule mort ne suffisait pas déjà à sa gloire. En outre, il y est parlé de certain voyage de sainte Hélène, mère de Constantin, au lieu où elle fut martyrisée.

Rien n'est plus hypothétique, car l'histoire ne dit nulle part que la vénérable inventrice de la vraie croix ait voyagé ailleurs qu'en Palestine, et c'était en 323, une année avant sa mort.

Et l'auteur que je viens de citer a renchéri encore sur sa version en racontant que le premier prince chrétien, informé de la fin glorieuse de Damienne et des prodiges qui l'accompagnèrent, décida lui-même sa mère à aller la vénérer. Ce qui est plus curieux, c'est que les corps de la sainte et de ses compagnes, réfractaires à toute action putréfactive, seraient demeurés durant 303 longues années sans sépulture.

L'Impératrice chrétienne se serait chargée de leur rendre les derniers

<sup>(1)</sup> Akfahs est un village de la Haute-Égypte dépendant du district d'El-Fachn. Julius d'Akfahs est un hagiographe doublé d'un martyr que l'Église vénère comme tel et fête le 22 du mois de Tout, ainsi qu'en fait foi le *Synaxaire* (I, 49).

Muet sur la date de sa naissance, ce document raconte que 300 clercs collaboraient sous ses ordres à ses *Vies de Saints*. Il rapporte en outre que Julius serait mort sous Constantin et aurait cueilli les palmes du martyre, à la suite de certaine menace qu'il aurait proférée contre Alexandre, gouverneur de Tawa : « Tue-moi, se serait-il crié, ou je te ferai tuer par mes hommes ». Ce récit, quelque peu invraisemblable, n'est rapporté ici qu'à cause de son étrangeté.

Il y eut aussi un Jules l'Africain, auteur d'une chronologie et d'un ouvrage appelé *Cestes*. Il est mort vers 232. L'identifier avec l'autre Jules me semble impossible.

devoirs, elle aurait même exigé que, dans le caveau qui les reçut, la sainte reposât sur une couche montée en nacre, enveloppée de tissus précieux. Et bientôt sur l'emplacement de l'antique monastère, une jolie petite église s'éleva, à la dédicace de laquelle vint présider le Patriarche d'Alexandrie de l'époque<sup>(1)</sup>. C'était le 12 du mois de Bachans, date que commémore jusqu'à nos jours le calendrier copte et qui coïncide précisément avec le terme de la fête foraine.

## II. — UNE EXCURSION À SITTI DIMIANA.

LE COUVENT, LE SANCTUAIRE, L'HÔTELLERIE, LE TOMBEAU  
ET LE TERTRE « TELL EL-ZÂ FARÂNA ».

Le 29 avril 1913, au lendemain du Cham-el-nassim, je décidai une excursion à Sitti Dimiana, sans attendre l'occasion de la foire prochaine, où la confusion, le tumulte et l'encombrement eussent été peu propices à un examen minutieux des lieux.

On va à Sitti Dimiana, *via* Belcas, par une route carrossable assez large tracée presque en droite ligne dans la direction nord, et la distance est franchie en une heure en voiture.

Le couvent est visible longtemps avant qu'on y arrive. Son clocher nain et ses huit coupoles blanches se découpant sur l'azur le font, de loin, ressembler à ces châteaux en sucre dont s'orne souvent la devanture des confiseurs de marque. Mais l'illusion du pittoresque s'efface à mesure qu'à l'approche les formes se précisent. Et, le dirai-je, une indicible déception guette le voyageur une fois le but atteint.

Le clocher est trop exigü par rapport aux dimensions d'ensemble du bâtiment qui couvre une superficie approximative de 3000 mètres carrés. Six coupoles sans élégance et mal arrondies se serrent les unes auprès des autres comme honteuses et apeurées au-dessus de la façade. Deux autres plus grandes, inférieures comme configuration architecturale aux dômes des mausolées musulmans, émergent du côté sud perpendiculairement aux

---

<sup>(1)</sup> Ce dut être probablement saint Alexandre, qui occupa le siège d'Alexandrie depuis 313 jusqu'à 328.



premières. La façade tournée à l'est et restaurée de fraîche date repose sur deux ou trois rangées de pierres de taille importées du Caire et qui ne tarderont pas, j'en suis convaincu, à s'effriter sous l'action de l'humidité très accentuée en cette région.

L'intérieur ne se distingue en rien des *ezbeh* (fermes) ordinaires. A droite de la porte d'entrée est le parloir, faisant également office de salle à manger commune. Une table au centre, quelques canapés dénudés en bois tout autour en constituent l'ameublement.

C'est là que j'ai été reçu par l'unique desservant du sanctuaire, Abouna Boutros, un homme d'une quarantaine d'années, à visage d'ascète, tout de nerfs. Il portait la vieille coiffe des prêtres de dignité, un fez autour duquel s'enroulaient superposés deux gros boudins d'étoffe noire qui lui agrandissaient démesurément la tête. Une barbiche à poils clairsemés et grisonnants s'accrochait désespérément à son menton. Il ne paraissait pas à son aise quand je pénétrai chez lui, son œil luisant manifestait l'impatience. Il venait de faire deux heures de sieste continue.

Au sujet de Sitti Dimiana il n'en savait pas plus long que moi, et il se contenta de me renvoyer au manuscrit dont j'ai déjà parlé. Il ne m'accompagna même pas dans ma visite à l'église et aux autres parties du vieux monastère, et préféra se décharger de ce soin sur un bedeau en gallabieh bleue.

Dans la cour, rien ne révélait le voisinage ou l'existence d'une maison de la prière. Pas de péristyle, pas de frontispice. Le temple est pour ainsi dire fondu dans le corps du bâtiment. On y pénètre par une porte ordinaire, toute petite, presque à fleur de terre; aussi, ai-je eu immédiatement l'impression que la construction n'en devait point être bien ancienne. Le temple occupe une surface de 100 mètres carrés, est coupé à son tiers par une iconostase en bois arabesque orné, sur la surface, de croix dorées, avec de part et d'autre de la porte centrale l'icone du Seigneur et celle de sainte Damienne et de ses quarante compagnes, celle-ci portant en exergue le nom arabe de la sainte et paraissant remonter à six siècles au moins. Une mince couche de poussière limoneuse et la patine du temps l'ont à moitié décolorée.

Les portes de l'iconostase sont tendues de rideaux en peluche bleue et jaune très mal assortis.

Une icône moderne placée derrière des rideaux de satin bleu sur un autel habillé de la même étoffe, à gauche, reçoit les hommages des fidèles. A mon entrée, le bedeau s'empresse d'épandre un peu d'huile que contient une aiguière en fer blanc dans une veilleuse suspendue devant l'icône et qu'il allume. Cette opération se renouvelle en l'honneur de tout visiteur, qui doit rendre la politesse en versant de son côté... un pourboire. Le plafond, plat et assez bas, est soutenu par des arceaux dont les parois sont grossièrement peintes en bleu et rouge.

Il n'y a point de galerie supérieure pour les femmes. A droite, sur le sol, une sorte de loge est aménagée, d'où commodément accroupies sur des nattes s'il y en a, elles verront, d'un œil distrait, se dérouler les cérémonies du culte. Du reste, dans la nef unique il n'existe ni bancs ni chaises pour les fidèles.

Face au sanctuaire on monte par quatre ou cinq marches dans une salle piquée de superbes colonnes à chapiteau corinthien, et qui contient sous une coupole la *magbara* « le tombeau » de la martyre et de ses compagnes. C'est un caveau émergeant du sol à une hauteur d'un demi-mètre sous forme de pyramide à arêtes et sommet à peu près aplatis. Il mesure sur chacun de ses côtés 3 mètres, et une énorme croix de Malte en pierre semble sceller le monument. Une haute grille en bois ouvragé envahie par la poussière l'entoure. Pas de luminaire, aucun symbole qui invite au recueillement. Deux ou trois images saintes représentant saint Antoine et saint Georges sont accrochées çà et là comme perdues.

Le tombeau qu'on vénère aujourd'hui a été construit, il y a plus de cinquante ans, sous le pontificat du prédécesseur de l'évêque actuel, qui avait voulu pratiquer des fouilles rendues stériles par suite de l'éruption soudaine d'une nappe d'eau. Ce que voyant le vénérable prélat, qui ne manquait pas d'esprit, aurait, dit-on, opiné : « Puisque la Sainte ne tient pas à revenir à la lumière du jour, laissons-la dormir en paix ». Et il se contenta de combler le puits <sup>(1)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Le tombeau de saint Pierre à Rome se trouve être à peu près dans la même condition. En 1594, au moment où l'on creusa les fondations du maître-autel, un puits s'ouvrit accidentellement. Le pape Clément VIII se transporta sur les lieux avec l'architecte Giacomo della Porta. Une lumière fut descendue et l'on aperçut dans la

Pilastres et colonnes sont noircis par une foule d'invocations crayonnées par les visiteurs. Oyez plutôt : « Souviens-toi, Seigneur, de ton pauvre serviteur ». « Souviens-toi, Seigneur, de ton serviteur qui a péché, et de ses frères tel et tel. » « Pardonne les péchés de ton serviteur. » « Un tel a visité l'année . . . Setti Guimiana, que sur elle soit le plus noble salut. » Le tout est suivi de la signature et de l'indication précise de l'adresse, localité, district, province, quartier. Un Musulman, si j'en crois la consonance de son nom, y a même laissé le témoignage de sa piété et l'empreinte de son passage : « Souviens-toi de ton serviteur Abd el-Hamid Ibrahim, que Dieu lui ouvre toutes les portes ». Mon compagnon de voyage, un Copte, ne manque pas d'ajouter son nom à la série déjà longue de ses prédécesseurs, et veut que je suive son exemple : mais, comme je ne suis pas, hélas ! friand de réclame, je refuse d'accéder à son désir.

En sortant de là, on me montre un espace à ciel ouvert où se dresse une vieille iconostase <sup>(1)</sup> envahie par la moisissure et qu'on me dit avoir appartenu à l'ancien sanctuaire. Elle est finement ouvragée en arabesques et porte sur le fronton cette inscription en arabe : « Salut au temple de Dieu ! ».

Au fond de la cour, où se trouvent les écuries et les communs, je remarque les contours nets et visibles d'anciennes portes et fenêtres enfouies dans le sol jusqu'à une profondeur de deux mètres au moins. Du reste, plus d'une partie du monastère trahit la vétusté, à en juger par la forme minuscule et légère de la brique en tout pareille à celle qu'on employait à l'époque romaine et même avant. Il se pourrait aussi que cette brique ait été extraite des tertres voisins. A l'est du couvent il y a une *ezbeh*, dite *Siti Guimiana*, dont certaines habitations sont presque exclusivement bâties avec les mêmes matériaux, très reconnaissables d'ailleurs. Dans mes courses à travers le Delta j'ai pu faire une constatation identique sur des villages entiers. Le fellah recourt à la brique romaine et pharaonique par mesure d'économie, sans l'altérer d'aucune façon, le mortier consistant

---

chambre souterraine ainsi éclairée la croix d'or placée par Constantin, *Crucem auream sepulcro impositam*. Le pape jugea plus respectueux de faire remplir le puits de décombres, et depuis on n'y a jamais touché.

<sup>(1)</sup> En 1915, je l'ai retrouvée tout à fait restaurée. On m'a assuré que sa fabrication datait de 600 ans.

en un peu de terre battue, et de la sorte il peut la transmettre telle quelle aux générations futures. Comme on le voit, elle a la vie plutôt dure.

Par un escalier en bois montant de la cour on accède à l'étage supérieur, autrefois peut-être le cloître, maintenant une hôtellerie. Les chambrettes vides de meubles et le couloir qui les longe sont de véritables dépotoirs, et ce qui pis est, la matière excrémenteuse s'étale impunément jusqu'au seuil de deux chapelles dédiées l'une à la Vierge et l'autre à saint Antoine du désert. Les iconostases, quoique modernes, sont dignes d'attention et font honneur au maître qui en a peint les panneaux, non point évidemment pour son génie d'invention, puisqu'il n'a rien inventé, mais en raison de son talent d'imitation et de sa science des couleurs. Elles reproduisent des figures d'icônes répandues dans les églises grecques et russes. Et là encore, hélas! rien ne parle à l'âme de la présence de Dieu, aucune voix céleste ne vient lui chuchoter : « Adore et tais-toi ». Partout la léthargie du fatalisme, la décrépitude, la désolation.

O ironie des choses! alors que les champs voisins, hier encore des marécages, tressaillent sous des effluves de vie, le monastère qu'ils environnent et qui les a fait naître donne le spectacle contraire au point de vue moral. Il eût dû être une ruche vivante, la ruche du travail et de la prière, . . . c'est un désert.

Si cet état de choses avait au moins pour cause ou pour excuse le dénuement. Mais non. La mense épiscopale de Jérusalem, qui comprend dans sa juridiction Sitti Dimiana, dispose de grandes richesses; l'heureux desservant du sanctuaire trouve dans l'exploitation agricole et la piété des fidèles des sources de revenus qu'on ne saurait dédaigner. Un registre des contribuables accuse au nom « des moines de Sitti Dimiana » un domaine de 800 feddans constitués en biens de mainmorte par des âmes dévotes en vue de l'entretien et de l'embellissement du vénérable monastère. Mais à quoi bon se lamenter? Un mauvais sort semble lui avoir été jeté par le mauvais vouloir des hommes. . .

Je ne prolongeai pas plus longtemps ma visite. J'avais un pressant besoin d'air. Je voulais humer l'arome des blés mûris et des trèfles en fleurs et repaître ma vue du vert des champs et du bleu du ciel.

Devant la façade du monastère s'étend à perte de vue un terrain glabre,

de couleur noire, comme les ruines des antiques villes égyptiennes et d'où s'exhausse un tertre d'une faible épaisseur, long et tortueux comme un énorme lézard. Il marquerait, dit-on, l'emplacement de la *Zafarana*. Dans le temps, il était plus haut et couvrait une plus grande étendue; depuis, il a été charrié en bonne partie dans les terres basses et les marais qu'il a remblayés et fécondés. Il n'est point de meilleur engrais que la terre battue vieillie par le temps.

C'est là qu'au moment venu s'étendra le champ de foire. Des marchands y ont déjà planté la charpente de leurs futures boutiques. L'un d'eux se plaignit à moi de la cherté des droits perçus par l'administration du Couvent; il ajouta, non sans quelque amertume, que les temps étaient durs et que les visites et partant les recettes n'affluaient plus comme par le passé. Cependant il m'a été affirmé que la moyenne des pèlerins des dernières années a atteint 3.000 âmes.

.....  
Cependant que je causais, une brise marine me cinglait le visage. Nous n'étions en effet qu'à une distance de trois heures environ de la mer.

Le temps fraîchissait.

Et sur le chemin du retour d'âcres senteurs de serpolet flottant dans l'air du soir, évoquèrent en moi l'image mélancolique de la vieille « Vallée du Serpolet »...

Pauvre vieille Vallée du Serpolet!...

### III. — LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

L'ARRIVÉE DES PÈLERINS, SOUVENIR DE LA ROMERIA DEL ROCIO D'ESPAGNE. — LE CAMPMENT : MARCHANDS DE *FISSIKH*, LE BAZAR. — POURQUOI LES BELLES VISITEUSES DE SITTI DIMIANA NE REDOUTENT PAS LES OEILLADES MASCULINES. — A L'INTÉRIEUR DU COUVENT : LES ATTRACTIONS. L'APPARITION DE SITTI DIMIANA. — LA CÉRÉMONIE DE CLÔTURE DU 12 BACHANS. — LA CHANSON D'ADIEU.

Le 11 Bachans (19 mai), veille du jour anniversaire de la Dédicace, qui clôture la foire, je revins sous un ciel torride, camper sur le tertre de la *Zafarana*. Une croûte pâteuse et craquelée le recouvrait, trace de

pluie diluvienne qui, trois jours auparavant, s'était abattue sur la région circonscrite entre Damiette, le Caire et Alexandrie, mais sans toucher cette dernière ville qui connut seulement le vent et la froidure. Des masses de grêlons tombèrent partout. Phénomène étrange à pareille époque de l'année! Et cependant il me souvient qu'en juin, voilà bientôt une quinzaine d'années, une pluie non moins abondante mais chaude descendit arroser vigoureusement les blés amassés dans les aires. Extension du réseau de canalisation, ou refroidissement latent du globe, ou tout cela à la fois, il est certain que depuis trente ans il y a quelque chose de changé dans les conditions climatériques de l'Égypte, où l'Occupation britannique aurait importé avec le whiskey et les red-jackets la pluie et le climat boudeur des régions septentrionales.

A Sitti Dimiana il a tant plu que pèlerins et marchands forains ont été contraints de drainer au moyen de seaux les eaux pluvieuses qui endommagèrent, nonobstant, leurs tentes, échoppes et marchandises, et faillirent transformer en un vaste marais le champ de foire.

Il s'étend à mes côtés, le champ de foire, à l'est du monastère, en plus grande partie au nord. Champ désert il y a deux semaines, il présente maintenant l'aspect d'un immense campement où grouillent des milliers d'âmes. Les visiteurs ne cessent d'affluer par fournées. J'en vois qui viennent trotinant menu sur des roussinets dociles. Quelques privilégiés se pavanent en victorias à deux chevaux, les autres, la foule, encombrant des charrettes traînées par des chevaux ou des mulets. Femmes, enfants et bagages y sont emmêlés dans un beau désordre, presque un effet de l'art.

Il y aurait bien des rapprochements intéressants à faire entre *Sitti Dimiana* et la *Romeria del Rocio* d'Espagne<sup>(1)</sup>, entre la charrette des belles Égyptiennes et la *galera*<sup>(2)</sup> des pétillantes Sévillanes que recouvre un dôme de toile enguirlandé de pivoines artificielles et de branches d'acacias et qu'enveloppent des rideaux de mousseline. Mais là, au bord de l'alcôve mouvante où brillent des miroirs et où sont épinglées d'édifiantes images, des femmes en toilette de fête et surchargées de bijoux, — telles elles sont à Sitti Dimiana, — se prélassent, s'accourent, s'offrent en spectacle,

---

(1) Pèlerinage célèbre qui a lieu justement vers la même époque, au déclin de mai.

(2) Grande charrette.

s'éventent, croquent des sucreries roses, entonnent tour à tour des séguedilles d'amour et des cantiques de ferveur, minaudent, caquettent, vous donnent l'impression d'un colombier, où, au crépuscule, des pigeons s'assemblent, roucoulent, battent des ailes, se parent de reflets changeants <sup>(1)</sup>.

A Sitti Dimiana il y a des visiteurs d'un moment, d'autres viennent avec l'intention d'y séjourner tout au moins une nuit. Il n'est pas rare de rencontrer dans le nombre de bons musulmans pour lesquels la sainte a été une bienfaitrice et qui tiennent à lui en marquer leur reconnaissance <sup>(2)</sup>. Cette communauté de culte, qui se manifeste à Abou Guerg et à Daqadous <sup>(3)</sup>, me paraît s'expliquer par cette considération qu'en se convertissant à l'islamisme l'Égyptien n'a pas nécessairement répudié toutes ses traditions. Il en est quelques-unes, comme la vénération des saints, auxquelles il est resté attaché malgré les vicissitudes du temps.

A Sitti Dimiana il est difficile de ne point retrouver des connaissances, des profils depuis longtemps disparus et qui apparaissent tout à coup, inopinément, au détour du chemin. Les vieux amis s'embrassent en se donnant l'accolade, en se tapant sur le dos à la mode arabe, mode d'ailleurs commune au Portugal et au Brésil.

Une avenue de l'ouest à l'est, quatre autres du nord au sud, découpent le champ de foire en bazar et en habitations et débouchent sur les façades est et nord du monastère.

A l'entrée, la marmaille piaille de joie en tanguant sur des balançoires, les mêmes qu'on voit flotter au vent à toutes les fêtes musulmanes.

A l'arrivée comme au départ, une pénible sensation est réservée à mes narines, due aux tas de *fissikh* (poisson qu'on sèche en le salant et en l'enfouissant pendant plusieurs jours dans le sable) amoncelés de part et d'autre de l'avenue principale. Les odeurs nauséabondes de décomposition qui s'en dégagent sont rendues plus âcres encore par la forte chaleur du jour.

<sup>(1)</sup> *Au pèlerinage de Notre-Dame de la Rosée*, par René Maizeroy.

<sup>(2)</sup> Il en est qui prétendent — et je note leur dire à titre de simple curiosité — que Sitti Guimiana, de son vrai nom *Khadra*, était une sainte de l'Islam. Cette croyance est isolée et ne fait pas autorité.

<sup>(3)</sup> Village près de Mit-Ghamr, célèbre par son vieux sanctuaire d'El-Adra (la Vierge) et la foire, moins importante que les autres, qui s'y tient en son honneur dans l'octave qui précède l'Assomption.

L'Égyptien éprouve une volupté de Sybarite à se goberger de ce régal dont ses ancêtres se montraient particulièrement friands<sup>(1)</sup>.

Çà et là des marchands de bric-à-brac, de verroterie, bracelets, parures et clinquants. La femme égyptienne raffole de tous ces hochets de la vanité. Quelle est, d'ailleurs, la femme au monde, quel est même l'homme qui soit insensible au hochet? . . .

Voici d'immenses étalages de pois chiches et de plaques de sucre. Ces plaques sont piquées de pois chiches ou de sésame, ou bien lisses, blanches ou polychromes. Ce sont les friandises traditionnelles de toute foire. Le marchand les offre au passant en lui souhaitant bonne fête : *Koll sana wenta tayeb*, littéralement : « Chaque année soyez bien ». Les Latins auraient dit : *Ad multos annos salve*.

Ces chatteries, ces « délicatesses », pour parler à la manière de certain livre d'art culinaire, sont le cadeau attitré de toute foire; aussi voit-on çà et là des couffins de toutes dimensions pour recevoir les commandes. Le pois chiche des foires a donné naissance à ce dicton populaire arabe : *Tele' men el-mouled bela hommos*, ce qui veut dire : « Il est revenu de la foire sans pois chiche ». Il s'applique, dans le langage courant, à quiconque ne réussit point dans ses entreprises, et qui, suivant le dicton français, « s'en retourne Gros-Jean comme devant ».

\*  
\* \*

Nous sommes en plein bazar.

Les restaurateurs vieux style nous vantent leurs produits. A l'avant-boutique se dressent d'énormes cuvettes où dans un liquide rougeâtre nagent navets, oignons, carottes et concombres marinés. Des piles de pains bombés et creux ou tendres et feuilletés s'entassent autour d'une jarre, le matin fumante, pleine de *foul médammes* (fèves cuites à l'étuve, qui font les délices des aborigènes<sup>(2)</sup> et des hôtes de l'Égypte), alors que des saucisses

---

<sup>(1)</sup> Cf. Hérodote, II, 77 : « Ils mangent des poissons, les uns séchés au soleil et crus, les autres salés dans des séchoirs au sortir de la mer ».

<sup>(2)</sup> C'est surtout le déjeuner du matin : le *foul médammes* ne se mange pas sec, mais inondé de beurre liquide ou d'huile crue avec garniture de persil et d'oignon, et c'est tout à fait appétissant. Il paraît que du temps des Pharaons ce mets était inconnu. Hérodote rapporte que la fève n'était point semée en Égypte, et que s'il en venait,



de mouton farcies de riz, des beignets<sup>(1)</sup>, des petites galettes fabriquées avec de la pâte de fèves<sup>(2)</sup> piquées d'oignon et d'ail, d'anis et d'une demi-douzaine d'autres ingrédients, mijotent dans l'huile bouillante de sésame ou de colza. Sur des tôles et des grils fumeux flambent des tranches de rate et des viscères. Des fruitiers, bouchers, maraîchers, apparaissent dans un cadre de chair pantelante et de verdure, séparés par intervalle par des merciers, des savetiers, des épiciers, des limonadiers, des droguistes, voire même des repasseurs de tarbouches. Il y a des restaurants modernes, avec tables et nappes blanches, plats, couteaux et fourchettes, sur l'un desquels flotte fièrement le drapeau hellénique. N'est-il pas ici en pays chrétien? Il y a des cafés et des cabarets où tous les alcools voisinent, mariant harmonieusement leurs nuances.

Un marchand passe et crie : « A qui songe à sa panse et oublie ses yeux, le collyre sec, le bon collyre! ». Et un autre : « La bonne prise qui fait revenir à soi instantanément! ».

Les échoppes sont faites en étoffe ou en bois, l'allée qu'elles bordent est couverte de tentures en gros chanvre pour intercepter la chaleur et la lumière.

Parallèlement au bazar, sur une surface de 20.000 mètres carrés environ et en bordure de trois allées, se dressent les tentes, séparées les unes des autres par un rayon de trois mètres. La plupart rappellent les tentes d'entrepreneurs et de militaires. Chose curieuse : sur l'une d'elles claque au vent un drapeau tricolore bleu, jaune et rouge. Par quel hasard l'emblème roumain est-il venu flotter à Sitti Dimiana?

Deux ou trois tentes luxueuses au plus.

Chaque tente constitue l'habitation de toute une famille et le monastère la loue avec un filtre à 20 francs environ, y compris le salaire du porteur d'eau. Généralement, les hommes ne tiennent pas compagnie à leurs moitiés,

---

on ne la mangeait ni crue ni cuite. Les prêtres, considérant ce légume comme impur, n'en pouvaient supporter la vue (II, 37).

<sup>(1)</sup> On les appelle *lojmet el-Adi* « bouchée du juge », et ils sont très goûtés chez les Grecs et les Orientaux.

<sup>(2)</sup> *Ta'miyeh*, en langage populaire. — Les Coptes en consomment des masses durant le Carême.

et leur préfèrent les établissements publics. Les femmes vaquent aux affaires du ménage, préparent la soupe, le riz, et piaillent avec leurs voisines. La plupart vont et viennent, se promènent à travers les avenues, se rendent au sanctuaire ou en reviennent; quelques-unes mâchent nonchalamment du mastic ou de l'oliban<sup>(1)</sup>, en faisant claquer de temps à autre la langue contre le palais, par coquetterie, parce qu'elles savent que ce mouvement imprime au menton et au coin de la bouche un rythme gracieux.

Beaucoup de jolis minois aux traits harmonieusement proportionnés, bruns et mignons, passent sous mes regards. Avec leurs voiles qui leur descendent de la tête, on dirait autant de madones. Rien dans leur attitude ou leur regard qui trahisse l'effronterie ou la pudibonderie. J'ai remarqué un groupe de trois promeneuses de taille imposante évoquant le souvenir des matrones romaines. Démarche élégante, pleine de réserve, avec sur les lèvres l'éclosion d'un sourire. Les visiteuses de Sitti Dimiana, toutes coptes, ne se voilent pas le visage, et le fait d'avoir rompu avec la coutume locale, coutume séculaire du voile, ne constitue à leurs yeux aucune innovation digne d'attention, et encore moins une conquête appréciable du féminisme. Elles regardent et se laissent regarder simplement, naturellement, et ne redoutent point les œillades masculines. L'expérience n'a-t-elle pas démontré que l'audacieux qui, à Sitti Dimiana, ose cligner de l'œil à une jolie voisine risque de voir l'organe de sa vue s'enfler comme si une guêpe l'eût piqué<sup>(2)</sup>? Et alors? Et alors, à Sitti Dimiana, les hommes circulent les yeux modestement baissés, alors que les femmes, elles, sous l'égide de la Vierge-Martyre, les promènent librement sans peur et aussi sans reproche.

---

<sup>(1)</sup> Habitude assez fréquente en Égypte — même parmi les hommes, qui se servent du mastic comme d'un adjuvant digestif et dentifrice, lequel active la salivation. Mais généralement un homme qui mâche est assez mal vu de ses concitoyens. Il passe, et à juste titre, pour un efféminé.

<sup>(2)</sup> A Gamoulah, près Louxor, lors de la foire de saint Mercure aux deux Épées, qui ressemble beaucoup par certains côtés à celle de Sitti Dimiana, a cours une croyance à peu près similaire. Là-bas, comme les tentes sont assignées seulement au logement des femmes, alors que les hommes dorment à la belle étoile, les amoureux sont tenus aux plus strictes convenances, sans quoi un violent coup de vent se charge de leur infliger les pires affronts en découvrant leur retraite (voir G. LEGRAIN, *Louxor sans les Pharaons*, Paris 1914).

Je chemine, je chemine, et j'atteins la façade nord du couvent où se trouve la vieille porte d'entrée. Sur les degrés, accrochés à une ouverture voisine, des porteurs d'eau courbés sous des outres pleines montent et descendent. Il y a là au fond, dans l'obscurité, un *sahrig*, sorte de citerne où en prévision des besoins d'agglomération foraine de Bachans on emmagasine la bonne eau du Nil de Touba <sup>(1)</sup>, réputée, et avec raison, pour être la plus digestive, la plus claire et la plus légère de toute l'année. Pour les terres, c'est l'eau d'irrigation par excellence.

Un brouhaha indescriptible m'attend dans le sanctuaire. Au bazar, rien de tel. Ici, c'est un vrai capharnaüm. On y entre, on en sort, comme s'il s'agissait d'un lieu public quelconque. Des mendiants glissent et se faufilent en vous tapant sur l'épaule et en vous disant : « Bonne fête. A chaque fête de Sitti Dimiana puissiez-vous être sain et sauf. Par Sitti Dimiana, une piastre. » Des femmes avec leur nichée sont adossées aux murs, cernant la *maqbara*, encombrant les couloirs. Les unes font la sieste, d'autres jasant ; il est impossible de se frayer un passage à travers cette cohue.

Devant l'autel de la sainte, que surmonte un baldaquin en peluche, un prêtre assis, il y a un instant, sur un canapé revêtu de satin, se lève pour marmoter d'une voix nasillarde des prières inintelligibles couvertes par le bruit de la houle humaine qui se renouvelle sans cesse. Il oint de l'huile de la veilleuse les hommes et femmes qui l'approchent. Soudain, une voix entonne une hymne que répète en chœur la foule des fidèles, au son des cymbales. La modulation en est caverneuse et monotone et se rapproche beaucoup du chant religieux maronite et syriaque, qui s'accompagne du reste du même instrument <sup>(2)</sup>.

A la porte de l'église, devant une table, se tient assis le comité de

---

<sup>(1)</sup> Touba est le 5<sup>e</sup> mois de l'année copte. Il correspond à janvier. Dans ce mois les eaux du Nil se clarifient. Elles ont aussi la propriété d'être très froides, à tel point que, dans le langage courant, lorsqu'on veut stigmatiser la froideur d'un individu, on dit de lui : *abrad men maiyet Touba*, c'est-à-dire : « il est plus froid que l'eau de Touba ». En français on dit : « froid comme glace ».

<sup>(2)</sup> Il est avéré que dès la fondation de l'église, Coptes et Syriaques entretenaient entre eux des rapports fréquents et intimes, de sorte que l'usage des cymbales a été aisément appris par les uns aux autres. Remarquons qu'à Vienne, lors de la grande procession de la Fête-Dieu, cet instrument est également en honneur.

perception des *nadr* (ex-voto), composé du vicaire de l'évêque et de deux notables laïques. Sur la table, des cierges jaunes et un plateau où flamboient des guinées. Au dehors, dans la cour, des marchands libraires offrent aux visiteurs des Bibles et autres ouvrages édités par la Mission américaine. Et des femmes, toujours des femmes, très probablement des hôtesses du monastère, circulent activement, de rose ou de bleu ciel vêtues, la tête enveloppée de fichus pailletés, les cheveux piqués d'un oiseau, d'une fleur en simili, mais, hélas! mal chaussées de socques et de bottines en peau bleuâtre, trouées et fanées. Et toutes, elles ont invariablement le visage découvert, nimbé du sourire énigmatique des Sphinx. Autant d'évocations suggestives du passé!...

\*  
\* \*

A la porte du monastère, à côté du bureau postal expressément créé pour la circonstance, un marchand débite de petites croix de Jérusalem en os, blanches et rouges, où à travers un petit trou on aperçoit un agrandissement des principales vues de la Ville sainte.

A quelques pas de là, le manipulateur d'un stéréoscope, appelé en arabe *sandouk el agab* (boîte à surprises), fait défiler à grand renfort de boniments, sous les yeux émerveillés d'une clientèle avide de voir, Adam et Ève en costume primitif, Athènes et Londres, des oiseaux de paradis <sup>(1)</sup>, la belle Sultane au regard languide, aux doigts de cire fuselés et encerclés de bagues aux mille feux.

Et tandis que les cloches carillonnent, un phonographe puissant égrène à tous les vents tantôt des strophes lyriques du célèbre chanteur Cheikh Salama, tantôt des airs en vogue dans les *alatya* (cafés-concerts).

\*  
\* \*

Sur la lisière nord du campement une piste s'étend, vers laquelle chaque jour un peu avant le coucher du soleil une attraction spéciale empruntée

---

<sup>(1)</sup> C'est la désignation populaire des femmes d'une certaine beauté. Elle doit, je crois, tirer son origine des *houris*, peuplant le Paradis et promises par Mohamet à ses élus.



FAITES VOS ACHATS

—••••• AUX •••••

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

# AU PROGRÈS

**ARRIVAGES** ♣

**CONTINUELS** ♣

♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **DE** ♣ ♣ ♣ ♣ ♣

**NOUVEAUTÉS**

**DE LA SAISON**



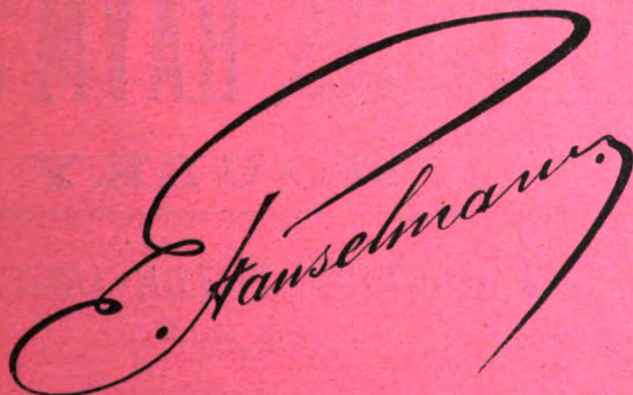
**PRIX**

TRÈS

**MODÉRÉS**



## ANGLO-SWISS PHOTO STUDIO



**Photographer to H. H. THE SULTAN**

→ STUDIO, SHARIA EL-MAGHRABY, 24 ←

→ SHOW-ROOM, SHARIA EL-MANAKH, 7 ←

Telephone No. 17-94



# NATIONAL BANK OF EGYPT



*Constituée aux termes du Décret khédivial du 25 juin 1898.*

Capital : Lst. 3.000.000. — Réserve : Lst. 1.300.000

GOUVERNEUR : M. F. T. ROWLATT

Siège social au Caire. — Succursale à Alexandrie. — Agences à Assiout, Assouan, Benha, Béni-Souef, Chibin-el-Kom, Damanhour, El-Obeid, Fayoum, Kéneh, Khartoum, Louxor, Mansourah, Minieh, Mousky (Caire), Port-Saïd, Port-Soudan, Rod el-Farag (Caire), Sohag, Souakim, Tanta, Tokar, Wad-Medani et Londres, 6 et 7 King William Street.

La **National Bank of Egypt** reçoit des dépôts à termes fixes, fait des avances sur comptes courants, sur titres, valeurs et marchandises. Elle s'occupe de l'achat et de la vente des titres à l'étranger, de l'escompte, ainsi que de toutes opérations de banque.

 VISITEZ 

## PALACCI, FILS, HAYM & C<sup>ie</sup>

 **MOUSKY** 

VOUS ÉPARGNEREZ VOTRE ARGENT

Arrivages continuels   
 dans tous les Comptoirs

GRANDS MAGASINS H. A. MADKOUR & C<sup>IE</sup>

Hassan Madkour & Frères et Hassan & Mohamed Madkour

SUCCESSEUR

محمد عبد الخالق مدكور

**M. ABD EL-KHALEK MADKOUR PACHA**

Prévôt des Marchands — Président de la Chambre Égyptienne de Commerce

Vis-à-vis de la Poste, LE CAIRE (Égypte).

TÉLÉGRAMMES : «LEPRÉVÔT-CAIRE»

Boîte Postale n° 700.

TÉLÉPHONES

Bureau 529 et 4000

Domicile 2000

Privé 5

*Grand Choix d'Étoffes pour ameublements. — Articles de Blanc. — Tapis européens. — Grand Dépôt de Meubles en tous genres. — Lustres. — Pendules. — Miroirs. — Lits. — Orfèvrerie Christofle. — Métaux anglais. — Porcelaines. — Faïences. — Articles de Ménage et d'Éclairage. — Cristalleries et Verreries. — Filtres Pasteur. — Articles de Fantaisie. — Fleurs artificielles. — Toile cirée et Linoléum, etc.*

La MAISON se charge de l'exportation des Commandes qui lui sont adressées.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

ÉPICERIE FRANÇAISE

**LAPPAS FRÈRES**

MAISON PRINCIPALE : NOUVEAU MARCHÉ, 74-76

PLACE ATABA-EL-KHADRA.

SUCCURSALES :

VIS-À-VIS LE SAVOY HOTEL ET MARCHÉ BAB-EL-LOUK

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : LAPPAS-CAIRE

Boîte Postale N° 762

TÉLÉPHONES : MARCHÉ, N° 359. — SUCCURSALE SAVOY, N° 788.

SUCCURSALE BAB-EL-LOUK, N° 2344.

**LE CAIRE, ÉGYPTÉ.**



# BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER

Société Anonyme

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE de Belgique.

*Siège social : BRUXELLES. — Siège provisoire : LONDRES.*

**SUCCURSALES : Rotterdam, Shanghai, Tien-Tsin, Pékin, Le Caire et Alexandrie.**

*Président : M. JEAN JADOT, Gouverneur de la Société Générale de Belgique à Bruxelles.*

**Succursale du Caire : Sharia Kasr el-Nil, n° 49;**

**Succursale d'Alexandrie : 15, rue Sésostri.**

Ouverture de comptes courants et de comptes chèques, escompte, avances sur marchandises; change, avances sur titres et sur nantissements d'effets, émission de lettres de crédit, recouvrements, encaissements, paiements télégraphiques, exécution d'ordres de bourses sur place et à l'Étranger. Dépôts à vue et à échéance fixe ainsi que toutes opérations de Banque en général.

## N. SPATHIS

Fournisseur de l'Armée d'Occupation, de tous les Hôpitaux Européens, des Hôtels en Égypte, ainsi que des Bars et Cafés.

Fabrique d'Eaux Gazeuses

*Eau garantie filtrée au filtre Chamberland système Pasteur.*

**Sirops assortis. — Inventeur des préparations :**

**SCOTCH WHISKY AND SODA ET BRANDY AND SODA**

Boissons toniques, rafraîchissantes et apéritives.

**SEUL AGENT DÉPOSITAIRE EN ÉGYPTÉ ET AU SOUDAN POUR :**

LOUIS ROEDERER, Reims, **Champagne**.  
E. MERCIER et C<sup>ie</sup>, Épernay, **Champagne**.  
J. CALVET et C<sup>ie</sup>, Bordeaux, Beaune et Cognac, **Vins et Cognac**.

A. R. VALDESPINO, Xérès, **Vins d'Espagne**.  
GUIMARAENS et C<sup>ie</sup>, Oporto, **Vins d'Oporto**.  
DUNVILLE and Co., Belfast, **Old Irish Whisky**.  
MACKIE and Co., Glasgow, **White Horse Whisky**  
(Fournisseur de S. M. le Roi George V, de la Croix-Rouge de Londres, de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes).

THE COOK and BERNHEIMER Co., New-York, **Old Valley Whisky and Gold Lion Cocktails**.  
FREUND, BALLOR et C<sup>ie</sup>, Turin, **Vermouth**.  
STONE and Co., Londres, **Guinness Stout Bass**

**Pale Ale**.  
W. LANAHAN and SON, Baltimore, **Hunter Rey Whisky**.

CH. LAFITTE et C<sup>ie</sup>, Coutras (Gironde), **Rhum Richardson and Co.**

E. BURES AÎNÉ, Caen, **Grands Cidres de Normandie**.

Sté. AV. DU VICHY-QUINA ET DE LA CÉLESTINE, à Vichy, **Vichy-Quina**.

Sté. GÉN. DES PRODUITS CHIMIQUES DU MIDI, Marseille, **Acide sulfurique**.

TERRABONA TEA Co., Ltd., Londres, **Thé**.

HENDERSON and Co., Colombo, **Corona**.

MARANGOLO et FILS, Palerme, **Essence et suc naturel de citron**.

**Grand dépôt de Vins, Liqueurs, Spiritueux et Thés des premières marques.**

LE CAIRE : Rue Nubar Pacha, Maison Debboné (Bah-el-Hadid).

*Magasin de vente au détail : Sharia El-Guinéna, n° 12 (Ezbékiah). Téléphone n° 21.*

ALEXANDRIE : Rue Averoff. Téléphone n° 994.



# RIPOLIN

FOURNITURES GÉNÉRALES DE COULEURS ET VERNIS

ARTICLES DE PREMIER CHOIX

## MAISON ANILINA

MICHEL VESCIA & C<sup>IE</sup>

Boîte Postale N° 4486. — Rue El-Bawaky, LE CAIRE. — Téléphone N° 4793.

محل انيلينا

ميشل فيشيا وشركاؤه شارع البواكي بمصر

Vernis Français et Anglais  
Huile de Lin pure \* \* \* \*  
Blanc de Zinc « Vieille Montagne »  
Minium et Blanc de Céruse  
Brosserie en tous genres \*  
Plumeaux et Balais assortis

Genuine Boiled \* \* \* \* \*  
\* \* \* and Raw Linseed Oil  
Genuine Red Lead \* \* \* \*  
White Lead in Oil \* \* \* \*  
\* \* \* \* etc., etc. \* \* \* \*

Great Assortment of English and French Varnishes - High Class Articles

## FOURNITURES GÉNÉRALES D'OUTILLAGES

POUR USINES

*Courroies en cuir garanti, véritable marque SCELLOS. — Pièces de rechange pour machines à vapeur. — Pelles. — Pioches. — Râteaux. — Tuyaux et feuilles caoutchouc. — Cuirrerie et Robinetterie. — Limes en acier. — Clouterie. — Vis et Boulons.*

## Acquéreur de la Maison PHILIBIN & BEAUVOIR

Téléphone n° 351

Quincaillerie. — Ferronnerie. — Serrurerie. — Fournitures spéciales pour Constructions. — Balances et Bascules. — Cuisinières.

# DROGUERIE N. GANNAGÉ

Le Caire – Alexandrie – Tanta – Assiout

*PRODUITS CHIMIQUES, SPÉCIALITÉS PHARMACEU-  
TIQUES, PARFUMERIE, ARTICLES DE TOILETTE,  
ACCESSOIRES DE PHARMACIE, EAUX MINÉRALES,  
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, PHOTOGRAPHIE,  
LIQUEURS, SIROPS.*

**GROS. — Service à Domicile. — DÉTAIL.**

## ÉLECTRICITÉ The Electric Star

FOURNITURES

INSTALLATIONS

RÉPARATIONS

Place de l'Opéra

Téléphone 23-28

Boîte Postale 95

## THE ANGLO-EGYPTIAN TRADING SOCIETY.

EMAD-EL-DIN STREET, CAIRO (Egypt).

EN GROS:

Articles de Papeterie. -- Édition de  
Cartes Postales en tous genres.  
-- Étoffes Anglaises & Françaises.

etc., etc.

## COMPTOIR D'ENTREPRISES FILS

BUREAUX : 50, Rue Kasr-el-Nil

— Téléphone : 30-12 —

TRANSPORTS - DÉMÉNAGEMENTS  
GARDE-MEUBLES

SEULE ET UNIQUE MAISON FRANÇAISE AU CAIRE



# TABACS & CIGARETTES MATOSSIAN

SOCIÉTÉ ANONYME

LE CAIRE, Égypte.

Siège social et Grande Manufacture  
à GUIZEH, Avenue des Pyramides.

SUCCURSALE A ALEXANDRIE

Branches avec Manufactures à TANTA et à ASSIOUT.

*Dépôt général : Rue Azbak.*

— EN VENTE PARTOUT —

## Brevets THOMSON-HOUSTON

Les Qualités

de la Lampe

# MAZDA

A Filament de tungstène ÉTIRÉ

**ENTIÈREMENT FABRIQUÉE EN FRANCE**

Usines à NEUILLY-SUR-MARNE (Seine-et-Oise)

Sa résistance : **INCASSABLE** à la machine d'essais LEGRAND,

Sa consommation : **1 WATT PAR BOUGIE** jusqu'à 50 bougies — **1/2 WATT PAR BOUGIE** pour 50, 100, 200, 400 jusqu'à 3.000 bougies

L'ONT FAIT ADOPTER POUR LES SERVICES LES PLUS DURS :

**Les MARINES de GUERRE**

dont les tirs soumettent les lampes à des effets  
particulièrement " BRISANTS "

**LES TRANSPORTS**

(CHEMINS DE FER ET OMNIBUS)  
qui constituent la plus belle référence  
d' " ENDURANCE MÉCANIQUE "

COMPAGNIE FRANÇAISE POUR L'EXPLOITATION DES PROCÉDÉS

## THOMSON-HOUSTON

Société Anonyme au Capital de 60.000.000 de francs — Siège Social : 10, Rue de Londres, PARIS

Agence d'Égypte : **LE CAIRE**, Rue El-Madabegh, n° 15 A

DÉPÔT D'ALEXANDRIE : A. FÉLIX, RUE STAMBOUL

CORDONNERIE FRANÇAISE

Maison fondée en 1872

PAUL FAVRE

Avenue de Boulac, LE CAIRE.— Succursale Rue El-Gohari.

Boîte postale n° 836 ☛ Téléphone, n° 36-32.

DÉPOSITAIRE EXCLUSIF  
DES  
GRANDES MARQUES FRANÇAISES  
“ UNIC ”      AU LYON  
Chaussures de Luxe pour Hommes      Pour Garçonnetts et Fillettes  
Chaussures “ BALLY ” etc.

GIULIO PADOVA & C<sup>ie</sup>

Négociants-Commissionnaires

CAIRE, ALEXANDRIE, TANTA, OMDURMAN (SOUDAN)

AGENTS EXCLUSIFS pour :

MM. JOSEPH CROSFIELD AND SONS LTD., Widnes.

MILNERS SAFE C<sup>o</sup> LTD., Londres.

THE NATIONAL ASSURANCE C<sup>o</sup> OF IRELAND.

ÉMILE GUIMET, Neuville-sur-Saône.

V<sup>ie</sup> MERIC ET C<sup>ie</sup>, Bordeaux.



GRAND DÉPÔT DE MEUBLES  
en tous genres

---

Maison SAMUELSON & FILS, Fondée en 1860

**A. & M. SAMUELSON FRÈRES**

Téléphone 390

**Successeurs**

Téléphone 390

*Chareh El-Manakh, 27 — LE CAIRE, Égypte*

---

**EXPERTS, COMMISSAIRES-PRISEURS**

---

---

**W. & H. ABLITT**

LE CAIRE, Téléphone 287 — B.P. 194

ALEXANDRIE, " 470 — " 460

---

**FERS, CEMENTS**

**CHAUX**

**ARRELAGES & MOSAÏQUE**

---

# PNEUMATIQUES MICHELIN

UNE SEULE QUALITÉ "LA MEILLEURE"

Agent Général pour l'Égypte et le Soudan

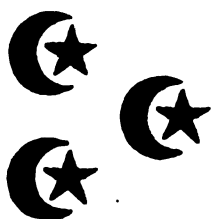
**JACQUES MANHÈS**

**10, Rue Eloui Pacha, 10**

TÉLÉPHONE 27-59

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ SULTANIEH**  
**DE GÉOGRAPHIE**

(ANCIENNE SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE)



**LE CAIRE**  
**IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**  
**D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE**

---

**JUIN 1917**

## SOMMAIRE DU DEUXIÈME FASCICULE :

	Pages.
Commission centrale.....	
Lettre de Son Altesse le Prince Ahmed Fouad à S. E. Hussein Rouchdy pacha, Président du Conseil des Ministres.....	XIII
Lettre de S. E. Hussein Rouchdy pacha, Président du Conseil des Ministres, à Son Altesse le Prince Ahmed Fouad.....	XV
Décret approuvant les nouveaux statuts de la Société sultanieh de Géographie.....	XVII
Statuts de la Société sultanieh de Géographie.....	XIX
É. SIDAWI. — Mœurs et traditions de l'Égypte moderne. — Sitti Dimiana, sa légende, son mouled ( <i>suite</i> ).....	
	97- 99
R. P. H. LAMMENS, S. J. — La Syrie et sa mission historique.....	101-117
D <sup>r</sup> W. F. HUME. — Les divers aspects du désert égyptien et leurs causes géologiques.....	119-128
R. P. C. TAPPI. — La colonia Eritrea.....	129-143
Sir WILLIAM WILLCOCKS. — Les terres incultes en Égypte d'ici vingt ans..	145-166
—	
Le fellah et sa femme sur les terres incultes d'Égypte.....	167-188
COMTE DE SÉRIENNE. — Le Canal de Suez.....	189-191



GRANDS MAGASINS  
**CHEMLA FRÈRES**

Avenue de Boulac, LE CAIRE

Les plus Importants de l'Égypte, les mieux assortis

**MAISON DE CONFIANCE** \* \* \* \* \*

\* \* \* \* \* **Vendant le meilleur marché**

HAUTE MODE -- HAUTE COUTURE

**CONFISERIE & PATISSERIE**

FONDÉE EN 1854

**JEAN SAULT**

5, Avenue de Boulac, LE CAIRE.

Câble : CONFISERIE-CAIRE

Boîte Postale n° 949



TÉLÉPHONE N° 61

DIRECTION N° 38-80

**BUFFETS INSTALLÉS ET SERVIS À DOMICILE**

**Bonbons, Chocolats, Marrons Glacés**

**CUISINE FINE**

**LIQUEURS**

**CHAMPAGNES**



# The Anglo-Egyptian Bank, L<sup>TD</sup>

LONDRES, PARIS, MALTE, GIBRALTAR, ALEXANDRIE, CAIRE, TANTA,  
MANSOURAH, PORT-SAID, ZAGAZIG, BÉNI-SOUËF et KHARTOUM.

---

Capital souscrit. . . . Lst. 1.500.000

„ versé . . . . „ 500.000

Réserves . . . . . „ 680.000

---

L'Anglo-Egyptian Bank se charge de toutes transactions de Banque aux conditions les plus favorables. Des intérêts, à raison de 2 1/2 % par an, sont alloués aux déposants sur le solde minimum du mois, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à Lst. 200. Les conditions pour des sommes excédant Lst. 5000 feront l'objet d'arrangements spéciaux.

## Établissements OROSDI - BACK

Rue Abd el-Aziz

---

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital : 10.000.000 de francs. — Réserves : 7.000.000 de francs.

---

La plus ancienne maison en Égypte

---

NOUVEAUTÉS EN TOUS GENRES -- GRANDS ASSORTIMENTS

---

BRANCHE ALIMENTATION

50, Rue Kasr-el-Nil, 50

EN FACE DE L'ANGLO-EGYPTIAN BANK ET DU BRITISH HEAD-QUARTERS

# S. SORNAGA

LE CAIRE, ALEXANDRIE, PORT-SAÏD,  
TANTA

*Usines à El-Wedy (Kafr Ammar).*

FABRIQUE DE BRIQUES, TUILES, CARREAUX, TUYAUX  
ET ACCESSOIRES EN GRÈS.

ARTICLES SANITAIRES, MATÉRIEL RÉFRACTAIRE, CREUSETS, APPAREILS  
POUR LABORATOIRES, ISOLATEURS, POTERIE,  
FAÏENCE ARTISTIQUE, ETC.

Ciment Portland "NILE BRAND"

Chaux hydraulique "PYRAMIDES," Plâtre blanc et gris, etc.

*Adresse télégraphique : "Monopole."*

*Téléphones : Caire, n° 2194. — Alexandrie, n° 637. — Port-Saïd, n° 138.*

## LIBRAIRIE - PAPETERIE CENTRALE

### DELBOURGO & C<sup>IE</sup>

SUCCESSIONS DE M<sup>ME</sup> J. BARBIER

RUE ÉMAD-EL-DINE, Immeuble Davies Bryan. — LE CAIRE.

B. P. 567. — Téléphone 15-47.

FOURNITURES DE BUREAUX

**MARQUINERIE**

DÉPOSITAIRES DE REGISTRES A FEUILLES MOBILES

IMPRIMERIE & ATELIER DE RELIURE

*Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de la machine à écrire*  
**"SMITH PREMIER."**



# JULES & HENRI FLEURENT

MAISON FONDÉE EN 1878

6, Rue Elfi bey. — LE CAIRE. — Boite postale n° 146.

Téléphones { Direction, n° 34  
Magasins, n° 36-49.

Adresse télégraphique :  
FLEURENT, CAIRE.

CHAMPAGNE. — VINS. — LIQUEURS. — BIÈRES.  
EAUX MINÉRALES.

ALIMENTATION. — CRISTALLERIE DE BACCARAT.  
PORCELAINE DE LIMOGES. — FAÏENCES.  
FILTRES CHAMBERLAND SYSTÈME PASTEUR. — CIGARES.  
PARFUMERIE. — ARGENTERIE.  
ARTICLES DE MÉNAGE. — ARTICLES DE VOYAGE.

Expéditions pour l'intérieur de l'Égypte et le Soudan.  
Expéditions de colis postaux de CAFÉ MOKA pour l'Europe,  
contre remboursement.

## AGENTS POUR L'ÉGYPTÉ DES MAISONS :

Lsc. POMMERY FILS & C <sup>ie</sup> ..	REIMS .....	Champagne Pommery et Greno.
JOSEPH PERRIER FILS & C <sup>ie</sup>	CHÂLONS-S/MARNE.	Vins de Champagne.
F. GEOFFROY & FILS.....	COGNAC.	
COURVOISIER, LIMITED ..	COGNAC (Jarnac).	
A. LALANDE & C <sup>ie</sup> .....	BORDEAUX .....	Vins de Bordeaux.
L. LATOUR.....	BEAUNE .....	Vins de Bourgogne.
EUGÈNE VINCENT & C <sup>ie</sup> ...	LYON.....	Sirops et Liqueurs.
PAUL SAINTIER .....	ROUEN.....	Cidres mousseux de Normandie.
N. CAILAR BAYARD & C <sup>ie</sup> ..	PARIS.....	Pour l'Argenterie et l'Orfèvre- rie.

SOCIÉTÉ DES FILTRES CHAMBERLAND, Système Pasteur.



Débarrassez-vous de vos Montres !!

pour acheter

# L'ETERNA

Le *nec plus ultra* des montres

PRÉCISE ET ÉLÉGANTE

Agent général pour l'Égypte et le Soudan

## DAVID SUSSMANN

Expert près le Tribunal mixte de 1<sup>re</sup> instance

8, Rue Mousky, 8

(à côté de Del Mar)

## Librairie Paul TRIBIER

Ancienne "Librairie classique GILLET"

Fondée en 1889

RUE EMAD-EL-DINE, N° 5

*Librairie générale Française  
et Anglaise*

Livres Classiques, Primaires et Secondaires

OUVRAGES DE DROIT, DE FINANCE,  
D'ÉCONOMIE POLITIQUE, D'AGRICULTURE,  
DE PHILOSOPHIE, etc.

*Livres d'occasion, Publications périodiques,  
Spécialité de livres pour l'Égypte,  
Histoire, Littérature, Voyages.*

Romans et tous livres techniques

SUCCURSALE POUR LA VENTE

DES JOURNAUX ET MAGAZINES

Kiosque Caire, 3, Rue El-Manakh

# I. MAUARDI ET C<sup>IE</sup>

Place Ataba-el-Khadra

## GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Soierie, Lainages, Draperies, Cotonnades, Ameublements,

Tapis, Linoléum, Mercerie, Dentelles,

Garnitures, Bonneterie, Blanc, Articles de Paris,

Argenterie, Lingerie, Literie, etc.; etc.

**Tout plus élégant et meilleur marché  
que partout ailleurs.**



# ALLEN, ALDERSON & Co., Ltd.

INGÉNIEURS, ENTREPRENEURS ET IMPORTATEURS DE MACHINES

ALEXANDRIE - LE CAIRE

Alexandrie, B. P. n° 224.

Le Caire, B. P. n° 1463.

---

*SEULS ET EXCLUSIFS AGENTS de :*

**MM. RUSTON PROCTOR and Co., Ltd., LINCOLN (Angleterre).** —

Machines à vapeur fixes et locomobiles, Chaudières, Moulins à blé, Pompes centrifuges, Batteuses à vapeur, Moteurs « Ruston » à huile brute et à pétrole raffiné, Installations à gaz pauvre de toutes dimensions.

**JOHN FOWLER and Co., Ltd., LEEDS.** — Laboureuses à vapeur.

**ENGELBERG RICE HULLER.** — Moulins à riz.

**MERRYWEATHER and SONS Ltd., LONDON.** — Machines à incendie à main, à vapeur et automobiles.

**MIRPLEES BICKERTON and DAY, Ltd.** — Moteurs Diesel.

**PLATT BROS. and Co. Ltd.** — Méliers à coton et accessoires.

---

Outre les Machines des susdits Fabricants, nous gardons aussi en dépôt tous les accessoires nécessaires à leur fonctionnement, entre autres :

*COURROIES* : en Cuir anglais et américain, en Poil de chameau « Camel Brand ». — *ARTICLES EN CAOUTCHOUC* : feuilles, soupapes, tuyaux, etc. — *TUYAUX EN FER GALVANISÉ* : vapeur et gaz. — *LIMES*. — *TUYAUX EN CHANVRE, ETC.*

Ainsi qu'un grand stock de :

*COFFRES-FORTS* de 1<sup>re</sup> qualité anglaise « RATNER », « CHATWOOD ». — *APPAREILS D'AGRICULTURE* : Charrues, faucheuses, moissonneuses. — *POMPES À MAIN ET À VAPEUR* pour tout usage. — *MOULINS À VENT, ETC.*



# GABRIEL YARED & C<sup>IE</sup>

Rue Mouski. — LE CAIRE.

## GRANDE MAISON DE CONFECTION

BONNETERIE, CORDONNERIE,  
CHAPELLERIE ET ARTICLES DE VOYAGE.

Le meilleur Assortiment de la meilleure Marchandise  
— au meilleur prix. —

## GRANDS MAGASINS D'ARTICLES DE MÉNAGE

Téléphone N° 271

Rue El-Bawaki

Téléphone N° 271

— ♦ — LE CAIRE, ÉGYPTÉ. — ♦ —

## N. YACoubIAN

ASSORTIMENTS COMPLETS DE BATTERIE DE CUISINE. — ARGENTERIE  
CHRISTOFLE. — CRISTALLERIE DE BACCARAT. — PORCELAINES. — FAÏEN-  
CERIE. — COUTELLERIE. — COUVERTS DE TABLE. — FILTRES PASTEUR  
ET BERKEFELD. — GLACIÈRES. — SORBÉTIÈRES. — FOURNEAUX À PÉTROLE  
ET À CHARBON. — LAMPES ET SUSPENSIONS. — SONNERIES. — BAINS. —  
DOUCHES. — CHAUFFE-BAINS. — TOILES CIRÉES. — NATTES. — STORES.  
— THÉ. — SAVONS. — BOUGIES. — LIQUEURS, ETC., ETC.

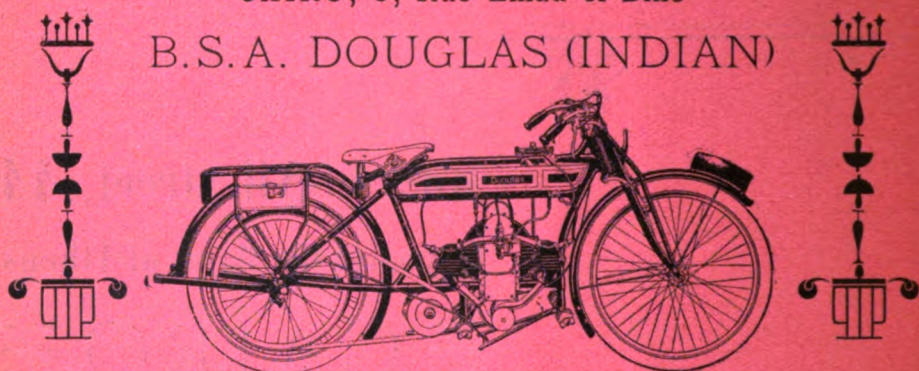
PRIX FIXE. — LIVRAISON À DOMICILE.



CYCLES - MOTOCYCLES  
**G. PAVID & C<sup>o</sup>**

CAIRO, 3, Rue Emad-el-Dine

B.S.A. DOUGLAS (INDIAN)



**Saxon Motor-Cars B.S.A. — Swift & Starley Cycles.**

ALL ACCESSORIES. — REPAIRS SKILFULLY EXECUTED.

**THE FASHIONABLE**  
 SHOE & CLOTHING

CAIRO & ALEXANDRIA

VÊTEMENTS

POUR

**Hommes et Enfants**

CHAUSSURES \* \* \* \* \*

\* \* BONNETERIE \* \*

\* \* \* \* \* CHEMISERIE

CHAPELLERIE

ET

**ARTICLES DE VOYAGE**

etc., etc.







# COMMISSION CENTRALE.

---

**PRÉSIDENT :**

**SON ALTESSE LE PRINCE AHMED FOUAD.**

**VICE-PRÉSIDENTS :**

**S. E. BOGHOS NUBAR PACHA.**

**S. E. AHMED ZÉKI PACHA.**

**TRÉSORIER :**

**M. ANDRÉ BIRCHER.**

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL :**

**M. CHARLES GAILLARDOT BEY.**

**MEMBRES :**

**S. E. MOHAMED MAGDI PACHA.**

**S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.**

**SIR WILLIAM WILLCOCKS.**

**S. E. IDRIS RAGHEB BEY.**

**M<sup>e</sup> IBRAHIM HELBAOUI BEY.**

**M<sup>e</sup> E. MANUSARDI.**

**M. ADOLPHE CATTAGUI.**

**M. GEORGE FOUCART.**

**D<sup>r</sup> W. HUME.**



# SOCIÉTÉ SULTANIEH

DE GÉOGRAPHIE.

LE CAIRE.

Ramleh, le 7 Août 1917.



PRÉSIDENCE.



EXCELLENCE,

*J'ai le plaisir de vous remettre le projet des statuts de la Société Sultanieh de Géographie ainsi que les anciens statuts de cette Société.*

*Le Comité, dont je me fais l'interprète, compte sur votre amabilité habituelle pour que le Gouvernement lui fasse connaître, le cas échéant, les observations et les modifications qui pourraient être faites à ce sujet.*

*La Société Sultanieh de Géographie a eu un relèvement qu'il est utile de poursuivre, mais pour cela nous comptons sur le bienveillant appui du Gouvernement et je ne doute pas que cet appui nous sera acquis grâce à votre intervention.*

*Recevez, Excellence, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma plus haute considération.*

Signé : AHMED FOUAD.

Son Excellence

Hussein Rouchdy Pacha,

Président du Conseil des Ministres

Palais des Ministères

Bulkeley.

•A





**PRÉSIDENCE**

**DU**

**CONSEIL DES MINISTRES.**

Alexandrie, le 13 Août 1917.

---

N° 99

**MONSEIGNEUR,**

*En réponse à la lettre de Votre Altesse en date du 7 août courant, j'ai l'honneur de Lui faire parvenir ci-joint copie du décret rendu à la date du 23 Chawal 1335 (11 août 1917) approuvant les nouveaux statuts de la Société Sultanieh de Géographie. Je remets en même temps copie conforme de ces statuts portant le sceau de la Présidence du Conseil des Ministres.*

*Veillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.*

Le Président du Conseil des Ministres,

Signé : HUSSEIN ROUCHIDY.

Son Altesse

S. A. le Prince Ahmed Fouad,  
Président de la Société Sultanieh  
de Géographie.



**DÉCRET**  
**APPROUVANT LES NOUVEAUX STATUTS**  
**DE LA SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE.**

---

Nous, Sultan d'Égypte,

Vu le décret du 19 mai 1875 instituant au Caire une Société de Géographie;

Vu les statuts de cette Société, approuvés à la même date par l'Autorité Souveraine;

Sur la proposition du Prince-Président de ladite Société;

**DÉCRÉTONS :**

**ARTICLE PREMIER.**

Sont approuvés les nouveaux statuts de la Société Sultanieh de Géographie, annexés au présent décret.

**ARTICLE 2.**

Cette Société recevra une subvention annuelle de L. E. 600.

**ARTICLE 3.**

Le Président de Notre Conseil des Ministres est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au Palais de Gabarès, le 23 Chawal 1335 (11 août 1917).

**HUSSEIN KAMIL.**

Par le Sultan :

*Le Président du Conseil des Ministres,*

**H. RUCHDI.**

Pour copie conforme :

*Le Secrétaire du Conseil des Ministres,*

**A. ZÉKI.**



# SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE.

---

## STATUTS.

---

### TITRE PREMIER.

#### Objet et Travaux.

ART. 1<sup>er</sup>. — La Société Sultanieh de Géographie (ancienne Société Khédiviale de Géographie), fondée par décret du 19 mai 1875, est modifiée conformément aux présents statuts approuvés par décret du 23 Chawal 1335 (11 août 1917).

Elle a pour objet : l'étude et l'encouragement aux sciences se rapportant à la géographie, et plus spécialement à la géographie de l'Afrique, de l'Égypte et des pays adjacents.

ART. 2. — La Société, pour atteindre son but, pourra notamment :

(a) Créer des cours, organiser des conférences ou des discussions ayant trait à des questions géographiques;

(b) Publier des ouvrages, des communications ou des études de toutes sortes et particulièrement un bulletin édité par ses soins, qui constitue son organe officiel;

(c) Organiser, subventionner ou faciliter des recherches scientifiques, voyages d'exploration ou d'étude en Afrique;

(d) Organiser des congrès ou des expositions et participer à ceux tenus en Égypte ou à l'étranger;

(e) Ouvrir des concours, distribuer des prix pour des ouvrages, des recherches ou études scientifiques.

### TITRE DEUXIÈME.

#### Ressources de la Société.

ART. 3. — Les ressources de la Société se composent :

(a) Des subventions du Gouvernement égyptien;

B.



- (b) Des cotisations des membres;
- (c) Du produit des publications;
- (d) Des dons et legs que la Société est autorisée à recevoir;
- (e) Des revenus des biens de la Société;
- (f) Et, d'une façon générale, de tous autres revenus qui pourraient être créés par le Conseil.

## TITRE TROISIÈME.

### Membres de la Société.

ART. 4. — Les membres de la Société sont de cinq catégories, savoir :

- (a) Membres honoraires;
- (b) Membres correspondants;
- (c) Membres donateurs;
- (d) Membres effectifs;
- (e) Membres agrégés.

ART. 5. — Le titre de membre honoraire pourra être conféré par le Conseil aux personnes résidant en Égypte ou à l'étranger qui auront rendu des services éminents à la Société ou à la géographie de l'Afrique ou des contrées adjacentes de l'Égypte; ils sont exemptés du paiement de la cotisation annuelle.

ART. 6. — Pourront seules être nommées membres correspondants les personnes résidant à l'étranger que le Conseil de la Société estimera dignes de ce titre par suite de leur importante collaboration aux travaux ou aux publications de la Société. Ils sont exemptés du paiement de la cotisation annuelle.

ART. 7. — Le Conseil peut nommer membres donateurs les personnes résidant en Égypte ou à l'étranger qui s'inscrivent pour une cotisation annuelle de 10 L. E. au minimum ou qui auront fait à la Société une donation en espèces ou en objets intéressant les travaux de la Société et dont la valeur sera appréciée par le Conseil.

ART. 8. — Sur la demande, appuyée par deux membres de la Société, le Conseil peut nommer membres effectifs les personnes domiciliées au Caire, et membres agrégés celles habitant hors du Caire, tant en Égypte qu'à l'étranger. Ils payent une cotisation annuelle de L. E. 1 et leur nombre est illimité.

ART. 9. — Tous les membres de la Société, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent, bénéficient du service gratuit du bulletin. Ils n'ont droit qu'aux volumes parus pendant les années où ils ont fait partie de la Société ou dont la cotisation a été régulièrement acquittée.

ART. 10. — Tout membre qui n'aura pas acquitté sa cotisation sera considéré comme démissionnaire après une année et rayé sur l'avis conforme du Conseil.

## TITRE QUATRIÈME.

### Conseil de la Société.

ART. 11. — La Société est administrée par un Conseil composé d'un président, nommé par Sa Hautesse le Sultan, et de quinze membres établis et domiciliés au Caire, nommés par l'Assemblée générale.

Le mandat du Conseil a une durée de trois ans.

Exceptionnellement, et à titre transitoire, le Conseil actuel restera en fonction jusqu'au 31 décembre 1917, mais ses attributions seront réglées conformément aux présents statuts.

ART. 12. — Le Conseil élit dans son sein deux vice-présidents, un trésorier et un secrétaire général.

Ils sont nommés pour la durée de l'exercice; ils sont rééligibles et leurs fonctions ainsi que celles des autres membres du Conseil sont gratuites.

ART. 13. — A partir de l'année 1919, le tiers des membres du Conseil sortira annuellement par voie de tirage au sort.

Les membres sortants pourront être réélus.

Le Conseil de la Société pourvoit aux vacances qui peuvent se produire dans son sein.

Les membres ainsi nommés, pour remplacer d'autres membres, exerceront leur mandat jusqu'à l'époque où devaient expirer les fonctions de ceux qu'ils remplacent.

ART. 14. — Le Conseil se réunit sur la convocation du président chaque fois que les circonstances l'exigent, ou sur la demande de six membres du Conseil, contenant l'objet de la réunion et transmise au président quinze jours avant la date à laquelle ils désirent que la réunion ait lieu.

Le Conseil prendra ses décisions à la majorité des membres présents dont le nombre ne doit pourtant pas être inférieur à six, y compris le président. En cas de partage des voix, celle du président est prépondérante.

Les délibérations du Conseil porteront sur les questions indiquées dans un ordre du jour.

## TITRE CINQUIÈME.

### Attributions du Conseil.

ART. 15. — Le Conseil administre les biens de la Société et veille à son développement, conformément aux statuts.

Il rédige les règlements de la Société et en surveille la stricte application.

Il nomme les membres de toutes catégories et procède à leur radiation, le cas échéant.

Il accepte ou refuse d'accepter toutes donations ou subventions faites à la Société.

Il nomme ou révoque le personnel payé, sur la proposition du président.

Il peut acquérir tout objet mobilier ou tout immeuble pour le compte de la Société.

Il agit en justice, tant en demandant qu'en défendant, en la personne du président.

Il arrête l'ordre du jour des assemblées générales ordinaires ou extraordinaires et fixe la date de leur convocation.

Il arrête le bilan qui doit être soumis à l'Assemblée générale.

Il propose les réformes aux statuts, qui doivent être soumises à la haute approbation de S. H. le Sultan.

## TITRE SIXIÈME.

### Attributions du Président.

ART. 16. — Le Président a la direction de toutes les affaires de la Société.

Il veille à l'exécution des décisions du Conseil et des assemblées générales.

Il préside les réunions du Conseil et des assemblées générales et en signe les procès-verbaux.

Il convoque le Conseil et les assemblées générales et en arrête l'ordre du jour.

Il signe la correspondance et a la haute main sur le personnel payé de la Société dont il fixe ou modifie les attributions.

Il représente la Société dans les solennités, congrès, expositions ou réunions quelconques auxquels elle est invitée à prendre part.

ART. 17. — En cas d'absence ou d'empêchement, le président pourra être remplacé par le plus ancien des deux vice-présidents ou, à leur défaut, par le plus ancien des membres du Conseil.

Les décisions qui seront ainsi prises ne pourront se rapporter qu'aux affaires courantes, à l'exclusion expresse de toutes autres concernant l'administration intérieure de la Société.

## TITRE SEPTIÈME.

### Attributions du Trésorier.

ART. 18. — Le trésorier veille à la rentrée des cotisations et des sommes à percevoir à quelque titre que ce soit.

Il signe toutes les pièces et acquits afférents à ces attributions.

Il est chargé du placement des fonds de la Société au nom de cette dernière et suivant les indications du Conseil.

Il soumet tous les trois mois au président, qui la contresigne, une situation des recettes et des dépenses et du compte profits et pertes de la Société.

Il prépare et soumet au Conseil pendant le mois de mars le budget

de la Société pour l'exercice suivant et pendant le mois de mai les comptes définitifs et les rapports sur la situation financière de la Société pour l'exercice commençant le 1<sup>er</sup> avril et prenant fin le 31 mars de chaque année.

## **TITRE HUITIÈME.**

### **Attributions du Secrétaire général.**

ART. 19. — Le secrétaire général aide le président dans la direction scientifique de la Société.

Il prépare les ordres du jour des réunions du Conseil et des assemblées générales et les soumet à l'approbation du président.

Il rédige les procès-verbaux des séances du Conseil et des assemblées générales et les contresigne.

Il établit et entretient les relations de la Société avec les sociétés savantes, les voyageurs, géographes et naturalistes d'Égypte et des pays étrangers.

## **TITRE NEUVIÈME.**

### **Personnel Administratif.**

ART. 20. — Le personnel administratif de la Société se compose de : un secrétaire; un bibliothécaire; un archiviste.

Le Conseil, sur la proposition du président, les nomme, fixe leurs émoluments et y porte telles modifications qu'il jugera nécessaires.

ART. 21. — Sous la direction et le contrôle du président, le secrétaire de la Société :

(a) Soumet à l'examen ou la signature du président toute correspondance relative à la Société, sauf celle intéressant la bibliothèque ou ses collections;

(b) Il ne pourra adresser aucune correspondance officielle ou officieuse avant d'en avoir référé au président et obtenu ses ordres;

(c) Il doit tenir à jour un livre où seront inscrites les questions à soumettre au Conseil de la Société;

(d) Il tient également deux livres où seront inscrits les procès-verbaux des séances du Conseil et des assemblées générales. Les procès-verbaux doivent être copiés *in extenso* le lendemain de la séance où ils auront été lus et approuvés et soumis à la signature du président et de celle du secrétaire général; ceux de l'Assemblée générale doivent porter en outre la signature du trésorier;

(e) Il prépare le projet de rapport annuel sur la gestion du Conseil qui sera soumis au président après avoir été visé par le secrétaire général;

(f) Il fournira au comité de rédaction du bulletin de la Société, désigné par le Conseil, tous les matériaux et documents qui lui paraîtraient nécessaires ou utiles pour l'accomplissement de sa tâche;

(g) Il prêtera son concours au secrétaire général, si ce dernier le juge utile.

ART. 22. — Sous la direction et le contrôle du président, le bibliothécaire :

(a) A la garde de la bibliothèque, des archives et du musée de la Société.

(b) Il veille à leur classement et entretien et en rédige les catalogues;

(c) Il fait les inventaires des biens meubles et immeubles de la Société et les tient à jour;

(d) Il reçoit les ouvrages et tous les envois faits à la Société ainsi que les correspondances relatives à la bibliothèque, aux collections de la Société et en rend compte au président;

(e) Il fournit au service de rédaction du bulletin les renseignements qui lui en seront requis sur la bibliothèque et les collections de la Société.

ART. 23. — L'archiviste s'occupe spécialement du classement des archives et documents de la Société ainsi que des cartes et aide le bibliothécaire dans ses travaux.

Il s'occupe également de l'enregistrement des correspondances échangées avec la Société.

ART. 24. — Le président peut, s'il le juge nécessaire, modifier les attributions du personnel payé par la Société.

## TITRE DIXIÈME.

### De l'Assemblée Générale.

ART. 25. — Chaque année, dans le courant de décembre, une Assemblée générale des membres effectifs de la Société sera convoquée par simple lettre mise à la poste, une semaine avant la date fixée pour sa réunion.

Les convocations doivent indiquer le jour, le lieu et l'heure ainsi que l'objet de la réunion.

L'Assemblée générale peut être convoquée extraordinairement toutes les fois que le Conseil de la Société en reconnaît l'utilité ou sur demande présentée par écrit au président et signée par les deux tiers des membres effectifs au moins.

Les assemblées générales seront présidées par le président de la Société ou, en son absence, par le plus ancien des deux vice-présidents ou, à leur défaut, par le doyen des membres du Conseil.

Le président sera assisté dans la direction de l'Assemblée générale par trois assesseurs, préalablement choisis par le Conseil dans son sein.

Il leur sera adjoint le secrétaire général et le trésorier de la Société.

Ces cinq membres formeront le Bureau de l'Assemblée générale.

ART. 26. — Le président dirige les débats. Il est investi à cet effet des pouvoirs les plus étendus.

Il ne peut être traité dans les assemblées générales que des questions portées à l'ordre du jour, arrêté par le Conseil, et dont le président donne lecture au début de la séance.

Pour délibérer valablement, l'Assemblée générale devra comprendre les deux tiers au moins des membres inscrits.

Si, sur une première convocation, ce quorum n'est pas atteint, l'Assemblée sera renvoyée à huitaine et les décisions seront valables, quel que soit le nombre des membres présents.

L'Assemblée prend connaissance du rapport présenté des comptes de l'exercice qui lui sont soumis et donnera décharge au Conseil, s'il y a lieu, de sa gestion; elle procédera à la nomination des membres du Conseil et



délibérera sur toutes les questions portées à l'ordre du jour, à l'exclusion de toutes autres.

Les résolutions de l'Assemblée générale sont prises à la majorité des voix des membres qui ont pris part au vote; elles obligent les membres même absents ou dissidents.

ART. 27. — Il sera dressé des procès-verbaux des séances des assemblées générales; ces procès-verbaux seront inscrits dans un registre spécial et signés par le président, le trésorier et le secrétaire général.

## TITRE ONZIÈME.

### Dispositions générales.

ART. 28. — La Société, sur avis et autorisation de son Conseil, pourra échanger ou vendre tout ouvrage imprimé ou tout objet de collection dont elle posséderait plusieurs exemplaires.

ART. 29. — En cas de dissolution, l'Assemblée générale statuera sur l'emploi de ses propriétés, avec l'approbation du Gouvernement égyptien.

ART. 30. — Nul changement ne peut être apporté aux statuts qu'avec l'approbation du Gouvernement égyptien, sur la proposition du Conseil de la Société.

ART. 31. — Toutes décisions ou dispositions et tous règlements contraires aux présents statuts sont et demeurent abrogés.

*Le Président,*  
AHMED FOUAD.



aux coutumes arabes attire une foule de spectateurs des deux sexes. C'est le *mirmah*, dit aussi le *birgas*. Deux camps se forment, composés chacun de 8 à 10 lutteurs, armés de bâtons rugueux et longs (*chamroukh*). Sur un signal, ils en viennent aux mains avec une furie inouïe. Les coups pleuvent. On pare, on riposte, c'est une véritable joute de courage et de dextérité. Le vainqueur est celui qui aura jeté bas son rival. Ces luttes archaïques, qui intéressent au plus haut degré le public, donnent parfois lieu à des explosions de colère indicible, voire à des assouvissements de vengeance perpétrés froidement. Nulle part ailleurs qu'en Égypte le fameux dicton : « la vengeance est un plat qui se mange froid » ne trouve meilleure application.

Une sanglante échauffourée a éclaté avant-hier. Le sous-préfet de la province qui se trouvait ici de passage, en tournée d'inspection, voulut interdire immédiatement la foire : peine perdue. Pour rétablir l'ordre il dut réconcilier ou faire semblant de réconcilier les adversaires.

\*  
\* \*

A Sitti Dimiana on ne dort pas la nuit, la lune en fin de second quartier préside à la veillée. On se réunit à l'entrée des tentes, dans les cabarets, chez les sirotiers, dans les cafés; mais là par exemple plus de minois féminins. On se réunit aux alentours et dans la cour du couvent, dans le sanctuaire et ses annexes. On pépie, on chante, on rit, on trinque. Toutes les gammes de la boisson frelatée ou non trouvent un gosier parfaitement adéquat. Les rasades ont leur utilité pratique, parce qu'elles chassent le froid qui est intense. Les jeunes gens se déguisent en femmes, coiffent d'énormes turbans, et revêtent toutes sortes d'accoutrements carnavalesques. C'est partout le rayonnement de chaudes effluves de vie. Mais à 5 heures du matin, les paupières s'alourdissent; pour ces grands enfants, le marchand de sable a passé.

\*  
\* \*

Le lendemain on n'assura qu'un phénomène merveilleux s'était produit sur le coup de minuit, alors que toute une agglomération de dévots se trouvait réunie dans un souterrain du couvent. Une lueur plus blanche que la lune brilla dans les ténèbres pour s'évanouir aussitôt, après avoir esquissé le signe de la croix. Sainte Damienne avait béni son peuple.

Il me souvient que lors de ma dernière visite, le bedeau m'avait entretenu de ce prodige chronique et qu'après avoir été pressé de questions, il finit par m'avouer que ce n'était là qu'une supercherie destinée à entretenir la piété des fidèles. En promenant un flambeau au-dessus de la crypte, on provoquait la naissance de la lueur miraculeuse grâce aux rayons lumineux qui s'infiltraient à travers des fissures. Il me semble que l'autorité religieuse ne devrait pas tolérer une telle accoutumance qui tendrait plutôt à discréditer la chose la plus respectable qui soit au monde : la religion. Celle-ci ne saurait que gagner à parler à la raison et au cœur, plus encore qu'à une imagination morbide et à un faux sentimentalisme. Mais que faire contre les habitudes invétérées ? C'est comme la légende du feu sacré du Samedi saint à Jérusalem, auquel les Orientaux ne cessent de croire fermement. Tant il est vrai que l'Orient, source et foyer de lumière, ne saurait se déshabituer de la lumière, fût-elle même adultérée.

\*  
\* \*

Mardi, 12 Bachans, on chante l'Office de la Dédicace. Toute la nuit s'est passée en prières.

A 7 h. 30, Amba Yohannès, évêque de Jérusalem, fait son entrée dans le temple, revêtu de ses habits pontificaux et mitre en tête. Cet appareil, qui ne se distingue en rien de celui déployé dans l'Église latine, est d'une richesse inouïe et éblouit par les ors et les gemmes dont il offre le spectacle continu.

Plusieurs diacres profitent de ces sortes d'occasions pour se faire ordonner prêtres<sup>(1)</sup>. La majeure partie de la cérémonie est même consacrée à cet acte solennel, mais il est impossible d'en décrire les phases successives, tant la confusion est grande et la chaleur suffocante.

La solennité liturgique s'achève à 11 heures dans le vacarme le plus épouvantable et sa fin marque la clôture officielle de la foire qui durera cependant, en fait, 48 heures.

---

<sup>(1)</sup> Un peu comme en France à la basilique byzantine d'Albert, lors du pèlerinage régional de septembre. Le 9<sup>e</sup> jour se déroule une cérémonie très impressionnante où les prêtres du diocèse qui ont 25 ou 50 ans d'ordination viennent célébrer leurs noces d'argent, d'or ou de diamant et renouveler leurs promesses cléricales.

C'est aujourd'hui, en effet, que devrait se tenir en bonne règle le marché à Belcas, mais Belcas y renonce au profit de Sitti Dimiana; aussi les habitants des villages environnants s'y donnent-ils rendez-vous afin de se livrer à toutes sortes de transactions commerciales.

Et puis les uns et les autres, pliant tentes et bagages, de regagner leurs foyers, en se promettant de revenir à la prochaine Sitti-Dimiana, et en fredonnant cet air bizarre par lequel je termine :

*Be'oda, ia Guimiana,  
Guimiana saknet el-berria,  
Yegouha beloulouf we belmiya,  
Kollo fi hobb Guimiana,  
We be'oda, ia Guimiana.*

*Guimiana saknet el-barari,  
We abouha Morcos el-wali  
We be'oda, ia Guimiana.*

*Welli ma ye'ti es-salam li Guimiana.*

*Tesbah hamatou aïyana,  
We be'oda, ia Guimiana.*

Au revoir, ô Guimiana!  
A Guimiana qui habite le désert  
On va par milliers et centaines;  
Tout cela par amour pour Guimiana.  
Au revoir, ô Guimiana!

Guimiana habitait les déserts,  
Son père était Marcus le gouverneur.  
Au revoir, ô Guimiana!

Quiconque ne donne pas le salut à Guimiana

Trouvera sa belle-mère malade...  
Au revoir, ô Guimiana!

N'êtes-vous pas touchés par tant de candeur naïve? Voilà donc enfin un coin du globe, vrai pays de cocagne, où l'on carillonne en l'honneur de la... belle-mère.

Allumez vite vos falots, accourez en hâte à Sitti Dimiana, ô longue théorie des belles-mères éplorées que partout ailleurs on houspille et lutine, qu'on entrelarde, qu'on brocarde et qu'on honnit. Mais hélas! je connais bien des gendres, et vous aussi peut-être, qui, sachant combien il en coûte de faire la nique à la Sainte, vont se hâter avec joie de visser sez et tromblons sur leurs crânes.

Pauvres belles-mères! Elles n'ont qu'un tort parfois, celui de ressembler un peu à l'antique « Vallée du Serpolet », à propos de laquelle je rappellerai la pensée bucolique si profonde, si mélancolique, si cruelle du poète latin : *Sunt lacrymæ rerum!*...

ÉLIE SIDAWI.



# LA SYRIE ET SA MISSION HISTORIQUE.

---

## PRÉFACE<sup>(1)</sup>.

---

La conférence que l'on va lire fut donnée, le 23 janvier 1915, à la Société sultaniéh de Géographie. C'est l'éminent et sympathique Boghos pacha Nubar qui préside la séance. En quelques mots éloquents et émus, il présente le conférencier à l'assistance, au nom du président absent, S. E. Abbate pacha.

Le Père Lammens, que son origine belge rend particulièrement sympathique, est un des érudits les plus autorisés sur l'Orient et en particulier sur la Syrie historique.

Récemment titulaire de la chaire de littérature arabe à l'Institut Biblique de Rome, où ses leçons publiques furent suivies avec un intérêt qui ne s'est jamais démenti, le Père Henri Lammens est un maître merveilleusement documenté sur les choses de l'Orient. Il a entrepris ce labeur immense de reprendre par le détail la longue genèse de l'évolution arabe, étudiant tour à tour les populations nomades et sédentaires du Hedjaz, le califat de Damas, les races disparues du Liban. Il se montra à la fois dans son œuvre psychologue, monographe et biographe, et il sut, ce qui n'est pas un de ses moindres mérites, donner à ses ouvrages la libre allure de la causerie, qui contribua à faire du distingué savant le plus attrayant conférencier.

La place qui nous est ici réservée ne nous permet pas de nous étendre comme nous le voudrions sur le détail des travaux dus à l'érudition du Père H. Lammens. Nous citerons au hasard, en commençant par *Le Berceau de l'Islam et l'Arabie Occidentale à la veille de*

---

(1) Conférence faite le 23 janvier 1915 à la Société sultaniéh de Géographie.



*l'Hégire*; puis *Les causeries géographiques sur la Syrie*; *Les débuts du Christianisme au Liban*; *l'Expansion de la nation maronite*; *les Hohenzollern et la Terre sainte*, article écrit en arabe, et auquel les événements donnent une singulière actualité; sans parler d'autres travaux qui constituent un véritable monument historique, embrassant à la fois l'étude géographique du terrain, le climat, les habitants, la religion, la civilisation de l'Orient, toutes études d'autant plus intéressantes que le monde arabe est peut-être placé, à l'heure présente, à un tournant décisif de son histoire.

# LA SYRIE

## ET SA MISSION HISTORIQUE

PAR

LE R. P. HENRI LAMMENS S. J.

---

Sur la surface de notre planète terrestre, la géographie historique nous révèle l'existence d'un petit nombre de sites prédestinés. Ces centres échappent aux lois ordinaires, réglant le sort des agglomérations humaines. Ce n'est pas tant l'étendue, la valeur économique du territoire, son importance politique, moins encore les charmes d'une nature, les avantages d'une position exceptionnelle. Mais les plus illustres souvenirs se sont donné rendez-vous dans ces régions, chargées d'histoire, de poésie et d'art. Leur nom évoque l'image de la beauté austère, immatérielle, que confère une longue maîtrise exercée sur la pensée, sur les plus nobles facultés de l'âme. Véritables régions *œcuméniques*, leur passé, leur art, leur littérature font partie de l'héritage intellectuel, comme elles-mêmes forment la patrie spirituelle de tout homme cultivé.

Rome est du nombre de ces centres, de ces cités mondiales, véritable *alma mater*. Cette gloire incomparable, elle la partage avec la Grèce. Toutes deux nourricières de l'humanité pensante, elles lui ont transmis le culte du beau, du vrai, du droit. Ces notions primordiales continuent, à travers toutes les défaillances, à soutenir la vie morale de nos sociétés vieilles. Le droit surtout ! Si nous devons le voir impunément piétiné par la force brutale, il faudrait désespérer de l'avenir, envier le sort de ceux qui sont morts pour la défense d'un idéal meilleur, لبطن الارض خير من ظهرها.

Mais par-dessus l'activité de l'esprit s'épanouit la vie des âmes, plus haut que les spéculations de la philosophie, que les jouissances de l'esthétique et les abstractions du droit, s'étend la région des espérances immortelles. Dans son existence éphémère, limitée, l'homme tend vers l'infini. Ni la virile discipline de Rome, ni le gracieux et clair génie d'Athènes

n'avaient pu lui ouvrir le monde des aspirations suprasensibles, lui donner la science de Dieu.

Cette mission, l'éducation supérieure de l'humanité, était réservée à un autre pays, également situé au bord de la Méditerranée, la mer témoin de toutes les grandes initiations. Elle devait échoir en partage à une contrée, blottie bien au delà de la Grèce, dans l'angle oriental du grand lac intérieur, baignant les côtes d'Égypte; au carrefour des trois continents de l'ancien monde. Vous l'avez deviné, c'est la Syrie, la Palestine, la Terre sainte enfin, comme nos mères nous ont habitués à l'appeler. Terre sainte, théâtre de la révélation ! C'est là son titre majeur à l'attention de l'humanité; il suffit pour la placer dans une sphère à part. Un coup d'œil superficiel jeté sur le globe terrestre pourrait nous induire en erreur sur l'importance réelle de ce coin de terre. Au voyageur moderne, habitué aux paysages du tourisme classique, demeuré étranger à l'histoire mouvementée de l'ancien Orient, cet examen ne suggérera qu'une image médiocrement attrayante.

Rude et âpre région, large de quelques kilomètres, longue arête montagneuse, étranglée entre les flots de deux mers, la Méditerranée et le désert, sa configuration géographique semblait la condamner à végéter dans l'isolement et notre esprit déconcerté se demande aussitôt comment ont pu lui revenir d'aussi glorieuses destinées.

De par le monde il existe de merveilleuses contrées : l'Inde, les Empires du Moyen et de l'Extrême Orient; pays de rêve, ceux-là mêmes où les *Mille et une Nuits* aiment à situer leurs contes fantastiques. Qu'une catastrophe soudaine vienne à les biffer de la mappemonde, notre patrimoine intellectuel ne s'en trouvera pas atteint; aucun homme cultivé ne se croira diminué. Les milieux économiques ressentiront sans doute le contre-coup; la bourse, la finance cosmopolite pleureront la perte de ces marchés si ardemment disputés, dont la conquête, la conservation ont coûté tant de vies humaines. Pour les rapprocher de nos convoitises, on a éventré les isthmes, entassé par milliers les kilomètres de voies ferrées, confondu les flots des Océans. Le canal de Suez, le railway de Bagdad, le grand réseau du Transanatolien, destiné à relier au Bosphore le golfe Persique, en fournissent les plus récentes preuves, les plus voisines de nous. Le lourd tribut annuellement payé par l'empire romain au commerce indien, fournisseur

des aromates, des essences, des pierres précieuses, arrachait à Pline l'Ancien cette réflexion dénotant un philosophe désabusé : « *Tanti nobis deliciæ et feminæ constant* », voilà à quoi nous ont réduits le luxe, les caprices des femmes !

Ainsi la perte de la Chine, de l'Inde, riches et colossales régions, couvrant plusieurs fois la superficie de l'Europe, ne nous demanderait aucun sacrifice intellectuel ; elles n'ont grossi d'aucun apport appréciable le trésor de la pensée moderne. Leur littérature, leur philosophie possèdent une incontestable originalité. Mais cette originalité semble appartenir à une humanité différente de la nôtre. Supprimez la Palestine : notre civilisation se trouvera décapitée. L'histoire du monde devient une énigme, notre vocabulaire lui-même un recueil de devinettes, de locutions inintelligibles ; nos méthodes pour marquer la chronologie, pour supputer les divisions du temps, perdent leur base et nous replongent dans une confusion babylonienne. Tous enfin nous nous sentirons atteints et dans la meilleure partie de nous-mêmes. On peut tout exagérer, excepté la place de la petite Palestine dans les annales de la civilisation, son influence sur les progrès de la pensée et de la morale humaines. Il nous est loisible de nous façonner une âme très laïque, libre de préjugés et de déformations ataviques — j'emploie le jargon du jour — de rompre violemment avec la constante tradition de la grande famille chrétienne, avec le passé séculaire de notre race. Alors même nous n'échapperons pas à l'attraction exercée par la Terre sainte, nous n'arriverons pas à refouler un mouvement d'espérance et de regret, en entendant prononcer ce nom évocateur<sup>(1)</sup>.

Dans un pays, tristement célèbre par sa brutale méconnaissance des idées chevaleresques, par son penchant au *bluff* scientifique, il y a une vingtaine d'années une théorie fut lancée à l'encontre de cette conclusion de l'histoire. On l'a appelée le *Pambabylonisme*.

D'après ce système, notre civilisation ne serait pas le résultat de la collaboration séculaire de Rome, de la Grèce, de la Palestine ; nous demeurerions les tributaires exclusifs de la Babylonie. Chronologie, astronomie, calcul, législation, tout nous viendrait de la double vallée du Tigre et de

<sup>(1)</sup> Comp. le géographe Maqrizi : اقليم الشام جليل الشأن ديار النبيين ومركز الصالحين ومعدن البدلاء ومطلب الفضلاء.

l'Euphrate. Ces fantaisies pseudo-érudites n'ont pas tardé à sombrer dans l'indifférence générale. C'est à peine si elles conservent des partisans attardés parmi les signataires du « chiffon de papier » justifiant la destruction des trésors littéraires et artistiques de Louvain et de Reims.

Nos ancêtres, les constructeurs des bibliothèques, des monuments brûlés par les modernes barbares, étaient sans doute de naïfs géographes. Mais quand ils plaçaient à Jérusalem le centre de la terre, lorsque dans leurs prières, dans l'orientation des édifices religieux, ils s'obstinaient à regarder vers le Levant, ces gestes soulignaient la grande loi historique, ils saluaient la patrie spirituelle, le centre idéal de la nouvelle humanité, la source d'où avait jailli sur la terre la véritable civilisation. Cette conviction nous donne l'intelligence de quinze siècles d'histoire; elle a animé tout le moyen âge, inspiré le mouvement des croisades, communiqué le branle à l'armée pacifique des pèlerinages. La fascination de l'Orient agira puissamment sur les chefs des entreprenantes républiques de l'Italie. Dans la conquête des Lieux-Saints, ces financiers, ces politiques réalistes, en avance sur leur siècle, découvrirent une combinaison lucrative, là où l'Europe transalpine avait surtout entrevu une œuvre de foi et d'enthousiasme chrétien. Ils entendirent établir dans la Syro-Palestine, dans les ports phéniciens rendus à leur antique prospérité, la base d'une pénétration, d'une avance économique vers les opulentes contrées de l'Asie centrale, le *Drang nach Osten* au profit de la civilisation latine. Pendant près de deux siècles, Venise, Gênes, Pise entassèrent dans leurs entrepôts du Levant les riches marchandises, elles drainèrent dans leurs comptoirs syriens les trésors de l'Orient. De mesquines rivalités arrêtaient cet essai de colonisation occidentale. Elle prépara du moins l'essor de l'expansion européenne au xvi<sup>e</sup> siècle. En dépit de déviations momentanées, le même concept contribua à imprimer une direction idéaliste à la solution de la question d'Orient. Il l'a empêché de dégénérer en un marchandage vulgaire. Il a maintenu parmi les articles du programme l'acquittement d'une dette contractée envers les populations de la Syro-Palestine, la délivrance d'une terre, apanage commun des races civilisées, patrie de toutes les âmes qui savent se souvenir et espérer.

L'heure appartient aux pensées graves, Messieurs, aux résolutions viriles. Ne gaspillons pas le temps en récriminations, en combinaisons oiseuses,

en remaniant par le jeu des petits drapeaux la carte future de l'Asie Antérieure. Cette restauration sera la tâche de demain, singulièrement facilitée dès aujourd'hui par notre bon droit et par l'héroïsme de nos défenseurs. Mais l'histoire est féconde en enseignements consolateurs. Feuilletons un instant ce grand livre pour y relire la mission historique d'une contrée, notre voisine, voisine sympathique à tant de titres, la Syrie, contrée possédant un droit imprescriptible à notre reconnaissance; j'espère vous le montrer dans cette causerie.

\*  
\* \*

C'est avant tout le pays du passé, une terre riche de souvenirs, et quels souvenirs! Je n'en connais pas de plus intimement mêlés aux origines mêmes de l'humanité. Quand Lamartine visita pour la première fois la colline Mar Dimitri, dominant Beyrouth, le panorama étalé sous ses yeux lui arracha ce cri d'admiration : « Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Éden, je puis dire que je l'ai vu <sup>(1)</sup>. » Rien n'oblige à partager cet enthousiasme exubérant. Mieux vaut sans doute éviter de prendre parti dans l'insoluble question de l'emplacement du Paradis terrestre. Répétons plutôt avec É. Lamy dans son beau livre : *La France du Levant* : « C'est la plus ancienne contrée où l'homme retrouve les vestiges de ses pas; elle a vu commencer les principales des religions qui devaient unir et ont divisé les sociétés. Nulle part sur un si petit espace ne se mêlent et se heurtent autant de races, de cultes, de souvenirs, d'intérêts et d'ambitions. »

La Méditerranée est, nous l'avons insinué, en réalité un grand fleuve, la voie merveilleuse, ouverte par la Providence pour hâter les progrès de la civilisation. Aussi a-t-on proposé, pour notre race blanche, le nom de méditerranéenne au lieu de caucasique <sup>(2)</sup>. En remontant par la pensée le cours des siècles, on voit les ténèbres s'épaissir sur les régions aujourd'hui si brillantes de l'Occident, tandis que la lumière pointe à l'orient de la Méditerranée, à la fois sur les bords du Nil africain et dans les contrées de l'Asie limitrophes, sur les plages syriennes, sur les rives de l'Euphrate.

<sup>(1)</sup> *Voyage en Orient*, I, 434, éd. Hachette.

<sup>(2)</sup> Cf. PHILIPPSON, *Das Mittelmeergebiet*, 196.

Pays des origines historiques, situé à peu près vers le centre géométrique du groupe de terres ayant formé l'univers des Anciens, la Syrie occupe une position géographique merveilleusement adaptée à sa mission providentielle<sup>(1)</sup>. Poste avancé sur l'extrême limite de l'Orient, elle fait partie intégrante du monde méditerranéen et, par lui, de l'Occident. Séparée de l'Asie Antérieure par de hautes montagnes, les massifs du Taurus, et par un vaste désert, la solitude arabe, elle est rattachée à l'Afrique par une mince langue de terre, l'isthme de Suez; placée enfin sur les bords de la mer intérieure, elle a utilisé cette voie ouverte à son activité pour s'élancer vers les régions lointaines du couchant, vers ces pays de l'avenir, qui l'ont toujours attirée et sur lesquels elle devait exercer une action si profonde. Ce faisceau d'influences divergentes, qui ont modelé le type moral du peuple syrien, complique singulièrement la tâche de l'observateur, désireux de fixer la changeante physionomie de cette contrée. Elle confond dans son existence amphibie, dans ses mobiles charmes de Sirène, vivant sur la terre et sur l'onde, les traits de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Cette mobilité, cette souplesse peuvent déconcerter à première vue, quand on constate chez les Syriens de tous les temps la capacité de s'adapter à tous les milieux, de se plier aux situations, aux fortunes les plus variées, toujours à l'aise parmi les formes diverses de la civilisation et susceptible de s'en assimiler tous les progrès. Seuls un moraliste morose, un ethnographe oublieux des enseignements de l'histoire pourront être tentés de s'en étonner. Ne sont-ils pas les plus occidentaux parmi les peuples du Levant? *اهل المغرب*, c'était la dénomination consacrée aux temps du califat omayyade<sup>(2)</sup>. Orientaux pourtant, mais membres de la confédération méditerranéenne, parce que riverains de la mer gréco-latine, du *mare nostrum*, et riverains conscients des avantages de leur situation.

En les rapprochant ainsi de cette mer élémentaire, aux eaux invariablement bleues et lumineuses, le Ciel ne semblait-il pas prédestiner les habitants de cette contrée au rôle d'initiateurs, de pionniers, de précurseurs, qu'ils ont rempli, et non sans gloire, pendant plus de mille ans? Dans cette situation

<sup>(1)</sup> Pour plus de détails, nous renvoyons à notre article *La Syrie et son importance géographique*, dans la *Revue des questions scientifiques*, de Bruxelles, avril 1904.

<sup>(2)</sup> Voir par exemple TABARI, *Annales*, اخبار الرسل والاموار, II, 34.



unique, la Syrie a de tout temps formé comme un trait d'union entre l'Orient et l'Occident, sans appartenir exclusivement ni à l'un ni à l'autre, sorte de pont jeté entre l'inhospitalière Arabie, d'une part, et les vallées du Nil et de l'Euphrate, de l'autre, un préau, où les peuples de l'antiquité pouvaient entrer en communication et se rencontrer ainsi que sur un terrain neutre. Ce contact dans le plan providentiel devait préparer la fusion des races, faciliter les relations économiques, les lucratives industries de la paix. Les convoitises humaines le changèrent en rencontres sanglantes. C'est d'ordinaire le sort des pays pour lesquels la diplomatie moderne a inventé la dénomination d'États-tampons.

Destinée peu enviable! L'histoire d'un peuple-martyr, de la Belgique, champ clos de l'Europe, nous en fournit une démonstration aussi douloureuse que récente. A l'exception peut-être de la Flandre, peu de contrées ont été abreuvées de sang humain à l'égal de la Syrie. Ses annales nous permettent d'assister à un défilé incessant de conquérants, d'armées, de convois de prisonniers, de populations arrachées à leurs foyers. Les noms seuls changent : Hittites, Égyptiens et Assyriens, Ptolémées et Séleucides, Parthes et Persans, Sarrasins et Francs. Les plus grands capitaines de tous les âges ont de la sorte traversé la Syrie. Qui ne se rappelle les noms d'Alexandre et de Bonaparte? A cette sommaire énumération hâtons-nous d'ajouter Ramsès II, Nabuchodonosor, Jules César, Baibars, Sélim le Conquérant, et enfin Ibrahim pacha d'Égypte. Noms imposants; on les trouve presque tous réunis sur les stèles et les inscriptions de cet embryon de musée en plein air, qu'on nomme le col du Fleuve du Chien, au nord de Beyrouth.

Ramsès, Baibars, Ibrahim pacha... On aura remarqué la prédominance des illustrations militaires égyptiennes. Ces capitaines se laissèrent tenter par la fascination de l'Orient : le désir de châtier l'insolence des tribus bédouines, qu'attirait la proverbiale richesse des campagnes du Delta, de prévenir la menace des puissants empires asiatiques; et aussi, sous le régime instable des mamlouks, la nécessité de trouver un abri dans les forteresses des monts syriens contre les revers de fortune. Le canal de Suez a complètement modifié la situation. Cette colossale entreprise n'assure pas seulement une source de richesses, mais elle constitue pour le pays une incomparable ligne de défense.

Heureuses les nations qui n'ont pas d'histoire ! Les épreuves de l'heure présente suffiraient pour nous en convaincre. Encore ne faudrait-il pas abuser de cet axiome de sagesse bourgeoise. *Væ soli!* a dit l'Écriture. Comme pour les individus, l'isolement ne vaut rien pour les nations. Les entourer de murailles de Chine, c'est préparer leur décadence. Assurément les colossales monarchies babylonienne et égyptienne se montrèrent trop souvent d'incommodes voisins pour la Syrie. Mais le spectacle, le contact de ces puissantes civilisations devinrent pour elle un incontestable bienfait, un stimulant, dont mieux que personne son industrieuse population sut tirer parti. Celui de courtier, d'agent d'affaires entre les deux États rivaux, se disputant l'hégémonie en Orient, ne fut pas un des moins fructueux. Encore un métier où le Syrien a toujours excellé, où sans s'oublier lui-même, il servira, nous le verrons, les intérêts de la civilisation.

\*  
\* \*

Si la Providence a fait à la Syrie le don redoutable d'une situation trop en vedette, c'est parce qu'elle prédestinait ce pays à devenir la voie merveilleuse, reliant les trois parties de l'ancien monde. Lieu de passage : tout l'avenir, toutes les gloires de la Syrie tiennent dans cette fonction si modeste en apparence.

En descendant des plateaux iraniens, ou bien en remontant les eaux du golfe Persique et le cours des fleuves mésopotamiens, les routes de l'Inde, de l'Extrême-Orient venaient converger vers la Babylonie, cette Égypte asiatique. A la hauteur de Babylone devait s'opérer la bifurcation des deux routes majeures, menant vers l'Europe et l'Afrique. Cette bifurcation se trouvait arrêtée par l'Arabie. Sur ce point la gigantesque péninsule déployait l'hémicycle de ses steppes arides entre les terres limoneuses de la Mésopotamie et le couloir syrien, s'allongeant en bordure de la Méditerranée. L'interposition de cet obstacle avait pour résultat d'arrêter, à tout le moins de retarder considérablement, la marche directe des grandes caravanes. Pour le contourner, il fallait se replier vers le nord, redescendre la vallée de l'Euphrate jusqu'aux avant-monts du Taurus, venant barrer l'accès des plateaux anatoliens. Là, près du coude formé par le grand fleuve pour se rapprocher de la mer, le choix s'offrait, ou bien d'atteindre le golfe d'Alexandrette, ou de rejoindre plus au sud la Méditerranée, en

utilisant une des brèches ouvertes dans la chaîne des monts syriens <sup>(1)</sup>. Autant d'itinéraires jalonnés par les villes de Karkémich, d'Alep, d'Antioche, de Séleucie; artères de la vie commerciale, auxquelles Palmyre, Damas, les cités de la vallée de l'Oronte, les ports de la côte phénicienne, Sidon, Tyr doivent leur prospérité. Mais quel que fût le fléchissement sur la route montant de la Babylonie vers l'Europe ou vers l'Asie Mineure, le point de divergence se trouvait reporté en Syrie dans le voisinage de la Méditerranée. A peine avaient-ils franchi l'Euphrate, mis le pied sur la rive syrienne du fleuve, les voyageurs devaient changer, non de voitures, mais de direction. Il fallait opérer le transbordement des marchandises, sectionner les longues caravanes, aiguiller sur des voies divergentes les convois à destination de l'Anatolie, de l'Europe et de l'Afrique. De nos jours, même après l'établissement des chemins de fer, l'ensemble de ces opérations suffit pour assurer la fortune d'une localité. On devine si elles profitèrent à la Syrie, transformée pour ainsi dire en une vaste gare centrale. A ce carrefour des routes les plus fréquentées du monde ancien, la vie de l'humanité dut déployer une activité exceptionnelle. Là venaient s'équilibrer les forces des trois continents. Dans cette zone côtière se croisèrent les axes principaux suivant lesquels allait se développer l'histoire mondiale.

Resserrée entre la mer et le désert, offrant le seul trajet facile reliant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, la Syrie, grâce surtout aux Phéniciens, demeura longtemps un vaste entrepôt commercial, lieu de passage d'une caravane séculaire. Les récits de la Bible nous permettent d'assister, pour ainsi dire, à ce défilé ininterrompu, depuis la caravane des Ismaélites, allant vendre en Égypte le patriarche Joseph, jusqu'à celle des rois mages, aboutissant à l'étable de Bethléem. Un des meilleurs connaisseurs de l'Orient, saint Jérôme, atteste « l'ardeur innée des Syriens pour les opérations lucratives du négoce; cette passion les entraîne, assure-t-il, jusqu'aux extrémités de l'univers : *permanet in Syris ingenitus negotiationis ardor, qui per totum mundum lucri cupiditate discurrunt* <sup>(2)</sup> ». Ces paroles, vieilles de seize siècles,

<sup>(1)</sup> Comp. É. RECLUS, *La Phénicie et les Phéniciens*, dans *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 1900, p. 261-274.

<sup>(2)</sup> Œuvres de saint Jérôme, dans la *Patrologie latine* de Migne.

on les croirait extraites d'un rapport consulaire contemporain sur l'émigration syrienne.

Avec une décision hardie, les Syriens surent saisir le rôle de caravaniers universels, de rouliers des terres et des mers. Inaugurant sur des routes fixes comme un service de messageries, ils mirent les rives de la Méditerranée et les pays continentaux en rapports directs et provoquèrent la fusion de l'Occident avec le vieil Orient. Tout en se préoccupant principalement de leurs intérêts économiques, les peuples voyageurs hâtent la marche du progrès; ils servent d'intermédiaires entre les foyers civilisés, ou les mettent en communication avec les races moins avancées. Cette intervention devenait nécessaire dans l'antiquité surtout, où les peuples, vivant dans l'isolement, sans religion, sans civilisation communes, ne prenaient contact avec leurs voisins que sur les champs de bataille. Simultanément cette mission inconsciente se changeait en une source de profits. La Providence voulut l'ennoblir; elle transforma les Syriens en initiateurs, en précurseurs, courtiers d'idées aussi bien que de marchandises. On ne doit pas craindre d'exagérer les services rendus par les Phéniciens à l'humanité, en explorant les rivages de l'Europe occidentale, en dirigeant des caravanes à travers les brèches naturelles qui mettent en communication les vallées méditerranéennes avec les plaines de l'intérieur; mais surtout ils portèrent à tous les peuples un des plus étonnants instruments de civilisation : l'alphabet phonétique.

En furent-ils les inventeurs? Les dernières recherches nous imposent une grande réserve sur ce point. Mais ils s'en montrèrent les propagateurs les plus actifs, et ce n'est pas là un mince titre de gloire. Par la diffusion de cet incomparable progrès philologique, d'une portée autrement considérable que la découverte de l'imprimerie, les applications de la vapeur et de l'électricité, les Syro-Phéniciens opérèrent dans les connaissances humaines une véritable révolution. Elle permettra de reproduire les langages des peuples, avant même de les comprendre; révolution toute pacifique, destinée à rapprocher les races humaines.

Avec l'alphabet, les Phéniciens portèrent, jusqu'aux dernières limites de l'univers connu, les produits des ateliers égyptiens et chaldéens, confondus avec ceux de leur propre industrie. Ils y joignirent la connaissance d'instruments utiles, l'introduction d'animaux domestiques, de plantes

cultivées. Par leurs apports de métaux, de bois, de gommes, de tissus, de poteries, d'objets manufacturés de toute espèce, — les archéologues les ont retrouvés depuis en tant de contrées — ils acheminèrent les tribus des forêts occidentales vers la civilisation, en augmentant la somme de leurs besoins. De la sorte, la Syrie a, pendant tout un millénaire, fourni des modèles et transmis des procédés. Ses exemples et ses pratiques ont agi sur l'intelligence de tous les peuples, qui ont reçu la visite de ses marchands et les ont initiés à la vie industrielle. « *Phoenices*, ainsi s'exprime Pomponius Mela (1,12), *solers hominum genus, et ad belli pacisque munia erimum : litteras et litterarum operas, aliasque etiam artes, maria navibus adire, classe configere* », les Phéniciens sont une nation industrielle, aussi remarquable à la guerre qu'habile à profiter des avantages de la paix. Ils ont inventé les caractères alphabétiques et leurs diverses applications ainsi que d'autres arts, comme la navigation et la guerre navale.

Entre la civilisation très particulariste, très fermée de l'Égypte et celle des pays euphratésiens, entre l'esthétique de ces contrées aux symboles heurtés, étranges, et l'idéal plus humain de la Grèce, les Phéniciens servirent d'intermédiaires. Intermédiaires pratiques, je le veux bien — le Syrien demeure homme d'affaires — mais toujours intelligents. Ils imitèrent, ils reproduisirent. Par milliers leurs usines, leurs ateliers travaillèrent à copier des modèles égyptiens, babyloniens. Mais jusque dans ces œuvres utilitaires, destinées à l'exportation, on reconnaît l'empreinte, la mission de la race : celle d'agent de liaison. En s'efforçant de fusionner les écoles artistiques de leurs voisins, ils se firent la main, et se livrant à une inspiration moins impersonnelle, en s'aidant de la connaissance acquise par eux des marchés étrangers, ils s'appliquèrent à adoucir les angles, à atténuer les heurts, à fondre les contrastes; ils préparèrent de la sorte l'essor des civilisations méditerranéennes.

\*  
\* \*

Non seulement les Syriens ont été les entremetteurs entre les grandes civilisations de la haute antiquité et celles qui devaient préparer la société moderne. Par un privilège d'un rang infiniment plus élevé, ils ont présidé à l'éducation morale et religieuse de l'univers. Ils sont devenus les

« intermédiaires entre Dieu et l'homme<sup>(1)</sup> ». C'est là le côté le plus original de leur rôle historique, celui où ils ne rencontrèrent ni précurseurs ni modèles.

Les civilisations de la Chaldée et de l'Égypte, avec lesquelles la Syrie se trouva en contact perpétuel et, parfois, douloureux, dont elle recueillit, pour les transmettre au monde occidental, les sciences, les arts et l'industrie, ces civilisations ne manquaient ni d'éclat ni de grandeur. Mais comme elles se montraient dures et impitoyables! Si les idées de justice et de charité, de liberté et de responsabilité personnelles en face d'un Dieu, rémunérateur des actes humains, si ces concepts fondamentaux de toute bonne organisation sociale ont triomphé depuis; si, malgré des défaillances passagères, elles ont pénétré nos mœurs, pétri nos institutions, imprégné, pour ainsi dire, l'air que nous respirons, nous devons cette révolution, la plus considérable, la plus bienfaisante de l'histoire, aux législateurs, aux apôtres sortis du sein de la Syro-Palestine. Nous la devons surtout au plus grand de tous, à celui que l'humanité reconnaissante appelle le Sauveur.

Des Syro-Palestiniens nous tenons « ces intuitions fermes et sûres, qui dégagèrent la divinité de ses voiles » et, sans passer par l'intermédiaire long et compliqué des syllogismes et des déductions, où se complait la philosophie grecque, « atteignirent la forme religieuse la plus épurée ». C'est la gloire de la race syrienne d'avoir été choisie pour recevoir en dépôt la révélation, « la notion de la divinité, que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication<sup>(2)</sup> ».

La prière est une de ces manifestations qui s'élèvent spontanément des profondeurs de l'âme humaine. Elle atteste la conscience de notre faiblesse native en présence de l'infini. Aussi haut qu'il nous est donné de remonter dans l'origine des sociétés, nous y surprenons l'existence de la prière, fonction sociale et officielle. Les gestes variés de l'adoration, de la supplication, se trouvent reproduits à l'infini sur les plus anciens monuments; les formulaires conservés dans de volumineux rituels, étudiés, commentés par nos érudits. Ces documents archaïques recouvrent la surface des pylônes, des hypogées égyptiens, et leurs représentations serrées encomrent les

(1) GEORGES A. SMITH, *Historic geography*, 5.

(2) Cf. RENAN, *Histoire des langues sémitiques*, 3, 5, 475.

stèles de la Chaldée et de la Babylonie. Or, dans cette littérature si ancienne, nous aboutissons de nouveau à une constatation tout à l'honneur de la Syrie : ce sont les enfants de ce pays qui ont créé l'expression verbale la plus sublime de l'oraison, de la prière universelles. Véritables formules lapidaires, d'une gravité, d'une onction pénétrantes, s'adaptant à toutes les nécessités de l'âme, aux situations morales les plus diverses. Sans emphase, sans effort, les effusions inspirées des personnages bibliques excitent la componction, soutiennent notre foi, notre espérance en un monde meilleur; elles pleurent, elles implorent, elles remercient.

Quand tout change, dépérit autour d'elle, l'humanité, depuis trois mille ans, se nourrit de cette manne spirituelle, sans en épuiser la saveur féconde. Et cet enthousiasme mystique n'est le propre ni d'une génération, ni d'une race, ni d'une civilisation. Chrétiens, Catholiques, Orthodoxes, Anglo-Saxons, Germains, Latins, Slaves, Sémites ou Japhétites, nos dénominations, nos groupements ethniques, nos définitions religieuses peuvent différer; tous nous communions dans le respect, dans l'usage de ces formules, vieilles comme la foi des patriarches, débordantes de l'enthousiasme, des immortelles espérances des prophètes. Sous les glaces du Pôle, parmi les ardeurs des Tropiques, au voisinage des antipodes, on répète, on médite, on chante, on a traduit dans toutes les langues les effusions inspirées des voyants palestiniens.

Le savant y trouve l'aliment de son âme; elles soutiennent dans sa détresse l'humble femme du peuple et ravivent le courage de nos héroïques soldats!

Elle ne se trompe donc pas, la reconnaissance de l'Univers, lorsque, depuis près de 2000 ans, elle tourne ses regards attendris vers la Syrie, berceau de notre civilisation et des grandes religions monothéistes, théâtre des faits de l'Histoire biblique et des manifestations divines, destinées à changer la face de la société. Tous les progrès, toutes les conquêtes de la vie morale ont trouvé leur inspiration première dans un principe proclamé sur cette terre généreuse.

Généreuse! c'est trop peu dire. Terre sainte, elle l'est éminemment par les événements extraordinaires accomplis en son sein, par les souvenirs émouvants qu'elle rappelle. La majorité des scènes évangéliques ont eu pour théâtre la Galilée. Or, pendant plusieurs siècles, la Galilée demeura



sous la mouyance politique et économique de la Phénicie. Les bourgades d'où sortirent les Apôtres, nous les retrouvons pour ainsi dire dans la banlieue d'Acre et de Tyr, districts visités par le Christ. Un des plus touchants souvenirs de cette prédication nous est demeuré dans l'épisode de la Chananéenne, de la Syro-Phénicienne, comme l'appelle l'Évangile. Nous ne pouvons oublier que le centre et le nord de la Syrie virent se former les primitives communautés chrétiennes, que l'appellation de chrétien y fut donnée pour la première fois, que cette région servit de base à l'évangélisation du reste de la terre. *Courtiers d'idées!* Les Syriens le deviendront désormais dans la plus haute acception du mot.

Nous devons revendiquer cette priorité pour la race syrienne : elle nous a donné les apôtres, les évangélistes, les premiers prédicateurs de la bonne nouvelle. Les Grecs, les Latins sont seulement venus après, entraînés sur les pas des Syriens. Leur rôle prépondérant dans l'établissement, dans la première propagation de la religion chrétienne, cadre d'ailleurs avec une remarque de Montalembert : « Il en a été, dit le grand orateur, de la religion, comme de la gloire des armes et de la splendeur des lettres. D'après une loi mystérieuse, mais incontestable, c'est toujours d'Orient en Occident qu'ont marché le progrès, la lumière et la force. Ainsi que la lumière du jour, elles naissent en Orient, mais pour monter et briller de plus en plus à mesure qu'elles avancent vers l'Occident<sup>(1)</sup>. » Voilà de quoi nous mettre tous d'accord, s'il pouvait être question de prééminence.

Ne l'oublions pas : *Ex Oriente lux*, la lumière nous vient de l'Orient, et l'honneur appartient aux précurseurs. Ainsi le proclame un dicton arabe, *النفل للمتقدم*; aussi ne craignons-nous pas de dire, en modifiant une parole célèbre : si nous envisageons notre vie supérieure, celle de l'intelligence et de l'âme, tout homme a deux patries : la sienne, puis la Syrie. Pour beaucoup d'entre nous la topographie de la Syro-Palestine fut la première initiation à la géographie étrangère. Avant de connaître les noms des villes mondiales, nous avons prononcé ceux de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth. Quand nous ignorions encore les titres du personnage présidant aux destinées de notre patrie, les noms des rois mages nous étaient devenus familiers, et notre jeune imagination nous entraînait à leur suite

<sup>(1)</sup> *Moines d'Occident*, I, 142.

sur les âpres sentiers de la Judée. L'exode du Christ fuyant devant la fureur d'Hérode nous a révélé tout d'abord le nom de l'Égypte hospitalière, toujours accueillante pour les proscrits, pour les victimes de toutes les tyrannies.

\*  
\* \*

Je termine sur cette constatation : elle suffit à nous dicter notre attitude. Tous nous avons contracté à l'égard de la Syrie une dette sacrée. Rien donc de ce qui doit hâter sa délivrance, contribuer à lui rendre sa splendeur première, lui permettre d'oublier les épreuves passées, aucun article de ce programme libérateur ne doit nous laisser indifférents.

En ce début de la nouvelle année, il nous est permis de saluer l'aurore de jours meilleurs. Héritière d'un incomparable passé, la Syrie n'aura pas à regretter de s'être préparée dans le recueillement d'un travail persévérant. Dans l'Orient de demain, son industrieuse population, armée de sa double culture orientale et occidentale, se voit appelée à reprendre son rôle traditionnel d'intermédiaire, d'initiatrice. Elle trouvera dans cette pacifique et glorieuse mission l'emploi rémunérateur de ses riches facultés. Délivré du cauchemar turc, le monde arabe va se réveiller de son sommeil séculaire. Depuis plus d'un demi-siècle, centre de la renaissance des lettres arabes, la Syrie peut beaucoup pour hâter cette résurrection. L'exemple de l'Égypte, la nation-sœur, ouvre les plus consolantes perspectives. La tâche est immense et réclame toutes les bonnes volontés. Dans l'œuvre de restauration, les descendants des hardis Phéniciens, les émules des Palmyréniens, des Nabatéens, commerçants infatigables et constructeurs de monuments, les Syriens modernes sont appelés à représenter un des principaux éléments de progrès et de rénovation ! Leur pays retrouvera de nouveau les avantages de sa position centrale au sein de l'antique Orient. Ce sera la réalisation de la vision du prophète Ézéchiel (V. 5) : *« in medio gentium posui eam et in circuitu ejus terras »*, je l'ai placée au milieu des peuples, au centre de vastes régions.

R. P. H. LAMMENS.



LES

# DIVERS ASPECTS DU DÉSERT ÉGYPTIEN

## ET LEURS CAUSES GÉOLOGIQUES<sup>(1)</sup>

PAR

LE D<sup>r</sup> W. F. HUME, D. Sc., F. R. S. E., A. R. S. M.

---

Considérons pour un moment l'étendue du pays où nous vivons, cette Égypte désertique qui est en partie l'objet de nos études. Il y a quelques années, M. le Professeur Walther m'avait envoyé son volume sur la *Geologie Deutschlands* auquel était jointe une carte géologique de l'Allemagne à l'échelle de 1 : 2,000,000. Nous avons précisément publié une carte géologique de l'Égypte à la même échelle, et je fus étonné de voir que les deux cartes étaient à peu près des mêmes dimensions; c'est que la carte de l'Allemagne avait absorbé de grands territoires en Danemark, en Hollande, en Belgique, en France, en Suisse, en Autriche et en Pologne : preuve visible des ambitions futures que je n'avais pas saisies au premier moment. Ainsi on est amené à déterminer l'étendue exacte de l'Égypte, le résultat étant que ce pays *égale la France et l'Allemagne réunies*. Mais si les étendues désertiques sont si immenses, les choses sont tout autres quant à l'espace cultivé, qui, d'après le vrai mot d'Hérodote, est le don du Nil. Delta et vallée du Nil ensemble n'excèdent pas la moitié de la Belgique, et pourtant sur cette terre historique demeurent plus de 12,000,000 d'habitants, dont plus de 5,000,000 sont dans le Delta. Mais l'Égypte est tout autrement intéressante : elle est le carrefour de *routes* de première importance depuis les temps historiques les plus reculés. C'est le *lien* entre la *civilisation* et la *barbarie*. Au nord, là où le Nil confond ses eaux fécondes avec la mer Méditerranée, la civilisation a planté son drapeau à

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société sultanieh de Géographie le 7 février 1916.

Alexandrie depuis des siècles, ville commerçante et intellectuelle; au sud, le même fleuve se perd dans les régions de l'Afrique centrale habitées par les races les plus barbares.

Mais c'est l'Égypte aussi qui est le *lien* entre *civilisations* différentes. Par le canal de Suez, dont la France et l'Égypte peuvent être toujours fières, les grandes civilisations de l'Ouest sont reliées à celles des anciennes nations des Indes, de la Chine et du Japon, ainsi qu'aux nouvelles démocraties de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Même avant le percement du Canal, la vieille route du Golfe d'Akaba était parcourue par les flottes de Salomon et les chercheurs d'or de l'Afrique et des pays de l'Arabie.

Mais aussi l'Égypte est un *lien* entre le présent et le passé. Toujours elle a été en relations avec les grands empires, anciens ou nouveaux. C'est ici qu'ont régné les Usurtasen et les Ramsès; c'est ici que sont venus en conquérants les Nabuchodonosor, les Cambyse, les Alexandre et les César. Et que dirons-nous des Califes, des sultan Sélim, des Bonaparte, des Méhémet-Ali, sans parler de mes compatriotes? Une longue liste de nations ont enrichi l'histoire par leurs victoires en paix ou en guerre, et l'Égypte est restée toujours au centre de leurs ambitions ou de leurs intérêts.

Et c'est la même chose en ce qui concerne les grandes religions, car c'est sur ce sol fertile que les Juifs ont consolidé les anciens documents écrits par leurs prophètes et leurs princes; c'est encore dans ce pays que le christianisme a pris son essor philosophique et monastique, et c'est sur les bords du Nil que s'est fondée la plus grande université musulmane. Si nous laissons de côté l'homme et ses activités, nous nous trouvons en présence des contrastes les plus frappants entre la riante vallée du Nil, le désert sans bornes et monotone du Sahara libyque, et les déserts montagneux et sauvages (*wilderness* des Anglais) qui élèvent leurs cimes rugueuses et stériles aux bords de la mer Rouge et dans la péninsule du Sinaï.

## LE NIL.

Considérons pour un moment le grand fleuve lui-même, source de toutes les richesses de ce pays si plein de vie et d'activité. Pourquoi a-t-il cette régularité si remarquable des crues par lesquelles les eaux fertilisantes arrivent à des périodes invariables de l'année, sans le moindre arrêt? Nous

en trouvons l'explication dans les conditions atmosphériques, si bien expliquées par M. Craig, Contrôleur du Département de la Statistique. Au mois de juin, la dépression due aux moussons commence à se former au nord du golfe Persique; la région de faible pression de la vallée du Nil y est absorbée et en conséquence des vents du sud-ouest traversent l'Afrique, de l'ouest (bord Atlantique) vers les Indes. Ces vents, chargés d'humidité, rencontrent les massifs abyssins (de 3000 à 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer); ils s'élèvent et déposent ainsi l'humidité qu'ils contiennent sous forme de pluie, et donnent les averses intenses de juillet et août. Ainsi il arrive que dans un seul mois il tombe plus de pluie en Abyssinie que durant toute l'année à Alexandrie. Les hautes montagnes de l'Abyssinie sont composées de roches volcaniques très riches en feldspath, qui se désagrègent facilement, produisant des argiles riches en matières fertilisantes; et ce sol ainsi formé est transporté pendant les mois de grandes averses par le Nil Bleu et l'Atbara à la vallée du Nil proprement dit, et par le Sobat au Nil Blanc.

Pendant la crue on voit à Omdurman un effet très remarquable. Le Nil Bleu, roulant avec une intense rapidité ses eaux couleur rouge-brun (les fameuses eaux rouges), retient celles du Nil Blanc, qui par ce fait devient un lac immense dont les eaux sont retenues comme par une digue. J'ai moi-même vu les pélicans se tenant en ligne sur le Nil Blanc, entre Khartoum et Omdurman, comme s'ils étaient sur un sol stable, et attrapant les poissons dans le Nil Bleu, qui filait devant eux à une grande vitesse. Peu à peu, après octobre, le Nil Bleu perd ses forces et à la fin de l'été, c'est le Nil Blanc seul qui pourvoit aux nécessités de l'Égypte. Si maintenant nous suivons le cours du Nil vers le nord, nous remarquons une série de faits très intéressants.

A Khartoum, par exemple, nous rencontrons les premiers dattiers, qui ne poussent pas plus au sud que le 15° de latitude N. A Omdurman aussi nous avons affaire à une ville dont les habitants sont au fond en pleine barbarie quoique, sous l'influence de la paix, elle ait fait un effort commercial très sérieux.

A cent kilomètres au nord de Khartoum nous remarquons un changement très frappant dans le caractère du pays bordant le fleuve. Jusqu'alors le Nil est d'une grande largeur (presque deux kilomètres), les rives sont

basses, les bords plus ou moins fertiles. Au ravin de Shabluka la scène change. De hautes falaises de roches volcaniques rétrécissent le cours du fleuve, qui descend par une pente abrupte. Nous sommes à l'entrée de la région des eaux troubles : les fameuses cataractes.

Une étude, même superficielle, nous démontre que ces conditions sont associées avec un changement dans la composition géologique des terrains avoisinants. Aussi longtemps que la rivière traversait des pays de grès (appelé grès nubien), roche homogène qui forme de vastes étendues dans le Soudan, le fleuve est large et son courant paisible; il coule entre des bords d'une hauteur modeste, formés par ses propres limons. Mais aussitôt que nous entrons dans les régions de gneiss et de granits, roches mixtes et hétérogènes, le Nil coule entre de hautes falaises, brisées par des cataractes, où les eaux tourmentées se heurtent à un nombre remarquable de petits îlots.

Ces barrières sont dues au fait que les granits qui ont pénétré les gneiss sont beaucoup plus résistants que les roches qu'ils ont envahies et ainsi quand les deux sont soumis à l'érosion aérienne ou fluviale, le granit reste en bandes solides s'élevant au-dessus des plaines formées de gneiss, et forme des digues solides s'opposant à l'avance des eaux. C'est le même fait qui se produit à Shabluka, entre Abou Hamed et Merowe, dans les régions de Batn el Hagar au sud de Wady Halfa, ou à Assouan.

Ici aussi nous avons un des centres où les sables commencent leurs voyages. Les roches granitiques et le gneiss, qui sont en grande partie composés de minéraux de quartz, de feldspath, de mica ou d'hornblende, sous l'effet des grands changements de température, subissent des effets de contraction et d'expansion; ces différents éléments se séparent, les feldspaths sont décomposés sous l'action des variations atmosphériques et forment des argiles, et les quartz qui, formés de silice, résistent à ces effets, sont emportés par le fleuve. Il est possible aussi de se faire une idée relative de la longueur de la période écoulée depuis que les grains de quartz se sont détachés de la roche mère. Si les grains sont excessivement anguleux, avec côtes se terminant en crêtes aiguës, nous pourrions dire qu'ils ont seulement commencé leur voyage par transport fluvial; au contraire, s'ils ont été longtemps en mouvement, soit par les courants des fleuves ou par l'effet du vent, ils se frottent les uns aux autres et s'arrondissent peu à peu.



Ainsi les bancs de sable qu'on retrouve dans le fleuve en aval des cataractes sont composés de grains anguleux, tandis que plus au nord les grains arrondis sont beaucoup plus en évidence. Les pays des cataractes sont aussi intéressants au point de vue ethnographique, parce que ici, dans ces parages stériles et difficiles à atteindre, la race berbère a continué à exister, gardant son langage et aussi la religion chrétienne bien des siècles après la conquête musulmane de l'Égypte au nord et des plaines du Soudan au sud. Chaque grande expédition a trouvé dans les cataractes une barrière où le génie militaire devait développer ses forces les plus considérables.

Mais à Assouan les cataractes se terminent, et nous entrons dans cette vallée du Nil si bien connue, où le fleuve est bordé de riches cultures dominées de chaque côté par des falaises hautes de plusieurs centaines de mètres par lesquelles se termine le désert. C'est le pays de l'ancienne civilisation, où les temples se succèdent depuis Kom Ombo jusqu'à Thèbes, et par Dendérah et Abydos jusqu'à la région de Memphis et des Pyramides. Pour nous aussi les richesses agricoles présentent un vif intérêt, et les nombreux forages qui ont été exécutés nous donnent une idée assez exacte des caractères du sous-sol. Ces expériences ont démontré que sous l'alluvion du Nil si bien connue (qui n'excède pas 10 mètres d'épaisseur), on trouve toute une série de sables et graviers (avec très souvent une seconde couche d'argile), dont la base n'a presque jamais été atteinte. Ici se trouvent les eaux du niveau des puits artésiens, qui varie entre 30 et 70 mètres au-dessous de la surface. Une seconde nappe souterraine a été dernièrement reconnue dans la Dakahlieh à une profondeur approximative d'une centaine de mètres.

Considérons maintenant les changements géologiques qui sont survenus dans le pays. Ceux qui voyagent sur la côte d'Égypte auront remarqué que les eaux sur les côtes nord entre Alexandrie et Port-Saïd n'ont plus le bleu profond de celles de la haute mer, mais sont plutôt jaune-verdâtre. Si l'examen est approfondi et les eaux évaporées, on trouve un restant d'argile ou sable très fin qui en réalité se dépose peu à peu au fond de la mer. Ainsi les matériaux lourds (les graviers) tombent le plus vite, et sont amoncelés près de la côte, les sables fins plus au large, et les argiles à des distances assez éloignées des rives. Mais comme les courants du fleuve

changent chaque saison, des matériaux de différent diamètre peuvent être superposés en plan horizontal, donnant lieu à la *stratification* des couches et souvent à leur *alternance*. Ainsi des graviers et des sables peuvent être entremêlés à des argiles, et les matériaux les plus grossiers sont ordinairement les moins étendus en direction horizontale.

En s'éloignant des côtes où les matières détritiques sont déposées, on se trouve en haute mer, où les expéditions océaniques des dernières années ont fait des découvertes des plus intéressantes. Immédiatement au-dessous de la surface de la mer vit une foule d'animaux microscopiques qui, malgré leur taille infime et leur structure simple, ont le pouvoir de construire des coquilles d'une beauté remarquable. Ces coquilles sont composées de carbonate de chaux, et quand l'animal gélatineux meurt et pourrit, l'eau peut entrer, et peu à peu elles descendent.

Les sondages faits en plein océan montrent qu'elles s'entassent sur le fond, où elles ensevelissent en même temps les restes des animaux plus grands (crabes, oursins, etc.) qui vivent à ces grandes profondeurs. Mais ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est que les dépôts ainsi formés correspondent, même dans le détail de leur structure, à des calcaires qui sont maintenant bien loin de la mer, ou même en plein désert. Ainsi dans les falaises du Mokattam on trouve des oursins, des crabes, des coraux, et souvent en traversant les vastes espaces arides du Sahara on marche sur des roches où pullulent des êtres fossiles d'un caractère franchement marin. Pour expliquer ces phénomènes, qui paraissent si remarquables quand nous comparons notre petitesse humaine avec l'univers infini dans lequel nous vivons, nous avons recours à l'explication du *mouvement terrestre*.

Notre terre n'est pas une planète d'une rigidité absolue, mais elle subit des mouvements plus ou moins prononcés. Les tremblements de terre avec changement subit de la surface nous sont bien connus, mais il est probable que ce sont les effets lents qui produisent les plus grands résultats. C'est un fait bien établi que certaines parties de la terre en ce moment envahies par la mer étaient autrefois bien loin des côtes, tandis que d'autres, autrefois sous les flots, forment maintenant partie intégrale de la terre ferme. Si les mouvements sont très prononcés grâce à la contraction séculaire, les couches sont soumises à des *plissements* souvent sur une échelle grandiose; si ces mouvements sont sous-marins, ils font quelquefois surgir des terres

au-dessus de la surface de la mer. Ainsi naissent les continents et les grandes chaînes de la surface terrestre, et ainsi devient tout à fait compréhensible la découverte des restes fossiles à de grandes distances des mers actuelles. Des projections montrent des exemples frappants de la ressemblance des plissements des couches solides avec les vagues de l'océan.

Mais, il y a plus : la terre peut se briser, une partie des couches glissant plus bas que les autres le long d'une surface inclinée, et formant alors une faille. Par ce moyen, des strates qui autrement seraient érodées échappent à l'érosion parce qu'ils sont retenus entre des formations plus anciennes. Des failles énormes sont l'origine des grandes montagnes à pente rapide qui bordent la dépression dont le golfe de Suez est le centre. Les failles, même de petite taille, ont des effets assez sérieux dans les mines de charbon, parce que les couches de charbon peuvent finir d'une manière abrupte à la faille, sa continuation étant ou plus haute ou plus basse de l'autre côté du plan d'inclinaison.

Les volcans nous démontrent qu'il y a de grandes régions de la terre où les matières liquides ne sont pas très loin de la surface. Ces matériaux peuvent monter par les fractures dont nous venons de parler, et les fentes sont remplies par eux. Là ils se refroidissent plus ou moins vite, devenant finalement des roches d'une grande solidité. Si le refroidissement est rapide, les roches tendent à devenir d'aspect homogène et vitreux ; s'il est lent, les cristaux peuvent se développer, et elles deviennent d'aspect hétérogène comme les granits. Les études microscopiques montrent que même les roches d'aspect homogène sont en grande partie composées de cristaux, mais de très petite taille. Les restes de volcans et des roches qui ont pénétré des fentes et se sont étendues sur la surface sont très développés en Égypte depuis l'oasis de Bahariéh à l'ouest jusqu'à la presqu'île du Sinaï à l'est, et du nord près du Caire jusqu'aux cataractes de Shabluka ; ils composent même la partie la plus importante du bassin du Nil en Abyssinie. Ainsi l'état actuel de la terre est dû soit aux mouvements lents de la surface terrestre, en plan plus ou moins horizontal, soit à des plissements provoqués par la contraction des couches ou par l'intrusion de roches à l'état liquide.

C'est cette surface que nous allons maintenant étudier de plus près en traversant d'abord le grand désert Libyque pour nous diriger sur l'une des

oasis, et ensuite en gagnant à travers les montagnes du Nil la mer Rouge et la péninsule du Sinaï.

La première chose qui nous frappe en montant de la vallée du Nil au désert de l'Ouest, c'est qu'il y a une division marquée entre la plaine et la vaste région aride où nous entrons. Une falaise abrupte ou une pente rapide les séparent. Sur ses flancs reposent de grandes masses de sable rouge-jaunâtre; mais arrivés au sommet du plateau désertique, au lieu du sable nous trouvons une surface composée de blocs de calcaires et d'autres roches qui couvrent la partie plus solide, de même composition que les fragments. La raison en est très simple : les vents qui soufflent à travers ces vastes étendues emportent les petits grains de sable, qui peuvent seulement se déposer sous la protection de la falaise. Grâce à ces circonstances, il ne reste à la surface que les parties les plus solides, et même celles-ci sont à leur tour graduellement réduites en poussière par les effets d'expansion et de contraction dus aux changements de température. Dans le désert entre Khargeh et le Nil on trouve le sol désertique couvert de grands blocs de silex, qui ressemblent à des melons, et dans d'autres parties les roches calcaires sont sillonnées d'une façon remarquable par les sables en mouvement.

Les couches qui composent le Sahara libyque sont presque horizontales et ainsi une fois montés sur le plateau, nous poursuivons notre marche à travers une vaste plaine ou dans un pays légèrement ondulé. La raison de cette monotonie uniforme de niveau est qu'en grande partie les vents emportent les restes des couches friables et se trouvent enfin en contact avec une couche plus résistante qui forme la surface du sol sur de grands espaces.

Sur ces plaines on poursuit la marche pendant plusieurs jours vers l'ouest sans trouver ni ombre ni eau. Pendant l'été les jours sont torrides, mais très souvent l'air est beaucoup plus frais que dans la vallée. En hiver, au contraire, le froid est beaucoup plus intense, et entre Khargueh et Kurrur en janvier nous avons subi des températures de  $-4^{\circ}$  C., nos Arabes, pour ne pas dire nous-mêmes, souffrant beaucoup du froid intense. Mais enfin, la scène change. Nous arrivons aux bords de grandes dépressions et notre vue s'étend sur une grande région où au milieu de l'aridité générale on voit çà et là de petits espaces d'un vert foncé, où l'on trouve de l'eau, des

palmiers, des habitants : ce sont les fameuses oasis. Leur présence ici est due, d'après les études faites à ce jour, à la présence de grès sous les calcaires, qui sont venus plus près de la surface par suite des mouvements terrestres. Ces régions ont été assujetties à l'érosion, et une fois les grès exposés, les vents les ont détruits avec une facilité extrême, tandis que les calcaires de chaque côté étant plus résistants, forment les falaises qui indiquent les bords du grand plateau désertique. Les grès permettent aussi le passage des eaux souterraines qui trouvent leurs sources originales dans des régions du sud où la pluie tombe librement et en quantité sur des localités où les grès arrivent à la surface.

## LE DÉSERT À L'EST DU NIL.

Tout autre est le désert qui s'étend entre le Nil et la mer Rouge et le golfe de Suez. Ici nous n'avons plus un vaste plateau à vue ininterrompue, mais nous nous trouvons en présence de montagnes qui s'élèvent jusqu'à 2,000 mètres, et pour une grande partie du temps le chemin se poursuit dans des ravins qui se dirigent vers le Nil ou la mer Rouge. Partout on voit l'effet de l'érosion par la pluie, qui, quoique rare, est excessivement abondante pendant quelques heures, produisant des torrents formidables. Dans cette partie de l'Égypte les mouvements terrestres ont été beaucoup plus accentués et comme résultat les roches granitiques ont été amenées à la surface et mises au jour par l'effet de l'érosion, et surtout de la pluie. Grâce à cela la végétation est beaucoup plus répandue, surtout dans les hautes montagnes, et l'on trouve des palmiers, des tamaris, des acacias, qui donnent quelquefois un aspect un peu riant aux traits sévères de ces collines arides, qui s'élèvent en pics à formes dentelées au-dessus des vallées. Les noms donnés par les Arabes indiquent quelquefois ces caractères : ainsi Abou Harba (Père des Lances), où une série de dents s'élève au-dessus de la ligne générale.

On n'attendrait pas que ces montagnes arides soient d'aucun intérêt, sauf pour l'explorateur ou quelques Arabes nomades; mais à vrai dire, depuis les temps les plus reculés les métaux précieux ont été exploités ici. Ainsi les Pharaons et surtout les grands monarques de la XIX<sup>e</sup> dynastie

ont développé l'extraction des mines d'or dans toute la région du sud-est de l'Égypte, et ont pris les riches dépôts qui se trouvaient près de la surface, dans les veines de quartz. Encore aujourd'hui il y a des mines à Baramia, Um Nabadi, Korbai, qui de temps en temps ont donné des résultats. Dans ces montagnes on trouve aussi les anciennes mines de cuivre de Ramsès, les schistes à mica avec l'émeraude d'Égypte (une forme de beryl), et beaucoup de pierres ornementales, surtout le porphyre impérial du Dokhan, fameux aux temps des empereurs romains, qui exploitaient aussi les granits gris du Mons Claudianus au nord de Kosseir.

Dans les temps modernes, une nouvelle activité s'est développée et aujourd'hui ces montagnes stériles voient à leurs pieds des mines de phosphate, du pétrole, et jusqu'à un temps très récent, du plomb.

Notre voyage à travers l'Égypte est terminé et sur les bords de la mer Rouge nous sommes en contact avec les mers qui baignent les côtes des Indes, de Chine et de l'Australie, l'Égypte étendant ainsi ses bras vers l'Extrême Orient, tandis que par Alexandrie et Port-Saïd elle est en relations intimes avec les grandes nations de l'Occident, et par le Nil avec les populations barbares de la région équatoriale de l'Afrique.

D<sup>r</sup> W. F. HUME.

# LA COLONIA ERITREA<sup>(1)</sup>

PER IL

R. P. CARLO TAPPI.

---

La Colonia Eritrea, questa primogenita dello spirito coloniale della nuova Italia, ha una lunghezza costiera di mille chilometri partendo a sud da Dadato sul Wadi Ueima, il 12°32' di L. N. sino al Capo Casar. Nell'interno si prolunga lungo l'altipiano abissino dal quale però è divisa da tratto della Dancalia, poi si espande nella sua massima larghezza, dal monte Abu-Giamal a sinistra del Gash a sud di Cassala sino al capo Dumeira, per restringersi poi di nuovo lungo il confine sudanese sino al capo Casar. La superficie totale della colonia è così di soli chilometri quadrati 118.609 comprendovi le isole Dahlac. La popolazione è di soli 290.000 abitanti, bisogna però notare che il censimento è di parecchi anni fa, nè pare abbia peccato di esagerazione mentre la popolazione cattolica vi è calcolata a meno di tremila anime, mentre invece vi supera le ventimila. Non vorrei che si credesse che la popolazione sia aumentata in proporzione, certamente è però molto superiore al numero ufficiale. Finora, data la pace che regna in colonia, tende piuttosto ad aumentare col far ritornare agli antichi lari numerosi nuclei di popolazione indigena, che in altri tempi per timore delle guerre avevano esulato in Abissinia. La popolazione bianca composta in gran parte da Italiani e da Greci passa di poco i 4000 abitanti, non compresa s'intende la guarnigione.

Orograficamente ed idrograficamente l'Eritrea appartiene al sistema abissino, nella Dancalia la pianura è continua, mentre nell'Eritrea propriamente detta si può dire che non vi è pianura poichè le elevazioni cominciano a farsi sentire a pochi chilometri dal mare. La linea principale del dislivello eritreo ha le ambe Mascal, Masra', Terica e Tacara' che passano tutte i 2500 metri; il monte Suaira nello Scimenzana raggiunge i 3013

---

(1) Conferenza fatta alla Società Sultania di Geografia il 4 marzo 1916.



metri di altezza ed è la più alta vetta dell'Eritrea. Queste montagne sono per lo più a ripido pendio, la vegetazione che le copre varia a seconda l'altezza, cominciando dalle acacie ombellifere nelle pianure, passando pei sicomori ed i Baobab salendo cogli ulivi e le euforbie candelabri. Dato il ripido pendio dei monti eritrei, il sistema orografico è formato per lo più da soli torrenti, i due corsi principali sono l'Anseba ed il Barca ed ancor essi possono essere classificati tra i torrenti perchè nella stagione asciutta non vi corre più acqua. Malgrado questo inconveniente l'acqua non manca in colonia perchè vi abbondano le vallate o conche più o meno vaste nelle quali nella stagione piovosa defluiscono le acque montane e vi formano dei sub-strati acquei che durano tutto l'anno, e servono anche a scopi agricoli.

Etnograficamente l'Eritrea porge un vasto campo di studii perchè la popolazione vi è così varia, e fu soggetta a tante vicende migratorie, che non credo sia tanto facile lo stabilire quali siano state le popolazioni aborigene. Attualmente il nucleo più importante, se non per numero, certo per intraprendenza è quello abissino, il quale però è lontano dall'essere omogeneo poichè l'elemento Calla va prendendo un predominio evidente sul tigrino. Dopo, vengono gli Arabi della costa, come commercianti e marinari, il resto della popolazione è composta da genti Beni-Amer, Ababda, simili dedite principalmente alla pastorizia. Quanto a religione gli abitanti della Colonia per tre quarti appartengono alla religione musulmana, come dissi più di 20.000 sono cattolici; circa altrettanti sono pagani. Per la ragione detta in principio della poca attendibilità della statistica ufficiale mi astengo dal dare il numero dei seguaci della religione cofto scismatica e di quella dei protestanti, mi sembrano troppo esigue.

Da circa diciotto anni l'Eritrea ha cessato d'essere una colonia militare, ed ha quindi un governo borghese (stavo per dire civile, ma mi son trattenuto nella tema che non mi si fraintenda). A capo della Colonia vi è un Governatore coadiuvato da un Segretario Generale, sotto i quali vi sono i vari Direttori generali per gli affari civili, finanze, ferrovie, ecc. ed il Comandante delle truppe. Anche pel governo dell'Eritrea si lamenta che vi sia troppa burocrazia, questa lamentela la si trova endemicamente in tutti i paesi civilizzati; per l'identica ragione vi è anche colà il lamento che si potrebbe aver una miglior distribuzione di impiegati poichè in certi uffici il lavoro è troppo ed in altri viceversa. La Colonia è poi suddivisa in otto

commissariati. L'Hamasen con capitale Asmara ed una popolazione di abitanti 35.000 dei quali 12.000 in Asmara stessa. Il Commissariato di Massaua col capoluogo omonimo e 29.655 abitanti (se si tien conto dei villaggi finitimi abitati dagli indigeni la popolazione di Massaua è identica a quella di Asmara). L'Acchelé Gusai con capitale Adi-Cajeh e 53.129 abitanti. Il Seraé, capitale Adi-Quala e 36.245 abitanti. In queste due province la maggioranza della popolazione è cristiana. Il Commissariato di Cheren con capitale omonima è il più popolato poichè conta 62.230 abitanti; grazie alla sua posizione centrale tra i territori del Sudan e della costa è il miglior centro stradale : per ora vi convergono le carovane, quando la ferrovia avrà raggiunto le pianure del Barca diverrà certamente un bel centro ferroviario. Il Commissariato del Barca con capitale Agordat ed una popolazione di 36.862 abitanti al presente è il miglior centro eritreo per la coltura del cotone. Nel Commissariato del Gasc e Setit con capitale Barentu' e 19.556 abitanti vivono le uniche popolazioni pagane dell'Eritrea i Baza e Cunama. La Residenza del Sahel avrà un grande avvenire agricolo quando saran eseguiti i lavori di sbarramento dell'Anseba al sud di Cheren.

Il Commissariato di Assab o della Dancalia è il meno popolato e quello che presenta minori speranze di progresso, ha soli 2071 abitanti. Credo che al giorno d'oggi siasi completamente abbandonata l'idea di farlo un centro di attrazione del commercio abissino specialmente in considerazione del non lontano Gibuti colla sua ferrovia. Può sembrar ingrato l'abbandono di un posto che pure è stato il nocciolo di tutta la Colonia, ma in affari coloniali non sono nè i Governi, nè i commercianti che si lasciano guidare dal sentimentalismo; se questo istinto utilitario si fermasse soltanto nell'abbandono di qualche plaga difficile, meno male ancora! In Assab vi è una colonia penale. Mentre durante il periodo del militarismo il governo coloniale si era perso in tentativi di allargamenti territoriali, col primo governatore civile, l'On. F. Martini, si ebbe di mira lo sviluppo economico della colonia e la si cominciò a dotare di un bel nucleo stradale; a dir il vero anche prima si era sentito il bisogno di aver delle buone strade ed i battaglioni indigeni nei tempi di pace erano impiegati nell'aprire prima delle mulattiere che allacciassero i diversi presidii e poi i capoluoghi fra di loro; le mulattiere venivano poi trasformate in carrozzabili : il sistema di adoperare dei soldati indigeni per i lavori stradali finora è ancora quello che ha dato

maggior frutto ed utile, se non isbaglio è ancora parzialmente in uso. I soldati del treno o della Tappa come li chiamano in Colonia sono poi quelli che anch'oggi utilizzano le strade coloniali, poichè, salvo rare eccezioni, il servizio dei carri e vetture pei diversi centri coloniali vien fatto a mezzo dei veicoli e dei soldati indigeni del Treno. Questa direzione militare ha in colonia un bel numero di camions automobili, carri e vetture, ed oltre il servizio per le truppe fa anche quello pei viaggiatori e commercianti. Da Asmara a Cheren, Saganeiti ed Adi-Ugri vi è un servizio di diligenze bisettimanale per i viaggiatori e lor bagaglio; per chi vuol una carrozza od un carro li può avere dirigendosi alla direzione del servizio a prezzi miti. Trattandosi di carrozze sono per lo più tirate da tre muletti abissini, e l'auriga indigeno di militare ha sol la divisa e il revolver d'ordinanza che è attaccato ad un gran cordone che spicca sul suo petto; si parte al trotto e così si continua per tutta la tratta grazie alla bontà delle strade che sono molto ben tenute, nei tratti ove le piogge od altre intemperie le han guaste subito vi si pon sopra un buon strato sassoso e così la strada vien riparata, allo spianamento pensano i muletti ed i veicoli che vi passan sopra. Ogni ora od al più ogni ora e mezza vi è una fermata per il cambio dei muletti, osservai che ve ne sono sempre in deposito in quantità da poter supplire ad un bel movimento di passeggeri o carri; grazie a questo sistema di ricambi dei quadrupedi si possono fare più di nove chilometri all'ora anche se le strade siano in salita. Tornando da Cheren fummo sorpresi in una rigida salita da un violento acquazzone che cambiava la strada in un torrente, l'acqua vi si rovesciava da tutte bande in modo violento, e per mè anche pauroso, ma i nostri muletti continuavano a trottare e se vi fu ritardo l'ebimo perchè ad un certo punto già sull'altipiano, ci incontrammo in un torrentello, che ordinariamente era indicato da una piccola cunetta stradale, ma allora aveva quasi un metro d'acqua, e siccome accanto formava una piccola cascata non mi azzardai a spingere la carrozza attraverso l'acqua, tanto più che il vetturino ci assicurò che in mezz'ora tutto sarebbe finito, e così fu. Non sempre però la va liscia, perchè qualche volta i muletti sono troppo briosi, od il cocchiere troppo ardito ed allora capitano dei dolorosi incidenti, come del resto capita in tutti i paesi del mondo, l'ho voluto accennare affinchè non mi si osservi che ho dipinto tutto color rosa. Siccome ordinariamente si viaggia solo di giorno così in istrada non vi è nessuno

albergo o ristorante, bisogna portarsi con sè il necessario. Le strade nell'Eritrea sono assolutamente sicure sotto ogni rispetto; feci l'esperienza personale solo per la strada di Asmara-Cheren, ma devo pensare che così sia anche per tutte le altre strade perchè mentre trovai molti che mi eccitavano a visitar più largamente la colonia, non ne trovai nessuno, neppure tra i borbottoni che mi abbia accennato al più piccolo pericolo per animali o malfattori.

Per quanto delle buone strade siano un gran bene, però al giorno d'oggi non bastano più, noi vogliamo viaggiare ed avere le merci con una fretta ed una quantità sempre maggiore; ed è perciò che una Colonia vale quanto valgono le sue ferrovie. Per questo lato l'Eritrea è ancora lontana dal ideale, anzi fu assolutamente sfortunata; per una ventina d'anni la sua ferrovia restò limitata al tratto Massaua-Saati; quando poi la Colonia poté contrarre un prestito per continuare la ferrovia, l'on. F. Martini trovò che le necessità governative e militari imponevano di far salire la ferrovia sull'altipiano, all'Asmara. S'impose per tal modo il bisogno di far salire la linea con pendenze tali da limitarne il tonnellaggio, e perciò l'utilità commerciale, bisogna poi anche notare che Asmara se è una buona capitale coloniale perchè posta in clima salubre e fresco, e però fuori dalle zone più commerciali della Colonia. Per gli ingegneri che costrussero la linea ferroviaria da Massaua all'Asmara il progetto Martini fornì l'occasione di dimostrare la loro valentia ed anche abnegazione. Siccome il primo tratto era stato costruito in fretta, così fu dovuto rifar completamente: però esso non rappresenta nessuna difficoltà e non ha niente di straordinario fin oltre Dogali, dove incominciano a spuntare le euforbie candelabri e le montagne a picchi ripidi. Da Mai-Atal a Ghinda la ferrovia è pittoresca, ma la conca di Ghinda ne è la parte migliore, là si vien girando e rigirando, quasi che il treno stesso sia dubbioso se lanciarsi più oltre. A venticinque chilometri dopo questa stazione la salita è del 33 per mille, per facilitarla la ferrovia fa de continui giri su se stessa, ed è uno dei migliori divertimenti il contemplare tutti le giravolte della ferrovia le piccole gallerie che si attraversano, o i ponti posti per lo più a cavallo a ripidi valloni. Un pó impressionanti sono certi pendii e scarpate quasi a picco, dove se succedesse un disguido Dio sa cosa succederebbe e del treno e dei suoi viaggiatori. La strada ferrata fu in molti tratti dovuta tagliare nella viva roccia, l'ing. capo Adolfo Signorini che fu

vice-direttore delle costruzioni del tratto Ghinda-Asmara (ed ora direttore delle costruzioni ferroviarie) mi diceva che per tracciare la linea in certi tratti si era obbligati a camminare a piè scalzi sulla roccia infuocata, poichè altrimenti si sarebbe scivolati chi sa dove. La ferrovia passa attraverso 29 gallerie, quasi altrettanti ponti, non parlo poi delle scarpate e sostegni in muratura sia della linea che dei terreni prospicienti: ed i lavori furono disegnati e fatti così bene, che in parecchi anni di esercizio non si ebbe mai a lamentare alcuna disgrazia. Lungo la linea non si incontra altro paese importante che Ghinda, ove oltre la bella conca o vallata, vi sono anche le officine ferroviarie, ed i depositi per il materiale d'esercizio. Ghinda fu per parecchi anni il punto terminale della ferrovia, ed anche ora che la linea va sino all'Asmara ed ultra è rimasta la sede della direzione dell'esercizio ferroviario. La stazione di Asmara lascia il viaggiatore un pò disilluso perchè dopo aver visto sulla linea tante opere murarie parrebbe che almeno per la stazione della capitale si avesse dovuto usare una certa larghezza, invece è d'una estrema semplicità, però non vi manca nulla per quel che riguarda il movimento delle merci e viaggiatori, anche se il suo traffico dovesse aumentare. Asmara si trova a 2200 metri di altezza, e la ferrovia ha raggiunto questo dislivello con un tracciato di 120 chilometri. Dalla stazione la linea prosegue contornando l'altipiano dell'Hamasen, passando così intorno alla città e poi ci fa attraversare le belle campagne che la contornano (belle s'intende nel tempo delle piogge quando si coprono di verdura); a Tsada Cristian la ferrovia imbocca la vallata del Anseba e comincia la sua lenta discesa verso Cheren. Questo tratto è esercito solo in prova, e funziona piuttosto per le merci che per i viaggiatori. Il servizio merci si può dire che consiste nel materiale per la costruenda linea, almeno pei viaggi di andata; al ritorno i vagoni trasportano sabbia che si raccoglie nel letto del fiume e serve per l'edilizia di Asmara. Pei viaggiatori, a richiesta si attacca una vettura a due scompartimenti, l'uno con sopra i sedili di legno un cuscino serve per la prima classe, l'altro è per la seconda; per i viaggiatori di terza servono molto comodamente i vagoni merci. Questo arrangemento serve s'intende per ora in cui non vi è un vero servizio di viaggiatori, perchè quando la linea sarà esercita fino a Cheren e vi sarà un vero movimento di viaggiatori, allora anche su questa linea si useranno i vagoni ora in uso sulla linea Massaua-Asmara. Colla dotta e simpatica

guida dell'ing. Signorini potei visitare in gran parte anche il tratto di linea in costruzione verso Cheren ed anche più in là verso Agordat. Nei trentatré chilometri che fa ora la linea di Cheren l'Anseba vien attraversato sette volte, oltre questi ponti sull'Anseba ve ne sono altri su numerosi torrenti che per volume d'acqua nel tempo delle piogge gli si possono paragonare, e necessitano quindi dei ponti ben solidi. Il panorama che si attraverserà in questa linea per me lo preferisco a quello del primo tratto Massaua-Asmara anche perchè le valli vi sono più aperte, costeggiandosi l'Anseba il verde è sì può dire continuo, le piante più varie e più folte, e non vi si trovano più i profondi precipizii. Su questa linea ci sarà però la galleria più lunga, cento metri; non so come la chiameranno perchè quando la visitai era in costruzione, e tanto essa che tutti i chilometri di strada visitati prendevano il nome dall'ultima stazione in esercizio, cioè Adennà. Anche su questo tratto la linea è faticosamente aperta sul costone di montagne sassose, quindi lungo la linea trovai dei numerosi lavori di mine, ed il mezzogiorno fu salutato da tal continuità di scoppi da far ricordare la guerra che altrove si combatte per l'idealità dei popoli. Simili difficoltà di costruzione s'incontrano sino ad una diecina di chilometri dopo Cheren : in quel tratto vidi i lavori di sbarramento del torrente Dongolah, per utilizzarne l'acque pei lavori ferroviarii, ed a suo tempo per la futura stazione locale. Mi si disse che la ferrovia non avrebbe più presentata oltre alcuna difficoltà perchè sarebbe sempre corsa in piano fino ad Agordat e al Setit. Il proseguimento dei lavori ferroviarii si trovava ritardato specialmente perchè erano venute a mancare le rotaie per continuare la posa del binario; ed anche perchè cominciava a diventare difficile il reclutamento degli stessi ingegneri. Per queste ragioni, la ferrovia di Cheren che avrebbe dovuto essere aperta alla fine dell'anno passato, vede prolungarsi i suoi lavori ad epoca indeterminata; intanto proseguono i lavori stradali cosicchè quando si potranno provvedere le traversine e le guidovie si potrà andare anche oltre Cheren. Volendo parlare dei centri principali della Colonia, il primo è :

Massaua, il bel porto della Colonia, quando lo visitai si presentava molto bene, con una bella banchina che col tempo verrà più che raddoppiata, ed il porto faceva la più bella figura poichè vi stazionavano nove grandi vapori (sette tedeschi e due austriaci) tutti d'un tonnellaggio superiore a settemila ton.; più altri vapori e sandali, ecc. In un canto la antenne della

stazione della telegrafia senza fili, che collega la Colonia colla Metropoli e col Benadir, sulle banchine mucchi di carbone, più in là una montagnola di sale. La città stessa, almeno sul mare si presenta bene con casette pulite ad uno e due piani e qualche pò di verde che spunta fra esse quà e là; l'elemento indigeno è posto più addentro e specialmente sul continente ad Otumlo, che al giorno d'oggi forma un corpo solo con Massaua, tanto questa città è venuta sviluppandosi. Il governo vi ha fabbricato un bel numero di nuovi edifizii, i privati molti di più, di bel aspetto son anche la nuova chiesa e le due case della Missione Cattolica, in quella delle Suore vi è la scuola governativa. D'antico vi trovai il palazzo del Governatore, mi dissero che però ora, grazie a riparazioni non troppo felici si trova in condizioni di stabilità molto instabile, almeno in qualche parte; sarebbe un peccato, non perchè sia un gioiello artistico, ma per i ricordi che simboleggia. Finora Massaua non ha ancora l'acqua potabile, poichè quella che vi vien condotta da Otumlo non pretende ad esserlo, però i lavori per il nuovo acquedotto sono già molto avanzati. La città per quanto bellina ha però una qualità che la rende altrettanto celebre che ingrata, quella di essere una vera fornace per il gran caldo umido che vi regna, la mia esperienza personale, per quanto abbia cercato di limitarla, me ne rese più che persuaso. La città ha un bel commercio di transito da e per l'Arabia, oltre quello del suo interland composto della colonia e dell'Abissinia settentrionale e centrale. Dovrebbe anche essere il centro del commercio perlifero, poichè i banchi perliferi delle isole Dahlac sono i migliori per la raccolta delle perle; purtroppo, per ragioni che qui è inutile accennare questo commercio sfugge quasi completamente al suo centro naturale. Le saline di Massaua danno invece alla città un bel movimento, si esporta una gran quantità di sale ad Aden ed anche direttamente nell'India, si sta studiando il mezzo di introdurlo anche in Abissinia, ma per questo bisognerebbe o poterlo formare in stecche, come lo si usa vendere colà oppure far cambiar gusto agli abissini, il che non è facile.

Ghinda, posta a 70 chilometri da Massaua, è il secondo centro degno di nome che si trova lungo la ferrovia, sorge in sito piuttosto malsano, ma rispondente ai bisogni della sua popolazione che è composta di impiegati, o comunque viventi dei lavori della ferrovia. Il villaggio indigeno si trova nel vecchio posto, un paio di chilometri più addentro, dinnanzi a lui si stende

la bella conca o vallata omonima : Le susseguenti fermate della ferrovia, hanno poca o nessuna importanza, sino ad Asmara. Asmara è una creazione italiana, quando nell'agosto del 1889 vi si impiantarono le truppe italiane al comando del Gen. Baldissera essa era un miserabile villaggetto abissino, attorniante una piccola altura sulla quale si ergevano i due tucul di ras Alula. La città attuale si erge su nove collinette, dominate da due ambe; sull'una vi è il forte Baldissera, ove risiede il presidio italiano composto di una compagnia dei « Cacciatori d'Africa », e riparti d'artiglieria, Genio, Sanità, ecc. La seconda amba, posta più al nord, è destinata ai battaglioni indigeni ed alle loro famiglie.

La città stessa mantiene per lo più questa divisione tra l'elemento indigeno e l'europeo composto naturalmente in gran parte di Italiani. Nei primi tempi gli indigeni si trovavano vicini all'attuale stazione ferroviaria, e a mezzo dell'accampamento delle bande contornavano le case europee, ora invece hanno un quartiere proprio, che comincia poco più in là della stazione e va verso la seconda amba, esso è attaccato al resto del paese a mezzo del mercato indigeno, composto di due grandi piazzali, contornati da negozii. Il venerdì è il giorno di mercato, specialmente pel bestiame, ma l'animazione è abbastanza viva anche negli altri giorni; che vi si facciano buoni affari lo si può dedurre dal gran numero di cambiavalute che si trovano sparsi nel mercato, costoro stan assisi a piccoli banchetti, per lo più all'aria aperta, con pile di talleri di Maria Teresa dinanzi. Le case con cui si apre la città nell'entrarvi dalla stazione ferroviaria sono molto primitive, col solo pian terreno, e son anche costruite con materiali, scadenti, per parecchi anni si dovette fabbricare dai privati senza calce nè sabbia; al presente si fa venire la calce per ferrovia da Nefasit o giù di lì e (come accennai altrove) la sabbia vien anch'essa per ferrovia ma dalla vallata dell'Anseba, quindi il paese va migliorando di molto nella sua edilizia, e le nuove case oltre ad aver un'apparenza più civile e qualche volta elegante, cominciano ad avere anche il primo piano. Il Governatore risiede in una bella palazzina, con una facciata, per il luogo imponente, avente una larga gradinata che da in un atrio a colonne. L'interno corrisponde alla facciata con un bel vestibolo che da in un vasto salone per le cerimonie ufficiali, accanto ad esso vi sono ampi locali per uso ufficio e privato del Governatore. Dall'altro lato dell'edificio vi è una galleria a vetri, che da in vasto



giardino alberato. Dinnanzi al palazzo vi è un giardino pubblico, attorno al quale vi sono la palazzina del Segretario generale (che funziona da vice-governatore), più in basso in un largo caseggiato dalle più modeste apparenze il Governatorato, mentre il Comando del presidio della Colonia domina il giardino da una piccola altura, dietro della palazzina del Comando vi sono i suoi uffici e magazzini. Il Genio civile domina anche lui, su un'altra collina con un bel edificio a due piani e sotto ha vasti locali per uso magazzini, ecc. Il Tribunale supremo e le Poste e telegrafi, si trovano in un bel palazzotto nel mezzo della città precisamente in piazza Roma, accanto ad essa vi è la palazzina della direzione della Società delle Saline eritree, di fronte, quella della succursale della Banca d'Italia che dal 1914 circa ha cominciato a funzionare anche colà. Le cassette poste nel centro della città sono le migliori, ed è anche dove risiedono quei pochi che coll'industria ed il commercio locale son riesciti a farsi una discreta fortuna. Giova qui notare che contro la Colonia Eritrea, grazie alle non sempre fortunate peripezie militari dei suoi primi governatori si è sempre fatto una campagna denigratoria che ha lasciato la convinzione comune in Italia e fuori, che la Colonia Eritrea sia economicamente un assoluto fiasco e questa convinzione è tanto forte che molti pensarono e forse pensano ancora che l'Italia se ne disfarebbe volentieri. La realtà è un pó diversa, e quella campagna è stata la salvezza della Colonia perchè ha impedito che si facesse una reclame inopportuna alle sue risorse. Che l'Eritrea abbia delle buone prospettive commerciali, lo si può dedurre dalla sua stessa storia, poichè il porto di Massaua ebbe il suo sviluppo dal commercio di transito del suo interland abissino e coll'Arabia e questo da epoca remota. Una prova più recente la si può dedurre dal fatto che ad un anno di distanza dall'inse-diamento di prova della Banca d'Italia in Eritrea si sentì il bisogno di creare un ente di credito che fosse più speditivo, e perciò coll'aiuto di detta banca e capitali privati coloniali nell'agosto dell'anno passato aprì in Asmara una Banca popolare.

La Colonia può aver un bel sviluppo agricolo quando vi siano fatti tutti quei lavori di sbarramento dell'Anseba e del Barca ed altri fiumi torrentziali che furono già tentati con deficienti mezzi od anche solo progettati, allora si avrà una larga produzione di cotone; per ora la produzione maggiore è quella del frumento che è di ottima qualità, però vien consumata

localmente; così pure si deve dire del resto della produzione agricola che non basta neppure pei bisogni locali. L'Eritrea non produce neppur dura in quantità sufficiente, tanto che se ne deve importare in grande quantità dall'India o dal Sudan; questo non perchè vi manchino i terreni adatti, ma perchè si trova maggior vantaggio in altre coltivazioni. Un buon cespite d'entrate lo si potrà avere dall'allevamento del bestiame, grazie allo splendido Laboratorio siero-batterologico di Asmara, ed alla confidenza che i suoi prodotti hanno acquistato non soltanto in Colonia ma bensì anche nella vicina Abissinia (e persin in Arabia) l'allevamento del bestiame vi è assicurato: per migliorarne le razze il Marchese Salvago Raggi vi aveva introdotti dei capi produttori fatti venire dalla Svizzera con incroci sardegnoli affinchè non avessero a soffrire per il cambio di temperatura. Così egli pensò pel miglioramento degli ovini, dei cavalli, ed in genere di tutto il bestiame: è vero che non tutte queste iniziative furono accolte dagli abitanti, speriamo cho lo siano col tempo. L'istesso Marchese vi introdusse anche un parco per l'allevamento degli struzzi. Sotto il suo Governo la Ditta Torrigiani impiantò vicino ad Asmara un grandioso stabilimento per la preservazione della carne in scatole. Lo stabilimento ha un macchinario modernissimo, ed ha impianti tali che riceve i capi di bestiame e ne utilizza si può dire localmente tutte le parti. Persin le scatole per le conserve vengono fabbricate localmente. Due ditte milanesi incominciarono nelle pianure del Barca la coltivazione del cotone, con sgranatoi, pressatoi e quanto altro occorreva, disgraziatamente le cavallette che rovinarono il raccolto dell'anno 1914, gli impianti irrigatorii che han fallito allo scopo, e l'attuali difficoltà di comunicazioni sembra che abbiano scoraggiati gli azionisti. Però non si può dubitare che a guerra finita, e allorchè la ferrovia sarà arrivata ad Agordat la coltura del cotone riprenderà vigore. Un buon cespite d'entrata lo si cava dai frutti della palma Dum, che han preso il nome di avorio vegetale; fu una fabbrica di bottoni milanese che per la prima pensò di utilizzare tali frutti per farne dei bottoni osseiformi, e questo un dieci anni fa, anche per questo commercio spuntarono in Eritrea degli stabilimenti meccanici per il taglio di tali frutti onde facilitarne il trasporto.

Anche come campo mineralogico l'Eritrea gode poca fama, tuttavia le sue miniere aurifere di Medrisien erano attive fino ad un anno fa, ed in Colonia si trovano parecchi che sostengono che non solo a Medrisien ma

anche altrove vi siano delle miniere aurifere che potrebbero dare un rendimento importante, sentii parecchie critiche riguardo al come furon fin'oggi lavorate le miniere di Medrisien : quel che è certo si è che il capitale, anche a questo riguardo difetta.

L'Eritrea come colonia di popolamento ha dato cattivi risultati, furono fatti due tentativi di invio di coloni italiani, e tutte due le volte l'insuccesso fu completo, però in amendue in casi il fallimento fu dovuto a cause politiche. La colonia Franchetti lasciò in Eritrea il solo Alfio Laudani, conosciuto come Compar Alfio; gli altri partirono da Saganeiti e ritornarono in Italia; compar Alfio alla sua primitiva concessione ne aggiunse altre di tempo in tempo, e così ora ha in coltivazione 200 ettari di buona terra che gli apportano una rendita più che discreta. Sulla strada di Cheren visitai la tenuta agrumaria del sig. Acquisto, che in pochi anni ha raggiunto uno sviluppo invidiabile. Accanto a lui l'avvocato sig. Casciani ha una nuova coltivazione di Agave, vi si doveva fare la prima raccolta, avendo ricevuto anche il macchinario per lo spoglio delle foglie, tutto dava a sperare nel successo, tanto che vidi anche altrove dei piccoli impianti simili più recenti. Quindi a me pare che anche come colonia agricola l'Eritrea possa avere un certo avvenire, se non lo ebbe finora io credo che la causa la si debba attribuire alla mancanza di cognizioni necessarie, ed anche alla voglia di voler cavar subito un buon guadagno. Quest'è senz'altro la causa per cui le concessioni sull'altipiano dell'Asmara per lo più si presentano maluccio, invece di coltivare con metodi europei la propria concessione ed sperimentare le varie coltivazioni nella speranza di trovarne una più redditizia, si preferisce farvi lavorare l'indigeno e cavarne quel tanto che si può coi suoi metodi. Se si studiasse meglio la selvicoltura, ed anche l'ortaglia l'Asmara potrebbe avere un'avvenire come villeggiatura africana, posta a più di duemila metri sul mare ha un clima sempre temperato, e qualche volta piuttosto freddo che fresco; data la sua vicinanza al Sudan (vi si può accedere per la via di Port Sudan in poco più di due giorni da Kartum) sarebbe l'ideale per andarvi a godere un pó di fresco senz'essere sottoposti ad un lungo viaggio, che diventa troppo costoso per chi ha famiglia. Ma prima che Asmara possa ambire a tanto, bisogna che vi si fabbrichino delle buone locande e delle casette con giardino; quando si farà questa riforma locale allora essa potrà competere favorevolmente colla Siria ed il Monte Libano.

Come stazione sanitaria si dice che Asmara sia troppo alta e quindi non abbia un'atmosfera favorevole per chi non ha un buon cuore e buoni polmoni, per costoro l'Eritrea offre Cheren e Ghinda. Cheren è posta ad un migliaio di metri d'altitudine, in una bella e larga vallata, pittoresca (per quanto lo possan essere queste regioni); la nuova città di cui vi è già il piano regolatore, da quanto se ne può arguire dalle belle strade alberate che vi va costruendo il Mag. Cav. Fioccardi (Residente cioè governatore della provincia) e dai begli edifici che sorgono ai loro lati, non può a meno che diventare non solo un buon centro commerciale come dissi altrove, ma anche una residenza africana ideale. L'entusiasmo che ha il Mag. Fioccardi per la sua Cheren (vi risiede da ben 14 anni) son la più sicura garanzia ch'egli saprà anche togliervi quel pò di malaria che vi fa danni nella stagione delle piogge. Mi si disse che anche a Saganeiti ed Adi-Caiè vi siano delle piccole colonie europee, e che si presentino molto bene, anche meglio di Cheren, siccome però non ebbi agio di visitarle, così mi devo accontentare dei si dice, che per me son un pò poco.

Le migliori prospettive della Colonia sono però nel commercio di transito, e se esso godrà un giorno di grande prosperità, lo dovrà alla realizzazione di tutti quei progetti oggi appena iniziati per il porto di Massaua ed il suo allacciamento con tutto il suo interland abissino-sudanese a mezzo di buone ferrovie. Il porto di Massaua è il miglior porto naturale di tutto il mar Rosso, quando vi sarà compiutamente eseguito il progetto dell'ing. Luiggi avrà una banchina di oltre m. 500 e vi potranno allacciare tre piroscafi oltre a 3 sambuchi. Le isole Dahlac lo difendono molto bene dal mare grosso. In Colonia si agita la questione se sia più conveniente dichiarare Massaua porto franco o no; comunque si decida a questo riguardo tutti sono d'avviso che bisogna farvi tutti quei comodi che si richiedono in un porto moderno.

Importantissimo è l'allacciamento del porto col suo interland: ho già accennati gli inconvenienti della attuale linea che ha un pendio troppo ripido ed anche un tracciato poco comodo per il suo sviluppo; ove le colture cotoniere prendessero lo sviluppo desiderato, non è un secreto il disegno governativo di correggere l'attuale tracciato con un nuovo (per modo di dire perchè sarebbe un ritorno al tracciato desiderato da quasi tutti i competenti) tronco diretto Massaua-Cheren, con questa linea si eviterebbero le

forti pendenze, e si accorcerebbe la distanza fra i centri di produzione ed il porto. La ferrovia è in progetto sino al Selit, in desiderio la si dovrebbe spingere sino a Gondar ed allo Tzana così apporterebbe al porto di Massaua tutte le merci d'una contrada vastissima, che aspetta solo una mano d'opera intelligente per dimostrare la sua feracità; essa servirebbe molto bene anche per il commercio del caffè che ora vien fatto con numerose carovane. Riguardo al commercio abissino propriamente detto l'idea di accappararlo all'Asmara a mezzo della ferrovia pare sia al giorno d'oggi completamente abbandonato; una linea ferroviaria Asmara-Adua-Gondar presenta tali dislivelli e difficoltà d'esecuzione da impensierire qualsiasi ingegnere; la spesa poi non potrebbe mai essere compensata dall'esercizio, anche nell'effettuamento delle più rosee speranze. Del resto basti dire che un tal tracciato fu dovuto abbandonare anche solo per la carovaniera. Miglior progetto è quello di allacciare il Tigre direttamente a Massaua, inviando verso quelle parti un tronco ferroviario che dovrebbe partire pressapoco da Ghinda per Saberguma, anche questo progetto presenta molte difficoltà d'esecuzione e sarebbe costoso. Un nuovo progetto, di cui sentii parlare, consisterebbe in una linea aerea, come quella che è in uso tra Genova e San Giuseppe per il trasporto del carbone. Una tal linea dovrebbe scendere dall'altipiano abissino a Zula? e di lì le mercanzie sarebbero o per mare o per terre trasportate a Massaua.

Se la ferrovia critrea potesse spingersi all'est verso Kassala e Kartum, allora potrebbe aiutare molto lo sviluppo del commercio della dura tra la colonia ed il Sudan, e quest'ultimo soppianterebbe facilmente l'India nel sopperire a questo riguardo ai bisogni della colonia. La ferrovia tra Kartum e Massaua secondo Chélu, antico ingegnere capo del Sudan, sarebbe di circa 785 chilometri, non avrebbe i dislivelli della Kartum-Port Sudan, ne accorcerebbe della metà il trasporto delle merci, con gran vantaggio pecuniario anche per il commercio del cotone.

Da quanto son venuto dicendo si vede che l'Eritrea, ove bene o male l'Italia è venuta facendo le sue prime prove coloniali, presenta ora un buon campo per imprese industriali, commerciali ed agricole, purchè vi si portino dei buoni capitali, ed i lavori siano fatti, specialmente riguardo al idraulica, con quella sodezza e larghezza di criterii con cui furon eseguiti in Egitto e si stan eseguendo nel Sudan.

Anche qua però finchè in Europa non sia cessato il regno della forza, ed i suoi popoli non possano lavorare e riposare in pace all'ombra dei loro nazionali vessilli è inutile sperare di vedervi fiorire le energie latenti. Iddio affretti questo tempo tanto desiderato.

R. P. C. TAPPI.



# D. PAPADOPOULO FRÈRES

**Manufacture de Cigarettes Égyptiennes**

MAISON FONDÉE EN 1860

Le plus vaste assortiment de Cigares de La Havane, Manille, etc.

**ARTICLES POUR FUMEURS**

**Tabacs et Cigarettes Anglais**

Magasin de vente au détail rue Kamel, vis-à-vis du Splendid Bar

Boîte Postale n° 685.

Concessionnaire :

Téléphone n° 701.

**Georges BONOAS.**

## \* COMPAGNIE \* “ROSSIA” D'ASSURANCE

FONDÉE EN 1881

Siège social à PÉTROGRAD, en l'Hôtel de la Compagnie.

Capital Social entièrement versé . . . . .	Rbl.	5.000.000
Fonds de garantie . . . . .	Frs.	327.170.000
Indemnités et Capitaux payés aux assurés par la Compagnie . . . . .	”	1.203.490.000
Primes et intérêts reçus pendant l'Exercice 1915 . . . . .	”	181.224.900

*La Compagnie souscrit à des conditions très avantageuses des*

Assurances sur la Vie, contre l'Incendie, contre les risques de Transports, contre les Accidents de toute nature, contre le Bris des Glaces, et des Assurances viagères contre les Accidents de Voyages par chemins de fer et bateaux à vapeur.

*Pour tous renseignements s'adresser :*

**Au Caire :**

à la Succursale de la Compagnie pour l'Égypte,  
le Soudan, Chypre, Syrie et Palestine,  
Place de l'Opéra, B. P. n° 1052. Téléph. 13-13.

**A Alexandrie :**

à MM. C. M. SALVAGO ET C<sup>ie</sup>, Agents généraux,  
22, Rue Chérif pacha. B. P. n° 532. Téléph. 10-87.



LES CÉLÈBRES CIGARETTES  
**NESTOR GIANACLIS L<sup>TD</sup>**  
DU CAIRE

*FOURNISSEURS :*

de S. M. LE ROI DE GRÈCE

de S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER DE GRÈCE

de la RÉGIE ITALIENNE, etc., etc.

*Sont admises aussi à la RÉGIE FRANÇAISE*  
spécialement les modules **QUEEN**, bout doré. — **EXTRA-FINE**. — **SURFINE**.

**I. HORNSTEIN**  
SEUL AGENT  
des Chaussures "**RUN-OVER**"  
CAIRE  
*Avenue de Boulac, près du Télégraphe égyptien.*  
GRANDE IMPORTATION EN ÉGYPTÉ  
DE  
**BOTTES ANGLAISES**

**BOTTES SPÉCIALES POUR MILITAIRES**

— Téléphone n° 37-85. Boîte postale n° 910. —



# JOSEPH BEINISCH BEY

JOAILLIER, HORLOGER, OPTICIEN

RUE MOUSKY - LE CAIRE - TÉLÉPHONE 851

**Fabrication et Réparation de Joaillerie, Bijouterie et Horlogerie**  
SPÉCIALITÉ DE BIJOUX ÉGYPTIENS ANCIENS ET MODERNES

## ASSORTIMENT

de Lunettes et Pince-nez  
Or, Nickel et Doublé

JUMELLES DE THÉÂTRE, MARINE  
et de Campagne

LONGUES-VUES ASSORTIES

## GRAND CHOIX

d'instruments de Géodésie

Niveaux d'Egault, etc.,

ET

articles pour dessin linéaire

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

**On exécute les ordonnances Médicales d'Optique**

Boîte Postale N° 1028

Téléphone N° 19-58

**J. G. SPIRO & C<sup>IE</sup>**

# C. SPIRO, SUCCESSEUR

**COULEURS et VERNIS pour les Arts et l'Industrie**

**RIPOLIN**

**BROSSERIE - PLUMEAUX - ÉPONGES**

**SEUL REPRÉSENTANT**

des Machines à Coudre

**Rue El-Bawaki**

ANCIENNE PLACE DE LA POSTE

**LE CAIRE**

ÉGYPTE.

**JONES & PFAFF**

GRANDE FABRIQUE DE JOAILLERIE — HORLOGERIE — BIJOUTERIE

**L. KRAMER & C<sup>IE</sup>**

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

LE CAIRE. — Rue Mousky et Rue El-Manakh.

*Monopoles exclusifs pour l'Égypte, le Soudan, etc.*

DES CÉLÈBRES MONTRES

**LONGINES - TAVANNE'S WATCH - REMARK WATCH**

**BIJOUX DE CHOIX**

*ARGENTERIES POUR CADEAUX*

Agents { ALEXANDRIE : Maison Française M. Laurencier & C<sup>ie</sup>, 29, Rue Chérif.  
PORT-SAID : Grand Magasin "Au Mikado", Rue du Commerce.

**LÉON ROLIN & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE & ALEXANDRIE

**ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS**

Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de

La SOCIÉTÉ ANONYME DE FONDATIONS PAR COMPRESSION MÉCANIQUE  
DU SOL, système "COMPRESSOL", Paris.

La COMPAGNIE INTERNATIONALE DE PIEUX ARMÉS, système "FRANKI-  
GNOUL".

BÉTON ARMÉ, système "HENNEBIQUE", Paris.

AGENTS GÉNÉRAUX DES

USINES COCKERILL DE SERAING (Belgique)

ATELIERS MÉTALLURGIQUES DE LA SAMBRE ET DE NIVELLES,

BRUXELLES (Belgique)

ADRESSES :

Caire { Boite Postale N° 970.  
Téléphones { Secrétariat N° 578.  
Direction N° 2800.

Alexandrie { Boite Postale N° 404.  
Téléphone N° 240.



GRANDE MANUFACTURE



DE TABACS ET CIGARETTES

K. & G. MELKONIAN

Fondée en 1882

LE CAIRE, Égypte

—••• SPÉCIALITÉS : •••—

Fleur-Maden, Super-Maden, Maden

VENTE MENSUELLE

20 MILLIONS

DE CIGARETTES

EN VENTE PARTOUT

# BANCO DI ROMA

FONDÉ EN 1880

SIÈGE DU CAIRE

SIÈGE SOCIAL À ROME.

Sièges : GÈNES, NAPLES, TURIN, FLORENCE, ALEXANDRIE d'Égypte, CONSTANTINOPLE, BARCELONE, MALTE, TRIPOLI de Barbarie, PARIS.

Succursales : ALBA (avec bureau à Canale), ALBANO LAZIALE, AREZZO, AVEZZANO, BAGNI DI MONTECATINI, BENGASI, BRACCIANO, CANNELLI, CASTELNUOVO DI GARFAGNANA, CORNETO TARQUINIA, DERNA, FANO, SABINA, FERMO, FOSSANO, FRASCATI, FROSINONE, LUCQUES, MONDOVI (avec bureau à Carrù), MONTBLANCH (Espagne), ORBETELLO, ORVIETO, PALESTRINA, PIGNEROL, SIENNE, SUBIACO, TARRAGONE, TIVOLI, TORRE ANNUNZIATA, VELLETRI, VIAREGGIO, VITERBE.

## OPÉRATIONS :

Le **BANCO DI ROMA** fait toutes les Opérations de Banque telles que : *Avances sur titres. Émission de traites, de chèques et de lettres de crédit sur les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger. Paiements télégraphiques. Recouvrements d'effets sur l'Égypte et l'Étranger. Encaissement de coupons. Encaissement de lots et obligations sortis au tirage. Exécutions d'ordres de Bourse sur place et l'Étranger. Garde de titres. Consignations et Avances sur marchandises.*

Le **BANCO DI ROMA** reçoit des Fonds en dépôt à vue et échéances fixes.

Le **BANCO DI ROMA** a créé à *Bagni di Montecatini* une Succursale qui s'occupe du Service des Étrangers qui fréquentent les célèbres Thermes, spécialement pour le paiement de Lettres de crédit, chèques, ordres télégraphiques, échange de monnaie étrangères, etc.

CAISSE D'ÉPARGNE 3 1/2 0/0.



LA CIGARETTE DE QUALITÉ PAR EXCELLENCE

**G. & J. A. CARAVOPOULO**

CAIRE - ALEXANDRIE

✦ 60 ANS DE RÉPUTATION ✦

En vente dans les meilleurs débits de tabac

POUR TOUTE COMMUNICATION, S'ADRESSER :

AU SIÈGE CENTRAL CAIRE

Boîte Postale de CHOUBRAH, N° 3.

Aux Importateurs d'Égypte :

Confiez toujours vos envois à la Maison :

**FRANÇOIS BANCEL ET C<sup>IE</sup>**  
**TRANSPORTS INTERNATIONAUX**

au CAIRE : Rue El-Maghraby, 8 (Pavillon Manuk). — Téléph. 4347, B. P. 4396;

à ALEXANDRIE : Rue Abou Dardar, 42. — Téléph. 2469, B. P. 990.

pour toutes vos opérations de Douane, vos Expéditions par Chemin de Fer et  
par Nil et vos Livraisons à domicile.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> se charge de l'emballage des Mobiliers, possède un Garde-Meubles et opère les Déménagements, les Assurances Générales et les Expéditions pour tous pays étrangers.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> est chargée du Transit et du Service des Bagages de la Compagnie des Messageries Maritimes.

Associé Gérant pour l'Égypte : Adolphe LIGGERI.



# Morums Oriental Stores

Bureau central : 18, ALDERMANBURY, LONDON, E. C.

---

## ⇒ VÊTEMENTS ⇐

pour Hommes et Enfants.

## ROBES, MANTEAUX, ETC.

pour Dames et Fillettes.

---

BONNETERIE, CHEMISERIE, PARFUMERIE, GANTERIE,  
MAROQUINERIE, ARTICLES DE VOYAGE.

**Mercerie, Lingerie fine, Articles de Blanc,  
Modes et Garnitures de Chapeaux,  
*etc., etc.***

---

LE CAIRE. — *Place Ataba el-Khadra.*

ALEXANDRIE. — *Place Mohamed Aly.*

TANTAH, MANSOURAH (*Rue Neuve*), ASSIOUT.

# LES TERRES INCULTES EN ÉGYPTÉ

## D'ICI VINGT ANS <sup>(1)</sup>

PAR

SIR WILLIAM WILLCOCKS, K.C.M.G.

---

ALTESSE,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Il y en a parmi vous qui seront, sans doute, bien surpris d'apprendre qu'il puisse y avoir des terres incultes dans ce jardin du Seigneur qu'est la terre d'Égypte.

Dans les jours qui ont précédé l'invasion du pays par les Arabes au vii<sup>e</sup> siècle avant J.-C., quand la Haute et la Basse-Égypte étaient cultivées au moyen de l'irrigation par bassins et que la population était de douze millions, avec une récolte seulement par an, il n'y avait pas pour ainsi dire — à en juger par la position des villes et des villages en ruines — de terres incultes. Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, juste avant le règne de Méhémet-Ali, la population était tombée à 2 millions et les terres incultes devaient couvrir 1.500.000 feddans de plus qu'aujourd'hui. Depuis Méhémet-Ali, la surface du terrain inculte a constamment diminué et aujourd'hui elle est de 100.000 feddans en Haute-Égypte et de 1.200.000 feddans de terres d'alluvions, au-dessus du niveau de la mer, en Basse-Égypte. Il y a des centaines de mille de feddans de terre sous l'eau et sous forme de dunes de sable, mais nous n'avons pas à nous en occuper aujourd'hui. Je parlerai seulement des 1.300.000 feddans d'alluvions au-dessus du niveau de la mer.

Les terres incultes de la Haute-Égypte ne sont pas vastes. Dans les provinces du Sud elles consistent généralement en bancs d'alluvions bien au-dessus du niveau des plaines irriguées. La plus vaste se trouve au sud du

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société sultanieh de Géographie à la séance du 21 avril 1917.



Gebel Silsila, sur la rive droite du Nil, dont la plus grande partie a été améliorée par la compagnie d'Irrigation de Kom Ombo à l'aide de pompes gigantesques. Selon le projet originel de Sir Ernest Cassel, ces pompes devaient fonctionner par la force hydraulique du Barrage d'Assouan, mais le Gouvernement s'y opposa et la Compagnie dut se rabattre sur le charbon. Les autres portions attendent probablement que l'irrigation pérenne ait remplacé l'irrigation par bassins dans les terres placées immédiatement au-dessous.

Dans ma conférence sur *L'Égypte d'il y a 50 ans* donnée par moi le 15 mars 1902, j'ai parlé de ces faits : « Avec une abondante irrigation pendant toute l'année, il aurait été possible de consacrer de grandes surfaces de terrains bordant le désert à la culture de la luzerne et d'utiliser, en partie, ces déserts en cultivant les meilleures espèces de buissons de karoo du Sud de l'Afrique. Cela aurait permis l'élevage de dizaines de mille d'autruches, pour lesquelles le climat de la Haute-Égypte aurait été idéal. De grandes surfaces de désert en bordure des terres cultivées auraient été ainsi encloses et peuplées par ces lucratifs animaux dont la nourriture consiste principalement en luzerne fraîche ou en luzerne séchée et hachée. »

Dans les provinces du nord de la Haute-Égypte, les terrains incultes en surface de Minia consistent en dunes mouvantes de sable alternant avec des espaces de terres cultivées et d'étangs. Ces dunes pourraient être immobilisées en plantant des herbes, des tamaris, des barbes de coq, des dattes sauvages et aussi une sorte de plantes légumineuses très enlaçantes qui abondent aussi bien à Chypre qu'en Mésopotamie et qui donnent une excellente nourriture pour les moutons. On pourrait aussi y cultiver la réglisse, dont les racines sont une importante exportation de Mésopotamie et dont les buissons sont un des traits caractéristiques de la vallée de l'Euphrate depuis le golfe Persique jusqu'à la latitude d'Alep. Ces plantes et les buissons de karoo doux pourraient être introduits non seulement en Égypte mais aussi dans les ravins du Sinaï, de Barca et de Cyrénaïque. Une première fois établis entre des barrières, ces buissons s'entretiendraient ensuite d'eux-mêmes.

A l'extrême limite du nord de la Haute-Égypte se trouve le domaine sablonneux de Wardan, où le Docteur Milton est en train de faire un effort intelligent et persévérant pour établir de vastes jardins fruitiers et obtenir

des provisions de combustible. Il opère à l'aide de l'eau vaseuse qui court pendant les douze mois de l'année dans ses canaux et atteint les champs les plus éloignés. La vase la plus fine est dissoute dans l'eau courante à la source du torrent par certaines méthodes de son invention et parcourt d'extraordinaires distances.

Au sol est ajouté beaucoup de fumier d'étable et d'engrais naturels provenant du Caire, tandis que, d'autre part, deux récoltes successives par an de plantes légumineuses sont employées à enrichir et consolider le sol entre les arbres fruitiers. Il consacre de tout son cœur sa grande habileté à résoudre le problème de la consolidation du sol sablonneux sur une grande échelle.

Nous arrivons maintenant au million et 200.000 feddans de terres incultes de Basse-Égypte, qui sont en permanence au-dessus du niveau de la mer et des lacs. J'ai parlé avec abondance de ces terres dans ma conférence sur *Les drains de l'Égypte* donnée à une séance de notre Société le 1<sup>er</sup> février 1913. Pendant les premières années de l'occupation britannique, j'étais très vivement désireux de voir les terrains incultes mis en culture au moyen de l'irrigation par bassins, et ensuite exploités par les propriétaires fellahs.

Fortement appuyé par Nubar pacha et Sir Colin Scott Moncrieff, qui obtinrent des fonds de la Daïra Sanieh, je commençai à faire des expériences sur 5.000 feddans près de Belkas, sur les lignes exactes tracées par les Conseillers de Méhémet-Ali et sur lesquelles des détails complets sont donnés pages 476 et 477 de la troisième édition de *l'Egyptian Irrigation*. Après une couple d'années la Daïra Sanieh cessa de donner des fonds, le Trésor était absolument vide et les expériences prirent fin, non sans avoir donné des promesses de succès.

En Haute-Égypte les terres fortement salées de la plaine de Kom Ombo, placées très au-dessus du niveau du Nil, étaient rendues cultivables en construisant une série de petits bassins entourés de digues, contenant un mètre d'eau de profondeur et qui pendant 40 jours laissaient l'eau filtrer verticalement de haut en bas, à travers le sol. Ensuite les digues étaient nivelées et l'on appliquait l'irrigation pérenne à la terre améliorée. Dans les vieux jours de l'irrigation par bassins, au temps des Pharaons, quand la terre était irriguée pendant 40 jours et restait sèche pendant les autres 325

jours de l'année, le niveau de l'eau souterraine devait être très bas et sans doute l'amélioration par l'irrigation par bassins dans la Basse-Égypte, avec de hautes digues contenant 1 mètre d'eau et au-dessus, doit avoir donné beaucoup de résultats.

Aujourd'hui, une semblable amélioration est hors de question parce que les canaux pérennes charrient de l'eau toute l'année, le Nil et ses branches ont beaucoup de barrages retenant l'eau qui filtre dans le sol, et par-dessus tout, pendant les quinze dernières années on a autorisé et même encouragé à réduire les sections des principaux canaux à un tel degré qu'ils ne peuvent plus charrier l'eau suffisante pour le colmatage des terres incultes. Les extrémités des canaux qui ont été convertis en drains et restent larges et spacieux sont une exception à la règle, mais les sections à la source ont toutes diminué.

Dans le rapport de 1894 sur le Réservoir d'Assouan, destiné à augmenter la surface d'irrigation pérenne en Égypte, je disais : Nous savons qu'à l'avenir les travaux de drainage doivent précéder ceux d'irrigation en Égypte et nous pouvons recommander un système bien compris d'irrigation pérenne en toute confiance. Telle était l'opinion de Sir Colin Scott Moncrieff, qui a été fortement appuyée par Sir William Garstin, lequel était le promoteur de «Sudd el Gaffaf», c'est-à-dire la clôture de six semaines en hiver, pour permettre la réduction du niveau de la nappe d'eau souterraine à la fin de l'inondation. Quoique la clôture gêne très sérieusement les opérations de l'amélioration du terrain, les bons résultats ont largement dépassé les inconvénients. C'est en 1911 que Mr. Williams a été le premier à commencer de convertir les larges drains peu profonds existant alors en drains plus étroits et profonds qui ont révolutionné l'art du drainage en Basse-Égypte. Il a été suivi dans cette voie par M. Ireland, qui a fortement préconisé le drainage par gravitation dans la mer à l'aide de pentes très douces.

Les drains profonds ont été immédiatement acceptés comme un grand progrès, mais les pentes douces et les libres courants préconisés par M. Ireland semblèrent médiocres en comparaison des pompes géantes et rencontrèrent une forte opposition parmi les amateurs.

C'était comme le prophète Élisée disant à Naman de plonger sept fois dans le Jourdain afin de se guérir de sa lèpre, tandis que le malade s'attendait

à voir le prophète toucher sa plaie et opérer un miracle. L'art de l'ingénieur et le bon sens ont cependant prévalu à la fin, et l'Égypte peut se féliciter d'avoir des drains profonds avec des pentes douces aboutissant à la mer par gravitation. Ces drains ont donné beaucoup plus qu'on n'en attendait. Le bénéfice qui en résulte continuera tant que le Gouvernement curera ces drains deux fois par an, une fois en avril et une autre fois en septembre ou en octobre, comme on l'a fait dans ces dernières années.

Comme de vastes étendues de terres incultes ont été pourvues largement de profonds drains, tandis qu'aucune précaution n'a été prise pour l'irrigation, nous sommes accidentellement arrivés aux conditions imaginées par nous, lorsque nous considérons l'achèvement du drainage avant l'irrigation pérenne. Nous sommes dans une position idéale pour commencer l'amélioration des terres incultes.

L'abaissement du niveau de l'eau du sous-sol a plus que marché de pair avec l'abaissement du plan d'eau des drains et est, dans beaucoup d'endroits, considérablement en excès. De même, dans les terres récemment ou partiellement améliorées, les plans d'eau des drains à un niveau bas pendant de longs intervalles de temps accompagné d'une diminution marquée dans la culture du riz, a résulté par un abaissement général du niveau de l'eau du sous-sol qui a eu les plus heureux effets en agriculture.

Cela a réussi spécialement dans le Béhéra où il y a plus ou moins de carbonate de soude sur de grandes surfaces et où la culture du riz n'est pas seulement défavorable à la terre, mais même nuisible. M. Victor Mosséri, qui a été le premier en Égypte à recommander l'usage du gypse dans les sols contenant du carbonate de soude, dit que la culture du riz est franchement nuisible à ces sortes de terres. Les racines du riz, peu profondes, ne s'enfoncent pas dans le sol et le manque d'aération du sol ainsi que son humidité continuelle non seulement retiennent le carbonate dans la terre mais transforment les bicarbonates en carbonates et empêchent l'amélioration.

M. Frank Hughes va même plus loin. Il dit que la culture du riz doit être faite dans les terres non salées ou profondément drainées, mais que pour les terres salées avec un drainage ordinaire, même s'il n'y a pas de carbonates au commencement, il est possible d'avoir ensuite le sulfate de soude changé en sulfite qui forme des carbonates dans le sol. Cent feddans de terre appartenant à la Compagnie de l'Allotment contenant des carbonates

s'étaient plutôt détériorés qu'améliorés après neuf ans de culture de riz. On y a incorporé 300 tonnes de gypse dans la proportion d'une à six tonnes par feddan et l'on a obtenu une récolte de bersime qui a provoqué l'étonnement de notre petit monde. Deux tiers de cette surface sont maintenant plantés de coton. Si jamais le coton pousse faible, on appliquera 2 tonnes par feddan, et MM. Hughes et Mosséri disent que finalement un rapide succès en résultera si l'intelligence et la persévérance marchent d'accord. Le fait de pouvoir éviter la culture du riz et la sursaturation qui en résulte aide à maintenir le niveau de l'eau du sous-sol et produit le plus favorable effet sur les terres environnantes. Nous pensons qu'une application de gypse aide à rendre friables des sols résistants, même s'ils sont sans carbonates; et m'appuyant sur l'autorité du Département de l'Agriculture, je dis que le gypse peut neutraliser l'effet engluant des engrais chimiques comme le nitrate de soude. Une substance qui nous permet de nous passer du riz et du surplus de l'eau du réservoir exigé pour cette culture devrait être encouragée par le Gouvernement. L'économie en réservoirs serait incalculable, puisque l'amélioration par le gypse n'exige pas d'eau en été mais peut être menée à bonne fin seulement avec l'eau de la crue et de l'hiver.

L'opinion de deux professionnels tels que MM. Hughes et Mosséri arrive à un moment très opportun. Autrefois, le riz était presque indispensable pour obtenir des bénéfices, car neuf fois sur dix le bersime ne pouvait être vendu ou était dur à la vente. M. Langley, cependant, a clairement démontré par les terres des Domaines de l'État que même la première coupe de bersime pouvait être dans notre climat entreposée dans des silos en plein air et ainsi fournirait une provision de fourrage pour l'élevage du bétail. De la sorte, le bersime devient une culture lucrative et donne de grandes promesses d'avenir. Gypse et bersime sont faits l'un pour l'autre. J'ai appliqué du gypse dans des terres pauvres, non salées, dans la proportion d'une tonne par feddan, et la coupe du bersime qui en est résultée a été extraordinairement bonne.

Avec le bersime remplaçant le riz, nous avons, en outre, une production importante d'engrais naturel pour nos champs; or, l'engrais est le grand soutien de notre culture. J'ai encore souvenance du vieux Badrawi pacha Achoûr, de Dercin, le meilleur cultivateur égyptien de son temps, me faisant inspecter ses travaux d'amélioration en 1886 et m'expliquant qu'il avait

fait fortune en améliorant ses terrains par la culture du bersime, qu'il faisait consommer sur place, tandis que les propriétés voisines appartenant à l'État étaient plantées de riz.

Il ajoutait qu'il n'avait jamais planté un seul feddan de riz et que ses terrains étaient beaucoup plus avancés que ceux des Domaines. Autant que je puisse me le rappeler, son système d'amélioration était le suivant : De même que vous donnez un léger arrosage *charaki* pour le doura dans un sol non salé et un fort arrosage *charaki* dans une terre salée et laissez l'eau s'infiltrer, de même vous arrosez copieusement un sol salé, après qu'il a été labouré, et vous laissez l'eau s'infiltrer pour que les sels se mélangent dans le sol que vous en débarrassez. Cependant, lorsque après deux ou plusieurs irrigations suivies de dessèchements, les sels se sont accumulés à la surface, vous arrosez et laissez immédiatement l'eau qui a dissous les sels s'écouler dans les drains. Le pacha parlait des terrains suffisamment préparés pour produire du bersime et du coton. En fait, dans la direction de Belkas, j'ai vu des milliers de feddans de terre qui étaient plantés de bersime et de coton chaque année de 1885 à 1890 et de nouveau plantés de bersime et de coton en 1895 pendant les opérations de la péréquation des impôts. La terre paraissait trop salée pour le doura mais produisait d'excellent bersime et d'excellent coton, tandis que le terrain s'améliorait graduellement.

Maintenir le niveau de l'eau du sous-sol aussi bas que possible est d'une importance si vitale que pour y arriver on ne doit pas hésiter à éliminer toute cause qui tendrait à un but contraire. J'ai déjà parlé du plus grand obstacle de tous : la culture du riz. La manière dont la culture en gros du riz est permise ou défendue provoque en beaucoup d'endroits de grandes tribulations. Dans l'une des propriétés de la Compagnie de l'Allotment, les propriétaires des plus hautes terres ont obtenu la permission de semer du riz cette année, tandis que cela a été défendu dans nos terres plus basses. Nous avons déjà expérimenté les désastreuses conséquences d'une semblable mesure différentielle et nous sommes maintenant obligés de faire de lourdes dépenses pour creuser un drain profond de 2000 mètres de front entre nous et notre voisin.

Nous avons bien besoin d'une loi qui autoriserait les experts du Département de l'Agriculture à défendre la culture du riz dans les terres où elle

peut être nuisible, sur la demande des parties lésées. Un autre obstacle à l'abaissement de l'eau du sous-sol est le mauvais alignement des canaux. Tous les canaux du Gouvernement qui traversent les terres basses à un niveau élevé sont un véritable fléau pour le pays. Dans de tels endroits il a été jusqu'ici de règle de faire un drain du côté où le drainage a été intercepté, mais de négliger l'autre côté.

Les mauvais effets produits peuvent être constatés par n'importe qui au canal de Khandak Charki, entre Teh el Baroud et Damanhour, le long de la ligne du chemin de fer du Caire à Alexandrie. Ces drains devraient être faits sur les deux côtés et très profonds afin de couper la route à l'eau qui s'infiltre dans la terre et la sature. Une autre calamité est la construction de canaux le long des digues des drains. Kafr-Sultess, sur le drain de Khairy, a un canal en face sur la digue gauche du drain; ce canal a été un mal constant pour les petits propriétaires fellahs qui étaient autrefois si heureux avec leurs petits biens. En un semblable endroit, un second drain devrait être fait immédiatement hors du canal et l'eau conduite par un tuyau dans le drain de Khairy, qui est là très profond. Une autre source d'infiltration d'eau est le système par lequel les canaux sont curés dans ce pays. Presque chaque canal, lorsqu'il charrie de l'eau limoneuse pendant la crue, produit des bermes de chaque côté, presque verticales. De semblables bermes devraient être légèrement grattées, car elles contribuent à rendre le canal imperméable. Si on les enlève sur des pentes de 1 sur 1, on ouvre les pores du sol aux eaux non limoneuses de l'hiver et de l'été qui vont ainsi surélever le niveau des eaux du sous-sol. Cela est spécialement le cas quand les canaux ont leurs sections augmentées et il semble que les ingénieurs les augmentent toujours. La véritable méthode serait de construire le canal plus grand dans toutes ses dimensions autant que cela est nécessaire avec des pentes d'un côté d'1 sur 1, une fois pour toutes. Cette section serait diminuée par le limon de l'eau s'amalgamant au lit et aux pentes et ensuite tous les nettoyages devraient être faits légèrement au-dessus de cette couche du lit avec des pentes presque verticales de 1 sur  $\frac{1}{2}$ . De cette façon, les canaux alimenteraient les sources beaucoup moins qu'ils ne le font aujourd'hui. L'avantage qui en résulterait est très clairement apparent au canal Ismailia, le long du Wady Tumilat. Le meilleur aménagement des eaux de la crue, à la tête du canal, depuis que le colonel J. C. Ross en a

fait une étude spéciale, a augmenté dans ses biefs inférieurs la quantité de dépôt que l'eau limoneuse, filtrant au travers du sable, a si bien colmaté le lit, qu'aujourd'hui les surfaces marécageuses situées au-dessus du canal sont devenues de l'histoire ancienne.

Que le nombre est grand des projets d'amélioration qui ont avorté ou ont seulement partiellement réussi parce que l'irrigation et l'amélioration avaient été commencées avant que la couche d'eau du sous-sol ait été bien abaissée par des drains, au préalable! Cela avait été fait pour obtenir un revenu aussi vite que possible. Il y a aussi d'autres causes qui ont été énumérées au paragraphe 181 de l'*Egyptian Irrigation*. J'ajouterai ceux que j'ai observés depuis septembre 1913 quand le dernier paragraphe de mon livre et celui de M. Craig ont été écrits. C'était en avril, mai et juin 1914 que j'eus ce privilège de voir les hardis projets d'amélioration des États-Unis et leurs machines en plein travail, creusant des drains profonds, plaçant les tuyaux dans le sol, à leur place, avant que la terre humide et fangeuse puisse retomber dans les drains et les combler. Quelle différence de voir des champs sillonnés de drains souterrains, très profonds, et de voir nos champs munis de drains comparativement peu profonds espacés de 25 mètres, pleins d'herbes et de roseaux pendant huit mois de l'année! Et nos feddans de 24 kirats, dont 18 seulement sont actuellement cultivés! Nos drains principaux espacés de 200 mètres ne sont pas mal placés, mais les drains secondaires, une fois que leur but originel a été atteint, sont une malédiction pour n'importe quel domaine. Lorsqu'ils sont bien entretenus, ils sont absolument inutiles comme charrieurs d'eau et servent seulement comme terrains d'élevage au ver de capsule et à une vingtaine d'autres insectes nuisibles. Quand ces drains sont réellement nécessaires, le plus souvent ils ne sont pas quatre ou cinq fois aussi larges qu'ils l'étaient à l'origine, leurs bords s'étant effrités et il existe de nombreux éboulements sur ces bords minés. Je ne puis m'empêcher de penser, d'après ce que j'ai vu en Amérique, que si dès le début les drains principaux espacés de 200 mètres étaient pourvus de profonds tuyaux dans le sol, le niveau de l'eau du sous-sol abaissé et qu'alors l'eau nécessaire à l'amélioration soit retenue sur les terres au moyen de digues d'une hauteur de 50 centimètres, toute terre pourrait être améliorée sans la nécessité d'innombrables drains secondaires. Dans les sols où les drains étaient réellement nécessaires, des



tuyaux de 10 centimètres pourraient être fixés à des intervalles appropriés. Il suffit de visiter dans nos régions les propriétés en voie d'amélioration pour comprendre que ce que nous voyons ne peut pas être définitif.

Quelle que soit l'opinion individuelle qu'on puisse avoir sur les drains ouverts ou sur les tuyaux souterrains pour les terrains d'agriculture, il ne peut y avoir deux opinions différentes au sujet des drains des villes et des villages de la Basse-Égypte.

Les drains peu profonds et d'une saleté révoltante qui entourent de grandes villes comme Damanhour et paraissent faire un semblant d'effort pour les drainer, pourraient certainement être transformés en drains souterrains au moyen de tuyaux et draineraient réellement les dépôts pestilentiels qui partout offusquent la vue et l'odorat. Je recommande fortement ceci à chaque municipalité de la Basse-Égypte. Où l'eau peut s'écouler par gravitation comme à Damanhour, laissez-la s'écouler librement; où elle ne peut le faire, qu'elle soit pompée par les drains les plus voisins ou sur les champs avoisinants.

J'en appelle au Département de l'Agriculture qui a la bourse bien garnie du Gouvernement égyptien, — bourse que nous, propriétaires de terres, avons contribué à remplir — pour qu'il prenne en mains 10.000 feddans de terres incultes qui sont aujourd'hui bien drainées et ont la bonne chance d'avoir un niveau bas d'eau souterraine et qu'il les pourvoie de tuyaux placés profondément dans les drains principaux creusés au moyen des machines les plus modernes; qu'il fasse les essais audacieux d'amélioration. Si cela réussit, le Gouvernement pourrait établir des fellahs sur ces terres et permettre alors l'amélioration sur une grande échelle par des compagnies, sur le plan proposé au paragraphe 181 de l'*Egyptian Irrigation*, soumis dans le but précis de rendre les fellahs propriétaires de la terre. Depuis que je suis venu en Égypte, il y a plus de 30 ans, cela a toujours été mon ambition d'aider le fellah à devenir propriétaire de la terre d'Égypte sur les bases indiquées à la page 55 dans le rapport d'irrigation de 1886. L'amélioration sera faite par l'irrigation par bassins avec des drains souterrains à 200 mètres d'intervalle. Ces drains prendront la place du sous-sol sec des bassins de la Haute-Égypte. Nous pouvons nous dispenser d'eau de réservoir et d'irrigation séfi jusqu'à ce qu'elle puisse être obtenue.

Nous avons jusqu'ici considéré les questions se rapportant à l'amélioration des terres incultes, mais avant que nous puissions utilement nous imaginer ce que seront ces terres incultes dans vingt ans d'ici, nous devons d'abord répondre à deux questions d'importance capitale. D'où doit provenir l'eau nécessaire à l'irrigation du coton sur les terres améliorées? Et comment les terres basses seront-elles garanties contre les dangers de l'inondation au temps de la crue? La quantité d'eau nécessaire émanant de sources autres que celles existant aujourd'hui, pour assurer l'irrigation pérenne de ces 1.200.000 feddans de terres incultes, a été calculée par M. Craig et moi au paragraphe 134 de l'*Egyptian Irrigation*. La quantité est de 3 milliards et quart de mètres cubes. Si le bersime et le coton sont substitués au riz sur de larges surfaces ainsi que l'a, avec tant de chance, fait Badravi pacha et comme je le recommande dans cette conférence, cela deviendra 2 milliards et demi.

L'Égypte a beaucoup de sources. D'abord et en premier lieu le réservoir d'Assouan, qui contient aujourd'hui 2 milliards et demi de mètres cubes d'eau. S'il était surélevé de 7 mètres, il contiendrait 5 milliards, soit le double. S'il était surélevé de 5 mètres, il contiendrait 4 milliards, c'est-à-dire 1 milliard et demi de plus. Il suffirait pour 750.000 feddans. Le grand et imposant travail qui retient le Nil au haut de la 1<sup>re</sup> cataracte pourrait être surélevé facilement sur sa propre base pour un coût insignifiant. Je crois qu'un million de livres couvrirait toutes les dépenses. Une couple d'années suffirait pour terminer le travail. Partisan du plan américain d'améliorer constamment — paragraphe 138 de l'*Egyptian Irrigation* — je me range à l'avis de ceux qui voudraient construire un nouveau barrage en aval du barrage existant, utiliser chaque leçon donnée par l'expérience de ces quinze dernières années, et pour une somme de 4 millions de livres — somme que la Grande-Bretagne dépense dans cette guerre toutes les 18 heures — l'Égypte serait dotée d'un barrage homogène de maçonnerie qui serait fait une fois pour toutes.

Le paragraphe 138 commente ainsi ce travail projeté : « Dans ces conditions, l'ancien barrage ne serait pas inutile, mais les leçons que nous en avons tirées serviraient à faire construire un travail qui laisserait une trace ineffaçable de l'occupation britannique en ce pays, comme les Pyramides en laissent une des grands jours des premiers Pharaons ». Ceux qui,

cependant, sont partisans du barrage actuel ne devraient trouver aucune difficulté à le surélever sur sa présente base qui est beaucoup trop large pour sa hauteur actuelle. Le paragraphe 138 indique comment ce travail peut se faire avec une sécurité relative.

Le remplissage du réservoir d'Assouan surélevé de 7 ou 5 mètres serait assuré par la construction de deux réservoirs sur le Nil Blanc comme je l'ai proposé dans deux conférences sur *Le Nil Blanc* en décembre 1907 et en janvier 1908 devant cette Société, après mon retour des sources du Nil. Le problème de la construction de barrages sur le Nil Blanc est la simplicité même. Les difficultés gisent autre part. En 1912, lorsque j'ai discuté la question du réservoir du Nil Blanc avec les employés du Gouvernement du Soudan et avec les propriétaires locaux, ils insistèrent sur une limitation stricte de la hauteur jusqu'à laquelle l'eau pourrait être emmagasinée dans le bassin du bas Nil Blanc et aussi quant aux époques auxquelles l'emmagasinage serait fait. La haute crue de 1878 avait débordé et rempli les dépressions du désert d'une eau qui séjournant fit éclore des moustiques; une épidémie de malaria s'ensuivit sur une échelle si colossale que l'année 1878 est connue au Soudan comme l'année de *Bayuda* ou des *moustiques*. Le maximum du niveau de la crue a été, cette année, à Khartoum, de 382 mètres 04 cent. au-dessus du niveau de la mer. Tous furent unanimes à déclarer que la reproduction de cette calamité, due à des moyens artificiels, serait un acte indigne d'un gouvernement civilisé. Il restait donc à considérer à quel moment l'inondation pouvait être permise. Le large bassin du Nil Blanc est cultivé *en hiver* dans ses parties septentrionales tandis que dans ses parties méridionales il est couvert de pâturages où paissent d'innombrables troupeaux de bétail. Les fonctionnaires du Gouvernement du Soudan, qui, naturellement, pensent d'abord au bien-être du pays, ont insisté pour que les sommes demandées par le Gouvernement du Soudan soient prohibitives, si les inondations n'étaient pas définitivement terminées avant l'hiver. Ce fut pour cette raison que dans le paragraphe 138 de l'*Egyptian Irrigation* nous avons fait la remarque suivante : « Maintenant il se pourrait que la terre au Soudan devenant de plus en plus chère, le Gouvernement soulève des objections à l'idée de sacrifier la vallée du Nil Blanc pour fournir de l'eau à l'Égypte. Il se pourrait qu'il demande des compensations excessives. » Le Gouvernement égyptien aurait

alors à penser au réservoir proposé par M. Craig en 1904 à la tête du *Sobat* proprement dit, en dessous de la jonction des rivières Pibar et Baro ou au lac No. Ou il pourrait avoir recours au Nil Albert dans la région des Sadds.

M. Craig et moi avons consacré un temps considérable à étudier la région des Sadds et avons exposé nos idées aux paragraphes 36 et 135 de l'*Egyptian Irrigation*. Nous avons pensé souvent approcher d'une solution qui s'est sans cesse dérobée. Nous étions certains d'une chose, c'est que le maintien du chenal du Nil Albert depuis 1904 a augmenté considérablement le débit des basses eaux à sa fin et que dans les années très basses l'augmentation a atteint 50 p. 100. C'était dans la continuation des travaux pour maintenir ouvert le chenal et l'augmenter que résidait la solution la plus pleine d'espoir. M. Tottenham, qui était alors chargé de ces régions, était très partisan de draguer et d'améliorer les chenaux latéraux tels que le Maya Signora sur lequel il allait employer la grande drague à succion récemment acquise par le Gouvernement égyptien. Nous pensions qu'une machine qui pourrait herser le lit actuel du chenal et l'augmenterait en laissant le courant rapide de la rivière emporter les détritux légers qui composent le lit et les côtés dans la véritable région des Sadds, serait la solution finale. Ces matières hersées se déposeraient dans les lagunes. Quoi qu'il en soit, nous étions heureux de penser qu'un emploi avisé de la drague suggérerait bien vite des idées quant à la meilleure méthode pour retirer l'eau de ce gigantesque réservoir. Ce fut une véritable calamité pour l'Égypte que cette magnifique drague, spécialement construite pour les travaux de la région des Sadds et qui a coûté 50.000 £, ait été ramenée en Égypte, transformée et mise en usage pour draguer le lac Maréotis sur les bords duquel elle gît maintenant comme une épave. C'est certainement à cause du manque d'imagination que le Ministère des Travaux publics a dépensé des centaines de mille livres (L. E. 150.000 en machines seulement) dans la région des Sadds et a ensuite abandonné le travail parce que la solution demandait du temps et de l'intelligence. Cette drague devrait, bien entendu, être renvoyée au Soudan, réadaptée et mise au travail, pour résoudre l'énigme de la région des Sadds, côte à côte avec la drague-herser recommandée par nous. Deux ans de travail suffiraient à un ingénieur doué de génie pour résoudre le problème et démontrer comment un minimum

de décharge de 600 mètres cubes d'eau par seconde peut être assuré au Nil Blanc. Il pourrait même aller plus loin.

Il y a une autre source de fourniture d'eau pour la Basse-Égypte qui m'a été suggérée par un problème que m'a posé le Gouvernement des États-Unis en 1914, lors de ma visite. La Haute-Égypte a des réserves énormes d'eau douce souterraine à un niveau plus élevé que celui d'un Nil bas. Comme toutes les couches de terre de la vallée s'inclinent du Nil vers le désert, il serait possible de recueillir la plus grande partie de cette eau près du désert et de la reconduire au Nil. Les quantités auxquelles on aurait affaire seraient grandement augmentées si Kéna, Girga et Assiout étaient pourvues d'irrigation pérenne. Aux endroits où le Nil empiète sur le désert aux places nommées *mahgars*, comme à Dendéra où je crois que le sous-sol est très poreux, nous aurions des conditions idéales pour nous assurer cette eau. Dans les endroits où les déserts n'ont pas de sable mouvant, de profonds drains à ciel ouvert pourraient être essayés adossés dans le Nil aux différents *mahgars*. Où il n'y a pas de *mahgars*, des drains profonds et des pompes pourraient aider à conduire l'eau au Nil. Une profonde tranchée conduisant dans le Bahr Yousouf au-dessous des rapides dans le Fayoum pourrait faire s'écouler de grands réservoirs souterrains à Béné-Souef. A Ghizeh, doté de sable mouvant, de profonds tuyaux dans le sous-sol seraient nécessaires. Ces travaux entraîneraient des dépenses, mais ils aideraient à drainer la région et seraient un véritable bienfait dans les endroits dotés d'irrigation pérenne; de plus, l'eau serait livrée là où nous en avons besoin, et de ce chef il en résulterait de notables économies. Une somme de £ 25.000 placée à la disposition du Docteur Hume pourrait conduire à d'importantes découvertes. Le drainage parfait des terrains irrigués d'une façon pérenne ne serait pas en lui-même un maigre gain. M. Craig et moi avons calculé l'importance de cette fourniture d'eau du sous-sol, et les pages 82-83 ainsi que le paragraphe 134 résument nos indications. Nous avons considéré que l'eau retournée au Nil en amont du Caire, chaque été, librement par le flux naturel, s'élève à un peu plus d'un milliard de mètres cubes par an, soit le contenu de l'ancien bas-milieu du réservoir d'Assouan. Cette quantité pourrait être doublée par une aide intelligente.

Nous avons vu que l'eau additionnelle pour l'irrigation pérenne des terres

incultes améliorées peut être obtenue de la région éloignée des Sadds, des affluents du Nil, de la surélévation du réservoir d'Assouan ou de la nappe d'eau souterraine sous nos propres pieds. Nous n'avons qu'à agir intelligemment; l'eau est là. Il reste le problème de protéger les terres incultes basses, une fois améliorées, des dangers de l'inondation. Le premier qui s'est franchement attaché au problème dans notre monde moderne fut Méhémet-Ali. Son esprit original et constamment en éveil ne négligea rien pour remplir son programme. Linant pacha rapporte que dans une seule année le Vice-Roi ajouta 27.000.000 de mètres cubes de terrassement aux digues du Nil. Ceci représenterait £ 540.000 aujourd'hui. Il dépendait entièrement de digues très résistantes pour empêcher le débordement du Nil. Ces digues furent fortement renforcées par Ismaïl pacha après la haute crue de 1874 sous la surveillance directe de Sa Hautesse le Sultan. Cet excellent travail de renforcement des digues ne s'est jamais ralenti durant l'occupation britannique. Parlant devant cette Société le 16 janvier 1904 au sujet de *Le réservoir d'Assouan et le lac Mæris*, j'ai proposé d'élever le barrage d'Assouan et de protéger la Basse-Égypte contre une inondation en aménageant la branche de Rosette pour qu'elle charrie plus que son débit naturel de la crue et en renforçant alors les digues des deux branches du Nil. A la page 10 de l'appendice I de son rapport sur les bassins du Haut-Nil en 1904, Sir William Garstin, après l'examen critique des deux propositions, rapporte ainsi sa décision : « Je recommande l'élévation du barrage d'Assouan et l'amélioration de la branche de Rosette ». Depuis cette date les digues du Nil ont été grandement renforcées et de nombreux éperons placés dans les deux branches, mais le travail pour l'augmentation directe de la capacité de charroi d'eau de la branche de Rosette a été laissé au fleuve lui-même. Le fleuve a bien fait quelque chose, mais le travail devrait être entrepris très sérieusement. Ce serait meilleur marché d'obliger le fleuve à charrier une quantité additionnelle de 1000 mètres cubes par seconde sans élever son niveau, plutôt que de laisser s'échapper du fleuve 1000 mètres cubes par seconde plus en amont et diminuer ainsi la section de la rivière jusqu'à la fin de sa course. Cette espèce de travail d'échappement peut être surfait et surfait en toute possibilité avec de sérieuses conséquences pour la quantité charriée par le fleuve. Ceci est spécialement vrai du Nil, où nous avons affaire à un fleuve qui n'a pas rompu ses

digues depuis bientôt 40 ans et qui s'est construit lui-même des chenaux très bien réglés. Sur l'Euphrate et le Tigre, qui rompent leurs berges chaque année et où les biefs inférieurs, par suite des ruptures sans fin, ne peuvent pas porter la moitié de l'eau amenée même dans une crue ordinaire, la question pourrait être résolue sans courir de risques. L'état du Bahr Chebin est un avertissement au Département de l'Irrigation. Depuis des années les décharges de ce magnifique canal ont été réduites en dépit des avertissements répétés que la réduction de décharge entraînerait une réduction de chenal et aujourd'hui l'État va dépenser une forte somme pour élargir le chenal. Que la section du Nil soit diminuée d'une façon générale par la réduction de la décharge de la crue, opération qu'on peut faire, et le Trésor égyptien sera plusieurs fois vidé sans ramener le fleuve à sa capacité de charroi originel. Le travail de renforcement des digues du Nil a continué d'une façon très constante dans ces dernières années et a fait de grands progrès. Ayant été chargé des crues du Nil pendant 1887-1892 et 1894, et connaissant bien les digues de ces époques, je me suis considéré heureux d'être invité par M. Adamson à visiter la branche de Damiette au plus fort de la dernière crue. J'ai trouvé les digues des biefs inférieurs, autrefois les plus dangereuses, généralement un mètre et demi plus hautes et bien deux fois aussi larges qu'à mon époque. En fait, une rupture directe semblerait impossible. Il ne restait que la protection générale des courbes par des éperons suffisamment éloignés de la berge pour la protéger contre l'action des remous. Les éperons typiques que M. Adamson m'a montrés et qu'il avait l'ambition de voir se multiplier partout reposaient sur les lois de la plus parfaite hydraulique; et le Trésor agirait sagement en consacrant des centaines de mille livres à ce travail et en le faisant tout de suite. Plus vite les digues et les éperons seront terminés, mieux cela vaudra pour le pays. Seulement, comme je l'ai déjà dit, le travail d'aménagement de la branche de Rosette devrait être plus sérieusement entrepris sur les bases indiquées d'après les théories de ce savant ingénieur M. Eads. Ces théories sont données au paragraphe 105 et s'appliquent directement à la branche de Rosette. D'après ce que j'ai vu des nouvelles digues de la branche de Damiette, je recommanderai fortement la mise au point des deux branches du Nil. Elles pourraient être amenées à décharger des quantités — très augmentées — d'eau, sans aucune augmentation de leur niveau. Si le

Gouvernement ne profite pas de ce que le Nil n'a pas rompu ses digues depuis 40 ans et ne s'empresse pas de fixer les digues et les chenaux par tous les moyens en son pouvoir, il trahit une profonde ignorance d'un fleuve tel que le Nil. Qu'une rupture se fasse une fois au début d'une crue, dans un endroit un peu en amont d'une des branches du Nil, le chenal ne reviendra jamais à ses dimensions d'aujourd'hui. En dépit de ses digues grandement améliorées, le cours entier du fleuve du Caire à la mer a été la cause, lors de la dernière crue, de soucis, de pertes d'argent et de sacrifices sous le rapport hygiénique comme c'est toujours le cas lors des crues profondes. On aurait dit qu'on n'avait pas dépensé un centime depuis 1894. Je puis seulement me rendre compte de cette hésitation en me rappelant ce que me racontait Sir William Garstin, alors inspecteur d'irrigation au 1<sup>er</sup> Cercle, lorsqu'il me rencontra sur la branche de Damiette lors de la crue de 1887. Il revenait juste du Caire où il avait trouvé les Autorités dans leurs fauteuils officiels, nerveux et soucieux au sujet de la crue, tandis que si elles s'étaient transportées sur les digues du fleuve elles se seraient immédiatement libérées de toute inquiétude. En 1892 je rappelai à Sir William sa remarque de 1887, car je le trouvai à son tour dans son bureau, nerveux et anxieux à cause de la crue. On a le temps de s'inquiéter de sa propre réputation quand on est à son bureau et l'on se sent timide, au lieu que sur les bords du Nil on n'a pas le temps de penser à soi mais au bien de dizaines de mille de personnes qui souffrent sous vos yeux. Cette protection du pays contre la crue est un travail digne du plus haut placé et j'en appelle à Sa Hautesse le Sultan, qui en 1874 surveilla personnellement le pays pendant une crue plus haute d'un mètre que celle de cette année. Et il se dévoua vigoureusement, employant toute son énergie à élever les digues, et c'est à juste titre qu'il passera à la postérité comme le souverain sous lequel les travaux de protection contre l'inondation en Égypte ont obtenu un plein succès.

Au paragraphe 137 de l'*Egyptian Irrigation* on voit clairement comment le Nil Blanc peut être employé comme un moyen automatique de protection contre les crues à l'aide de barrages-réservoirs, dont la construction est suggérée au travers du chenal. Quand j'étais à Khartoum, j'ai d'abord pensé à proposer la construction d'un barrage sur le Nil Bleu à quelques milles au-dessus de la ville et d'un canal d'échappement en amont de l'arbre de



Gordon, au-dessus du barrage-réservoir proposé sur le Nil Blanc. Il en serait résulté une échappée d'eau de crue de grande capacité avec l'aide d'un second barrage-réservoir plus haut sur le Nil Blanc. Ceci cependant aurait causé une année de *Bayuda* ou de *moustiques* et, de plus, cela n'aurait pas été une arme aussi sûre dans les mains des ingénieurs que l'action automatique à Omdurman proposée dans le paragraphe cité plus haut. Et cependant un barrage sur le Nil Bleu était bien séduisant.

D'en amont, on pouvait diriger deux canaux, l'un remontant la vallée du Nil Blanc, l'autre descendant le long de la rive droite du Nil principal jusqu'à Chabluka. Il y avait aussi la force hydraulique au Barrage près de Khartoum et d'Omdurman. J'avais aussi songé à des chenaux en maçonnerie, remplis d'eau, traversant les rues poussiéreuses de Khartoum, et au moyen de figuiers indiens plantés de chaque côté d'après le modèle de Chandni Chouk de Delhi, à convertir ces foyers de poussière en avenues ombreuses bien arrosées dont n'importe quelle ville du monde pourrait s'enorgueillir.

Il reste comme moyen de protection contre la crue le séduisant projet de Wady Rayan. Si nous songeons que le Wady Rayan est le seul non-automatique débouché pour l'inondation dont on puisse se servir sans répandre la ruine et la maladie, qu'il est tout près de la Basse-Égypte, qu'on peut s'en servir juste pendant les quelques jours où l'on en a besoin et pas plus, que son emploi serait extraordinairement subit et profitable, que sa ligne de déversement serait une très bonne porte de sortie pour le drainage de la Moyenne-Égypte et une porte d'entrée pour la nappe d'eau souterraine en été où elle serait très efficace, je ne puis m'empêcher de penser que son utilisation comme un débouché de la crue en Égypte sera un fait accompli et cela avant longtemps. Ici, de nouveau, je demande au Dr Hume d'étudier le problème de la couche d'eau souterraine. Pendant qu'il a certains travaux qui peuvent suppléer à tous les besoins de l'Égypte sans sacrifier la salubrité ou les richesses de la province du Nil Blanc, nous pouvons compter que la politique saine du Gouvernement adoptera ces projets, qui seront un bienfait pour les deux pays. Leur fourniture pérenne étant assurée et la crainte d'inondation étant écartée, nous pouvons examiner les perspectives d'avenir des terres incultes.

Bien avant qu'une vingtaine d'années se soient écoulées, nous aurons abandonné l'amélioration des parcelles de terrains éparses dans le pays.

Nous serons convaincus que la *permanence* dans l'amélioration peut être seulement assurée par l'abaissement *permanent* du niveau de l'eau souterraine sur des surfaces très étendues et que l'abaissement efficace de cette eau doit précéder tout effort d'amélioration par irrigation. L'abaissement général du niveau de l'eau du sous-sol sur de larges surfaces contiguës sera devenu la sérieuse préoccupation du Département de l'Irrigation, car elle doit s'accomplir d'une façon générale afin de réussir. Les drains principaux seront devenus de grands charrieurs d'eau à un aussi bas niveau qu'à une grande profondeur et des pentes douces seront adoptées. A ces principaux drains aboutiront par gravitation tous les canaux qui transporteront les fertilisantes eaux rouges de la crue dans toute leur longueur. La crainte d'une famine d'eau rouge aura disparu. Quelques-uns des drains secondaires se déverseront dans les drains principaux par gravitation et quelques-uns seront pompés. Le système de drainage adopté sur le Khairy, sans ses imperfections évidentes, aura été adopté partout. Toutes les terres qui peuvent être parfaitement drainées par gravitation auront été mises en contact avec les deux drains secondaires ci-dessus mentionnés et l'eau par gravitation se déversera dans les drains principaux. Tout ce qui sera au-dessous de ce niveau sera drainé au moyen de pompes. Toutes les vieilles branches du Nil, qui par raison d'économie étaient converties en drains auront été reconverties en canaux; des drains profonds bien alignés auront été creusés au fond des dépressions, là où la nature les a placés. Les lacs de la Méditerranée seront redevenus poissonneux. Le Département de l'Irrigation aura exécuté et dépassé les mesures recommandées au début de cette conférence pour l'abaissement du plan d'eau du sous-sol au moyen de drains interceptant toute l'eau d'infiltration des canaux et colmaté les lits et les côtés des canaux, réduisant l'infiltration à son minimum. Des permissions judicieusement accordées pour la culture du riz, une fourniture d'eau sagement réglée, les entrées d'eau dans le drainage et les sorties d'eau de l'irrigation calculées par rapport à l'étendue de la surface et au niveau de la terre auront complété le travail des fonctionnaires du Département de l'Irrigation. Autant que cela aura été en leur pouvoir, ils auront assuré pour ces terres incultes une abondance d'eau rouge lors de la crue et un niveau bas de la couche d'eau du sous-sol, ce qui est la meilleure arme de l'irrigation pérenne dans sa lutte sans fin contre le sel. Là où le Dépar-

tement de l'irrigation aura cessé sa tâche, le Ministère de l'Agriculture aura à commencer la sienne. L'Administration des Domaines de l'État sera devenue une branche de ce ministère. Elle se sera débarrassée de ses bonnes terres améliorées en les revendant aux fellahs par parcelles de 5 feddans à un prix qui aura permis à des hommes sans capitaux, mais doués d'énergie, de savoir et de bonne volonté, de rembourser le capital et les intérêts en 15 ans à 5 o/o. Ceci était l'intention première de la Daïra Sanieh pour une bonne partie de ses terres, intention qui ne s'est pas réalisée par suite de la pusillanimité du Gouvernement.

Le Ministère de l'Agriculture aura pris possession de toutes les terres nécessitant une amélioration et se sera empressé d'entreprendre des expériences de grande envergure pour leur complète amélioration et leur développement. Agissant de concert avec le Service des Irrigations, il aura choisi de larges surfaces pour l'abaissement détaillé de l'eau souterraine déjà entrepris d'une façon générale dans toute la Basse-Égypte. A ces surfaces entières, l'irrigation et le drainage auront été assurés d'une façon complète et non d'une façon illusoire qui fait qu'aujourd'hui des milliers de pauvres propriétés payent des taxes entières sous prétexte que l'irrigation et le drainage leur ont été assurés. Une fois que l'intégralité de la surface choisie — qu'elle soit de 25.000 ou de 100.000 feddans — aura été pourvue de moyens d'amélioration, le Ministère préviendra tous les possesseurs de ces terres qu'ils doivent payer une taxe graduellement croissante jusqu'à ce que la taxe définitive soit atteinte. Aucun de ceux qui seront venus s'établir sur ces terres n'aura la permission de rester oisif et d'attendre pour vendre que ses voisins aient travaillé dur et augmenté la valeur de la terre. Qu'il ait travaillé ou non, la taxe foncière aura été automatiquement augmentée. De cette façon on se débarrassera des inutiles. Les véritables compagnies d'exploitation se seront mises au travail selon l'une des façons exposées dans cette conférence et dans d'autres, et c'est à elles que le Ministère aura passé les terres incultes si nombreuses qu'il possède, aux conditions des bases générales exposées au dernier paragraphe de l'*Egyptian Irrigation*. De nouvelles compagnies seront admises à entrer dans le champ d'action dans les mêmes conditions générales et le Ministère lui-même aura commencé l'amélioration de certaines surfaces choisies pour servir de guides et d'exemples à la communauté.

Avec beaucoup de fonds, mais de fonds utilement placés, mis à sa disposition, il sera à même de faire un essai complet d'amélioration par le drainage du sous-sol sans avoir, annuellement, l'inquiétude de faire face à des actionnaires d'une société. Il aura introduit les machines les plus nouvelles pour fabriquer et placer des tuyaux dans le sous-sol. Il aura démontré quelle est la meilleure distance à laquelle les tuyaux souterrains doivent être espacés, leurs dimensions, leurs pentes, et s'il est préférable de retenir sur les terres de minimes profondeurs d'eau pour une longue durée de temps ou des profondeurs considérables avec des digues de bassins pendant une courte période. En expérimentant sur des surfaces très éloignées les unes des autres, il aura définitivement établi si l'amélioration des terres par colmatage, bersime et coton, sans culture de riz du tout, peut se faire d'une manière profitable partout ou seulement dans certains sols et dans certaines localités. Il aura montré à la communauté agricole les bienfaits réels pour la propriété, du bersime et de l'élevage du bétail comparés à la culture des céréales en hiver. Il est bien possible que, comme cela a été dit en Angleterre fort judicieusement, « les pieds des moutons sont ferrés d'or », on puisse le répéter de l'Égypte pour les pieds des vœux. Les deux récoltes qui jusqu'ici ont été florissantes en Égypte comme elles ne l'ont jamais été dans aucun pays sont le bersime et le coton égyptiens, et ce sont les récoltes qui justement conviennent le mieux aux terres améliorées. C'est pour cette raison que la cause de l'amélioration des terres incultes aura bénéficié si largement des expériences intelligentes pour mener de front l'élevage du bétail et la culture du coton. Ce fut en vue de démontrer que cela pouvait se faire d'une manière profitable qu'Ismail pacha a commencé l'administration des Domaines de l'État et c'est avec d'heureuses expériences telles que celle-ci qu'il aura justifié sa raison d'être, et non en étant la vache à lait du Ministère des Finances.

Altesse, Mesdames, Messieurs, c'est avec plaisir que j'ai parlé devant vous du meilleur moyen d'ajouter 1 million et quart de feddans de terre aux 5 millions et quart déjà en culture, et de faire de telle manière qu'on pourrait augmenter grandement le nombre des petites propriétés détenues par les fellahs. D'autres pays peuvent parler de leur surface en dizaines et centaines de millions de feddans; nous, ici, ne parlons que de millions,

mais n'en ayons pas honte. Quand le renard fit observer à la lionne qu'il avait dix petits tandis qu'elle n'en avait qu'un seul, la lionne put lui répondre que le sien était un lion. En dépit du fait que notre amélioration de terrain est en général difficile et coûteuse et par suite de la présence du sel dans la terre et dans l'eau, elle vaut bien la peine d'être entreprise, puisque des terres même modérément améliorées peuvent produire du coton et du bersime égyptiens, cultures complètement rémunératrices grâce aux expériences pleines de succès de M. Langley. Une fois que les questions se rapportant à la fourniture d'eau, au drainage et à la protection contre l'inondation seront heureusement solutionnées, le Nil, comme toujours, ne manquera pas à sa tâche; et à la fin de cette longue guerre, l'Égypte aura pris sa place parmi les nations qui ont pour but de faire éclore non seulement une nouvelle ère de prospérité, mais une prospérité dans laquelle le plus pauvre aura sa part entière et équitable.

W. WILLCOCKS.

# LE FELLAH ET SA FEMME

## SUR LES TERRES INCULTES D'ÉGYPTE<sup>(1)</sup>

PAR

SIR WILLIAM WILLCOCKS, K.C.M.G.

---

ALTESSE,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Dans ma dernière conférence sur *Les terres incultes d'Égypte* j'ai émis l'opinion que ces terres, une fois améliorées, deviennent l'héritage des fellahs de la vallée du Nil. A cette occasion, j'ai beaucoup parlé à propos des terres incultes mais très peu à propos des fellahs. Les choses seront renversées dans cette conférence d'aujourd'hui et je parlerai beaucoup des fellahs et de leurs femmes-banquières mais très peu des terres incultes. Je commencerai avec ces dernières.

Les terres incultes d'Égypte se trouvant à un niveau bas, souffriraient énormément d'une rupture des digues du Nil; aussi la nécessité de les mettre à l'abri de l'inondation est des plus urgentes.

Lors d'une de mes conférences, le 25 mars 1903, sur *La restauration des anciens travaux d'irrigation sur le Tigre*, j'ai exposé que l'irrigation par bassins prend l'eau du Nil, au commencement de la crue, mais la renvoie libre de tout dépôt à la fin de la crue. Cette eau, claire, maintient libre le chenal du Nil et c'est ainsi qu'après 7000 ans d'irrigation par bassins, ce chenal est aussi large qu'il l'était lorsque Ménès commença ses digues et ses canaux. Maintenant que l'irrigation pérenne supplante graduellement l'irrigation par bassins et que les barrages et obstructions se multiplient sur le Nil, nous imitons les anciens Babyloniens sur le Tigre

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société sultanieh de Géographie à la séance du 9 juin 1917.

et l'Euphrate et nous devons craindre de laisser le chenal du Nil se rétrécir. De soigneuses inspections de la rivière devraient avoir lieu chaque année, et si l'on observe des diminutions appréciables du chenal, des mesures devraient être prises pour remédier immédiatement au mal avant qu'il ne se développe. Si nous négligeons ces précautions, nous n'avons qu'à voir les deltas du Tigre et de l'Euphrate pour apprendre ce qu'une irrigation pérenne non judicieuse peut faire pour ruiner une région dont la formation est deltaïque et par conséquent apte à être ruinée. Parlant à nouveau le 16 janvier 1904 au sujet du *Réservoir d'Aswan et le lac Mæris*, j'avais proposé de protéger la Basse-Égypte contre l'inondation en aménageant la branche de Rosette de façon à ce qu'elle transporte plus que sa part naturelle de la crue et ensuite en renforçant les digues des deux branches; projet que Sir William Garstin a inclus dans son programme sur les travaux du Nil. Dans deux conférences sur *Le Nil Blanc et la récolte cotonnière* en décembre 1907 et janvier 1908 et de nouveau en décembre 1911 dans une conférence sur *Une récolte de 10 millions de cantars de coton*, j'insistais tout spécialement sur la valeur du Nil Blanc comme protecteur naturel contre la crue et sur la valeur spéciale du Wadi Rayan. Dans ma conférence du mois d'avril sur *Les terres incultes d'Égypte*, j'ai montré comment l'action automatique du Nil Blanc et l'utilisation de l'échappement du Wadi Rayan entraveraient le moins possible l'action nettoyante de la haute crue, tandis que cette même puissance pourrait être augmentée d'une façon très efficace par l'aménagement des branches du Nil, de Rosette et de Damiette. Si nous considérons qu'une crue basse envase le lit du Nil tandis qu'une crue haute le cure, il est facile de comprendre qu'une intervention prolongée dans une haute crue donnerait certainement comme résultat un soulagement passager suivi par une réduction permanente du chenal. Cela correspondrait à une rupture des digues du Nil. Depuis 1886, ainsi que cela peut être constaté dans le rapport d'irrigation de cette année, mon ambition a été de voir de larges étendues de terres du Delta améliorées par irrigation par bassins et de les voir peuplées de fellahs. J'ai dit à cette époque, et je puis le dire maintenant à plus forte raison : « La vraie solution du problème d'amélioration est dans le retour au système de bassins. Il me semble ridicule, en effet, que durant les mois d'été, lorsque l'eau n'a aucune puissance fertilisante et qu'elle est peu abondante, les



propriétaires se grèvent de gros frais pour élever l'eau dans douze champs sur mille et que lorsque la crue arrive amenant abondamment une eau richement fertilisante, on remue ciel et terre pour empêcher cette eau d'atteindre les terres qu'elle irriguait dans l'ancien temps. Divisons les terres incultes en bassins bien compris et invitons le fellah à venir s'y installer et à en prendre possession. Il ne faut pas s'étonner que les fellahs de la Menoufieh ne viennent pas s'établir sur les terres incultes puisqu'on les invite à peiner l'année entière sur une terre d'apparence désolée et qu'au bout de longues années, malgré leur dur labeur, ils n'arrivent jamais à posséder en propre un seul feddan. Ils restent perpétuellement des machines humaines au profit des propriétaires terriens qui habitent le Caire et Alexandrie ou bien au profit du personnel des Domaines et de la Daïra qui s'enrichissent pendant que les travailleurs restent pauvres. Il devrait être possible de rendre à cette terre la fertilité qui était sienne sous le règne des Pharaons, qui ne disposaient pas des moyens à notre portée, mais sous le règne desquels ce qui est maintenant un désert était alors un jardin, pendant que des villes peuplées et des villages prospères remplaçaient les ruines sans nombre que nous avons aujourd'hui. » Dans ma dernière conférence, j'ai fait appel au Département de l'Agriculture et à l'Administration des Domaines de l'État, afin de faire un essai sincère de ce projet d'amélioration des terres par irrigation par bassins et du peuplement de ces terres par les fellahs.

En 1885, l'appel à l'Administration de la Daïra Sanieh, qui possédait de vastes terres incultes, de me permettre de faire cet essai fut si favorablement écouté qu'il me fut donné des fonds pour l'amélioration de cinq mille feddans de terres au moyen de bassins construits autrefois par Méhémet-Ali. Je fus à même de commencer l'amélioration de ces terres et en trois ans j'avais réussi à les mettre en cultures d'orge et de trèfle. Alors les villageois voisins demandèrent à la Daïra de leur permettre de les ensemencher en coton et offrirent un loyer tentant; la Daïra eut la faiblesse d'accepter, et dans l'espace d'environ deux ans toute trace d'amélioration avait disparu et les bassins étaient retournés à leur caractère d'aridité primitive. J'adresse maintenant mon appel au Gouvernement, avec, derrière moi, trente ans d'expérience d'amélioration.

Le projet qui se présente à mon esprit est le suivant : Des drains

principaux chacun de 1 000 mètres de long, espacés de 200 mètres, ayant de 1 mètre à 1 m. 10 cent. de profondeur, doivent être creusés sur la surface à améliorer. Entre chaque paire de drains principaux il faudrait creuser des drains secondaires de 0 m. 90 cent. de profondeur à la jonction avec les drains principaux. Le fond de tous ces drains serait recouvert d'une épaisseur de 0 m. 15 cent. de tiges de cotonniers bien secs ou de poteries concassées; le tout recouvert par une épaisseur de terre glaise bien pétrie avec de la paille de riz. Les drains doivent alors être remplis de terre et leur surface subirait deux labours. Des parcelles de 1 000 mètres sur 1 000 mètres seraient entourées de digues de façon à enclore des bassins d'une contenance de 240 feddans, chacun entouré de drains à ciel ouvert dans lesquels s'ouvriraient les drains principaux au moyen de tuyaux de 0 m. 25 cent. de large — produits de l'industrie locale, appelés *fokhars* — à leur extrémité. Au moment de la crue et en hiver, on maintiendrait 0 m. 30 cent. d'eau jusqu'à ce que les terres soient à même de produire du bersime. Le blé et l'orge lui succéderaient bientôt. Quoique les fellahs ne soient pas tentés de devenir locataires de terres à améliorer dans le Delta, pourvues seulement d'irrigations par bassins, je crois qu'ils viendraient volontiers comme propriétaires de parcelles de 5 feddans chacune. Comme les petits propriétaires des bassins de la Haute-Égypte, ils seraient libres d'entreprendre pendant quelques mois de l'année du travail contractuel à Alexandrie, Port-Saïd ou dans leur voisinage dans des terres à culture pérenne. Des terres irriguées par bassins devraient bien leur être recommandées : elles n'ont pas besoin d'eau de réservoir, elles ne nécessitent pas le transport de grandes quantités d'eau en été, au travers des riches portions cultivées par les fellahs dans les parties méridionales du Delta, transformant ce qui était autrefois un véritable jardin du Seigneur en un marécage salé. Ces terres ne nécessitent pas un drainage minutieux et une irrigation qui fournissent tant d'occasions à un personnel indigne d'empoisonner l'existence des petits propriétaires. L'irrigation d'étendues de 240 feddans, sans aucun canal privé, permettrait aux fellahs de jouir d'une indépendance et d'un contentement dont jouissent souvent les paysans bénéficiant de l'irrigation par bassins, tandis que c'est le contraire pour les petits propriétaires astreints à l'irrigation pérenne. Si les terres incultes avaient été dessalées par lavages et n'étaient pas irriguées dans

l'année, excepté au moment où l'irrigation se ferait par bassins, c'est-à-dire 40 jours au moment de la crue, je suis persuadé que l'eau du sous-sol serait maintenue basse et qu'au moment où les tiges de cotonniers seraient en complète pourriture, on n'aurait besoin d'aucun autre drainage intérieur.

Pour le cas où un tel besoin se ferait sentir, tandis que ces terres se trouveraient dans la période de l'irrigation par bassins, comme cela se produirait certainement si l'irrigation pérenne était introduite, il serait seulement nécessaire de creuser des drains principaux espacés de 200 mètres, et l'on pourrait les utiliser soit à ciel ouvert comme charrieurs d'eau de drainage, soit comme drains à tuyaux recouverts comme en Europe ou en Amérique.

L'amélioration et le peuplement de 1.200.000 feddans de terres incultes, sans la provision de 2.500.000.000 de mètres cubes d'eau de réservoir, seraient d'une telle valeur pour l'Égypte que 50.000 livres seraient utilement dépensées dans l'amélioration de 5.000 feddans. Les terres arides à niveau élevé nécessiteraient un drainage naturel, tandis que celles à niveau bas seraient drainées au moyen de pompes; drainage qui serait très limité, comparé à celui qui est nécessaire pour les terres irriguées pérennuellement.

Dans ma dernière conférence j'ai déclaré que M. Langley avait démontré que le bersime pouvait être conservé dans des silos à ciel ouvert durant toute l'année et utilisé pour l'élevage du bétail, de sorte qu'un jour nous pourrions dire que les pieds des veaux sont ferrés d'or, comme on le dit en Angleterre des pieds des moutons. Depuis lors, le major Walrond, qui commande le dépôt de remonte à Alexandrie, m'a dit que tout son bersime est conservé dans des silos.

J'ai aussi appris qu'en Chine et au Japon on fait un engrais d'une haute valeur de bersime frais étendu en couches dans des puits de 3 mètres sur 4, de un mètre de profondeur, entourés de digues de terre tassée donnant la profondeur totale de 2 mètres.

Dans ces puits, on empile des couches alternées de bersime vert et de boue et le tout est foulé solidement à pieds nus. En vingt ou trente jours cette matière nitrogène, organique, verte, est au contact de la boue, mise en fermentation. De la matière organique pourrissant rapidement en contact avec la bourbe, on extrait ainsi de la nourriture soluble et en grande

quantité pour les plantes. Cette pratique en Égypte s'appliquerait très utilement au bersime, qui très souvent est perdu sur les terres en voie d'amélioration.

Je recommande chaudement au Département de l'Agriculture la traduction en arabe de nombreux passages d'un livre intitulé *Fermiers de 40 siècles ou Agriculture permanente au Japon et en Chine*, par F. D. King, du Ministère de l'Agriculture aux États-Unis et imprimé par M<sup>me</sup> F. King (Madison, Wisconsin).

Nous en avons fini maintenant avec les terres qui sont à améliorer et à peupler, et nous en arrivons aux fellahs et à leurs femmes-banquières.

Les fellahs ont le droit de beaucoup demander au Gouvernement égyptien. Des millions et des millions de Livres de travaux ont été faits par eux pour l'Égypte, de sorte que le don de un million de feddans de terres améliorées au simple prix coûtant de l'amélioration ne serait qu'une modeste rémunération. Ce fut pour la première fois en décembre 1883 que j'ai vu le fellah travaillant en corvée au nettoyage de la boue du canal Raya-Béhéra. La corvée était le nom donné à une nombreuse bande de travailleurs astreints à un travail forcé, qui appartenaient invariablement à la classe la plus pauvre et la plus basse d'Égypte. Durant six mois de l'année ils curaient les canaux et réparaient les digues. L'Égypte dépendait de leur travail. En fait de payement, ils recevaient des coups; ils avaient à fournir leurs outils, ils portaient la terre humide sur leurs dos nus; ils arrivaient munis de leurs propres sacs remplis de biscuits secs sur lesquels ils subsistaient et ils dormaient à la belle étoile, sur le sol, par tous les temps. La première fois que j'ai vu la corvée au travail, j'avais devant moi un canal profond de 25 mètres, de 15 mètres de hauteur jusqu'au haut des remblais dont il fallait enlever 3 mètres de vase et de boue, par le travail de 3.500 hommes presque nus. Quelques-uns d'entre eux étaient enfoncés jusqu'au genou dans la vase, dont ils prenaient des poignées qu'ils jetaient dans les mains tendues d'autres qui se tenaient plus haut sur la pente. Ceux-ci, à leur tour, repassaient la vase à d'autres encore plus haut. Lorsque la boue était un peu solidifiée, les hommes nus se trouvant dans le lit du canal détachaient avec leurs mains des blocs qu'ils mettaient sur le dos d'autres ouvriers qui les y maintenaient avec leurs bras repliés par derrière et qui remontaient la pente pour rejeter ces blocs sur les rebords.

En décembre et en janvier les matinées sont froides et la plupart des hommes grelottaient. Comme personne ne savait à quel niveau le Nil pouvait baisser en été, le lit des canaux était généralement curé à une grande profondeur. Après avoir assisté pendant six semaines à cette torture, j'ai ordonné la cessation du travail et signé le certificat constatant son achèvement, endossant la responsabilité de la fourniture d'eau en été, pour la province de Béhéra.

Je fis le serment qu'avant que mon contrat de cinq ans avec le Gouvernement égyptien ne soit terminé, il n'y aurait plus de travaux de terrassement au moyen de corvées. La première mesure fut prise un mois plus tard en retenant à une profondeur extra de un mètre l'eau au Barrage et réduisant ainsi la profondeur du curage dans les canaux.

Nubar pacha, premier ministre, et Sir Colin Scott Moncrieff, sous-secrétaire d'État aux Travaux publics, s'occupèrent avec toute leur énergie de l'abolition de la corvée. Ce n'est pas une petite dette de reconnaissance que leur doivent les fellahs d'Égypte.

Quand nous commençâmes à discuter ouvertement la possibilité d'abolir ce système de corvée, il y avait dans le pays un très vieux parti conservateur qui persistait à penser que la corvée était un excellent système remontant à des milliers d'années et que les fellahs eux-mêmes se déclareraient contre son abolition.

Nubar pacha me pria de sonder les fellahs sur cette question et je me rendis sur le canal Sirsawia où une corvée de 15.000 ouvriers était au travail. Je leur demandai ce qu'ils préféreraient de la corvée ou de leur libération en payant une somme d'argent. Par acclamations enthousiastes ils optèrent pour leur libération, et d'un seul élan ces 15.000 ouvriers s'élancèrent hors du canal disant qu'ils allaient aller au Caire avec moi pour témoigner de leur sincérité. Ils me portèrent en triomphe pendant plus d'un demi-mille, au milieu d'une masse grouillante. Ils se calmèrent enfin et revinrent à leur ouvrage. Nubar pacha et Sir Colin furent enchantés et l'intérêt de Lord Cromer s'éveilla. Je fus envoyé à Londres pour attirer l'attention de Lord Salisbury sur cette question.

Il autorisa le prélèvement de 250.000 livres sur les revenus généraux du pays afin d'assurer la libération des hommes. Finalement en décembre 1889, peu après les cinq premières années de l'occupation britannique, la

corvée fut abolie. Quand Lord Cromer m'annonça cette décision, je me souviens d'avoir vu briller dans ses yeux un regard de triomphe pareil à celui d'un gladiateur qui vient juste de terrasser son adversaire.

Durant le cours de toutes ces années, j'ai été en contact avec un grand nombre de fellahs, m'arrêtant souvent à dessein pour passer la nuit dans de petits villages dont le chef lui-même n'était qu'à un degré au-dessus de ceux qui étaient corvéables jadis. Les fellahs de cette époque étaient généralement endettés et en difficultés pécuniaires, mais dans leur vie familiale, au milieu de leurs nombreuses femmes, on pouvait dire d'eux ce que disait Burns de Tam O'Shanter :

« Les rois peuvent être bénis, mais Tam fut glorieux; de tous les malheurs de la vie, il fut victorieux. »

Le nombre extraordinaire d'hommes qui avaient deux femmes et le nombre assez grand de ceux qui en avaient trois aurait dérouté un économiste qui ne considérerait pas qu'une femme de plus et un enfant de plus constituaient des travailleurs en plus. Les seules questions qu'ils me demandaient sur l'Angleterre en dehors de son système d'irrigation (!) étaient à propos du nombre de nos femmes, de la facilité que nous avons de divorcer, le nombre de chambres à coucher dans nos demeures et questions similaires sur lesquelles ils étaient tous désireux d'obtenir des renseignements. La seule réflexion qu'ils me faisaient quand je leur répondais était : « Heureusement que je ne suis pas anglais! ».

Dans la vie familiale, le fellah met un homme pauvre sur le même pied qu'un homme riche; même la richesse lui semble une compensation pour de nombreux désavantages.

A partir du jour où la corvée fut abolie, le fellah put rester chez lui et cultiver son coton, les champs en été prirent un aspect nouveau; et je puis dire qu'à cette époque la reconnaissance des fellahs était sans limites. Une nouvelle génération depuis a poussé « qui n'a pas connu Joseph » et les temps ont changé. Et quand on y pense, on se dit qu'il serait absurde de demander à ceux qui n'ont pas su ce que c'était que la corvée, d'être éternellement reconnaissants de son abolition.

Les fellahs se sont souvent montrés enclins à oublier les torts de ceux qui travaillaient pour leur bien. En 1887, jusqu'au retour de Sir William Garstin — alors M. Garstin — rappelé en toute hâte de congé par suite

d'une très forte crue, je fus chargé de m'occuper des deux rives de la branche de Damiette au Nil. Par suite de l'affaissement d'une prise d'eau entraînant une coupure sérieuse de la digue au nord de Mansourah, j'avais donné ordre au cheikh, chef de la corvée, de faire remplir de sable tous les sacs qu'il avait et de les jeter dans la brèche mais de ne pas y jeter les tiges de maïs. Traversant le Nil à la hâte, je revenais avec quelques centaines de sacs vides, lorsque je trouve le cheikh en train de faire juste ce que je lui avais défendu. Je m'élançai sur lui et nous nous rencontrâmes sur le bord de la brèche dans laquelle nous roulâmes tous les deux, moi dessus, lui dessous. Je me mis à le rouer de coups de poing et nous fûmes séparés par la corvée, moi très honteux de m'être laissé emporter inutilement par la colère. Quand M. Garstin revint, lui et moi nous nous promenions un jour au même endroit, lorsque le cheikh vint à moi, me prit la main et me remercia de leur avoir donné une assistance aussi efficace.

La terreur engendrée dans tout le pays pendant une très haute crue comme celle de 1887 était très frappante. L'affaissement d'une prise d'eau sur la rive du Nil près de Mit el Kholi provoqua un premier jaillissement d'eau au travers de la digue, et la nouvelle que le fleuve avait rompu ses digues se répandit rapidement dans le village. Les villageois s'élancèrent immédiatement sur ce point accompagnés de leurs enfants, de leur bétail et de tout ce qu'ils possédaient. La confusion était indescriptible. La digue étroite était couverte d'enfants, de buffles, de volaille et de meubles. Les femmes s'assemblaient autour de la tombe du saint de la localité, se frappant la poitrine, baisant la tombe, poussant des cris perçants, et toutes les cinq minutes une poignée d'hommes s'élançaient dans la foule, enlevant précipitamment quelques objets destinés à boucher la brèche. Les fellahs, par contre, dans l'intervalle, n'avaient pas perdu la tête et travaillaient méthodiquement pour arrêter le flux; la moitié d'entre eux se trouvait dans l'eau jusqu'à la taille, se tenant par la main, l'un derrière l'autre au travers du courant violent, tandis que l'autre moitié fermait cette entrée des deux côtés en amont de cette muraille humaine. Une grande quantité d'objets fut jetée dans la brèche sans qu'aucune compensation ait jamais été demandée.

J'ai démontré combien les pauvres fellahs étaient traités durement par le Gouvernement à propos de la corvée, mais ils ont toujours accepté cela

comme un mal inévitable. Ce qu'ils eurent à souffrir de la part des Grecs et des Levantins, sujets protégés, les exaspérait beaucoup plus et était d'origine récente. Je ne répéterai aucune des histoires qui m'ont été racontées, mais je me bornerai à en citer deux sur le nombre de celles qui vinrent à ma connaissance. Au commencement de 1884, un certain nombre de Grecs prirent possession d'un canal d'une longueur d'environ deux kilomètres, le comblèrent, le labourèrent et ensemencèrent de coton cette bande de 5 mètres. Les malheureux villageois, dont la fourniture d'eau était ainsi interceptée, n'avaient plus qu'à vendre une bonne portion de leurs terres à vil prix à ces méchants individus et à devenir leurs locataires entièrement à leur merci; ces villageois s'adressèrent à moi. Je me rendis sur les lieux et j'y trouvai une dizaine de Grecs qui vinrent à ma rencontre armés de fusils et de pistolets rouillés, déclarant que le canal n'avait jamais existé. Il était pourtant bien facile de le retrouver, car il y avait une superbe récolte de coton sur la longue bande de terre qu'il occupait autrefois. Je fis arracher le coton, recreuser le canal qui fut rouvert et que je rendis aux fellahs en leur déclarant que je les considérerais comme des lâches si jamais ils laissaient de nouveau combler ce canal. Ils me répondirent qu'ils étaient en mesure de défendre leurs intérêts par la force, mais que ce qu'ils craignaient par-dessus tout était un procès interminable pendant lequel leurs terres resteraient sans irrigation.

Les commentaires de la presse européenne d'opposition déclarèrent à ce sujet qu'il devenait dangereux de voyager à l'intérieur du pays si l'on encourageait ainsi les fellahs à contrecarrer et à ruiner les Européens.

A une prise d'eau, un épicier grec avait construit une boutique et rien ne pouvait se faire, pour la distribution d'eau, sans sa permission. Étant sous son propre toit, il était protégé par les Capitulations et l'on ne pouvait rien contre lui. Je vins inspecter l'endroit, je fis construire un mur de maçonnerie, haut de trois mètres, sur le domaine public, entourant complètement sa boutique et je le forçai ainsi à se rendre.

Ce sont seulement deux cas parmi les centaines et milliers d'ennuis que les fellahs ont eu à subir par suite des abus des Capitulations.

Ceux de nous qui ont vu au travail la corvée d'une province comme la Menoufieh ou la Gharbieh méridionale et l'amplitude des travaux accomplis quand ils étaient bien dirigés, peuvent comprendre comment les



Pharaons pouvaient transporter des statues comme celle de Ramsès en face du Ramesseum, qui pesait plus de 500 tonnes et qui fut transportée depuis les carrières de granit d'Aswan jusqu'à la plaine de Thèbes. Il me fut donné cependant de constater, lors de la basse crue de 1888, ce que peut faire l'union fellahine quand elle travaille de sa propre initiative. La crue de cette année eut une décroissance si rapide qu'il devenait inutile d'approfondir les canaux et la corvée fut renvoyée chez elle et livrée à elle-même. Or, voici ce qu'il advint : A la tête d'un grand canal qui s'était complètement desséché, les fellahs avaient creusé une tranchée parallèle au Nil dans laquelle ils déversaient l'eau au moyen d'une centaine de chadoufs et travaillant côte à côte. Chaque chadouf était manié par quatre hommes qui travaillaient sans interruption nuit et jour, de sorte que le chadouf ne s'arrêtait pas une minute. De plus, chaque chadouf avait quatre gamins qui travaillaient à tour de rôle, s'appuyant pour se maintenir sur des perches fixées dans le sol et qui sautaient en avant et en arrière, tantôt soulevant le baquet pendant qu'il remontait, tantôt en pesant dessus lorsqu'il descendait. Je n'ai jamais contemplé une scène aussi pleine de vie et d'animation, et quant au résultat, il équivalait au travail produit par une importante station de pompes élévatoires.

Tant que les fellahs se limitent à des travaux qu'ils se confient entre eux, toutes leurs qualités sont mises en relief, mais dans le cas contraire ce sont leurs défauts qui ressortent. Des entreprises communales qui ont extraordinairement bien réussi dans des pays comme le Danemark, n'ont été en Égypte que des plants étiolés, malgré l'arrosage et tous les soins empressés que le Gouvernement leur a prodigués.

Discutant un jour cette question avec un certain nombre de fellahs intelligents et au-dessus de la moyenne, l'un d'entre eux me déclara que sur le nombre de villages où les expériences avaient été tentées, trois seulement pouvaient se vanter d'avoir réussi, et le succès venait de ce que les omdehs des villages étaient des hommes de premier ordre. Je fis remarquer que cependant tout dépendait de l'action collective des fellahs. « Nous ne pouvons pas nous fier les uns aux autres », me fut-il promptement répondu, tandis qu'un de mes interlocuteurs n'hésita pas à me dire : « Je n'aurais pas confiance en moi-même ». De fait, chaque homme se connaît si bien lui-même qu'il se garderait bien de confier quoi que ce soit à ses

camarades. Un millier d'années d'un mauvais gouvernement a produit cette récolte empoisonnée. On a toujours constaté qu'un mauvais gouvernement, lorsqu'il est accepté passivement par des hommes dont le penchant naturel est l'activité, finit par les avilir, tandis que le même gouvernement, subi passivement par des femmes — qui sont passives par tempérament — tend au contraire à développer leur intelligence. C'est pour cette raison que les femmes fellahs sont non seulement plus intelligentes mais aussi plus dignes de confiance que les hommes.

Avant de quitter le sujet des entreprises communales dont le succès dépend des omdehs de première classe, je désire exposer mes constatations sur ces omdehs, pendant la revision des taxes foncières. L'avis de Nubar pacha était que les fellahs doivent choisir leurs délégués sans l'intervention officielle. Quand ils se rendirent compte que la question à l'étude portait sur leurs taxes pour 30 années, ce fut avec le plus grand zèle qu'ils abordèrent la question, et le fait qu'en général leur choix fut très judicieux, fut alors très commenté.

Beaucoup des membres élus n'étaient que de pauvres fellahs, totalement inconnus hors de leur voisinage, mais ils possédaient des capacités et des qualités de caractère telles qu'ils s'acquittaient fort bien de leur mission. Ce n'étaient pas des hommes choisis pour les conseils annuels de provinces ou autres fonctions décoratives, et la façon brusque et indépendante avec laquelle ils s'exprimaient montrait clairement pourquoi ils n'avaient jamais été élus. Voici un exemple de leur intégrité : Inspectant les travaux d'une commission près de Louxor, le délégué de Guirga me dit qu'il venait de recevoir une lettre de son fils, l'informant que les loyers de son village avaient été fixés à 250 piastres par seddan. « Maintenant, continua-t-il, nous avons ceux de ce village de Kéna à 200 piastres et vous devez élever le loyer de mon village à 300 piastres ou j'abaisserai celui-ci à 150, car nos loyers sont toujours de 100 piastres plus élevés qu'à Kéna. » Je me rendis par chemin de fer à son village et je persuadai la commission locale d'élever le loyer à 300 piastres. Aucun Anglais n'aurait pu être plus loyal.

Heureusement pour les fellahs qu'ils ne sont pas seuls; et nous en arrivons à leurs femmes, d'avec lesquelles ils divorcent si aisément mais qui sont naturellement rusées et de plus ne sont jamais mariées sans dot. Dans l'atmosphère triste et incolore de leur existence, la Banque Agricole, dans

ses débuts, apparut comme un brillant météore. Lord Cromer considérait le fait d'avoir procuré aux fellahs 10 millions de livres sterling à 8 o/o comme la plus grande œuvre qu'il ait accomplie pour le bien de l'Égypte. Le Gouvernement était si désireux de voir les dettes des fellahs, qui montaient à 20, 25 et même 30 o/o, transformées en dettes à 8 o/o, que l'argent fut jeté à la tête du fellah. Beaucoup d'entre eux remboursèrent les usuriers, certains devinrent prêteurs par l'intermédiaire de leurs femmes, d'autres achetèrent des bœufs ou des instruments aratoires, mais la majorité commença par gaspiller l'argent. Comme il y a toujours «*Some soul of goodness in things evil*», la plus grande partie de l'argent, quoique gaspillée en apparence, fut un des meilleurs placements que l'Égypte ait jamais faits. Ce fut peu après la promulgation de la loi des cinq feddans, au début de 1913, que je me rendis dans un district peuplé surtout de fellahs où la population est de 3 habitants par feddan, pour me rendre compte sur place parmi mes vieux amis de la corvée, à quel point les fellahs en étaient sous le rapport des dettes. Dans chaque village — et ceci fut confirmé plus tard par une enquête sur une plus grande échelle — j'ai trouvé que les créanciers des fellahs étaient d'abord la Banque Agricole, et ensuite, distançant de beaucoup les usuriers, venaient les propres femmes des fellahs. Des omdehs qui habitaient les villages depuis longtemps n'avaient pas idée d'un pareil état de choses, et furent bien surpris de constater que les femmes fellahs avaient chassé tous les usuriers de leurs villages. Elles s'y étaient prises de diverses façons, mais la manière suivante était la plus répandue. Quand un fellah empruntait, disons 40 livres, à la Banque Agricole, il recevait l'argent en espèces, procédé nouveau pour lui. En chemin, retournant chez lui, Satan le tentait. Il se souvenait avoir vu souvent dans son village la jolie fille de son voisin, bonne à marier, et se sentant la poche pleine d'argent, il rentrait chez lui et disait à sa femme : «*Je divorce*». La femme répondait invariablement qu'avant de divorcer il fallait lui rendre sa dot de 8 livres. Cette restitution avait lieu et la divorcée plaçait cette somme à 20 o/o.

Puis le fellah allait alors au père de la jolie jeune fille pour la demander en mariage. «*Vous ne pouvez pas l'épouser*, disait le père, car elle est jeune et jolie, et vous n'êtes plus jeune. Sa dot est de 12 livres.» — Est-ce tout? répondait le fellah; et il versait les 12 livres et emmenait sa

femme chez lui. Il lui demandait de lui confier la part de sa dot, mais elle, sachant qu'il avait divorcé sans bonne raison, n'avait pas de confiance dans la stabilité de son ménage et sagement gardait sa dot, elle-même. Les deux femmes devenaient prêteuses d'argent à 20 o/o, remboursant les dettes à 25 et 30 o/o des usuriers.

Le mode de calcul de ces intérêts est des plus simples. L'intérêt et le capital sont remboursables le 15 octobre, et que l'argent ait été emprunté en novembre ou en septembre, le montant de l'intérêt est toujours de 20 o/o. Un fellah me fit amèrement remarquer que les femmes sont devenues si désireuses de prêter de l'argent qu'elles refusent de vendre au comptant le petit-lait et les autres articles dont la femme fait le négoce, pour faire leurs prêts et il ajoutait pathétiquement : « Vous savez combien nous avons soif en août et en septembre ! ».

Nous devons maintenant revenir au fellah avec sa jolie jeune femme dont il s'est vite fatigué. Il divorce encore et envoie cette seconde divorcée chez elle pour aller à la recherche de sa première femme. Il la trouve obstinée disant : « Vous avez payé 12 livres cette jeune fille et moi seulement 8. Vous devez me donner une dot de 4 livres ». — « Grâce à Dieu, il me reste encore 4 livres », s'écrie l'infortuné époux en perspective, et il donne les 4 livres, qui sont immédiatement prêtées à 20 o/o. La plupart des fellahs m'ont assuré que leurs femmes maintenant payaient elles-mêmes leurs vêtements, et l'un d'entre eux m'a affirmé que sa femme était une véritable perle qui s'habillait non seulement elle-même mais habillait aussi ses enfants. Dans un village type de 2.800 feddans, 1.600 appartenaient à 3.000 propriétaires de 5 feddans et au-dessous, faisant ressortir la moyenne à un demi-feddan. La terre se vendait à 160 livres le feddan, ce qui représentait pour les 1.600 feddans une valeur de un quart de million de livres. Les fellahs devaient 15.000 livres à la Banque Agricole, 1000 livres aux usuriers grecs et coptes, et 6000 aux femmes fellahs. Donc, 80 o/o des femmes étaient des usurières.

Les habitudes commerciales des femmes fellahs ne sont pas nouvelles en Égypte. Hérodote, il y a 2400 ans, écrivait : « La femme va au marché et trafique, mais les hommes restent chez eux et tissent ». Les fellahs ont passé la plus grande partie de leur vie en corvée pour curer les canaux ou en travaux de protection sur le Nil, et leurs femmes devaient nécessaire-

ment s'occuper du marché et du trafiquage; et quand leur mari le leur laisse faire de nos jours, elles le font très bien. Dans un village il y avait 1200 buffles et bœufs et l'on en avait perdu la moitié dans l'année de la peste bovine. On avait dû remplacer cette moitié par de l'argent emprunté à la Banque; on peut évaluer les pertes normales de ce village dans les années récentes à 100 têtes de bétail par an à 15 livres — prix d'aujourd'hui 30 livres. Les profits que firent les femmes banquières furent considérables. Un fellah me raconta que sa femme avait en quelques années converti 25 livres en 60, car non seulement elle prêtait de l'argent mais elle était de plus très experte dans la vente du coton. Un autre fit la remarque que bien que le fellah reste pauvre pendant que sa femme s'enrichit, il a la consolation de penser que ses enfants hériteront de la fortune et qu'il en était bien autrement du temps des usuriers grecs.

En 1912, lorsque les fonctionnaires de la Moudirieh engagèrent fortement les fellahs à placer de l'argent à la caisse d'épargne postale, ce fut avec la plus grande difficulté que les villageois purent être amenés à emprunter à leurs femmes à 20 o/o pour le placer à la Poste qui allait leur en donner 3! Combien peu le Gouvernement s'est rendu compte que tandis qu'il essayait d'inculquer l'économie aux fellahs, ces mêmes hommes empruntaient de l'argent à 8 o/o pour le prêter par l'entremise de leurs femmes à 20 o/o!

Dans un village de plus de 6.000 habitants, il y avait une longue rue habitée seulement par de petits propriétaires qui avaient décidé entre eux que chaque année, chacun augmenterait son bien d'au moins un kirat. Ils n'y ont jamais manqué. Ils étaient l'admiration de tous pour la façon dont ils cultivaient leurs terres et s'occupaient à vendre leur volaille. Ils m'ont dit qu'ils vendaient leurs œufs à 3 pour une piastre, parce qu'ils avaient des poules qui les pondaient plus gros que les poules des autres qui devaient donner 4 œufs pour 1 piastre. La production et l'élevage de millions de poulets, leur vente, celle des œufs, la vente de lait, beurre, fromage, n'est pas le travail du fellah mais celui de leurs femmes.

En fait, si l'on avait pu se trouver dans les coulisses quand, dans les premiers jours de la Banque Agricole, des milliers de parcelles de terres surtaxées furent hypothéquées à cette Banque pour plus qu'elles ne valaient, nous aurions vu que c'étaient les femmes des fellahs qui se trouvaient à la

source de ces transactions. Quand ces mêmes parcelles sont vendues à perte pour la Banque et à profit pour la communauté fellahine, on voit souvent de sottes personnes se lamenter sur le sort malheureux des fellahs, qui, lorsqu'ils ont leurs femmes avec eux, peuvent se défendre contre n'importe qui non protégé par les Capitulations. Ce n'est que lorsqu'ils agissent d'eux-mêmes qu'il leur arrive malheur.

Après un intervalle de quatre ans, je suis allé visiter, il y a quelques jours, la même localité que j'avais visitée en 1913, pour y retrouver mes vieux amis et savoir ce qu'il leur était advenu pendant l'intervalle. J'ai su par eux que les prix élevés des productions du sol en 1916 et 1917 leur avaient permis de rembourser 50 o/o de leurs dettes à 20 o/o d'intérêt, tandis que le taux chargé par les femmes était tombé à 15 o/o. Un véritable effort était fait pour profiter entièrement de la hausse extraordinaire des prix pour rembourser les dettes à haut intérêt. Personne ne semblait pressé de rembourser les dettes à 8 o/o à la Banque Agricole, mais on pensait tout autrement des autres dettes. On m'a présenté un fellah aisé qui avait commencé son existence avec deux feddans de terre et qui en possédait maintenant cinq d'un seul bloc, autour de son patrimoine, et ceci dans un village où la terre valait 160 livres le feddan.

Un des résultats les plus extraordinaires de la prospérité générale est la grande décroissance du nombre de ceux qui avaient deux femmes. Dans un village qui avait eu beaucoup de fellahs possédant deux femmes, il n'y en a presque plus, et dans un village voisin où les hommes possédant trois femmes n'étaient pas rares, il n'y en a plus aucun en ayant plus de deux, mais il y en a toujours beaucoup avec deux. Partout on commentait l'excellent effet produit par l'asservissement, résultant des dettes, des fellahs envers les femmes. Les fellahs ne restaient plus indifférents au fait d'être endettés ou insoucieux de se plonger dans les dettes ou même fiers de le faire; ils sont au contraire très désireux de se débarrasser de leurs dettes leur coûtant un intérêt élevé.

Si le Gouvernement, au lieu de procéder à son enquête sur les dettes du fellah après la promulgation de la loi des 5 feddans, avait fait cette enquête avant cette loi, il aurait appris que le fellah était capable de se débrouiller grâce à ses femmes, et que ce dont l'Égypte avait besoin n'était pas une loi empêchant un fellah d'emprunter de l'argent à 8 o/o à la

Banque Agricole, mais une loi l'empêchant d'emprunter pour augmenter l'étendue de ses terres, sans l'approbation du conseil du village. Empêcher un homme d'emprunter de l'argent à 8 o/o pour remplacer un bœuf ou un buffle qui viennent de crever ou pour acheter les instruments aratoires nécessaires, ne constitue pas de la bienveillance envers une communauté agricole. Des conseils de village, présidés par des omdehs et des cheikhs, qui examineraient chaque emprunt sollicité par le village et rejetteraient tous ceux qui ne seraient pas pour des besoins agricoles réels et pour l'achat de parcelles de terres contiguës, empêcheraient les emprunts trop ambitieux des plus petits fellahs et leur permettraient de profiter des avantages de la Banque.

Après vingt ans d'étude, Lord Cromer créa la Banque Agricole et crut que c'était sa plus grande œuvre. La Grande-Bretagne doit à sa mémoire d'assurer que les fellahs ne soient pas privés des bienfaits qu'il entendait leur conférer. En dépit de la débauche du début — débauche qui par la grâce de Dieu a résulté en une prospérité incalculable, par suite de l'initiative des femmes fellahs — la dette des fellahs envers les usuriers grecs et coptes était presque éteinte sur de larges surfaces, avant que la loi des 5 feddans n'entrât en lice comme un taureau dans un magasin de porcelaine. Les avances faciles des premiers jours de l'existence de la Banque — beaucoup de ces avances furent des pertes sensibles pour la Banque et de véritables cadeaux pour le fellah — ont pris fin depuis longtemps; sous la nouvelle direction les avances furent faites avec jugement à l'avantage mutuel de la Banque et du fellah, lorsque soudainement, comme un coup de foudre, 1.250.000 propriétaires furent empêchés d'emprunter à 8 o/o à la Banque — dont les livres furent ouverts aux inspecteurs — tandis que rien n'empêchait ces propriétaires d'emprunter à 20 o/o ni de vendre leurs terres. Aujourd'hui, grâce au prix extraordinaire de tous les produits, les fellahs peuvent se maintenir en empruntant à leurs femmes à 15 o/o l'argent qu'on empruntait autrefois à la Banque à 8 o/o. Cependant si une sérieuse épidémie sévit sur le bétail ou si les prix des produits agricoles baissent fortement, les fellahs se trouveront dans une situation sérieusement compromise, à moins que le Gouvernement, dans l'intervalle, n'ait sagement modifié la loi des 5 feddans et donné à la grande mesure tentée par Lord Cromer l'opportunité qu'elle mérite. Si le mouvement commencé

par les femmes fellahs avait eu libre jeu, avant les cinquante années au bout desquelles la Banque Agricole doit avoir fini d'exister les fellahs se seraient non seulement libérés des usuriers coptes et grecs mais de la Banque elle-même.

Quelque nécessaire que la Banque puisse être dans les parties de l'Égypte en culture, elle deviendra indispensable pour les terres incultes améliorées si les fellahs doivent rembourser par acomptes le simple coût de l'amendement. Un fellah sans ressources qui entreprend de payer une terre achetée aux enchères à un prix arbitraire, au moyen d'argent emprunté à 8 o/o, ne deviendra jamais le propriétaire de cette terre; mais de l'argent liquide à 8 o/o sera nécessaire à ceux qui peupleront les terres améliorées et auxquels on demandera de payer en 15 annuités le prix coûtant plus l'intérêt de 5 o/o de l'amélioration. Un tel argent est bon marché entre les mains de ceux qui en ont besoin pour faire face à des besoins agricoles réels, et s'ils ne peuvent pas l'obtenir à 8 o/o, ils l'emprunteront à 20 et même davantage. Tant que les fellahs pourront emprunter à 8 o/o, leurs femmes auront soin d'avoir en leur possession assez de capitaux pour leur permettre tous les emprunts qu'autrement ils contracteraient chez des Grecs. Un correspondant de village bien informé écrit ce qui suit dans l'*Egyptian Gazette* en avril 1913 : « Dans plusieurs villages, la dette moyenne par tête d'habitant est d'environ 2 livres. Ainsi, dans un village d'environ 10.000 habitants, il y a plus de 20.000 livres de dettes sur lesquelles plus de 15.000 sont dues aux femmes du village, au lieu que les sommes avancées par les Grecs sont très minimes. C'est un fait extraordinaire que dans le Delta il y ait des milliers de livres prêtées à intérêt par les plus pauvres des femmes fellahs. Elles sont ignorantes et illettrées, et cependant elles montrent des aptitudes en affaires d'argent qui feraient honneur à n'importe quelle race européenne. Laissez-moi vous en donner un exemple : Cette semaine mourut une pauvre femme qui, assise à un coin de rue, habituellement, vendait des tomates. Elle paraissait des plus misérables et donnait à penser par son aspect qu'elle gagnait à peine de quoi vivre; mais quand après sa mort des recherches furent faites chez elle, ses fils trouvèrent des papiers qui montraient qu'elle prêtait de l'argent dans le village par petites sommes, et lorsque tout fut réglé, la totalité de l'argent était de 550 livres. Elle avait fait toutes ses affaires elle-même, excepté les



reçus qu'elle faisait établir par les écrivains publics du village. Ce cas n'est pas isolé et souvent j'ai pu noter des cas similaires. Nous pouvons nous demander la cause de ce phénomène extraordinaire pour une partie si ignorante du peuple et la cause n'en est pas difficile à trouver. Les femmes vivent perpétuellement sous la crainte du divorce et il faut qu'elles coupent leur foin quand le soleil brille; c'est ainsi qu'elles amassent leur argent sou par sou, que souvent elles plument leur mari et que dès qu'elles ont quelques livres, elles les prêtent. Très rarement elles touchent au capital ou à l'intérêt et lorsqu'un beau jour, après une dispute plus sérieuse, la femme est renvoyée par la triple phrase du divorce, elle ne se trouve pas sans le sou dans la rue, mais elle a au contraire de l'argent en réserve. Un omdeh me racontait que les meilleurs prêteurs d'argent parmi les fellahs sont les fellahs eux-mêmes. Dans son village, disait-il, presque toute la dette est divisée entre la Banque Agricole et les indigènes de l'endroit; c'est à peine s'il y a 100 livres dues aux usuriers grecs.»

Au paragraphe 181 de notre livre à M. Craig et moi sur l'*Egyptian Irrigation*, j'ai donné mon opinion sur la façon dont les terres incultes devraient être améliorées et peuplées. M. Craig a depuis donné ses propres idées. La terre, prétend-il, devrait être améliorée sur des surfaces de 25.000 feddans et des baux transmissibles aux héritiers devraient être consentis à des cultivateurs approuvés. Il continue : « Dites à Mohamed que la terre sera à lui pour la cultiver tant qu'il payera son loyer au Gouvernement, qu'il peut laisser sa parcelle de terre à son fils ou à un autre héritier — c'est-à-dire rendre le bail héréditaire mais pas la terre — dites-lui que ni lui ni ses fils ne seront dépossédés tant qu'ils payeront leur loyer mais qu'il ne peut pas hypothéquer la terre ni la sous-louer, excepté par permission après enquête, ni la vendre, et alors vous le fixerez définitivement sur cette terre. Il n'aura pas besoin d'un sou de capital pour l'acquérir, mais il la cultivera. C'est là que la Banque Agricole peut intervenir. Chacun des 25.000 feddans formera un district rural avec un comité local de cultivateurs, puisqu'il n'y aura pas de propriétaires. Quand un cultivateur aura besoin d'un buffle, d'un sac de graine de coton ou de quoi que ce soit pour sa ferme, il précisera ses besoins au comité, et si c'est approuvé, il achètera le buffle ou la graine; l'effet sera contresigné par le comité local et sera ensuite payé par la Banque. L'ensemble des cultivateurs représentés

par le comité deviendra caution pour l'effet, et le sachant, il n'appuiera pas une demande injustifiée. Le fellah n'encaissera pas l'argent lui-même, mais ses besoins seront quand même satisfaits. Il ne sera pas tenté de dépenser la moitié de ce qu'il a reçu pour les besoins de sa ferme, en bijouterie féminine. De plus, le comité local disposera d'un crédit suffisant pour acheter de bons instruments agricoles, des machines, des batteuses, qui seront à la disposition des cultivateurs. Il pourra, s'il le désire, se charger d'encaisser et de vendre les produits pour le cultivateur lui-même. Il obtiendra une avance pour ce cultivateur sur sa récolte, s'il en a besoin, et les fonds viendront de la Banque Agricole; et vu la responsabilité de toute la communauté, ces avances ne seront accordées qu'avec toutes les précautions nécessaires. Un tel projet combinera l'avantage retiré par le capitaliste possédant de grandes propriétés avec le maximum de soins donnés au sol dans la petite propriété. »

Remettre entre les mains des fellahs par lots la terre améliorée n'est pas une idée nouvelle en Égypte. L'histoire rapporte qu'il y a 3.400 ans les Usartsens et les Amenemhats, qui passèrent sous le nom de Sésostris, divisèrent toutes ces parties de la Basse-Égypte, qui furent améliorées par l'action du lac Mœris, en lots carrés égaux parmi les fellahs. Ils en retiraient une taxe déterminée chaque année. Donc, il y a longtemps que l'Égypte avait abandonné le système barbare de la dîme, qui prévaut encore en Turquie et à Chypre et étouffe tout progrès.

Je viens justement d'avoir le privilège de passer quatre jours avec M. Anthony pour visiter les terres des Domaines de l'État et les colonies des fellahs de Biéla et de Chalma. L'une et l'autre sont heureusement sous la charge directe de l'Administration des Domaines et sont bien entretenues. La colonie de Biéla était une vieille *gezira* et fut très facilement améliorée, mais malheureusement les colons n'étaient pas des hommes des provinces surpeuplées, mais des fellahs assez aisés du village de Biéla lui-même. C'était le cas identique à celui des Gibéonites. La colonie est naturellement prospère, mais ce n'est pas un essai proprement dit de colonisation. Chalma a besoin d'amélioration, de pompage, et est peuplée de véritables colons de la Menoufieh; et l'un d'entre eux, d'après ce que j'ai entendu dire, a profité d'une clause dans le contrat de colonisation pour vendre son lot de cinq feddans! Par les soins de l'Administration des Domaines,

les drains principaux sont maintenant bien entretenus et M. Anthony a donné sur place les ordres voulus pour que le pompage soit plus profond. Ces deux colonies sont pleines de promesses pour l'avenir, pourvu que le Gouvernement continue de partager avec le fellah la tâche d'entretenir les canaux et les drains. Il n'est pas nécessaire pour le Gouvernement de dépenser de l'argent, mais il est essentiel de s'assurer que le travail est fait. Le fameux dicton : « C'est en payant de sa personne qu'on a du mérite » s'applique à la colonisation des fellahs sur les terres incultes, s'il ne trouve pas son application ailleurs. Les vues de M. Anthony au sujet de ces colonies semblent concorder avec celles de M. Craig, et il paraît que c'est sa grande ambition de voir toutes les terres améliorées du Gouvernement louées aux fellahs avec des baux perpétuels sur une base modérée. Toute personne en Égypte ayant à cœur le bien-être de l'Égypte doit désirer voir arriver le jour où ce souhait se réalisera et où l'énergie de l'État se sera appliquée à améliorer les terres incultes et non pas à cultiver lui-même les bonnes terres d'une façon coûteuse, ce qui peut être fait parfaitement et économiquement par les fellahs qui prennent ces terres en location. Personnellement, je préférerais voir vendre les terres aux fellahs dans les conditions indiquées dans ma dernière conférence. Si toutefois on décide d'essayer les baux héréditaires accompagnés du projet d'un Comité de district rural, si l'on veut que l'expérience réussisse, il faut que les baux soient établis au nom des femmes fellahs, et la succession limitée aux femmes. Il faut que chacun de ces baux héréditaires soit la dot de la fille d'un soldat méritant ou d'un digne agent de police pourvu qu'ils soient d'origine fellah, et que le contrat soit écrit en son nom à elle; et alors nous verrons ce que les femmes d'Égypte peuvent faire quand elles travaillent ensemble.

L'histoire de la façon dont elles arrachèrent la communauté des fellahs des griffes des usuriers grecs, avec l'aide de la Banque Agricole, est encore à écrire. Malheureusement pour la cause du féminisme dans ce pays, quand le Gouvernement fit son enquête en 1913 afin de prouver à quel point la loi des 5 feddans était nécessaire pour permettre aux fellahs de se débarrasser des usuriers, et que les rapports montrèrent que l'argent de la Banque entre les mains des épouses des fellahs avait déjà accompli la chose efficacement sur de très grandes surfaces, on jeta un voile sur

l'enquête. Laissons maintenant le Gouvernement affronter courageusement les faits et permettre par une loi les prêts de la Banque Agricole aux fellahs, subordonnés à l'approbation des communautés de villages, et le digne rôle joué par les femmes sera universellement reconnu. Le grand projet de Lord Cromer concernant l'argent à bon marché pour le fellah sera devenu le bienfait qu'il espérait ainsi accorder au pays. Nous pouvons être certains d'une chose : c'est que dans le monde nouveau des propriétaires fellahs sur les terres incultes améliorées d'Égypte, les colons seront destinés à végéter, à moins qu'ils ne puissent compter sur de l'argent suffisamment bon marché pour fournir un capital aux femmes « banquières ».

W. WILLCOCKS.

VOISIN BEY.

---

## LE CANAL DE SUEZ

ÉTUDE DE M. LE COMTE DE SÉRIONNE

AGENT SUPÉRIEUR EN ÉGYPTE DE LA COMPAGNIE DU CANAL DE SUEZ.

---

Il y a déjà quelque temps que la bibliothèque de la Société de Géographie du Caire s'est enrichie d'un ouvrage magistral sur le Canal de Suez, dû à la plume d'un des vice-présidents de la Compagnie du Canal, M. Voisin bey, qui a bien voulu offrir à la Société les sept volumes et les atlas qui le composent : il nous paraît intéressant d'indiquer à nos lecteurs, avec quelques rapides détails sur la longue carrière de son vénérable auteur, les grandes lignes d'une œuvre qui relate l'un des plus beaux chapitres de l'histoire de l'Égypte, et qui présente cette particularité, — remarquable quand il s'agit d'une entreprise aussi grandiose, — que M. Voisin bey eût pu légitimement écrire *quorum pars magna fui* au bout de chacun des paragraphes de sa savante publication.

M. Voisin était ingénieur du Corps des Ponts et Chaussées de France lorsque M. de Lesseps l'appela, en 1861, à la sous-direction générale des travaux de l'isthme; dès 1862 il devenait directeur général et jusqu'à l'ouverture du Canal, en 1869, il collaborait en cette qualité, à laquelle fut même pendant une certaine période ajoutée celle d'Agent supérieur (c'est-à-dire de représentant en Égypte de la Compagnie du Canal de Suez), à la solution des problèmes, toujours difficiles, parfois angoissants, que comportait l'achèvement de la voie de communication entre les deux mers.

Si bien que lorsque le 17 novembre 1869 le Canal de Suez fut définitivement ouvert au commerce du monde, le nom de M. Voisin fut justement associé à celui de M. Lavalley, le grand entrepreneur dont les dragues à

long couloir avaient levé les dernières difficultés de la colossale entreprise, dans les hosannas qui saluèrent à travers l'Univers les grands ouvriers de la pensée de Ferdinand de Lesseps.

Terminées les fêtes inoubliables de l'inauguration, M. Voisin bey rentra en France, où il reprit son poste dans les Ponts et Chaussées; il y termina sa carrière officielle dans les hautes fonctions d'inspecteur général et accepta, sa retraite prise, un siège d'administrateur dans le Conseil de la Compagnie du Canal; il y fait encore aujourd'hui l'admiration de ses collègues et de tous ceux qui ont l'honneur de retrouver dans ce vieillard de quatre-vingt-seize ans cette même activité, cette même science qu'il continue de mettre au service de l'œuvre dont il est incontestablement l'un des créateurs.

Les savants volumes de M. Voisin bey sur le Canal de Suez ne constituent pas une œuvre de vulgarisation; il ne les a pas écrits pour distraire ses lecteurs et il ne faut y chercher ni descriptions pittoresques ni anecdotes amusantes; c'est un exposé précis et scientifique, fait par un grand ingénieur, des travaux les plus gigantesques dans l'art de l'ingénieur; tous les projets, toutes les conceptions se rapportant à la préparation, puis à l'exécution de l'entreprise de Ferdinand de Lesseps y sont étudiés avec une conscience et une compétence impressionnantes.

Comme nous l'indiquons plus haut, l'œuvre de Voisin bey comprend sept volumes et deux atlas.

Les trois premiers tomes comprennent les actes constitutifs de la Compagnie du Canal, l'historique des négociations multiples que Ferdinand de Lesseps eut à entreprendre avec les vice-rois d'Égypte, avec la Porte ottomane, avec d'autres encore, avant d'en arriver à ses fins; tout le détail des études techniques qui ont précédé le projet définitif; le règlement des questions financières, souvent si difficile, même après l'ouverture du Canal; le récit des orages qui précédèrent l'application d'une règle internationale prescrivant des bases fixes à la perception des droits de transit; l'exposé des accords conclus à Londres entre la Compagnie et les plus importants de ses clients; le compte rendu des conférences tenues entre les Puissances au sujet de la liberté de passage à travers le Canal; bref, tout ce qui constitue l'histoire administrative du Canal de 1855 à 1902.

Dans les quatre autres volumes M. Voisin bey donne le détail de tous

les travaux qui ont été exécutés pour construire le Canal, puis pour l'améliorer; travaux faits en régie par la Compagnie; travaux donnés à l'entreprise, tout est relevé et exposé avec une précision et une science incomparables; le profane est souvent obligé de reconnaître son inaptitude à lire tous ces chiffres et à comprendre tous ces calculs, mais ce n'est pas pour lui que M. Voisin bey a composé son ouvrage, qui demeurera l'étude la plus complète et la plus utile qui ait été écrite sur le Canal de Suez.

COMTE DE SÉRIONNE.





FAITES VOS ACHATS

---+2+ AUX +C+---

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

# AU PROGRÈS

**ARRIVAGES** ♣

**CONTINUELS** ♣

♣ ♣ ♣ ♣ ♣ **DE** ♣ ♣ ♣ ♣ ♣

**NOUVEAUTÉS**

**DE LA SAISON**




**PRIX**

TRÈS

**MODÉRÉS**



## ANGLO-SWISS PHOTO STUDIO



**Photographer to H. H. THE SULTAN**

→ STUDIO, SHARIA EL-MAGHRABY, 24 ←

→ SHOW-ROOM, SHARIA EL-MANAKH, 7 ←

Telephone No. 17-94



# NATIONAL BANK OF EGYPT

*Constituée aux termes du Décret khédivial du 25 juin 1898.*

Capital : Lst. 3.000.000. — Réserve : Lst. 1.300.000

GOUVERNEUR : M. F. T. ROWLATT

Siège social au Caire. — Succursale à Alexandrie. — Agences à Assiout, Assouan, Benha, Béni-Souef, Chibin-el-Kom, Damanhour, El-Obeid, Fayoum, Kéneh, Khartoum, Louxor, Mansourah, Minieh, Mousky (Caire), Port-Saïd, Port-Soudan, Rod el-Farag (Caire), Sohag, Souakim, Tanta, Tokar, Wad-Medani et Londres, 6 et 7 King William Street.

La **National Bank of Egypt** reçoit des dépôts à termes fixes, fait des avances sur comptes courants, sur titres, valeurs et marchandises. Elle s'occupe de l'achat et de la vente des titres à l'étranger, de l'escompte, ainsi que de toutes opérations de banque.



VISITEZ



## PALACCI, FILS, HAYM & C<sup>ie</sup>

**MOUSKY**

VOUS ÉPARGNEREZ VOTRE ARGENT

Arrivages continuels   
 dans tous les Comptoirs



GRANDS MAGASINS H. A. MADKOUR & C<sup>IE</sup>  
Hassan Madkour & Frères et Hassan & Mohamed Madkour  
SUCCESSEUR

محمد عبد الخالق مدكور

**M. ABD EL-KHALEK MADKOUR PACHA**

Prévôt des Marchands — Président de la Chambre Égyptienne de Commerce

Vis-à-vis de la Poste, LE CAIRE (Égypte).

TÉLÉGRAMMES : «LEPRÉVÔT-CAIRE»

Boite Postale n° 700.

TÉLÉPHONES

Bureau	529 et 4000
Domicile	2000
Privé	5

*Grand Choix d'Étoffes pour ameublements. — Articles de Blanc. — Tapis européens. — Grand Dépôt de Meubles en tous genres. — Lustres. — Pendules. — Miroirs. — Lits. — Orfèvrerie Christofle. — Métaux anglais. — Porcelaines. — Faïences. — Articles de Ménage et d'Éclairage. — Cristalleries et Verreries. — Filtres Pasteur. — Articles de Fantaisie. — Fleurs artificielles. — Toile cirée et Linoléum, etc.*

La MAISON se charge de l'exportation des Commandes qui lui sont adressées.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

## ÉPICERIE FRANÇAISE **LAPPAS FRÈRES**

MAISON PRINCIPALE : NOUVEAU MARCHÉ, 74-76

PLACE ATABA-EL-KHADRA.

SUCCURSALES :

VIS-À-VIS LE SAVOY HOTEL ET MARCHÉ BAB-EL-LOUK

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : LAPPAS-CAIRE

Boîte Postale N° 762

TÉLÉPHONES : MARCHÉ, N° 359. — SUCCURSALE SAVOY, N° 788.

SUCCURSALE BAB-EL-LOUK, N° 2344.

**LE CAIRE, ÉGYPTÉ.**



# BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER

Société Anonyme

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE de Belgique.

*Siège social : BRUXELLES. — Siège provisoire : LONDRES.*

**SUCCURSALES :** Rotterdam, Shanghai, Tien-Tsin, Pékin, Le Caire et Alexandrie.

*Président : M. JEAN JADOT, Gouverneur de la Société Générale de Belgique à Bruxelles.*

**Succursale du Caire :** Sharia Kasr el-Nil, n° 49;

**Succursale d'Alexandrie :** 15, rue Sésostris.

Ouverture de comptes courants et de comptes chèques, escompte, avances sur marchandises, change, avances sur titres et sur nantissements d'effets, émission de lettres de crédit, recouvrements, encaissements, paiements télégraphiques, exécution d'ordres de bourses sur place et à l'Étranger. Dépôts à vue et à échéance fixe ainsi que toutes opérations de Banque en général.

## N. SPATHIS

Fournisseur de l'Armée d'Occupation, de tous les Hôpitaux Européens, des Hôtels en Égypte, ainsi que des Bars et Cafés.

Fabrique d'Eaux Gazeuses

*Eau garantie filtrée au filtre Chamberland système Pasteur.*

**Sirops assortis. — Inventeur des préparations :**

**SCOTCH WHISKY AND SODA ET BRANDY AND SODA**

Boissons toniques, rafraichissantes et apéritives.

**SEUL AGENT DÉPOSITAIRE EN ÉGYPTÉ ET AU SOUDAN POUR :**

LOUIS ROEDERER, Reims, Champagne.  
E. MERCIER et C<sup>ie</sup>, Épernay, Champagne.  
J. CALVET et C<sup>ie</sup>, Bordeaux, Beaune et Cognac, Vins et Cognac.  
A. R. VALDESPINO, Xérès, Vins d'Espagne.  
GUIMARAENS et C<sup>ie</sup>, Oporto, Vins d'Oporto.  
DUNVILLE and Co., Belfast, Old Irish Whisky.  
MACKIE and Co., Glasgow, White Horse Whisky  
(Fournisseur de S. M. le Roi George V, de la Croix-Rouge de Londres, de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes).  
THE COOK and BERNHEIMER Co., New-York, Old Valley Whisky and Gold Lion Cocktails.  
FREUND, BALLOR et C<sup>ie</sup>, Turin, Vermouth.  
STONE and Co., Londres, Guinness Stout Bass

Pale Ale.  
W. LANAHAN and SON, Baltimore, Hunter Rey Whisky.  
CH. LAFITTE et C<sup>ie</sup>, Coutras (Gironde), Rhum Richardson and Co.  
E. BURES AÎNÉ, Caen, Grands Cidres de Normandie.  
Sté. AV. DU VICHY-QUINA ET DE LA CÉLESTINE, à Vichy, Vichy-Quina.  
Sté. GÉN. DES PRODUITS CHIMIQUES DU MIDI, Marseille, Acide sulfurique.  
TERRABONA TEA Co., Ltd., Londres, Thé.  
HEYDERSON and Co., Colombo, Corona.  
MARANGOLO et FILS, Palerme, Essence et suc naturel de citron.

**Grand dépôt de Vins, Liqueurs, Spiritueux et Thés des premières marques.**

LE CAIRE : Rue Nubar Pacha, Maison Debbané (Bab-el-Badid).

Magasin de vente au détail : Sharia El-Guinéna, n° 12 (Ezbékieh). Téléphone n° 21.

ALEXANDRIE : Rue Averoff. Téléphone n° 994.



# RIPOLIN

FOURNITURES GÉNÉRALES DE COULEURS ET VERNIS

ARTICLES DE PREMIER CHOIX

## MAISON ANILINA

MICHEL VESCIA & C<sup>IE</sup>

Boîte Postale N° 4486. — Rue El-Bawaky, LE CAIRE. — Téléphone N° 4793.

محل انيلينا

ميشل فيشيا وشركاه بشارع البواكي بمصر

Vernis Français et Anglais  
Huile de Lin pure \* \* \* \*  
Blanc de Zinc « Vieille Montagne »  
Minium et Blanc de Céruse  
Brosserie en tous genres \*  
Plumeaux et Balais assortis

Genuine Boiled \* \* \* \* \*  
\* \* \* and Raw Linseed Oil  
Genuine Red Lead \* \* \* \*  
White Lead in Oil \* \* \* \*  
\* \* \* \* etc., etc. \* \* \* \*

Great Assortment of English and French Varnishes - High Class Articles

## FOURNITURES GÉNÉRALES D'OUTILLAGES

POUR USINES

*Courroies en cuir garanti, véritable marque SCELLOS. — Pièces de rechange pour machines à vapeur. — Pelles. — Pioches. — Râteaux. — Tuyaux et feuilles caoutchouc. — Cuivrerie et Robinetterie. — Limes en acier. — Clouterie. — Vis et Boulons.*

## Acquéreur de la Maison PHILIBIN & BEAUVOIR

Téléphone n° 351

Quincaillerie. — Ferronnerie. — Serrurerie. — Fournitures spéciales pour Constructions. — Balances et Bascules. — Cuisinières.



DROGUERIE  
**N. GANNAGÉ**

Le Caire – Alexandrie – Tanta – Assiout

*PRODUITS CHIMIQUES, SPÉCIALITÉS PHARMACEU-  
TIQUES, PARFUMERIE, ARTICLES DE TOILETTE,  
ACCESSOIRES DE PHARMACIE, EAUX MINÉRALES,  
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, PHOTOGRAPHIE,  
LIQUEURS, SIROPS.*

**GROS. — Service à Domicile. — DÉTAIL.**

ÉLECTRICITÉ  
**The Electric Star**

FOURNITURES  
INSTALLATIONS  
RÉPARATIONS

Place de l'Opéra

Téléphone 23-28

Boîte Postale 95

**THE ANGLO-EGYPTIAN TRADING  
SOCIETY.**

EMAD-EL-DIN STREET, CAIRO (Egypt).

EN GROS:

Articles de Papeterie. -- Édition de  
Cartes Postales en tous genres.  
-- Étoffes Anglaises & Françaises.

etc., etc.

**COMPTOIR D'ENTREPRISES FILS**

BUREAUX: 50, Rue Kasr-el-Nil

Téléphone : 30-12

TRANSPORTS - DÉMÉNAGEMENTS  
GARDE-MEUBLES

SEULE ET UNIQUE MAISON FRANÇAISE AU CAIRE

# TABACS & CIGARETTES MATOSSIAN

SOCIÉTÉ ANONYME

LE CAIRE, Égypte.

Siège social et Grande Manufacture  
à GUIZEH, Avenue des Pyramides.

SUCCURSALE A ALEXANDRIE

Branches avec Manufactures à TANTA et à ASSIOUT.

*Dépôt général : Rue Azbak.*

— EN VENTE PARTOUT —

Brevets THOMSON-HOUSTON

Les Qualités  
de la Lampe

# MAZDA

A Filament de tungstène ÉTIRÉ

ENTIÈREMENT FABRIQUÉE EN FRANCE

Usines à NEUILLY-SUR-MARNE (Seine-et-Oise)

Sa résistance : INCASSABLE à la machine d'essais LEGRAND,

Sa consommation : 1 WATT PAR BOUGIE jusqu'à 50 bougies — 1/2 WATT PAR  
BOUGIE pour 50, 100, 200, 400 jusqu'à 3.000 bougies

L'ONT FAIT ADOPTER POUR LES SERVICES LES PLUS DURS :

**Les MARINES de GUERRE**

dont les tirs soumettent les lampes à des effets  
particulièrement "BRISANTS"

**LES TRANSPORTS**

(CHEMINS DE FER ET OMNIBUS)  
qui constituent la plus belle référence  
d' "ENDURANCE MÉCANIQUE"

COMPAGNIE FRANÇAISE POUR L'EXPLOITATION DES PROCÉDÉS  
**THOMSON-HOUSTON**

Société Anonyme au Capital de 60.000.000 de francs -- Siège Social : 10, Rue de Londres, PARIS

Agence d'Égypte : **LE CAIRE**, Rue El-Madabegh, n° 15 A

DÉPÔT D'ALEXANDRIE : A. FÉLIX, RUE STAMBOUL



CORDONNERIE FRANÇAISE

Maison fondée en 1872

PAUL FAVRE

Avenue de Boulac, LE CAIRE. — Succursale Rue El-Gohari.

Boîte postale n° 836 ☞ Téléphone, n° 36-32.

DÉPOSITAIRE EXCLUSIF

DES

GRANDES MARQUES FRANÇAISES

“UNIC”

|| AU LYON

Chaussures de Luxe pour Hommes || Pour Garçonnets et Fillettes

Chaussures “BALLY” etc.

GIULIO PADOVA & C<sup>ie</sup>

Négociants-Commissionnaires

CAIRE, ALEXANDRIE, TANTA, OMDURMAN (SOUDAN)

AGENTS EXCLUSIFS pour :

MM. JOSEPH CROSFIELD AND SONS LTD., Widnes.

MILNERS SAFE C<sup>o</sup> LTD., Londres.

THE NATIONAL ASSURANCE C<sup>o</sup> OF IRELAND.

ÉMILE GUIMET, Neuville-sur-Saône.

V<sup>ie</sup> MERIC ET C<sup>ie</sup>, Bordeaux.



GRAND DÉPÔT DE MEUBLES  
en tous genres

---

Maison SAMUELSON & FILS, Fondée en 1860

**A. & M. SAMUELSON FRÈRES**

Téléphone 390

**Successeurs**

Téléphone 390

*Chareh El-Manakh, 27 — LE CAIRE, Égypte*

---

===== **EXPERTS, COMMISSAIRES-PRISEURS** =====

---

---

**W. & H. ABLITT**

LE CAIRE, Téléphone 287 — B.P. 194

ALEXANDRIE, " 470 — " 460

---

**FERS, CEMENTS**

**CHAUX**

**CARRELAGE & MOSAÏQUE**

---

# PNEUMATIQUES MICHELIN

UNE SEULE QUALITÉ "LA MEILLEURE"

Agent Général pour l'Égypte et le Soudan

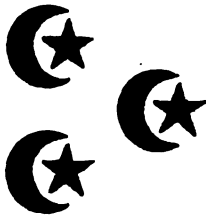
**JACQUES MANHÈS**

**10, Rue Eloui Pacha, 10**

— TÉLÉPHONE 27-59 —

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ SULTANIEH**  
**DE GÉOGRAPHIE**

(ANCIENNE SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE)



**LE CAIRE**  
**IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**  
**D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE**

---

**SEPTEMBRE 1917**

### **SOMMAIRE DU TROISIÈME FASCICULE :**

	<b>Pages.</b>
Liste des membres de la Commission centrale.....	<b>XXIX</b>
Liste des membres résidants.....	<b>XXXI</b>
 G. FOUCART. — L'ethnologie africaine et ses récents problèmes.....	 <b>195-288</b>

GRANDS MAGASINS  
**CHEMLA FRÈRES**

Avenue de Boulac, LE CAIRE

Les plus Importants de l'Égypte, les mieux assortis

**MAISON DE CONFIANCE** \* \* \* \* \*

\* \* \* \* \* **Vendant le meilleur marché**

HAUTE MODE -- HAUTE COUTURE

**CONFISERIE & PATISSERIE**

FONDÉE EN 1854

**JEAN SAULT**

5, Avenue de Boulac, LE CAIRE.

Cable : CONFISERIE-CAIRE

Boite Postale n° 949



TÉLÉPHONE N° 61

DIRECTION N° 38-80

**BUFFETS INSTALLÉS ET SERVIS À DOMICILE**

**Bonbons, Chocolats, Marrons Glacés**

**CUISINE FINE**

**LIQUEURS**

**CHAMPAGNES**

# The Anglo-Egyptian Bank, L<sup>TD</sup>

LONDRES, PARIS, MALTE, GIBRALTAR, ALEXANDRIE, CAIRE, TANTA,  
MANSOURAH, PORT-SAID, ZAGAZIG, BÉNI-SOUËF et KHARTOUM.

---

Capital souscrit. . . .	Lst. 1.500.000
„ versé . . . . .	„ 500.000
Réserves . . . . .	„ 680.000

---

L'Anglo-Egyptian Bank se charge de toutes transactions, de Banque aux conditions les plus favorables. Des intérêts, à raison de 2 1/2 % par an, sont alloués aux déposants sur le solde minimum du mois, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à Lst. 200. Les conditions pour des sommes excédant Lst. 5000 feront l'objet d'arrangements spéciaux.

## Établissements OROSDI - BACK

Rue Abd el-Aziz

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital : 10.000.000 de francs. -- Réserves : 7.000.000 de francs.

La plus ancienne maison en Égypte

NOUVEAUTÉS EN TOUS GENRES -- GRANDS ASSORTIMENTS

BRANCHE ALIMENTATION

50, Rue Kasr-el-Nil, 50

EN FACE DE L'ANGLO-EGYPTIAN BANK ET DU BRITISH HEAD-QUARTERS.

# S. SORNAGA

LE CAIRE, ALEXANDRIE, PORT-SAÏD,  
TANTA

*Usines à El-Wedy (Kafr Ammar).*

FABRIQUE DE BRIQUES, TUILES, CARREAUX, TUYAUX  
ET ACCESSOIRES EN GRÈS.

ARTICLES SANITAIRES, MATÉRIEL RÉFRACTAIRE, CREUSETS, APPAREILS  
POUR LABORATOIRES, ISOLATEURS, POTERIE,  
FAÏENCE ARTISTIQUE, ETC.

Ciment Portland "NILE BRAND"

Ceux hydraulique "PYRAMIDES," Plâtre blanc et gris, etc.

*Adresse télégraphique : "Monopole."*

Phones : Caire, n° 2194. — Alexandrie, n° 637. — Port-Saïd, n° 138.

## LIBRAIRIE - PAPETERIE CENTRALE

### DELBOURGO & C<sup>IE</sup>

SUCCESSIONS DE M<sup>ME</sup> J. BARBIER

ÉMAD-EL-DINE, Immeuble Davies Bryan. — LE CAIRE.

B. P. 567. — Téléphone 15-47.

FOURNITURES DE BUREAUX

**MARQUINERIE**

DEPOSITAIRES DE REGISTRES A FEUILLES MOBILES

IMPRIMERIE & ATELIER DE RELIURE

Désignationnaires pour l'Égypte et le Soudan de la machine à écrire  
"SMITH PREMIER."

# JULES & HENRI FLEUREN

MAISON FONDÉE EN 1878

6, Rue Elfi bey. — LE CAIRE. — Boîte postale

Téléphones { Direction, n° 34  
Magasins, n° 36-49.

Adresse télégraphique  
**FLEUREN, CAIRE**

CHAMPAGNE. — VINS. — LIQUEURS. — BIÈRES  
EAUX MINÉRALES.

ALIMENTATION. — CRISTALLERIE DE BACCA  
PORCELAINE DE LIMOGES. — FAÏENCES.  
FILTRES CHAMBERLAND SYSTÈME PASTEUR. — CIGAR  
PARFUMERIE. — ARGENTERIE.

ARTICLES DE MÉNAGE. — ARTICLES DE VOYAGE

Expéditions pour l'intérieur de l'Égypte et le Soudan  
Expéditions de colis postaux de CAFÉ MOKA pour l'Europe  
contre remboursement.

## AGENTS POUR L'ÉGYPTÉ DES MAISONS :

Lsc. POMMERY FILS & C <sup>ie</sup> ..	REIMS .....	Champagne Pommery et
JOSEPH PERRIER FILS & C <sup>ie</sup>	CHÂLONS-S/MARNE.	Vins de Champagne.
F. GEOFFROY & FILS.....	COGNAC.	
COURVOISIER, LIMITED ..	COGNAC (Jarnac).	
A. LALANDE & C <sup>ie</sup> .....	BORDEAUX .....	Vins de Bordeaux.
L. LATOUR.....	BEAUNE .....	Vins de Bourgogne.
EUGÈNE VINCENT & C <sup>ie</sup> ...	LYON.....	Sirops et Liqueurs.
PAUL SAINTIER.....	ROUEN.....	Cidres mousseux de Normandie.
N. CAILAR BAYARD & C <sup>ie</sup> ..	PARIS.....	Pour l'Argenterie et l'Orfè

SOCIÉTÉ DES FILTRES CHAMBERLAND, Système Pasteur.



Débarassez-vous de vos Montres !!

pour acheter

# L'ETERNA

*Le nec plus ultra des montres*

PRÉCISE ET ÉLÉGANTE

*Agent général pour l'Égypte et le Soudan*

## DAVID SUSSMANN

Expert près le Tribunal mixte de 1<sup>re</sup> instance

8, Rue Mousky, 8

(à côté de Del Mar)

## Librairie Paul TRIBIER

Ancienne "Librairie classique GILLET"

Fondée en 1889

RUE EMAD-EL-DINE, N° 5

*Librairie générale Française  
et Anglaise*

Livres Classiques, Primaires et Secondaires

OUVRAGES DE DROIT, DE FINANCE,  
D'ÉCONOMIE POLITIQUE, D'AGRICULTURE,  
DE PHILOSOPHIE, etc.

*Livres d'occasion, Publications périodiques,  
Spécialité de livres pour l'Égypte,  
Histoire, Littérature, Voyages.*

Romans et tous livres techniques

SUCCURSALE POUR LA VENTE

DES JOURNAUX ET MAGAZINES

Kiosque Caire, 3, Rue El-Manakh

# I. MAUARDI ET C<sup>IE</sup>

Place Ataba-el-Khadra

## GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Soierie, Lainages, Draperies, Cotonnades, Ameublements,

Tapis, Linoléum, Mercerie, Dentelles,

Garnitures, Bonneterie, Blanc, Articles de Paris,

Argenterie, Lingerie, Literie, etc., etc.

**Tout plus élégant et meilleur marché  
que partout ailleurs.**

# ALLEN, ALDERSON & Co., Ltd.

INGÉNIEURS, ENTREPRENEURS ET IMPORTATEURS DE MACHINES

ALEXANDRIE - LE CAIRE

Alexandrie, B. P. n° 224.

Le Caire, B. P. n° 1463.

---

*SEULS ET EXCLUSIFS AGENTS de :*

**MM. RUSTON PROCTOR and Co., Ltd., LINCOLN (Angleterre).** —

Machines à vapeur fixes et locomobiles, Chaudières, Moulins à blé, Pompes centrifuges, Batteuses à vapeur, Moteurs « Ruston » à huile brute et à pétrole raffiné, Installations à gaz pauvre de toutes dimensions.

**JOHN FOWLER and Co., Ltd., LEEDS.** — Laboureuses à vapeur.

**ENGELBERG RICE HULLER.** — Moulins à riz.

**MERRYWEATHER and SONS Ltd., LONDON.** — Machines à incendie à main, à vapeur et automobiles.

**MIRPLEES BICKERTON and DAY, Ltd.** — Moteurs Diesel.

**PLATT BROS. and Co. Ltd.** — Métiers à coton et accessoires.

---

Outre les Machines des susdits Fabricants, nous gardons aussi en dépôt tous les accessoires nécessaires à leur fonctionnement, entre autres :

*COURROIES* : en Cuir anglais et américain, en Poil de chameau « Camel Brand ». — *ARTICLES EN CAOUTCHOUC* : feuilles, soupapes, tuyaux, etc. — *TUYAUX EN FER GALVANISÉ* : vapeur et gaz. — *LIMES*. — *TUYAUX EN CHANVRE, ETC.*

Ainsi qu'un grand stock de :

*COFFRES-FORTS* de 1<sup>re</sup> qualité anglaise « RATNER », « CHATWOOD ». — *APPAREILS D'AGRICULTURE* : Charrues, faucheuses, moissonneuses. — *POMPES À MAIN ET À VAPEUR* pour tout usage. — *MOULINS À VENT, ETC.*



# GABRIEL YARED & C<sup>IE</sup>

Rue Mouski. — LE CAIRE.

## GRANDE MAISON DE CONFECTION

BONNETERIE, CORDONNERIE,  
CHAPELLERIE ET ARTICLES DE VOYAGE.

Le meilleur Assortiment de la meilleure Marchandise  
— au meilleur prix. —

## GRANDS MAGASINS D'ARTICLES DE MÉNAGE

Téléphone N° 271

Rue El-Bawaki

Téléphone N° 271

— ✧ LE CAIRE, ÉGYPTÉ. ✧ —

## N. YACCOUBIAN

ASSORTIMENTS COMPLETS DE BATTERIE DE CUISINE. — ARGENTERIE  
CHRISTOFLE. — CRISTALLERIE DE BACCARAT. — PORCELAINES. — FAÏEN-  
CERIE. — COUTELLERIE. — COUVERTS DE TABLE. — FILTRES PASTEUR  
ET BERKEFELD. — GLACIÈRES. — SORBÉTIÈRES. — FOURNEAUX À PÉTROLE  
ET À CHARBON. — LAMPES ET SUSPENSIONS. — SONNERIES. — BAINS. —  
DOUCHES. — CHAUFFE-BAINS. — TOILES CIRÉES. — NATTES. — STORES.  
— THÉ. — SAVONS. — BOUGIES. — LIQUEURS, ETC., ETC.

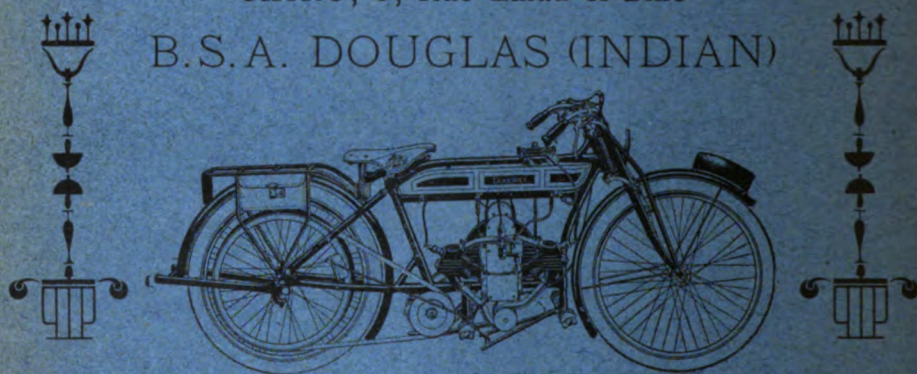
PRIX FIXE. — LIVRAISON À DOMICILE.



CYCLES - MOTOCYCLES  
**G. PAVID & C<sup>o</sup>**

CAIRO, 3, Rue Emad-el-Dine

B.S.A. DOUGLAS (INDIAN)



**Saxon Motor-Cars B. S. A. — Swift & Starley Cycles.**

ALL ACCESSORIES. — REPAIRS SKILFULLY EXECUTED.

**THE FASHIONABLE**  
 SHOE & CLOTHING

CAIRO & ALEXANDRIA

VÊTEMENTS

POUR

**Hommes et Enfants**

CHAUSSURES \* \* \* \* \*

\* \* BONNETERIE \* \*

\* \* \* \* \* CHEMISERIE

CHAPELLERIE

ET

**ARTICLES DE VOYAGE**

etc., etc.

# COMMISSION CENTRALE.

---

## PRÉSIDENT :

SON ALTESSE LE PRINCE AHMED FOUAD.

## VICE-PRÉSIDENTS :

S. E. BOGHOS NUBAR PACHA.

S. E. AHMED ZÉKI PACHA.

## TRÉSORIER :

M. ANDRÉ BIRCHER.

## SECRÉTAIRE GÉNÉRAL :

M. CHARLES GAILLARDOT BEY.

## MEMBRES :

S. E. EL-SAYED MOHAMED MAGDI PACHA.

S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.

Sir WILLIAM WILLCOCKS.

S. E. IDRIS RAGHER BEY.

M<sup>e</sup> IBRAHIM HELBAOUI BEY.

M<sup>e</sup> E. MANUSARDI.

M. ADOLPHE CATTAGUI.

M. GEORGE FOUCART.

D<sup>r</sup> W. HUME.



# LISTE

## DES MEMBRES RÉSIDANTS

DE LA

## SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE

CLASSÉS SUIVANT L'ORDRE DES DATES DE LEUR ÉLECTION.

---

### PRÉSIDENT HONORAIRE :

S. E. GÉNÉRAL SIR FRANCIS REGINALD WINGATE, G. C. B., G. C. V. O.,  
K. C. M. G., D. S. O., Haut Commissaire Britannique.

---

### MEMBRES RÉSIDANTS :

- S. E. YEHIA IBRAHIM PACHA, Président de la Cour d'Appel indigène.  
S. E. HUSSEIN WASSEF PACHA, Membre de l'Assemblée Législative.  
S. E. MAHMOUD FAKHRY PACHA, Premier Chambellan de S. H. le Sultan.  
S. E. JOSEPH ASLAN CATTAOUI PACHA, Banquier.  
S. E. le comte SAKAKINI PACHA, Rentier.  
M. NAUS BEY, Directeur général de la Société générale des Sucreries et  
de la Raffinerie d'Égypte.  
M<sup>r</sup> CÉSAR ADDA, Avocat.  
M. SALEH CAWDAT BEY, Juge près les Tribunaux indigènes.  
M<sup>r</sup> AHMED ABD EL-LATIF BEY, Avocat.  
MM. ROBERT GAILLARDOT.  
MARIUS SCHMEIL, Fondé de pouvoir de la Caisse Hypothécaire d'Égypte.  
F. PELLEGRIN, Ingénieur.  
GARCIA DE HERREROS, Juge au Tribunal mixte d'Alexandrie.  
S. E. ADLY YEGHEN PACHA, Ministre de l'Instruction publique.  
S. E. SAAD ZAGHLOUL PACHA, Vice-Président de l'Assemblée Législative.  
M. CÉSAR CAPRARA, Secrétaire général de la Caisse de la Dette publique.  
Sir ALEXANDER BAIRD, Rentier.

Sir REGINALD OAKES, Bart, Ingénieur, Directeur général de la Cairo Electric Railways and Heliopolis Oases C<sup>o</sup>.

MM. RONALD STORRS, C. M. G., Secrétaire oriental de la Résidence.

ROBERT HOLT, Directeur de l'École Polytechnique.

ABD EL-MAGUID OMAR BEY, Sous-Directeur de l'École Polytechnique.

S. E. MORCOS SIMAÏKA PACHA, Membre de l'Assemblée Législative.

MM. ABD EL-HAMID BEY EL-SAHN, Inspecteur au Ministère des Finances (Ramleh).

JOHN ANAGNASTOPOULO, Agent d'assurance à Alexandrie.



Son Altesse le PRINCE AHMED FOUAD ayant daigné accepter la Présidence de la Société Sultaniéh de Géographie, se préoccupa immédiatement de réorganiser les conférences depuis si longtemps interrompues.

Celle dont nous présentons ici le texte fut la première de la série.

Elle fut donnée le 25 janvier 1916.



# L'ETHNOLOGIE AFRICAINE

ET

## SES RÉCENTS PROBLÈMES

PAR

M. GEORGE FOUCART.

---

MONSEIGNEUR,  
EXCELLENCES,  
MESDAMES ET MESSIEURS.

Un chapitre est clos d'hier dans l'histoire des découvertes africaines : celui des grandes explorations. Un second se rédige en ce moment : il dira les conquêtes de la science dans ces régions désormais ouvertes à la civilisation. La Société de Géographie du Caire a signé quelques-unes des plus belles pages du premier. Elle doit à son passé et à la mémoire de son Auguste Fondateur de collaborer à la rédaction de celui qui est entrepris aujourd'hui. Elle a, pour ce faire, tous les éléments du succès, toutes les ressources qu'elle tient de la situation de l'Égypte.

Appelé aujourd'hui au trop grand honneur de parler le premier, au début de la nouvelle série de ces conférences, je puis mesurer, au moment de prendre la parole, toute la disproportion qu'offre le sujet que j'ai osé indiquer et l'autorité de celui qui va tenter de l'exposer.

J'aurais aimé, pour soutenir mon courage, le secours de ces bons exordes un peu artificieux de jadis. Le débutant cherchait à s'y concilier la bonne humeur ou l'indulgence de son public, et, disant par avance tout ce pourquoi il n'entendait rien à sa tâche, savait gagner du temps, préparer ses auditeurs, et faisait finalement supporter le plus évident de son infériorité. Mais ces excellents procédés ne sont plus, malheureusement, de mise dans la conférence moderne. C'est un souvenir de tout ce qu'il faut regretter,

parce que c'est le passé, et le mieux que je puisse faire est d'entrer résolument dans le vif de mon sujet, qui est de vous parler de l'ethnologie africaine.

Pourquoi, à quel titre l'Égypte est appelée à y jouer le même rôle glorieux qu'au temps où se dessinait, pour la première fois, la carte du continent noir, voilà ce que je voudrais tenter d'établir aujourd'hui. Mais tout naturellement, il est nécessaire de vous montrer d'abord comment sont nées les questions scientifiques dont la solution constitue la nouvelle tâche des études africaines.

Que l'on se reporte par la pensée à moins d'un demi-siècle, à l'année même où fut fondée la Société Khédiviale de Géographie. A quelques pas de cette salle où nous sommes réunis aujourd'hui, le pont de Kasr-el-Nil était le premier ouvrage humain où, depuis ses sources mystérieuses, venait se heurter le cours du fleuve au parcours immense. Qui regardait courir la masse étincelante de ses mille petits flots rapides savait que nul encore n'avait pénétré le mystère de leur naissance. Ce Nil, incomparable parure de beauté du Caire prestigieux, de la grande cité de luxe et de monuments d'art, le promeneur pouvait songer que personne ne savait sa source, ni les limites de son domaine; il venait de contrées si lointaines qu'elles en paraissaient comme fabuleuses. Plus haut et plus haut encore les explorateurs avaient poussé leur route dans les profondeurs de l'Afrique; ils avaient pu découvrir de nouveaux affluents, apercevoir des lacs aussi grands que des mers : le Nil venait encore de plus loin. Oui, celui qui le contemplait alors, de l'endroit même où nous sommes, voyait des eaux venues de pays où nul homme civilisé ne s'était encore aventuré.

Le rôle de l'Égypte dans cette conquête scientifique et géographique du monde africain devrait être inscrit ici en un Livre d'Or. Ce qu'était la grande mission de science et de civilisation que l'Égypte avait à réaliser là-haut, vers l'équateur; combien les projets en avaient été aussi magnifiquement dessinés que judicieusement étudiés, je voudrais que quelqu'un sût un jour le tirer des relations, des publications, des rapports, des archives, de toute la documentation de cette grande époque, comme un solennel hommage au Souverain qui conçut tant de grandes choses.

La conquête des terres inconnues. . . Chaque fois que je lis ces mots magiques s'évoque en moi la vision du rocher d'Abousir, du grand pro-

montoire rocheux qui surplombe les défilés où bouillonne la seconde cataracte. Jamais, à aucun de mes voyages là-haut, je n'ai voulu manquer de m'y rendre, comme à une sorte de pèlerinage. Là, pendant des siècles et des siècles, a fini le monde civilisé; là, comme au cap extrême d'une *ultima Thule*, les voyageurs fameux du passé ont jadis contemplé, du haut du rocher, les désolations infinies du Batn-el-Hagar et la vision des pays où ils n'iraient jamais. Leurs vieux noms, gravés sur les pierres d'Abou-sir, se mêlent aux noms de ceux pour qui plus tard la seconde cataracte fut au contraire le point de départ vers la fascination des terres nouvelles, l'adieu à tout ce qui est le fardeau de la vie trop civilisée et des choses trop connues.

C'est avec respect, je dirai même que ce n'est pas sans émotion que je feuillette parfois ces volumes déjà vénérables de votre Société de Géographie, où, année par année, en cette grande période, s'inscrivent les relations, les communications, les découvertes de ces voyageurs illustres. Chacun tient à honneur de venir entretenir la savante Compagnie égyptienne des enrichissements qu'il vient d'apporter à la conquête géographique du Grand Continent.

Il le devait à cette Égypte qui avait tant prêté d'aide morale et matérielle à toutes ces découvertes; il le devait à l'Auguste Fondateur de la nouvelle Société de Géographie; et jamais ne furent prononcées paroles plus justes que celles qui furent dites jadis, ici même, sur la part qu'ont prise les Princes de la Dynastie de Mohamed Aly à toutes les grandes expéditions scientifiques, à toutes ces missions civilisatrices qui, parties du Caire, s'élancèrent alors vers le mystère des régions équatoriales.

A relire les procès-verbaux des séances de ce temps, je m'imaginais parfois être réellement présent à l'une de ces belles réunions; on y sent encore palpiter toute la fièvre de ces heures-là, et de ce qu'elles apportent à flots pressés de nouvelles vues et de nouveaux problèmes. Un peu d'alors et de là-bas vient jusqu'à vous. Tel un spectateur qui vit pour lui-même, comme une réalité vivante, le drame dont il voit se dérouler le périple, j'ai l'illusion par instants d'assister à ces séances; j'entends ces hommes raconter leurs exploits, je participe avec eux à cette histoire merveilleuse, déjà presque légendaire dans le recul du passé, cette histoire qui n'aura plus jamais sa pareille : le dernier roman de la découverte de la Terre.

Et quelle n'y est point la part glorieuse de l'Égypte! Voici Linant de Bellefonds qui date ses lettres du mystérieux Ouganda. Long-Bey explore le Nil inconnu encore « jusqu'à l'équateur ». Gordon-Pacha en complète la cartographie. Partout des officiers et des fonctionnaires égyptiens s'enfoncent dans les profondeurs encore pleines d'inconnu du Soudan extrême, du Ouadaï, des confins éthiopiens. Aux séances de la Société, le secrétaire donne lecture de leurs lettres et de leurs rapports. Schweinfurth en souligne l'importance, compare et ajuste les résultats; la carte d'Afrique déployée, il note devant les assistants les espaces blancs qui cèdent chaque année la place aux tracés des fleuves, aux jalonnements de l'orographie. Les grands lacs prennent peu à peu leurs contours et leurs traits définitifs; leurs bassins et leurs frontières se délimitent; et l'on démêle déjà le réseau de leurs affluents. Ou bien on annonce que des volcans ont été découverts, loin déjà de la côte de l'Océan Indien, et le Président signale comment ceci bouleverse toutes les idées que l'on se faisait sur la texture géologique de cette Afrique centrale. Puis voici que l'on découvre les Pygmées, et le grand Mariette disserte doctement sur les étranges petits nains et sur les souvenirs qu'en avaient les vieux Égyptiens. Un autre jour, Ferdinand de Lesseps prend séance et évoque en une vision prophétique les grandes voies mondiales de demain. . .

Les années passent. La carte de l'Afrique centrale est presque achevée. Et voici l'arrivée au Caire de Stanley, après sa traversée de la grande forêt équatoriale. Voici le récit officiel de sa réception à la Société de Géographie du Caire, la remise solennelle à l'illustre récipiendaire du grand diplôme d'honneur que la Société fit spécialement dessiner et composer en son honneur. Que de pages émouvantes! Combien peuvent en être légitimement fiers, et ceux qui ont l'honneur de faire partie de cette Compagnie, et le Prince qui, soucieux des souvenirs de son illustre Maison, a accepté aujourd'hui de présider aux destinées scientifiques de la Société et à la tâche nouvelle qui se propose à nos efforts.

## I

Sitôt cependant que fut enfin dessinée en ses maîtresses lignes la physionomie du continent africain, que l'on en connut, désormais fixés, les

domaines des fleuves géants et leurs limites, les régions des lacs grands comme des mers, des forêts immenses et des massifs montagneux aux neiges éternelles d'un Kilima-N'djaro ou d'un Rouenzori, la science voulut sans plus attendre pénétrer le problème de ses origines et de son évolution. Sur les pas de l'explorateur, à côté du géographe, on vit les spécialistes à l'œuvre, passionnés à déchiffrer l'histoire fabuleuse des âges antérieurs à l'homme où s'étaient élaborés ces volcans et ces failles géantes. Elle voulut déterminer en quel ordre et comment avaient émergé ces orographies, s'étaient formés ces forêts impénétrables, ces fourrés aquatiques des grands marais jadis presque sans limites, ces brousses ondulant à perte de vue, puis enfin ce réseau, ces sortes d'éventails géants de ruisseaux, de rivières, et de fleuves majestueux qui allaient vers trois mers déverser la masse de leurs eaux. A la période quasi héroïque de l'exploration pure et simple de l'espace succèdent déjà l'étude de l'histoire du sol et de tout ce qui vit à sa surface.

La géologie réalisa une œuvre véritablement surprenante; elle sut, en cartes magnifiques, faire apparaître l'ossature du continent, donner l'intelligence des soulèvements, des plissements et des glissements, de l'œuvre des grandes pluies éternelles de la préhistoire, du travail d'érosion des eaux et des vents; elle expliqua les formations des vallées et des plaines, la première ébauche des grands bassins fluviaux. Puis la botanique en habilla de verdure toutes ces étendues, dont on entrevoyait désormais la formation logique, et la zoologie les peupla de tous les êtres animés. D'admirables travaux, comme ceux de Boulenger, vinrent confirmer tout ce que le géologue enseignait pour sa part. Ils furent comme une vision des âges perdus dans la nuit des millénaires lointains, aux temps où étaient encore confondues les eaux qui courent aujourd'hui à la mer en fleuves séparés. Enfin, dernière venue des grandes sciences, tenant à la fois de l'ordre des sciences naturelles et des sciences historiques ou sociologiques, parce qu'il s'agissait d'un être à part, apparut l'étude de l'homme africain. Elle donna le plan de sa première enquête, tâchant de supputer d'où venaient, ce qu'avaient pu être les races et les peuples qui avaient peuplé toute cette terre.

Alors s'ébaucha, en ces dernières années, puis se dégaga graduellement, une image encore imprécise, mais une image de ce qu'avait été

le passé de la mystérieuse Afrique. Ce n'était plus seulement la figure exacte de tous ces espaces indiqués, il n'y avait pas encore trente ans, par les grandes taches blanches, ces taches qui sur les cartes veulent dire les *terræ ignotæ*. La terre inconnue d'hier avait une histoire; une histoire des choses et des êtres, et déjà même une histoire aussi des sociétés humaines.

La géologie africaine en fut comme une introduction grandiose. Aussi belle qu'une Genèse ou qu'une des majestueuses cosmogonies de notre Orient, elle raconta l'apparition du monde émergé de l'abîme des eaux.

On put suivre, par périodes où le temps ne se mesure plus par les chiffres mesquins de nos chronologies, la charpente dont les maîtresses pièces devaient être les points d'appui de tout un continent. Les volcans et les cassures géantes la ponctuèrent; on reconstitua l'histoire de ces zébrures et de ces failles profondes dont les grands lacs de l'Afrique-Orientale jalonnent aujourd'hui les parcours. Un continent décidément modelé en ses traits principaux, aux contours définitifs, élabora sa vie propre et façonna ses régions. Elles allaient marquer de traits distincts et indélébiles tout ce qui, hommes ou êtres, en serait la poussière vivante. Comme par des gradins ou plutôt des vasques successives, les eaux équatoriales, sans relâche épandues du ciel, se frayèrent une route vers les trois mers. Au centre, la mollesse des reliefs semblait faire hésiter leurs premières orientations vers ce qui devait être un jour un Zambèze, un Congo, un Nil.

Leurs parcours encore incertains, devant qu'ils eussent limé les seuils, se marquaient en étendues immenses d'eaux paresseuses, toutes plantées de forêts aquatiques, de jonchaies et de roseraies aux fourrés impénétrables, où resplendissaient soudain, aux grands fonds des failles, les mers intérieures d'un Nyassa, d'un Tanganyika, d'un Nyanza, d'un lac Rodolphe ou Léopold II. Puis les eaux avaient fini par ronger les rebords des vasques; sous leurs poids accumulés, elles en avaient érodé les points les plus faibles, y avaient creusé plus avant leurs sillons, et elles avaient tracé les longs couloirs des descentes rapides, ces cataractes qui, de gradin en gradin, menaient enfin jusqu'à la mer. Des fleuves se dessinaient, des vallées apparaissaient, et tout un premier système d'affluents. Si lointains qu'apparaissent leurs premiers efforts, leur élaboration ne s'était pas terminée quand finirent les périodes quasi fabuleuses dont l'homme n'a pu être témoin. Il assiste aujourd'hui encore à leur travail; il a sous les yeux les



derniers vestiges des immensités marécageuses des grands bassins d'autrefois. Les épais fourrés de papyrus, de roseaux et de joncs, où l'on percevait à si grand'peine le bruissement des eaux qui marchent : un Bangouéolo, un lac Choga, les désolations d'un Bahr el-Ghazal sont, encore de nos jours, le spectacle qu'offrit jadis, à perte de course, toute une Afrique tropicale. Les dépressions marécageuses d'un Tchad se dessèchent graduellement assez vite pour que nos pauvres petites mesures d'années puissent servir à en noter la marche. Et plus nous arrivons à déchiffrer les annales de la terre d'Afrique, plus nous tenons ferme la preuve que l'homme était déjà là, quand se fit le grand dessin des fleuves.

Ce qu'avait été la nature, ce qu'avaient été les plantes et les êtres doués de mouvement, sur les rives et dans les vallées de ces cours d'eau, des souvenirs précis et chaque jour mieux concordants en sont parvenus jusqu'à nous, par les légendes et les traditions des races sans écritures. Et pour l'Égypte, la privilégiée d'entre toutes, elle qui sut peindre et écrire, elle qui put inscrire sa pensée sur des matériaux à l'épreuve du temps, des textes et des scènes y ont noté, à l'aube de sa civilisation, ce que la magie-religion avait fixé par la tradition orale dès les premiers âges. Ce qu'elle inscrivit en ce temps-là sur ses monuments, les investigations de la science l'ont confirmé depuis. Les bas-reliefs des mastabas memphites, les vignettes des papyrus thébains, les chapitres de ces *Livres des Morts* dont la rédaction verbale remonte au moins à la période néolithique, tous ils ont décrit les grands marais et les forêts aquatiques, leurs habitants humains ou animaux. A l'époque historique elle-même, des franges entières en subsistaient accrochées çà et là aux flancs de la vallée du Nil égyptien. Elles gardaient encore, au temps des Pyramides de Gizèh, l'aspect qu'avait eu jadis tout le cours du fleuve, d'Assouân à la Méditerranée, et celui qu'il présente encore aujourd'hui en amont de Kodok. De par les fourrés de roseaux peuplés d'oiseaux et de gibier d'eau, en sa nacelle de papyrus, l'homme menait encore, par divertissement, l'existence du pêcheur et du chasseur primitifs, maniait le boumerang, le trident ou le harpon, poursuivait l'hippopotame, et savait éviter le crocodile. Et dans l'au delà, dans les Égyptes irréelles des morts, figées une fois pour toutes par la religion à l'image de ce qu'avait été la vraie Égypte des débuts, les âmes défuntés avaient à leur usage des guides illustrés par les vivants; l'on y

voyait tous ces paysages des premiers âges. L'homme d'aujourd'hui du Bangouéolo et du Bas Zambèze ne s'y tromperait pas; il y reconnaîtrait son domaine et sa vie.

A trouver ainsi mêlées l'histoire de la terre et celle de l'homme, une science nouvelle voulut apporter son effort.

Doit-elle s'appeler ethnographie, à la vieille mode, ou ethnologie, comme on semble le préférer aujourd'hui?

Pure question de mots? Pédanterie pure? Nullement. L'étymologie a sur ce point, ce me semble, une certaine valeur indicative; une *ethnographie* est surtout descriptive; une *ethnologie* discute, raisonne, compare.

Sans doute, la terminologie en est-elle encore incertaine, comme toutes les sciences en formation et au domaine provisoirement imprécis. La définition et l'objet propre de ses recherches sont encore mal reconnus de commun accord. Il n'est pas jusqu'au premier terme *ethno* qui, par le dictionnaire, ne soit décidément tant soit peu impropre à couvrir entièrement la recherche et l'étude de toutes les formes de la vie humaine : celles de la famille, du groupe, du clan, de la tribu. Le mot qui eût le mieux convenu était *anthropologie*, tellement plus simple et plus compréhensif à la fois. C'est en ce sens — avec une grande supériorité du même coup — que l'emploie la science de l'homme dans la bibliographie anglo-américaine. Malheureusement, le terme d'anthropologie, en France, s'est spécialisé de bonne heure en des significations qui excluent trop *a priori* les recherches des peuples ou des races actuellement existantes; c'est aux vestiges de l'homme préhistorique, à ses monuments, à ses objets, à ses débris propres, à la craniologie, à la somatologie de cet homme que correspond le domaine de l'anthropologie entendue au sens français. Je sais que la tendance existe aujourd'hui à mieux l'harmoniser à son sens véritable et à la terminologie anglo-saxonne. Les revues anthropologiques attestent les progrès réalisés en ce sens; néanmoins je ne serais pas compris aussi clairement en parlant d'anthropologie africaine qu'en parlant, comme je le ferai aujourd'hui, d'*ethnologie*.

Science nouvelle, elle ne cherche pas seulement son nom; elle a encore à définir ses limites. « *Nil humani a me alienum puto* » . . . Quelle est la science qui ne touche par quelque côté à la science de l'homme? Ce n'est pas logomachie, pure question de mots, dont j'entends parler. Parce que

l'ethnologie demandait sa place, on a dit volontiers qu'elle voulait prendre celle de ses devancières : elle réclame leur concours, et voilà qui est bien différent. Ou plutôt elle le sollicite. Et il n'y a pas là plus de tentative de dépossession, au préjudice de telle ou telle science, que l'égyptologie, par exemple, ne cherche à déposséder le géologue ou le botaniste de leurs domaines, lorsqu'elle recherche l'influence des matériaux employés sur l'architecture des temples, ou celle des particularités de tel animal ou de telle plante sur la formation de tel mythe ou de telle légende. L'ethnologie possède ses ressources propres et elle peut exercer le jeu normal de ses méthodes particulières. Elle a son champ d'activité; et les cadres ou les subdivisions du terrain qui est bien le sien lui ont été tracés dès la première heure par la science à laquelle elle se rattache normalement et en toute vérité scientifique : à la géographie. Car l'ethnologie est sa fille, dans toute l'expression possible de vérité que peut traduire une métaphore.

C'est qu'en effet, — et pour laisser là toute expression métaphorique — on ne voit pas comment une science de l'homme, produit de la terre, pourrait ne pas chercher, avant tout, la connaissance intime de cette terre dont la structure, les reliefs, le climat, la faune et la flore ont déterminé les besoins de cet homme et les moyens d'y satisfaire; les modes de son travail et de ses groupements sociaux; sa façon d'acquérir la science et sa manière de l'exprimer; sa civilisation tout entière, depuis son outillage matériel jusqu'à ses tentatives de notation écrite ou jusqu'à l'appareil de ses cultes; ses amitiés ou ses inimitiés; ses relations avec les êtres visibles ou invisibles, vrais ou supposés; ses confiances ou ses terreurs : en un mot, la famille, les idées, les sciences, les religions. L'étude de l'homme, but de l'ethnologie, soit. Mais à condition de savoir, de connaître à fond, avant de l'aborder, les conditions exactes du milieu qui l'a pétri, façonné, marqué de son empreinte ineffaçable. Et si, dans cette étude de l'homme, le phénomène religieux est de tous le plus important, par cette raison toute simple que tout rapport de l'homme avec l'inconnu a eu forcément de début un caractère magico-religieux; si ce terme religieux, ainsi entendu, intervient forcément dans la vie entière de l'homme « primitif » ou non-civilisé, dans sa pêche, sa chasse, ses repas, ses premiers métiers, ses premiers essais de médecine, en un mot dans tous les actes de sa vie, une conséquence inéluctable s'en déduira : l'historien des

religions doit nécessairement connaître les conditions de milieu des hommes dont il étudie les croyances. L'historien des religions doit savoir être un peu géographe. C'est ce qui m'excuse peut-être d'être venu ici aujourd'hui pour y prendre la parole.

Ces liens si évidents de la géographie et de l'ethnologie me dispensent d'insister sur tout ce que nous donnent à tout instant les contributions de l'histoire naturelle. Qui donc pourrait avoir l'intelligence des civilisations et des religions de la côte occidentale d'Afrique sans le secours de la géographie et de ses auxiliaires, de la géologie, de la zoologie, de la botanique ou de la météorologie? C'est par la connaissance des lagunes, de leurs plantes d'eau, de leurs habitants aquatiques, des mœurs de leurs oiseaux, du régime des saisons, des tempêtes de la côte que nous y pénétrons la naissance des croyances, des superstitions, des magies dont sortiront les cultes, des groupements humains et de leurs besoins, des sacerdoes et des hiérarchies, en un mot de tout l'appareil social. C'est par l'étude géographique de la terre du Dahomey que s'éclaire l'histoire légendaire de ses fondateurs, les origines de ses dynasties, les ébauches de ses tentatives d'écriture.

Ajouterai-je à la liste le secours plus inattendu que nous prête l'astronomie? Je devrais dire : que nous peut prêter, que nous prêtera l'astronomie. Ceux qui se sont occupés des grandes sociétés évoluées, des grands systèmes des religions arrivées à maturité, ont depuis longtemps cherché dans la science du ciel les secrets de bien des mythes, de bien des cosmologies, de bien des textes mystérieux. L'étude des civilisations américaines y a trouvé le guide le plus précieux. Pourquoi l'ethnologie des non-civilisés, des demi-civilisés a-t-elle tiré si peu parti jusqu'ici de pareilles forces? Et cependant, que de renseignements précieux, que de légendes ou même de mythes incorporés aux cultes s'expliquent dans le monde entier des demi ou des non-civilisés, par le cours des astres, par les phénomènes d'une aurore boréale, d'une lumière zodiacale, par l'apparition d'une comète. Les bolides, les météorites ont joué un rôle encore à peine soupçonné. Le peu que nous savons de la lithologie céleste dans ses rapports avec les croyances nous explique déjà partiellement tout un groupe des religions du Soudan occidental ou du Plateau Central nigérien, et peut-être un jour celles de beaucoup de sociétés mortes ou encore vivantes

soit en notre Soudan égyptien soit dans le massif éthiopien. Je dirai tout à l'heure le secours qu'apportent à l'improvisiste, dans certaines tentatives de chronologie africaine, les calculs des astronomes sur la date d'une éclipse ou le passage d'une comète.

Je ne voudrais pas esquisser en cette causerie la méthodologie de l'étude de l'homme. Si elle doit prendre la géographie comme documentation de début, il va de soi que c'est à d'autres sciences qu'elle doit prendre ses procédés d'investigation, sa façon de travailler par la méthode analytique ou par la synthétique. Et il va sans dire aussi que cela accordé, nous entrerions, à vouloir aller plus avant de ce côté, dans la plus redoutable et la plus âpre des controverses. Il est évident, en effet, que le jour où il a été reconnu que l'ethnologie signifiait l'étude de toutes les manifestations de l'activité humaine, chacune des sciences qui étudiaient l'homme à son point de vue spécial a entendu se rattacher l'ethnologie et la traiter par ses méthodes à elle. L'histoire des religions à textes et à monuments a tenté de faire prévaloir dans l'étude des non-civilisés les disciplines des sciences historiques; les sociologues, les folkloristes, ont voulu imposer leurs méthodes. L'ethnologie cherche encore à dégager son autonomie. Elle lutte péniblement entre les directions qu'on veut lui imposer, quelquefois dans les intentions les moins désintéressées. Vingt volumes et plus publiés à ce sujet en quelques années attestent à la fois l'importance du sujet et l'acuité du débat. Que l'on n'appréhende pas de m'y voir pénétrer aujourd'hui. Sans chercher à définir les méthodes et les limites, je dirai seulement que l'ethnologie peut attendre de l'histoire des religions autant d'aide que celle-ci en réclame aujourd'hui de l'ethnologie — et c'est dire qu'elle ne peut s'en passer en aucune circonstance. Le folklore, interrogé avec prudence, nous révélera bien des choses que la géographie achèvera de mettre en lumière et que l'ethnologie classera en bon ordre. La philologie apportera un grand secours par les répertoires de ses grammaires comparées; je n'en veux pour preuve que tout le parti que tire aujourd'hui l'ethnologie africaine des magnifiques travaux de Meinhof et de Miss Verner. Et rien n'est plus saisissant de voir, arrivé à certaines hautes régions des sciences, la compénétration de toutes ces recherches, leur marche vers l'Unité, comparable à celle que l'on voit aujourd'hui se manifester dans le domaine de la physique, de la mécanique et de la chimie. Ce que

sait nous faire entrevoir de ces grandes conclusions un Houllevigue dans les sciences de la Matière, il est singulièrement suggestif de le deviner déjà dans les sciences de l'homme.

A ne considérer que le domaine des langages, il est saisissant de retrouver sur la carte de l'Afrique, sur le relief de la terre, les chemins suivis par le langage humain, de deviner en même temps sur le sol les causes intimes des divisions, des isolements ou des mélanges; de retrouver en même temps encore, dans l'ethnologie ou chez ses auxiliaires des sciences naturelles, les éléments probables qui ont déterminé ou dirigé les phénomènes intimes des phonétiques et des linguistiques.

Si nous nous en tenons, sans aller ni si loin ni si haut vers la philosophie générale de l'histoire de l'homme, au domaine déjà plus restreint des grandes migrations, qu'y découvrons-nous? Déjà jalonnées par les découvertes de l'histoire des religions, des mythes comparés ou des traditions folkloristes; déjà indiquées par l'examen géographique de l'Afrique préhistorique, les routes probables, les routes possibles ne sont-elles pas tracées identiques par les constatations de la linguistique? Celle-ci va parfois plus hardiment que nous dans les ténèbres de l'Afrique antérieure à l'histoire. On a un peu, parfois, comme un sursaut de premier étonnement quand on nous assure, par exemple, tant de parenté entre la langue basque et celle de la Nubie. Le temps se chargera de rectifier au besoin les intempérances et les exagérations des débuts. Tout vaut mieux, en cet ordre d'idées, que les prudentes expectatives de ceux qui, pour être sûrs de ne jamais se tromper, ont trouvé le moyen infailible de ne jamais ouvrir la bouche.

Je viens de citer un certain nombre de sciences qui doivent être et sont effectivement les auxiliaires précieuses de l'ethnologie de l'Afrique : depuis les sciences de la nature jusqu'à l'histoire et à la grammaire comparée. J'en oublie probablement plusieurs autres en cette énumération hâtive. Mais ce n'est pas par oubli que j'ai omis la sociologie, ou au moins ce qu'on entend par sociologie dans l'enseignement actuel qui se donne encore en son nom. Issue en droite ligne de la vieille scolastique, héritière de ses méthodes comme de ses disciplines, cette science enfermée en chambre est l'opposé exact de l'image de la vie et de la recherche des choses vivantes qui sont l'essence même de l'ethnologie. Ni le caractère factice, ni

l'artificiel sèchement et pompeusement dogmatique de cette sociologie, aux allures de sacerdoce tyrannique, n'auraient résisté impunément à l'effet du temps. L'origine essentiellement germanique de ces articles importés en France et en Angleterre hâtera, souhaitons-le, la fin de ces tentatives d'hégémonie insupportable dont nous avons trop souffert avant la Guerre, comme de trop d'autres produits *made in Germany*. Le malfaisant Manhardt et ses trop zélés disciples français ou anglais ont assez faussé les premières recherches de l'ethnologie et des religions comparées pour que nous ne désirions pas et n'espérions pas légitimement la disparition définitive de tout ce que représente le niais et pompeux credo sociologique, avec ses *tabous*, ses *totems*, sa *mana*, son *orenda*, ses rites de passages, ses clans exogamiques aux équations algébriques... et ses excommunications majeures à l'usage des incrédules. C'est une grande joie de constater chez nous, succédant aux premières adhésions enthousiastes, l'abandon loyal qu'en consentent les esprits trop élevés pour n'avoir pas su constater toute la vanité de ces thèses néfastes.

On me comprendra donc aisément de ne pas chercher aujourd'hui une définition doctrinale de l'ethnologie. Ce que je me proposais était de donner surtout une idée des besoins de cette nouvelle science, de tous les secours qu'elle peut attendre, et par là de faire mieux ressortir ce qui sera le second point de mon sujet : le nombre et la variété des problèmes qui se présentent à elle sur le continent africain. Les tentatives de définition dogmatique sont, à ce point de vue, d'importance secondaire, ou plutôt le sujet doit être traité tout à fait à part et pour lui-même.

Mais que l'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu me dérober; encore moins que l'on ne s' imagine pas que l'ethnologie soit impuissante à posséder ses méthodes personnelles, et qu'elles oscillent de l'une à l'autre au hasard des sciences auxquelles elle fait appel tour à tour, ou suivant le goût personnel de chacun. On a dit de l'ethnologie actuelle qu'elle n'était encore qu'une «ébauche de science». Soit. C'est en ces termes mêmes qu'hier encore un de nos plus grands économistes parlait de sa propre science. Personne ne contestera cependant l'immense labeur accompli par l'économie politique au cours du dernier demi-siècle. Il se peut que la terminologie, que les limites, que les modes d'enquête, que les

instruments de travail, en un mot que tout ce qui constitue l'ensemble de l'ethnologie soit sujet à correction ou à revision. Qu'importe, si déjà il y a du travail fait, et de bon travail?

Or toute une nouvelle littérature africaine est née en ces dernières années. Elle a été le résultat naturel de la conquête géographique. Après la fièvre des grandes randonnées, après l'impatience de connaître enfin tous les secrets de la Terre nouvelle, on voulut tenter immédiatement de déchiffrer ses annales; on eut la curiosité des mœurs de tous ces peuples, de toutes ces races, de leurs légendes et de leurs migrations, de leur structure sociale et de leurs croyances. On entrevit un chapitre tout nouveau à ajouter au grand Livre de l'Histoire universelle. Mais je sens que je m'exprime en ce moment d'une manière trop vague et qu'un peu de précision s'impose.

À dire le vrai, il avait commencé, ce grand mouvement de curiosité, dès les premières relations des grands voyageurs. Après l'avoir trop ignorée depuis la chute de l'Empire romain, l'Europe du *xvi<sup>e</sup>* siècle, toute enivrée de la découverte du monde, éprouva pour l'Afrique inconnue ce qu'avaient ressenti les sociétés gréco-romaines à la lecture de leurs historiens et de leurs géographes. Et à ce compte, en ce sens, il y eut des ethnographes dès le temps des premiers périple des Portugais, dès les premiers explorateurs européens du grand Continent Noir, dès le temps des missionnaires en ce curieux « Royaume du Zaïre » qui fleurit jadis, en plein Congo équatorial, avec ses évêchés et ses administrations à l'européenne.

Mais il serait cependant tout à fait inexact d'employer dès cette époque le mot d'ethnographie. Oserai-je le dire? Sans même remonter si loin, et à s'en tenir aux ouvrages du *xviii<sup>e</sup>* siècle, et à ceux des trois premiers quarts du *xix<sup>e</sup>*, il est bien rare de trouver pour l'étude du monde africain un ouvrage véritablement « ethnologique ». Jusqu'aux derniers vingt-cinq ans exclusivement, à peine arrive-t-on à en dégager, çà et là, quelques véritables contributions à ces questions, de la masse de l'immense bibliographie africaine. Le type le plus courant, ou ce qui s'en approche le plus, sera le récit de voyage, émaillé çà et là de remarques souvent judicieuses, de renseignements du plus haut prix, mais jetés en passant, fugitifs, jamais approfondis, dépourvus de tout esprit de méthode critique ou comparative. Il s'agira, à l'improviste, de telle coutume de tel ou tel peuple, plus rarement



de sa constitution familiale ou ethnique, plus rarement encore de ses croyances ou de ses idées. Il n'est naturellement question ni d'enquête systématique ni de plan quelconque dans ces récits en somme trop anecdotiques, où le journal des étapes et surtout les exploits cynégétiques tiennent de beaucoup le premier rang. Une immense quantité de renseignements de premier ordre, aujourd'hui impossibles à retrouver, a été en ce temps-là quasi gaspillée, indiquée de façon rudimentaire et juste assez suffisante pour nous prouver la valeur inestimable qu'ils auraient eue, si l'on avait pu les présenter sous quelque apparence de collection scientifique. Si l'on avait quelque doute à ce sujet, il suffirait de consulter, dans les recueils les plus récents, la bibliographie africaine et de noter les dates.

Bref, et si surprenant que le fait puisse paraître, c'est tout au plus depuis douze à quinze ans qu'on a vu paraître, en ethnologie africaine, des volumes traitant l'ensemble d'une question avec une apparence de vues générales et une certaine netteté, ou que l'on a commencé à discerner l'intitulé des plus grands problèmes ou encore les grandes directions à suivre pour en rechercher les solutions. La répartition de la tâche, l'adoption de moyens d'enquête uniformes allaient enfin s'affirmer quand survint la Grande Guerre. Les quatre ou cinq types de questionnaires méthodiques, pour la première fois rédigés au net et sur un plan communément adopté, venaient à peine de donner leurs premiers résultats sous forme d'une trentaine de volumes monographiques. Déjà le labeur qui se propose à la science de demain, la tâche qui sera celle de plusieurs générations apparaissaient à la lumière de ce premier effort.

Déjà, en effet, les premiers résultats prennent figure. Le dépouillement patient des récits des vieux voyageurs, de ces milliers de documents disséminés en leur redoutable bibliographie se poursuit sans relâche, celui des récits des explorateurs modernes — même encore trop souvent rédigés à l'ancienne mode — s'exécute en même temps. Les mille enquêtes fragmentaires de tant de fonctionnaires coloniaux, de missionnaires, de résidents, de pionniers de toutes les sciences ont été compilées, au prix d'un labeur formidable de classement. Les contributions monographiques apparaissent. Un Ouganda, un royaume du Bénin, un Dahomey, un Zoulouland, d'autres lambeaux d'Afrique ont apparu alors sous un jour nouveau. Je sais qu'il me faudrait ici, comme un légitime hommage dû, citer les

noms de ceux qui, les premiers, tentèrent le dur effort de reconstituer la physionomie et l'histoire de ces peuples d'Afrique, laissant à d'autres le soin d'éparpiller en deux cents revues les faciles micrographies descriptives d'une coutume locale, d'un instrument de musique ou d'un couteau de chasse. Rien n'aurait été plus aisé que de lire aujourd'hui d'affilée quelque liste bibliographique, ou de citer de mémoire une vingtaine de noms parmi les plus connus en ethnologie. J'ai pensé que le but de cette causerie était autre que de fatiguer mes auditeurs par un étalage de trop facile érudition, et que le nom de quelques-uns parmi les plus autorisés trouverait sa place, beaucoup plus naturellement, à propos de telle ou telle des questions que je vais examiner.

De cette œuvre de la première heure, quelque chose de singulièrement grand et beau se dégagait. Une immense épopée s'entrevoit, imprécise encore dans ses traits définitifs, déjà cependant saisissante de réelle majesté.

On dirait d'une de ces matinées d'été dans la montagne, d'une de ces nobles visions que connaissent tous ceux qui ont goûté la joie de la grande route, au cours de quelque belle randonnée dans les Alpes ou dans notre admirable France du Massif Central.

Là-haut les sommets s'éclairent des flèches d'or du soleil, et là-bas, tout au fond, les vallées que nous dominons sommeillent noyées de brume. Le manteau du brouillard matinal traîne encore en haillons sur le sol. Au travers de ses déchirures resplendit la terre toute parée de fleurs et de verdure. Par pans lumineux, des détails apparaissent au loin, d'une si surprenante netteté dans le cristal de l'air limpide, qu'on les jurerait à portée de main; et tout à côté de nous c'est la brume qui partout s'accroche et ne laisse voir partout que formes indécises. Nulle part ce n'est encore ce que l'on appelle un paysage, et c'est déjà pourtant un de ces moments qu'en ses belles visions de Bretagne, un Henri Rivière a voulu nommer « la Féerie des Heures ». Les lignes générales ne se raccordent pas encore, et l'on perçoit cependant tout le secret de leurs harmonies; on n'aperçoit que détails épars, mais l'imagination les complète, les ajuste, et reconstitue par avance la figure de l'ensemble. Ici ou là on devine ce qui sera le profil d'une chaîne, les méandres d'une vallée. Les visions particulières peuvent nous être cachées : les directions définitives ne nous

échappent plus. Nous en saisissons l'intelligence entière, et notre âme en ressent la grandeur en toute plénitude.

Ainsi entrevoyons-nous, par lambeaux, la beauté de l'épopée magnifique que fut la Légende de l'Afrique.

Et voici que par le travail obstiné, le travail souvent obscur de tant de fervents de la Terre Mystérieuse, les strophes se reconstituent de ce qui fut écrit sans écriture, tant de milliers d'années, dans les chants traditionnels et les récits immuables, dans les enseignements secrets des sociétés d'initiation, dans les listes d'ancêtres transmises inaltérées d'aède en aède. Depuis hier qu'elle existe, l'ethnographie a su déjà ajouter à ces témoignages des hommes ceux aussi des choses qui parlent : par le travail de l'archéologie africaine, par les collections néolithiques, par les fouilles du Bénin, par l'exploration de la Rhodésie, par les monuments pictographiques du Dahomey, par les mille témoignages enfin recueillis avec soin des hommes de jadis, des nations qui furent, des peuples aujourd'hui disparus. Depuis les villes et les nécropoles du Soudan préhistorique jusqu'aux énigmatiques constructeurs du Zimbabwe de Rhodésie, des ateliers d'art de la côte de l'Atlantique aux dolmens de la terre des Somalis, sortirent d'autres versets encore du grand récit.

Il évoque les formes premières des sociétés humaines, aux prises avec la dure Nature, en lutte contre les êtres visibles et invisibles, contre les maîtres de la Forêt équatoriale, les Seigneurs des montagnes et de la brousse, les dominateurs des jonchaies immenses aux eaux toutes peuplées de monstres et d'esprits ennemis. Il dit les premiers rapports avec les puissances qui détenant sur les sommets ou dans leurs cachettes profondes le feu du ciel ou le poids des lourdes pluies tropicales.

Soudain, les strophes barbares s'animent de je ne sais quel souffle rapide, et elles planent un moment au-dessus des puérilités trop plateamment racontées. Elles célèbrent les pierres sacrées tombées du ciel, les pierres d'où jaillit encore, à les frapper, le feu céleste, et dont on fera les couteaux des sacrifices ou ceux des actes les plus solennels; elles chantent les fragments de pierres translucides ou de fer détachés du cristal ou du métal du firmament. La science les a retrouvés au Soudan et sur les sommets des monts éthiopiens. De loin, hélas! au fond du Kordofan,

j'ai regardé un soir les montagnes où les Nobas gardent les leurs, et j'ai dû poursuivre ma route hâtive, sans avoir pu contempler le sanctuaire de la pierre divine.

Ainsi jadis, avec le «*ser du ciel*», les hommes des temples égyptiens, guidés par l'enseignement des dieux, accomplirent les rites merveilleux qui donnent aux morts les talismans sans pareils, rendent la vie à leur bouche et à leurs yeux, et leur communiquent ce fluide vital que détient toute parcelle de la voûte étoilée.

Le récit revient dans le passé; il semble que l'effort d'imaginer en ordre la confection de l'univers ait dépassé ses forces, qu'il lui faille reprendre haleine pour y revenir. De nouveau, il balbutie des cosmogonies que traverse quelquefois le même souffle épique. Il parle de temps où se mêlaient aux hommes d'autres êtres qui un jour seraient appelés des dieux, et ce qu'ils firent pour ou contre les humains; de temps où l'on apprit à enchanter par la magie les hostilités des esprits ou des animaux redoutables; des âges où naquirent les magies-médecines et la connaissance des premiers secrets utiles à la conservation de la vie, encore si atrocement disputée, en chaque heure, à tant d'hostilités. Parfois, à l'entendre si semblable à de vieilles formules d'Égypte, à ce que nous gardent des fragments de papyrus ou les murs des tombes millénaires d'ici-même, le lecteur de la légende africaine s'arrête, se recueille un moment : en une vision fugitive, il a vu, une seconde, ce que seront les recherches de l'égyptologie de demain.

Maintenant le récit des premières luttes et des premières inventions s'interrompt. Des pages en disent çà et là des épisodes que rien ne relie, que rien ne situe quelque part dans le temps : les hommes des vallées, les pêcheurs des grands fourrés de roseaux luttent contre les petits hommes mystérieux des forêts. Puis voici qu'au nord apparaissent les hommes rouges et les peuples des montagnes. Et à eux aussi des dieux avaient parlé, enveloppés de nuages, sur les sommets, au milieu du grondement du tonnerre. D'autres tenaient des divinités qui habitent les volcans l'art de domestiquer les troupeaux. Leurs sciences s'ajoutaient à celles de la chasse ou de la pêche qu'avaient enseignées aux leurs les démiurges des hommes des vallées. De grandes migrations apparaissent, passent comme des fantômes lointains, de peuples dont on ne sait plus que des noms de

chefs et de légendaires exploits. Des rois blancs fabuleux gouvernent soudain des royaumes de noirs, puis remontent aux cieux.

L'épopée de la mer répond à ces versets de la brousse et des grands fleuves. Elle dit les royaumes de l'Ouest et l'invention des métaux, les dieux requins de la Côte des Esclaves, les Poissons divins d'où descendent les rois du Bénin, la légende des sources et des fontaines, les guerres des lagunes. Plus haut, voici les exploits des peuples qui, jadis, en Haute Nigérie, élevèrent les mystérieuses villes aux enceintes mégalithiques, révérent les pierres célestes tombées du firmament, eurent leurs menhirs et leurs cromlechs, couchèrent leurs morts repliés en leurs tombes, multiplièrent pour eux le même appareil funéraire que les groupes néolithiques de la vallée du Nil ou ceux des cimetières de l'Espagne préhistorique.

Alors, soudain, à remonter ainsi vers le Nord, voici que les récits légendaires et les vestiges de l'Afrique noire viennent se heurter aux régions où sont venus jadis les nôtres, ceux des « peuples de la mer », ceux dont les témoignages s'accumulent aujourd'hui sur la frange de tout le littoral de la Méditerranée, ceux dont, à défaut d'histoire, les musées recueillent chaque jour les témoignages plus nombreux, à Malte et en ses îlots, aux Baléares et en Sardaigne, à Corfou et en Albanie, sur le littoral de l'Adriatique, en Macédoine, en Thrace, en Troade — demain peut-être dans le reste des îles de toute la « mer Très Verte » de la vieille Égypte.

Voici les belles découvertes analysées récemment par Tagliaferro et par Ashby, les études de Peet qui relient les vestiges des civilisations préhistoriques de l'Adriatique à celles de l'extrémité méridionale de l'Italie, aux monuments de Mataro et à ceux de Malte. Voici les nouvelles contributions de Wace, de Droop, de Thomson, de Woodward. Il est encore trop tôt pour se figurer encore une vue d'ensemble, mais j'engage ceux qui passeront par Malte à s'arrêter au Musée archéologique, devant les vitrines consacrées au préhistorique d'Hal Saflieni et aux objets trouvés à Pantellaria, à Lampedusa, à Lampione et à Linosa, aux témoignages humains mêlés aux vestiges de l'éléphant et de l'hippopotame africains. Là leur apparaîtra, par l'évidence matérielle des objets, le lien qui unit cette nouvelle archéologie à celle de l'Afrique du Nord et un jour peut-être à celle du monde du Soudan.

Ce que seuls sauraient vous dire ceux qui l'ont éprouvé les premiers au

contact direct des êtres et des choses, c'est le frisson, la sorte d'enthousiasme sacré que peut faire éprouver la vision, ou plutôt la divination soudaine de cette histoire merveilleuse. Elle se dérobe encore à nous dans le mystère du passé; à peine l'entrevoit-on, mais l'on *sait* qu'elle existe, et on le sait avec cette entière conviction qui donne tous les courages et toutes les audaces. Combien il convient de relire avec respect ce qu'ont écrit ceux qui déjà nous ont quittés, ces hommes qui, les premiers des hommes blancs, ont vu les terres nouvelles et les premiers aussi ont entendu les contes, les légendes des temps perdus dans le recul des siècles; combien nous devons écouter avec passion ceux qui vivent encore parmi nous! A ceux qu'il m'a été donné de connaître je dois le meilleur de ce que j'ai pu faire par la suite, puisque je leur dois d'avoir su aimer ce que je faisais. Fragments encore sans cohésion de l'immense légende africaine, lambeaux partout dispersés : récités en sortes de « gestes » ou mimés dans les danses sacrées, mystérieusement chantés en une *m'para* ou déclamés dans les « généalogies », psalmodiés aux « camps d'initiés » au fond de la grande Forêt ou gémis aux funérailles, plaisamment travestis par le folklore des fables, des apophtegmes ou des contes populaires, déclamés aux anniversaires solennels des cosmologies, gardés jalousement, pour les moments suprêmes, par les formulaires magiques des incantations, des rituels de magie-médecine, des oburgations aux invisibles, des adieux aux morts...

Des siècles et des siècles encore y apparaissent au hasard, ou plutôt des périodes, celles que l'on ne suppose pas en chiffres, en nombres, celles que l'on énumère par les moyens qu'emploient les livres sacrés : « alors », « en ce temps-là », « et après », « et ensuite ». Souvent, l'ordre même nous en échappe encore. Il y a eu des temps qu'une chronologie ne réduira jamais à quelque évaluation des temps qu'elle n'atteindra probablement jamais. Est-ce aux époques que nous disons celles de notre préhistoire? Est-ce au temps de notre protohistoire? Quand a fini l'âge de pierre au Natal? Quand débuta le néolithique congolais? Mais il y a aussi des temps historiques, et des milliers d'années où répartir une partie du trésor africain — des luttes, des invasions, des nations, des royaumes, des dynasties qui vont depuis les guerres quasi fabuleuses jusqu'aux gestes voisins de nos propres générations. Un fait connu de notre propre histoire, le nom défiguré d'un peuple de notre antiquité, la mention d'un jour où le

soleil fut obscurci, et en voilà assez pour que soudain brille une date, à laquelle viendra se souder tout un siècle jusqu'alors erratique. Un morceau d'histoire d'Afrique a pris consistance.

Qu'ai-je voulu au juste essayer de vous présenter là? Rien de plus qu'une sorte de vision. Mais ni la divination ni l'animation du passé ne constituent assurément quelque chose de bien scientifique. On ne construit là-dessus ni de l'histoire ni de l'ethnologie. Où finit la part de l'imagination et où commence le vrai?

Je ne voulais rien autre chose que vous faire sentir quelles séductions pouvaient offrir de pareilles recherches. Mais je sais bien à quel point cette épopée, dont j'aurais tant voulu savoir faire vivre la majesté, ne saurait en rien procurer aucune de ces satisfactions que réclament les esprits épris de certitudes, et combien il correspond mal à ce qu'ils exigent à bon droit lorsqu'il s'agit de travail, de travail avec tout son sens d'honnête et d'intègre probité, de ce vrai et sincère labeur sans lequel il ne peut y avoir en science de réel progrès. Il ne saurait exister de satisfaction scientifique là où l'on ne trouve que reconstitutions plus ou moins brillantes, faites de subtiles probabilités, de fugitives apparences, et qui sait? peut-être de pure imagination.

Ces fragments dispersés de par toute l'Afrique, il faut donc en assurer d'abord les places respectives; ces chronologies partielles, il nous est nécessaire de les ajuster les unes aux autres. Car s'il est permis, disons mieux, s'il est plus qu'utile, s'il est indispensable, au seuil de ces études, d'en ressentir toute la beauté et tout le passionnant intérêt; si nous devons, avant d'entrer dans le domaine de la mystérieuse Afrique, nous sentir tout pénétrés de la grandeur de ce qu'elle réserve à nos recherches, nous devons non moins fortement nous assurer d'une conviction tout aussi indispensable : c'est qu'on ne construit rien de durable là où manquent les fondations. Les substructures, ou pour parler sans plus de métaphores, les documentations substantielles, les preuves scientifiques classées et certaines sont la première des conditions de tout essai futur de travail synthétique, de toute tentative de reconstituer quelque jour l'histoire africaine. Rien ne saurait donc être plus vain, plus éphémère, ni plus nuisible même à la cause de cette future histoire que de prétendre aborder dès aujourd'hui, fût-ce sous

la forme la plus modeste et la plus prudente, les grands chapitres d'une histoire générale des civilisations de l'Afrique. Rien ne serait plus téméraire que de vouloir même prétendre en dessiner dès aujourd'hui quoi que ce soit qui ressemble à ses cadres.

Mais est-ce à dire que si nous devons, au nom de la science véritable, nous interdire résolument les généralisations les plus tentantes, mais encore impossibles, et renoncer aux vues d'ensemble prématurées, nous voilà obligés, passant à l'inverse extrême, d'assurer qu'elles seront toujours impossibles? Et s'il est imprudent de nous lancer à l'aventure de tous côtés à la fois; s'il nous faut renoncer, partout où il le faudra, aux pures hypothèses, démunies encore de l'appareil de rigueur des preuves, des faits et des dates, notre tâche doit-elle être, du même coup, confinée au rôle ingrat de simples enregistreurs de faits, d'amasseurs de documents, de tristes rédacteurs de fiches? Ni l'un ni l'autre. C'est ce que je voudrais tenter d'établir à présent.

## II

La tâche qui se propose aujourd'hui aux ethnologues de l'Afrique n'est, en effet, ni la reconstitution prématurée de l'histoire africaine, ni la besogne dénuée de toute philosophie vivifiante de ces méticuleux inventaires alphabétiques, où ne pénètrent ni air ni lumière. La délimitation préliminaire des problèmes dont la solution est accessible au moyen des ressources mises à notre disposition immédiate, ou au moyen de celles qui peuvent nous être fournies en quelques années : voici déjà une première tâche, où rien ne nous empêchera de créer de la vie avec les débris des choses mortes. La rédaction d'un plan d'enquête très fermement établi, construit d'après les principes d'une méthodologie rigoureuse, et destiné à réaliser la solution des problèmes dont je viens de parler, voilà un second programme proposé à notre activité. Tout autant que le premier, il peut être plein de vie et d'attrayante séduction. Il peut contenir, si on sait l'aborder avec une sorte de foi déterminée dans tout ce que peut produire la volonté de trouver, autant de véritables joies scientifiques que la recherche directe des problèmes eux-mêmes.

Dès aujourd'hui, en effet, une documentation telle a été accumulée — en quelque désordre qu'elle ait été dispersée de tous côtés — et une telle



masse provisoire de matériel a été constituée, qu'après classement et inventaire provisoires une première constatation s'impose : il ne peut plus être question de tout aborder à la fois et de parler de tout sans en venir jamais sur aucun point à l'étude définitive. Il nous faut, avant tout, faire un choix très net des problèmes les plus clairement définis pour l'instant, et avoir le courage de renoncer non moins franchement à ceux qui seront le patrimoine de nos successeurs. Pour ceux-là nous devons savoir nous contenter de recueillir, à toute occasion, les documents; ceux qui viendront après nous sauront les utiliser un jour.

Ne risquons donc encore aucune de ces tentatives encore forcément dépourvues de toute solidité, si séductrices puissent-elles être, sur des problèmes tels, par exemple, que celui du préhistorique au Soudan. Dans les questions de délimitations des principaux groupes ethniques, résignons-nous à nous interdire la moindre vue systématique sur les origines, sur les grandes migrations perdues dans le recul du passé. On a un peu déconsidéré l'ethnographie aux yeux des savants du monde classique quand, dans la première effervescence des découvertes, on a vu paraître toutes ces grandes reconstitutions aussi pittoresques que fragiles. Par exemple, ne parlons des prétendues origines égyptiennes des Peuls que le jour où les sciences naturelles de la terre nous auront mieux documentés sur le sol, les eaux, les climats et leur évolution, pour tout ce qui va du Nil au Soudan français. Attendons le moment où les voies naturelles des grands mouvements migrateurs auront été plus sûrement tracées sur la carte, et où le groupe des Peuls aura été solidement rattaché à l'ensemble des phénomènes ethniques dont il n'est pour l'instant qu'un fragment isolé.

Même ainsi réduites aux problèmes des périodes conventionnellement appelées « historiques », je veux dire susceptibles d'une histoire ou d'une chronologie s'ajustant à peu près aux limites de celles de notre monde classique, les « questions africaines » constitueraient encore un ensemble beaucoup trop complexe, une masse à remuer beaucoup trop formidable pour les forces dont peut disposer encore l'ethnologie.

Une fois de plus, il faut procéder à un second triage, à de nouvelles éliminations, et réserver jusqu'à nouvel ordre des chapitres entiers. Ou bien leurs sujets sont trop mal définis, ou bien la solution ne peut se réaliser

d'une manière indépendante; ce sont, pour ainsi dire, des corollaires, et leur énoncé ne saurait être rédigé que par voie de conséquence, après la mise au net des intitulés d'autres sujets, ceux-là plus abordables dès le moment présent.

Ces questions qu'il faut bien, semble-t-il, avoir la sagesse de remettre à plus tard, leur nombre ne cesse de se multiplier à mesure que l'on pénètre plus avant dans l'immense complexité des faits africains. Vouloir essayer de vous en proposer aujourd'hui la liste la plus sèche et la plus condensée prendrait beaucoup trop de votre temps. Qu'il me soit simplement permis de citer, un peu au hasard, trois ou quatre exemples à titre purement indicatif.

Ainsi, dans le domaine localisé de l'archéologie sud-africaine, il y a ce que l'on a appelé l'énigme de la Rhodésia; ces ruines mégalithiques, ces forteresses cyclopéennes de Zimbabwe, au sujet desquelles tant de débats se sont engagés — où les uns ont vu les vestiges d'une Ophir de légende, tandis que d'autres les reculaient jusqu'à la préhistoire, ou que d'autres encore les rabaissaient jusqu'au temps des Portugais. Il ne paraît guère possible d'entreprendre un travail systématique sur ces monuments tant que nous resterons dans l'état de connaissances rudimentaires où nous sommes encore de l'histoire proprement dite des peuples de ces régions. On n'arrivera pas à l'intelligence de la Rhodésia par les recherches archéologiques; on en comprendra l'archéologie quand on aura fait le travail ethnologique, et préparé par lui le travail historique.

Infiniment plus vaste et plus complexe est le problème des civilisations de Madagascar, où les plus récentes enquêtes croient pouvoir discerner les apports successifs de sept races, s'étant tantôt superposées et tantôt compénétrées. La question se rattache, par ramification, à d'autres infiniment plus vastes et plus lointaines encore dans le temps ou dans l'espace. La géographie proprement dite et la géographie préhistorique doivent avoir le premier pas et déchiffrer les premières inconnues d'un problème aussi formidable, où l'on a fait intervenir l'hypothèse, toujours si inquiétante, des continents disparus. Le moyen pour l'ethnologie de s'aventurer à procéder à son enquête dans des conditions de sécurité encore si imparfaites? J'en donnerai peut-être idée en rappelant que plusieurs thèses, de date très récente, admettent l'existence de l'homme au temps où, dans les mers

australes, des terres aujourd'hui disparues reliaient, de la Malaisie à la côte de l'Afrique du Sud, les débris que nous avons aujourd'hui sous la forme insulaire. L'ethnologie ne peut et ne doit pour l'instant que noter, enregistrer, amasser les documents, sans se risquer aux conclusions générales. Elle peut construire tout son plan de recherches; mais elle doit se résoudre à n'accueillir qu'avec la plus extrême circonspection les explications si séduisantes, mais vraiment par trop simples, par lesquelles on lui propose, d'année en année, une nouvelle solution de toutes les difficultés et de toutes les contradictions qu'elle relève. Entre toutes ces explications, celles qui suppriment les obstacles des immensités maritimes par les affaissements de terres disparues ont évidemment l'avantage d'éliminer tout le difficile qu'il y a à faire naviguer en haute mer les escadres des peuples primitifs. En cet ordre d'idées, le système des terres disparues a toutes sortes d'autres avantages, en dehors de la question de Madagascar. Ainsi, les Pygmées, incapables de concevoir ce qu'est la construction d'un bateau, n'ont plus trop grand mal à être une race unique de l'Australasie à la côte du Sénégal, du moment qu'on pouvait jadis aller par terre ferme des Carolines à l'extrémité occidentale de l'Afrique. Cet appel à des répartitions de continents, si commodes pour justifier certaines migrations indispensables, m'a toujours paru une ressource de caractère un peu troublant. Sans établir de comparaison formelle — et blessante — je ne puis me défendre de songer parfois, comme à un avertissement salutaire, à certain excellent homme du siècle dernier, qui avait trouvé à sa manière réponse aux plus difficiles contradictions de l'ethnologie de l'Amérique du Sud. Les plus insurmontables difficultés relatives aux civilisations successives de ce continent s'évanouissaient en un clin d'œil si, à point nommé, on faisait intervenir la nature, je ne dirai pas cette fois bienfaisante, mais continûment malfaisante. Une série de cataclysmes, de volcans et de tremblements de terre venaient, le moment venu, faire table rase de tout ce qui existait; par là se justifiaient admirablement les caractères si distinctement originaux de tant d'humanités successives auxquelles rien ne pouvait se trouver de commun. . . . Je préférerai toujours les explications moins héroïquement simplistes.

C'est dire avec quelle réserve, et sans nier un instant leur puissant intérêt, sans nier, encore moins, la possibilité d'arriver quelque jour à une

réponse, il faut considérer certains autres problèmes de l'ethnologie africaine. Eux aussi supposent de toute nécessité une documentation préalable dont la formation appartient à d'autres sciences. Nous ne pouvons travailler avec sécurité que quand nous ferons reposer nos constructions sur des assises solides. On devine que je viens de passer à l'autre extrémité de l'Afrique. Mais dussé-je causer à plusieurs une grande déception, je ne voudrais même pas effleurer la question de la légendaire Atlantide; encore moins laisser supposer un instant que j'ai quelque goût pour ce fabuleux continent. C'est à beaucoup plus modeste que je songe; et pourtant ce peu est déjà si hypothétique, si loin de posséder encore un rudiment d'appareil de références scientifiques, que je le range, tout compte fait, dans l'inventaire des questions à n'entreprendre que plus tard : je veux parler de l'origine de la civilisation des Açores. Plus je lis ce qui s'est publié là-dessus (en remontant, avec les savantes études de Verneau, jusqu'aux îles Canaries) et sur ce que l'on sait de l'archéologie de ces îles, de leurs coutumes funéraires, de la momification de leurs morts, des traces fugitives de leurs croyances, de leurs dieux, plus la perplexité augmente. On serait tenté, par instant, de joindre à ces brindilles le faisceau déjà plus consistant de certains faits recueillis non plus aux Açores, mais à l'extrême avancée de l'Afrique occidentale. On se laisserait presque emporter par l'imagination, au point d'admettre, dans le passé, fût-ce par moments fugitifs, accidentels, des contacts matériels entre les groupes les plus occidentaux du continent noir et ceux géographiquement les plus orientaux du continent américain. Mais peut-être est-ce beaucoup moins visions en quelque sorte intuitives que réminiscences irraisonnées de certaines ressemblances matérielles étranges, voire impressionnantes, notées entre certains objets des collections ethnologiques, entre certaines techniques des arts industriels des précolombiens de jadis et des Africains occidentaux de nos jours. Ou bien c'est peut-être le souvenir des similitudes presque troublantes de certains mythes, de certains traits des figures divines, ou de croyances de non-civilisés. Mais de pures coïncidences, de simples identités dans les conditions de milieu peuvent peut-être justifier le tout. Et de là à des éléments de démonstration, ou même à une base pour le départ d'une enquête, il y a loin, bien loin. Assurément, à ne regarder que la carte, il est tentant — et aisé — de ne voir qu'un détroit entre

les rives des deux points les plus proches du nouveau monde et de la vieille Afrique. Mais tout bien pesé, nous avons mieux à faire qu'à poursuivre pour l'instant ces captivantes et peut-être chimériques recherches. Ayons la crainte des Atlantides et celle des « détroits » par où passent si facilement tant de romans. Relisons comme un enseignement salutaire tout ce qui s'est écrit ou dit jadis à ce sujet dans les plus doctes assemblées des congrès. Que subsiste-t-il aujourd'hui de tant de théories ingénieuses, de tous ces brillants efforts à vouloir déchiffrer trop tôt une énigme dont la solution est réservée à nos successeurs?

On peut multiplier les exemples de ces recherches dont l'étude doit être différée jusqu'à plus ample informé. Si longue soit la liste des exclusions provisoires, le champ des investigations demeure encore si vaste qu'il ne peut être un instant question pour la génération actuelle de l'explorer tout entier. Songeons un instant à ce que peut renfermer un continent de la taille d'une Afrique, un continent virtuellement nouveau dans les neuf dixièmes de sa superficie pour tout ce qui se rattache au groupe des sciences ethnologiques.

En ces conditions, que me suis-je proposé aujourd'hui, en définitive? Tracer un programme? Personne ne me supposera une si outreucidante prétention. J'ai voulu d'abord attirer votre attention sur l'ampleur et la variété de tout ce qui se rapportait aux études du monde africain et de ses civilisations. Ceci dit, j'ai tâché d'établir dans quel domaine et pour quelles raisons la Société de Géographie du Caire pouvait et devait logiquement réclamer sa part dans la tâche commune. Il ne s'agit donc pas de toute l'ethnographie africaine et de tous ses récents problèmes. Le titre de cette conférence aurait dû porter un sous-titre. Les problèmes dont il sera question ici sont ceux qui peuvent nous intéresser le plus directement ou ceux pour lesquels nous sommes le mieux placés pour en aborder l'étude.

C'est assez justifier, je crois, que dans les questions dont je vais parler à présent, j'aie pensé qu'il fallait réserver également tout ce qui avait trait à l'Afrique du Nord et aux régions limitrophes telles que le Soudan français. L'ethnologie a là un autre et immense domaine. Je tenterai peut-être quelque jour d'en tracer, sous la forme d'un pur exposé de vulgarisation,

le tableau abrégé en quelques traits. Je ne puis vraiment me risquer à le traiter aujourd'hui même, fût-ce en le comprimant à outrance. La préhistoire de l'Afrique Mineure et du Plateau Central nigérien se relie par trop de questions à la préhistoire de l'Europe occidentale et aux premières civilisations méditerranéennes; l'étude de la géographie de cette Afrique, de son hydrographie de jadis, de ses premières sociétés, les problèmes des Hamites, des Hamito-Berbères, des Hamito-Nigritiens, des Protosémites, des Sémito-Noirs, etc., constituent, dans les positions actuelles de la science, une série de problèmes tellement compliqués que leur exposé à lui seul réclamerait tout autre chose qu'une conférence. Non seulement les données préalables n'en sont pas même fixées d'un commun accord, mais on est encore partagé, dès les premières positions de début, en systèmes irréductiblement inconciliables. Si nous prenons, par exemple, la récente théorie de Keane, qu'y trouvons-nous? Le postulat de l'existence, dans toute l'Afrique du Nord, d'une race blanche, fort improprement dénommée caucasienne, supposée ultérieurement divisée en deux rameaux : les Hamites (Berbères, Libyens, etc.) et les Sémites, sommairement opposée à une Afrique tropicale, équatoriale et australe, formant le continent noir. Une série d'avances ou de reculs des deux humanités, la blanche et la noire, une série de contacts et de fusions, de prédominances à dosages variables de l'une des deux races, explique les Hamito-Noirs, si distincts des nègres ou nigritiens, et justifie, de l'Atlantique à l'océan Indien, l'existence de ces civilisations relatives, si nettement supérieures à celles du type négroïde. Voilà, à première vue, un système séduisant dans sa simplicité même. Les plus grandes difficultés semblent résolues. On s'aperçoit, à la vérification, qu'il se heurte, dès les premiers pas, à d'inextricables difficultés. Le système de fragmenter les Hamites en Hamito-Berbères, Hamito-Noirs, Hamito-Sémites, etc., consiste trop, vu de près, à remplacer la solution des difficultés par des étymologies tautologiques. La thèse de Schneider, plaçant au Nord-Est africain le berceau des races protosémitiques, et s'étayant sur des indices de plus en plus nombreux, est naturellement la ruine de la théorie de Keane. Est-elle plus concluante? Est-elle mieux démontrée? Donne-t-elle, supposée admise, la solution rationnelle des grandes difficultés? Il est aisé de faire descendre les Protosémites par les vallées, de tracer leurs routes vers le Nord de l'Afrique, cependant qu'un

autre rameau passe en Asie, probablement par l'Éthiopie, le Somaliland, le détroit de Bab-el-Mandeb, remonte la grande Arabie et vient heurter, au Bas-Euphrate, la civilisation sumérienne. Les constatations positives sont encore si fragmentaires que tout ce qu'il est permis de dire, c'est que cette théorie ne peut plus être purement et simplement rejetée. En fait, le plus certain est que l'ethnologie de l'Afrique du Nord ne peut encore être l'objet de systèmes synthétiques, mille fois trop prématurés dans l'état actuel de la science. Elle réclame, avant tout, un premier classement purement matériel des groupes ethniques, et, pour chacun d'eux pris isolément, la rédaction de monographies définitives se tenant très strictement dans les limites de leur domaine. Et bien entendu, je n'ai pas qualité pour décider de ce qu'il conviendrait de faire; encore moins ai-je voulu me permettre une critique à l'adresse des beaux travaux qui ont paru depuis dix ans sur ces migrations supposées et sur leurs itinéraires. Je veux dire, beaucoup plus simplement, que nous ne saurions, pour notre part, apporter d'ici très grande aide, tandis que nous avons ailleurs une tâche immédiate et certainement féconde.

Ce que je crois donc, me plaçant ici uniquement au point de vue pratique, c'est qu'une Société comme la nôtre agirait utilement en considérant la recherche de ces vastes questions comme étant d'un caractère trop vaste, comme trop arrêtées encore *ad limines*, pour qu'il nous soit possible d'y contribuer efficacement; au lieu qu'il y a, par contre, toute une série de problèmes africains dont l'étude immédiate semble bien mieux indiquée pour toutes sortes de raisons : situation sur la carte, état relatif de précision de la documentation, rapports avec l'Égypte, etc.; et qu'en même temps ces problèmes permettent d'espérer, après un nombre raisonnable d'années de recherches, des résultats tangibles et en nombre respectable.

Oserai-je ajouter à ces raisons d'ordre pratique une considération d'ordre plus général? Autant qu'il est permis de s'aventurer sans trop d'imprudence dans cet ordre de prévisions, hélas! à bien trop lointaine échéance pour la durée d'une vie humaine, j'ai l'impression que, sous leur décousu apparent, les problèmes dont je vais citer quelques-uns se relieront entre eux lorsqu'on arrivera aux constatations fondamentales. Et qu'il s'agisse des Pygmées des forêts, des conquérants bantous, des sociétés qui subsistent

sous leur domination, ou des royaumes nigritiens, je suis persuadé que même sans nous en douter encore, nous sommes en train de mener des recherches convergentes. Le résultat encore insoupçonné sera peut-être la reconstitution plus ou moins complète, mais désormais indiscutable, d'une grande civilisation noire, antérieure à la période historique et dont ne subsistent plus que des fragments ou des spécimens dégradés. Quelque chose, en un mot, d'assez semblable à ce que la science a déjà constaté sur deux ou trois points de notre Terre, et ce qu'elle est en voie d'établir pour l'histoire des civilisations précolombiennes. Si les Incas et les Aztèques, chacun pour leur part, ont violemment effacé tout ou partie de civilisations beaucoup plus développées, antérieures à leur domination; si les écritures péruviennes ont été détruites par l'ordre des Incas, et si rien n'en subsiste plus; si les Mayas et les Toltèques possédaient un appareil de littérature et de science très supérieur à ce que l'arrivée des Espagnols a trouvé dans l'Amérique centrale, il n'est *a priori* ni impossible ni absurde d'admettre que le continent noir ait été le théâtre d'événements analogues. Mais ce sont là vues tellement conjecturales encore qu'il conviendrait mal d'y insister pour le moment.

### III

Et maintenant, voyons en fait et sous la forme de problèmes aux données nettement circonscrites quelques-unes des questions propices à nos activités. Il ne peut entrer dans ma pensée d'en présenter la liste entière. Je vois déjà trop bien toutes celles que je vais être forcé d'omettre faute de temps. Je prie donc avec instance ceux qui m'ont fait l'honneur d'assister à cette causerie de ne pas penser qu'il ait pu entrer un moment dans mes intentions de venir tracer ici le tableau d'ensemble des problèmes de l'Afrique tropicale ou équatoriale. Une argumentation illustrée, renforcée d'exemples typiques, voilà tout ce que j'ai entendu présenter. Chacun d'eux voudrait lui-même une conférence qui lui serait spécialement consacrée, tant on constate, dès les premiers pas, quelle est la portée de ses conséquences, et par quelles ramifications il se développe en tous sens.

Ainsi, le moyen de bien traiter en quelques minutes la question des Pygmées?



Voici qu'au siècle dernier, l'existence même de ces nains énigmatiques, en tant que race, était contestée. Le doute ne céda même pas devant les premiers spécimens authentiques que les grands explorateurs ramenèrent des profondeurs de la mystérieuse Forêt Équatoriale. J'en prends à témoin les procès-verbaux de votre propre Société. Car c'est l'Égypte qui la première put voir les premiers Pygmées, ces Akkas qui allaient susciter en Europe une si vive curiosité. Aujourd'hui, l'existence des Pygmées dans toute l'Afrique est scientifiquement établie; leur refoulement graduel dans la brousse ou dans les forêts impénétrables est à peu près suivi depuis le Gabon jusqu'au Natal ou jusqu'aux confins du Nil équatorial, et même jusqu'à l'Est-Africain britannique et au versant de l'océan Indien. Les traces des Pygmées dans la légende des migrations et des luttes se restituent un peu partout. Une carte donnant leur répartition ethnique présente ou passée couvre aujourd'hui la quasi-totalité du continent africain. J'étonnerai peut-être quelques-uns de mes auditeurs en leur disant que la bibliographie de la question des Pygmées africains, rien que dans les trente dernières années, dépasse très certainement le chiffre de huit cents, en ne comptant que les livres, mémoires ou articles originaux. Qu'ils veuillent bien consulter les ouvrages comme la magnifique *Encyclopædia of Religion and Ethics* publiée sous le nom éminent de J. Hastings, les revues comme l'*Anthropologie*, le *Man*, l'*Ethnographie*, la *Revue Congolaise*, les publications belges du Musée du Congo, les livres de Schmidt et de M<sup>re</sup> Leroy. Ils y constateront l'intensité de travail scientifique qu'a suscité l'étude des étranges petits hommes; ils y noteront aussi tout le progrès réalisé depuis les premières publications. Mais ils y remarqueront aussi, non sans surprise, la véhémence et par instants l'âpreté des débats, la fougue de M<sup>re</sup> Leroy ou l'intransigeance de Schmidt, le ton parfois très monté des réponses ou des réfutations d'un Joyce ou d'un Torday. Puis on voit entrer en lice les sociologues, les anthropologues, les spécialistes de la craniologie ou de la somatologie des non-civilisés.

Et pourquoi donc? J'aimerais l'exposer un jour plus à l'aise. Tentons de le résumer grossièrement : c'est que derrière la question des Pygmées, et par une conséquence inéluctable, s'est dressé tout le terrible problème de l'homme « primitif ». Au jour où il sembla établi que les Pygmées étaient une race « primitive » et entièrement distincte des races nègres ou noires,

qu'ils avaient occupé peut-être les premiers tout le territoire africain, le débat devenait déjà d'une ampleur redoutable. Mais quel degré ne devait-il pas atteindre en acuité le jour où, sortant du continent africain, l'enquête assura retrouver les Pygmées dans le monde entier; tantôt encore vivants, réduits à des poignées d'hommes refoulées dans les cachettes les plus inaccessibles des montagnes et des forêts, en Asie, en Malaisie ou en Mélanésie, aux îles Andaman; tantôt disparus de plus ou moins longue date, quelquefois dès la préhistoire, mais ayant laissé partout les témoignages incontestables de leur existence, en Amérique ou en Europe même? Alors apparurent, il y a quelques années, les listes de cet inventaire impressionnant. Des sociétés de peuples nains, aux caractéristiques toujours semblables, avaient jadis occupé la Mélanésie, les Philippines, l'Indo-Chine, l'Inde méridionale, la vallée de l'Euphrate. On les retrouvait encore en Chine, en Sibérie, aux confins de l'Asie et de l'Amérique du Nord, dans les Andes, dans les nécropoles préhistoriques de la France et de la Suisse. En un mot, — et ce mot Kollmann le prononçait résolument dès 1905 — le Pygmée représentait, sur toute la terre, le prototype de toutes les races actuellement existantes; les races de taille normale en procédaient par évolution, et les nains Africains ou Néo-Guinéens constituaient la dernière survivance de l'homme primitif.

On voit tout de suite les conséquences incalculables d'une pareille thèse; ce sont les fondements mêmes de l'ethnologie traditionnelle qu'elle tendait à ébranler — toutes les questions des origines humaines, des débuts de l'humanité, de la polygénie qu'elle soulevait du même coup. Ce n'était pas assez pour grossir une discussion qui souvent déjà avait pris ton acerbe. D'autres facteurs sont intervenus. Le Pygmée, tenu pour le prototype du primitif et image fidèle de l'homme à son apparition sur la terre, a servi d'argument décisif aux deux écoles ennemies en histoire des religions. Le Pygmée moral, monogame, croyant en un Dieu unique et créateur, sans fétiches, sans totems, sans sacrifice communiel, sans matriarcat — et presque sans défauts (ceci est un peu excessif) — telle fut l'ingénieuse conquête de l'ethnologie orthodoxe, où les ouvrages de Schmidt et de M<sup>re</sup> Leroy figurent en première ligne. On lui opposa furieusement le Pygmée être abaissé, impuissant à penser, cruel et vindicatif, produit non primitif, mais régressé par la dureté de la lutte pour la vie.

spécimen non pas d'une race unique, mais de cent races diverses dont il n'est que l'exemplaire abjectement dégradé. Il paraît, ou plutôt il paraissait bon an mal an, jusqu'au moment de la guerre, une trentaine d'articles où s'entre-choquaient et se défiaient les deux écoles. Et si j'en juge sur les récentes publications que je viens de recevoir, celle de A. C. Haddon, par exemple, la discussion semble reprendre de plus belle. La question des Pygmées est devenue en quelque sorte, et sous une forme nouvelle, un chapitre de l'éternelle dispute sur l'origine de l'homme ou sur celle du sentiment religieux.

C'est assurément en Afrique que nous disposerons des éléments d'enquête les plus nombreux et les plus probants pour poser clairement les termes du problème, et lui donner solution, si possible. Si réduit que soit leur nombre, les groupes disséminés de Pygmées se répartissent encore dans plus de la moitié du continent noir. On peut les étudier systématiquement, et il n'y a plus que là où on peut le faire. On les approche difficilement, mais on les approche tout de même. On n'a pas réussi à pénétrer le mystère de leur langage — et il n'est pas sûr qu'ils aient su garder leur langue propre. Mais les ressources infinies de la linguistique sauront en tirer, morte ou vivante, l'image de leur phonétique et de la morphologie de leur vocabulaire. On me saura gré de réserver pour une meilleure occasion l'entrée sur un domaine d'abord si effrayant, et je me borne à me couvrir ici de la haute autorité d'Ellis, de Meinhof ou de Miss A. Werner.

C'est en Afrique seulement que nous pourrons reconstituer en sa totalité la physionomie générale de leurs croyances, de leur vie sociale ou matérielle, de leurs bagages de connaissances ou d'idées, de leurs chocs avec les sociétés sédentaires. Ici, leurs luttes et leur refoulement sont d'hier, leurs rapports avec les peuples sédentaires sont encore vivants. Les chants et les légendes ne sont point encore choses mortes, où, partout, dans le monde noir, avec une impressionnante constance, vibre toujours le souvenir des luttes des envahisseurs contre les nains redoutables, la guerre d'embûches dans les forêts de l'Ogôoué, ou celles du Haut-Oubangui ou des massifs du Kilima-N'djaro. Et là-bas, au sud, ce sont, sur les peintures des grottes, les épisodes des peuples pasteurs combattant les Pygmées. Il y a cinq ou six ans, la collection des fac-similés de ces fresques rupestres fut

exposée à Londres. Elle y obtint un légitime succès. On eut la sensation d'une page d'histoire, d'une histoire étrange, lointaine, dont on entr'ouvrait les premiers feuillets.

J'espère avoir pu donner une idée des résultats qu'aura pour la science l'enquête sur les Pygmées. J'ai à peine besoin de rappeler ici toute la place qu'elle tint jadis dans les préoccupations de votre Société. Aujourd'hui, comme alors, et beaucoup mieux qu'en ce temps-là, nous serons bien outillés pour centraliser les enquêtes, pour faire passer par la voie du Nil les missions chargées de retrouver les débris, les traces, ou les simples souvenirs de ces singuliers petits peuples, dans tout le domaine de l'Afrique-Orientale, des grands lacs, du Haut-Congo ou du Haut-Oubangui.

Mais parallèlement à ce premier problème, un autre non moins urgent doit solliciter notre attention.

L'étude des conquêtes et des sociétés des Bantous paraît une des questions les plus importantes qu'ait à poursuivre l'ethnologie africaine. Les travaux déjà entrepris tendent à établir que l'unité des Bantous est beaucoup plutôt linguistique que de caractère ethnique. Mais c'est là, comme on va le voir, une constatation qui aura pour résultat de poser le problème en des termes déjà plus précis. Pour bien montrer la puissance et l'aire de diffusion de ces peuples qu'apparentent si étroitement la communauté de langage et le trésor commun des légendes nationales ou du folklore, je ne pourrais me passer du secours des cartes.

On sait que les trois grands rameaux de cette race guerrière ont fini, après des siècles d'invasions répétées, par conquérir la majeure partie de la moitié sud de l'Afrique, à l'exception de son extrémité australe. On commence à démêler les itinéraires de leurs marches giratoires à travers le continent noir; on suit déjà à peu près la série des pressions par lesquelles, de contre-coups en contre-coups, les autres peuples ont été acculés à la côte de l'Atlantique par la poussée bantoue. Le berceau de la race et le point de départ de ses marches sont encore discutés, quoiqu'il apparaisse, avec de plus en plus d'évidence, avoir été aux abords de l'Éthiopie sud-occidentale; l'époque des grandes migrations de ces peuples guerriers n'est encore elle-même rien moins que précisée. Or il n'est pas exagéré de dire que nul événement n'a eu de plus profondes conséquences

dans l'histoire des peuples noirs que la conquête des Bantous. Je ne puis naturellement que renvoyer, pour tout ce qui s'est déjà fait en cet ordre de recherches, à la bibliographie déjà considérable de ce vaste sujet. La linguistique, les travaux de grammaire comparée, qu'illustrent les noms du P. Sacleux, de M<sup>re</sup> Leroy, de Meinhof, de Miss A. Werner — on m'excusera de ne citer que ces quelques noms pris entre tant d'autres — ont préparé la tâche ardue qui attend l'ethnologie. Les monographies déjà publiées d'une quarantaine de nations ou de tribus de la race bantoue permettent aujourd'hui de grouper et de mettre en lumière certains traits caractéristiques communs à toutes les fractions de cette domination noire. Certains royaumes, au sens véritable que suppose ce mot, nous montrent même ces traits accentués avec assez de vigueur pour permettre ensuite à la méthode comparative de les prendre comme modèles, comme points de départ de l'enquête, pour tenter de les reconnaître ensuite là où ils ne sont plus que survivances affaiblies ou dégradées. C'est en somme ce que nous faisons en archéologie, pour établir nos séries ou nos séquences. Nous tâchons de trouver le type le plus accentué, le plus net; nous tentons de le situer dans ses circonstances exactes de temps et de milieu; puis c'est à lui que nous cherchons à faire aboutir graduellement les types non évolués, ou de lui que nous faisons partir les évolutions ultérieures de ce type. Je songe, en ce moment, au superbe spécimen que représente à ce point de vue la société des Bakuba, et à cette magnifique publication, par le Gouvernement belge, de l'ouvrage que leur a consacré Torday. Je crois que le moment serait venu de faire jaillir de ce beau livre, pris comme point de départ, tous les féconds résultats qui y sont encore en germe. Je pense à tout ce que l'on pourra tirer, en ajustant l'enquête aux cadres tracés en ce travail (à condition de « pousser » davantage certaines sections), de l'étude de la constitution des dynasties royales en ces sociétés, de celle du personnel de cour et de sa titulature, des généalogies, des sacerdoces déjà ébauchés, des cultes des morts, de tout ce système quasi féodal, enfin, de hiérarchies et de dépendances mutuelles des classes sociales. Je ne voudrais pas m'aventurer sur le terrain religieux, où l'on me soupçonnerait de donner trop d'importance à ce qui fait la matière de mes recherches personnelles. Je ne ferai donc que signaler l'importance exceptionnelle que présente, chez les Bantous, la recherche de la formation de la

cosmogonie et de leurs idées sur l'Être suprême. Je renverrai sur ce point ceux qui seraient curieux d'approfondir la question aux études de Sidney Hartland, en priant mes auditeurs de bien vouloir noter que je suis d'ailleurs d'un avis absolument opposé au sien. Et si quelque chose peut résoudre la question définitivement, c'est le jour où, au livre des Bushongo, on pourra, en bonne méthode comparative, joindre cinq ou six enquêtes menées chez les peuples bantous encore les plus fortement constitués, et les mener d'après des méthodes d'enquête à peu près conçues sur le même modèle.

Le sujet ou bien plutôt les sujets qui touchent aux Bantous sont fertiles en aperçus nouveaux. On y trouvera aisément la matière d'une bonne douzaine de recherches distinctes. Si, sur le terrain de la linguistique, les études ont déjà été poussées fort avant, il s'en faut que les mêmes progrès aient été encore réalisés sur le terrain de l'ethnologie. La délimitation de leur aire de suprématie est à peu près faite, mais elle ne tient pas assez compte des enclaves autochtones qui ont persisté un peu partout. La répartition des zones bantoues en sud-orientale, centrale, occidentale et septentrionale est d'un caractère artificiel, et l'on s'aperçoit qu'elle correspond de moins en moins aux tracés des grandes migrations. L'étude de leur organisation sociale repose sur un *a priori* inexact : celui qu'elle doit être étudiée comme constituant partout un phénomène spécifiquement bantou. C'est ainsi, par exemple, que le matriarcat des tribus de l'Ouest est opposé au patriarcat de celles de l'Est ou au régime intermédiaire des Ovaherero du Sud-Ouest. On veut établir entre les trois une chaîne continue, avec évolutions graduées, tandis que ces phénomènes sociaux s'expliquent beaucoup plus clairement si on les considère comme des faits indépendants entre eux, résultant de fusions, à degrés inégaux, avec les formes sociales des civilisations négroïdes recouvertes sur place au moment des invasions bantoues.

Il n'y aura pas que cette première question de méthodologie à corriger, mais je ne puis donner que celle-ci entre cent autres à titre d'exemple. D'autres difficultés préalables résulteront de la complexité des faits eux-mêmes. Ainsi ce qui sera l'obstacle le plus sérieux à nos tentatives de reconstitution, c'est le peu de fixité, le peu de consistance de toute une partie de ces royaumes bantous, fondés sur la guerre incessante et l'instabilité de

leurs domaines territoriaux. L'œuvre individuelle d'un souverain lui survit généralement peu; l'organisation du pouvoir des chefs contribue à rompre sans cesse le faisceau des forces qui constituent une nation et lui permettent de développer pacifiquement sa civilisation : c'est presque la caractéristique des Bantous.

Cependant, à côté de ces royaumes belliqueux ou de ces poussières de peuples toujours tourbillonnantes jusqu'à la conquête européenne, des dominations moins éphémères se sont fixées au sol un peu partout. Or, si peu que nous en sachions, faute surtout d'avoir su procéder à des modes d'enquête convenablement assurés, ce que nous entrevoyons est bien fait pour nous causer une certaine surprise : on constate que là où les conditions de durée ont permis les développements normaux, il y a eu superpositions, en sorte de couches géologiques, de vieilles civilisations d'un type autre que celui des Bantous et purement nigritiennes. Elles ont persisté dans les classes de population asservies, ou elles se sont transposées dans l'appareil du droit familial, des coutumes religieuses, des arts et métiers, etc. Je ne me risquerais pas à esquisser une semblable thèse sur le simple vu de cinq ou six groupes de nations dites « bantoues ». Mais mille conclusions de détail, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, aboutissent à de si surprenantes concordances que je ne crois plus qu'on puisse négliger désormais ce nouvel aspect de la question. J'ajouterai que l'étude des fameuses « initiations » — j'en parlerai dans un moment — m'a mené à des constatations identiques. C'est du reste ce que les travaux de la philologie comparée des langues africaines avaient dégagé de leur côté. J'ai dit que le groupe bantou était surtout un phénomène d'unité linguistique beaucoup plus que réellement ethnique. Si l'on me permet d'user d'un droit de conférencier, c'est-à-dire de brosser à grands coups, en enluminures un peu exagérées, le décor de ce monde bantou, je dirais qu'à travers toutes les complications, à première vue inextricables, que présentent les séries des migrations, des conquêtes et des guerres incessantes, un caractère général apparaît qui caractérise de plus en plus clairement toutes ces peuplades ou tous ces royaumes de domination bantoue : les Bantous, civilisation très relative du type pastoral, sont venus se superposer à de très vieux groupes de civilisations des vallées, du type nigritien, soit appartenant encore au type « pêcheurs-chasseurs », soit déjà évolués

jusqu'au type « agriculteurs ». Et ces civilisations plus anciennes, la masse de la population s'y rattache encore.

A mesure que les études se font monographiques et conduites sur un plan uniforme (telles, par exemple, les excellents volumes de M. C. Van Overbergh), les fractions les plus importantes politiquement des nations bantoues révèlent en effet de plus en plus une organisation déjà compliquée et portant les traces manifestes d'une hiérarchie sociale de races superposées. Par exemple chez les Ba'Ngala, les Oua-Rega, ou les Ababoua, le régime du « servage », tout à fait différent, bien entendu, de l'esclavage, y est parfois des plus intéressants. Le type le plus parfait — ou au moins le plus parfaitement étudié — est pour l'instant le royaume des Bushongo. Or, par des procédés de recherches assez différents, les études juridiques entamées par le Gouvernement du Congo laissent entrevoir des conclusions identiques, lorsqu'en des groupes ethniques voisins ou non, comme les Azandé, les prétendus Batoua ou les Mangbetou, leurs auteurs étudient la condition des individus, les questions de biens, de contrats, de propriété, etc.

On se trouvera donc amené à envisager des questions dont on était loin de soupçonner l'importance, lorsqu'on se préoccupa, aux premiers jours révolus de la conquête européenne, de soumettre à une enquête les populations administrées par les chefs de districts européens. Il n'y a plus devant nous je ne sais quelle masse non-civilisée, faite de noirs indistincts les uns des autres, mais l'appareil plus ou moins solide, plus ou moins tombé en décadence, résultant de siècles et de siècles encore de guerres, de luttes, de fédérations, de *modus vivendi* entre peuples conquérants et peuples conquis. Les mélanges et les absorptions résultant de la polygamie et de l'esclavage ont naturellement beaucoup estompé, en maint endroit, les contours jadis distincts des divers éléments ethniques constitutifs. Mais c'est précisément alors qu'interviennent avec succès ces moyens d'enquête de l'ethnologie scientifiquement outillée : d'abord l'analyse juridique des statuts réels ou personnels, du régime des successions, des traces ou des survivances du matriarcat, et en général de tout ce qui fait le droit; puis l'exégèse des récits mythiques ou historiques; la critique des traditions folkloristes. C'est par ces dernières que Trilles ou Colles arrivent, par exemple, à établir péremptoirement les liens qui relient les Fans de l'Ogôoué à d'autres



peuples bantous situés en Afrique-Orientale, à l'autre extrémité du continent. Ou bien, on se sert des listes de cicatrices, marques, tatouages ou mutilations volontaires correspondant, à travers toute l'Afrique, à des divisions de la plus extrême antiquité. Ou bien encore on établira les origines des pouvoirs des chefs, les modes de sacre des rois, les hiérarchies de cour et leurs origines traditionnelles, les attributions de ce qui correspond à des fonctions publiques, à des privilèges, à des castes sacerdotales, à des liens de dépendances mutuelles de caractère quasi féodal. La terminologie que je manie en ce moment scandalisera peut-être : on trouvera que je me sers d'un vocabulaire vraiment bien relevé pour qualifier ce que peuvent être ou faire les habitants peu civilisés de quelques milliers de huttes de paille. Je voudrais, pour ma défense, pouvoir raconter ici ce que sont, ou plutôt, hélas ! ce qu'étaient, au moment de la conquête européenne, l'organisation de peuples comme les Beni Kanioka, les Ouarega, les riverains de l'Oukéréwé méridional, les Ababoua si minutieusement étudiés par de Calonne, et surtout l'extraordinaire peuple des Bushongo. Sait-on que chez ceux-ci, il n'y avait pas moins de 128 fonctionnaires de cour ou de grands dignitaires, tous ayant des attributions réglées ; que tout un système réellement féodal reliait le monarque aux possesseurs des fiefs ou des portions de territoires ; qu'il y avait là un véritable appareil de cour et un autre véritable appareil religieux, avec ses prêtres, ses cultes, ses traditions ; que l'histoire de la nation y était confiée, comme à de véritables dépositaires sacrés, à des « récitateurs » officiels, de caractère quasi sacerdotal et de recrutement minutieusement surveillé ? Sait-on qu'il y avait là des castes, des corporations avec leurs privilèges, des rapports traditionnellement observés avec les mystérieux Pygmées, et qu'à ces nains le nouveau roi, pour être reconnu d'eux, signifiait son avènement avec grande cérémonie, à la lisière de la grande Forêt, leur domaine inviolé ?

Ainsi il semblerait, au total, que les conquérants Bantous ont trouvé, sinon dans toute l'étendue de leur conquête, au moins dans une grande partie, des civilisations autochtones. Bien loin d'avoir apporté eux-mêmes un type de civilisation supérieur à celles des races soumises, il se pourrait qu'ils aient amené une régression de celle-ci. Race belliqueuse, et sans doute essentiellement du type pastoral à ses débuts, ils auraient joué en

Afrique, toutes proportions gardées, le rôle des Aztèques par rapport aux Toltèques de l'Amérique précolombienne. Ce ne sont là encore bien entendu que des indices. Mais il se peut qu'on puisse un jour démontrer que les conquérants préhistoriques de la vallée du Nil offrent avec ces conquérants plus d'un point de ressemblance. Quoi qu'il en soit, on voit en quoi consiste le plus urgent de nos recherches : déterminer d'abord les époques et les itinéraires, à grandes lignes, du triple mouvement circulaire des successives grandes invasions bantoues; arriver à localiser exactement le point de départ de cette race guerrière; ceci fait, dégager d'eux et reconstituer le fonds primitif indigène des peuples conquis, retrouver leurs traits caractéristiques dans les diverses sections (état social, familial, religieux, linguistique, etc.), et enfin démêler la série des superpositions ou des fusions qui établissent entre les indigènes du fonds primitif et l'aristocratie conquérante des Bantous une série de degrés intermédiaires.

L'ensemble de ces questions se relie directement à un nouveau problème, celui des mystères des « initiations ». Je ne veux user en ce moment d'aucune transition de caractère artificiel, et je vais tâcher de le prouver.

Si, de toutes les questions que soulève le problème bantou, on me demandait d'indiquer celle qui est la plus curieusement intéressante, je choiserais sans hésiter celle de ces « initiations » secrètes. Et j'ajouterais que cette question, par surcroît, est peut-être celle dont la solution projettera le plus de lumière sur toute l'organisation et tout le passé des sociétés noires. Que l'on ne confonde pas les initiations avec les « Sociétés secrètes », comme celles du Bas-Congo ou de la côte occidentale. J'entends parler en ce moment de ces deux grands types d'agrégation à des rites mystérieux qui tantôt s'adressent à toute une classe d'âge de la nature — celle des jeunes garçons arrivés à la puberté ou celle des jeunes filles nubiles — tantôt sont réservés exclusivement aux représentants d'une caste ou d'un groupe social, tantôt enfin, sans condition d'âge ou de rang, constituent de véritables confréries avec initiations interdites aux profanes. Telles, dans cette dernière catégorie, les cérémonies du *n'kimba*, de la *m'para* des Oua-Rega, ou celles des *Imandwa* du Rouenda, dans l'Est-Africain.

Je vois toujours étudier en ethnologie, avec une patience inlassable, les cérémonies d'initiation des clans australiens. On ferait une bibliothèque

avec ce que l'on en a décrit ou ce que l'on en a extrait pour la sociologie ou pour les religions « primitives ». Pourquoi n'a-t-on encore que si peu tiré parti des « initiations » africaines ? Au cas où il faudrait, arbitrairement, donner une définition, une seule, de l'Afrique, je dirais : c'est la terre des « rites secrets ». Ce serait évidemment exagéré, mais cela dirait bien avec quelle force ce trait s'inscrit comme la dominante de la psychologie du monde noir. Mais pourquoi donc en a-t-on su en recueillir si peu de connaissances ? C'est d'abord qu'on a surtout été en contact, sur le littoral ou le long des grands fleuves, avec les « sociétés secrètes ». Les unes sont purement des associations de malfaiteurs, sinon même d'assassins ; d'autres de véritables groupements d'anthropophages, des affiliations à des pratiques occultes de magie noire, aux rites sauvages et aux cérémonies de déments ; d'autres fois encore, elles constituent des formations ayant un caractère politique, surtout dans les pays où les despotismes des conquérants ont durement traité les autochtones. L'étude d'E. de Jonghe sur quelques-unes d'entre elles est un excellent spécimen à citer de ce que l'on en peut connaître. Curieuses assurément, instructives, faisant comprendre la mentalité du Noir, son besoin de mystère et d'organisations secrètes ; laissant saisir sur le vif, en voyant les choses de plus haut, comment s'organisent comme instinctivement les groupements occultes dans les pays où ni l'appareil politique ni l'appareil religieux ne fournissent les points d'appui à la vie morale ou sociale. Mais rien de tout cela n'a le caractère « primitif ». Les rites d'« initiation » et les « camps d'instruction » des adolescents ou les « sociétés d'initiations » non occultes ont un intérêt tout autre. Comme j'ai eu mainte occasion de le dire, et chaque fois avec de nouvelles preuves à l'appui, elles constituent l'ossature même de la société, dans les civilisations sans monuments écrits. Elles sont les dépositaires de ce qui constitue le trésor le plus précieux, jalousement gardé, de ce que peut posséder la nation ou le clan. Admirable instinct de l'homme qui, là où il n'a pas su créer le dépôt impérissable par définition des choses écrites, a su imaginer partout un mode de conservation de ce qui est indispensable pour assurer, de génération en génération, la garde de ses conquêtes, de ce qu'il a su dérober aux forces hostiles de la nature en son douloureux effort de milliers d'années ! C'est au secret de ces rites, qu'il entoure à dessein de solennités, de tout ce qui peut frapper l'imagination ou la mémoire, que

les noirs de l'Afrique ont confié la garde de leurs armes les plus précieuses, et ce qui est probablement le fond le plus ancien de leur histoire légendaire ou de leurs premières formes de civilisation. Là, on récite les noms des Êtres qui sont les fondateurs de ce monde, ou surtout les fondateurs du peuple choisi qui seul doit les connaître; là s'apprennent, en châtiant durement les moindres défaillances de mémoire, les généalogies impeccablement défilées, les noms mystérieux qu'on ne doit pas révéler, ceux des êtres visibles ou invisibles qui gouvernent les forces de ce monde, et les noms par qui la magie les fait obéir à son gré. Par jeu d'épreuves et de demandes et réponses, on dénombre les substances et leurs propriétés, les remèdes et les vertus de toute chose, et les conjurations qui somment leurs activités d'agir; tout ce qui un jour s'appellera la médecine, la botanique, la zoologie, l'histoire, tout ce que je dis que l'on peut appeler déjà la Religion. On y instruit aussi les initiés sur les mots de passe qui permettent, par les noms cachés, pleins d'allusions toutes-puissantes, de se concilier les dieux, ces dieux toujours si dangereux, toujours d'humeur si inconnue au premier abord. Et quelquefois, à lire ce qu'on a pu en noter furtivement, il me semble avoir sous les yeux des morceaux de nos papyrus égyptiens, d'un de nos *Livres des Morts*, ou de quelque répertoire de vieille magie nilotique. Oui, ici, en Égypte, ils ont peut-être commencé de même, ces routiers du voyage d'outre-monde, ces objurgations de magie, ces recettes de médecine incantatoire ou ces calendriers de jours néfastes. Des formules chantées, des incantations, des mélopées, avec des cliquetis de syllabes et d'allitérations, déclamées sur des objets; des secrets connus des seuls féticheurs de l'Égypte d'alors, et puis de leurs initiés. Est-ce que l'égyptologie n'étudie pas avec un intérêt que rien ne rebute ces vieux formulaires, certaine qu'ils cachent une partie du secret des origines de l'Égypte? Pourquoi en serait-il autrement des Égyptes noires, de ces Égyptes en *fieri*, en «devenir» qui en sont encore à balbutier l'inventaire de leur premier savoir? Voici l'origine de l'industrie du fer, révélée par les dieux du sol; voici ceux qui apprirent aux hommes la chasse, le métier à tisser, la culture. Et il me semble entendre quelque traduction enfantine du *De Iside* de Plutarque. Voici les ancêtres surnaturels qui enseignèrent l'art de domestiquer les troupeaux et de traire les vaches. Que sais-je encore? Le cycle de ce que connaît l'homme du groupe ethnique; l'ensemble de ce qui

permet à ce groupe de maintenir son indépendance et sa vie, ce que l'étranger ne doit pas pouvoir dérober, sous peine de dominer le groupe par la force des secrets désormais violés. Voilà ce qu'apprennent les initiés; voilà ce que doivent savoir tous les jeunes hommes dont la force va constituer la défense de la nation ou de la tribu; ou voilà ce que doivent apprendre, en d'autres groupes, ceux dont la situation, la richesse fait une sorte d'assemblée des notables.

C'est assez dire tout le prix que peut avoir l'ethnologie à posséder ce trésor, dont certaines parties peuvent remonter aux époques les plus lointaines. Mais c'est assez dire aussi combien de résistances rencontrera forcément une telle entreprise. Pour mon compte, j'ai étudié de mon mieux les diverses relations où maints explorateurs, missionnaires ou résidents, devinant l'intérêt du sujet, ont fait de leur mieux pour en lever le voile mystérieux. J'ai gardé l'impression (même dans les cas où le secret avait été trahi, ou soi-disant, par des indigènes récemment convertis par les missions) que pas une fois les cérémonies et les enseignements essentiels n'avaient été atteints par l'enquête. La *m'para* à laquelle avait assisté Delhaise, par exemple, a certainement été maquillée à son usage, et ceci résulte à l'évidence des hymnes flatteurs qu'on improvisa à son adresse pendant la cérémonie. Les camps d'initiations, si bien étudiés par Cohart, nul en somme n'y a pénétré pour assister en témoin authentique aux épreuves et aux récitations dont nous n'avons que les portions les moins significatives. J'en dirai tout autant des indiscretions partielles qui n'ont révélé à Arnoux que la portion non magique des sociétés des Imandwa. Est-ce donc tâche impossible? En aucune manière. Déjà, par la méthode indirecte, par la voie comparative, on peut faire ce que j'appellerai, par métaphore hardie, la « critique des textes »; on peut procéder à une sorte d'exégèse, éliminer les éléments douteux, retenir les certains et en former, à travers tout le continent, des séries très fermes. On en tirera des sortes de graphiques où apparaîtront les lignes directrices, par exemple pour les classes d'épreuves ou pour l'ordre des chants du féticheur. Il y aura lieu alors de procéder, sur le terrain, à des vérifications. Et comme nous sommes avertis du mutisme voulu des indigènes, ou, ce qui est pis, de l'abondance de leurs faux renseignements, nous procéderons par des questions indirectes, dont nous serons seuls à connaître la portée scientifique, à

l'insu du questionné. J'aurai peut-être un jour l'occasion de présenter ici même les premiers résultats auxquels je crois être arrivé au moyen des seuls éléments dont je pouvais disposer, et sans la ressource des interrogatoires. On pourra mieux saisir ainsi la méthode que j'ai tâché d'exposer ici.

Mais on voit où nous ramènent toujours les questions dont j'ai fait choix aujourd'hui; qu'il s'agisse des mystérieux Pygmées et de leurs origines, des conquérants Bantous et de ce qu'il pouvait y avoir avant eux, des sociétés d'initiés, des camps d'initiations, ou des traditions cachées dont se garde jalousement le trésor, c'est toujours au monde nigritien que nous aboutissons; à lui et à lui encore que nous conduisent toutes les constatations de détail que je viens d'égrener en cette causerie.

Ce que pouvaient être ces civilisations nigritiennes, et comment elles ont eu un développement indépendant, sans rien devoir aux influences venues du Nord, c'est, je crois, la tâche la plus importante de celles dont j'examine en ce moment la liste. Ce sera celle aussi qui sera fertile entre toutes en résultats inattendus.

Si nous n'en sommes plus tout à fait, à ce point de vue, aux voyages d'exploration, aux descriptions pittoresques, aux exploits cynégétiques, l'honneur en revient à toute une pléiade d'ethnologues qui ont su préparer depuis dix ans la rédaction du programme définitif. C'est grâce aux Dennett, aux Le Hérissé, aux savantes contributions des Léonard, Nassau, Partridge, au zèle admirable de Miss Kingsley et à l'œuvre magistrale d'Ellis, représentant un labeur écrasant, que nous pouvons dès aujourd'hui orienter nos recherches. C'est de mémoire que je cite quelques-uns des noms de ceux dont j'ai le plus fréquemment consulté les livres. J'espère que personne ne prendra ceci pour un essai de bibliographie.

Pourtant, que de lacunes encore, que de régions à ce point de vue encore inexplorées! Ellis a entrepris et a pu simplement aborder le domaine de la Côte de l'Or et de la Côte des Esclaves; Miss Kingsley celui des Oil Rivers et de la région méridionale; Nassau les régions du Gabon; Dennett le pays des Fjot, déjà teints de Bantous; Le Hérissé une partie du Dahomey. Le reste est pour ainsi dire Terre inconnue, comme Haddon vient de le dire fort exactement. On n'y trouve plus que notes et bribes de notes, dispersées dans une bibliographie d'une terrible ampleur. Seules quelques

zones isolées font çà et là une heureuse exception : un fragment de Cameroun ou de Nigeria, et à l'autre extrémité, quelques peuplades du Haut-Nil, par exemple.

Essayons cependant de nous diriger provisoirement à la lueur de ces renseignements encore dispersés de tous les côtés. Ce monde nigritien, soudanais si l'on veut (étymologiquement les deux mots s'équivalent), nous le percevons graduellement de plus en plus comme le tuf sur lequel ont reposé les assises de civilisations spécifiquement originales, aussi originales que pouvaient l'être celles dont la conquête européenne trouva dans le nouveau monde les survivances ou les souvenirs. Et il y aura un jour, pour quelque historien futur, un parallèle saisissant, de haute philosophie historique, à essayer de montrer comment, à ce qu'il semble, les mêmes causes générales, dans les deux continents, ont amené les demi-civilisations de type « militariste », si j'ose dire, à l'emporter sur des nations beaucoup plus civilisées. Mais je m'aventure trop loin...

C'est dans ce que j'appellerai les « Royaumes de l'Ouest » que nous pouvons en ce moment apprécier le mieux ces sociétés nigritiennes et reconstituer ce qu'elles ont pu être. Nous savons déjà assez bien aujourd'hui que l'ensemble de ces races ne couvrait pas seulement toute la partie centrale du Continent (où elles subsistent d'ailleurs, avons-nous vu, plus ou moins métissées en dessous des aristocraties bantoues), mais qu'elles s'avançaient encore infiniment plus haut vers le Nord et à l'Est, où elles arrivaient jusqu'à l'océan Indien et jusqu'à la mer Rouge. Les recherches de l'ethnologie se sont rencontrées — ce n'est qu'une première fois, elle sera suivie de beaucoup d'autres — avec celles de l'égyptologie protohistorique. Les unes et les autres s'accordent en effet pour attribuer à ces mêmes races, aux temps de jadis, la possession de la vallée du Nil. Les magnifiques travaux de philologie de Meinhof et de Miss A. Werner ont abouti à réaliser une première cohésion entre ces centaines de langages fluides, si inconsistants, comme c'est le cas des langues agglutinatives dépourvues de système graphique ou d'une unité nationale qui les maintienne. La parenté des langues et des grammaires relie aujourd'hui les Chillouks, les Dinkas, en un mot tous les nigritiens du Haut-Nil, du Ouadaï ou du Darfour, à ceux du Gabon, de l'Ogôoué et à ceux de l'Afrique-Occidentale. Nous disposons aujourd'hui de bases scientifiques pour attaquer le problème. Déjà la bibliographie

actuelle permet de discerner quelques traits. Elle est pourtant rédigée encore un peu trop à l'ancienne mode. Il n'importe. Les procédés méthodiques des « questionnaires » remettront l'acquis en bon ordre et l'ajusteront aux nouveaux résultats des enquêtes systématiques. Déjà apparaissent, sous les divergences inévitables au premier aspect et sous les différences superficielles, les identités profondes des histoires légendaires, des mythologies, des éléments constitutifs de l'appareil social, quel que soit le degré relatif d'évolution qui, bien entendu, varie de groupe à groupe. Rien n'est plus impressionnant de voir converger vers ces constatations deux écoles scientifiques aussi entièrement indépendantes, en leurs méthodes respectives, que la philologie et l'ethnologie. Or l'étude particulière des techniques, des arts et métiers ou des arts industriels commence à arriver de son côté aux mêmes conclusions également. A présent, de tout ce passé, les débris actuels les plus importants sont, avons-nous vu, les royaumes de l'Ouest, aujourd'hui en voie de disparition eux-mêmes, ceux des régions qui portent encore les noms savoureux du temps de la vieille navigation de nos pères et où s'évoque tout un tableau de commerce colonial de jadis, d'expéditions à la voile et de traite : la *Côte de l'Ivoire*, la *Côte de l'Or*, la *Côte des Esclaves*. Puis ce sont les dynasties, hier encore vivantes, des royaumes du Dahomey, ceux de Nigeria, les Bavis, les Yorouba, la grande Souveraineté du Bénin. En arrière se devinent des organisations plus vieilles, plus puissantes, dont tout ceci ne fut en somme que la dégénérescence, sinon même la régression.

Il ne s'agit de rien moins que d'hypothèses. A la veille de la Guerre, les découvertes les plus récentes venaient de projeter brusquement sur toutes ces questions une lumière soudaine. Des fouilles avaient été faites et la fameuse « Énigme du Bénin », sur laquelle ont été écrites tant et tant de choses, était décidément en voie d'être résolue. De cette « énigme », le temps ne me permet guère aujourd'hui d'exposer la donnée. Je ne puis que rappeler à ceux qui ont visité à Londres le département ethnographique du British Museum le souvenir de tous ces extraordinaires bas-reliefs en cuivre ciselé, qui décoraient jadis le Palais des Rois du Bénin, et sur lesquels, au *xvi<sup>e</sup>* siècle, des artistes indigènes racontèrent l'arrivée sur leur côte des explorateurs portugais. On y voit les conquérants européens débarquer, le roi du Bénin se lever de son trône pour leur faire accueil. Et il descend soutenu par deux prêtres, parce qu'il n'a pas de jambes. Son



# D. PAPADOPOULO FRÈRES

**Manufacture de Cigarettes Égyptiennes**

MAISON FONDÉE EN 1860

Le plus vaste assortiment de Cigares de La Havane, Manille, etc.

**ARTICLES POUR FUMEURS**

**Tabacs et Cigarettes Anglais**

Magasin de vente au détail rue Kamel, vis-à-vis du Splendid Bar

Boîte Postale n° 685.

Concessionnaire :

Téléphone n° 701.

**Georges BONOFAS.**

## \* COMPAGNIE \* “ROSSIA” D'ASSURANCE

FONDÉE EN 1881

Siège social à PÉTROGRAD, en l'Hôtel de la Compagnie.

Capital Social entièrement versé . . . . .	Rbl.	5.000.000
Fonds de garantie . . . . .	Frs.	327.170.000
Indemnités et Capitaux payés aux assurés par la Compagnie . . . . .	”	1.203.490.000
Primes et intérêts reçus pendant l'Exercice 1915 . . . . .	”	181.224.900

*La Compagnie souscrit à des conditions très avantageuses des*

**Assurances sur la Vie, contre l'Incendie, contre les risques de Transports, contre les Accidents de toute nature, contre le Bris des Glaces, et des Assurances viagères contre les Accidents de Voyages par chemins de fer et bateaux à vapeur.**

*Pour tous renseignements s'adresser :*

**Au Caire :**

à la Succursale de la Compagnie pour l'Égypte,  
le Soudan, Chypre, Syrie et Palestine,  
Place de l'Opéra, B. P. n° 1042. Téléph. 13-13.

**A Alexandrie :**

à MM. C. M. SALVAGO ET C<sup>ie</sup>, Agents généraux,  
22, Rue Chérif pacha, B. P. n° 482. Téléph. 19-87.

LES CÉLÈBRES CIGARETTES  
**NESTOR GIANACLIS L<sup>TD</sup>**  
DU CAIRE

*FOURNISSEURS :*

de S. M. LE ROI DE GRÈCE

de S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER DE GRÈCE

de la RÉGIE ITALIENNE, etc., etc.

*Sont admises aussi à la RÉGIE FRANÇAISE*  
spécialement les modules **QUEEN**, bout doré. — **EXTRA-FINE**. — **SURFINE**.

**I. HORNSTEIN**  
SEUL AGENT  
des Chaussures "**RUN-OVER**"  
**CAIRE**  
*Avenue de Boulac, près du Télégraphe égyptien.*  
GRANDE IMPORTATION EN ÉGYPTÉ  
DE  
**BOTTES ANGLAISES**

**BOTTES SPÉCIALES POUR MILITAIRES**

— Téléphone n° 37-85. Boîte postale n° 910. —



# JOSEPH BEINISCH BEY

JOAILLIER, HORLOGER, OPTICIEN

RUE MOUSKY - LE CAIRE - TÉLÉPHONE 851

**Fabrication et Réparation de Joaillerie, Bijouterie et Horlogerie**

**SPÉCIALITÉ DE BIJOUX ÉGYPTIENS ANCIENS ET MODERNES**

## ASSORTIMENT

de Lunettes et Pince-nez  
Or, Nickel et Doublé

JUMELLES DE THÉÂTRE, MARINE  
et de Campagne

LONGUES-VUES ASSORTIES

## GRAND CHOIX

d'instruments de Géodésie

Niveaux d'Egault, etc.,

ET

articles pour dessin linéaire

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

**On exécute les ordonnances Médicales d'Optique**

Boite Postale N° 1028

Téléphone N° 19-58

**J. G. SPIRO & C<sup>IE</sup>**

# C. SPIRO, SUCCESSEUR

**COULEURS et VERNIS pour les Arts et l'Industrie**

**— RIPOLIN —**

**BROSSERIE - PLUMEAUX - ÉPONGES**

**SEUL REPRÉSENTANT**

des Machines à Coudre

**JONES & PFAFF**

**Rue El-Bawaki**

ANCIENNE PLACE DE LA POSTE

**LE CAIRE**

ÉGYPTE.



GRANDE FABRIQUE DE JOAILLERIE — HORLOGERIE — BIJOUTERIE

**L. KRAMER & C<sup>IE</sup>**

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

LE CAIRE. — Rue Mousky et Rue El-Manakh.

*Monopoles exclusifs pour l'Égypte, le Soudan, etc.*

DES CÉLÈBRES MONTRES

**LONGINES - TAVANNE'S WATCH - REMARK WATCH**

**BIJOUX DE CHOIX**

*ARGENTERIES POUR CADEAUX*

Agents { ALEXANDRIE : Maison Française M. Laurencier & C<sup>ie</sup>, 29, Rue Chérif.  
PORT-SAID : Grand Magasin "Au Mikado", Rue du Commerce.

**LÉON ROLIN & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE & ALEXANDRIE

**ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS**

Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de

La SOCIÉTÉ ANONYME DE FONDATIONS PAR COMPRESSION MÉCANIQUE  
DU SOL, système "COMPRESSOL", Paris.

La COMPAGNIE INTERNATIONALE DE PIEUX ARMÉS, système "FRANKI-  
GNOUL".

BÉTON ARMÉ, système "HENNEBIQUE", Paris.

AGENTS GÉNÉRAUX DES

USINES COCKERILL DE SERAING (Belgique)

ATELIERS MÉTALLURGIQUES DE LA SAMBRE ET DE NIVELLES,  
BRUXELLES (Belgique)

ADRESSES :

Caire { Boite Postale N° 970.  
Téléphones { Secrétariat N° 578.  
Direction N° 2800.

Alexandrie { Boite Postale N° 494.  
Téléphone N° 240.

GRANDE MANUFACTURE



DE TABACS ET CIGARETTES

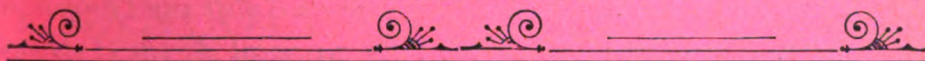
K. & G. MELKONIAN

Fondée en 1882

LE CAIRE, Égypte

—♦♦— *SPECIALITÉS :* —♦♦—

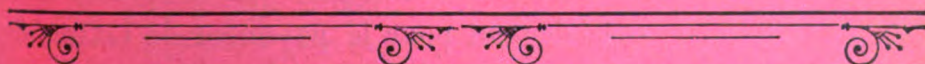
Fleur-Maden, Super-Maden, Maden



VENTE MENSUELLE

20 MILLIONS

DE CIGARETTES



EN VENTE PARTOUT



# BANCO DI ROMA

FONDÉ EN 1880

SIÈGE DU CAIRE

SIÈGE SOCIAL À ROME.

**Sièges :** GÈNES, NAPLES, TURIN, FLORENCE, ALEXANDRIE d'Égypte, CONSTANTINOPLE, BARCELONE, MALTE, TRIPOLI de Barbarie, PARIS.

**Succursales :** ALBA (avec bureau à Canale), ALBANO LAZIALE, AREZZO, AVEZZANO, BAGNI DI MONTECATINI, BENGASI, BRACCIANO, CANNELLI, CASTELNUOVO DI GARFAGNANA, CORNETO TARQUINIA, DERNÀ, FARA SABINA, FERMO, FOSSANO, FRASCATI, FROSINONE, LUCQUES, MONDOVÌ (avec bureau à Carrù), MONTBLANCH (Espagne), ORBETELLO, ORVIETO, PALESTRINA, PIGNEROL, SIENNE, SUBIACO, TARRAGONE, TIVOLI, TORRE ANNUNZIATA, VELLETRI, VIAREGGIO, VITERBE.

## OPÉRATIONS :

Le **BANCO DI ROMA** fait toutes les Opérations de Banque, telles que : *Avances sur titres. Émission de traites, de chèques et de lettres de crédit sur les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger. Payements télégraphiques. Recouvrements d'effets sur l'Égypte et l'Étranger. Encaissement de coupons. Encaissement de lots et obligations sortis au tirage. Exécutions d'ordres de Bourse sur place et à l'Étranger. Garde de titres. Consignations et Avances sur marchandises.*

Le **BANCO DI ROMA** reçoit des Fonds en dépôt à vue et à échéances fixes.

Le **BANCO DI ROMA** a créé à *Bagni di Montecatini* une Succursale qui s'occupe du Service des Étrangers qui fréquentent les célèbres Thermes, spécialement pour le paiement de Lettres de crédit, chèques, ordres télégraphiques, échange de monnaies étrangères, etc.

CAISSE D'ÉPARGNE 3  $\frac{1}{2}$  %.



LA CIGARETTE DE QUALITÉ PAR EXCELLENCE

G. & J. A. CARAVOPOULO

CAIRE - ALEXANDRIE

✦ 60 ANS DE RÉPUTATION ✦

En vente dans les meilleurs débits de tabac

POUR TOUTE COMMUNICATION, S'ADRESSER :

AU SIÈGE CENTRAL CAIRE

Boîte Postale de CHOUBRAH, n° 3.

Aux Importateurs d'Égypte :

Confiez toujours vos envois à la Maison :

FRANÇOIS BANCEL ET C<sup>IE</sup>  
TRANSPORTS INTERNATIONAUX

au CAIRE : Rue El-Maghraby, 8 (Pavillon Manuk). — Téléph. 1347, B. P. 1396;

à ALEXANDRIE : Rue Abou Dardar, 12. — Téléph. 2469, B. P. 990.

pour toutes vos opérations de Douane, vos Expéditions par Chemin de Fer et  
par Nil et vos Livraisons à domicile.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> se charge de l'emballage des Mobiliers, possède un Garde-Meubles et opère les Déménagements, les Assurances Générales et les Expéditions pour tous pays étrangers.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> est chargée du Transit et du Service des Bagages de la Compagnie des Messageries Maritimes.

Associé Gérant pour l'Égypte : Adolphe LIGGERI.



# Morums Oriental Stores

Bureau central : 18, *ALDERMANBURY, LONDON, E. C.*

---

## ⇒ VÊTEMENTS ⇐

*pour Hommes et Enfants.*

## ROBES, MANTEAUX, ETC.

*pour Dames et Fillettes.*

---

BONNETERIE, CHEMISERIE, PARFUMERIE, GANTERIE,  
MAROQUINERIE, ARTICLES DE VOYAGE.

**Mercerie, Lingerie fine, Articles de Blanc,**  
**Modes et Garnitures de Chapeaux,**  
*etc., etc.*

---

LE CAIRE. — *Place Ataba el-Khadra.*

ALEXANDRIE. — *Place Mohamed Aly.*

TANTAH, MANSOURAH (*Rue Neuve*), ASSIOUT.

corps finit en queue de poisson. Il est un homme-poisson, parce qu'il est un dieu, parce qu'il descend du Grand Poisson divin qui a créé le monde du Bénin et engendré la lignée de ses rois. Alors soudain, nous songeons, à l'autre bout du monde africain, à des mers où les nôtres ont fondé un jour, avec l'Égypte et l'Asie, nos civilisations méditerranéennes; et l'on y voyait encore, il n'y a pas dix-huit siècles, des temples où l'on adorait de semblables dieux.

Tout ce qui s'est écrit sur cet art du Bénin, sur ses bas-reliefs, ses collections de statuettes et d'objets de bronze de toutes sortes, les albums luxueux qui reproduisent ces bas-reliefs de métal et l'épopée nigritienne, je ne sais, à vrai dire, si nous en possédons quelques exemplaires dans nos bibliothèques d'Égypte. J'aurais aimé pouvoir y renvoyer ceux qui ont bien voulu venir écouter aujourd'hui de simples citations archéologiques, si abrégées qu'elles en perdent figure.

Mais si l'on a beaucoup disserté depuis cinquante ans sur les origines de cet art, c'est que l'on raisonnait un peu dans le vide. On ne disposait que d'une unique série de témoignages : toute l'archéologie bien connue des ethnographes et des coloniaux de l'Ouest, dite « des bronzes du Bénin ». Or voici que désormais, grâce à des recherches scientifiques, les premières enfin, grâce à des fouilles véritables, les arts du Bénin se rattachent aujourd'hui à une longue série de siècles; et, autant que je puis le savoir, ils remonteraient au delà du premier millénaire avant notre ère. Il y a mieux encore, peut-être. Il semble, en effet, que par l'étude comparée des séries archéologiques — il va donc y avoir des séries archéologiques des civilisations noires? — il sera possible de ramifier et de grouper en séquences les ateliers et leurs produits, les thèmes décoratifs et leurs évolutions. Exactement ce que tâche de faire au Congo, dans le domaine de la poterie, le beau travail de Cohart. Il semblerait même aux plus hardis qu'un certain nombre de thèmes ou de motifs soient venus, par les échanges commerciaux, à travers l'Afrique du Nord, et aient pu être connus alors de notre monde méditerranéen. On entrevoit par ce seul exemple tout l'intérêt de telles recherches et toutes les surprises possibles.

Et ne l'oublions pas : si les royaumes de l'Ouest sont pour l'instant la base la plus ferme des études nigritiennes, nous en savons déjà assez pour assurer que les groupes de l'Est et les longues traînées de leurs vestiges

vers le Nord-Est se rattachent au même groupe jadis compact qui tenait en largeur tout le continent. C'est assez dire comment l'Égypte a, plus que toute autre, à se préoccuper de cet ensemble de problèmes. Non seulement elle possède, dans les séries archéologiques de son passé pharaonique, les termes de comparaison et les instruments d'enquête les plus puissants, mais elle tient encore, au Soudan moderne, des agglomérations considérables de peuples purement nigritiens. Elle est aujourd'hui, enfin, la voie d'accès la plus sûre et la plus rapide vers ceux qui appartiennent au domaine belge ou français, vers le Congo moyen, le Haut-Oubangui, etc.

Me voilà obligé de clore par ce dernier exemple la série des problèmes que je voulais citer. On m'a accordé que je n'avais pris ceux-ci qu'à titre descriptif, comme une illustration de la cause que je plaide. C'est un bien autre répertoire que j'aurais aimé présenter, si je m'étais proposé une énumération méthodique.

#### IV

Croit-on maintenant que je m'avançais trop, en prononçant ces mots, qui, je l'ai senti, ont un peu étonné, quand j'ai parlé de « l'histoire de l'Afrique noire » ?

Je ne puis me flatter de pouvoir convaincre, au prix d'une conférence, ceux qui me prêtent leur si bienveillante attention. Ils éprouvent certainement une légitime appréhension à l'idée d'une tentative de reconstruction d'une Histoire, ou même des histoires du monde africain, dans un monde où il n'y a aucun de ces instruments indispensables qui, partout ailleurs, ont été la condition *sine qua non* de toute recherche. Si aujourd'hui nous regardons avec un légitime orgueil tout ce que nous avons repris à l'abîme du passé de ces trésors qui sont le patrimoine de l'humanité, que trouvons-nous à l'origine de tous les travaux qui ont permis cette magnifique reconstitution ? Égyptologie, Empires de l'Orient classique, civilisations de l'Extrême-Orient, ou même de l'Amérique précolombienne : partout et toujours des fouilles archéologiques, et surtout les documents écrits, l'épigraphie, la papyrologie ou ses divers équivalents de par le monde, qu'il s'agisse de parchemins ou de *codices* de tout matériel. Et la vieille Afrique semble morte, morte à jamais sans avoir laissé une ligne en

témoignage d'elle-même. Où sont les écritures? Il n'est pas question, il s'entend, de celles qu'ont apportées, aux siècles voisins des nôtres, tel ou tel des conquérants étrangers. J'entends les monuments écrits des civilisations autochtones. Les écritures? Même pas le demi-syllabisme tout embué de pictographie des systèmes mexicains; même pas les combinaisons des inscriptions calculiformes des Mayas ou les enfantillages des *quipos* péruviens. J'ai réuni, pendant des années, tout ce que j'ai pu des « graphies » africaines. Un Dahomey a pu parvenir à quelque chose ressemblant aux demi-phonétismes des civilisations les plus anciennes de la vallée du Nil; çà et là, le signe conventionnel pictographique, parfois même phonétique se dégage du *corpus* de l'appareil magique ou religieux, par assonance ou par allusion. En Nigéria, au Katanga, ou chez les Bushongo, les magies et les mnémotechnies ont commencé, comme jadis ici-même, à donner valeur d'écriture, çà et là, à des groupes de vingt à trente figurations conventionnelles. Des représentations funéraires du Congo notent déjà de cette façon ce qui aurait pu, un jour lointain, devenir la base d'une écriture. Essais ou ébauches, du plus puissant intérêt pour l'histoire des écritures, pour la psychologie des découvertes de l'homme; mais ébauches cependant, et rien de plus. Peut-être, comme autrefois en Amérique, y a-t-il eu des écritures moins imparfaites, et peut-être ont-elles disparu à jamais dans la grande destruction des vieux empires noirs. Jusqu'à la découverte matérielle d'un de leurs fragments, ce n'est là qu'une supposition purement gratuite, dénuée de tout fondement. Seule la prestigieuse, la merveilleuse Égypte, dans les millénaires perdus dans le recul du passé, essaye, dès le néolithique, ces tentatives dont jaillira soudain à nos yeux, sitôt les dynasties de sa protohistoire, l'écriture pendant longtemps la plus parfaite et la plus savante que l'homme civilisé ait eu à sa disposition en ce monde.

Je n'entends pas dissimuler tout ce que l'absence certaine de documents écrits peut présenter de graves obstacles. Mais je voudrais donner la conviction qu'à leur défaut, il y a en cette Afrique une série de moyens d'enquête, d'outils pour les recherches qui peuvent dans la plus large mesure y suppléer. Notons-le bien : notre cas n'est pas celui de trop de civilisations du passé dont les témoignages muets ne sont pas accompagnés d'écritures, ou le sont de signes que personne ne sait encore déchiffrer. Les races dont nous voulons faire l'histoire ne sont pas mortes à jamais. Leur

passé vit encore dans les traditions ou les coutumes de leurs descendants, dans leurs religions ou leurs croyances, si mal étudiées, et dans un esprit encore si peu scientifique. Voilà pourquoi j'ai insisté à tant de reprises sur le rôle capital de l'étude des unes et des autres, d'une étude menée d'après des principes de la méthodologie la plus rigoureuse. L'histoire des légendes ethniques, les cosmologies, les récits des inventions, les guerres divines, les dieux (fussent-ils des « Esprits » d'apparence grossière), le folklore : voilà, au premier plan, une première série de moyens d'investigation. Mais au moins aussi importants sont les récits de ces « chroniqueurs », de ces récitateurs quasi officiels, dont je ne saurais assez dire l'importance. Enfin, j'ai souligné, il y a un moment, tout ce que pouvait apprendre une étude bien conduite des enseignements des « initiations ». Ne négligeons pas non plus les recherches dans nos vieilles archives, dans les sanctuaires des manuscrits, dans les collections des grandes bibliothèques d'autrefois. Nos pères ont su du vieux royaume du Zaïre beaucoup de choses aujourd'hui trop oubliées. Les voyageurs et les explorateurs de la Renaissance peuvent nous apprendre beaucoup, si nous savons extraire de leurs narrations ce qui y est tout éclairé d'une manière nouvelle par les faits similaires qu'ont enregistrés les enquêtes modernes. Que l'on veuille bien, à présent, dresser le bilan de nos moyens d'investigation, y ajouter les fouilles archéologiques, et j'aurai, j'espère, sinon convaincu, du moins commencé à convertir mon auditoire.

Nous nous demandions tout à l'heure : peut-on vraiment espérer avoir un jour quelque chose qui puisse ressembler à un classement, non plus dans l'espace, mais dans la durée ? Je crois que l'on peut répondre avec plus de confiance dans le sens de l'affirmative.

Il y aura une Afrique préhistorique. Celle-ci est déjà étudiée de tous les côtés à la fois. Et bien entendu je ne veux pas parler ici de ce qui est déjà connu de longue date de tous mes auditeurs : du préhistorique algérien ou de celui de l'Afrique Mineure en général, ni, naturellement, de notre préhistorique de la vallée du Nil ou des régions immédiatement voisines. C'est à des régions plus nouvellement explorées que je fais allusion : au Plateau Central nigérien, aux résultats des missions Lenfant, Desplagnes et de celles qui leur ont succédé, aux renseignements du volume belge intitulé *L'Âge de la Pierre au Congo*, aux découvertes en Afrique australe

publiées dans le journal de l'*African Society*, aux mille faits récoltés au jour le jour dans l'*Anthropos*, le *Man* ou l'*Anthropologie*. Ceci n'est qu'un début. Songez que ces premières recherches n'ont pas vingt ans, et qu'il n'y a pas un centième du continent africain qui ait été encore exploré dans ce but.

Il y aura une histoire d'Afrique. Et en voici déjà des fragments prêts à se réajuster sur la trame. Figures déchirées qui peu à peu reprennent leur aspect. Les Bushongo, avec leurs dynasties de 121 rois, leurs statues royales d'ancêtres, les « archives » de leurs récitateurs officiels, leurs dignitaires, leurs récits de migrations constitue, comme je l'ai dit, un type d'une valeur jusqu'ici exceptionnelle de précisions historiques et géographiques. Ce n'est plus l'épopée aux contours plus ou moins vaporeux. C'est de l'histoire. J'en excepterai, bien entendu, les siècles d'annales légendaires des débuts de la race et de sa monarchie. Ils ressemblent curieusement à ce que racontent, dans nos histoires à nous, des peuples infiniment civilisés avec lesquels j'ose à peine esquisser un rapprochement qui scandaliserait trop. Qu'on m'en passe un autre : l'Égypte fabuleuse d'un Hérodote offrait, en chronologie ou en mythologie, un tableau à peu près aussi compréhensible que celui-là. Ne peut-on espérer qu'un jour l'histoire des Bushongo se clarifiera, qu'elle gagnera, non, certes, pas tout ce que l'égyptologie a acquis pour la vallée du Nil, il s'en faudra toujours, hélas ! mais tout au moins l'aspect et la réalité d'une histoire véritable ? Je n'imagine pas un Champollion des pays noirs — il faudrait d'abord des monuments écrits à déchiffrer. Mais je suppose quelques ethnologues travaillant avec les méthodes nouvelles, armés solidement de leur sens critique, et arrivant à constituer quelque chose de très ferme déjà : une charpente, en quelque sorte, sur laquelle s'appuieraient les récits moins solides des groupes voisins. Ai-je dit que l'astronomie avait apporté son aide aux premiers essais de Torday ; que la comète de 1843 a permis de vérifier l'exactitude des supputations d'années des « chroniqueurs » royaux des Bushongo — que l'éclipse de 1680 avait donné une date certaine au règne de l'un de ces monarques noirs, qu'une de leurs statues (celle du roi Shemba), que j'ai vue à Londres, représenté un contemporain de notre Louis XIII ou des dernières années d'Henri IV ? Ajouterai-je qu'en somme, avec des vides inévitables encore, le premier travail de dégrossissement de toute cette documentation indigène, en laissant de côté les

premières dynasties et les quelques siècles de récits de caractère un peu mythique, nous font remonter, dans les synchronismes, aux alentours de notre période mérovingienne, ou en tout cas au temps de Charlemagne? Les annales du Dahomey ne vont pas aussi haut, il s'en faut, mais c'est déjà cinq siècles d'à peu près assurés. Celles du Bénin sont classées jusqu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle; les fouilles dont j'ai parlé arriveront peut-être à tracer quelques traits plus ou moins fermes jusqu'aux abords de l'ère chrétienne. Je ne sais si nous pourrions arriver aussi haut en Afrique-Orientale. Les traditions du Rouenda, confrontées avec celles du versant nord du Kilima-N'djaro et celles de la partie sud du lac Oukéréwé-Nyanza, pourront cependant y pourvoir dans une certaine mesure. Les Balouba-Hemba et les Oua-Rega donneront quelques siècles bien connus.

Songez un moment à ces résultats si inattendus : on les aurait traités de chimériques, il y a dix ans. Qu'a-t-il fallu pour les dégager soudain des ténèbres de l'Afrique? Trois ou quatre ans de patiente enquête de deux ou trois ethnologues. Pensez aussi à ce que révélait tout à l'heure, en Nigeria et au Bénin, l'archéologie de ces contrées, les fouilles, les premières fouilles faites en pays noir. Cette fois il s'agit de dépasser l'ère chrétienne en remontant dans les siècles. Est-ce que ne vous apparaît pas, avec de plus en plus d'évidence, je ne dirai plus la possibilité, mais la certitude d'être en présence d'un domaine aussi immense que plein de séductions en ses promesses? Ne devons-nous pas nous mettre à l'œuvre avec toute l'allégresse que donne la conviction des résultats indubitablement promis comme récompense à notre labeur?

*Hic incipiunt leones.* Je revois les vieilles cartes portugaises, celles qui inscrivent aux galeries du Vatican tout ce que l'homme connaissait alors de son monde. Ici commençaient les lions . . . et les grandes taches blanches des régions où nul n'avait pénétré. La cartographie du temps les embellissait de petites montagnes et d'arbres, d'animaux fantastiques. Ah! que c'étaient de belles cartes, avec des dauphins qui souflaient à la surface des mers, des vaisseaux qui entraient à pleines voiles dans les ports! Les lions ont disparu des cartes, et les espaces muets de l'Afrique ont aussi disparu des atlas. Pas tous depuis très longtemps. Je veux au moins me le persuader, parce que j'ai encore passé mon baccalauréat avec des atlas aux Afriques pleines de vastes taches blanches au centre. J'ai revu le mien



l'autre jour. Il s'appelait Dussieux. Évidemment il retardait déjà en ce temps-là. Veut-on me faire avouer qu'au temps où je devins bachelier on ignorait encore le centre de l'Afrique?

Les espaces vides se sont évanouis des figures de la Terre. Un jour viendra où ils n'existeront plus non plus dans les tableaux de son histoire. Si l'homme, pendant tant de milliers d'années, avait vécu, lutté, souffert, erré à travers l'Afrique, on s'était trop vite résigné à ne voir là que les périodes sans annales d'humanités rudimentaires, des cohues anonymes de foules sans traditions et sans arts, dépourvues de sciences, d'organisations, de quoi que ce soit, en un mot, de ce qui fait la matière de l'histoire. Je voudrais, non pas avoir établi le contraire, mais avoir fait consentir mon auditoire que le contraire est possible. Il y a eu là-bas, au moins de dix ou douze côtés, autant de civilisations dès aujourd'hui certaines. Il y en a eu probablement d'autres un peu partout, que nous reconstituerons peu à peu — peut-être beaucoup plus grandes et plus avancées que nous ne le soupçonnons, ou plutôt que nous n'osons encore le dire. Cet ancien royaume quasi fabuleux du Zaïre dont je parlais n'est que l'un d'eux. Le légendaire « Empereur de Monomotapa » du xvi<sup>e</sup> siècle et l'histoire de ses États; les guerres des Karanga contre les Matabélé seront, avant quelques années, sujets à savantes études dans les revues scientifiques de l'Afrique australe... Je n'ose certes pas comparer la tâche de l'ethnologie et de l'archéologie nigritiennes — voilà que j'ose risquer ce mot — aux splendides travaux de l'archéologie préhistorique méditerranéenne ou aux découvertes faites dans l'Orient protohistorique. Ce sera pourtant quelque chose de grand, un jour; peut-être d'assez proche et d'assez grand pour prendre place dans ce que l'on demande aux gens cultivés de savoir — au moins en substance — de l'histoire des hommes. Et là-haut, au Nord, sur les frontières actuelles du monde noir, nous savons déjà que notre histoire à nous vient se choquer avec la sienne, qu'elle y a fait subir ses contrecoups. Ce serait singulière témérité de vouloir vous prouver qu'elle se mêlera, cette histoire d'Afrique, à celle de l'Asie et de l'Europe. Je n'engagerai que moi-même en vous disant que j'en ai la conviction absolue.

Mais que l'on se hâte. La vieille Afrique des royaumes noirs n'a plus beaucoup d'années à vivre. Une autre apparaît déjà, toute striée de

grandes voies ferrées, toute affairée d'industries et préoccupée de questions économiques. Il y avait tant de lions, il y a dix ans, dans la Rhodésia du Nord qu'ils gènèrent sérieusement l'avancement du grand chemin de fer du Cap au Congo; ils prélèverent sur les ouvriers le tribut royal dû aux seigneurs de la brousse. Il y a deux ans, on signalait au même endroit les premières grèves de travailleurs. Oui, les dieux s'en vont. La civilisation peut ne pas regretter le départ des vieux dieux africains. La science voudrait désespérément qu'ils restent encore le temps nécessaire pour qu'elle fixe leurs traits à jamais. Pour l'histoire humaine de la Terre, il y a là une occasion unique, une occasion qui ne se représentera plus jamais, parce qu'il n'y a plus de continents à découvrir. Cette occasion-là s'est présentée une seule fois jadis dans l'histoire de la science, avec la découverte des Amériques. Que n'aurait-on pu faire alors, si l'ethnographie avait seulement existé! Aujourd'hui l'américanisme reconstitue, en dix ans d'efforts hésitants, ce qu'une journée d'« observations » aurait assuré une fois pour toutes.

Et pourtant l'américanisme a eu un auxiliaire si précieux qu'aujourd'hui encore, il reste la base de toute étude un peu étendue en ces recherches. Rien n'a pu remplacer ni même reléguer au second plan l'*Histoire générale des Choses de la nouvelle Espagne* du grand, de l'incomparable Fray Bernardo de Sahagoun. Il fit de l'ethnographie sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Il la fit sans méthode, avec des redites incessantes et des lacunes irrémédiables. Il transposa étrangement à l'espagnole ce qu'il ne comprenait pas, tout ce que ne pouvait certainement pas concevoir, en fait de religions comparées, l'excellent et l'honnête narrateur qu'il fut. Tel quel, il reste, il restera longtemps encore la plus haute autorité de tout ce qui a trait aux Aztèques, à leurs mœurs et coutumes, à leurs religions et à leurs classes sociales, à leurs arts, leurs sciences, leur littérature, leur morale — tout en un mot. C'est qu'il a vécu parmi eux, qu'il a causé avec les derniers survivants du Mexique précolombien, qu'il a touché, manié les vestiges de ces dieux adorés et fêtés quelques années auparavant. La civilisation aztèque tout entière venait de mourir; elle n'était pas encore ensevelie, et Sahagoun put contempler ses traits.

Ah! si nous avions eu en Afrique, voici quelque trente ans, notre Bernardo de Sahagoun! Que de trésors auraient été sauvés, aujourd'hui

irréremédiablement perdus, gaspillés, jetés au feu ou au vent, et je parle ici sans métaphores! — Et les annales inestimables des récits chantés, de ces livres oraux, qui de génération en génération, avaient gardé l'histoire de la nation, de ses origines, de ses maîtres divins ou humains et de leurs exploits. Il y avait vingt royaumes du type des Bushongo. La mémoire de l'un a pu être sauvée de la destruction par un Torday. Les dix-neuf autres sont morts à jamais. Les dieux ont péri, leurs serviteurs et leurs chanteurs ont disparu avec eux. Le trésor accumulé de vingt siècles ou plus de traditions sans écritures n'est plus que fragments incompréhensibles de légendes disparates — et travesties chez les gens du commun. Les aèdes noirs ne sont plus. Quelques années encore, et le peu qu'en pouvaient dire encore les moins ignorants ne sera même plus quelque chose ayant un sens ou sachant évoquer un souvenir.

Oui, il faut le craindre; pour la seconde et dernière fois, nous aurons laissé passer notre chance de connaître le chapitre le plus intéressant de l'histoire des civilisations. Les royaumes les plus solidement constitués, leurs demi-civilisations ont été précisément ce qui a subi le choc le plus rude à l'arrivée de l'Européen. Les capitales aux étranges palais de bois et de paille ont disparu, avec leurs gardes royales de milliers d'hommes bizarrement accoutrés, avec leurs statues d'ancêtres ou de dieux, leurs portes à blasons héraldiques, leurs bas-reliefs barbarement pleins de vie, leurs tombes d'ancêtres. A lire le peu qu'en ont dit les conquérants, on a l'amer regret de n'avoir pu sauver tant de choses, dont aujourd'hui les musées d'ethnographie se disputent jalousement les fragments. Pourtant il reste encore, çà et là, des peuples dont on pourra tirer mieux qu'on ne le ferait des petits clans mouvants ou barbares qui constituent une trop grande partie des nations de l'Afrique équatoriale actuelle. Des groupes du type des Ba'ngala ou des Mangbetou peuvent fournir assez peu en histoire proprement dite, mais déjà beaucoup plus en histoire des religions, infiniment plus en sociologie ou en ethnologie. Des peuples du type des Ouarega ou des Baluba-Hemba vingt fois plus, et ceux du type des Ababoua davantage encore. Je n'en veux pour preuve que les captivantes études d'Halkin, de Calonne ou de Viaene sur ces derniers peuples. Les Fans de l'Ogôoué, ou les Bakuba donneront, au point de vue des traditions historiques, du folklore ou des mythes religieux, des résultats que, d'après le peu que j'ai

pu consulter, dépasseront de beaucoup ce que l'on était en droit d'espérer après tant d'années stérilement gaspillées. Les groupes du Bas-Congo eux-mêmes représentent surtout les « strata » de débris de peuples pressés à la mer, souvent même des amalgames. L'exemple des Mayombé, étudiés par mon savant collègue de Jonghe, montre ce qu'on en peut encore récolter. Mais c'est surtout en Afrique-Orientale, aux abords des grands lacs, des massifs du Rouenzori, du Kilima-N'djaro, au Rouenda, que j'attendrais de l'enquête ethnologique les résultats les plus importants. Que l'on se reporte à l'étude d'Arnoux sur la société secrète des Imandwa, à celles qui ont paru depuis dix ans sur les légendes des Beni Kanioka, sur les cultes des riverains du Tanga-Nyika ou de l'Oukéréwé-Nyanza. A peine quelques traits ont-ils été furtivement esquissés par les voyageurs ou les missionnaires. Juste assez pour nous laisser non pas soupçonner, mais assurer qu'il y a là la matière de travaux aussi importants, aussi nouveaux que ce qu'il a pu être écrit pour l'Afrique-Occidentale sous la signature d'Ellis, de Dennett ou de Miss Kingsley.

Hâtons-nous donc. Mais ne partons que bien équipés. Insuffisamment préparés, le temps si précieux qui nous est encore départi sera gâché, et ce sera fini. Si l'on veut arriver à des conclusions solides, il faut, avant tout autre soin et de toute nécessité, organiser les recherches d'une façon plus précise et plus objective qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Il faut coordonner les efforts, adopter des plans d'enquêtes et répartir le travail, en un mot instituer des disciplines. C'est dire que nous devons avoir le courage, si tentés que nous puissions être individuellement d'aboutir, de nous plier aux longues et patientes recherches portant sur des infinités de petits faits, et que la première tâche, la plus impérieuse, est de nous résigner à ne pas avoir chacun nos méthodes particulières, mais à en adopter en commun de nouvelles, conçues sur un plan uniforme. Les brillants récits de voyage, les exploits de route, les observations piquantes, les aperçus ingénieux ne sont plus de mise dans les véritables travaux de laboratoire qui doivent réunir la véritable, la définitive documentation de l'ethnologie. Laboratoires, au propre et au figuré, seront en effet, comme ils le sont déjà à Tervueren, ces locaux où, à côté des classements de faits et de renseignements, des répertoires de fiches ou de photographies, les vitrines

des objets systématiquement inventoriés auront, comme complément nécessaire, les ateliers de restauration, les salles d'analyse chimique ou de travaux d'histoire naturelle, les services de reproduction, de mensuration, et que sais-je encore.

Labeur patient et à première vue ingrat. Il semble remettre hors de toute portée pour les ouvriers de la science la joie de voir apparaître les résultats de telles recherches. On se tromperait pourtant étrangement en le croyant.

Je ne saurais trop insister là-dessus : à aucun moment il ne saurait être question de s'en tenir servilement à la tâche de collectionner et de classer des multitudes de documents, à de pesantes et minutieuses besognes où l'on s'interdirait par avance tout ce qui peut ressembler à une émotion, à une vision, au désir de retrouver ce qui fait les besoins et les inquiétudes de notre propre humanité.

Car nous voici arrivés à la question la plus sérieuse de toutes. De la réponse qui lui sera faite dépendra entièrement la possibilité de progresser. Posons donc aussi clairement que possible les termes de la question.

Le domaine ouvert à l'ethnologie africaine est si vaste qu'il a fallu le tailler en zones délimitées, et en réserver toute une partie pour l'avenir. Puis, dans la portion même que nous voulons explorer et défricher, l'œuvre préalable de documentation est apparue aussi immense qu'indispensable. Sans elle, pas de certitudes scientifiques; pas de moyens de conclure, de progresser avec sécurité. Sans elle, nous sommes réduits à de brillantes et fragiles improvisations, à des divinations que rien ne vient démontrer solidement et dont les vues intuitives les plus pénétrantes seront toujours matière à conteste. D'autre part, l'appareil qui a servi jusqu'ici est incomplet et insuffisant. Personne ne songe plus à le contester. Un autre outillage s'impose et une autre méthode. Et avec cette nouvelle méthode de travail nous entrevoyons une tâche pour ainsi dire indéfinie d'inventaires, de documents, de répertoires, de fiches.

Une appréhension légitime va naître de cette constatation. Est-ce donc à cela que nous devons, avec une sorte de renoncement héroïque, condamner une ou deux générations de chercheurs? Est-ce à cette morne et obscure besogne de bibliographie, à ces manipulations de laboratoire, à ces dépouillements fastidieux de véritables tâcherons?

La question a été posée. Elle l'a été du premier moment où l'ethnologie a voulu se dégager de l'ancienne littérature ethnographique et organiser ses méthodes. C'est qu'il s'agit, en fait, non pas de trancher un point de pure méthodologie, mais de décider bel et bien de l'avenir tout entier des études ethnologiques. On ne sera donc pas surpris de la véhémence avec laquelle certaines écoles ont pris parti. Il s'agit pour elles non pas seulement d'imposer leurs méthodes, mais de confisquer à leur profit le monopole de ces recherches et le droit à les diriger.

De beaucoup, et non des moins importants ni des moins autoritaires, la réponse a été énoncée impérativement et en termes catégoriques à ce que nous nous demandions il y a un moment : oui, le travail doit consister uniquement à constater, numéroté, copier et répartir en fiches, indéfiniment, jusqu'au moment, lointain et indéterminé, où tout sans exception ayant été inventorié, il sera peut-être permis d'essayer de grouper. Encore n'est-ce pas sûr, parce que rien n'est certain, rien ne sera jamais assez complet, et qu'il n'y a de vrai en ce monde que le fait matériel.

Là est le danger. Il faut le signaler avec énergie. Il peut mettre en péril, dès maintenant, tout le légitime développement que nous avons le droit d'espérer pour l'ethnologie africaine. Il peut, par lassitude et par découragement, la vouer à l'impuissance en une période où les années vont compter double. Ceux qui veulent les imposer sont nombreux, puissants. Ils trouvent pour les soutenir, dans toutes les sciences, et surtout celles qui touchent à la sociologie, à l'histoire des religions ou à l'orientalisme, des auxiliaires aussi nombreux que zélés. Il ne faut à aucun prix que de telles définitions préliminaires de ce que doit être le travail ethnologique viennent à l'emporter.

Il est tellement plus aisé, en effet, de procéder toute une vie à des opérations de purs dépouillements et de classements, d'où sortent peu à peu, sans grande fatigue, de respectables dictionnaires ou d'honnêtes compilations, des catalogues en bon ordre matériel, des index ou des répertoires encyclopédiques. Combien il est avisé et judicieux, pour qui est ménager avant tout de son repos ou de ses intérêts, de déclarer qu'on ne peut avoir une opinion sur rien, parce qu'on n'en a pas le droit, tant que tous les faits, toutes les variantes, toutes les circonstances connexes n'auront pas

été recueillies et publiées. Il y a ceux qui attendent, dans le domaine des philologies anciennes, qu'un dictionnaire idéal ait été rédigé, qui donnera tous les cas connus de tous les emplois de tous les mots et de toutes leurs orthographes. Jusque-là on ne doit pas avoir d'opinion sur aucune signification, sur aucun cas de phonétique ou de syntaxe. Il y a en histoire ceux qui ont un faible pour l'agnosticisme, parce qu'on ne saurait conclure en bonne science avant de posséder tous les faits garantis authentiques, avant un jour qui ne luira jamais. Ils citent souvent le mot fameux sur les « petites sciences conjecturales », et se disent en toute occasion renaniens — sans malheureusement l'être jusque dans leur style. Admirable prudence, qui remet aux générations d'un avenir indistinct le soin d'avoir des idées personnelles. L'Allemagne a été la grande école de ces méthodes, où trop d'élèves malheureusement sont venus du dehors se faire immatriculer. Nous avons souffert de leur tyrannie. Rien n'était plus permis, hors les bibliographies minutieuses et les récoltes documentaires, où tout doit être aligné sur le même plan, parce qu'apprécier les valeurs respectives de deux documents est déjà faire œuvre d'imagination.

Inutile, bien entendu, de dire qu'essayer de faire revivre la séduction du passé était déjà un discrédit suffisant pour disqualifier son auteur. Ce que l'on a appelé le « coup d'aile » était signe de folie sans remède. La science ne saurait être que platement et lourdement rébarbative; elle ne peut considérer l'esprit inventif que comme la négation même de toutes les disciplines qu'elle doit imposer à quiconque prétend travailler. Nous avons eu les livres où les bibliographies intégrales cachent de leur effroyable masse l'indigence de l'œuvre personnelle. Bibliographies inutiles et malhonnêtes. Inutiles parce qu'elles n'ont jamais ni aidé ni guidé le lecteur; malhonnêtes parce qu'elles ne correspondent pas à un dépouillement réel par l'auteur. Dix existences ne lui auraient pas suffi à en lire réellement la moitié.

Assister, avec un scepticisme qui est ordinairement tout leur programme, avec un scepticisme trop souvent peu bienveillant, à tous les efforts de ceux qui peinent pour trouver, et qui se risquent à dire ce qu'ils croient, cela s'est déjà vu, et autre part qu'en ethnologie africaine. Garder toute la vie un silence plein de sécurité, être ainsi certain de ne jamais être convaincu d'erreur, dire d'un air entendu « que le moment n'est pas encore venu », c'est souvent non pas prudence, mais aveu d'impuissance.



Attendre sans broncher, rester muet avec obstination, pendant que les autres se jettent dans la mêlée scientifique, et garder la neutralité absolue, c'est leur droit. Muet et neutre, cela a plusieurs sens en français.

On entrevoit mal le moment où ces apôtres de la prudence scientifique s'autoriseront et autoriseront à sortir de l'expectative. Maspero a dit combien il était plus malaisé de balbutier le premier mot sur une question nouvelle que de prononcer résolument le second. Nos gens attendront plus loin que le second mot. Ils sont résolus à laisser les autres se risquer dans la lutte, et y dépenser généreusement le meilleur de leurs forces. Ils noteront les coups, ils relèveront les erreurs de détail — il y en aura, comment pourrait-il en être autrement? Ils y gagneront, aux yeux de beaucoup, une grande réputation de sagesse, de mesure et, partant, de valeur scientifique. Le temps finira par donner à l'un des lutteurs la victoire finale. Peut-être alors consentiront-ils à voler au secours du plus fort.

S'il n'y avait en tout ce débat que des intérêts individuels ou de mesquines résistances, il ne vaudrait pas la peine de s'échauffer pour si peu. Mais le mal causé par ces lourds pédagogues n'est pas tant dans les obstacles de fait qu'ils suscitent à tout moment, ou dans leur action hostile menée sans franchise, et rarement à découvert. On apprend à estimer à leur valeur les réticences narquoises et les indifférences malveillantes de ceux qui, à chacune de nos tentatives, signalent le danger des « synthèses hâtives » et des « généralisations aventureuses » — je me sers à dessein de leurs expressions favorites. On prend aussi son parti de leurs savantes organisations de silences concertés, ou du « cartel » de leurs revues scientifiques.

Tout cela ne peut être que pour nous gêne ou dommage personnels; et dès lors peu importerait. Le péril est autrement grave. Il est dans la définition préliminaire que ces doctrinaires prétendent imposer de toute méthode de travail voulant s'intituler scientifique. Cette définition, étant le contraire absolu de la réalité vivante, ne peut qu'amener œuvre de mort.

C'est qu'ils ne voient pas que tout ce qui vit en ce monde, êtres réels ou abstractions vivantes créées par l'homme, ne maintient son existence qu'au prix de la lutte de tous les instants, et qu'une science meurt le jour où elle ne veut pas courir les risques de la lutte.

C'est que pour eux il n'y a pas de place, par définition, entre la constatation concrète, qui ne conclut jamais, l'entassement indéfiniment méca-

nique, et les simples improvisations de fantaisie sans valeur. C'est de l'accumulation inlassable des milliers de faits, tous enregistrés, jusqu'aux plus insignifiants, qu'ils attendent la manifestation finale et automatique des lois générales, sans la devoir à aucun moment à leur volonté préalable de la découvrir. Jamais dans le passé aucune science n'a réalisé par ce moyen aucune découverte. Et vouloir y soumettre l'ethnologie, c'est la vouer par avance au néant.

C'est condamner toute science à la plus stérile impuissance que de lui interdire, à aucun moment de ses recherches, les hypothèses et les expériences comparatives, de la forcer à vivre étroitement murée, en vase clos, et sans échanges. Les recherches fécondes ne peuvent exister sans un élément essentiel, plus qu'essentiel : vital; sans lui tout n'est que mort, sous un appareil qui n'est que l'aspect de la science, mais non la science, parce que la science est vie et évolution. Je veux parler de ce que Claude Bernard a nommé l'« hypothèse créatrice ». Peut-être plus qu'ailleurs elle est la première condition de toute importante découverte dans une science aussi nouvelle que celle-ci. Sans elle, rien ne peut orienter les recherches, les guider, suggérer les expériences d'où se dégageront les lois. Elle seule permet au chercheur de se diriger à travers la multitude infinie des faits et des détails épars, sans le condamner à la tâche matériellement impossible de les recueillir tous sans omission, sans oser jamais évaluer leur importance au préalable, sans voir jamais devant lui autre chose que la matière d'innombrables et tenaces compilations.

Se tromper? Risquer l'erreur? Assurément, et qu'on sache la risquer bravement. Prétendre ne jamais se tromper? Je ne connais qu'un moyen : celui qu'emploient nos abstentionnistes : se taire, et se taire obstinément dès qu'il s'agit d'autre chose que de classer, d'additionner, de copier, de répéter l'œuvre des devanciers... ou d'essayer de décourager. Assurons qu'il vaut mieux se tromper neuf fois sur dix, si à la dixième nous devons avoir raison et avoir acquis à la science quelque progrès. Et ceux qui ont l'abnégation de la science diront même : mieux vaut se tromper les dix fois, si l'une seule a suscité quelque part un contradicteur victorieux, et par lui la manifestation nouvelle d'une vérité.

Le risque reste, et le risque personnel. C'en est peut-être assez pour expliquer finalement tant de zèle apparent à garder la science contre le

péril de s'aventurer à la légère. C'est plutôt préoccupation vigilante de ménager des réputations individuelles. Rien n'en impose plus aisément qu'un silence doctoral. Le moyen de ne pas supposer très grande une science si soucieuse de ne se prononcer qu'à bon escient, et plus grands encore des représentants si réservés? Le procédé est en effet immanquable pour ne rien compromettre que de ne jamais rien risquer. On l'a vu employer avec succès dans toutes les spécialités, et il n'est si petit regratteur d'hiéroglyphes — le mot n'est pas de moi — qui n'ait su en tirer parti à l'occasion, si médiocre ethnologue de l'école «documentaire» qui n'en ait tiré sa charte — ceci ne serait rien — et le «syllabus» de la méthode ethnologique — ce qui devient tout à fait excessif. Qui ne connaît la phalange étroitement serrée des spécialistes à qui vingt ou trente ans de «production» mécanique ont assuré, aux yeux de trop nombreux, des «titres scientifiques indiscutables»? De leur œuvre fut toujours soigneusement banni tout ce qui pourrait ressembler à une vue d'ensemble, à une hypothèse d'ordre tant soit peu général — qu'il s'agisse d'archéologie, de religion ou d'histoire — à la chance courue d'une erreur, en un mot à tout ce qui serait un peu de vie. Il est vraiment trop élémentaire de vouloir constituer le plus clair d'un appareil scientifique en une série de minuscules réfutations de détail ou de réticences dédaigneuses pour quiconque ose s'élever par moments au-dessus du travail des fiches. C'est un moyen aisé de passer aux yeux du public pour je ne sais quel arbitre mystérieux, qui demain, du poids de son autorité jalousement gardée intacte, prononcera, au nom de la science, quelque définitive sentence longuement méditée. Rassurons-nous. Ce demain est fort lointain.

## V

Disons-le avec toute la fermeté possible : il nous est indispensable de nous documenter de la façon la plus rigoureuse et la plus complète; mais nous devons, à tout moment de la tâche, la vivifier par des hypothèses et par les expériences immédiates nécessaires aux vérifications.

Ainsi donc, que pour rien au monde on n'aille se figurer par avance je ne sais quelle morne et obscure besogne de notes alphabétiques. Ces questionnaires qui vont embrasser la totalité de la vie d'un peuple en tous ses

instants, qui vont peut-être nous donner le secret de questions dépassant infiniment ce que nous cherchions tout d'abord, et vont constituer une tâche préalable par moments véritablement passionnante, par tout ce qu'elle suppose en jeu de qualités scientifiques d'analyse logique et d'art de poser les questions. Même dans la rédaction matérielle des intitulés, il faudra posséder les qualités, d'apparence secondaire, mais si rares en fait, qui président à la composition d'une bonne encyclopédie, voire même à celle d'un répertoire bien établi de bibliothèque. Qui ne sentira tout l'intérêt prenant de cette enquête qui, au fur et à mesure que s'alignent puis se superposent les documents, dans l'ordre logique adopté, fait apparaître peu à peu, en cours de route et par la vertu de sa claire ordonnance, les données de la synthèse finale?

C'est par une description du monde extérieur, de son ciel, de sa terre et de ses eaux que devra s'ouvrir le questionnaire ainsi conçu; c'est par l'habitat, par ses traits caractéristiques. En cette sorte de préface magistrale apparaîtra le lien qui nous unit aux géographes. Il ne peut y avoir de bonne étude de l'homme séparée de celle de la terre. Quelle n'est pas la force démonstrative d'un Maspero, quand pour nous faire connaître et pénétrer l'âme de ses peuples d'Orient, d'une Egypte ou d'une Chaldée, il ressuscite, en une introduction grandiose, la formation de la vallée du Nil ou celle du Naharêin, les premiers efforts de la matière à s'organiser, puis la peuple de ses plantes et de ses animaux, comme en une sorte de Genèse, pour y amener finalement les sociétés humaines dont il va narrer l'histoire millénaire! Si l'historien des peuples classiques peut tirer un tel parti de la Terre, que ne sera-ce pour l'ethnologie des peuples dont les annales sont à constituer tout entières? Et cette première étude, qui débute par une géographie, je voudrais qu'on se l'imagine comme quelque chose de très attrayant, de très vivant, sous la forme livresque du questionnaire et malgré elle; quelque chose comme ce que serait une belle excursion dans des terres nouvelles, pleines d'êtres ou de paysages nouveaux, de jeux de lumières ou de senteurs de choses inconnues.

Que l'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit, à aucun moment, de juxtaposer un abrégé de géographie ou un petit chapitre d'histoire naturelle ou de météorologie en tête d'un questionnaire sociologique. C'est pourtant ce que

l'on voit faire aux meilleures monographies ethnologiques. Si je me suis aventuré, en commençant, à déclarer que l'ethnologie avait son domaine et plus encore ses méthodes particulières, voici, je crois, l'occasion de le prouver par un exemple précis. Les liens de l'homme avec le sol sont si forts que c'est par le sol et par le climat que doit débiter toute l'enquête. Mais c'est précisément à condition de se préoccuper, sur chaque point, des termes dans lesquels se manifestent ces influences. Je ne saurais trop attirer l'attention sur ce point, qui est, à mon sens, la partie la plus faible des publications actuelles. Le questionnaire type auquel je songe en ce moment devra demander à la géographie et à ses auxiliaires naturels tous les renseignements nécessaires, décrire très clairement le relief du sol et le régime des eaux, en donner la structure géologique et orologique, noter les conséquences qui ont, au choc des régimes aériens, constitué la climatologie, dresser la liste des phénomènes météorologiques ordinaires, peupler l'air, la terre et les eaux de leurs êtres vivants. Mais c'est d'une façon spéciale à l'ethnologie que chacune des sections d'un tel inventaire doit être rédigée. A côté de chacun des faits scientifiquement constatés, une série de questions doit logiquement se grouper : quelles sont, sur ce point, les idées, les traditions, les croyances, les explications des indigènes? Les répertoires ethnographiques actuels se préoccupent toujours, dans les détails les plus minutieux, de la cuisine ou du costume des hommes qu'ils étudient. A peine une fois sur cent s'occupe-t-on de ce qu'ils ressentent au choc du monde sensible, comment ils en conçoivent la texture, comment ils s'en imaginent les forces. Je n'en connais qu'un qui ait été rédigé en cet esprit. Encore ne sut-il envisager qu'une toute petite partie des questions, et s'agissait-il surtout d'étayer par les réponses une thèse construite à l'avance : c'est le questionnaire rédigé par G. Frazer. Tel quel, il a donné comme réponse toute une partie des quatorze volumes du célèbre *Rameau d'Or*. Que l'on prenne enfin la peine de le chercher, et que l'on inscrive les réponses. Je ne crains pas d'assurer que l'étude des sociétés des non-civilisés ou des demi-civilisés en sortira positivement transformée.

Jamais on ne saura assez le rôle qu'ont joué, chez les hommes des premières sociétés, les idées qu'ils se sont faites de ce qui constituait le sol qu'ils habitaient, de ses profondeurs, et tout ce qui vivait à sa surface. Il

n'était, il n'est rien qui n'y possède la personnalité et qui n'y vive d'une vie qui lui appartienne; tout y est animé par des forces et des esprits, tout y a une conscience et des énergies bonnes ou mauvaises. Les montagnes, les caps, les rocs isolés, les pics, les grottes et les cavernes ont tous et toutes leurs légendes, leurs « esprits » et leurs dominations; leur histoire se mêle à celle des hommes, de leurs sociétés et en explique souvent les caractéristiques principales. Avant d'étudier l'homme directement pour lui-même, sachons donc interroger comme il convient, *en sa compagnie*, toutes ces particularités géographiques du relief de la terre, ou même celles de la structure géologique de cette terre, partout où elle se manifeste par quelque caractère aisément accessible au non-civilisé. Ne devine-t-on pas le rôle qu'ont pu jouer dans la vie, la famille, les cultes et les religions, et par conséquent dans toute l'économie sociale, les énergies des volcans? L'exemple des peuples du Rouenda est là pour l'attester. N'y a-t-il pas, dans les régions montagneuses d'un Cameroun ou dans les massifs d'un Rouenzori aux neiges éternelles, plus de mille traits qui ne s'expliquent que par les idées que l'homme s'y est fait de tous ses rapports confiants ou hostiles avec les forces de la nature? Que l'on s'aventure pour un moment aux comparaisons de l'ethnologie générale : on retrouvera les équivalences dans les civilisations du nouveau monde, dans les dieux et les croyances des régions des *sierras* du Mexique, aux précipices profonds, aux orages terribles, aux hautes parois de roches à pic, aux grands vents glacés qui donnent la mort. Mais revenons aux rivages africains de l'Océan, ou aux grandes lagunes de l'Afrique-Occidentale. Que de choses intéressantes à tirer de toutes les particularités de la côte et de ses esprits, des dieux-poissons maîtres de la mer, des Seigneurs invisibles des marigots! Dans le domaine des eaux terrestres bruit une égale multitude de dieux, de déesses, d'esprits et de génies. Voyons les rapides et leurs remous, les cataractes et les tourbillons de leurs chutes, les cascades, les fontaines, les sources : partout l'homme a cherché le secret de leurs apparences, de leurs énergies, des manifestations de leurs activités; partout il a animé cette géographie et l'a peuplée de mille êtres qui font partie de son histoire et de tout ce qui fait de lui un peuple distinct entre les autres. Demandons-lui comment il les conçoit, quel caractère il leur prête, quelle part ils ont pris ou prennent encore à la conduite du monde. Chacun des caractères

physiques notés par la science de l'enquêteur civilisé l'a été, et depuis les premiers âges, par notre non-civilisé. Il s'agit de bien placer en regard deux séries d'observations ou d'explications, de les éclairer l'une par l'autre, et d'ajuster ce qui en résultera à la connaissance de l'homme.

Quittons un moment la géographie, ainsi entendue au sens restreint de l'étude de la terre proprement dite. Élevons-nous, avec la météorologie, au-dessus du plan de la terre. Jamais encore on ne s'est assez préoccupé de ce que l'ethnologie peut y découvrir de nouveau, d'insoupçonné, de tout ce qu'elle s'y enrichira en notions de première importance. Considérons tout ce domaine aérien, et son perpétuel frémissement : les forces des vents, les hiérarchies des « esprits de l'air », ceux qui président aux saisons, ceux qui sont les maîtres divins qui se manifestent par les tornades, les orages, et tous les phénomènes qui les accompagnent. Dennett n'a pu étudier que ceux d'un canton nigérien. Il en a tiré la matière des deux plus étranges chapitres de son œuvre. Plus systématiquement dirigée, l'enquête donnerait tout autre chose encore. Bien établir d'abord par la météorologie toutes les caractéristiques locales du climat, les répartir rationnellement; puis demander aux indigènes comment ils conçoivent la nature, le mécanisme, l'origine de toute cette phénoménologie. Que dix monographies seulement rédigent ensuite leurs réponses. L'ensemble ébranlera les scepticismes les plus déterminés.

Élevons-nous plus haut encore, jusqu'à ces espaces que nous-mêmes encore, par legs de notre passé, nous continuons à appeler la « voûte » du firmament. Et nous allons pénétrer dans le domaine sans nul doute le plus riche en découvertes nouvelles. On peut dire que jamais encore l'ethnographie africaine n'y est montée; elle s'est contentée, sans en entrevoir l'importance, de recueillir par hasard quelques données fugitivement fournies çà et là. Or la texture de cette voûte céleste est un des chapitres les plus étrangement captivants de notre enquête. Souvent, à la façon du ciel de la vieille Égypte, il est en fer; ailleurs en cristal de roche. Le tonnerre, l'éclair, la foudre et tout ce qui est l'apanage de l'Être suprême, Seigneur du firmament, sont en relations de dépendance étroite avec tout ce que l'on s' imagine au sujet de la forme, de l'étendue et de la structure de ce ciel. Les éclipses, les comètes, les mouvements des planètes, les figures des constellations n'apportent pas seulement la documentation la plus riche



aux enquêtes ethnologiques. Tout ce qui s'y rattache se relie aux phénomènes terrestres, explique ou commente la géographie physique ou la géographie humaine. Car chez nombre de ces peuples, le plan du monde terrestre et celui du monde supérieur sont liés si intimement qu'il y a échange perpétuel d'influences de l'un à l'autre, et tout ce qui se passe dans l'un a son contre-coup dans l'autre. Êtres et choses ont des doubles ou des fragments d'eux-mêmes répartis dans les deux séries céleste et terrestre. Rien que ce qui a trait à la lithologie céleste peut constituer un véritable livre d'ethnologie, si on l'envisage en se plaçant au point de vue de notre questionnaire. Bolides et météorites, vrais ou supposés, expliquent une partie, et non la moins importante, des croyances de nos gens. Les propriétés des substances de la terre, leurs vertus magiques, leurs couleurs, les charmes des pierres translucides, les talismans des pierres dites précieuses, le secret des pierres à feu, tout cela ne se comprend que quand on a l'intelligence de ce que les indigènes s'imaginent des substances correspondantes de la voûte céleste. On y découvrira un jour que nos propres superstitions populaires, encore si vivantes, sur les vertus des pierres précieuses ou celles de certains métaux, n'ont pas d'autre origine et nous ramènent tout droit aux temps de nos premières magies-religions. Les croyances aux pierres tombées du ciel, aux fragments de fer céleste, étrangement reliées à celles qui concernent, dans toute l'Afrique, les haches et les instruments de pierre légués par les néolithiques, nous ouvrent des aperçus tout nouveaux, pleins de surprises et de promesses, à la fois sur la période préhistorique, sur les cultes aniconiques et sur les premières formes des religions africaines. Voit-on déjà ce que peut fournir ce premier chapitre du questionnaire?

Mais revenons au sol. Dressons, avec la zoologie et la botanique, les listes des animaux avec leurs particularités et leurs mœurs, puis celle des plantes. Ceci fait, questionnons l'homme; demandons-lui, pour chacun de ces produits vivants de la terre, tout ce qu'il imagine ou tout ce qu'il détient par tradition à leur sujet. Parcourons avec lui la grande forêt où règne la demi-obscurité sous les arbres géants; explorons la brousse et les plaines. Qu'il nous dise les dominantes caractéristiques de ce qui s'y meut, les noms secrets des substances, comment il définit leurs forces et leurs affinités, et quels rapports il entretient avec toutes ces énergies. Il nous

contera peut-être, si nous savons gagner sa confiance, les raisons mystérieuses de leurs formes, leur caractère réel, la place qu'ils ont tenue dans l'élaboration de l'univers, les liens qui les unissent à l'homme, leurs groupements et leur langue cachée, et que sais-je encore? Il nous expliquera l'existence, les guerres et les migrations d'un clan animal, la science magique de tel autre, les raisons d'être des grands voyages des troupes d'oiseaux, les assemblées des singes; et en nous ouvrant les trésors cachés de ses connaissances, il nous ouvrira en même temps l'intelligence de sa propre individualité. On ne répètera jamais avec assez d'insistance que l'ethnologie tirera de cette première enquête des faits et des renseignements de la plus décisive importance. En cet inventaire de la nature, mené de cette façon, en interrogeant sans cesse l'homme sur tout ce qui fait son habitat, il n'y a pas d'humbles détails qui, bien groupés ensuite, ne puissent servir, à un moment donné, à nous faire comprendre graduellement la mentalité et la constitution psychologique du «non-civilisé», et, par là, tout ce qui fait le ressort intime de sa vie. On s'élève par cette voie jusqu'à l'examen préliminaire des plus hautes questions, dont la revision définitive se fera, bien entendu, à la fin de notre questionnaire. Mais dès ce moment, nous pourrons déjà nous faire une première idée des façons dont il a cherché à définir ces choses que nous appelons l'Énergie, la Matière, la Vie, ces inconnaissables que, bien certainement, il n'a jamais conçus abstraitement ni par généralisation, mais dont il note sans cesse, à sa manière, les manifestations fragmentaires. Son inquiétude incoercible d'être humain s'évertue vainement, mais sans se lasser jamais, à en pénétrer le secret, fût-ce même à son insu. Il ne saurait définir sa préoccupation, ni peut-être la réaliser. Elle est en lui, cependant, et c'est elle qui lui dicte tous ces essais de réponse, dont il n'a jamais songé à dresser la liste, encore moins à dégager quelque loi abstraite. Et c'est nous qui, en rédigeant les séries de ses réponses, arriverons à le connaître mieux qu'il ne s'est jamais connu lui-même.

Et nous, nous savons à l'avance que nous avons beaucoup à apprendre de lui, parce qu'il est en contacts constants avec tout ce qui fait le monde sensible. Disons-nous bien que si nous nous penchons parfois sur le spectacle frémissant de la vie, nous, les civilisés, nous ne le faisons plus que rarement, et trop souvent le livre à la main. Mais lui, le non-civilisé, c'est

à toutes les secondes de sa vie, qui en dépend, qu'il a dû observer intensivement, passionnément, la nature tout entière, chercher à en pénétrer les secrets. Ses sens suraiguïsés par la nécessité vitale ont fait de lui un observateur égal en puissance aux animaux qui l'entourent. Son intelligence d'homme a mis ensuite tout ce trésor de connaissances au service de ses efforts pour la lutte contre le monde sensible. Il l'a employé pour tâcher d'acquérir, sans se rebuter, cette domination qu'il ne cesse de vouloir depuis qu'il est apparu sur la Terre.

Voici donc notre homme placé dans ce milieu qui l'a, pour ainsi dire, modelé et pétri jusque dans le plus intime de son individu physique ou psychique. Déjà, à l'entendre répondre à nos interrogations, nous avons acquis une intuition de ce qu'il se montrerait à nous dans sa vie individuelle, familiale ou ethnique. Ainsi la géographie aura-t-elle, en quelque sorte, éclairé par avance ce que l'ethnologie va permettre à présent de vérifier et d'affirmer.

Et maintenant, quel est l'ordre que doit suivre l'enquête? C'est me demander de dessiner le tableau du questionnaire type. Il n'est guère aisé, dans le cadre si étroit d'une conférence, d'en tracer autre chose qu'un schéma.

Dans la mesure du possible, il vaudrait mieux ne pas bouleverser trop les divisions généralement adoptées par les derniers questionnaires rédigés par les congrès ethnologiques ou sociologiques, et ceux dont se sont inspirés, depuis une dizaine d'années, tant de volumes ou d'articles monographiques. Non pas — il s'en faut — qu'ils représentent un type définitif; ils se ressentent des tâtonnements inévitables du début, des préoccupations trop exclusivement inspirées par certains systèmes qui eurent leur heure de célébrité; ils ne se font encore aucune idée de ce que l'on entend par « religion » chez les non-civilisés, ils font la part trop grande à certaines sections, incroyablement petite à d'autres plus utiles. La forme matérielle du fait observé sert trop souvent de point de départ à la classification. Ainsi il est évident que le terme d'anthropophagie suppose que l'on mange de l'homme. Mais est-ce vraiment une raison suffisante pour classer cette rubrique dans la catégorie de l'alimentation, à côté des légumes ou des fruits? Il y a bien des sortes d'anthropophagie, dont plus de moitié sont

ritualistiques, et se rattachent à des croyances funéraires ou religieuses. Et est-ce que les masques des féticheurs — ce chapitre capital du rituel — devrait être placé au « costume » ? J'aurais cent exemples de ce genre tout prêts à citer. J'ai formulé depuis longtemps toutes ces critiques, avec preuves à l'appui. Plusieurs chefs de la nouvelle ethnologie, Sidney Hartland, Goblet d'Alviella, Schmidt, et surtout Van Overbergh, pour ne citer que ceux-là, ont bien voulu engager la discussion comme je l'avais fait, sans polémiques. Tout compte fait, ne touchons pas trop aux divisions adoptées. Telles quelles, elles ont servi à classer en un ordre, ayant somme toute une direction et une logique, des centaines de milliers de faits. Nous risquons, à faire table rase, de perdre la ressource de pouvoir compulser et raccorder rapidement à nos nouvelles enquêtes les observations recueillies dans les vingt dernières années. Ne dressons donc pas une sorte de barrière entre tous ces premiers essais d'inventaires et la documentation que recueilleront demain nos propres travaux. Je crois que les divisions générales actuellement employées, même les plus artificielles, peuvent être gardées, voire l'ordre intérieur des chapitres. Il suffira d'« ouvrir » et d'élargir certaines rubriques, d'y créer des sections et des subdivisions nouvelles, et surtout de multiplier sans compter ces « cross-references », aussi indispensables en ce genre de recherches que les fiches-renvois de toute bibliothèque qui se respecte.

L'individu d'abord. L'ethnologie l'examinera dans toutes ses particularités physiques ou somatologiques. Elle donnera sa structure physique, sa pathologie, son corps et les soins qu'il lui donne. Elle notera avec le plus grand détail les tatouages, les perruques, les peintures, marques, mutilations ou déformations volontaires du corps, si extraordinairement nombreuses chez tous les non-civilisés. Elle décrira les parures, les costumes, les ornements. Mais surtout, inlassablement, elle questionnera, puisque c'est un questionnaire, et que ce mot doit s'appliquer non pas, comme on l'a fait, à l'enquêteur, mais à ceux chez qui il procède à l'enquête. Qu'à chacun des faits constatés il y ait donc une explication fournie par l'indigène lui-même. Qu'il nous apprenne l'idée attachée à chacune de ces pratiques ou de ces particularités. C'est lui qui doit nous dire pourquoi il lime ses dents comme celles d'un crocodile, pourquoi il taille ses joues de zébrures, pourquoi il hérissé sa peau de sillons obtenus au prix quelque-

fois d'atroces souffrances, pourquoi il se peint le corps de *pembé* blanc, ou d'ocre rouge. Il doit nous révéler, si nous savons l'interroger, l'origine des figures de plantes, d'animaux ou de signes mystérieux qu'il inscrit sur sa chair en traits indélébiles. Il doit nous en dire la raison réelle ou légendaire. Il faut que nous sachions les prohibitions ou les obligations qui se rattachent à tout ce qui est modification consciente et voulue de son individu somatique, pour qu'un jour, le moment venu, nous ayons l'intelligence de son individu immatériel.

Puis ce sera l'étude de la vie individuelle, le chapitre si important de l'alimentation, des façons de se la procurer par la cueillette ou par la « récolte » pure et simple des âges primitifs, par la pêche, la chasse, l'élevage, ou enfin, chez les plus évolués, par l'agriculture. On verra ensuite notre homme deviser le plan de sa demeure nomade ou sédentaire, choisir ses matériaux, adapter les constructions au climat et aux exigences spéciales de sa vie familiale. Le mobilier, les outils, les engins nous conduiront à l'étude des métiers. Je demande pardon aux ethnologues qui m'écoutent de ce raccourci, si rudimentaire en vérité, qu'il néglige à tout moment les traits les plus essentiels. Ils savent toute l'immensité énumérative de ces listes des questionnaires ethnologiques, et comment il me serait impossible d'en lire ici le seul et simple intitulé des sections. Que l'on y songe : c'est toute la vie en toutes ses manifestations, et une monographie conçue sur ce type exige des années de travail.

Les résultats les valent. Voici déjà que de l'individu matériel, si j'ose dire, l'ethnologie va passer à des manifestations déjà plus originales de l'être humain. Elle va suivre notre homme en prenant, une à une, les particularités de sa vie. Avant même sa naissance, et dès la grossesse de sa mère, elle va noter tous les rites étranges, toutes les coutumes ou superstitions qui précèdent la délivrance. Puis ce sera l'accouchement, la dation du nom, les premiers soins donnés au nouveau-né, l'enfance, l'agrégation provisoire ou définitive du nouveau venu au groupe familial ou social; puis la puberté, tout ce qu'une certaine école appelle trop exclusivement les rites de passage des « classes d'âge », puis le mariage. . . en un mot toutes les phases de sa vie jusqu'au jour où il quittera cette terre. Et par delà la vie, après la mort, les funérailles, la tombe et son culte, l'enquête cherchera, *mais*

*sans jamais aborder aucune théorie d'ordre religieux, ce que les vivants imaginent pour les leurs au moment de la séparation ultime; ce qu'ils supposent se séparer alors du corps de chair, et comment ils le définissent, un ou multiple. Puis, et sans renvoyer la question au chapitre des cultes, l'enquête cherchera à vaincre les mutismes volontaires sur ces points mystérieux entre tous, dont les non-civilisés gardent jalousement le secret; elle voudra connaître où sont les séjours des morts : forêts ou volcans, grottes ou profondeurs du sol, marais inaccessibles ou îles lointaines, quelquefois même séjours aériens ou stellaires. Elle se fera décrire les routes de cet au delà, leurs épreuves, leurs passes, leurs dangers, les talismans qui y pourvoient, les mots magiques qui forcent la route, et comment enfin on vit chez les Morts. Ici-bas, elle décrira les tombes et les soins des vivants, les cultes funéraires, les liens qui subsistent avec les vivants, les rôles de bonté ou de malveillance de ceux qui ne sont plus, leurs intercessions en ce bas monde, leurs attributions bienfaisantes ou redoutables. Elle arrivera alors aux questions fondamentales, d'où est sorti un jour tout ce qui a constitué le culte funéraire. Par exemple, pour le calendrier, ce seront les époques où les morts et leurs chefs reviennent en ce monde. A cet égard certains peuples, comme les Beni-Marungu, avec leur *kumbo*, nous feront de véritables révélations, et l'on y trouvera de très étranges ressemblances avec les croyances les plus anciennes de l'Égypte. On en trouvera d'autres encore, cachées jalousement dans les *dembo*, les *n'kimba*, les *m'para* des sociétés d'initiations secrètes. Trouve-t-on encore que la rédaction nécessaire de ces milliers de documents soit besogne si terre à terre ou si fastidieuse?*

A présent, voici, comme suite logique, l'étude des groupes, en passant toujours du simple au plus complexe : la vie familiale, celle du groupe, qu'il soit clan, tribu, peuplade ou nation : voici les classes sociales : leurs relations, les chefs, leurs pouvoirs et leurs origines, les sacerdoces, depuis l'humble forme du féticheur jusqu'aux savantes complications des cultes du Dahomey, des Bavili ou des Yorouba. Voici les castes : les hommes qui détiennent les secrets des arts et métiers, et entre tous, ceux qui savent fondre et battre le métal. Et à côté des hiérarchies permanentes, les sociétés d'initiés et leurs rites mystérieux, les cérémonies des « camps d'initiations », les danses et les processions.

Déjà apparaissent les sujets de synthèse, les enquêtes aux éléments complexes, les récits légendaires ou traditionnels sur les origines des inventions, celle du feu, du métal ou des métiers techniques, l'histoire des institutions, celle des rites sociaux. Par d'adroites et prudentes questions, il s'agit maintenant de se faire ouvrir les trésors, jalousement gardés intacts par les dépositaires attirés de la tradition arabe : les mythes et les récits séculaires, les généalogies, les traditions des migrations et des grandes guerres. Et voilà que, dès ce moment, la simple comparaison, de fiche à fiche, de renseignement fragmentaire à autre fragment, révèle un premier regard des similitudes significatives, des précisions non équivoques, à travers toute l'immensité du mystère de l'Afrique. C'est l'Histoire qui s'élabore.

C'est à partir de ce point, en effet, que les questionnaires vont se hausser enfin à ce qui constitue la documentation des grands problèmes. Ils vont, par une dernière enquête de caractère préliminaire, dresser un catalogue de ce que sont les caractères sensitifs, moraux et intellectuels du groupe considéré en son ensemble, et y joindre l'état plus ou moins développé de ce que l'on me passera d'appeler ses arts et ses sciences, de ce qui peut ressembler à une tentative de notation écrite ou pictographique de la pensée, à des rudiments d'astronomie ou de géographie, à un art de la médecine.

L'ethnologie est désormais armée solidement pour les tâches difficiles, pour les résumés où les faits groupés prennent déjà des noms abstraits significatifs. Quelle est l'idée que se font ces hommes, au résumé, des forces qui les pressent de toutes parts et qui gouvernent leur monde sensible? Quelle est leur définition des invisibles qui pénètrent tous les moments de leur vie, ce qu'ils entendent sous les vocables, trop commodément imaginés par nous, de « fétiches » ou d'« Esprits »? Quels sont leurs noms, leurs rôles, leurs aspects, leurs dépendances, leurs hiérarchies, leurs habitats? Quels sont leurs rapports avec les hommes? Quelles définitions, si gauches, si hésitantes, si pénibles soient-elles, que ces humbles ont pu imaginer de la Vie et du mystère de ses origines? Car si profond que l'on s'enfonce dans les ténèbres des sociétés humaines au développement le plus rudimentaire, il n'en est pas une qui, à un moment donné, n'ait essayé de donner une réponse à ces inquiétudes qui font partie de l'essence



humaine. Ont-ils parfois été jusqu'à concevoir et modeler des figures qui, par quelque aspect, ont déjà physionomie de « dieux » voisins déjà de ceux élaborés à la longue par nos polythéismes classiques? Les troupes incohérentes se sont-elles déjà rangées en des ordres qui appellent et créent des mythologies, des cosmologies et des cosmogonies? Les publications déjà parues, si imparfaitement qu'elles aient traité ce sujet, ont au moins démontré, pour la seule portion étudiée de l'Afrique, une cinquantaine de systèmes religieux déjà assez élaborés pour prendre place à ce rang, tantôt à la Côte d'Ivoire, ou au Dahomey, chez les Bavili du Bénin, dans le Haut-Congo, aux abords du lac Léopold II, dans toute l'Afrique-Orientale, et surtout dans le domaine du Zouloulund, du Natal, de la Rhodésia, du Metchouanaland et du Bechuanaland. Il y a là des créations et des dieux créateurs, des interventions divines légendaires, des luttes contre les invisibles qui détiennent les secrets, en un mot une histoire divine.

Alors s'ouvre à nous le domaine des religions comparées : les annales des êtres puissants et supranaturels, leurs généalogies fabuleuses, leurs descendance humaine ou animale, les moyens imaginés par l'homme pour se les concilier, ou les rendre bons par intérêt, s'ils ne l'étaient par nature . . . , ou les armes inventées pour les combattre quand l'expérience les a révélés irréductiblement mauvais. Pour des raisons que comprendront tout de suite ceux qui se sont occupés de religions comparées en ethnologie, les chants, les danses, la musique, les fêtes aux embryons de drames mimétiques vont se placer ici, prouvant, une fois de plus, comme pour les débuts des arts ou pour l'origine des écritures, la part prépondérante de la magie-religion dans tous ces vastes sujets d'enquête. Puis les rituels, les sacrifices, les alliances des hommes et des dieux, les questions si obscures, si complexes, si disparates que le jargon de la science comprime et associe de force sous l'étiquette de totémisme. Ça et là, comme en une vision saisissante de ce que les civilisations d'autres terres ont imaginé, avant d'arriver à rédiger leurs grands systèmes sur le bon et le mauvais, on trouve chez ces hommes non-civilisés une sorte de concept de dualisme encore impuissant à prendre figure nette, une lutte des forces bonnes et mauvaises déjà classées en armées ennemies. Mais la lutte se passe encore sur cette terre uniquement, ou dans ses entrailles, dans la forêt ou dans la brousse, quelquefois un peu plus haut, dans les nuages des tornades et des orages

tropicaux. Quelque chose se devine, étrangement pareil à ce que furent, il y a tant de milliers d'années, les premiers dualismes naturistes des plus vieilles religions égyptiennes.

Domaine immense des religions, en des sociétés où tout est encore « religion », parce que tout est encore affaire entre l'homme et des forces inconnues. N'est-ce pas assez dire que, bien avant ce chapitre, il n'est guère de fait examiné où la « religion », entendue en ce sens, n'aura déjà été reconnue et étudiée? Il y a eu, pour toutes les sociétés humaines sans exception, un temps où traire une vache, tracer un sillon, brasser de la bière, fondre un métal ont été des actes « religieux »; ce temps est encore le présent en ces pays. La guerre, la chasse, la pêche, la fondation d'une demeure y sont des actes où les invisibles sont associés, conjurés, propitiés. C'est assurer que le cycle des faits religieux embrasse toute la vie; c'est prouver, par voie de conséquence réciproque, qu'il n'est plus possible aujourd'hui à l'ethnologie d'enregistrer purement et simplement tous ces actes ou tous ces faits sans y associer la recherche constante de cet élément surnaturel. Car lui seul en explique et en justifie à fond toutes les particularités matériellement visibles. C'est là-dessus que doit porter la réforme la plus radicale des questionnaires actuels. C'est avec cette idée constamment associée à nos préoccupations que doivent être rédigées les nouvelles enquêtes de demain.

On ne me demandera pas un effort impossible : celui d'embrasser en un quart d'heure la totalité des questions aux variétés infinies que supposent de pareilles recherches. Je sais trop bien par métier tout ce que force m'a été déjà d'omettre en ce tableau brossé à si grands coups. Je sais aussi qu'on me reprocherait cruellement de n'avoir pas au moins prononcé les noms, prestigieux en science sociologique ou en religions comparées, des « interdictions » des *tabous*, de la question de l'« exogamie totémique » et celle du « matriarcat ». Je n'ai point entendu les exclure, mais les placer en fin de liste. Et voilà que j'allais les oublier.

J'estimerai cependant avoir atteint ce que je me proposais, si de ce tableau si malhabile d'un questionnaire-type, j'ai du moins fait naître chez ceux qui m'entendent une conviction : à quel point ces études si minutieuses, si pleines d'infiniment petits à première vue, d'appareil presque si rébarbatif, ces recherches si étroitement ajustées à des intitulés semblables

à des lits de Procuste, sont en fait, et dès le début, pleins d'enseignements vivants et captivants, et combien leur puissant intérêt est accessible à tous. Combien aimerais-je savoir montrer à quel point, dans les sections en apparence les plus étroites, aux sujets les plus terre à terre de la vie matérielle, il n'est pas de renseignements, si objectivement descriptifs soient-ils, dont le groupement ne fasse jaillir à tout instant les rapprochements les plus curieux et les vues générales les plus suggestives. Et pour quiconque en particulier possède par surcroît quelques notions sur la vieille Égypte, ces comparaisons déjà si fécondes se doublent d'un nouvel intérêt, quand on a la surprise de retrouver, si nombreuses déjà, et chaque jour plus nombreuses encore, toutes ces similitudes qui tantôt expliquent l'Égypte d'autrefois par l'Afrique non-civilisée d'aujourd'hui, et tantôt éclairent le monde africain de nos jours à la lumière de l'Égypte du passé.

Les bas-reliefs de Saqqarah, de Beni Hassan, de Deir-el-Gebrawi ou des tombes thébaines, les voici qui vivent encore en êtres de chair et d'os en mille points du Haut-Nil, du Zambèze, du Niger ou du Congo : les pêcheurs aux nasses savantes et aux traînasses immenses s'aventurent toujours sur leurs esquifs de roseaux; les artisans des vanneries, des poteries, des sparteries et de la boissellerie manient, avec des tours de métier identiques, des instruments millénairement semblables. Les thèmes décoratifs s'expliquent mieux, à les voir encore travailler, que nous retrouvons dans les nécropoles protohistoriques de la vallée du Nil. Le brasseur prépare la bière blanche à la mode de la vieille Égypte; ses gestes et son matériel sont ceux des poupées de bois des *mastabas* et des hypogées de la vallée du Nil. Voici qu'à partir d'Assouân, les femmes écrasent le grain avec la pierre à molettes que manient les « pétrisseuses » des mobiliers funéraires, ou leurs pareilles de la Nigeria ou du Haut-Sénégal. Plus haut, sur la route du Haut-Nil, voici les « chevets de sommeil » en forme de croissant que nous voyons dans les vitrines du Musée au Caire; ceux-là même que vous avez en ce moment sous les yeux, en ces vitrines des collections de la Société de Géographie, ils viennent du Soudan, du Congo, de l'Afrique entière. Voici des filets de chasse équatoriale, d'immenses filets barrant des vallées entières, d'énormes coins de brousse ou de forêt. Rappelez-vous, en vos voyages de Haute-Égypte, comment les princes de la vieille Égypte

tendaient sur les confins du désert ces interminables enceintes de filets où ils acculaient le gibier. Cela est encore décrit tout au long dans les tombes de Beni-Hassan, d'El Bersheh, de Gournah, de maint cimetière féodal de jadis. Il y a deux ans, à dix jours de route d'ici, j'ai revu de mes yeux, physiquement vivantes, les scènes du vieux Nil décrites sur les registres des tombes égyptiennes : les canots faits de jonc et les fourrés de roseaux parsemés de lotus, le crocodile tapi le long des berges, l'hippopotame dont le museau émerge à la surface des eaux. Thot l'Ibis se promenait sur la berge. Une sente où passèrent des femmes . . . elles portaient leurs enfants en bandoulière, dans le dos, ainsi que faisaient jadis leurs sœurs de la plaine thébaine. Une cange à cabine de roseaux et à poupe surélevée descendit le Nil. C'était, à le jurer, celle des seigneurs de l'Empire Memphite. Et le soir, au village soudanais, j'ai revu les artisans des Princes de Beni-Hassan et leurs métiers, leurs allume-feu, leurs soufflets, leurs archets, leurs outils, qu'ils semblaient avoir dérobé à quelque vitrine du Musée du Caire. Plus loin, plus haut encore, où nous n'eûmes pas le temps de remonter, nous savions par nos compagnons de route qu'il y avait des hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers semblables à ceux que portent si fièrement, au Musée égyptien, les bataillons de la garde mortuaire de Masahiti, prince de Syout en son vivant, les poupées de bois que là-bas, sur la route de la montagne funèbre, on vit défiler, voici tantôt six mille ans, avec le cercueil de leur maître. Pures ressemblances matérielles entre Soudan d'aujourd'hui et Égypte d'autrefois ? Ou indices de liens plus intimes, et non plus bornés aux objets mêmes ? Pénétrations égyptiennes d'autrefois, ou survivances d'origines communes de civilisations jadis identiques ? La réponse pour moi n'est plus douteuse. Attendons, cependant, avant de la donner, que l'étude des techniques comparées ait permis de présenter d'autres preuves formelles, et surtout que la reconstitution des médecines, des rituels et des cultes soit complétée. Liens de dépendance préhistorique ou conditions de milieu identique, aboutissant aux mêmes produits matériels ou moraux de l'activité humaine : quelle que soit la solution particulière en ce qui a trait aux civilisations de la vallée du Nil, l'intérêt général de l'histoire comparée des civilisations l'emporte de beaucoup sur le problème relativement plus étroit des origines de l'Égypte. Rien n'égallera en grandeur les tableaux où apparaîtront les stades

successifs des sociétés africaines, ces conquêtes graduelles de l'homme, où les moins avantagés dans la lutte en sont encore aux premières étapes.

Je voudrais quelque grand peintre, à qui l'ethnologie aurait confié ses documents et que quelque feu sacré animerait. En nobles fresques semblables aux compositions qu'imagina un Cormont, il nous ferait revivre les débuts de l'Afrique noire, l'âge de la cueillette des fruits sauvages, du miel, de la préhension des animaux immobiles, des coquillages lacustres ou de la récolte des insectes. Puis ce serait l'élaboration des premiers instruments de capture par les habitants de la forêt ou des cours d'eau; la lutte contre les êtres subtils ou terribles, les premières inventions, les premiers assemblages constructifs. A la dernière Exposition Coloniale française, je me rappelle avoir vu, en une maison construite comme celles de l'Afrique-Occidentale, des colonnes faites de roseaux coupés, mastiquées de limon, liées à leur partie supérieure par une corde aux extrémités retombantes, et décorées au sommet de fleurs d'eau. J'avais sous les yeux la colonne même des temples égyptiens, celle que nous appelons « lotiforme » : voilà ce qu'elle fut ici-même, avant que l'on sût l'art de tailler la pierre. La voilà telle que la dessinent exactement les vignettes des vieux papyrus. Et dans nos mobiliers funéraires de la vieille Égypte, voilà les colonnettes semblables des édicules des barques sacrées; voilà, en jouets funèbres, les petites maisons à portiques ou à terrasses, où se dressent les colonnes dont on se sert encore sur les rives du Niger.

Puis ce serait l'âge de la paille et du roseau tressés, les mobiliers de vannerie, les mille objets qui forment l'appareil de la moitié du monde noir, du Kordofan à l'estuaire du Congo, et dont l'Égypte civilisée garda pieusement les thèmes et les formes, en ses séries archéologiques d'albâtre et de schiste des premières dynasties. Ce serait l'art de l'ivoire et de l'os, du cristal de roche et des pierres translucides, identique d'une extrémité à l'autre du continent. On verrait ensuite apparaître la poterie, la période du néolithique, où s'attardent encore tant de peuples de notre Afrique. Et dans leurs procédés matériels, dans leurs formes, dans leurs ornements, l'ethnologie est déjà à même de reconstituer la série des tentatives premières, ainsi que les origines des éléments devenus décoratifs. Elle fait mieux : elle explique à l'archéologie préhistorique de nos civilisations

classiques comment nos pères ont travaillé pour nous léguer les séries de nos musées. Je n'en veux pour exemple certain que le magistral ouvrage, consacré par le Musée Belge du Congo à la poterie; et qu'il me soit permis d'invoquer la haute autorité de M. E. Pottier, conservateur au Musée du Louvre, pour dire tout ce que l'archéologie grecque a tiré d'utile de cet ouvrage. J'ai quelquefois peine à m'imaginer que tant d'égyptologues s'aventurent aujourd'hui à parler de la primitive poterie de l'Égypte sans même consulter un livre aussi indispensable.

Dans la série des fresques que j'imagine ainsi, je vois celles des inventions des métaux. Que de choses nous révélera, d'ici peu, demain peut-être, l'ethnographie africaine sur cette question capitale! Il suffit dès aujourd'hui de réunir les documents déjà recueillis; leur nombre est assez imposant pour permettre d'ouvrir le débat d'une façon scientifique. S'il est en effet un problème d'importance dans l'histoire de l'humanité, c'est bien celui-là. La naissance de l'industrie du fer en Afrique est un des chapitres que je voudrais voir traiter parmi les premiers. Il m'a été donné, par heureuse fortune, d'entendre l'opinion d'un de ceux dont le nom fait autorité. S'il ressortait quelque chose de bien certain de ce que j'ai appris de lui, c'est l'extrême antiquité indubitable de l'art de travailler le fer en Afrique, la certitude qu'il n'avait pas été emprunté à l'Asie, et la reconstitution extrêmement vraisemblable du *processus* par lequel l'homme l'avait découvert en ce continent. Je n'oserais parler en profane des détails techniques; un géologue seul est qualifié pour disserter sur le fer météorite, le fer superficiel si abondant en certaines régions, sur les masses spongieuses à teneur de fer si élevée, qu'elles constituent presque un bloc métallique, sur le premier traitement de ces masses par l'industrie humaine. Encore moins examinerai-je les hypothèses hardies, basées sur les incendies de la brousse par le feu du ciel, premier artisan de masses ferrugineuses que l'homme aurait ensuite utilisées par des procédés de plus en plus assurés. Je sens trop bien combien je m'aventure sur un terrain qui n'est plus le mien. Je suis mieux à ma place quand je me tiens sur le domaine de l'ethnographie pure. Je me borne donc à rappeler ce que l'on a constaté en ces dernières années sur l'antiquité du travail du cuivre au Bénin; j'inviterai mes auditeurs à comparer ces découvertes à celles que l'américanisme a faites dans le nouveau monde, en ce qui a trait aux premières découvertes et au premier

travail des masses de cuivre superficiel. Le fer a-t-il été découvert pour la première fois en Afrique, ou l'a-t-il été simultanément, comme je le penserais plutôt, en bien des points à la fois par les divers hommes? Le plus certain est que l'Asie ne peut plus revendiquer le privilège exclusif de son invention. Après avoir médité ce que lui révèlent ainsi les recherches des spécialités, l'historien des civilisations interroge à leur tour les feuillets épars de l'ethnologie africaine. Il écoute ce que racontent les légendes du Pays Noir et ce qu'elles disent de l'invention légendaire du *métal du ciel*; il observe le caractère sacré des artisans du fer, il recueille toutes ces magies qui rattachent le métal aux interventions divines, qui font de sa fusion ou de son battage une sorte d'acte redoutable et sacré; il le note un peu partout tenu pour d'origine céleste; il pense à tant de peuples qui, de par le monde, ont cru les mêmes choses sur le fer du firmament et sur les fragments qui sont venus tomber à la surface de notre terre. Et comme une réplique, au Temple d'Edfou apparaissent les prêtres mystérieux qui se disaient les Forgerons d'Horus. Quel parti ne tirera-t-on un jour en égyptologie d'une étude synthétique du fer chez les peuples d'Afrique? Des chapitres entiers du *Livre des Morts* et des formules des Pyramides, ou mille allusions des textes sacrés en dégageront ce jour-là toute leur signification. Un peu encore des religions égyptiennes aura été ainsi expliqué par l'ethnologie de l'Afrique.

Maintenant, d'autres fresques sont apparaître les danses sacrées, les premiers sacrifices et les premiers cultes organisés. Voici les premiers instruments de musique. Combien de peuples ont tenu leur invention pour divine! Les légendes du Pays Noir sont de pauvres choses au regard des histoires délicieuses de la tradition méditerranéenne. J'aime pourtant ces récits si gauchement tournés; ils procèdent du même sentiment, qu'ils ont été trop malhabiles à savoir exprimer. Et ces harpes rudimentaires, ces luths grossiers et ces instruments faits de matériaux encore si frustement ajustés, j'en retrouve la série entière dans les musées égyptiens ou dans les peintures des tombes thébaines. Jamais peut-être plus que là ne s'affirma le patrimoine commun. Puis voici les appareils des féticheurs; leurs bonnets de jone, leurs dépouilles d'animaux, leurs talismans, leurs bracelets ou leurs colliers, les sabres de bois durcis au feu, les fétiches aux amalgames bizarres, les poupées divines, si étrangement barbares : un billot de bois



où grimace une informe de tête humaine à cornes de gazelle, des animaux grossièrement imités ou faits d'une peau réelle bourrée de paille. Puis ce sont les premiers costumes des chefs ou des dignitaires, primitives incarnations matérielles des forces divines, les perruques aux combinaisons savantes, les amulettes, les insignes des pouvoirs délégués par les Ancêtres ou les Esprits, les armes sauvages, le casse-tête, le fléau à lanières, le fer à lancer, ce qui fut l'équivalent de nos sceptres et de nos attributs de la souveraineté. Je les connaissais de longue date. Devenus traditionnels, transposés en métaux précieux, en pompeux ornements d'apparat, héraldisés et ennoblis par la civilisation matérielle, tout cela a resplendi jadis à la cour ou dans les temples d'un Ramsès. Tout cela s'aligne encore, en compositions magnifiques, dans les bas-reliefs d'un Abydos ou d'un Médinet-Habou . . . . .

## VI

Mais nous voilà bien loin, par ma faute, des austères problèmes du questionnaire ethnologique.

J'ai essayé tout à l'heure d'en analyser l'économie générale, la marche progressive allant du simple au composé, et j'ai tenté de donner idée, en passant, de tout ce qu'il comportait de problèmes ou de vérifications de toute espèce. On se demandera si un tel plan d'enquête n'est pas trop vaste, et si sa rédaction préalable n'est pas trop difficile. On peut se demander aussi, plus objectivement, si la méthode peut bien donner tous les résultats dont j'ai tracé peut-être un portrait trop brillant. Je me crois fondé à assurer que déjà, dans la pratique, il y a eu, dans ces dernières années, une fraction du domaine scientifique de l'Afrique où l'ethnologie s'est inspirée de méthodes déjà pratiquement basées sur celle dont je viens d'esquisser les traits principaux, et que les résultats ont immédiatement dépassé tout ce qu'il était permis d'espérer. Le rendement scientifique y a été au même instant décuplé, et le progrès accompli en dix ans a été l'équivalent de celui réalisé avant lui durant un demi-siècle.

Que ceci me soit donc l'occasion de rendre un hommage ému à la magnifique contribution de la Belgique aux sciences africaines et en particulier

à l'ethnologie. Cet hommage, Monseigneur et Excellences, tirera de votre présence la valeur que ne pouvait lui donner la trop insuffisante autorité de celui qui a pris aujourd'hui la parole devant Vous.

Et je voudrais que l'on ne crût pas que j'ai voulu emprunter à la douleur des heures présentes l'occasion de quelque procédé de facile actualité. En toute occasion, et en l'absence des tragiques horreurs qui ont dévasté le sol belge, il m'aurait été un devoir de reconnaissance et de probité scientifique de dire bien haut tout ce que la science doit à l'œuvre de nos amis de Belgique, tout ce que j'ai envers eux de dette de gratitude personnelle pour ce qu'ils m'ont appris et pour l'accueil que j'ai trouvé chez eux. Si la part de l'actualité existe en quelque chose de ce que je voudrais vous dire, c'est dans le contraste affreux de ce qu'avait édifié l'œuvre belge de paix, de progrès, de civilisation du monde africain, et l'œuvre sauvage de dévastation, de ruines irrémédiables de ceux qui n'ont pas reculé devant le forfait de Louvain.

Qu'il me soit permis de dire, si mal que je sache le faire, le magnifique exemple proposé par la Belgique à tous ceux qu'intéressent les problèmes de l'ethnologie africaine. Non seulement son œuvre peut être donnée comme le modèle de ce qui saurait se faire en ce genre, mais l'on ne dira jamais assez qu'elle a plus fait à elle seule, pour la connaissance et l'exploration méthodique de cette ethnologie, que tout ce qu'avait pu produire, dans les vingt dernières années, le reste des organisations scientifiques de l'Europe. Jamais non plus on ne citera avec trop d'éloges les séries de ses publications relatives au Congo et aux régions limitrophes : les magnifiques volumes publiés sous les auspices du Musée de Tervueren, luxueux et complets recueils de documents, où les renseignements sont commentés par une illustration d'une largeur véritablement exceptionnelle; cette *Revue Congolaise*, excellente de précisions rapides et de bibliographies exhaustives, publiée par les soins d'un groupe qui réunit les plus éminents représentants en Belgique de l'ethnologie africaine; la collection des *Monographies ethnographiques*, véritable monument encyclopédique des choses du continent noir, et où la minutie comme l'ordre invariable des documents comparatifs constituent un véritable type du document « scientifique », celui auquel il conviendra, pour l'avenir, d'adapter le plan général de toutes les enquêtes à venir; enfin, dans la catégorie des « Questionnaires », et

auprès de celui de Halkin, gardons-nous d'omettre ceux que le Gouvernement belge fit imprimer à l'usage des fonctionnaires, missionnaires et colons du Congo. On y a résumé, en ordre clair et pratique, les plus récentes méthodes d'investigation de l'ethnologie. Aucune puissance coloniale n'a rien fait publier de semblable pour l'étude de ses territoires africains. Je garde précieusement l'exemplaire, tout couvert d'annotations, qui me fut remis là-bas, à un de mes voyages à Tervueren, cette métropole des études coloniales. Mon seul regret est que le Gouvernement belge n'ait jamais donné plus de publicité à une brochure qui ne se vend pas. Elle lui fait assez honneur et témoigne assez de son activité scientifique pour mériter d'être plus largement répandue. Et pour le reste de l'immense production belge en matière d'ethnologie de l'Afrique, je ne puis aujourd'hui que renvoyer à la substantielle brochure qui en résume la bibliographie, et dont le seul défaut est qu'ayant déjà quelques années de date, elle ne peut donner l'admirable floraison scientifique des trois années qui précédèrent la Guerre. C'est l'étude publiée par mon éminent collègue le professeur de Jonghe sous le titre : *L'activité scientifique de la Belgique au Congo*.

Mais à côté de l'œuvre livresque et de tous les efforts qu'elle reflète sur le terrain ou dans les laboratoires de l'ethnologie, puis-je vraiment, même en cet inventaire si sommaire, ne rien dire de tous les enseignements universitaires belges qui, de tous côtés, étaient consacrés à l'enseignement colonial ou plus directement à celui de l'ethnologie, à ces études de linguistique africaine, à ces chaires des langues bantoues, comme celle de Louvain, par exemple, où le P. Sacleux donnait son magistral enseignement? Enfin, et quand je n'en devrais dire que le plus indispensable, je voudrais saluer dans la création de l'incomparable Musée du Congo, aux portes de Bruxelles, l'apparition du premier musée ethnographique digne de ce nom. Aucun pays, et loin de là, ne possède même les plans d'un semblable édifice. Collections complètes et méthodiquement réparties, ateliers de restaurations et de services d'échanges scientifiques, appareils de références au courant des dernières méthodes bibliographiques, salles de fichiers et de vitrines documentaires en séquences ou en séries; installations de reproductions photomécaniques. . . . Comment pourrais-je décrire sans le secours de projections ce Palais de l'Afrique Noire? C'est là, et là seulement, je crois, que le visiteur peut se rendre compte de tout ce

que la science a su déjà acquérir dans les derniers trente ans pour entreprendre la reconnaissance définitive de l'Afrique; là seulement que l'on sent combien les résultats des recherches de demain sont pleins des plus belles et des plus certaines promesses. J'ai travaillé de mon mieux en bien des musées ethnographiques. Jamais comme à Tervueren je n'ai senti à ce point tout ce qu'il y avait de passionnant dans ces recherches devenues soudainement comme groupées en une synthèse vivante. Et je ne puis, en ce moment, en parler sans un sentiment d'angoisse, me demandant ce qu'il a pu advenir de tous ces incomparables instruments de travail, des trésors de ces collections inestimables. Il y a là le fruit d'un quart de siècle d'efforts méthodiques et inlassables, le résultat merveilleux de la volonté Royale qui sut deviner toute la valeur de l'immense domaine africain, et sut aussi vouloir obstinément en assurer le bénéfice à Son pays. Mais ne cédon pas à l'étreinte de notre inquiétude. Demain, après les justes réparations, nous reverrons le Palais du Congo belge restauré en toute sa splendeur, plus grand et plus complet encore, comme sera aussi plus grand et plus complet l'Empire colonial dont il est le résumé et le symbole.

Voilà terminé ce trop long plaidoyer. J'ai conscience de tout ce qu'il présente de touffu et en même temps de lacunes. Je me résignerai volontiers à en subir le blâme, si j'ai pu réussir à l'essentiel après tout : communiquer à ceux qui m'entendent la conviction de l'intérêt de ces problèmes et de l'urgence à en aborder la recherche.

En cette tâche magnifique, aux résultats aussi tangibles à l'avance, l'Égypte peut réclamer une place d'honneur, et la Société Sultanieh de Géographie du Caire saura remplir, dans la découverte de l'histoire des hommes d'Afrique, le même rôle éminent qu'elle tint aux temps des grandes découvertes de la géographie. Notre belle Égypte revendique à bon droit l'honneur d'être au premier rang.

Seule entre toutes les civilisations de ce grand continent, l'Égypte ancienne a gardé les témoignages écrits de son passé le plus lointain. Par une chaîne continue, ils remontent jusqu'au point où ils atteignent la préhistoire. Seule l'Égypte est parvenue, dès ce temps-là, à la notation écrite de sa pensée, et elle a pu nous la léguer, quasi intacte, par milliers et milliers de documents répartis sur des dizaines de siècles. Seule encore

elle nous a permis de reconstituer presque le total de sa vie ethnographique en ces époques lointaines, par des séries, pour ainsi dire indéfinies, de peintures, de bas-reliefs, d'armes, de meubles, d'ustensiles, bref de tous les objets que manie la vie d'un grand peuple. Il n'y a qu'ici où il soit permis de se représenter, en toute certitude, ce qu'était une grande civilisation africaine il y a plusieurs milliers d'années. Dans la seule vallée du Nil on peut, par des rapprochements matériels, étayés sur l'appareil documentaire le plus complet et le plus riche, discerner les traits communs, les ressemblances caractéristiques que l'ethnologie recueille à tout instant, mais éparses à travers toute l'immensité de l'Afrique. L'Égypte devient, à tout instant, comme la mesure commune à laquelle nous pourrions soumettre ce que l'ethnologie est obligée de disperser par séries incomplètes en ses monographies. C'est là que l'archéologie et la mythologie de l'ancienne Égypte auront une valeur incomparable. Comment tirer entier parti, sans elle, de toutes ces particularités notées une par une, en tout ce qui fait la vie matérielle, sociale, morale ou religieuse des peuples africains? L'Égypte ancienne sera, pour ainsi dire, l'étalon auquel nous comparerons et nous ramènerons, chaque fois que ce sera possible, les renseignements, les faits, les représentations, les coutumes ou les objets récoltés par nos enquêtes. On verra alors tout ce que la vieille Égypte peut donner pour l'intelligence du monde africain.

Ce que saurait fournir, à l'inverse, la connaissance de l'Afrique vivante à la science de l'Égypte morte est si évident qu'il serait à peine besoin de l'indiquer d'un simple mot, si nous ne nous heurtions trop souvent, de ce côté, à des indifférences ou à des partis pris difficiles à s'expliquer. Voilà qui pourrait faire illusion, et laisser supposer que deux sciences à ce point complémentaires l'une de l'autre ont pu jusqu'ici s'ignorer à peu près totalement. Rappelons bien que dès les premières heures de l'ethnologie moderne, les plus grands maîtres de l'égyptologie ont marqué l'intérêt qu'ils attachaient aux documents comparatifs que leur apportaient les explorateurs à leur retour des terres inconnues. Vos procès-verbaux sont là pour dire ce qu'en pensait le grand Mariette. Et n'oublions pas que dès 1880, à un moment où l'ethnologie moderne était encore à fonder, Maspero esquissait des rapprochements entre les castes des forgerons de l'Afrique noire et l'origine des mystérieux prêtres « Forgerons d'Horus » du Temple d'Edfou.

Depuis, à combien de reprises, en ses conférences, ou dans les pages de vingt articles et plus, ou même en sa grande *Histoire des Peuples d'Orient*, n'a-t-il pas laissé entendre ses sympathies pour ces recherches africaines, et tout ce qu'il estimait légitime d'en entendre? Si, voici déjà bien des années, je me suis risqué à m'engager dans cette voie, ce n'est certes pas d'autres que de lui que j'ai reçu des encouragements. C'est par ce qu'il a su donner d'approbations ou d'encouragements au plan d'études que je suis venu un jour lui soumettre que j'ai pu faire peu de cas, aux heures difficiles des premières tentatives, de ces scepticismes dédaigneux ou de ces dénigrements doucereux, qui accueillent trop généralement, chez nous, les efforts de renouvellement ou de vivification de nos études.

Il serait injuste de ne pas signaler les tentatives de rapprochements qu'esquissa Lefébure. Si, malgré ses connaissances si étendues en folklore et en ethnographie, il ne put en dégager ce qu'on était en droit d'attendre de lui, la faute en fut moins à sa méthode qu'à l'insuffisance des documents dont il disposait. De même, si Maspero n'a pas voulu, du poids de toute sa décisive autorité, énoncer en termes formels tout ce qu'il a laissé entendre à demi-mot de ses préférences pour les origines africaines de la civilisation égyptienne, c'est, rappelons-le bien, que l'ethnologie de l'Afrique, il y a une vingtaine d'années — (je me réfère au temps où parut sa grande *Histoire*) — ne lui permettait pas de s'appuyer sur la documentation précise indispensable aux travaux de haute science. Puis ce fut, dans les années qui suivirent, le trop absorbant travail de la Direction des Antiquités égyptiennes, et tout ce que l'égyptologie proprement dite réclamait de son labeur ininterrompu. La tâche put l'empêcher de formuler, condensée de façon doctrinale, son opinion définitive sur l'importance des études africaines. Maspero ne cessa néanmoins de l'exprimer à toute occasion utile, et aussi clairement dite que possible. Rien n'est plus aisé que de la retrouver, dispersée dans l'immense série d'écrits si variés, où ne se dépensait qu'une partie de sa prodigieuse activité : pages de la *Revue Critique*, du *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, des *Débats*, de l'*Histoire de l'Art*, etc.

Ce n'était parfois qu'un mot jeté en passant. Mais ce mot signé Maspero a l'autorité de tout un livre.

Les progrès constants de la bibliographie ont fait leur œuvre en ces

dernières années. Aujourd'hui la cause est entendue. Elle est gagnée auprès de ceux qui sont les chefs incontestés des études égyptologiques.

Quel bel exemple donne à tous Édouard Naville! Après quarante années et plus de découvertes et de travaux dont il serait inconvenant de vouloir même tenter de qualifier ici la valeur, nous le voyons étudier avec ferveur les mœurs et les coutumes des peuples de l'Afrique noire. Il ne se contente pas d'encourager ces recherches, soit dans des lettres que je garde précieusement, soit en de longs articles qui font autorité; il n'a pas seulement su discerner tout ce que l'égyptologie de demain attend de l'ethnologie africaine. Il a voulu étudier directement, et pour lui-même, quelques-uns de ces peuples du monde noir. Ce qu'il a publié à cette occasion, avec sa maîtrise coutumière, est bien fait pour faire réfléchir les timides et les attardés.

En Angleterre, Budge ne s'est plus contenté de ces articles ou de ces séries de rapprochements, trop rapidement signalés en passant, où il avait mis en lumière tout ce que l'ethnologie africaine et l'égyptologie pouvaient apprendre l'une de l'autre. Son volumineux ouvrage sur le Soudan égyptien, tout rempli de faits et de comparaisons, a été depuis largement dépassé par son inlassable activité. Pour la première fois dans l'histoire égyptologique nous avons vu deux gros volumes associer si étroitement l'étude des religions de l'Égypte à celle des croyances du Congo, du Haut-Nil et de l'Ouganda que je ne saurais plus dire si son *Osiris and the Egyptian Resurrection* est un ouvrage d'égyptologie ou d'ethnologie du Continent noir. Voilà un livre décisif, qui marquera une date dans l'histoire des études égyptiennes comme dans celle des choses de l'Afrique.

Flinders Petrie n'a pas encore eu le loisir de donner d'affilée quelque traité doctrinal construit sur ces données, c'est que son travail intense de fouilles, d'exploration et de publications techniques lui prend, année par année, le meilleur de son temps. Mais tout ce qu'il a écrit à mille occasions démontre à l'évidence toute l'importance qu'il attache en égyptologie à la connaissance du continent noir. Tout ce qu'il en cite en chaque occurrence, à propos de zoolâtrie, de mythes, de divinités, de cultes, (les fêtes du *Sad* égyptien par exemple), ou de civilisation matérielle, prouve assez que s'il n'a pas eu encore le loisir de participer directement aux recherches, il en suit au jour le jour les résultats et sait les adapter aussitôt à la connaissance de l'Égypte. Que l'on consulte les revues britanniques récemment



fondées et consacrées à l'égyptologie. Le mouvement s'y accentue visiblement; la guerre l'a nécessairement ralenti, comme tout le reste de nos travaux. Mais nombre d'articles parus en ces trois années dans l'*Ancient Egypt* ou dans le *Journal of Egyptian Archaeology* marquent un très sensible développement du souci de procéder à des recherches comparatives entre Égypte ancienne et Afrique ethnologique. Des titres comme *Egypt in Africa* sont à eux seuls comme des manifestes, et le texte même révèle des préoccupations nouvelles, du plus heureux augure pour l'avenir des recherches communes. Et n'est-ce pas enfin un indice significatif que dans le programme de la future École d'Études orientales, rattachée à l'Université de Londres, une place ait été réservée « aux langues, religions et civilisations de l'Afrique <sup>(1)</sup> » ?

On peut donc être assuré qu'il se trouvera, parmi les maîtres actuels de l'égyptologie, des concours précieux, des collaborations de la plus haute valeur. Si cette aide ne compte à ses débuts que des adhésions numériquement peu nombreuses, les noms que j'ai cités suffiront à nous consoler des abstentions.

Combien de fois n'ai-je pas édifié en rêve le Musée d'Ethnographie du Caire! Les rêves suppriment toutes les difficultés matérielles, et les millions n'y coûtent rien. En cet imaginaire Palais de l'Afrique, les salles et leurs collections y sont comprises sur le modèle du Palais du Congo de Tervueren, avec le même luxe, les mêmes plans clairs et harmonieux. Pourtant quelque chose de nouveau s'y est ajouté, quelque chose de si vivant en sa force démonstrative qu'il est à lui seul une haute leçon, un enseignement qui se passe de tout commentaire par la parole : l'Égypte ancienne est là.

Elle s'y répartit vitrine par vitrine, avec son mobilier, ses arts et métiers, ses engins de pêche, de chasse, d'agriculture, les milliers d'objets de sa vie quotidienne, de ses cultes et de sa vie royale ou féodale. A côté de chaque objet du Soudan d'aujourd'hui, des peuples du Congo, du

---

<sup>(1)</sup> La *School of Oriental Studies* de Londres a été inaugurée le 23 février 1917, et à la cérémonie d'ouverture, Miss A. Werner, professeur, y a donné lecture d'une note sur les langues de la Rhodésie méridionale.

Zambèze, du Niger, du Sénégal, de l'Oubangui, prennent place ceux que les tombes de la vallée du Nil nous ont conservés. Là où l'objet matériel nous fait défaut encore, les copies des fresques et des bas-reliefs nous en donnent la figure exacte. A côté des masques et des costumes des cérémonies religieuses, de l'appareil des sacerdoces africains, les séries égyptiennes nous présentent ceux des temps pharaoniques. Là où, comme à Tervueren, des reconstitutions en personnages ou en photographies nous font assister à la pêche, à la chasse, à la fonte du métal, à la culture, aux fêtes, aux deuils, à l'ensemble en un mot de la vie bruisante d'un peuple, je vois, placées en regard, les reproductions des monuments où l'Égypte de jadis tressaille encore son existence. Et plus loin, dans les salles réservées aux études austères des spécialistes, les répertoires et les reproductions photographiques des vieux documents opposent, aux fiches de l'ethnologie, une colonne d'un papyrus médical, funéraire, judiciaire ou théologique, un chapitre d'un *Livre des Morts*, un texte d'une Pyramide ou d'un hypogée, un fragment de paroi de temple. De grands inventaires méthodiquement classés les ont répartis, section à section, dans les logements des salles correspondant à chacune des divisions du grand questionnaire...

Simple chimère ou vision trop idéale, au regard de ce qu'il nous serait possible de réaliser? Je sais trop bien quel effort d'années et d'argent représenterait le Palais de l'Ethnologie africaine. Et le moment n'est certes pas à deviser de pareils édifices pour la Science. Mais faut-il conclure de là qu'il vaut mieux s'en remettre à l'espoir de temps meilleurs, et ne rien faire du tout? Cherchons bien plutôt à réduire à des proportions très modestes, susceptibles de réalisations immédiates, quitte à améliorer et perfectionner sans cesse par la suite. Exécutons ce que nous permettent, dès aujourd'hui, nos ressources et nos énergies mises en commun. En ce qui a trait aux collections africaines, nulle part mieux qu'ici il ne serait facile d'avoir rapidement, par le Soudan, quelques milliers d'objets qui rendraient aux collections, un peu désuètes, de notre inventaire actuel, tout un renouveau d'intérêt scientifique. Une commission diligente peut arrêter le programme des *desiderata*, régler le moyen de les obtenir, adresser les demandes à des correspondants judicieusement choisis au Soudan. En deux ans, ce musée aura déjà pris figure.

Oserai-je parler de ces antiquités égyptiennes que je voudrais tant y voir en bonne place? Je crains d'éveiller d'injustes appréhensions. Et cependant la plupart des objets dont nous aurions le plus grand besoin se trouvent précisément n'avoir pas une très grande valeur archéologique en égyptologie. Ce ne sont, par définition, ni les monuments écrits ni ceux qui sont les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art égyptien. Des outils, des pièces de costume, des engins, des meubles, des objets usuels, voilà le plus pressé. Les musées d'antiquité du territoire égyptien n'en ont-ils pas, dans les doubles ou dans les magasins, qui pourraient être prêtés sans amoindrir en rien le trésor de leurs collections? Ne pourrait-on désormais en réserver, dans les fouilles à venir, quelques-uns qui seraient tirés des séries à nombreux exemplaires? De simples reproductions des pièces dont la valeur vient surtout de leur rareté de fait seraient chose vraiment aisée à réaliser avec assez peu de frais. Des photographies et des croquis de bas-reliefs ou de fresques donneraient, sans beaucoup plus de peine ou de dépense, le plus indispensable de ce qui est nécessaire pour établir le document comparatif. Je soumets respectueusement cette idée, pour ce qu'elle vaut, à ceux dont la volonté peut en assurer l'exécution.

Mais l'Égypte a encore une autre raison de réclamer sa part et son rang dans les travaux de l'ethnologie africaine. Elle occupe une situation géographique exceptionnellement privilégiée. C'est cette situation qui a fait d'elle jadis le chemin tout indiqué de tant de mémorables explorations. C'est pour les mêmes raisons que, demain, les grandes missions de recherches scientifiques remonteront par la vallée du Nil. Avant très peu de temps, le bassin du Haut-Nil, relié par des communications sûres et rapides aux domaines de la France et de la Belgique, sera la voie toute désignée pour se rendre d'Europe au Ouadaï, dans le Haut-Oubangui ou dans toutes les régions du Congo supérieur. Déjà depuis un an, nombreux sont ceux qui ont pris cette route pour revenir de là-haut en passant par le Caire. La presse en a suffisamment parlé pour que je n'y fasse que simple allusion en passant. Pour les confins de l'Éthiopie, de l'Ouganda, de la Haute-Sobat, du lac Rodolphe, c'est encore par ici qu'est le chemin le mieux indiqué. On voit de quels avantages nous jouissons. Sachons les utiliser. Ou bien ce sera pour fournir aux missions de passage toute l'aide scientifique

que trouvèrent jadis, en cette Société même, les explorateurs du temps passé. On bien, et mieux encore, ce sera pour organiser au Caire des missions et des expéditions ethnologiques.

Mais je parle de contrées lointaines, qui appartiennent à d'autres. Il n'est cependant pas besoin d'aller si avant pour trouver le plus vaste champ d'activité. Cette vieille Égypte du passé, endormie dans sa gloire, ne disais-je pas tout à l'heure qu'elle vivait encore aux confins du domaine de l'Égypte actuelle? N'y a-t-il pas, rien qu'au Soudan, toute une partie de ce terrain d'enquête ethnologique dont j'ai tenté de dénombrer les immenses richesses? Ne savons-nous pas tous ici combien il y a de matériaux inestimables à recueillir dans le bassin du Haut-Nil Bleu, au Darfour, dans le Kordofan méridional et dans tous les affluents du Nil Blanc, à partir de Boz Abou-Gouma jusqu'à la frontière de l'Ouganda, du Nil Bleu aux confins abyssins et au littoral de l'Érythrée?

Pressons-nous de commencer dans le plus bref délai l'étude systématique de ces peuples du Soudan. La civilisation y accomplit avec une vitesse prodigieuse son œuvre de transformation. La contre-partie fatale des bienfaits qu'elle apporte à ces peuples veut qu'à son contact les vestiges du passé s'effacent rapidement.

Sachons voir aussi avec quelle rapidité s'organise là-bas, à Khartoum, le premier appareil de muséographie et de revues scientifiques, d'où sortira nécessairement, avant peu, toute une organisation de l'exploration méthodique de l'ethnologie soudanaise. Devons-nous assister à ces efforts sans y joindre immédiatement les nôtres, et laisser passer sans remède l'heure où il aurait fallu agir?

Il conviendrait à mieux qualifié de louer comme il sied la belle activité scientifique qui se déploie dans toutes les spécialités du nouveau Soudan égyptien. Il y a deux ans, j'ai été assez heureux pour pouvoir l'exposer de mon mieux en des conférences faites en Europe. J'ai eu l'honneur d'en entretenir en séance le Conseil de la doyenne de nos chambres de commerce de France, celle de la ville de Marseille. Et j'ai pu constater l'intérêt que suscitait partout le peu que j'ai su en dire. Je me rappellerai toujours mes visites aux collections du Gordon College, les belles publications de l'Institut Wellcome, et la part qu'y tient déjà l'ethnologie soudanaise. Je songe à tout ce que représente d'incomparables collaborations possibles la

présence là-bas de tous ces fonctionnaires d'élite du *Civil Service*, pour la plupart si bien préparés aux recherches scientifiques par leurs origines universitaires. Plusieurs déjà se sont fait connaître par leurs travaux. Je leur dois, en mon voyage au Soudan, bien des renseignements précieux, bien des heures de causeries dont le souvenir ne saurait s'effacer.

La Société Sultanieh de Géographie ne pourrait-elle trouver, précisément de ce côté, un premier groupe de correspondants admirablement qualifiés, ainsi que des concours du plus haut prix? Je me vois obligé, en m'en excusant, de faire appel à des souvenirs personnels. C'est, dans le cas présent, le seul moyen d'être précis.

C'était au lendemain de cette belle Exposition où la ville de Marseille avait affirmé son rôle de Métropole de la France coloniale. Justement soucieuse de ses hautes fonctions et de ses antiques annales, la Chambre de Commerce venait de fonder l'Institut Colonial de Marseille. Elle avait confié aux Facultés de notre Université le soin exclusif d'en assurer les programmes comme d'y professer les cours. Il parut nécessaire qu'un enseignement spécial fût consacré à l'étude des sociétés et des religions des peuples des colonies. La chaire qui fut créée en cet esprit devait avoir comme premier objet d'étudier les races et les civilisations de l'Afrique noire.

La façon dont j'aurais à exposer ou à traiter mon sujet ne laissa pas de m'inspirer une sérieuse préoccupation. Ni les buts ni les méthodes de l'enseignement qui m'était confié ne pouvaient être ceux que l'on demande aux leçons professées en une Faculté; et la composition de l'auditoire, elle aussi, présentait de profondes différences. A côté des étudiants ou du public ordinaire de ces cours, nous avions une assistance en quelque sorte « technique ». Une grande cité maritime comme Marseille possède toujours nombre de coloniaux de passage ou d'anciens coloniaux en résidence : magistrats retraités de nos colonies, anciens administrateurs de cercles, officiers en congé, explorateurs en partance ou de retour, fonctionnaires enfin de toutes les branches des divers services. Il y avait aussi un certain nombre d'indigènes de ces pays, des fils de chefs ou de notables, par exemple, inscrits comme étudiants de nos grandes écoles régionales. Il semblait, à première vue, quelque peu malaisé d'échapper à la clairvoyante critique d'un auditoire aussi averti. Pour le théoricien *doctus cum libro*, il y avait lieu d'appréhender de professer l'ethnologie africaine d'une manière

trop doctrinale devant cette sorte d'aréopage. Pouvait-on prétendre enseigner à un fonctionnaire ayant vingt ans de Gabon ou de Haut-Oubangui en quoi consistait le pays où il avait fait sa carrière et ce qu'en étaient au juste les habitants?

A ces auditeurs, comme à de véritables collaborateurs, j'ai soumis ce que je croyais être la méthode la plus pratique et les divers plans d'enquête ethnologiques, comparés à celui dont je leur proposais les intitulés. Je me suis efforcé d'y éviter tout ce qui, sous prétexte de théories abstraites ou de discussions de principe, aurait pu obscurcir le sujet. La terminologie trop spécialisée du jargon scientifique a été également simplifiée dans la mesure du possible. Ceci fait, j'ai tâché d'exposer ce qui semblait se dégager des recherches comparatives et de la masse de la documentation déjà réunie; j'ai résumé les principales hypothèses construites trop loin de la réalité vivante. Puis j'ai demandé à ces collaborateurs bénévoles si nos études théoriques et leur longue expérience pratique parvenaient aux mêmes conclusions, s'il y avait accord ou désaccord entre notre documentation et la leur, et sur quels points.

Pas à pas, pendant six ans, à côté des conférences ou des cours à sujets synthétiques, se poursuivait ainsi l'analyse serrée de chacune des sections successives d'un questionnaire-type. On peut donc dire qu'au jour le jour la construction fut soumise à des épreuves pratiques de résistance des matériaux. A tout moment, à propos d'une coutume, d'un trait de mœurs, d'une légende ou d'une croyance, c'était la possibilité de vérifier et de contrôler, avec des garanties véritablement exceptionnelles de sécurité et de certitude, les assertions réunies dans la bibliographie ethnologique. Un autre gain non moins précieux fut de mieux pouvoir apprécier l'importance respective des diverses sections. Telle question apparaissait, à la discussion, beaucoup plus complexe que ne l'avait fait présumer le développement théorique de l'enquête. Les souvenirs de mes interlocuteurs, les réponses directement citées des indigènes, le récit vécu d'une coutume ou d'une cérémonie, ou la théorie appliquée d'une opération de magie-médecine, par exemple, entraînaient le remaniement entier des termes de la question. Celle-ci prenait un nouvel aspect, et parfois une importance d'abord insoupçonnée. Des corollaires s'enchaînaient un par un, des groupements en faisceaux de faits connexes se déduisaient avec une nouvelle

évidence. Une section en ressortait transformée plus souple, plus apte à fournir aux recherches ethnologiques son maximum d'effet utile.

Ce n'est pas se hasarder beaucoup que d'estimer que la ville du Caire réunit des conditions, sinon identiques à celles que je viens d'exposer, du moins largement aussi favorables. Par la présence en notre capitale de tant de fonctionnaires ou de voyageurs familiers avec les régions du Haut-Nil, par leurs connaissances pratiques et par la haute autorité de leur situation, nous pourrions obtenir toutes les vérifications utiles, tous les contrôles expérimentaux, et aussi toutes les rectifications ou toutes les améliorations nécessaires à nos recherches. Songeons bien qu'ici nous sommes à quatre jours de Khartoum, à cinq de Wad-Medani, et qu'à quarante-huit heures de là commencent des peuples dont l'étude ethnologique est encore à établir dans les conditions scientifiques requises aujourd'hui. On ne le réalise peut-être pas assez : Le Caire n'est plus aujourd'hui qu'à une semaine de route des premiers terrains de l'enquête africaine dont je vous ai soumis aujourd'hui les grandes lignes. N'est-ce pas la certitude de pouvoir réunir, avec le minimum de temps et dans des conditions exceptionnelles, des correspondants tout désignés à l'avance? Nous pourrions, en répartissant judicieusement le travail, et en nous aidant de la présence fréquente de ceux qui viennent ici en congé, rédiger peu à peu un questionnaire modèle approprié à tous les besoins de la Société, le contrôler et l'améliorer sans cesse en cours de sa rédaction. Dès à présent, il serait non moins aisé de s'assurer l'envoi d'articles ou de mémoires originaux. Leur centralisation par la Société Sultanieh harmoniserait les répartitions méthodiques du travail d'ensemble et assurerait une progression rapide.

L'on me pardonnera d'avoir osé suggérer quelques moyens pratiques de réalisation. Je vous demande, en terminant, de n'y voir qu'une manifestation de l'ardent intérêt que je porte à toutes ces études nouvelles, si pleines du plus bel avenir. Je demanderai, plus encore, qu'on veuille bien y trouver l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'accueil qui m'a été fait par la Société Sultanieh de Géographie. A d'autres, bien plus autorisés, appartient le soin de décider ce que votre Société peut trouver d'utile ou de réalisable dans les méthodes de travail dont j'ai tenté de lui présenter aujourd'hui l'esquisse trop imparfaite.

GEORGE FOUCART.



FAITES VOS ACHATS

— AUX —

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

# AU PROGRÈS

**ARRIVAGES** ♪  
**CONTINUELS** ♪  
♪ ♪ ♪ ♪ ♪ **DE** ♪ ♪ ♪ ♪ ♪  
**NOUVEAUTÉS**  
**DE LA SAISON**

\*  
**PRIX**  
TRÈS  
**MODÉRÉS**  
\*

## ANGLO-SWISS PHOTO STUDIO



**Photographer to H. H. THE SULTAN**

→ STUDIO, SHARIA EL-MAGHRABY, 24 ←

→ SHOW-ROOM, SHARIA EL-MANAKH, 7 ←

Telephone No. 17-94

# NATIONAL BANK OF EGYPT

*Constituée aux termes du Décret khédivial du 25 juin 1898.*

Capital : Lst. 3.000.000. — Réserve : Lst. 1.300.000

GOUVERNEUR : M. F. T. ROWLATT

Siège social au Caire. — Succursale à Alexandrie. — Agences à Assiout, Assouan, Benha, Béni-Souef, Chibin-el-Kom, Damanhour, El-Obeid, Fayoum, Kéneh, Khartoum, Louxor, Mansourah, Minieh, Mousky (Caire), Port-Saïd, Port-Soudan, Rod el-Farag (Caire), Sohag, Souakim, Tanta, Tokar, Wad-Medani et Londres, 6 et 7 King William Street.

La **National Bank of Egypt** reçoit des dépôts à termes fixes, fait des avances sur comptes courants, sur titres, valeurs et marchandises. Elle s'occupe de l'achat et de la vente des titres à l'étranger, de l'escompte, ainsi que de toutes opérations de banque.

— VISITEZ —

## PALACCI, FILS, HAYM & C<sup>ie</sup>

— MOUSKY —

VOUS ÉPARGNEREZ VOTRE ARGENT

Arrivages continuels .....  
..... dans tous les Comptoirs

MADKOUR & C<sup>IE</sup>

an & Mohamed Madkour

UR

عبد

**MADKOUR PACHA**

ambre Égyptienne de Commerce

CAIRE (Égypte).

ÉLÉPHONES { Bureau 529 et 4000  
Domicile 2000  
Privé 5

ts. — *Articles de Blanc.* — *Tapis*  
*genres.* — *Lustres.* — *Pendules.* —  
*Métaux anglais.* — *Porcelaines.* —  
e. — *Cristalleries et Verreries.* —  
*Fleurs artificielles.* — *Toile cirée*

ommandes qui lui sont adressées.

DÉRÉS.

ANÇAISE

**FRÈRES**

EAU MARCHÉ, 74-76

-KHADRA.

MARCHÉ BAB-EL-LOUK

LAPPAS-CAIRE

N° 762

SUCCESSALE SAVOY, N° 788.

LOUK, N° 2344.

, **ÉGYPTÉ.**

# BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER

Société Anonyme

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE de Belgique.

*Siège social : BRUXELLES. — Siège provisoire : LONDRES.*

**SUCCURSALES :** Rotterdam, Shanghai, Tien-Tsin, Pékin, Le Caire et

*Président : M. JEAN JADOT, Gouverneur de la Société Générale de Belgique à*

**Succursale du Caire : Sharia Kasr el-Nil, n° 49;**

**Succursale d'Alexandrie : 15, rue Sésostris.**

Ouverture de comptes courants et de comptes chèques, escompte sur marchandises, change, avances sur titres et sur nantissements, émission de lettres de crédit, recouvrements, encaissements, payements graphiques, exécution d'ordres de bourses sur place et à l'Étranger. vue et à échéance fixe ainsi que toutes opérations de Banque en général.

## N. SPATHIS

Fournisseur de l'Armée d'Occupation, de tous les Hôpitaux Européens, des Hôtels en Égypte, ainsi que des  
**Fabrique d'Eaux Gazeuses**

*Eau garantie filtrée au filtre Chamberland système Pasteur*

**Sirops assortis. — Inventeur des préparations :**

**SCOTCH WHISKY AND SODA ET BRANDY AND SODA**

Boissons toniques, rafraîchissantes et apéritives.

**SEUL AGENT DÉPOSITAIRE EN ÉGYPTE ET AU SOUDAN POUR**

LOUIS ROEDERER, Reims, Champagne.  
E. MERCIER et C<sup>ie</sup>, Epervier, Champagne.  
J. CALVET et C<sup>ie</sup>, Bordeaux, Beaune et Cognac, Vins et Cognac.  
A. R. VALDESPINO, Valp, Vins d'Espagne.  
GUIMARAENS et C<sup>ie</sup>, Oporto, Vins d'Oporto.  
DUNVILLE and Co., Belfast, Old Irish Whisky.  
MACKIE and Co., Glasgow, White Horse Whisky  
(Fournisseur de S. M. le Roi George V, de la Croix-Rouge de Londres, de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes).  
THE COOK and BURNHEIMER Co., New York, Old Valley Whisky et Gold Lion Cocktails.  
FRIEND, BALLOR et C<sup>ie</sup>, Turin, Vermouth.  
STONE and Co., Londres, Guinness Stout Bass

Pale Ale.  
W. LANAHAN and SON, Baltimore, B.  
Whisky.  
CH. LAFITTE et C<sup>ie</sup>, Contres (Gironde),  
chardson and Co.  
E. BURES AINÉ, Caen, Grands Cidres  
mandie.  
SIC. AV. DE VICHY-QUINA ET DE LA CÉLESTINE  
Vichy-Quina.  
SIC. GÉN. DES PRODUITS CHIMIQUES DE MIO  
Acide sulfurique.  
TERRABONA TEA Co., Ltd., Londres, T.  
HENDERSON and Co., Colombo, Corona.  
MARANGOLO et FILS, Palerme, Essences  
naturel de citron.

**Grand dépôt de Vins, Liqueurs, Spiritueux et Thés des premières marques**

LE CAIRE : Rue Nubar Pacha, Maison Dehband (Bab-el-Radid).

Magasin de vente au détail : Sharia El-Guinéna, n° 19 (Rizékiéh). Téléphone n°

ALEXANDRIE : Rue Averoff. Téléphone n° 994.



# RIPOLIN

FOURNITURES GÉNÉRALES DE COULEURS ET VERNIS

ARTICLES DE PREMIER CHOIX

## MAISON ANILINA

MICHEL VESCIA & C<sup>IE</sup>

Boite Postale N° 4486. — Rue El-Bawaky, LE CAIRE. — Téléphone N° 4793.

محل انيلينا

ميشل فيشيا وشركاه بشارع البواكي بمصر

Vernis Français et Anglais

Huile de Lin pure \* \* \* \*

Blanc de Zinc « Vieille Montagne »

Minium et Blanc de Céruse

Brosserie en tous genres \*

Plumeaux et Balais assortis

Genuine Boiled \* \* \* \* \*

\* \* \* and Raw Linseed Oil

Genuine Red Lead \* \* \* \*

White Lead in Oil \* \* \* \*

\* \* \* \* etc., etc. \* \* \* \*

Great Assortment of English and French Varnishes - High Class Articles

## FOURNITURES GÉNÉRALES D'OUTILLAGES

POUR USINES

*Courroies en cuir garanti, véritable marque SCELLOS. — Pièces de rechange pour machines à vapeur. — Pelles. — Pioches. — Râteaux. — Tuyaux et feuilles caoutchouc. — Cuirrerie et Robinetterie. — Limes en acier. — Clouterie. — Vis et Boulons.*

## Acquéreur de la Maison PHILIBIN & BEAUVOIR

Téléphone n° 351

Quincaillerie. — Ferronnerie. — Serrurerie. — Fournitures spéciales pour Constructions. — Balances et Bascules. — Cuisinières.



DROGUERIE  
**N. GANNAGÉ**

Le Caire – Alexandrie – Tanta – Assiout

*PRODUITS CHIMIQUES, SPÉCIALITÉS PHARMACEU-  
TIQUES, PARFUMERIE, ARTICLES DE TOILETTE  
ACCESSOIRES DE PHARMACIE, EAUX MINÉRALES,  
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, PHOTOGRAPHIE,  
LIQUEURS, SIROPS.*

**GROS. — Service à Domicile. — DÉTAIL.**

ÉLECTRICITÉ  
**The Electric Star**

FOURNITURES  
INSTALLATIONS  
RÉPARATIONS

Place de l'Opéra

TÉLÉPHONE 23-28

BOÎTE POSTALE 95

**THE ANGLO-EGYPTIAN TRADING  
SOCIETY.**

EMAD-EL-DIN STREET, CAIRO (Egypt).

EN GROS :

Articles de Papeterie. -- Édition de  
Cartes Postales en tous genres.  
-- Étoffes Anglaises & Françaises.

etc., etc.

**COMPTOIR D'ENTREPRISES FILS**

BUREAUX : 50, Rue Kasr-el-Nil

Téléphone : 30-12

TRANSPORTS - DÉMÉNAGEMENTS  
GARDE-MEUBLES

SEULE ET UNIQUE MAISON FRANÇAISE AU CAIRE

# TABACS & CIGARETTES MATOSSIAN

SOCIÉTÉ ANONYME

LE CAIRE, Égypte.

Siège social et Grande Manufacture  
à GUIZEH, Avenue des Pyramides.

SUCCURSALE A ALEXANDRIE

Branches avec Manufactures à TANTA et à ASSIOUT.

*Dépôt général : Rue Azbak.*

—≡ EN VENTE PARTOUT ≡—

## Brevets THOMSON-HOUSTON

Les Qualités

de la Lampe

# MAZDA

A Filament de tungstène ÉTIRÉ

ENTIÈREMENT FABRIQUÉE EN FRANCE

Usines à NEUILLY-SUR-MARNE (Seine-et-Oise)

Sa résistance : INCASSABLE à la machine d'essais LEGRAND,

Sa consommation : 1 WATT PAR BOUGIE jusqu'à 50 bougies — 1,2 WATT PAR  
BOUGIE pour 50, 100, 200, 400 jusqu'à 3.000 bougies

L'ONT FAIT ADOPTER POUR LES SERVICES LES PLUS DURS :

### Les MARINES de GUERRE

dont les tirrs soumettent les lampes à des effets  
particulièrement " BRISANTS "

### LES TRANSPORTS

(CHEMINS DE FER ET OMNIBUS)  
qui constituent la plus belle référence  
d' " ENDURANCE MECANIQUE "

COMPAGNIE FRANÇAISE POUR L'EXPLOITATION DES PROCÉDÉS

## THOMSON-HOUSTON

Société Anonyme au Capital de 60.000.000 de francs — Siège Social : 10, Rue de Londres, PARIS

Agence d'Égypte : LE CAIRE, Rue El-Madabegh, n° 15 A

Dépôt d'ALEXANDRIE : A. FÉLIX, Rue SABBOUT



**CORDONNERIE FRANÇAISE**

Maison fondée en 1872

**PAUL FAVRE**

Avenue de Boulac, LE CAIRE.— Succursale Rue El-Gohari.

Boite postale n° 836 ☪ Téléphone, n° 36-32.

**DÉPOSITAIRE EXCLUSIF**

DES

**GRANDES MARQUES FRANÇAISES**

**“UNIC”**

**AU LYON**

**Chaussures de Luxe pour Hommes**

**✦ Pour Garçonnetts et Fillettes**

**Chaussures “BALLY” etc.**

**GIULIO PADOVA & C<sup>ie</sup>**

**Négociants-Commissionnaires**

CAIRE. ALEXANDRIE. TANTA. OMDURMAN (SOUDAN)

**AGENTS EXCLUSIFS pour :**

**MM. JOSEPH CROSFIELD AND SONS LTD., Widnes.**

**MILNERS SAFE C<sup>o</sup> LTD., Londres.**

**THE NATIONAL ASSURANCE C<sup>o</sup> OF IRELAND.**

**ÉMILE GUIMET, Neuville-sur-Saône.**

**V<sup>ie</sup> MERIC ET C<sup>ie</sup>, Bordeaux.**

GRAND DÉPÔT DE MEUBLES  
en tous genres

---

Maison SAMUELSON & FILS, Fondée en 1860

**A. & M. SAMUELSON FRÈRES**

Téléphone 390

**Successeurs**

Téléphone 390

*Chareh El-Manakh, 27 — LE CAIRE, Égypte*

---

==== **EXPERTS, COMMISSAIRES-PRISEURS** ====

---

---

**W. & H. ABLITT**

LE CAIRE, Téléphone 287 — B.P. 194

ALEXANDRIE, " 470 — " 460

---

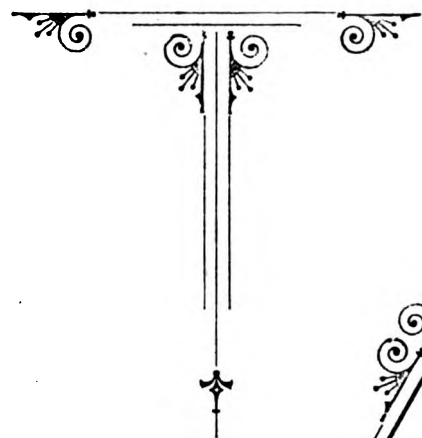
**FERS, CEMENTS**

==== **CHAUX** ====

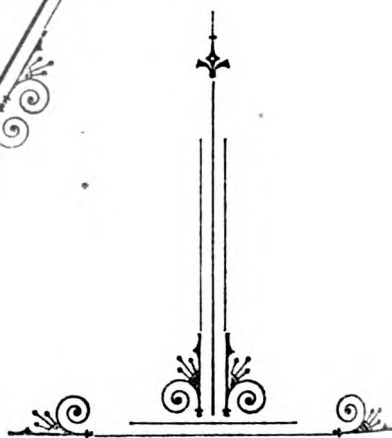
**CARRELAGE & MOSAÏQUE**

---

# PNEUMATIQUES MICHELIN



UNE SEULE QUALITÉ "LA MEILLEURE"



Agent Général pour l'Égypte et le Soudan

**JACQUES MANHÈS**

**10, Rue Eloui Pacha, 10**

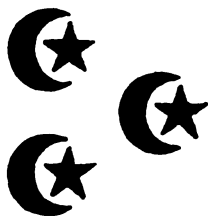
— TÉLÉPHONE 27-59 —

NOUVELLE SÉRIE. — TOME VIII. — 4<sup>e</sup> FASCICULE.

---

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ SULTANIEH**  
**DE GÉOGRAPHIE**

(ANCIENNE SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE)



**LE CAIRE**  
**IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**  
**D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE**

---

**DÉCEMBRE 1917**

## SOMMAIRE DU QUATRIÈME FASCICULE :

	Pages.
Commission Centrale.....	XXIV
D <sup>r</sup> HAFEZ AFIFI. — Mon voyage de Benghazi à Garaboub en compagnie du Grand Senoussi.....	289-300
II. LAMMENS. — Les compétitions des puissances en Arabie à la veille de l'Hégire.....	301-323
D <sup>r</sup> W. F. HUME. — Étude sur l'ouvrage de JOHN BALL, <i>The Geography and Geology of West-Central Sinai</i> .....	324-328
Lieutenant-colonel LINCOLN DE CASTRO. — Notes sur l'Abyssinie.....	329-350
MOHAMMED ALY EFFENDI SEOUDI. — Voyages au Hedjaz et en Arabie (texte arabe).....	351-355
MOHAMMED ALY EFFENDI SEOUDI. — Voyages au Hedjaz et en Arabie (version française).....	356-360
G. DARESSY. — L'Exode et le passage de la mer Rouge (avec 1 carte)....	361-383

## Comptes rendus des séances de la Société.

Séances de la Commission Centrale du 23 décembre 1915 au 13 juin 1917. 385-408

## SEPTIÈME SÉRIE.

### TABLE.

#### Communications.

	Pages.
C. A. NALLINO. — Les noms géographiques du monde musulman dans les publications arabes modernes.....	1
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — Athènes en 1906 .....	19
AHMED BEY KAMAL. — Les idées cosmogoniques des anciens habitants de l'Égypte.	41
Sir WILLIAM WILLCOCKS. — Le Nil Blanc et la récolte du coton.....	61
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — Le Ruwenzori et le duc des Abruzzes.....	99
D <sup>r</sup> B. APOSTOLIDIS. — Étude sur la topographie du Fayoum.....	109
MOHAMED MAGDI BEY. — Les anciens Égyptiens et les anciens Arabes adoraient-ils les mêmes divinités?.....	139
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — L'île de Rodah (avec 4 planches).....	151
— Du Caire à Damas.....	165
ABRAHAM GALANTE. — Quelques observations sur la déformation de la transcription des noms géographiques du monde musulman.....	185
Sir WILLIAM GARSTIN. — Le Haut Nil et son Bassin (version française par A. CHÉLU BEY) (avec 7 planches et cartes).....	205, 273, 339, 479
S. B. M <sup>re</sup> KYRILLOS MACAIRE. — Nouvelle étude sur le Sérapéum d'Alexandrie.	379, 423
LE P. CARLO TAPPI. — Une colonisation au Soudan est-elle possible? (traduction).	461
BONOLA BEY. — Le Ouadaï. — Voyageurs oubliés.....	469
MOHAMED MAGDI BEY. — Réponse à S. B. M <sup>re</sup> Kyrillos Macaire à propos de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie.....	553
ERNST KLIPPEL. — Études sur le folklore bédouin de l'Égypte (avec 3 planches).	571
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — Les visites joyeuses aux tombeaux du Caire.....	617
NICOLAS J. DEBBANÉ. — Au Brésil. L'influence arabe dans la formation historique, la littérature et la civilisation du peuple brésilien.....	629

#### Divers.

F. BONOLA BEY. — Une <i>Exposition du Nil</i> au Caire.....	197
---	-----

#### Cartes.

Carte générale indiquant les routes du Bassin du Haut Nil (au $\frac{1}{4000000}$ ).....	378
Bahr el Gebel (en 3 feuilles, au $\frac{1}{8000000}$ ).....	552









FAITES VOS ACHATS

—••••• AUX •••••

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

# AU PROGRÈS

ARRIVAGES

CONTINUELS

••••• DE •••••

NOUVEAUTÉS

DE LA SAISON



PRIX

TRÈS

MODÉRÉS



## ANGLO-SWISS PHOTO STUDIO



Photographer to H. H. THE SULTAN

→ STUDIO, SHARIA EL-MAGHRABY, 24 ←

→ SHOW-ROOM, SHARIA EL-MANAKH, 7 ←

Telephone No. 17-94

# NATIONAL BANK OF EGYPT

*Constituée aux termes du Décret khédivial du 25 juin 1875*

Capital : Lst. 3.000.000. — Réserve : Lst. 1.500.000.

GOUVERNEUR : M. F. T. ROWLATT.

Siège social au Caire. — Succursale à Alexandrie. — Agences à Assouan, Benha, Béné-Souef, Chibin-el-Kom, Damanhour, El Oued, Kénéh, Khartoum, Louxor, Mansourah, Minieh, Mousky (Caire), Port-Saïd, Soudan, Rod el-Farag (Caire), Sohag, Souakim, Tanta, Tokar, Wad el-Nil, Londres, 6 et 7 King William Street.

La **National Bank of Egypt** reçoit des dépôts à terme, fait des avances sur comptes courants, sur titres, valeurs et marchandises. Elle s'occupe de l'achat et de la vente des titres à l'étranger, de l'émission ainsi que de toutes opérations de banque.

— VISITEZ —

## PALACCI, FILS, HAYM &

— MOUSKY —

VOUS ÉPARGNEREZ VOTRE ARGENT

Arrivages continuels .....

..... dans tous les Comptoirs

GRANDS MAGASINS H. A. MADKOUR & C<sup>IE</sup>

Hassan Madkour & Frères et Hassan & Mohamed Madkour

SUCCESSEUR

محمد عبد الخالق مدكور

**M. ABD EL-KHALEK MADKOUR PACHA**

Prévôt des Marchands — Président de la Chambre Égyptienne de Commerce

Vis-à-vis de la Poste, LE CAIRE (Égypte).

TÉLÉGRAMMES : «LEPRÉVÔT-CAIRE»

Boite Postale n° 700.

TÉLÉPHONES

{ Bureau 529 et 4000  
Domicile 2000  
Privé 5

*Grand Choix d'Étoffes pour ameublements. — Articles de Blanc. — Tapis  
européens. — Grand Dépôt de Meubles en tous genres. — Lustres. — Pendules. —  
Miroirs. — Lits. — Orfèverie Christofle. — Métaux anglais. — Porcelaines. —  
Faïences. — Articles de Ménage et d'Éclairage. — Cristalleries et Verreries. —  
Filtres Pasteur. — Articles de Fantaisie. — Fleurs artificielles. — Toile cirée  
et Linoléum, etc.*

La MAISON se charge de l'exportation des Commandes qui lui sont adressées.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

ÉPICERIE FRANÇAISE

**LAPPAS FRÈRES**

MAISON PRINCIPALE : NOUVEAU MARCHÉ, 74-76

PLACE ATABA-EL-KHADRA.

SUCCURSALES :

VIS-À-VIS LE SAVOY HOTEL ET MARCHÉ BAB-EL-LOUK

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : LAPPAS-CAIRE

Boite Postale N° 762

TÉLÉPHONES : MARCHÉ, N° 359. — SUCCURSALE SAVOY, N° 788.

SUCCURSALE BAB-EL-LOUK, N° 2344.

**LE CAIRE, ÉGYPTÉ.**

# BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER

Société Anonyme

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE de Belgique.

*Siège social : BRUXELLES. — Siège provisoire : LONDRES*

**SUCCURSALES :** Rotterdam, Shanghai, Tien-Tsin, Pékin, Le Caire et Alexandrie

*Président :* M. JEAN JADOT, Gouverneur de la Société Générale de Belgique à Bruxelles

**Succursale du Caire :** Sharia Kasr el-Nil, n° 49;

**Succursale d'Alexandrie :** 15, rue Sésostris.

Ouverture de comptes courants et de comptes chèques, escompte, sur marchandises, change, avances sur titres et sur nantissements, émission de lettres de crédit, recouvrements, encaissements, payements graphiques, exécution d'ordres de bourses sur place et à l'étranger. Vue et à échéance fixe ainsi que toutes opérations de Banque en général.

## N. SPATHIS

Fournisseur de l'Armée d'Occupation, de tous les Hôpitaux Européens, des Hôtels en Égypte, ainsi que des Bains de Mer.

**Fabrique d'Eaux Gazeuses**

*Eau garantie filtrée au filtre Chamberland système Pasteur*

**Sirops assortis. — Inventeur des préparations :**

**SCOTCH WHISKY AND SODA ET BRANDY AND SODA**

**Boissons toniques, rafraîchissantes et apéritives.**

**SEUL AGENT DÉPOSITAIRE EN ÉGYPTES ET AU SOUDAN POUR**

LOUIS ROEDERER, Reims, Champagne.

E. MERCIER et Co., Épernay, Champagne.

J. CALVET et Co., Bordeaux, Beaune et Cognac, Vins et Cognac.

A. R. VALDÉS-STAÑO, Vinos, Vins d'Espagne.

GUIMARAENS et Co., Oporto, Vins d'Oporto.

DUNVILLE and Co., Belfast, Old Irish Whisky.

MAC KIE and Co., Glasgow, White Horse Whisky.

(Fournisseur de S. M. le Roi George V, de la Cour Royale de Londres, de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes).

THE COOK and BERNARDINI Co., New York, Old Valley Whisky and Gold Lion Cocktails.

LEGEND, BAILLON and Co., Truro, Vermouth.

STONE and Co., Londres, Guinness Stout Bass

Pale Ale.

W. LAYAHAN and SON, Baltimore, Hops, Whisky.

CH. LAFITTE et Co., Cognac (Gironde), chardson and Co.

E. BURES AÎNÉ, Caen, Grands Cidres mandie.

Stré, Av. de Vichy-Quina et DE LA CÉLÉSTINE Vichy-Quina.

Stré, GÉN. DES PRODUITS CHIMIQUES DE MIDY Acide sulfurique.

TERRABONA TEA Co., Ltd., Londres, The HENDERSON and Co., Colombo, Corona.

MARANGOLO et FILS, Palerme, Essence naturelle de citron.

**Grand dépôt de Vins, Liqueurs, Spiritueux et Thés des premières marques**

LE CAIRE : Rue Valer Pacha, Maison Dehbandé (Bab-el-Hadid).

Magasin de toute première qualité : Sharia El-Guinnéa, n° 19 (Esbekieh). Téléphone 101.

ALEXANDRIE : Rue Averoff, Téléphone n° 994.

# RIPOLIN

FOURNITURES GÉNÉRALES DE COULEURS ET VERNIS

ARTICLES DE PREMIER CHOIX

## MAISON ANILINA

MICHEL VESCIA & C<sup>IE</sup>

Boite Postale N° 4486. — Rue El-Bawaky, LE CAIRE. — Téléphone N° 4793.

محل انيلينا

ميشل فيشيا وشركاه بشارع البواكي بمصر

Vernis Français et Anglais  
Huile de Lin pure \* \* \* \*  
Blanc de Zinc «Vieille Montagne»  
Minium et Blanc de Céruse  
Brosserie en tous genres \*  
Plumeaux et Balais assortis

Genuine Boiled \* \* \* \* \*  
\* \* \* and Raw Linseed Oil  
Genuine Red Lead \* \* \* \*  
White Lead in Oil \* \* \* \*  
\* \* \* \* etc., etc. \* \* \* \*

Great Assortment of English and French Varnishes - High Class Articles

## FOURNITURES GÉNÉRALES D'OUTILLAGES

POUR USINES

*Courroies en cuir garanti, véritable marque SCELLOS. — Pièces de rechange pour machines à vapeur. — Pelles. — Pioches. — Râteaux. — Tuyaux et feuilles caoutchouc. — Cuivrerie et Robinetterie. — Limes en acier. — Clouterie. — Vis et Boulons.*

## Acquéreur de la Maison PHILIBIN & BEAUVOIR

Téléphone n° 351

Quincaillerie. — Ferronnerie. — Serrurerie. — Fournitures spéciales pour Constructions. — Balances et Bascules. — Cuisinières.



DROGUERIE  
**N. GANNAGÉ**

Le Caire – Alexandrie – Tanta – Assiout

*PRODUITS CHIMIQUES, SPÉCIALITÉS PHARMACEU-  
TIQUES, PARFUMERIE, ARTICLES DE TOILETTE  
ACCESSOIRES DE PHARMACIE, EAUX MINÉRALES,  
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, PHOTOGRAPHIE,  
LIQUEURS, SIROPS.*

**GROS. — Service à Domicile. — DÉTAIL.**

ÉLECTRICITÉ  
**The Electric Star**

FOURNITURES  
INSTALLATIONS  
RÉPARATIONS

Place de l'Opéra

TÉLÉPHONE 23-28

Boîte Postale 95

**THE ANGLO-EGYPTIAN TRADING  
SOCIETY.**

EMAD-EL-DIN STREET, CAIRO (Egypt).

EN GROS:

Articles de Papeterie. -- Édition de  
Cartes Postales en tous genres.  
-- Étoffes Anglaises & Françaises.

etc., etc.

**COMPTOIR D'ENTREPRISES FILS**

BUREAUX: 50, Rue Kasr-el-Nil

Téléphone : 30-12

TRANSPORTS - DÉMÉNAGEMENTS  
GARDE-MEUBLES

SEULE ET UNIQUE MAISON FRANÇAISE AU CAIRE

# TABACS & CIGARETTES MATOSSIAN

SOCIÉTÉ ANONYME

LE CAIRE, Égypte.

Siège social et Grande Manufacture  
à GUIZEH, Avenue des Pyramides.

SUCCURSALE A ALEXANDRIE

Branches avec Manufactures à TANTA et à ASSIOUT.

*Dépôt général : Rue Azbak.*

— EN VENTE PARTOUT —

**Brevets THOMSON-HOUSTON**

Les Qualités  
de la Lampe

# MAZDA

A Filament de tungstène ÉTIRÉ

**ENTIÈREMENT FABRIQUÉE EN FRANCE**

Usines à NEUILLY-SUR-MARNE (Seine-et-Oise)

Sa résistance : **INCASSABLE** à la machine d'essais LEGRAND,

Sa consommation : **1 WATT PAR BOUGIE** jusqu'à 50 bougies — **1/2 WATT PAR BOUGIE** pour 50, 100, 200, 400 jusqu'à 3.000 bougies

L'ONT FAIT ADOPTER POUR LES SERVICES LES PLUS DURS :

**Les MARINES de GUERRE**

Les tirs soumettent les lampes à des effets  
particulièrement " BRISANTS "

**LES TRANSPORTS**

(CHEMINS DE FER ET OMNIBUS)  
qui constituent la plus belle référence  
d' " ENDURANCE MÉCANIQUE "

**COMPAGNIE FRANÇAISE POUR L'EXPLOITATION DES PROCÉDÉS  
THOMSON-HOUSTON**

Société Anonyme au Capital de 60.000.000 de francs — Siège Social : 10, Rue de Londres, PARIS

Agence d'Égypte : **LE CAIRE**, Rue El-Madabegh, n° 15 A

Dépôt d'ALEXANDRIE : A. FÉLIX, Rue STAMBOUL



CORDONNERIE FRANÇAISE

Maison fondée en 1872

PAUL FAVRE

Avenue de Boulac, LE CAIRE.—Succursale Rue El-Gohari

Boite postale n° 836     Téléphone, n° 36-32.

DÉPOSITAIRE EXCLUSIF

DES

GRANDES MARQUES FRANÇAISES

“UNIC”



AU LYON

Chaussures de Luxe pour Hommes



Pour Garçonnetts et Fillettes

Chaussures “BALLY” etc.

GIULIO PADOVA & C<sup>ie</sup>

Négociants-Commissionnaires

CAIRE, ALEXANDRIE, TANTA, OMDURMAN (SOUDAN)

AGENTS EXCLUSIFS pour :

MM. JOSEPH CROSFIELD AND SONS LTD., Widnes.

MILNERS SAFE C<sup>o</sup> LTD., Londres.

THE NATIONAL ASSURANCE C<sup>o</sup> OF IRELAND.

ÉMILE GUIMET, Neuville-sur-Saône.

V<sup>re</sup> MERIC ET C<sup>ie</sup>, Bordeaux.





# COMMISSION CENTRALE.

---

## PRÉSIDENT :

SON ALTESSE LE PRINCE AHMED FOUAD.

## VICE-PRÉSIDENTS :

S. E. BOGHOS NUBAR PACHA.

S. E. AHMED ZÉKI PACHA.

## TRÉSORIER :

M. ANDRÉ BIRCHER.

## SECRÉTAIRE GÉNÉRAL :

M. CHARLES GAILLARDOT BEY.

## MEMBRES :

S. E. EL-SAYED MOHAMMED MAGDI PACHA.

S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.

SIR WILLIAM WILLCOCKS.

S. E. IDRIS RAGHEB BEY.

M<sup>r</sup> IBRAHIM HELBAOUI BEY.

M<sup>r</sup> ÉMILE MANUSARDI.

M. ADOLPHE CATTAL.

M. GEORGE FOUCART.

D<sup>r</sup> W. F. HUME.





# MON VOYAGE

## DE BENGHAZI À GARABOUB

### EN COMPAGNIE DU GRAND SENOUSSEI <sup>(1)</sup>

PAR

M. LE D<sup>r</sup> HAFEZ AFIFI.

---

Lors de la déclaration de la guerre italo-turque et de la formation au Caire d'une Société du Croissant Rouge, j'ai cru de mon devoir d'offrir mes services à cette association. Mes offres furent acceptées, et le 12 décembre 1911 nous dûmes, cinq autres médecins et moi, partir pour la Cyrénaïque. Deux de mes confrères et moi nous partîmes pour le camp arabe de Benghazi, et les autres pour Derna. L'Italie, qui s'était rendu maîtresse de la Méditerranée dès la déclaration de la guerre, nous avait promis au commencement, par l'intermédiaire de sa légation en Égypte, qu'en notre qualité de médecins, elle nous laisserait partir par la voie de mer d'Alexandrie jusqu'à Derna et Benghazi. Mais après quelque temps, elle revint sur sa décision pour des raisons d'ordre politique et militaire, et nous dûmes partir par la voie de terre, ce qui fut pour nous beaucoup plus intéressant. Nous fîmes le trajet d'Alexandrie au Mariout en chemin de fer, et de Mariout à Benghazi à dos de chameau. En tout nous avons parcouru une distance d'environ 2200 kilomètres aller et retour; si j'y ajoute les 1300 kilomètres pour aller de Benghazi à Garaboub et pour retourner de Garaboub à Benghazi, cela fait en tout une distance de 3500 kilomètres que j'ai parcourue à dos de chameau. Nous sommes arrivés au camp arabe de Benghazi le 1<sup>er</sup> février 1912, et avons été reçus par le commandant des forces ottomanes, ainsi que par les chefs senoussis et arabes du camp.

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société khédiviale de Géographie le 4 avril 1914.

Dès notre arrivée, le commandant nous a fait visiter dans leurs tentes les blessés, qui n'avaient pas été pansés depuis une dizaine de jours, faute de pansement et d'antiseptiques, les médecins militaires n'ayant pu emporter avec eux, en sortant de la ville de Benghazi, bombardée par la flotte italienne, qu'une partie de leur pharmacie.

Le bruit se répandait avec persistance que Sidi Ahmed el Chérif, le grand Senoussi, allait venir incessamment. Dans les lettres qui venaient de lui régulièrement au commandant et aux chefs senoussis, il parlait de son intention de venir visiter les camps.

Neuf mois après notre arrivée, le commandant reçut par un messenger spécial une lettre, écrite et signée par le Senoussi lui-même, qui nous informait qu'il était déjà parti de Koufra, qu'il attendait de nos nouvelles à Wadi el Ketmir, situé près de Galo et à peu près à mi-distance entre Koufra et Benghazi, et qu'il voulait visiter le tombeau de son grand-père à Garaboub avant de venir visiter les camps.

Ayant reçu cette lettre, le commandant songea à envoyer à sa rencontre une mission composée des deux grands chefs senoussistes de l'armée et me proposa de me joindre à cette mission. Je n'hésitai pas un instant à accepter cet honneur, malgré les difficultés de la route, le manque d'eau, et surtout la grande chaleur et les vents terribles de l'été, car nous étions au mois d'août.

Nous partîmes donc du camp arabe de Benghazi, situé dans la région qu'on appelle El Feid, à 15 kilomètres de la ville, le 4 août 1912. Notre mission se composait des deux grands cheikhs senoussis dont j'ai parlé plus haut, de moi et de deux commerçants notables, qui faisaient avant la guerre le commerce de l'ivoire et des plumes d'autruche entre le Soudan et Benghazi, et qui tous les deux connaissaient le Senoussi. Nous emmenions avec nous quinze chameaux conduits par trois chameliers. Partis du camp à midi précis, nous arrivâmes, après trois heures de marche vers le sud, dans une maison bâtie en pleine campagne qui appartient à un propriétaire de Benghazi. Des gens qui nous y avaient précédés pour nous souhaiter une dernière fois bon voyage, nous retinrent là jusqu'à la nuit. Après un court sommeil, nous repartîmes à 5 heures du matin, toujours vers le sud. Deux heures après, nous arrivâmes dans une région appelée d'un nom italien, paraît-il, *Jardina*; c'est une région très fertile et où l'on

trouve beaucoup d'eau. Plus de cinquante sources s'y trouvent, et l'eau, qui est à une distance de deux à cinq mètres de la surface du sol, ne s'épuise jamais. On cultive là des céréales et beaucoup de fruits. De Jardina jusqu'à Adjedabia nous parcourûmes la partie la plus fertile de toute la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. Une heure après Jardina, nous arrivâmes à Solloug, région également fertile. En route, nous avons vu le bâtiment du Gouvernement, où résidait le gouverneur ottoman de la région et où les Arabes de la tribu Aouagir, qui habitent cette région, venaient payer les impôts.

Huit heures de marche après Solloug, nous arrivâmes à la fin de notre seconde étape, à la zaouia senoussiste de Tilamoun. Dès notre arrivée, le cheikh de la zaouia, qui avait été déjà informé de notre mission, était venu nous saluer et nous prier de partager son dîner. Cette zaouia est la plus riche et la plus prospère de toutes les zaouias senoussistes de la Cyrénaïque, qui sont au nombre d'une centaine; son cheikh compte parmi les plus riches des disciples du Senoussi.

Après avoir mangé un repas fort bien composé de viande, de riz, de fruits de toutes sortes, melon, figues, raisins; après avoir bu le thé, qui est ordinairement servi après tous les repas, je me retirai pour me reposer dans ma tente après une journée si fatigante.

Qu'est-ce qu'une zaouia senoussiste?

Une zaouia est un bâtiment en pleine campagne ou en plein désert, servant d'abri aux caravanes qui passent contre les grandes chaleurs de l'été et les grandes pluies de l'hiver; chaque zaouia a un cheikh nommé par le Senoussi, qui est toujours un homme sage et estimé, dont les fonctions sont : 1° d'instruire les Arabes de la région et de leur apprendre les bons préceptes de la religion musulmane; 2° de servir d'arbitre dans tous les différends qui éclatent entre kabyles (tribus); 3° de nourrir et surtout de donner de l'eau à tous les passants; 4° de faire apprendre à lire et à écrire la langue arabe et le Qoran aux fils des bédouins de la région.

Les revenus de la zaouia sont : 1° le produit des terres et des troupeaux appartenant à la zaouia; 2° chaque Arabe de la région doit travailler pour la zaouia un jour par semaine; 3° le produit d'un impôt volontaire des Arabes et qui s'élève au dixième de leur revenu, que ce soit des céréales ou des troupeaux.

Comme vous le voyez, la Zaouia a été un puissant instrument de civilisation, plus approprié aux mœurs des bédouins que des écoles modernes : c'est avec l'aide de ces cent zaouias que les Senoussis en Cyrénaïque sont arrivés à faire disparaître à peu près toutes les guerres qui éclataient autrefois entre les kabyles pour la moindre raison.

Je ne veux pas parler plus longuement des zaouias ni de la secte Senoussi, cela étant hors de notre sujet, surtout que le chemin que nous allons parcourir est encore long et très pénible. Il me suffit de dire seulement que les Arabes sentent eux-mêmes le bienfait des Senoussis. 95 o/o des habitants de la Cyrénaïque sont affiliés à cette confrérie; les autres 5 o/o appartiennent à d'autres confréries, et surtout à celle des Zafiristes.

Le 6 août, de grand matin, nous partîmes de Tilamoun, et après une journée et demie de marche, nous arrivâmes à midi le 7 août à Adjedabia, village bâti récemment sur les décombres d'une ancienne ville romaine, dans une plaine où il y a beaucoup d'eau douce. Le village contient une cinquantaine de maisons, le Gouvernement y a une petite caserne pour les cinquante soldats qui campent là, une maison pour le gouverneur militaire de la ville (un capitaine), un bureau de postes et télégraphes. Ce village était la station de toutes les caravanes qui venaient du Ouadaï et du Soudan pour aller à Benghazi.

Nous sommes restés là une journée et demie pour attendre un messenger du Senoussi et pour faire notre provision d'eau, sachant que pendant six jours, jusqu'à notre arrivée à Ketmir, il n'y aurait plus d'eau potable. Nous avons aussi décidé de marcher après Adjedabia pendant la nuit, la marche pendant le jour dans ces régions étant impossible par suite des grandes chaleurs.

Le 8 août, à 8 heures du soir, nous étions déjà prêts pour partir; malgré les étoiles, il faisait très sombre, car nous étions le 25 du mois lunaire de Chaaban; notre guide, portant une lanterne à la main qui servait de signe de ralliement, marchait devant toute la caravane et se guidait lui-même par les étoiles. La route devint sablonneuse, avec quelques herbes sèches que les chameaux mangeaient tout en marchant.

Deux heures après le lever du soleil nous campâmes, après une nuit de marche continue; mais le matin nous nous aperçûmes qu'un chameau de bât appartenant à un de mes compagnons s'était perdu, comme cela ar-

rive souvent dans les marches de nuit. Nous dûmes attendre ce compagnon, qui était parti à la recherche de son chameau; il revint après un jour et demi, avec quelques effets que le chameau portait, mais sans pouvoir retrouver le chameau lui-même. Nous partîmes à 4 heures du soir, le 10 août, parce que notre guide nous avait dit que nous étions à quelques heures d'une source pour faire boire nos chameaux, qui n'avaient pas bu depuis Adjedabia, et à 9 heures du soir, nous arrivâmes à Wadi el Fareg (la vallée desséchée), qui n'est qu'une grande vallée de sable de 200 kilomètres de longueur qui va jusqu'à la mer et bordée de dunes des deux côtés. Dans cette vallée il y a quelquefois des puits très profonds qui contiennent de l'eau salée; c'est à côté d'un de ces puits que nous passâmes la nuit pour faire boire nos chameaux le lendemain. Le 11 août à 5 heures du soir, après un long repos dans cette vallée aride, nous partîmes pour arriver le lendemain à 10 heures du matin dans la région que les Arabes appellent Rasam. C'est une région peu étendue qui contient quelques palmier rachitiques et de l'eau que l'on trouve à un ou deux mètres de profondeur. Nous y passâmes la journée du 12 août, et à 5 heures du soir nous partîmes, pour arriver cinq heures plus tard à une région qui s'appelle Marag; il y a là de l'eau comme à Rasam, mais elle est beaucoup plus salée. A Rasam et à Marag il y a des ruines romaines, qui sont probablement les restes de villes anciennes. Après Marag nous marchâmes trois nuits dans un désert aride où il n'y a pas une seule goutte d'eau ni un brin d'herbe, et nous arrivâmes le 16 août (3 Ramadan) à midi à l'oasis de Chkerra.

C'est une oasis située un peu à l'est de Aoudjala et au nord-est de Galo. Les palmiers se prolongent sur une distance d'à peu près 10 kilomètres de longueur sur 3 de largeur. Son eau est très salée et les habitants boivent généralement de l'eau de la vallée Ketmir, où résidait en ce moment le Grand Senoussi, et qui se trouve à quatre heures à l'est de Chkerra.

Ce qui frappe le plus dans cette oasis, c'est la quantité de grandes mouches qui vous entourent et vous ennuiant. J'ai cru, au commencement, que c'était à cause des dattes, mais j'ai appris qu'à Galo et à Aoudjala il y avait plus de palmiers et beaucoup moins de mouches, et que Chkerra a cette réputation depuis les temps les plus reculés. Pour cette raison, ainsi qu'à cause du manque d'eau potable, et parce que notre provision

d'Adjedabia était épuisée, nous décidâmes de repartir pour Ketmir quoique nous ayons marché depuis seize heures sans interruption. Nous partîmes à 3 heures de l'après-midi, et à 7 heures nos chameaux s'abreuverent longuement et nous nous endormîmes accablés par la fatigue, sans même penser à manger.

Le matin, en nous levant, nous eûmes l'agréable surprise de voir les tentes du Senoussi à l'horizon. Nous nous rendîmes au camp en quarante minutes : une vingtaine de cheikhs nous attendaient pour nous souhaiter la bienvenue de la part de leur maître et nous informer qu'il nous recevrait après que nous nous serions reposés. En même temps notre guide nous annonça que nous étions très près du camp du Senoussi et qu'il valait mieux passer la nuit là pour entrer le matin dans ce camp, d'autant plus qu'il faisait un vent terrible. Nous installâmes notre camp, et notre guide creusa en cinq minutes dans le sable un puits de quelque 50 centimètres de profondeur et, à notre stupéfaction, nous y trouvâmes de l'eau aussi douce que l'eau du Nil. Nous bûmes à satiété. On nous fit entrer dans une grande tente, et, après nous avoir servi le thé d'usage, on nous servit juste à midi un déjeuner exquis, composé d'un mouton rôti, de riz, de conserves d'ananas et de dattes. Nous avions fait la remarque, avant de manger, que comme nous n'étions pas en voyage ce jour-là, nous ne devions pas manger, car c'était le 5 du mois de Ramadan; mais à cette objection on nous répondit que leur chef même ne jeûnait pas, que nous devions tous nous considérer comme étant en voyage, puisque ce n'était qu'une halte provisoire et que c'était sur ses ordres mêmes que ce déjeuner nous avait été servi. Après avoir mangé et dormi pendant trois longues heures, on nous annonça que le Senoussi nous verrait à 10 heures à l'arabe, c'est-à-dire deux heures avant le coucher du soleil. Un quart d'heure avant le rendez-vous, il manda près de lui un des deux cheikhs qui nous avaient accompagnés; c'était le plus vieux des deux et c'était un des Senoussis les plus estimés et les plus fervents. Il s'appelait Sidi Ahmed el Issaoui, cheikh de la zaouia de Benghazi avant l'occupation italienne. A l'heure fixée on vint m'appeler. Sidi Ahmed el Issaoui m'avait dit, durant notre voyage, que je pouvais voir le Senoussi avec mon habit à l'européenne du Croissant Rouge, mais qu'il était beaucoup préférable pour moi de porter le costume bédouin et que je ferais bien de suivre leur étiquette de réception, qui consistait à

entrer dans la tente pieds nus et à s'agenouiller devant le grand Senoussi comme on s'agenouille en priant, étiquette qui ne me déplaisait pas, surtout dans ces pays chauds où il est beaucoup plus confortable de marcher nu-pieds que de porter des bas et des souliers.

A l'heure fixée nous entrâmes donc, les autres membres de la mission et moi, pour voir ce grand homme du désert qui paraît être un homme si redoutable. Nous le trouvâmes debout du côté gauche de la porte de la tente, habillé tout en blanc, la tête couverte d'un *hram* arabe, également blanc. Il portait une ceinture de soie violette, sur laquelle j'ai pu lire quelques versets du Qoran, et qui lui servait, comme à tous les bédouins, de porte-revolver. La tente était très belle et très spacieuse; le sol était entièrement couvert de beaux tapis persans avec quelques oreillers autour. Après nous avoir salué à l'arabe avec beaucoup de *salams*, il s'adressa à moi et s'informa de ma santé et me demanda comment j'avais supporté ce voyage si pénible, « surtout, ajouta-t-il, pour un Égyptien qui ne sait voyager maintenant qu'en chemin de fer ». Après m'avoir demandé des nouvelles détaillées sur l'état des camps arabes de Benghazi, de Derna Eb, de Tobruk, il m'annonça qu'il était très content de me voir et d'entendre les bonnes nouvelles que je lui annonçais, et après m'avoir exprimé sa reconnaissance envers les commandants, envers Pacha Azez Bey, il me dit de me reposer cette nuit et me récita la *fatiha* : c'est toujours son habitude, quand l'audience est terminée, de réciter la *fatiha* pour le bonheur du visiteur.

Comme vous le savez, la confrérie des Senoussis fut fondée par Sidi Mohamed el Senoussi, algérien originaire de Mostaganem. Après sa mort la dignité du grand chef passa à son fils Sidi el Mahdi, qui fut le véritable organisateur de la puissance Senoussi et mérite plus que tout autre le nom de grand Senoussi.

Le chef actuel, Sidi Ahmed el Chérif, est le fils d'un autre fils du fondateur, et par conséquent le neveu de son grand prédécesseur; il occupe sa haute situation depuis l'année 1320 de l'hégire.

Sidi Ahmed est un homme de 43 ans, très blond et très sympathique; il a une fine moustache et une barbe très clairsemée. Il s'habille la plupart du temps en Arabe de la Cyrénaïque avec le *hram* ordinaire, quelquefois il s'habille en cheikh égyptien. Il parle l'arabe bédouin, mais s'il le veut,

il se sert couramment de l'arabe littéraire. Il porte toujours un pistolet de la marque Mauser et a toujours dans sa tente une dizaine de fusils chargés. Il a appris par cœur le Qoran et l'histoire musulmane, surtout celle du Prophète et des premiers califes. Il est très intelligent, et la plupart de ses arguments sont tirés ou du Qoran ou des paroles du Prophète ou de celles de ses prédécesseurs.

Très grand seigneur, avec des manières très affables, il sent sa grande puissance et son haut prestige. Je suis resté douze jours avec lui à Ketmir, et je l'ai suivi en voyage pendant un mois à peu près; tous les jours je le voyais une et souvent deux fois; chaque fois, je ne passais pas avec lui moins d'une heure et pendant toutes mes conversations j'ai trouvé en lui un homme bien avisé, très prudent et surtout libéral. Il aime à se renseigner sur les choses qu'il ne connaît pas. Un jour il me demanda de lui faire voir mon appareil photographique et il me questionna sur son mécanisme et surtout sur la théorie sur laquelle il est basé. Après la photographie il me questionna sur les rayons X et sur les progrès faits dans le traitement de la tuberculose ou du cancer, maladies qu'il connaît être incurables. Il n'y a pas une seule fois où il m'ait vu sans me parler des Égyptiens et de leur générosité.

Quant à Wadi el Ketmir, où résidait le Senoussi depuis une vingtaine de jours avant notre arrivée, c'est une vaste plaine de sable d'une longueur d'une quinzaine de kilomètres; elle s'appelle de trois noms différents: la partie nord s'appelle Ketmir, la partie centrale s'appelle Bon el Tafal, et la partie sud El Athila; toute la vallée s'appelle El Khatt (la ligne). Une eau très douce se trouve toujours à une distance d'un mètre de profondeur dans toute l'étendue de la vallée.

De Ketmir à Chkerra il y a trois heures de marche, de Ketmir à Galo six heures et à Aoudjala neuf heures; j'ai beaucoup regretté d'être si près de Galo et d'Aoudjala et de n'avoir pas pu visiter ces oasis, le Grand Cheikh m'ayant chargé de soigner une cinquantaine de ses soldats qui souffraient de différentes maladies, surtout des yeux à cause des vents et des grandes chaleurs. Il me disait toujours qu'il n'y avait pas beaucoup de différence entre ces oasis et Chkerra que nous avons traversé avant d'arriver à Ketmir, sauf qu'il n'y avait pas de mouches et qu'elles étaient beaucoup plus grandes. A Aoudjala se trouve le tombeau d'Abdallah ibn Abi Serh, qui



conquit la Cyrénaïque au temps du calife Osman, son frère de lait, et la gouverna pendant longtemps en son nom.

Les habitants de ces oasis sont des berbères; ils ont une langue spéciale, mais parlent très bien l'arabe. Chez eux ils ne se nourrissent que de dattes : c'est pourquoi en hiver, où il n'y a plus de dattes, ils vont tous en Cyrénaïque. A Galo, il y a une école primaire, un gouverneur militaire et une trentaine de soldats qui font la police de la région.

Le soir du 16 Ramadan, le Senoussi ayant donné les ordres pour partir, notre caravane, qui n'était que de quinze chameaux, se trouva accrue d'une centaine, dont la moitié ne portaient que de l'eau potable qui manque pendant toute la route jusqu'à Garaboub. Des conseils ont été donnés à tout le monde d'être très économes d'eau. Partis deux heures après le coucher du soleil, nous nous sommes dirigés vers l'est et, pendant deux heures, nous avons traversé une plaine sablonneuse assez facile, mais après cette plaine, nous sommes tombés dans les dunes; nous remontions des collines de sable de quelques mètres de hauteur, pour redescendre dans des vallées d'une cinquantaine de mètres de profondeur; les pieds des chameaux s'enfonçaient dans le sable et il leur était très difficile de les en retirer. A 4 heures du soir, nous arrivâmes au fond d'une grande dépression de sable. Il était excessivement difficile de dégager les chameaux et l'on était obligé de leur enlever leurs fardeaux. Nous n'avons pas mis moins de quatre heures pour traverser cette vallée. Le Grand Cheikh, qui montait un beau cheval arabe pur sang, m'en avait donné un autre à Ketmir pour que je le suive en voyage. Trois autres cheikhs montaient également des chevaux. Nous cinq, avec un guide, nous marchions en avant de la caravane et après chaque deux heures de marche nous attendions les chameaux pendant une demi-heure. C'est ainsi que nous avons marché pendant une dizaine de nuits depuis Ketmir jusqu'à Garaboub. Il faut vous dire que nous suivions, pour aller à Garaboub, la même route que celle suivie par Rohlfs en 1869. Nos guides avaient toujours pour point de repère les astres qui brillent à l'est. La seconde nuit la nature du terrain n'avait pas changé. C'est pendant cette seconde nuit que nous avons dû traverser la partie la plus terrible du voyage, le *wadi* que les Arabes appellent *batroun*; comme la nuit précédente, tous les chameaux durent être allégés d'une partie de leur charge, qui fut transportée avec mille difficultés à dos d'hommes. Dès l'aube du

troisième jour nous arrivâmes sur une terre solide, mais couverte de cailloux aigus. Le matin, nous remarquâmes que huit chameaux ne pouvaient plus marcher; on les égorgea et les quartiers de viande furent distribués aux membres de la caravane.

Comme on constata que beaucoup de gens gaspillaient l'eau, des ordres stricts furent donnés par Sidi Ahmed lui-même :

- 1° De ne pas se laver les mains ni la figure;
- 2° De ne plus faire d'ablutions.

Après avoir fait un grand trajet pendant la cinquième nuit sur un terrain solide, les guides nous assurèrent au matin que nous étions très près de Farfaoui où il y a de l'eau qui, bien que salée, est buvable. Après quelques heures de repos, nous partîmes et nous arrivâmes, au bout de huit heures de marche, à Farfaoui, très tard dans la soirée.

Arrivés là, les Arabes commencèrent à tirer des coups de fusil en signe de joie et les chameaux entouraient le puits sans vouloir reculer avant de boire. C'était le sixième jour que les chameaux n'avaient rien bu ni rien mangé.

Farfaoui est une région où il n'y a de l'eau qu'à une profondeur de cinq à huit mètres; cette eau est salée et chargée de sulfate de soude et de magnésie, mais nous avons dû tout de même en boire, notre eau douce étant épuisée. Nous avons été obligés de rester deux jours à Farfaoui pour faire prendre quelque repos à nos chameaux, qui étaient à bout de force, d'autant plus qu'autour de Farfaoui il y avait quelques herbes sèches qu'ils mangeaient avec beaucoup d'appétit. Nous repartîmes de Farfaoui le 4 septembre au coucher du soleil et nous descendîmes, après cinq heures de marche, dans une autre région qui s'appelle Bou-Salama, où il y a plus d'herbe pour les chameaux, mais où l'eau est plus lourde et plus amère qu'à Farfaoui. C'est pour cette raison que Sidi Ahmed préféra y rester également deux jours pour que les chameaux puissent manger suffisamment, sachant qu'à Garaboub même il n'y avait pas de pâturage. Bou-Salama se trouve à sept ou huit heures de Garaboub. Le 6 septembre, nous fîmes un trajet de cinq heures pour arriver à Zerbi, qui n'était qu'à deux ou trois heures de notre but.

A Zerbi, Sidi Ahmed reçut des députations des habitants de Garaboub

et de Siwa, qui étaient venus recevoir sa bénédiction. Le 8 septembre, nous arrivâmes à Garaboub après deux heures et demie de marche. A quelque distance de la ville des centaines d'hommes attendaient Sidi Ahmed et, dès qu'ils aperçurent la caravane, ils se mirent à tirer des coups de fusil et à pousser des cris de joie. Jamais je n'ai vu une manifestation de loyalisme et d'affection aussi sincère.

Sidi Ahmed était lui-même très impressionné et très content de visiter, après quinze années d'absence, Garaboub, la ville sainte des Senoussis, où reposent les corps de son grand-père, de son père et de sa mère. Le Senoussi, en entrant dans la ville au milieu des cris des hommes et des *loulous* des femmes, se dirigea directement vers la grande mosquée pour lire quelques versets du Qoran sur le tombeau de ses parents.

Après ce pieux devoir il resta dans la mosquée entouré de ses cheikhs et, pendant deux heures, on lut à haute voix des versets du Qoran; après quoi les cheikhs lui baisèrent la main et il monta dans l'appartement réservé, non sans avoir demandé à un cheikh de me faire conduire dans la petite maison qui m'était destinée.

Garaboub n'est qu'une grande zaouia senoussiste, mais c'est un spectacle vraiment que de trouver en plein désert toute une ville, après tant de journées de marche dans cette immense solitude. Garaboub a été fondée au temps de Sidi Mohamed el Senoussi; mais, en réalité, elle n'a été faite que par son fils, Sidi el Mahdi. C'est lui qui a bâti la ville, qui compte plus de cent maisonnettes tout en pierre et disposées géométriquement. La grande mosquée est magnifique avec sa grande coupole et ses arcades; elle peut contenir cinq cents hommes, et la cour, qui a beaucoup de ressemblance avec celle d'El Azhar, peut contenir deux mille personnes. Il est à remarquer que toutes les maisons sont divisées en deux parties (l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes), dans lesquelles il y a toujours une petite chambre de bain. La ville est divisée en trois parties bien distinctes : le quartier des étudiants, celui des nègres, et celui des grands cheikhs. Il y a à peu près cent étudiants, à qui on enseigne la théologie musulmane et les dogmes senoussistes. A côté de la ville il y a huit grands jardins, qui n'occupent qu'une superficie d'une vingtaine de feddans, plantés de palmiers et de quelques arbres fruitiers. Ces jardins sont arrosés par trois puits artésiens, mais dont l'eau est salée.

La chose la plus remarquable est que dans cette ville on ne voit jamais les femmes, qui sont enfermées dans les maisons et n'en sortent qu'une seule fois par an pour visiter le tombeau de Senoussi. Dans la ville il y a un moulin à vent. On ne peut entrer dans la ville sans permission préalable, de sorte que toutes les caravanes qui viennent doivent camper à une heure de la ville et envoyer un messenger avec les noms des pèlerins, et c'est seulement après cette formalité que la permission leur est accordée.

D<sup>r</sup> HAFEZ AFIFI.

# LES COMPÉTITIONS DES PUISSANCES EN ARABIE À LA VEILLE DE L'HÉGIRE <sup>(1)</sup>

PAR

HENRI LAMMENS.

---

« Rien de nouveau sous le soleil », proclame le sage Salomon. L'homme, reprend un philosophe grec, comme s'il songeait à compléter l'aphorisme salomonien, « l'homme n'apprend rien, il se souvient ! ». Le progrès indéfini de l'humanité, voilà une de ces conceptions capables de séduire des primaires. Nous ne reculerions pas, c'est entendu ! La vie ne recule pas. Comme, d'autre part, nous ne pouvons rester stationnaires, peut-être tournerions-nous simplement en rond. Un serpent qui se mord la queue ; cet antique adage ne serait-il pas la moins prétentieuse comparaison pour exprimer notre condition terrestre ? N'allons pas pourtant considérer notre monde comme un vaste musée, où viennent s'entasser les trésors archéologiques du passé, les pièces mortes de générations disparues. C'est bien plutôt le décor d'une scène dressée pour un drame, qui commence perpétuellement. Seuls les acteurs, le décor, changent, mais le fond de la pièce ne ressemble-t-il pas prodigieusement à ce que nous avons déjà vu ou entendu ? Et cela doit être ainsi !

Au cours des siècles, l'avance en ligne droite et ininterrompue de notre race ne s'est pas plus vérifiée dans le domaine des investigations rationnelles que dans le champ des expériences politiques. Nos théories intellectuelles ne composent pas un nombre illimité. Nos systèmes se rattachent avec plus ou moins d'ensemble à quelques « catégories » initiales, à un

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société sultanieh de Géographie le 11 février 1916.

total restreint d'idées simples, et parmi ces idées, seules les combinaisons demeurent innombrables.

Beaucoup de nos progrès se bornent à être des recommencements; ils représentent des adaptations de solutions archaïques à des situations contemporaines, à des problèmes modernes. Aujourd'hui je voudrais demander à l'histoire diplomatique de cette vieille terre, qu'on appelle l'Arabie<sup>(1)</sup>, de venir apporter son témoignage en faveur de Salomon. *Nihil novi sub sole!*

Il y a quelques années — antérieurement à la sanglante expérience que nous sommes en train d'achever — il n'était question que de «pénétration pacifique». Renonçant à se combattre entre les limites de l'Europe, les grandes puissances lutteraient désormais à armes courtoises dans les autres parties du vieux monde. Pénétration pacifique en Chine, en Afrique, en Perse, au Maroc! L'admirable et discrète formule! Avec son complément de «sphères d'influence», puis de «la porte ouverte», elle flattait notre pacifisme latent. Nous nous laissions prendre à ce libéralisme larvé, à ces promesses de concurrence franche et loyale, à tout ce programme, enfin, si éminemment moderne; nous le pensions, du moins. Piperie de mots et de formules, hélas! Nous sommes payés pour le savoir. Les méthodes auxquelles ces aimables formules<sup>(2)</sup> servaient d'étiquettes paraîtront d'une pratique bien surannée à qui sait lire les annales de notre humanité. Depuis qu'il existe des États, ces organismes ont contracté, conservé l'habitude d'observer, d'étudier les groupements voisins, avec l'intention bien arrêtée d'exploiter leur situation, prospérité ou décadence, au mieux de leurs intérêts particuliers.

Nous nous imaginerions difficilement la fascination exercée sur les nations de l'antiquité par l'Arabie, pays de l'or, productrice des aromates et des essences, voie d'accès, porte des merveilleuses contrées de l'Inde. Pour nous, cette énorme péninsule représente le royaume de la soif, de la stérilité, des mornes solitudes ensevelies, depuis les derniers bouleversements

---

<sup>(1)</sup> Nous réservons le développement de la matière, ainsi que les références détaillées, pour notre second volume du *Berceau de l'Islam*.

<sup>(2)</sup> «Aussi pratiques que courtoises, créées par le xix<sup>e</sup> siècle à son déclin», ainsi pense le marquis J. de Dampierre (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> janvier 1916, p. 210). Passe pour les formules!

de l'écorce terrestre, sous un épais manteau de sables. La conquête nous en paraît à peine moins désirable que celle des glaces du pôle nord. De ces deux conceptions opposées, je n'hésite pas à adopter celle de l'antiquité. Tributaire des riches produits de l'Arabie, le monde civilisé ne pouvait ignorer l'importance économique de cet étrange pays. Il lui suffisait de la mesurer d'après les millions de sesterces; sa contribution annuelle au commerce de la mystérieuse péninsule. *Arabia gentium nulli postferenda*, proclamait Pline l'Ancien; l'Arabie peut soutenir la comparaison avec n'importe quel autre pays<sup>(1)</sup>. Par moments aussi son orgueil de Romain se révolte à l'idée de cette sujétion, et il s'en prend alors au luxe et aux caprices des femmes : *Tanti nobis deliciæ et feminæ constant*<sup>(2)</sup>! L'espoir de s'approprier un jour ces ressources fabuleuses, à tout le moins d'entrer en participation des énormes bénéfices qu'assurait leur exploitation, le désir de devancer, d'évincer des rivaux sur ces marchés lointains, toutes ces préoccupations allumèrent de bonne heure les convoitises des puissances asiatiques; elles introduisirent les Arabes dans l'histoire mondiale, plusieurs millénaires avant l'expansion de l'Islam.

Rappelons les caravaniers ismaélites du patriarche Joseph, les pillards madianites sur leurs dromadaires, harnachés de larges colliers d'or<sup>(3)</sup>, au temps des Juges. Le commerce et la razzia! Voilà les deux pôles entre lesquels oscillera désormais toute la vie arabe! Impossible de peindre en traits plus vigoureux que ne l'a fait notre vieille Bible ce peuple extraordinaire. Représentons-nous les reines, les rois d'Ophir, de Saba, dames et seigneurs des régions aurifères, des oasis, embaumées d'aromates, souverains mystérieux et magnifiques. Des profondeurs insondées des steppes arabiques, leur file processionnelle surgit, s'avance, se déroule — tels les Mages de l'Épiphanie — les mains chargées de promesses. Tableaux prestigieux! Ils évoquent devant notre imagination éblouie la question économique — la pénétration pacifique — comme elle se posait, il y a 3000 ans, dans l'Asie Antérieure. *Omnes reges Arabiæ comportabant aurum et argentum Salomoni*<sup>(3)</sup>. Voilà en quels termes exubérants la Bible atteste le

<sup>(1)</sup> *Histoire naturelle*, VI, 28 (32).

<sup>(2)</sup> *Histoire naturelle*, XII, 84.

<sup>(3)</sup> *Paralipomènes*, II, 9, 14.



succès de la politique commerciale du grand roi, le triomphe de sa diplomatie le jour où il réussit à détourner sur la Palestine une modeste portion des trésors, un mince filet du Pactole qui enrichissait les sables de l'Arabie.

Il ne saurait être question de suivre dans le détail ces compétitions internationales, les péripéties de cette « pénétration pacifique ». Autant vaudrait entreprendre de composer un chapitre de l'histoire économique du vieil Orient. Nous aurions à commenter l'apostrophe d'Ézéchiel (xxvii, 21, 22) à la ville de Tyr : *Arabia et universi principes Cedar, ipsi negotiatores manus tuæ . . . Venditores Saba et Reema, ipsi negotiatores tui, cum universis primis aromatibus et lapide pretioso et auro quod proposuerunt in mercatu tuo*. Il nous faudrait montrer Alexandre le Grand, obsédé par le mirage arabe et expirant avant d'avoir tenté la conquête rêvée. Ces projets allaient être repris en Occident par Auguste. « Ces peuples enrichis par le commerce des aromates et des pierres précieuses — ainsi s'exprime le contemporain Strabon <sup>(1)</sup> — l'empereur promet de s'en faire des amis opulents ou de les réduire sans peine à sa merci. » Dans ce programme si lestement esquissé, qui ne reconnaît les procédés impératifs de « la pénétration pacifique » ? Choisir entre un vasselage mal déguisé et une amitié aussi obligatoire qu'intéressée. L'insuccès de la campagne entreprise par Ælius Gallus ne découragea pas la politique romaine. L'Arabie continuera à fasciner les Césars comme plus tard l'Italie les Valois de France. Au début du II<sup>e</sup> siècle, un successeur d'Auguste, Trajan, érigea en province d'Arabie les régions <sup>(2)</sup> au midi de Damas, à l'orient du Jourdain et de la mer Morte. Le nom choisi pour la nouvelle circonscription administrative annonçait l'intention d'y établir la base de la future pénétration, de la marche vers le Sud, vers les pays de l'or et des aromates. Trajan commença par construire la voie romaine menant de Boşrà à la pointe est de la mer Rouge, un tracé repris récemment par le chemin de fer du Hîdjâz.

Au nord de cette mer, à l'extrémité de l'étroit cul-de-sac formant le pendant oriental du golfe de Suez, végète de nos jours la bourgade de 'Aqaba, un nom fréquemment mentionné dans la chronique politique et militaire de ces dernières années. L'importance de ce poste, déjà reconnu

<sup>(1)</sup> *Géographie*, XVI, c. 4, n° 22.

<sup>(2)</sup> Colonisées par les Arabes.

par Salomon, n'avait pu échapper à l'attention du pouvoir romain. Il y établit le quartier général de la X<sup>e</sup> *Legio Fretensis*. A Aïla — comme on l'appelait alors — s'organiseront désormais les principales missions à destination de l'Arabie occidentale. Cette activité diplomatique mérite d'attirer l'attention des érudits désireux d'élucider la préhistoire de l'Islam.

Nous voici dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, environ 50 ans avant la naissance du Prophète. A Constantinople règne Justinien. Ce souverain, constructeur infatigable, grand légiste, ne se montra pas moins soucieux d'affranchir ses États des entraves retardant leur expansion commerciale. A l'exemple de ses prédécesseurs, Justinien subit lui aussi l'attraction de l'Arabie. A cette époque, un mouvement intense animait le port d'Aïla et son golfe aujourd'hui désert. En ce terminus méridional de la voie de Trajan commençait la navigation de la mer Rouge. Les caboteurs byzantins y entraient en communication avec les riverains de l'Érythrée. Sur la côte orientale, les négociants, se glissant entre les bancs de corail et les embarcations des pirates, allaient chercher les riches produits de l'Arabie : l'encens, l'aloès, la myrrhe, les métaux précieux. Sur le rivage opposé, ils réussirent à nouer des relations non moins profitables avec le royaume éthiopien d'Aksoûm. Ils y achetaient les productions du continent africain : l'ivoire, les esclaves, la poudre d'or. Enfin, par l'intermédiaire des Arabes du Yémen et aussi de l'Éthiopie, ils s'efforcèrent d'atteindre les marchés de l'Inde. On voit de quelle importance devenait pour l'empire la possession de ce débouché sur l'Érythrée. Espérons que dans le remaniement éventuel de la carte asiatique, les maîtres de la Syro-Palestine ne perdront pas de vue le golfe Atlantique <sup>(1)</sup> et se montreront aussi clairvoyants que Salomon, Trajan, Justinien et Renaud de Châtillon <sup>(2)</sup>.

\*  
\* \*

L'Orient classique — ce qu'on appelle parfois le Proche Orient — comptait alors trois grands États : Byzance, l'Éthiopie, la Perse. Tous les trois, nous les voyons, à la veille de l'hégire, se disputer l'hégémonie en

<sup>(1)</sup> Aïla-Aqaba a toujours relevé de la Syrie.

<sup>(2)</sup> Voir le *Renaud de Châtillon* de M. G. Schlumberger pour le rôle d'Aïla au temps des Croisades.

Arabie, chercher à s'y assurer, chacun pour soi seul, le bénéfice exclusif de la « porte ouverte ». Si les deux premiers, rapprochés par une commune foi, entretenaient des rapports habituellement amicaux, il n'en allait pas de même avec la Perse. La rivalité de cette puissance, ses guerres avec les Gréco-Romains, remplissent les six premiers siècles de l'ère chrétienne. La politique enveloppante de Byzance ne pouvait laisser indifférent le grand empire iranien. Sur les rives du Tigre, dans les palais de Ctésiphon, on suivait d'un œil inquiet les démarches, les progrès de cette souple diplomatie en vue de s'introduire en Arabie. Ces manœuvres visaient moins des acquisitions territoriales immédiates qu'une participation de plus en plus directe au commerce indien, dont on voulait arracher le monopole à la Perse. De nos jours, cette campagne s'appellerait la lutte pour *le Bagdad* entre l'Allemagne et l'Angleterre. Aux deux époques, l'enjeu se trouve être le même : la route des Indes. Drame ancien joué par de nouveaux acteurs !

A maintes reprises les Gréco-Romains avaient essayé d'intervenir militairement parmi les tribus bédouines. Depuis Élius Gallus, aucune de ces tentatives n'avait réussi. Instruit par la faillite de cette politique, le gouvernement impérial finit par jeter les yeux sur un clan arabe, celui des émirs de Ghassân. On connaît le vers de Hassân ibn Thâbit <sup>(1)</sup> en leur honneur :

لله دَرَّ عَصَابَةٍ نَادَمْتُهُمْ      يَوْمًا بَجَلَقَ فِي الزَّمَانِ الْأَوَّلِ

Ah! la noble famille! l'hospitalité princière qu'elle m'a octroyée à Djilliq, au bon vieux temps!

Djilliq, dans le Haurân méridional, était une résidence des Ghassânides. L'empereur leur conféra le titre de patrice, qui les hissait au sommet de la hiérarchie byzantine. Ensuite il créa pour eux la dignité de *phylarque* ou commandant des tribus. C'était rattacher au phylarcat ghassânide tous les Bédouins placés sous la mouvance plus ou moins directe de l'empire en Syrie et dans les déserts limitrophes. Représentants officiels de César auprès de leurs compatriotes, les émirs assumaient la surveillance du *limes*, de la frontière syro-palestinienne. Ils devaient favoriser la pénétration de

<sup>(1)</sup> *Divan* (éd. Hirschfeld), 13, 4.

l'influence romaine derrière la ligne de fortins et de *castella*, tendue depuis la Palmyrène jusque vers Aïla sur la mer Rouge, pour protéger les agglomérations de sédentaires. L'institution du phylarcat ghassânide mériterait d'être étudiée et, je me permettrai d'ajouter, copiée par toutes les puissances, voisines du désert, soucieuses de tenir les nomades en main. A ma connaissance, rien de mieux en ce genre n'a été inventé que ce système d'un entretien peu coûteux et d'un mécanisme remarquablement simple. Ce fut une des plus heureuses inspirations de la pénétration pacifique. Elle ménageait à la fois les intérêts, le prestige de l'empire et l'amour-propre des Bédouins.

Nous en trouvons la preuve dans l'attitude de la Perse. A l'extrémité orientale de la péninsule, vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate, l'État, rival de Byzance, avait adopté une organisation analogue. Lui aussi s'appuya sur une famille arabe, celle des Lahmides. La politique sassanide dressera ces émirats en émules des Ghassânides, inféodés aux intérêts grecs. Par leur entremise les Iraniens travailleront à accaparer le commerce de la péninsule. Ils leur confieront la protection des riches convois marchands, visitant régulièrement, pour le compte du gouvernement perse, les foires de l'Arabie centrale. Tout Arabe est un trafiquant, a observé le vieux Strabon. Les dynastes lahmides s'intéressaient, non moins que leurs suzerains de Ctésiphon, aux questions commerciales et suivaient de près les fluctuations des marchés asiatiques. Hîra, leur capitale<sup>(1)</sup>, offrait un excellent poste d'observation. Cette ville, située à proximité de l'Euphrate et de la route directe de l'Inde, à l'orée du désert, commandait les principales voies de pénétration dans l'Arabie orientale. Elle était devenue le centre de foires assidûment fréquentées non seulement par les Bédouins des environs, mais par les marchands de la Mecque et de Taïf. Hîra possédait pour l'est de la massive péninsule l'importance économique de Bosrâ et de Ghazza pour le Hidjâz. Avant tout, grand marché des céréales et des productions variées de la fertile région du Sawâd ou Babylonie. Les nomades s'y sentaient moins dépaysés que dans les cités frontières de la Syrie, plus imparfaite-

---

<sup>(1)</sup> Dans la monographie consacrée par M. Rothstein aux Lahmides, l'importance économique de cette ville n'est pas même indiquée. De son côté, dans ses *Ghassânî Fûrsten*, M. Nöldeke a négligé d'étudier les interventions des Ghassânides en Arabie.

ment arabisées. La capitale lahmide pratiquait non seulement le négoce, la vente de ses objets manufacturés et des articles d'importation indienne; mais ses habitants, les chrétiens 'Ibâdites, bénéficiant d'une double culture, arabe et araméenne, avaient su accaparer le trafic de l'argent; ils jouaient auprès des tribus environnantes le rôle des banquiers mecquois dans les provinces voisines de l'Érythrée.

Nous voyons les émirs lahmides s'associer directement à ces manifestations variées de l'activité économique de leurs sujets, travailler incessamment à étendre leur autorité dans la direction du couchant. Ils ne visaient pas seulement à affaiblir leurs adversaires de Ghassân, mais à conquérir les postes, à prendre pied dans les oasis qui les séparaient des marchés syriens. De là leurs efforts pour occuper les riches palmeraies de Taimâ, l'oasis de Doûmat al Djandal et autres points d'eau situés dans la Palmyrène. Ils possédaient leurs espions en Syrie, chargés de les tenir au courant de toutes les nouvelles présentant un intérêt économique ou politique. Ils s'y étaient assuré le concours d'associés commerciaux habilement choisis. La poésie arabe nous a conservé le nom d'un de ces agents, un médecin de Damas, Ibn Taufilâ. Parallèlement à cet épanouissement d'influence dans le désert syrien, les Lahmides s'efforcent de la faire pénétrer au centre et à l'ouest de l'Arabie proprement dite.

Ni Lahmides ni Ghassânides ne se piquaient d'être géographes. Mais connaissant leur pays et leurs compatriotes, ils savaient que la géographie, c'est-à-dire le désert, se ferait toujours la complice des Bédouins contre toute action militaire de grand style. Cette leçon — les Romains l'avaient apprise à leurs dépens — leur révéla la nécessité de se procurer, dans la patrie du *manus omnium contra omnes*, le plus grand nombre possible de créatures. Le descendant d'Ismaël est né démocrate, égalitaire et individualiste. Mais, par bonheur, il demeure sensible aux distinctions, aux avances. Il professe ouvertement que si Allah a créé les riches, les puissants, c'est pour leur procurer la satisfaction de présider à la dispensation de leur fortune. Jamais les dehors solennels du Bédouin ne lui ont désappris le geste de la main tendue <sup>(1)</sup>. Il faut savoir la remplir à propos et de

---

<sup>(1)</sup> Cf. notre *Berceau de l'Islam*, I, 235-236.

bonne grâce, si on veut l'arracher à la tentation de lever le poing et de croiser la lance contre tout intrus étranger.

Aussi voyons-nous les phylarques perses et byzantins s'efforcer d'envelopper la solitude dans un réseau de relations amicales. Aucune catégorie de nomades ne se voit oubliée : les chefs du Nadjd à l'attitude majestueuse, au verbe ronflant sous leurs pittoresques guenilles, les *ḥafir*, les *raḥḥāl*, directeurs et convoyeurs de caravanes, ensuite les princes de la finance à la Mecque, les Ibn Djod'ân, les Aboû Sofiân. Les largesses de ces émirs vont prévenir jusqu'aux *ṣa'louk*, aux *ḥali'*, redoutables écumeurs de steppes, dangereux chefs de bandes, dont l'hostilité dans la mer de sable ne causait pas moins de terreur que les embûches d'un sous-marin sur la route de nos navires. Tant les phylarques ont à cœur de garantir la sécurité des opulents convois, confiés par eux à la loyauté des Bédouins !

Entre les Lahmides et les Ghassânides on constate une étrange rivalité. C'est à qui attirera, retiendra à sa cour les poètes, maîtres de l'opinion publique, arbitres de la renommée dans l'Arabie préislamique, journalistes du désert : les Nâbigha, les A'šâ, les Labid, les Ḥassân ibn Thâbit. Ces avances attestent chez ces princes, non seulement le goût des beaux vers, mais une intelligence pratique, le désir de drainer vers leurs États les ressources économiques de la péninsule. Libre aux Aṣma'î, aux Aboûlfaradj et consorts de n'y avoir entrevu que le dilettantisme littéraire, l'ostentation des Ḥārith et des Mondir. La fastueuse hospitalité accordée aux poètes par les émirs visait un but moins désintéressé. La retentissante réclame de ces aèdes grandiloquents devait les signaler aux habitants du désert non seulement comme des seigneurs magnifiques, mais atténuer, chez les Bédouins les plus revêches, toute velléité de résistance aux desseins de ces princes, « véritables lions, ramassés sur leurs griffes, prêts à fondre sur la proie » :

وَقُلْتُ يَا قَوْمَ إِنَّ الْيَتِّ مُنْقَبِضٌ      عَلَى دِرَائِمٍ لَوْثَةِ الضَّارِي<sup>(1)</sup>

Cet avertissement de Nâbigha à ses contribuables montre comment les poètes se trouvèrent amenés à coopérer au programme politique de leurs

<sup>(1)</sup> *Sô'ard* (éd. Cheikho), 675.

Mécènes. Avais-je raison de les comparer aux journalistes de notre époque?

Ces résultats compensaient largement, aux yeux des phylarques, les charges de blé et de dattes généreusement accordées à leurs panégyristes, le sacrifice de quelques centaines de chameaux « à la robe, aux prunelles noires ». Cette variété de dromadaires formait une spécialité des haras lahmidés. La perspective d'une telle récompense faisait perdre toute retenue dans l'apologie; elle excitera au plus haut point les convoitises des rimeurs bédouins et leur arrachera les plus hyperboliques éloges. S'attacher, tenir constamment en main les mobiles nomades, voilà donc l'objectif poursuivi par les Lahmidés et leurs rivaux de Ghassân dans la constante faveur témoignée aux poètes, aux chefs de tribu et aux chevaliers-brigands du désert. Plus encore que l'amour du faste, la politique y trouvait son compte! Politique dispendieuse, nous n'en disconviendrons pas. « Mais la guerre, dira un demi-siècle plus tard le grand calife Mo'âwia, coûtait encore plus cher <sup>(1)</sup>. »

\*  
\* \*

Grâce à l'institution du phylarcat ghassânide sur la frontière de Syrie, le prestige de César demeurait vivace parmi les Arabes. A maintes reprises ils semblent même avoir sollicité son intervention dans leurs affaires intérieures. Le cycle fabuleux, formé autour du nom d'Amroulqais, « le roi-errant » de la légende, en témoignerait. Rappelons ce distique du prince-poète à l'occasion de son voyage vers Constantinople et de la traversée des Pyles, les redoutables défilés séparant la Syrie de l'Anatolie :

بَكَى صَاحِبِي لَمَّا رَأَى الدَّرَبَ دُونَهُ      وَأَيَّقَنَ أَنَا لِاحِقَانٍ بِقَيْصَرَا  
فَقُلْتُ لَهُ لَا تَبْكُ عَيْنُكَ إِنَّمَا      تُحَاوِلُ مُلْكًا أَوْ نَمُوتُ فَتُعْذَرَا

Mon compagnon pleura lorsque, laissant derrière lui les passes des Pyles, il s'aperçut que nous allions rejoindre César.

Trêve de larmes, lui criai-je, nous voulons reconquérir un trône ou mourir en hommes d'honneur!

---

<sup>(1)</sup> Cf. nos *Études sur le calife Mo'âwia I<sup>er</sup>*, p. 223.



Nous ne pouvons suivre ici, depuis Constantin le Grand, les efforts du gouvernement impérial pour favoriser en Arabie la propagande chrétienne, étudier en détail les missions envoyées par les *basileus* à Hîra, à Nadjrân, dans le Yémen. Le zèle de la foi ne demeura sans doute pas étranger à ces légations. Mais il s'y joignit une pensée réaliste : continuer la politique de pénétration pacifique. Par les rapports de leurs agents, les ministres de César connaissaient l'importance des transactions arabes. Chaque année les statistiques commerciales révélaient les millions de drachmes payés par le luxe romain aux trafiquants ismaélites. L'histoire des ambassades byzantines en Arabie nous fournit un des plus anciens exemples du protectorat chrétien dans cette partie de l'Orient médiéval. Elle atteste, d'autre part, chez le gouvernement impérial, la claire perception des avantages matériels attachés à l'exercice de ce patronat. En dehors des frontières de l'empire, César paraissait le protecteur-né du christianisme. L'exemple de la ville libre de Nadjrân nous le rappellerait au besoin. Les évêques de cette cité sud-arabe appartenaient à la confession monophysite. Nous trouvons pourtant ces prélats en excellentes relations avec les « très pieux, très orthodoxes empereurs » de Byzance et comblés de leurs cadeaux. La politique étrangère de ces souverains estimait tout progrès de l'idée chrétienne en terre barbare comme un gain pour l'influence de l'empire. Quand on connaît la situation de l'Orient, on ne saurait blâmer cette conception libérale. L'attitude des Sassanides, affectant de traiter les chrétiens de leurs États en partisans des Grecs, devait suffire pour la leur suggérer. *Fas est et ab hoste doceri.*

En étudiant la situation de la Mecque et de Médine dans les premières années du VII<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>, nous y avons constaté la présence de marchands byzantins, vraisemblablement des Syriens <sup>(2)</sup>. Ils approvisionnaient de vin,

<sup>(1)</sup> Communications à l'Institut égyptien, mars, avril, mai 1915.

<sup>(2)</sup> Mon collègue le P. Séb. Ronzevalle préfère y voir des Hellènes; il me rappelle « le souple et liant *baqq'il* grec qu'on retrouve de nos jours dans toute la Haute-Égypte, bien au delà de Khartoum et jusqu'au cœur du Soudan ». Il faudrait donc reconnaître un Grec dans Şohaib ibn Sinân, un des plus intimes amis de Mahomet; voir plus loin. Pour l'activité commerciale des Syriens à cette époque, on peut voir CH. DIEHL, *Études byzantines*, 145; comp. p. 130.

d'huile, de céréales, les marchés du Hidjâz. Le gouvernement de Constantinople n'a pu perdre de vue ces colonies lointaines, ni se désintéresser de leur sort. Dans le long couloir de Wâdi'l Qorâ, conduisant à l'oasis de Médine, s'échelonnaient, perdus dans les palmeraies, des monastères et des ermitages chrétiens. Les habitants de ces asiles de la prière se montrèrent toujours accueillants aux Bédouins. De jour, ils leur offraient l'eau de leur citerne, le vin de leur cellier; de nuit, la lampe du solitaire, prolongeant ses vigiles pieuses, guidait la marche des caravanes. Les poètes ont consacré des vers émus à ces bons Samaritains du désert, leurs hôtes et aussi leurs infirmiers, comme celui de l'Évangile. Le Qoran a vanté l'humanité, la bonté de ceux qui se «proclament chrétiens, parce qu'ils ont des moines et se tiennent éloignés de tout orgueil» : لَتَجِدَنَّ أَقْرَبَهُمْ مَوَدَّةً : الَّذِينَ آمَنُوا الَّذِينَ قَالُوا إِنَّا نَصَارَى ذَلِكَ بَأَنَّ مِنْهُمْ قِسِيَسِي وَرَهْبَانًا وَآتَهُمْ لَا يَسْتَكْبِرُونَ (v, 85). Sur ces confins de la civilisation et de la barbarie, tout chrétien, tout sujet ou protégé de l'empire devenaient des pionniers de l'idée, de la civilisation byzantines.

A défaut de consulats, l'organisation du phylarcat ghassânide a dû être utilisée par Constantinople pour prêter à ces clients aide et protection. Par l'entremise des émirs de Ghassân, représentants au désert du gouvernement grec, nous voyons celui-ci peser sur les décisions de la république marchande de la Mecque<sup>(1)</sup>. Les habitants de cette ville ou Qoraïsites se livraient à un commerce extrêmement lucratif avec la Syrie et l'Égypte. Ces relations se trouvaient réglementées par une sorte de traité de commerce, un ensemble de capitulations concédées par le pouvoir impérial. Quand Byzance avait à se plaindre des Bédouins, à châtier une violation de frontières, les capitulations se voyaient retirées, et l'embargo mis sur les caravanes et les caravaniers arabes. Les phylarques étaient chargés de l'exécution de ces représailles. Elles manquaient rarement de produire leur effet. Il suffisait d'interdire l'exportation des céréales de Syrie et d'Égypte pour condamner le Hidjâz à la famine. C'est également par le canal des émirs de Ghassân que les compatriotes du Prophète traitent avec l'administration byzantine

<sup>(1)</sup> Voir notre *République marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, p. 23-54.

pour obtenir la levée des mesures prohibitives, le renouvellement des anciennes capitulations.

A leur retour de Bosrà et de Ghazza, les caravanes mecquoises touchaient au port d'Aïla, terminus de la route stratégique et commerciale de Trajan. Les organisateurs de ces convois profitaient de leur passage par ce port de mer pour renouveler leurs provisions de dinars byzantins. Cette circonstance, la fréquente mention d'Aïla dans les récits anciens, attestent de nouveau l'importance de cette cité pour l'Arabie occidentale. C'était au midi de l'empire le point le plus voisin du Hîdjâz, à l'exception toutefois de Leucocome (Haurâ') et de Taboûk, où le Bas-Empire entretenait longtemps des postes militaires. On voit pourquoi les géographes arabes font commencer la Syrie au nord de l'oasis de Taboûk.

Depuis l'expédition d'Ælius Gallus, aucune armée romaine ne paraît avoir dépassé cette dernière ligne. Quand l'empire voulait exercer une pression sur les populations de la péninsule, il n'avait garde de hasarder ses légions dans le désert. Rarement ces expériences militaires se virent couronnées de succès, et les cohortes lancées à travers les steppes ne pouvaient guère s'éloigner de leur base d'opérations, formée par les *castella* de la Transjordanie et de l'ancienne Nabaté. Aux Arabes, Byzance préférerait opposer les Arabes, compter sur le phylarcat ghassânide, devenu au vi<sup>e</sup> siècle le gardien officiel du *limes* syro-arabe. Nous connaissons son rôle extrêmement actif dans les guerres contre la Perse. Son intervention dans les affaires du Hîdjâz, encore très imparfaitement connue, ne peut avoir été ni moins fréquente ni moins efficace. Les phylarques pouvaient y escompter à l'occasion l'appui des *Mosta'riba*, tribus vaguement christianisées, les Banoû Djodâm, les Banoû 'Odra, les Balî et autres groupes de Qodâ'a<sup>(1)</sup>, occupant les oasis, les pâturages, les steppes et les points d'eau situés entre Médine et la frontière syrienne. A l'époque de l'invasion arabe, nous voyons ces nomades se joindre aux troupes d'Héraclius, et ils avaient pris une part importante à la défaite de Moûta. Cette situation devait être connue au Hîdjâz. Nous comprenons ainsi comment l'imagination des Bédouins a pu accorder aux émirs ghassânides le titre de « rois de Syrie »

---

<sup>(1)</sup> Comp. notre *Califat de Yazîd I<sup>er</sup>*, p. 271 et seq.

et leur assigner Damas comme capitale. Derrière eux elle croyait voir se dresser le colosse romain, tout le prestige attaché au nom de César. Ce dernier ne leur avait-il pas accordé un diadème d'or et le titre suprême de patrice? Ils disposaient des subsides de l'empire, de l'*annona* ou distribution de vivres; ils pouvaient puiser dans les arsenaux de Damas et de Boṣrâ, s'y armer des cuirasses, des cottes de mailles, des fines lames d'acier, صفائح بصرى, que les roitelets du désert — rappelons de nouveau Amroul-kais — conservaient parmi leurs trésors. Les Arabes ne se formaient pas une moindre opinion des émirs lahmides : témoin ces vers de leur panégyriste, le très classique poète Nàbigha <sup>(1)</sup> :

أَلَمْ تَرَ أَنَّ اللَّهَ أَعْطَاكَ سُورَةً      تَرَى كُلَّ مَلَكٍ دُونَهَا يَتَذَذِبُ  
بِأَنَّكَ شَمْسٌ وَالْمُلُوكُ كَوَاكِبُ      إِذَا طَلَعَتْ لَمْ يُبْدِ مِنْهُمْ كَوْكَبُ

Dieu vous a accordé une puissance, devant laquelle s'éclipse le prestige des autres potentats.

Vous êtes le soleil et les autres rois des étoiles; quand le soleil se lève, aucun astre ne peut rayonner.

En balayant les dernières traces de cette souple organisation, laquelle avait fourni à bon compte une armée d'auxiliaires familiarisés avec le désert; en détruisant le phylarcat ghassânide, l'invasion perse en Syrie, dans la première décade du VII<sup>e</sup> siècle, ouvrira toute large la porte aux futures armées de l'islam. Quand ils réussirent à se ruiner mutuellement par dix années de guerre, Chosroès et César travaillèrent, sans s'en douter, pour le compte d'un rival, qui grandissait alors à la Mecque.

*Ludit in humanis divina Potentia rebus!*

\*  
\* \* \*

S'il fallait en croire les anciens annalistes arabes, la Mecque n'aurait jamais subi le joug étranger. Inutile donc de demander aux chroniques de l'originale cité qoraïsiste de nous renseigner sur la marche, sur les progrès de la pénétration byzantine dans la métropole du Hidjâz. Nonobstant cette

<sup>(1)</sup> Voir شعراء النصرانية (éd. Cheikh), 656.

assurance justement suspecte, quand on se met à retourner les fragments de textes échappés à la revision de la période impérialiste, on aboutit à des conclusions nettement divergentes. L'histoire politique des Qoraisites débute avec Qoşayy. Ce personnage, à moitié légendaire, venait du nord de l'Arabie, c'est-à-dire d'une région soumise à l'influence gréco-ghassânide. C'est lui qui installa les clans de Qoraiş au cœur de la Mecque et leur y assura une suprématie incontestée. Or, si nous pouvons accepter un texte malheureusement isolé d'Ibn Qotaiba, Qoşayy, dans sa lutte contre les Ḥozā'a, les anciens maîtres de la Ville Sainte, se vit soutenu par César, حَارَبَ خَزَاعَةَ وَأَعَانَهُ قَيْصَرُ عَلَيْهَا. En quoi consista cette assistance? Subsidés, troupes, munitions, pression, intervention diplomatiques? Le laconisme d'Ibn Qotaiba évite de s'expliquer à cet égard.

Un autre épisode mieux connu se trouve chronologiquement plus rapproché de nous que les temps du mythique ancêtre de Qoraiş. Le héros en serait 'Othmān ibn al-Ḥowairith, un parent de Ḥadīdja, la première femme du Prophète. Il était chrétien et aspirait, assure-t-on, à devenir le roi de la Mecque. L'ambition de ce Qoraisite a vraisemblablement visé moins haut; mais recueillons le renseignement sous bénéfice d'inventaire. Les pensées de 'Othmān se dirigèrent naturellement du côté de César, le protecteur attitré du christianisme en Orient. Notre Mecquois le savait : le commerce de sa cité natale ne pouvait se passer des débouchés grecs; d'où nécessité pour ses concitoyens d'améliorer, de resserrer les relations avec l'empereur. Il « alla donc trouver César » ou, pour parler un langage plus protocolaire que celui de nos vieilles chroniques <sup>(1)</sup>, les officiers préposés à la garde du λιμνιον, des frontières syro-arabes.

Dans les principaux postes limitrophes de l'Arabie, à Aila, à Ghazza, à Boşrâ, le gouvernement byzantin possédait des organismes correspondant à notre « service des renseignements », à nos « bureaux des affaires indigènes » tels qu'ils fonctionnent dans les colonies du nord de l'Afrique. Leurs informations devaient éclairer la politique arabe de l'empire. En présence des agents grecs dirigeant ces services, 'Othmān décrivit la situation de la Mecque, son importance commerciale — celle-là même étudiée dans nos

<sup>(1)</sup> AL-Fāsi, publié par Wüstenfeld.

communications précédentes<sup>(1)</sup>. Le Qoraïsïte engagea ses auditeurs, les fonctionnaires byzantins, à s'assurer le monopole du marché mecquois. Cette conquête débarrasserait l'empire du lourd tribut qu'il payait annuellement aux intermédiaires arabes. 'Othmân démontra la facilité de l'entreprise, les lacunes, l'imperfection de l'organisation militaire de sa patrie, confiée à des mercenaires abyssins et bédouins<sup>(2)</sup>, ville remplie d'esclaves chrétiens, de marchands syriens, de mercantis ghassânides, partant à la merci d'un coup de main habilement préparé. Il corrobora ces arguments par une considération de nature à impressionner les politiques du Bas-Empire, obsédés par le spectre de l'ennemi héréditaire. Il rappela l'exemple récent de l'expédition perse au Yémen, la conquête de la capitale Šan'â; les avantages, le prestige garantis par ce succès militaire à l'État rival. Byzance ne pouvait demeurer en arrière : elle se devait d'acquérir dans la péninsule un accroissement équivalent de territoire et d'influence économique.

Ce discours posait nettement la question de l'équilibre politique dans l'Asie Antérieure. Il prouve avec quelle attention — attestée par le Qoran (xxx, 1-3) — on observait de la Mecque les vicissitudes du long duel engagé entre les deux grandes puissances orientales; enfin l'existence en cette ville d'une fraction sympathisant avec les Byzantins. Le Qoran formule même des vœux pour la victoire définitive de l'empire chrétien sur les Perses infidèles.

La faconde diplomatique de 'Othmân ne fut pas dépensée en pure perte. Le gouvernement grec se décida à lui confier non pas le titre de roi — comme affirment nos chroniques — mais une mission plus modeste, à l'accréditer auprès de ses concitoyens du Tihâma en qualité d'agent de l'empire. A son retour parmi eux les négociations de 'Othmân prirent tout d'abord une tournure extrêmement favorable. L'habile Mecquois y développa la contre-partie du discours prononcé en présence des fonctionnaires byzantins : la sécurité assurée au commerce qoraïsïte sur les terres de

---

<sup>(1)</sup> Voir *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1915.

<sup>(2)</sup> Les fameux *Ahâbiš*, troupes nègres, encadrées de Bédouins. Voir notre mémoire *Les Ahâbiš et l'organisation militaire de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Journal asiatique*, 1916<sup>2</sup>, 425-482.

l'empire, les énormes bénéfices qu'ils ne cessaient d'en retirer. L'intérêt de la cité conseillait donc de resserrer les liens existants avec le redoutable voisin du Nord. Lui 'Othmân, leur parent et leur concitoyen, **أنا ابن عمكم واحدكم**, servirait d'intermédiaire dans ces négociations. Refuser c'était s'exposer à des représailles. L'empire fermerait aux caravanes mecquoises l'entrée de la Syrie et des autres provinces : un désastre dont la fortune des Qoraisites ne se relèverait jamais.

Voilà le sens des pourparlers engagés par 'Othmân. Il sut adroitement insister sur la puissance du *basileus*. A cette heure, la désastreuse campagne de Perse n'en avait pas encore ébranlé le prestige. Aux yeux des financiers mecquois, le nom d'Héraclius incarnait le pouvoir absolu; il brillait entouré de l'éclat des dinars d'or, portant son effigie et son nom **هرقلية**. Comparés à ce potentat, les Omayyades, les Mahzoûmites, les Aboû Ohaïha, les Harb, les Walid <sup>(1)</sup>, se sentaient de bien minces personnages. L'interdiction du territoire grec, l'embargo mis sur le commerce mecquois, ces menaces achevèrent d'impressionner ces banquiers, conscients de leur faiblesse, de leur isolement au milieu des Bédouins jaloux et hostiles. Leurs voisins de Hozâ'a ne leur pardonnaient pas de s'être vus dépossédés de la suprématie à la Mecque. Toutes ces rancunes n'allaient-elles pas se coaliser le jour où l'empereur se déclarerait contre eux? A elle seule, la fermeture des marchés syriens suffirait pour vider leurs coffres-forts et ruiner leur crédit. Abandonnés de leurs mercenaires, les *Ahâbiš*, en majorité des Abyssins chrétiens, comment espérer repousser une attaque des Grecs, les redoutables *Banoû'l Asfar*? Les Qoraisites se déclarèrent prêts à souscrire aux propositions de 'Othmân. Ce dernier croyait toucher au but, quand l'opposition de son cousin Aboû Zam'a vint ruiner l'œuvre de cette patiente diplomatie. Il lui suffit d'affirmer que 'Othmân visait à la royauté, tendait à confisquer, avec l'appui de l'étranger, l'indépendance de la Mecque. Au cri protestataire : « un roi au Tihâma! », toute la cité se souleva. Il resta à 'Othmân la ressource de s'exiler, d'aller rejoindre César pour l'informer comment avait échoué ce projet de *Zollverein* byzantin.

En guise de représailles, le gouvernement grec aurait donné l'ordre à

---

(1) Principaux financiers de la Mecque dans les dernières années du vi<sup>e</sup> siècle.



l'émir de Ghassân d'emprisonner les marchands mecquois assez audacieux pour franchir la frontière syrienne. 'Othmân mourut empoisonné, et la guerre avec la Perse empêcha Héraclius de reprendre le projet avorté. Cet épilogue dramatique termine brusquement l'histoire mouvementée de l'intervention byzantine en Arabie. Un quart de siècle plus tard, un groupe de Qoraïsites décidés, réunis autour de Mahomet, préparera la réplique arabe à la pénétration gréco-romaine. Voici comment un dramaturge français, Henri de Bornier, en fait exposer le programme par le Prophète en personne :

Je vois mieux sous le ciel que Médine et la Mecque :  
 Je vois la péninsule italique et la grecque,  
 Je vois l'Asie ouverte après quelques combats,  
 Constantinople, clé de l'Europe, là-bas,  
 Puis l'Espagne qu'un double océan enveloppe,  
 Et puis les profondeurs obscures de l'Europe!  
 C'est là qu'il faut aller, c'est là que nous irons!  
 Battre ces froides mers de nos fiers avirons,  
 A nos chevaux guerriers ouvrir ce monde immense,  
 C'est l'œuvre de l'Islam, c'est moi qui la commence <sup>(1)</sup>.

\*  
\* \*

Et l'Abyssinie? demanderez-vous. Sur la rive africaine de l'Érythrée, en face du détroit commandant le débouché de cette mer dans l'océan Indien, l'Abyssinie avait suivi avec un intérêt croissant les péripéties de la lutte d'influence engagée en Arabie entre les deux grands empires orientaux : la Perse et Byzance. Le royaume chrétien d'Aksoûm — ainsi l'appelait-on du nom de sa capitale — résolut d'adopter lui aussi une politique arabe. Les Grecs l'y avaient d'ailleurs incité, comptant bien utiliser son concours contre la Perse et dans la conquête de la route des Indes. Les Abyssins avaient accepté l'invitation; mais comme ils ne tenaient du nègre que la couleur, ils se montrèrent fermement décidés à travailler pour leur propre compte. Depuis la *date de l'Éléphant*, si célèbre dans les annales préislamites de la Mecque, cette ville savait, pour avoir été temporairement

---

<sup>(1)</sup> *Mahomet*, acte III, scène 5.

occupée par les Éthiopiens, avec quelle énergie l'État africain entendait poursuivre ses méthodes de pénétration. Comme coup d'essai, il commença par conquérir le Yémen, la plus riche partie de l'Arabie et une des portes de l'Inde. En une seule campagne, ils réalisèrent plus de progrès que les Grecs et les Iraniens en plusieurs siècles de savante stratégie diplomatique.

A cette époque, les sujets du négus prenaient une part fort active à la navigation de la mer Rouge et de l'océan Indien. Dans la direction du Levant, leurs vaisseaux avaient poussé jusqu'à l'île de Ceylan. Ce mouvement dut recevoir une nouvelle impulsion, après l'occupation du Yémen. Un large bras de mer, le bassin de l'Érythrée, les séparait du Hidjâz. Des deux côtés du détroit, les idiomes, les mœurs, offraient de nombreux points de contact. L'esclavage, le commerce, avaient fixé des milliers de leurs compatriotes sur les terres arabes. D'autres y étaient arrivés en qualité de mercenaires. Au Yémen et à la Mecque, des troupes nègres composaient pour la grande majorité la force publique : ce sont les fameux Alhâbiš. Quant aux relations commerciales entre les deux contrées, nous possédons à cet égard un témoignage extrêmement précieux. C'est le compte rendu analytique d'une délibération du grand Conseil, *Dir an-Nadwa* de la Mecque, tenue la deuxième année de l'hégire, à l'époque du blocus organisé par Mahomet pour amener ses concitoyens à composition. Je traduis textuellement les paroles d'un des orateurs qoraïsites, Şafwân ibn Omayya : « Cette situation ne peut se prolonger. Autrement il ne nous resterait plus qu'à émigrer de notre ville. Si nous nous sommes fixés à la Mecque, c'est à la condition de trafiquer, l'été avec la Syrie, l'hiver avec l'Abyssinie » : *وَأَمَّا نَزَلْنَاهَا عَلَى التِّجَارَةِ إِلَى الشَّامِ فِي الصَّيْفِ وَفِي الشِّتَاءِ إِلَى أَرْضِ الْحَبَشَةِ* <sup>(1)</sup>. Ce langage me paraît clair. A tout prix, les Qoraïsites entendaient conserver la lucrative mission de servir d'intermédiaires entre l'Afrique et l'Orient, entre la civilisation et le monde barbare. Ces courtiers émérites savaient y trouver l'emploi de leurs aptitudes variées.

Que dans ces rapports les Abyssins soient demeurés passifs, qu'ils aient limité leur activité au rôle de fournisseurs d'ivoire et d'esclaves, une telle inertie devrait nous surprendre. Dans la *Sira* ou vie de Mahomet, dans le

(1) Wâqidî (Kremer). 196.

Qoran, les allusions à la navigation abondent. Ces documents attestent une étonnante familiarité avec la vie, avec les voyages sur mer. Par ailleurs ces écrits ne montrent nulle part les compatriotes du Prophète exerçant le métier de marin, l'industrie de l'armateur. Ils en ont, semble-t-il, abandonné les risques et aussi les bénéfices aux riverains chrétiens de l'Érythrée<sup>(1)</sup>. Antérieurement à l'hégire, nos chroniques ne mentionnent pas le port de la Mecque. Il existait, nous le savons, un lieu de débarquement sur la grève voisine de cette métropole<sup>(2)</sup>. Mais les commerçants qoraïsites ne s'intéressèrent jamais à son aménagement. Encore rien ne prouve qu'ils n'aient pas principalement communiqué avec l'Afrique en empruntant l'énorme détour par le Yémen. C'était là une des tendances communes au commerce des anciens : ils allongeaient les itinéraires continentaux en vue d'abrégier les traversées maritimes ; ils préféraient plusieurs journées sur les routes terrestres à quelques heures sur les « sentiers humides ». Or la présence du pavillon assure une supériorité incontestable dans les transactions internationales. Cette suprématie navale, les Abyssins n'ont pu la négliger, comme ils ont dû mettre à profit l'apathie, l'inexpérience maritimes des Arabes leurs voisins.

Aux environs de l'hégire, les populations du Hidjâz renoncent donc à utiliser la proximité de la mer, « cette grande voie ouverte aux nations entreprenantes », comme s'exprimait feu Léopold II. Ce sont des terriens obstinés, n'ayant jamais gouverné que les « vaisseaux du désert ». Quand Mahomet, établi à Médine, imagina, pour réduire ses compatriotes, de leur couper les communications avec la Syrie, l'idée ne se présenta pas à ces trafiquants, par ailleurs si avisés, d'emprunter la route de mer pour aborder à Qolzom ou à Aïla. Ou si la pensée leur en vint, ils manquèrent de moyens, c'est-à-dire de vaisseaux pour la mettre à exécution. Au lieu de consulter des cartes marines, d'étudier des périple, ils interrogèrent non des navigateurs, mais le célèbre Forât, un *dalil*, guide de caravanes. Sur son avis, ils se résignèrent à l'énorme et pénible crochet par le Nadjd. La pratique des « chemins liquides » leur inspirait une véritable terreur.

---

<sup>(1)</sup> Abyssins, Égyptiens, Byzantins.

<sup>(2)</sup> Un navire égyptien y étant venu échouer, on aurait utilisé la cargaison de bois pour fabriquer un toit à la Ka'ba.

Pendant une traversée de la mer Rouge, en cours de route vers l'Abyssinie, les compagnons de 'Amrou ibn al-'Âsi, le futur conquérant de l'Égypte, se montrèrent surpris de constater qu'il savait nager. Dans leur estimation, un Qoraïsîte à la mer devait être un homme perdu.

Ces terreurs, ces répugnances, s'opposeront plus tard à la création d'une marine arabe. Pour la fondation des cités nouvelles, le calife 'Omar défendit de mettre la mer entre Médine et ces établissements. دود على عود «un ver de terre sur une branche!». Ainsi s'exprimait sentencieusement le même 'Amrou, quand il voulait peindre l'abandon, la situation critique du marin, se confiant au perfide élément. Seul le génie persévérant du calife Mo'âwia réussira à tourner ces obstacles. Mais les premières ouvertures du grand Omayyade se heurteront aux hésitations de 'Omar, encore sous l'impression d'une défaite essuyée dans la mer Rouge. Une expédition arabe avait voulu châtier une longue suite d'insultes contre la côte du Hîdjâz : elle échoua, et la marine éthiopienne reprit ses croisières, donnant partout la chasse aux marchands arabes. L'an 83 H., les corsaires abyssins pillèrent la ville de Djidda. Ces excès expliquent la portée de cette recommandation attribuée au Prophète : «N'attaquez pas les Abyssins, tant qu'ils vous laisseront en repos», اتركوا الحبشة ما تركوكم. On voit également d'où venait la persuasion répandue à la Mecque que ces Africains détruiraient un jour la Ka'ba. Vraisemblablement un écho des manifestations navales, auxquelles se livrait dans les eaux du Hîdjâz l'escadre abyssine. L'activité déployée par elle aux beaux siècles du califat nous donne à deviner comment ils ont dû exploiter l'avantage de posséder une marine, antérieurement à l'hégire. Cette constatation supplée au laconisme des annales mecquoises pour la période préislamique.

On croit entrevoir l'existence au VI<sup>e</sup> siècle d'une «thalassocratie abyssine». Cette supériorité maritime ne pouvait rester longtemps sans emploi. Les Abyssins attendirent une occasion pour prendre pied en cette Arabie où tant de leurs compatriotes les avaient précédés. Tout les conviait à cette démarche : les richesses du pays, le morcellement politique, les luttes intestines paralysant la résistance des populations, enfin le désir de disputer aux États rivaux, la Perse et Byzance, la possession de cet important marché, qu'ils achalandaient des produits du continent noir. Ils profitèrent habilement des troubles politiques survenus au Yémen, des persécutions

exercées par un prince juif, Doû Nowâs, contre les chrétiens de Nadjrân.

Cette campagne a été présentée comme une guerre de religion. Elle fut surtout l'affirmation d'une sorte d'impérialisme abyssin. Après l'Iran, à l'exemple de Byzance, l'Éthiopie déclarait sa résolution de suivre une politique d'expansion. Aussi après avoir châtié Doû Nowâs, s'être installés à sa place, les capitaines du négus reprennent les traditions guerrières des Sabéens, des Minéens et de cet État himiarite détruit par leur valeur. Ils se remettent en marche vers le nord de la péninsule. Comme tous leurs prédécesseurs dans l'Arabie Heureuse, ils comprennent la nécessité de s'assurer l'ancienne route de l'encens, la voie merveilleuse, où d'étapes en étapes, les aromates, les essences, les pierres précieuses, les trésors de l'Inde et de l'Arabie, aboutissaient jusqu'aux ports de la Méditerranée. Taïf et la Mecque constituaient alors les stations principales de cette artère de la vie économique. Les Abyssins s'empressèrent de les occuper. C'est la « campagne de l'Éléphant », célèbre dans toute la tradition arabe. L'Éléphant portant la fortune éthiopienne ne dépassa pas la vallée où se dressait le sanctuaire de la Ka'ba. Des divisions intestines et bientôt l'intervention iranienne arrêterent les progrès en Arabie des Abyssins. L'empire grec s'était vivement intéressé à l'expédition éthiopienne. Après l'échec de sa diplomatie au Hidjâz, il essaiera de s'appuyer sur les Abyssins, avec l'espoir de les entraîner dans une action commune contre les Perses. Mahomet serait né l'année même de l'Éléphant : ainsi l'affirme la chronologie traditionnelle <sup>(1)</sup>.

\*  
\* \*

Dans le Qoran, l'épisode de l'Éléphant, les débuts de la sourate *ar-Roûm* perpétuent, on l'a vu, la mémoire de ces luttes d'influence. La *Sira* a conservé de ce passé des traces non moins manifestes. Contentons-nous de mentionner, dans le voisinage immédiat du Prophète, le groupe des trois illustres *Compagnons*, Sohaib ar-Roûmî, Salmân al-Fârist, le nègre Bilâl. Honorés du titre de précurseurs, de prémices, *sâbiq*, de leurs nations respectives, les trois puissances orientales qui au VI<sup>e</sup> siècle se disputèrent l'hégémonie au pays d'Ismaël, ils représentent, au sein de l'islam primitif, les prétentions à une mission universelle, à remplacer les grandes religions

<sup>(1)</sup> Voir notre *Chronologie de la Sira*, dans *Journal asiatique*, 1911<sup>1</sup>, 209-250.

monothéistes. Les deux derniers surtout ont fasciné les regards de la tradition musulmane. Bilâl s'est vu choisir comme le prototype et le patron de la corporation des muezzins, cependant que les Sî'ites, jetant leur dévolu sur Salmân <sup>(1)</sup>, lui ont composé la plus merveilleuse, la plus édifiante des biographies.

Byzantin ou Syrien hellénisé — on ignore au juste — Şohaib était venu chercher fortune à la Mecque. D'abord associé, *halîf*, du millionnaire Mecquois Ibn Djod'an, il ne tarda pas à amasser des richesses considérables. Cette rapide prospérité excita la jalousie des Qoraïsites contre cet étranger, un des premiers disciples de Mahomet. Émigré à Médine après l'hégire, son adresse ne tarda pas à s'y assurer une situation prépondérante. On en eut la preuve pendant l'interrègne qui sépare l'assassinat du calife 'Omar de l'élection de 'Othmân, période où il présida aux destinées de l'islam <sup>(2)</sup>. La tradition musulmane ne s'est donc pas trompée en considérant Şohaib comme un type représentatif des aptitudes de la race grecque. A tous égards il nous apparaît comme le précurseur, *sâbiq*, de ces souples fils d'Ulysse, qui de nos jours à Odessa, à Smyrne, à Alexandrie, à Marseille, dans tout le monde méditerranéen, deviennent les maîtres de la banque et les arbitres de la Bourse. Barons à Trieste, pachas en Égypte et à Constantinople, princes à Livourne, ils détiennent le commerce du blé, du pétrole, du coton; ils sont rois de l'épicerie, monopolisent le trafic des figues de Smyrne, des raisins de Corinthe et des tabacs turcs <sup>(3)</sup>. Et afin que rien ne manque à la similitude, le spectacle des énormes richesses réalisées par ces anciens *baqqâl*, par ces fabricants de cigarettes, suggère aux populations contemporaines du Levant la remarque formulée jadis à propos de Şohaib par les concitoyens païens du Prophète : *أتيتنا صعلوكاً* «à ton arrivée tu n'étais qu'un gueux, et voilà que parmi nous tu as amassé une fortune considérable!». *Nihil novi sub sole*.

H. LAMMENS.

<sup>(1)</sup> Cf. CL. HUART, *Nouvelles recherches sur la légende de Selmân du Fars*. Voir dans DJÂHIZ, *Maḥâsin*, 164, l'éloge par Mahomet de la triade Şohaib-Salmân-Bilâl, «les plus nobles de leurs nations respectives».

<sup>(2)</sup> Cf. notre *Mô'awia*, 112.

<sup>(3)</sup> Cf. V. BÉRARD, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, 347-349. Comp. *Revue des Deux Mondes*, 1912, t. IV, p. 74, sur les Grecs au Maroc.

ÉTUDE  
SUR L'OUVRAGE DE JOHN BALL  
"THE GEOGRAPHY AND GEOLOGY  
OF WEST-CENTRAL SINAI" <sup>(1)</sup>

PAR

M. LE D<sup>r</sup> W. F. HUME.

---

Ce beau volume du D<sup>r</sup> John Ball a paru tout récemment. Son auteur s'était déjà fait connaître avantageusement par ses études géographiques et géologiques sur les oasis, sur la cataracte d'Assouan et sur les montagnes du sud-est de l'Égypte. Ce qui est à remarquer, c'est que tout ce que contient cet ouvrage de 219 pages et de 24 planches est l'œuvre exclusive de son auteur : c'est lui qui a dressé la belle carte de la région décrite, pris les photographies et dessiné les planches des fossiles.

Le premier chapitre est une description, brève mais substantielle, de la région représentée sur la carte et dont la superficie totale est de 970 kilomètres carrés. Cette superficie semble, au premier abord, un peu rétrécie; mais une étude approfondie de la carte et surtout une visite sur les lieux mêmes font comprendre la complexité de la région.

Le pays étudié par le D<sup>r</sup> Ball se divise, géographiquement, en quatre parties essentielles :

1<sup>o</sup> *Le Gebel el Tih*. C'est un plateau calcaire, excessivement érodé, qui s'élève jusqu'à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer et fait face, au sud, à des écharpes sinueuses de 500 mètres de hauteur.

---

<sup>(1)</sup> *The Geography and Geology of West-Central Sinai*, by John Ball, Ph. D., D. Sc., F. G. S., A. R. S. M., M. Inst. C. E. Cairo. Government Press, 1916.

2° *Le Debbet el Qeri* (autrefois appelé *le Debbet er Ramleh*) s'étend au pied sud du *Gebel el Tih*. C'est une plaine sablonneuse ayant une hauteur moyenne de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, avec quelques collines basses.

3° *Les montagnes Blanches*, situées près de la mer, par 29° de latitude N. C'est une série de crêtes de calcaire d'une éblouissante blancheur, dont la plus haute, *Gebel Matulla*, atteint 400 mètres.

4° Une région très montagneuse et ravinée, dont les sommets principaux sont de 674 jusqu'à 1096 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est composée d'anciennes roches granitiques surmontées, en certains endroits, de couches sédimentaires ou de dépôts de basalte. Tout ce pays est entrecoupé de vallées (*ouadis*) profondes dont les parois atteignent souvent plusieurs centaines de mètres de hauteur. Presque toutes ces vallées ont des débouchés sur le golfe de Suez et ne peuvent être suivies d'un bout à l'autre à cause des précipices qui obstruent le chemin. Il en résulte que les sentiers tracés par les Arabes ne longent pas les cours d'eau principaux.

Le climat est très variable : sur le *Gebel el Tih* et sur les hautes montagnes il fait très froid en hiver. L'air y est excessivement sec, sauf près de la mer où il y a souvent des brouillards. Sur les hauteurs, la limpidité de l'atmosphère est remarquable, à tel point que des signaux ont été visibles par le théodolite jusqu'à 166 kilomètres de distance.

Les animaux sont rares, à l'exception de l'ibex et du lapin. Il y a aussi le hyrax. Toutefois, comme les eaux sont moins abondantes qu'au sud, c'est plutôt en dehors de cette région qu'on trouve une vie animale plus développée.

L'intérêt spécial et économique de cette région réside dans les gisements de minerais de manganèse qui se trouvent dans le calcaire carbonifère de la partie sud, surtout à *Um Bogma*. Ces gisements ont été découverts par M. Barron, du Geological Survey, en 1898. Ils sont formés d'un mélange d'oxydes de manganèse et de fer et peuvent être employés pour la production de l'acier manganifère.

La turquoise a été trouvée aussi dans le grès carbonifère près de sa jonction avec le calcaire ci-dessus mentionné, surtout dans le voisinage du



temple de Sarabit el Khadim. Toutefois ces gisements sont peu importants.

Il y a des roches hydrocarburées dans le Ouadi Tayiba et, plus au nord, dans le Ouadi Abou Qada; leurs gisements sont trop minces pour avoir une valeur commerciale. Cependant ils pourraient avoir des rapports avec les couches à pétrole constatées sur les côtes du golfe de Suez.

Le plus important monument antique de la région est le fameux temple de Serabit el Khadim, qui remonte au moins à la XII<sup>e</sup> dynastie. Il y a aussi de nombreuses mines anciennes qui ont été probablement exploitées pour en extraire du cuivre et des turquoises; outre des inscriptions naba-téennes, on ne trouve rien de bien intéressant.

La population arabe appartient à deux tribus : les *Aleigat* et les *Sawalha*, qui ne sont pas soumises à un cheikh puissant, comme les *Moazeh*, les *Ababdeh* et les *Bisharin*. Ils possèdent nombre de chefs, dont le rang est à peu près égal, chacun d'eux demandant sa part dans la fourniture de chameaux, etc., aux voyageurs.

Le chapitre II offre un intérêt tout spécial pour le cartographe : l'auteur y expose en détail les méthodes qu'il a suivies pour obtenir ses résultats, surtout la méthode de l'extension de la base. Grâce à l'emploi du théodolite, il a pu fixer un nombre de points d'une manière très exacte, avec la détermination de leurs altitudes, et il a relié la triangulation du Sinaï avec celle de l'Égypte.

Dans les chapitres III-V, les caractéristiques topographiques des lieux sont exposées en détail, les vues photographiques aidant beaucoup à la compréhension de la région décrite.

La géologie stratigraphique est très soigneusement étudiée dans le chapitre VI : les sections en couleur, les photographies, les dessins des fossiles illustrent le texte et donnent au lecteur une idée très nette des sujets décrits. Une liste des couches représentées se trouve à la page 110.

Dans le chapitre VII, consacré à la géologie physique, les sujets traités intéressent particulièrement les géographes de l'Égypte : l'agent de dénudation qui, dans ce pays, produit l'érosion des roches, provient surtout de la variation journalière de la température. Il tombe une certaine quantité de pluie, formant des cours d'eau temporaires qui charrient les matières désagrégées par les agents atmosphériques. Le Dr Ball a eu la bonne fortune de pouvoir photographier un de ces *seils* dans le Wadi Abu Qada,

le 14 février 1913. L'action du vent comme agent de transport est moins prononcée, quoique bien visible, tandis que les effets chimiques agissent très profondément sur les granits.

Dans la figure 36 est indiquée la couche produite par la kaolinisation partielle des feldspaths, suivie de la séparation subite de la partie ainsi chargée, laissant une nouvelle surface de roche prête à subir les mêmes influences.

Les membres du Geological Survey qui avaient travaillé dans la Péninsule du Sinaï ont été très frappés par les grandes dislocations tectoniques qui s'y sont développées.

Dans ce volume, l'auteur démontre que les failles qu'il a constatées sont des plus remarquables (voir fig. 38-41).

Aux pages 186 et suivantes il y a une étude détaillée des gisements de manganèse, accompagnée d'une carte et d'une série d'esquisses. En voici les conclusions :

1° Les minerais sont toujours dans le même horizon géologique, la base du calcaire carbonifère.

2° Les dépôts sont irréguliers, mais tendent à être tubulaires ou lenticulaires.

3° Ils ne sont trouvés qu'à proximité des failles, où ils sont plus épais et plus riches en manganèse.

4° Là où ils se trouvent, les calcaires dolométiques ont disparu pour être remplacés par des argiles sablonneuses ocracées.

5° Quand une partie seulement des calcaires a disparu, c'est toujours la partie supérieure qui reste.

La conclusion est que les dépôts de manganèse ont été formés par la désagrégation des dolomites par les eaux, s'échappant par les fissures des failles près desquelles se concentre le conglomérat de manganèse et de fer. En conséquence, c'est près des failles qu'on doit rechercher les dépôts de manganèse; les détails sont indiqués par une série de figures.

L'ouvrage du D<sup>r</sup> Ball se termine par une description des gisements du

pétrole du Gebel Kanka, où trois forages ont été exécutés, le plus profond allant jusqu'à 2930 pieds. Après avoir traversé les couches crétacées, il a pénétré dans le grès nubien. Le pétrole était à deux horizons : l'un, dans l'Éocène ou Crétacé supérieur, est à 240 et 366 pieds; l'autre, dans le Céomanien, est au-dessous de 2030 pieds. Le pétrole a surgi seulement des couches supérieures; dans les couches inférieures se trouvait plutôt de l'asphalte. Il existe aussi des lignites dans les argiles cénomaniennes, et du charbon dans le grès nubien; mais jusqu'à ce jour on n'a pas trouvé des couches d'une épaisseur suffisante pour être exploitées avec profit.

W. F. HUME.

# NOTES SUR L'ABYSSINIE<sup>(1)</sup>

PAR

M. LE LIEUTENANT-COLONEL LINCOLN DE CASTRO.

---

ALTESSE, EXCELLENCES, MESDAMES, MESSIEURS,

Strabon et Pline parlent de la *Troglodyte* (pays de cavernes), et par ce nom ils entendaient désigner le plateau qui aujourd'hui porte le nom d'Abysinie.

Le nom d'Éthiopie était donné par les anciens à une vaste zone géographique qui, des cataractes du Nil, s'étendait jusqu'à l'infini.

A l'ouest était la vallée du Nil Blanc; à l'est, du côté opposé, était la région asiatique de la mer Rouge jusqu'à la vallée de l'Indus. C'est ainsi que les anciens considéraient une Éthiopie orientale ou asiatique et une Éthiopie occidentale ou africaine. Éthiopie voulait dire « pays des Éthiopiens », parce que les habitants avaient la peau noire ou très brune.

Les Abyssins modernes se vantent du nom d'Éthiopiens, oubliant que ce mot ne les désigne pas aussi blancs qu'ils voudraient l'être. Dans leurs peintures primitives ils se représentent blancs, ainsi que les anges et les saints, tandis que les diables, les esclaves et les ennemis sont noirs; les Européens, d'après eux, n'ont jamais été blancs, mais rouges comme le sang.

Il nous semble que, vraisemblablement, nous pouvons conclure que le plateau éthiopien était, même dans les temps les plus reculés, cette forteresse presque inexpugnable contre laquelle les immigrations et les expéditions commerciales ou militaires du Nord et de l'Est devaient se heurter sans aucun profit, pour prendre ensuite d'autres routes plus faciles aux conquêtes du Sud, par la grande vallée du Nil. En effet, les invasions persanes se

---

<sup>(1)</sup> Traduction d'une conférence faite en langue italienne à la Société sultanieh de Géographie le 18 mars 1916.

limitèrent à la côte et contournèrent le plateau. Les Phéniciens, les Grecs et les Hébreux qui faisaient le commerce pénétrèrent dans le royaume d'Axoum et, introduisant de nouvelles religions et de nouvelles mœurs, réussirent à s'installer pacifiquement comme hôtes dans la région septentrionale du plateau.

Le nom d'Abyssinie fut donné au pays par les Arabes, qui appelaient Habich ses habitants, non pour les flatter, très probablement. Aujourd'hui, donc, l'Abyssinie est comprise dans le vaste plateau dont les frontières naturelles sont bien connues et qui, en forme de triangle, s'étend du 16° au 9° degré de latitude nord et du 35° au 42° degré de longitude est de Greenwich, avec le sommet au nord, la base au sud, suivant une ligne droite de l'est au nord-ouest.

Les frontières politiques sont plus vastes; excepté au nord, elles dépassent les frontières naturelles de chaque côté, au sud à 3° de l'équateur. L'Empire éthiopien se trouve ainsi voisin de l'Italie (colonie de l'Érythrée et Bénadir), de la France (côte française des Somalis), du Soudan anglo-égyptien et de l'Afrique Orientale anglaise.

Sur une étendue de plus d'un million de mètres carrés de superficie, la population ne dépasse pas 8 millions, composée en grande partie d'Abyssins, Gallas, Danakil; les Somalis, Indiens, Arabes et Européens y sont en nombre inférieur. Ajoutons une population assez importante de serfs de la glèbe et d'esclaves prisonniers de guerre importés des tribus nègres de la vallée du Nil, et nous aurons ainsi fait comprendre que l'Éthiopie moderne est loin d'être un pays réellement civilisé, mais qu'il n'est pas non plus absolument barbare.

Le plateau éthiopien à droite du Nil Blanc, à quelques milles de la mer, entouré de tous côtés de régions torrides, s'élève en terrasses par gradins, jusqu'à 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pourvu abondamment d'eau, riche en pâturages, en terrains agricoles, en forêts giboyeuses, il jouit en même temps des avantages de la plaine et de la montagne.

Les rivières principales sont, au nord, le Mareb et le Gasch, le Tazzé-Setit, l'Atbara (ancien *Astaboras*). Le grand Abaï ou Nil Bleu, qui se jette dans le lac Tsana, grossi du Bachtallo, se dirige, à l'ouest, vers le Nil Blanc, se réunissant ensuite, au nord, avec celui-ci près de Khartoum. L'Aouach, alimenté par les fleuves du Choa, prend sa source à 40 kilo-

mètres environ d'Addis-Ababa; il contourne, du nord au sud et de l'est à l'ouest, le plateau et, par la large vallée qui traverse le pays des Danakil, il se perd dans le désert vers la baie de Techira. L'Omo (exploré par Vittorio Bottego) se jette dans le lac Rodolphe; se dirigeant du sud au nord, il arrose les régions gallas à l'ouest des Grands Lacs.

Ce sont des cours d'eau continus, peuplés de gros poissons, d'hippopotames et de crocodiles. Nombreux sont les torrents qui les alimentent pendant la saison des pluies, menaçants et infranchissables; ceux qui naissent sur le versant oriental du plateau se perdent dans les sables du désert.

Parmi les lacs, le plus grand est le lac Tsana, long de 80 kilomètres et large de 60 kilomètres au moins. Ses rives ont une riche végétation. Des villages importants y sont éparpillés, et quelques-uns sont construits sur pilotis sur le lac même. Au milieu du lac se trouvent 60 îlots peuplés.

Le Gana est le grand réservoir des eaux qui font la prospérité de la vallée du Nil. C'est au Tsana, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que le Nil Bleu prend sa source; en se précipitant avec impétuosité du plateau, il semble vouloir dépasser son frère le Nil Blanc, qui déjà arrose la plaine, sûr de sa route tracée par le destin.

Outre le Tsana il faut noter l'Achangui, le Zuai, que j'ai visité et décrit, les lacs Marguerite (exploré par Bottego), Stéphanie, Rodolphe, et d'autres plus petits.

Des riches rivages de ces lacs, d'agiles pirogues de jonc glissent vers les riants îlots, où poussent le coton, le blé, l'olivier, le cèdre, l'oranger et le jasmin.

Les monts Haramat et Sémien dépassent la hauteur de 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et sont couverts de neige une partie de l'année. L'Emamret, près d'Ankober, a environ 5000 mètres de hauteur et domine à pic les contreforts méridionaux du plateau. Les Ambas Dolomitiques à tronc de cône sont nombreuses; elles soulèvent, à plusieurs milliers de mètres, de larges plateaux qui, transformés en forteresses, peuvent abriter leurs défenseurs pendant de longs mois au milieu des pâturages, de l'eau et des provisions. Le roi Théodore avec ses troupes s'était réfugié dans l'Amba de Magdala quand l'expédition de lord Napier vint au pied de l'Amba, le sommant de se rendre.

Les villes principales sont Adoua et Axoum dans le Tigré, Gondar dans

le Godjam, Ankober dans le Choa, Addis-Ababa capitale de l'Empire, et Harrar dans la région du même nom. Les autres centres populeux sont : Macallée dans l'Enderta, Dessié et Borenniedo dans les Nollo (marché très important), Gambela sur le Baro, tête de ligne pour la navigation fluviale Baro-Sobat-Nil Blanc-Khartoum; Socota dans le Nag, Angolata et Liccé, anciennes capitales du Choa. Nous pouvons mentionner encore Debra-Damo dans l'Euticho, Lalibela dans le Lasta, Debra-Tabor dans le Godjam, Debra-Libanos dans le Choa et Zuquala, sièges historiques de couvents et centres d'influence religieuse et politique. En pleine région galla, les Abyssins du Choa représentent l'élément dominant. C'est un peuple du nord du plateau, et les habitants du Tigré, qui occupent spécialement les provinces du Nord, représentent en effet le type le plus pur. On trouve chez eux des empreintes sémitiques indiscutables, qui s'accordent avec la tradition, laquelle les fait descendre de la rive asiatique de la mer Rouge, et en partie des restes sémitiques (Sembrites) abandonnés par les expéditions des Pharaons. Les expéditions comme celle de Psamétique se heurtèrent, sans jamais le traverser, au massif nord du plateau, se dirigeant ensuite vers l'ouest.

Cependant, du <sup>x</sup><sup>e</sup> au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. dans le royaume d'Axoum, sur la partie nord du plateau, l'influence commerciale sabéique vint à s'accroître pour le trafic entre le royaume de Méroé et le port d'Adoulis dans l'Érythrée. Ce port était fréquenté spécialement par des Assyriens, des Phéniciens, des Grecs et des Juifs.

Dans la ville d'Axoum (la moderne Adoua) se forma ainsi un noyau sémitique, qui prit le dessus et transforma le culte, les lois, les mœurs. Il collabora avec d'autres éléments de civilisation à sa prospérité, dont on peut admirer jusqu'ici les importants vestiges.

C'est à cette époque que correspond la légende bien connue de la reine de Saba.

Au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle après J.-C., avec l'introduction du christianisme apporté par saint Froment, et qui fut même imposé par les armes, une partie du peuple ne voulut pas se soumettre au nouveau régime et se retira comme rebelle sur les hautes montagnes du Sémien, gardant ses rois et ses reines. La dernière, Gudith, surnommée Essat (le feu), dix siècles après J.-C., se jeta dans le Lasta à la tête de hordes puissantes et fonda un royaume qui dura 200

ans, jusqu'au jour où le moine Técla-Haimanot, dit *Plante de la foi*, convertit le roi Motalamié au christianisme. Ce royaume du Lasta ou du Nag, dont les descendants conservent encore quelques prérogatives dans le protocole de la cour du négus, s'était étendu jusqu'au centre du plateau. Un groupe d'origine Tigréenne resta ainsi détaché et s'établit sur les contreforts sud-est du plateau; il forma le royaume indépendant du Choa. Motalamié, devenu chrétien et allié du roi du Choa, lui céda la suprématie sur le royaume des Amhara, dont le Lasta n'était qu'une province.

De cette façon, le nom d'Amhara est resté, pour les habitants du Choa, sympathique et respecté, et Técla-Haimanot, qui avait été le moine auteur d'un tel miracle politique et religieux, est encore vénéré comme un saint. Ainsi donc les Éthiopiens du Sud se donnent volontiers ce nom d'Amhara, avec un sentiment qui s'adapte bien à leur philosophie historique, parce qu'il n'ôte pas à la dynastie du Choa (restée chrétienne au temps de saint Froment) l'honneur de descendre de la reine de Saba et de Salomon, dont le royaume d'Amhara, fondé par la reine Gudith, avait gardé le culte et la tradition. Les Tigréens, au contraire, qui par leurs traditions prétendent avoir la suprématie du plateau, laissent volontiers le nom d'Amhara aux Abyssins des autres régions.

Le Choa, cependant, subit la suprématie Tigréenne jusqu'en 1889, année où mourut le roi Jean. Il fit de nouvelles conquêtes au sud et à l'ouest de son territoire, aux dépens des populations gallas, avec lesquelles il se trouvait en contact depuis des siècles. C'est ce contact qui a donné un type choan, vrai « métis » de Galla, Tigréen et Amhara.

La douce femme galla, prolifique et bonne ménagère, fut toujours convoitée par les Abyssins, plus que les Abyssines elles-mêmes, stériles le plus souvent grâce à l'alcoolisme et au mal celtique qui a envahi ces régions depuis le xv<sup>e</sup> siècle.

L'Abyssin est de taille moyenne, tandis que le Choan, qui a dans les veines du sang galla et amhara, est de plus forte taille. Il a souvent des traits fins qui se retrouvent aussi parmi les Choans de noble lignée, ainsi que nous le démontre clairement l'image de feu le neveu de Ménélik.

L'Abyssin, doux et hospitalier en temps de paix, est vraiment féroce en temps de guerre. Il est utilitaire à l'occasion, mais il est imprévoyant.

Il se met facilement en colère et se laisse influencer sans difficulté. Il



est obéissant et fidèle tant qu'il a affaire à quelqu'un qui lui est supérieur. Cette supériorité disparaissant, il devient facilement rebelle par un excessif sentiment de justice. Toutefois, par ancienne tradition, la hiérarchie est rigoureusement observée.

L'Abyssin est cérémonieux, susceptible, orgueilleux par esprit de caste et, quoique très peu instruit, il n'est pas très superstitieux; pourtant il croit au mauvais esprit dans les maladies, à l'exorcisme contre *Bouddha* le diable pour les épileptiques.

Parmi tous les métiers il préfère celui de soldat. Il fait d'abord son stage comme domestique d'un chef, il commande ensuite plusieurs hommes et finit ainsi par arriver aux plus hauts grades militaires, qui sont encore ceux des anciens Sembrites.

En effet, pendant la guerre les Abyssins ont conservé encore la tactique des anciennes armées, qui étaient divisées en quatre corps disposés en carré (avant-garde, ailes et arrière-garde).

Pendant la marche, de quelque côté que vienne l'attaque, c'est la partie du carré la plus rapprochée qui devient l'avant-garde. Les corps latéraux sont les ailes, et l'arrière-garde est à la partie opposée.

Une fois qu'ils ont résisté victorieusement au choc de l'ennemi, leur tactique classique est de l'entourer et de l'isoler. Les vaincus survivants de la bataille sont faits prisonniers et réduits en esclavage. Cet esclavage domestique, qui est une des institutions sociales les plus anciennes, pourra être aboli seulement par le temps et le progrès de la civilisation, difficilement par des lois révolutionnaires.

Les guerriers portent sur la tête une crinière de lion et, en bandoulière, un manteau à festons brodés (*lembh*) sur une camisole de soie à rayures (*merguef*). Les armes sont le fusil, le bouclier de cuir, le poignard et la lance. Dans le Tigré seulement, où l'on ne trouve pas de peuples qu'on puisse soumettre, on rencontre des Abyssins cultivateurs, mais les durs travaux des champs sont laissés souvent et volontiers aux Gallas et aux Gouragués, chez qui l'Abyssin conquérant se réserve le doux métier de patron.

La justice est fondée sur une seule loi civile et religieuse : le *Fetha-Nagast* (législation des rois), d'origine arabe du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Divulguée à Alexandrie et rédigée sur les livres saints et sur les lois de Constantin, cette

législation fut ensuite adaptée aux usages du pays. Le professeur Ignace Guidi a fait une magnifique traduction italienne du *Ghez*, et moi-même j'en ai fait un résumé commenté<sup>(1)</sup>.

On applique toujours la loi du talion et le prix du sang.

L'Abyssin joue très volontiers; beaucoup de jeux sont en usage, y compris celui des échecs.

Il s'amuse pendant de longues heures au jeu de la justice, et, comme les enfants, il improvise avec ses compagnons des questions qui doivent être discutées devant un tribunal. Il n'y manque ni les juges, ni les avocats qui gesticulent, sautent et pirouettent en s'accompagnant d'exclamations tantôt graves, tantôt aiguës, qui donnent à ces scènes un ton tout à fait original.

L'Abyssin porte des caleçons courts en coton, une chemise avec une écharpe à la taille, une toge ou *chamma* avec une large bande rouge, qui caractérise le costume national.

La vraie toge civile, avec cette même bande rouge, n'est portée, par l'homme ou par la femme, qu'à peine entrés en puberté.

Les chefs et leurs femmes portent un manteau ou *burnous* en soie noire, bordé de rouge ou d'or (selon le grade), avec un capuchon doublé de rouge.

Malgré la vie familiale, c'est le concubinage qui prévaut. Le mariage civil devant les chefs admet le divorce. Le mariage religieux devant les prêtres est indissoluble; c'est pourquoi il est plus rare.

La femme est soumise à l'homme, mais elle n'est pas maltraitée. Elle règne avec une certaine dignité dans son royaume, non moins exposé que les autres aux vicissitudes de la guerre et de la paix, avec des traités, des alliances avec des vainqueurs, des vaincus et des prisonniers!

L'homme est le chef et la femme est sa compagne avec un entourage de domestiques, de servantes et d'esclaves; dans la maison d'un grand chef il ne manque ni le majordome, ni le maître des cérémonies, ni le confesseur, ni le secrétaire.

La fête nuptiale est encore une effigie du rapt primitif, avec lutte simulée, enlèvement de la mariée, coups de fusil en l'air, orgie et enivrements.

---

<sup>(1)</sup> *Compendio delle «Leggi dei Re» (Fetha-Nagast)*, dalla trad. ital. del Prof. Guidi (Livorno, ed. Belforte e C°, 1912).

A cette même Société de Géographie, j'eus, il y a quelques années <sup>(1)</sup>, l'occasion de parler du féodalisme en Abyssinie. Il est la base de son régime social.

Les terres sont la propriété du négus, qui les donne seulement en usufruit à ses fondateurs.

La langue des Abyssins est l'Amharique, qui appartient au groupe sémitique, et s'écrit de gauche à droite. L'alphabet est une dérivation de l'Himyarite; il comprend 33 caractères, dont chacun a sept formes syllabiques différentes.

La langue originaire est le *Ghez*, qui est resté, comme notre latin, la langue des textes anciens et des livres d'église.

L'Abyssin reconnaît à l'Européen une supériorité civile, mais il n'envie pas ses mœurs. Il aime les bas de soie à teintes variées, mais souvent il les porte sans souliers. Il apprécie nos médecines, nos quincailleries, nos tissus, nos bijouteries, nos armes à feu, autant que le téléphone, le télégraphe et la vapeur.

Un voyage en Europe, même pour le plus intelligent, l'étourdit, mais ne le transforme pas, parce que, de retour dans sa patrie, il redevient plus Abyssin que jamais. Il critique l'usage de porter les fourrures, qui, selon lui, ne convient pas aux dames parce que les Gallas et les Gouragués se couvrent eux aussi de peaux.

Il se moque de la singulière mode féminine qui consiste à orner les chapeaux de plumes d'autruches, et dit que les Somalis portent eux aussi sur leur tête une plume pour indiquer qu'ils ont envoyé dans l'autre monde un de leurs semblables. Du reste, les postiches dans les cheveux sont en usage parmi les dames européennes de la même façon que parmi les dames Gouragués.

La coiffure des femmes abyssines, qui rappelle celle que nous voyons dans les images assyriennes, exige le travail d'une coiffeuse pendant une journée entière. Il est vrai que ce travail n'a lieu que deux fois par an; et ces perruques graissées de beurre nauséabond, aux cheveux étroitement tressés tombant du front sur la nuque, sont un vrai jardin entomologique.

---

<sup>(1)</sup> *Coutumes féodales et patriarcales en Abyssinie* (cf. *Bulletin de la Société khédiviale de Géographie*, VI<sup>e</sup> série, p. 401-415), 1905.

Dans leur deuil les Abyssins donnent la plus grande ostentation à la douleur; les femmes, principalement, se blessent le visage avec des pierres, elles se frappent, sautent et dansent en pleurant; elles se rasent les cheveux, s'habillent de vêtements souillés et de grossiers manteaux de laine marron. Après l'enterrement on donne des dîners funéraires, auxquels prennent part de nombreux prêtres et beaucoup de pauvres. Les cimetières entourent les églises, et les tombeaux sont généralement recouverts de petits calvaires.

Les Gallas ou Orano sont un peuple africain qui a envahi le plateau éthiopien. Ils viennent des régions méridionales des grands lacs. Cet imposant groupe ethnique fut entraîné par l'invasion arabe de Mohammed le Gaucher, venu lui-même du royaume d'Adel (côte des Somalis près de Zeila). Il bouleversa toute l'Abyssinie du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle et au delà.

C'est à cette époque que l'on mentionne l'expédition portugaise de Christophe et Étienne de Gama. Réfugiés à Massaouah à la suite d'une tempête, invités par le négus éthiopien, ils montèrent sur le plateau et, accueillis avec de grands honneurs, ils offrirent leur épée afin de combattre le terrible Mohammed Grañhé (le Gaucher). Celui-ci mourut dans une bataille à Amba-Ciara près de Gondar. Un peu au sud d'Addis-Ababa, les stèles sculptées sur les tombes des combattants rappellent encore cette invasion.

Les expéditions portugaises qui suivirent laissèrent les traces d'une civilisation nouvelle pour ces temps et ces pays. A Gondar, au nord du lac Tsana, on peut encore admirer les ruines des immenses tours crénelées des châteaux, des palais, des églises et des ponts, que les Portugais avaient fait construire.

L'invasion arabe cessa avec la mort de Mohammed le Gaucher, mais les Gallas restèrent jusqu'à nos jours, formant la population principale des provinces orientales et méridionales de l'Abyssinie.

Ce fut Ménélik II qui les soumit, sans pourtant réussir à les rendre esclaves. Mais ce fut pour une raison de nombre et avec une évidente intention politique et sociale qu'il se résigna à les traiter sur le même pied que les Abyssins vainqueurs, avec lesquels ils se confondent aujourd'hui.

Cependant pour les Gallas, qui s'étaient adonnés aux travaux des champs, commença également une période de conquêtes ambitieuses. L'un d'eux, nommé Gubsa, partant du pays des Nollo (à l'est du plateau), conquît le Godjam, le Dembéa et le Lasta, en instituant un royaume Galla qui dura

jusqu'au ras Ali (xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles). Au ras Ali succéda Théodore, qui rétablit l'hégémonie des négus Tigréens ou Abyssins proprement dits.

Le royaume Galla fut peut-être l'une des meilleures périodes pour l'Abyssinie. Les prérogatives féodales furent abolies, les seigneurs furent déposés, les terres furent distribuées aux laboureurs, l'agriculture fut favorisée et, avec l'aide d'ouvriers experts que l'on fit venir d'Égypte, on continua les traditions de constructions des Portugais. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le vrai roi Galla, se dépouillant de tout faste royal dans sa capitale de Gondar, tout en exerçant ses prérogatives de maître suprême et de législateur, entretenait dans son palais royal un roi Abyssin.

Ce groupe ethnique est anthropologiquement inférieur à l'Abyssin, mais tant au point de vue physique que psychique, il nous présente toutes les gradations depuis le type sauvage voisin des nègres Changalla jusqu'au type physiquement plus évolué des Tigréens.

Le Galla est féroce en guerre, bonasse et travailleur en temps de paix. Sa femme est bonne mère et excellente ménagère.

La religion de la plupart des Gallas est fétichiste, avec un chef religieux, Abba-Mouda, lequel, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, conduit ses disciples en pèlerinage près de sources et d'arbres, où l'on fait des sacrifices d'animaux et des offrandes de mets.

Ils n'ont pas de temples et ils appellent leur divinité *Vaka*, c'est-à-dire « celui qui est par essence », et cette divinité est accompagnée par les génies du bien et du mal. Ils adorent la voûte céleste, les arbres, les rivières et chaque phénomène météorique comme étant une émanation de la puissance divine. Les repos éternels sont au nombre de trois : *Ibidda-Agiaba* (l'Enfer), *Golfa* (le Purgatoire), *Ayana-Vaka* (le Paradis, pour les âmes élues).

On prie *Vaka* pour la prolifération des femmes et des bestiaux et pour la fécondité des champs. Plusieurs tribus se sont converties à l'Islamisme et, dans ces derniers temps (après la conquête Choane), au Christianisme; celui-ci, là où il a pu, a élevé des églises dans les endroits mêmes de vénération du culte fétichiste. Il continue à protéger ainsi les arbres séculaires adorés des Gallas contre le féroce déboisement du conquérant.

Les Gallas n'ont pas de langue écrite. Leur constitution sociale est patriarcale. L'élevage des troupeaux et l'agriculture sont les occupations préférées, peut-être à cause de la nature même de leur culte esthétique. Les liens de

famille, quoique primitifs, sont plus étroits que parmi les Abyssins. Le libertinage est moins fréquent. Ils ont la renommée d'être de bons médecins; pour la fracture des os ils combinent des appareils qui, quoique primitifs, sont assez rationnels, et ils ont un certain nombre de plantes médicinales dont ils gardent jalousement le secret de père en fils. Pour retrouver les voleurs ils s'adressent au *Liebacha* (chercheur de voleur), lequel est un jeune garçon hypnotisé par un breuvage spécial préparé par un compère; ce jeune homme reproduit la scène dans laquelle le voleur a été le protagoniste, en retrouvant l'objet à l'endroit où il fut caché.

Le Galla est un excellent cavalier, armé de lance, couteaux, boucliers. Le fouet en peau à deux queues est l'insigne de la dignité du chef de tribu. Les Gallas emploient un métier primitif pour tisser leurs cotonnades.

Ils tournent des récipients en bois et font des ornements en cuivre et ivoire : bracelets et anneaux qu'ils portent aux bras et aux chevilles. Ils fabriquent des ustensiles en terre cuite, des chapeaux et des ombrelles en paille. Ils se parent d'amulettes, de perles en verre, de coquillages, de pendentifs en filigrane d'argent. Bref, le Galla est un travailleur.

La cabane abyssine est ornée à l'intérieur de fusils et d'autres armes de guerre; si elle appartient à un pauvre, on y trouvera le mulet et la selle avec son propriétaire et ses esclaves. Dans la cabane galla les ornements principaux sont les ustensiles de travail : la charrue, la bêche, la meule, et le grenier dans lequel dort le chef de la famille pendant la nuit.

Malencontreusement j'ai passé toute une nuit dans une cabane galla, ayant perdu ma caravane pendant un orage. Dans cette cabane il y avait toute une tribu, hommes, femmes, enfants et animaux de tout genre, parmi lesquels figuraient un cochon avec ses petits, une bande de chats vivant en accord parfait avec des souris, et une population d'insectes minuscules que je ne veux pas désigner.

Dans l'histoire contemporaine des Gallas la figure prédominante est celle de Ménélik II. Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est lui qui a accompli la soumission au Choa de ce groupe ethnique très important.

Ménélik II naquit en 1844, de Aïlou Malakof, roi du Choa, et de mère Galla; il fut élevé à Temka près d'Amobou, où son successeur passa sa première enfance sous une surveillance étroite. Ce dernier, qui est son neveu, règne actuellement sous le nom de Ménélik Ejasur, prince régent

de l'Empire d'Éthiopie; il est le fils du négus Mikhael des Nollo et d'une fille de Ménélik (Choa Arraguet), fruit d'un roman d'amour. Ménélik n'était pas encore marié avec Taïtou, sœur du ras Ollie de noble lignée de Eggiù.

Ankober, situé à 2800 mètres au-dessus du niveau de la mer, est le vrai manoir; il doit son heureuse puissance à la favorable position de sa colline en pain de sucre qui domine le village féodal et, de loin, la vaste plaine des Danakil. Par derrière se trouvent les montagnes colossales de Cendi et d'Emamret, parsemées de forêts de pins, de podocarpes, de genévriers, et le Motabite, au pied duquel coulent les eaux grises de l'Airarra. Entourée de plantes séculaires, la colline d'Ankober offre à son versant méridional la vue imposante du désert où serpente l'Aouach dans son lit basaltique. On aperçoit au sud-ouest les montagnes du plateau du Tchercher et des Arugsé; à l'est on voit les taches brillantes des petits lacs parmi les brouillards dorés des vapeurs qui se dissipent vers le ciel; plus loin (peut-être), l'océan bleu des rêves éthiopiens. Ankober, Fékérie, Ghend, Liécé, Angolata, Debra-Brehau, furent les principales parmi les 25 capitales de Ménélik, qui passait de l'une à l'autre au gré de ses intérêts, pendant ses luttes tantôt avec Théodore, tantôt avec le roi Jean, tantôt avec les Gallas. Ce fut un jeu de ruses, de retraites, d'assauts, d'attaques, de défaites et de victoires, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât sur les collines d'Entoto (lieu propice à la vigie) qui dominent la vallée de l'Aouach. Ménélik construisit ainsi l'avant-dernière capitale au milieu de rians bosquets, non loin des gras pâturages et des eaux bruyantes sortant des massifs et allant à la plaine encore soumise aux Gallas. Quand ceux-ci furent dominés à leur tour, Entoto fut abandonné. En l'année 1889, si pleine d'heureux événements pour son royaume, Ménélik descendit de la plaine d'Entoto dans la verte vallée de Finfini, et sur la colline dominante entourée par les bras de deux torrents, il planta le premier piquet de sa tente... en bois, qui devait ensuite se transformer, grâce à l'ingénieur Capucci, en un pavillon impérial. Finfini était un lieu de pèlerinage pour les Gallas; autour des nouvelles églises on voit encore des arbres fétiches. Il y a une source d'eau thermale à 90°, où les malades de la région vont se baigner pour se guérir de toutes les maladies. Le cardinal Massaia, il y a plusieurs années, avait établi à Finfini une mission catholique.

Après avoir choisi sa capitale, Ménélik voulut lui donner, en poétisant ses espoirs, le nom de « fleur nouvelle » : Addis-Ababa.

Le souverain y fut suivi par ses chefs féodaux et les autres officiers de sa cour avec leurs familles et une masse de fainéants. Parmi tous ces gens, quelques rares Européens, marchands de vieilles ferrailles. Ménélik faisait volontiers le commerce des armes, donnant en échange l'ivoire, l'or, la cire et les peaux. Ménélik, grâce à sa capitale, devait voir la chute de son rival, le roi Jean, à Metemma, et accueillir l'hommage de tous les seigneurs des provinces éthiopiennes. Par la mort de Técla-Haimanot, négus du Godjam, l'Éthiopie, divisée jusqu'alors en plusieurs royaumes, devenait un empire unifié.

La résidence du négus a, de loin, l'aspect d'une bourgade; elle est entourée par une solide enceinte qui protège une série de constructions avec un riant jardin, rempli de bosquets verdoyants et fleuris, d'eucalyptus, d'acacias, de myrtes, de genévriers et de nombreux potagers.

Une grande cage sépare des visiteurs un couple de superbes lions natifs de ces contrées. Du reste, sur votre route il vous sera difficile de rencontrer le roi des forêts : c'est le cas de dire qu'il n'est pas d'animal plus timide que la bête féroce. Il faudrait aller déranger jusque chez eux le lion, le léopard, l'éléphant, le sanglier et autres animaux (et encore au moment de leur repas) pour recevoir des preuves assez énergiques de leur mauvaise humeur. Le lion est le symbole des rois d'Éthiopie; il figure dans leurs armes (ainsi qu'en Perse), tenant un étendard et faisant le geste de brandir une épée, et la légende porte : *Le lion de la tribu de Juda a vaincu*. De la maison du roi, ou *effigie*, partent un dédale de haies et de murs en pierres sèches, formant des méandres et des cours, parmi lesquels on distingue la cour d'honneur, avec son pavillon destiné aux réceptions. Une autre construction en maçonnerie semi-circulaire, avec des arcades en amphithéâtre, est destinée à la cour de justice, présidée par l'Afa Négus, qui est le suprême magistrat. Il prononce, au nom du négus, en dernier appel, les sentences des causes les plus graves. Le négus ratifie les sentences capitales. Un artiste ne pourrait mieux choisir, pour un sujet archaïque, l'ensemble du nombreux public qui assiste à ces audiences solennelles.

D'un autre côté du bourg on trouve l'église de Gabriel, construction



circulaire au toit conique, pareille aux autres églises éthiopiennes. A l'intérieur de l'église et au centre, il y a le *tabot* ou saint des saints avec l'Arche d'alliance. On sait que la religion des Abyssins est le christianisme de rite copte. L'*abouna*, ou patriarche, est nommé par le patriarcat copte d'Alexandrie d'Égypte, et le calendrier se rapproche du calendrier orthodoxe avec un 13<sup>e</sup> mois de l'année, appelé Pagoumié (épagomène), qui est de 6 jours, ou de 7 si l'année est bissextile.

Dans les cérémonies, les prêtres, recouverts de vêtements en satin multicolore, chantent au son des sistres et des tambours, et ils dansent en scandant le rythme de leurs pieds sur le sol.

Les églises abyssines sont décorées de peintures ayant pour sujet l'Ancien et le Nouveau Testament, avec des images stéréotypées de saints et de guerriers, dessinées avec un art puéril byzantin, sans perspective, aux vives couleurs rouges, vertes, noires et jaunes.

L'art n'est pas très important en Abyssinie : l'iconographie est pauvre, la bijouterie n'est que du simple filigrane, toujours dans le même style ; l'argent frappé, toujours du même moule. Les instruments de musique sont la guitare, la harpe, le violon, le tambour et la flûte. Les chants sont des couplets sans suite, à sujets amoureux.

L'art est une manifestation esthétique du sentiment, il a besoin de paix et de tranquillité à l'heure de sa conception ; mais dans cette turbulente Abyssinie, pendant des siècles il n'y eut que des guerres qui, certes, ne furent pas favorables à la contemplation et à l'évolution du sens esthétique imitatif, ni au Mécénat qui devrait le cultiver et l'exalter.

Le plan topographique du palais royal, ou *Guébi*, est elliptique : il est divisé en secteurs dont chacun est affecté à un usage particulier, l'un, par exemple, aux cabanes de la cuisine, l'autre aux bijoutiers et aux mécaniciens, un autre aux forgerons et aux menuisiers, aux potiers ; il y a ensuite le secteur de la Monnaie et celui du dépôt d'armes et des magasins. Dans ces derniers il y a toutes sortes de choses : draperies, quincailleries, drogues, médicaments, harnais, montres et pendules, baïonnettes et thermomètres, verreries, instruments agricoles, clous et pilules, soufre et iodoforme, appareils de photographie, jouets et chapeaux de dames ; le tout visité de temps à autre par un nombre infini de souris. Là toute l'Europe s'est donné rendez-vous, chaque objet représente une histoire grande ou petite.

Dans un secteur plus grand se trouve la salle des festins ou *aderach*, grand bâtiment en maçonnerie, construit en 1897, et recouvert d'un triple toit métallique. L'intérieur a les murs peints en bleu ciel, avec des constellations dorées près du trône, tandis que sur les côtés la couleur se change en un vif coucher de soleil de campagne romaine. La superficie couverte, de 1500 mètres carrés, peut contenir 4000 personnes accroupies et occupées à se rassasier. De larges vitraux en couleurs laissent passer une lumière mystique, tandis que par les portes principales, du plus petit côté par où le public entre, de gros faisceaux de lumière venant de la pleine campagne éclairent les convives en face du trône du négus. Celui-ci s'élève sur une large estrade, en guise de scène, sous un baldaquin cramoi, orné d'arabesques dorées et de frises assyriennes et soutenu par quatre colonnes.

Le négus est assis, les jambes croisées, entre des coussins brodés. Sur la scène, en rond, se placent les officiers de bouche et d'épée, les chefs, les ras et les parents; à droite, le « Wag-Choum », descendant de la famille royale du *Lasta*, qui, comme nous l'avons dit, jouit encore des honneurs et des prérogatives de son grade. Les règles d'étiquette sont rigoureusement observées par respect de traditions éthiopiennes très anciennes, à tel point que, pour indiquer le grade ou l'importance d'un chef, les Abyssins disent, par exemple : celui-là est un tel et il est assis à droite à telle rangée du trône du négus.

Une quantité de garçons, ou *assellafi*, distribuent les mets, et chacun d'eux est affecté à un service. Les Abyssins aiment beaucoup la viande crue très fraîche. Le domestique l'offre en gros morceaux, en les plaçant à portée de la bouche. Le convive attrape le bout avec les dents en coupant une portion avec le couteau; ensuite il recoupe de la même façon le morceau qu'il a pris, pour en faire des bouchées. Le pain est une pâte molle et spongieuse, appelée *engerà*, faite avec la farine de *poa Abyssinica*; on le mange souvent avec une sauce diabolique de *berbèris* ou poivrons rouges.

Comme parfois on doit donner à manger à 20.000 personnes, et que le local n'en contient que 4 ou 5000, les invités sont introduits en quatre ou cinq séries, et chaque fois on les annonce par le son rauque de longues trompettes, tandis que ceux qui ont fini sortent en titubant, très égayés par le *tedj* ou hydromel, qu'ils ont bu en abondance.

Une musique indigène, dressée par quelques Européens de bonne volonté, joue à tue-tête des variations selon le caprice de chaque musicien. Mais voilà qu'un groupe de ménestrels se présente au souverain avec des guitares et des violons pour chanter les louanges du grand seigneur en de longues litanies, tandis que le bouffon fait des grimaces, des contorsions, au milieu des rires des spectateurs.

Comme on le voit, le *Guébi* n'est pas seulement la résidence du souverain, mais il remplit les fonctions de l'État réunies à portée du roi. Religion, justice, guerre, trésor, intendance, politique extérieure, police, arsenaux, usines, greniers et cuisines, forment un fouillis d'administrations primitives, mais organisées par un système bureaucratique très bien dressé pour un profit immédiat, avec une telle parcimonie de traitements que la garantie de la Cour des comptes n'est pas nécessaire.

Autour du *Guébi*, la ville s'étend et s'embellit chaque jour. Cependant Addis-Ababa a toujours l'aspect d'une ville abyssine, longue et large de 5 kilomètres environ, avec un nombre infini de cabanes ou *toucouls*. Celles des chefs sont plus grandes, de forme circulaire ou elliptique. Après la guerre européenne actuelle, avec les chemins de fer, aura lieu certainement une reprise des constructions, qui a déjà commencé ces dernières années avec des prétentions architecturales des plus extravagantes.

Il y a quelques années, nous devions nous arranger au mieux dans les maisons abyssines, construites de bois et de boue et avec un toit de paille. Les indigènes construisent avec beaucoup d'habileté ces cabanes. Pour les toits, il y a des ouvriers spécialistes, et parmi ceux-ci les Gallas et les Gouragués sont les plus renommés. On les paye très peu, mais, par contre, le nombre nécessaire d'ouvriers est tellement grand que la dépense de la construction pour un Européen est plus grande qu'en Europe. Les chefs abyssins se servent des corvées, mais souvent ils se payent le luxe d'avoir des ouvriers européens pour construire des maisons en maçonnerie.

Visitons rapidement la place du marché. Le marché d'Addis-Ababa se peuple spécialement le samedi, et l'on y accourt des régions les plus lointaines. Le commerçant, *négadi*, après avoir déchargé la marchandise du dos des pauvres femmes, des mulets ou des chevaux, la place autour de lui en s'asseyant par terre, et, impassible, attend l'acheteur. Dans les pays du midi et dans les marchés d'Orient, celui qui vend doit avoir une voix très forte

pour vanter aux passants ses marchandises. L'Abyssin et le Galla, à qui, dans d'autres occasions, la parole ne fait pas défaut, est, au marché, tout autre chose que crieur. Il crie dans les querelles, qui, en vérité, ne manquent pas; mais dans le commerce il n'est pas bavard. Au marché du samedi on vend toutes sortes de choses. Chaque marchandise occupe un espace spécial du marché : la cire, le zibet, le coton, l'hydromel, le sel, les graines, les fourrages, le bois, l'argenterie, les vêtements, les selles, les quadrupèdes.

Les mulets coûtent plus que les chevaux. Un mulet de selle coûte plus de 100 thalers Marie-Thérèse, tandis qu'un cheval ne coûte que de 10 à 30 thalers.

Le cheval est une spécialité de la région; il n'est pas ferré, il est petit et robuste. Le Galla en est fier, il l'orne avec des colliers en métal sonore et lui met aux flancs des pendants en cuir avec des rondelles en cuivre qui, lorsque le cheval court, battent sur le ventre et lui procurent de fougueux emportements. Le cavalier enfourche une selle sarrasine et enfle le gros orteil dans l'étrier à anneau, se servant du talon comme éperon. Une fois sur la selle et au galop, le Galla, avec son javelot et ses vêtements drapés, caracole fièrement et se livre ensuite à une course endiablée.

Non loin du marché est la douane, dirigée par le *négadras*. Celui-ci est une espèce de directeur des impôts et de la police; il a un grand nombre de soldats, qui sont prêts à sauter sur les chargements de caravanes, comme des faucons sur leur proie, pour assurer au gouvernement l'impôt, en nature ou en argent, sur la valeur des marchandises.

La monnaie principale est le thaler de Marie-Thérèse avec ses fractions. Ménclik, en faisant frapper son talari, le divisa en 120 *pesah* en cuivre, en 16<sup>e</sup>, en quart et en demi-talari d'argent, qui sont équivalents aux vieilles monnaies de sel gemme, de cartouches de fusil, de morceaux de fer, qui correspondaient aux échanges en nature.

Le sel gemme, qui est recueilli dans la région de Arho, dit *du sel*, au nord-est du plateau, est formé en parallélépipèdes, longs de 0 m. 27 cent., larges de 0 m. 04 cent., ayant un poids de 850 grammes; c'est ainsi qu'on le vend dans le commerce, pour le double usage d'assaisonnement et de monnaie. Pour le transport très coûteux, le sel-monnaie augmente de valeur en raison directe de la distance du lieu d'extraction. Les cartouches

du vieux fusil Gras, qui sont les plus communes en Abyssinie, valent en monnaie le prix de 9 à 12 pour un talari.

Les disputes et les contestations au marché se résolvent sur place, et une vieille baraque abrite les juges conciliateurs du *Celod* (tribunal), toujours prêts à faire justice.

Le commerce d'exportation le plus important est représenté par les peaux, la cire, le café qui provient du Harrar et du Kaffa; en moindre quantité, le zibet, l'or et l'ivoire. L'importation est représentée par les cotonnades (Aboudjedid), dont l'Abyssin fait des vêtements et les tentes indispensables pour son genre de vie nomade. On peut y ajouter les ustensiles de fer émaillé, les verreries, les ombrelles, les chapeaux de feutre, les armes de chasse et de guerre, etc.

On voit tous les jours augmenter les magasins indiens, arabes, arméniens et grecs et les distilleries de liqueurs, dont les Abyssins sont très friands. Du reste, eux-mêmes les fabriquent, en distillant du *tedj* (hydromel), le très fort *araki*. La bière indigène, ou *thalla*, est aussi très commune, mais, quand ils peuvent en avoir, ils préfèrent le champagne et l'asti.

Il y a tous les jours de nouveaux impôts et de nouveaux monopoles : un jour, on avait besoin de pierres pour faire une route; tout de suite on improvisa un octroi de pierres. Qui arrivait à la place du marché, devait déposer une pierre, sous les yeux du gardien : on forma ainsi, en peu de temps, une petite montagne.

Au marché on crie les bans, pour apprendre la volonté souveraine aux sujets qui ne savent pas lire. Il y a quelques années, au moyen d'un de ces bans, Ménélik proclama l'instruction obligatoire. A vrai dire, l'obligation ne fut pas entièrement exécutée, mais on fit venir d'Égypte des maîtres d'école coptes, qui ouvrirent des écoles où l'on donne quelque instruction aux gens de bonne volonté. C'est déjà un progrès, si l'on pense que, comme au temps de Charlemagne, un chef abyssin dédaigne de lire et d'écrire. Humble métier est celui de lecteur et d'écrivain, mais il n'en manque jamais parmi les domestiques d'une famille éthiopienne qui se respecte.

Déjà depuis septembre 1901 fonctionnait à Addis-Ababa une ambulance médico-chirurgicale, fondée et dirigée par moi. J'avais annexé à ce service un petit observatoire météorologique. Sans compter les visites en ville

et les opérations chirurgicales, les consultations, en un peu plus de dix ans, s'élevèrent au chiffre de 65.000.

Le pourcentage des maladies fut le suivant :

Ophthalmiques .....	13
Chirurgicales.....	30,5
Celtiques.....	21
Cutanées.....	9,5
Internes .....	27
TOTAL .....	100

La lèpre est assez répandue, rare est la tuberculose, inconnue la diphtérie, très communs la syphilis, l'helminthiase et le ténia par suite de l'usage de la viande crue.

Les Abyssins ont recours aux médecins européens avec une grande confiance; ils leur attribuent même des facultés imprévues, comme celles, par exemple, de guérir un mulot de la mauvaise habitude de donner des coups de pied, ou bien de rattacher un membre amputé. Une dame abyssine, à la mère de laquelle j'avais dû faire une opération avec suture, pour corriger une vieille cicatrice de la paupière, heureuse du bon résultat, ne faisait que me faire des compliments, puis tout en contemplant mes chaussures, elle ajouta : « Vous avez cousu les yeux de ma mère mieux que vos belles chaussures ».

Voici le résultat succinct de mes observations météorologiques. Addis-Ababa se trouve à 2450 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce niveau est presque uniforme dans la zone habitée de la partie la plus élevée du plateau éthiopien, sans tenir compte des montagnes encore plus hautes et en partie habitées à cause de leur degré de latitude. La température est douce, grâce à l'altitude et au voisinage de l'équateur, et, ainsi que dans les plateaux de l'Amérique centrale, cette douceur de la température rend possibles les agglomérations humaines à de très hautes altitudes, où l'existence d'une ville ne serait pas possible en Europe.

En Abyssinie il y a deux saisons : la saison sèche et celle des pluies (*kerempt*) qui, après une période de petites pluies (avril et mai) et un moment d'arrêt de mai à juin, recommencent sous forme d'orages en juin et durent jusqu'à fin septembre. Addis-Ababa, comme toute la région sud-

orientale du plateau, est exposé au vent du sud-est, qui domine spécialement pendant les mois de sécheresse.

La quantité moyenne annuelle de pluie est de 1 m. 235, et le nombre des jours pluvieux est de 162 sur 365. L'humidité relative pendant la pluie est de 89 p. 100, et de 23 p. 100 dans la saison sèche.

La température moyenne maxima mensuelle est de presque 25° de janvier à juin; elle descend graduellement à 21° au mois d'août, pour remonter à 28° en octobre, novembre et décembre.

La moyenne minima mensuelle est de 8° en janvier; elle monte à 11° en avril et mai, pour descendre ensuite graduellement aux mois d'août et décembre à 6°. La maxima absolue est rarement à 30°; la minima absolue est quelquefois 1 ou 2°, exceptionnellement 0°, et presque jamais au-dessous.

Ainsi qu'on le voit, ces régions sont bien pourvues d'eau. Les radiations solaires ne manquent pas : aussi les terres sont-elles en grande partie boisées, sur une épaisse couche d'argile; fertiles et bien cultivées, elles peuvent donner des produits agricoles excellents. On y trouve beaucoup de chevaux, mulets, bœufs, volailles, gibier. La forêt et les steppes de la plaine font les délices du chasseur de gros et de petit gibier.

Je m'étendrais trop si je devais énumérer même une petite partie de la flore et de la faune si variées de ce pays d'Abyssinie.

L'année passée j'ai publié mes deux volumes : *Nella terra dei Negus*<sup>(1)</sup>, et, croyez-moi, quoique en mille pages, j'ai narré succinctement bien des choses, et je crois en avoir laissé à d'autres une grande partie encore à raconter, mieux que je ne l'ai fait moi-même. J'ai fait dix fois le voyage de la côte au plateau et *vice versa*. J'ai parcouru trois fois la route de Zeila au plateau en passant par Harrar, quand le chemin de fer n'existait pas encore. Le débarquement à Zeila, dans l'océan Indien, n'est certes pas commode, à cause de la marée basse, qui empêche les bateaux et les barques d'accoster. Pendant un demi-mille le passager doit se résigner à être transporté sur une vieille chaise par les Somalis, assez adroits pour ne pas vous procurer un bain de mer hors programme.

---

<sup>(1)</sup> *Nella terra dei Negus*. Pagine raccolte in Abissinia, 2 volumes illustrés, 1 000 pages. Ed. Fr. Treves (Milano, 1915).

Zeila est une petite ville arabe dans la Somalie anglaise, de 50.000 habitants environ. Son commerce de café et de péki se fait avec Aden par mer et avec Harrar par terre. De Zeila à Harrar il y a à peu près 260 kilomètres, dont 200 environ en plein désert somali. Ce voyage a été déjà l'objet d'une conférence faite par moi à cette Société de Géographie, en 1898<sup>(1)</sup>.

Quand le chemin de fer n'existait pas, on mettait quinze jours pour aller de Djibouti à Harrar et vingt jours de Harrar à Addis-Ababa. On suivait le plateau à des altitudes variables entre 1800 et 3000 mètres, pour descendre à 700 mètres le long du cours de l'Aouach et remonter ensuite le plateau du Choa et de la région Galla à plus de 2000 mètres. Montagnes, lacs, forêts tropicales, rivières et plaines s'offrent presque tous les jours à la vue du voyageur.

Aujourd'hui Djibouti, à 20 milles au nord de Zeila, a dépassé sa rivale à cause du chemin de fer, qui peut vous conduire en huit heures à Dirré-Daoua au pied du plateau (à 70 kilomètres de Harrar), avec un parcours de 309 kilomètres depuis la côte. De Dirré-Daoua il y a encore 480 kilomètres de chemin de fer (terminés depuis quelques mois) jusqu'à Addis-Ababa.

Djibouti, construite sur le promontoire du même nom, capitale de la côte française des Somalis, est devenue et le sera toujours de plus en plus, le port obligatoire de l'Éthiopie méridionale, de la même manière que Massaouah est le port de l'Éthiopie septentrionale.

Dirré-Daoua, en territoire éthiopien, est un bourg moderne, de type colonial, qui est né avec le chemin de fer.

Harrar, résidence actuelle du gouverneur éthiopien, est une vieille ville arabe qui appartient à l'Égypte, puis à un émir indépendant; ensuite en 1887 elle passa aux Abyssins par la force des armes. Le ras Makonnen conserva la résidence de son prédécesseur, et il décora la porte de l'enceinte de lions primitifs en pierre.

Le marché de Harrar est important pour le café (qui, cultivé dans la région, croît spontanément dans le Kaffa) et pour d'autres produits, tels que la canne à sucre, les céréales, les légumes et les fruits.

---

<sup>(1)</sup> *De Zeilah au Harrar : notes de voyage* (cf. *Bulletin de la Société khédiviale de Géographie*, V<sup>e</sup> série, p. 133-161), 1899.



Harrar sera probablement aussi réuni à Dirré-Daoua par le chemin de fer. De cette manière l'Abyssinie progresse par les moyens rapides de communication, que la civilisation a inventés non pour se détruire mais pour édifier et prospérer. Ainsi, outre les routes commerciales par le Tigré à Massaouah, et au sud par Djibouti, il y en a d'autres comme celles par Gambala, Baro-Sobat, Khartoum à l'ouest, et par Dessié et Assab au nord-est.

Le télégraphe, le téléphone, la poste, fonctionnent déjà. Quelques voitures et quelques automobiles circulent à Addis-Ababa, et peut-être apercevra-t-on un de ces jours un aéroplane voler au-dessus de ces hauts plateaux.

L'Européen peut vivre en Abyssinie et y vivre bien; mais il faut qu'il soit sain de corps et d'esprit : ces deux conditions sont absolument nécessaires pour vivre dans un pays exotique, si différent par son climat et son milieu social.

Le seul esprit d'aventures, sans un examen de sa propre énergie et de sa santé, peut être la cause des plus amères déceptions. Je crois surtout que l'hygiène, le bonheur, la dignité et le profit, étroitement lié à la supériorité morale du colon européen, doivent le pousser à se créer dans ces pays une famille non indigène. Du reste, les dames européennes, quoique éloignées des centres de la mode parisienne et des réunions mondaines, peuvent tout de même trouver le bonheur dans la jouissance physique et intellectuelle que procure le doux climat; elles trouveront aussi une aisance relative dans les ressources de leur esprit et de leur activité, qui rendent très doux ce nouveau et salubre genre de vie.

Altesse, Excellences, Mesdames et Messieurs, je vous ai peut-être parlé trop longuement, et peut-être pas assez de choses nouvelles; en vous remerciant de votre bienveillante attention, je termine en formulant le vœu que cette Abyssinie, qui attend de nous l'exemple d'œuvres de prospérité et de paix, puisse bientôt apprendre que nous avons enfin recueilli le fruit de la victoire dans la lutte gigantesque où nous sommes entraînés pour conserver le bénéfice des droits acquis depuis des siècles par notre civilisation.

D<sup>r</sup> LINCOLN DE CASTRO.

## رحلتي محمد علي سعودى افندى

في بلاد الحجاز وجزيرة العرب (١)

في الساعة الخامسة بعد ظهر يوم السبت ١٣ مايو سنة ١٩١٦ عقدت جلسة الجمعية الجغرافية السلطانية بمصر برئاسة حضرة صاحب السمو الأمير أحمد فؤاد باشا وبحضور أعضاء الجمعية الأفاضل

وقد لى الدعوة نخبة من أصحاب المقامات الرفيعة من وزراء وقناصل الدول وجمهور عظيم من العلماء وصفوة القوم فازدجت بهم قاعة الجمعية .

وقد خصص هذا الاجتماع لسماع خطبة محمد علي سعودى افندى الموظف بوزارة الحفائية عن رحلتيه في بلاد الحجاز وجزيرة العرب

واستعرض ١٤٠ منظر من المناظر البالغة حد الاتقان بواسطة الفانوس السحري وهذا المقدار من الصور يعتبر مجموعة صغيرة بالنسبة لجموعته الكبيرة المشهورة التى عملها بنفسه في جزيرة العرب معرضا حياته للخطر الشديد

وقد بدأ حضرة صاحب السمو الأمير فؤاد باشا بان نهض وحيًا المجتمعين وقدم لهم للخطيب

ونهض صاحب السعادة احمد باشا زكى سكرتير مجلس الوزراء يترجم بعض أقوال للخطيب الى اللغة الفرنسية

وابتداً للخطيب محاضرته بمقدمة وجيزة

فقال : انه قضى في سياحته في الحجاز وجزيرة العرب نحو سبعة أشهر ونصف شهر في شتاء سنة ١٤٠٤ و ١٤٠٨

وقد توفى فيها الى الوقوف على حقائق كثيرة من المباحث الجغرافية والتاريخية

---

(١) تختصر الخطبة التى القاها محمد علي سعودى افندى بقاعة الجمعية الجغرافية السلطانية بتاريخ

والأثرية ولكن الوقت المحدود لخطابه لا يسع إلا موجزاً من القول وقليلاً من المناظر العديدة التي عملها بنفسه عن معاهد تلك البلاد التي تعتبر جارتنا الشرقية المجهولة في مصر بحيث لا يعلم عنها إلا ما يرويه الحجاج والتجار وهو ما لا يفيد الباحثين مع أن مجاهل الدنيا قد كشفها المنقبون إلا بلاد الحجاز فقد استعصت عليهم وقال : أن بعضهم قد خاطر بسلوك هذا السبيل المخوف فكانوا على قسمين فمنهم من فقد حياته ومنهم من أصابه من الكد والعناء ما لا يستهان به وأنا من القسم الثاني ولقد كان من أوفرهم حظاً في التنكر والنجاح للجغرافي الشهير ريشارد برتون وأشار إلى صورته المعروضة في قاعة الجمعية وقال أنه جاس خلال تلك الديار في سنة ١٨٥٣ م إلى منذ ٦٤ سنة

بعد ذلك وصف للطبيب طريق سيره والأماكن الشهيذة التي مرّ عليها وذكر بعدها عن خط الاستواء بالدرجات والدقائق ثم بدا بعرض المناظر التي رسمها بأدق الآلات الفتوغرافية وكان استعراضها بواسطة الفانوس السحري فكان يخيل للمستمعين لخطابه أنهم يشاهدون تلك المشاهد مشاركين له في الرحلة ولقد بدت لنا هيئمة الحجاج وقد تغيرت ثيابهم إلى ملابس الأحرام البسيطة البيضاء رؤسهم عارية وكان ذلك وهم في باخرة البحر

ثم ذكر كلمة عن نجر جُدة (بالضم) والوقت الذي بدئ بتأخذه نغراً للحجاز وقال إن ضبطها الصحيح بالضم (جُدة) لأن الجُدة في لغة العرب هي الطريق الممتدة أو الخطة من الشعر في ظهر بعض الحيوانات — وأن أهل الحجاز ينطقونها جده بالكسر وأهل مصر جده بالفتح وكلاهما خطأ

وبعد أن وصف الطريق من جُدة إلى حُدة قال أن أصل اسمها حداء لأن في منطقتها الحد الفاصل بين أرض الحرم (حرم الكعبة المعظمة) وأرض الحل وعرض صورة حداء ثم صورة مرور القافلة إذاء أحد الحدود الفاصلة بين أرض الحل وأرض الحرم وصورة أخرى لمرور القافلة وقد بدت فيها الجبال المحيطة بمكة ثم تكلم عن مكة وبين بعدها عن البحر الأحمر وارتفاعها عن سطحه وخط عرضها

بالدرجات والدقائق وعرض صورة خارطتها وشار الى الطرق الثلاثة التى يدخل منها اليها وعرض صورة بعض المواضع المحيطة بمكة شارحا ما يتعلق بها من الحوادث التاريخية والآثار المكانية والبنائية واستمر فى ذلك الى أن عرض عدة صور عمومية متعاقبة شملت منظر مكة كلها مكانا مكانا بغاية الوضوح والظهور وقال انه رسمها من جبل عال مشرف على البلد اشرفا تاما . وبعد عرض هذه الاجماليات عرض صور ما احتوت عليه مكة من الأماكن بالتفصيل الدقيق وكان يخيّل للحاضرين انهم يرون البلاد ولا رسومها وما ابعج الأنظار صورة منزل نخم جميل جدا على الطراز العربى وكان مقرا لأحد أمراء مكة من مدة تزيد على قرن

واستمر فى عرض الصور التفصيلية الى أن عرض صور القباب التى على قبور بعض مشاهير الأقدمين . ثم انتقل بالحاضرين الى عرفات ومناظرة وما فيه وصورة لباس للرأس من خوص الدوم يستعمله كثير من سكان جزيرة العرب يتقون به اشعة الشمس وانه لأشبه الأشياء بالبرنيطة

ثم عرض الصور الخاصة بمبنى وما فيها من المعاهد والاحتفالات الرسمية التى منها صورة حفلة تلاوة فرمان السلطان لأمير مكة وكان ذلك فى سَرَادِقِ الأمير وصورة أحد الأمراء الذين أتوا بعده وصورة والى الحجاز وصورة الابن الثانى لملكته بهويال بالهند وصورة وزير حربية مراکش وكانوا جالسين على صف واحد بملابسهم الرسمية واعتب ذلك بصورة بعض المشاهير هناك : ثم قال :

أنى قد مررت بكم على الحالة للحاضرة فى بلاد الحجاز بغير أن اتعرض للمباحث الدينية لكيلا أخرج عن موضوع الجمعية الجغرافية ولو كان النور وصل الى الأزهر وكانت فيه هذه المحاضرة لوفيت الموضوع حقه هناك دينيا

ولكن لى هنا أن اتكلم عن الحج فى ذاته وكيف كان يؤدى قبل الاسلام وعن الضرورة التى دعت اليه فى سالف العهد وكيف كان القوم يؤدون الحج وَشَرَحَ مواقفهم فى عكاظ والمجنة وذى الحجاز وعرفة ومزدلفة ومنى وكان هذه مواقف قديمة العهد قبل الاسلام

والح الى بعض ما كان لهم من سيء العادات التى ابطلها الاسلام واستبدلها بما هو نافع  
والى هنا كان القسم الأول من المحاضرة قد انتهى وانتظر المحاضر الى أن تخفض  
حرارة الفانوس لأن الصور التى عرضت كانت نحو السبعين  
ولقد استغرب السامعون عادات القوم في اجتماعاتهم وحجهم السابق وأظهر بعضهم  
ضرورة تدوين هذه المباحث الطلبة والصور للجليلة في كتاب خاص يجمع بين  
القديم والحديث

ثم عاد الخطيب الى الكلام على القسم الثانى الخاص بالمدينة المنورة وما حولها  
وعرض بعد مناظر الطريق بين مكة والمدينة المنورة وكان منها بئر لا تختلف في وضعها  
عن آبار الرومان التى رآها باقليم مريوط وقال أنه لا يبعد ان تكون من آثارهم  
ثم عرض خارطة المدينة المنورة وبين خط عرضها بالدرجات والدقائق واستمر في عرض  
مناظرها الكثيرة المتنوعة وكان منها صور مواضع بعض الغزوات الشهيرة وكان يبين ما  
يتعلق بها من الحوادث التاريخية والمباحث الأثرية القديمة سواء كانت مكانية أو بنائية  
أو كتابية وبين ما له ذكر في القرآن العظيم او كتب السير وهو شئ كثير مدهش  
وما يستحق الذكر بنوع خاص المنطقة التى حصلت فيها غزوة أحد الشهيرة  
بين مشركي مكة والنبي صلى الله عليه وسلم واصحابه في ٧ شوال سنة ٣ للهجرة الموافق  
٢٤ مارس سنة ٦٢٤

وعرض صورة أطلال قصر سعيد بن العاص الذى كان من أشهر أجواد العرب وكان  
والى المدينة من قبل معاوية بن أبى سفيان وذكر قول الشاعر الشهير ابى قطيفة من  
ابيات له في هذا القصر

القصر فالنخل فالجاء بينهما هـ اشهى الى القلب من ابواب جيرون الخ

وقد أظهرت الصورة لنا ما بقى قائما من حيطانه الى الآن حتى شاهدنا الكيفية التى  
استعملها البناءون في بناء القصر وظهر لنا كل حجر من حجارة القصر مميذا عن المونة  
البيضاء التى بنى بها والتى يقال أنها استحضرت من الشام

ومن أثنى الصور الأثرية التى عرضت صورة كتابى بسن آلة حادة على أحد الجبال تبين أنها خط عمر بن الخطاب رضى الله عنه

وبعد كل ذلك عرض نحو ١٥ صورة للمسجد النبوى جملة وتفصيلا

ثم عرض صور بعض المشاهير ومنهم جماعة ابن الرشيد امراء نجد وبينهم الأمير سعود المشهور والكل بافخر ملبسهم وأثنى سيوفهم العربية ورأينا ضفائر شعر رأسهم تصل الى ما يقرب من أقدامهم وبالجملة فان هيئتهم كانت غريبة واضحة مبدعة أيما أبداع ثم عرض صورة شيخ مشايخ قبائل بلي المشهور بشجاعته وأباء نفسه وكرم أخلاقه وذكر من تاريخه حادثة دلت على فرط ثبات الرجل على خلقه العظيم

وكان ختام الصور التى بلغت نحو ١٤٠ صورة للطبيب المحاضر بملايس حجازية كانت هذه السياحة فى بلاد تكاد تعتبر مسجداً خاصا بالدين الإسلامى والكلام على ما فى هذه البلاد لا بد وأن يمتزج بوصف بعض العبادات الإسلامية ولكن شدة هذا الارتباط لم تتغلب على الطبيب بل ظل مبتعدا عن جميع المباحث الدينية مقتصرًا على ما كان جغرافياً أو تاريخياً أو أثرياً

وأنه بذلك قد حافظ على واجبه للصوى وأبدى للجمعية الجغرافية ما يهملها ولقد كان استماع هذه المحاضرة ورؤية هاته الصور البديعة المتقنة مما أثار فى نفوس الحاضرين شكر سمو الأمير «فؤاد باشا» رئيس الجمعية على اهتمامه بذلك وأثنوا على أعضاء الجمعية وقال بعض الحاضرين أن الجمعية الجغرافية قد ابتدأت تسلك طريقا جديدا بأن تلقي فيها المحاضرات الخاصة بالشؤون الشرقية الصرفة وبلغت البلاد وقد عرف الناس سمو الأمير قبل الآن بجهاده فى سبيل انشاء الجامعة المصرية والعمل على ما فيه خيرها ونجاحها أيام كان رئيسا لها وبعد أن كانت لا تخرج عن كونها مشروعا فأنه قد أبرزها الى عالم الوجود ولا ننسى ما له من الفضل الكبير والميل العظيم للاشتغال بكل المسائل العلمية التى تعود بالمنفعة العامة

ولقد كانت هذه آخر محاضرة للجمعية فى هذا الفصل الى أن يعود الشتاء بالأمن

والسلام

# VOYAGES AU HEDJAZ ET EN ARABIE <sup>(1)</sup>

PAR

MOHAMMED ALY EFFENDI SEOUDI.

(VERSION FRANÇAISE.)

---

La séance est ouverte le samedi 13 mai 1916 à 5 heures p. m. sous la présidence de S. A. le Prince Ahmed Fouad, Président de la Société sultanieh de Géographie, et en présence des membres de la Société.

Ont répondu à l'invitation quelques ministres, des membres du corps diplomatique, ainsi que des savants et un grand nombre de notabilités.

Cette séance a été consacrée à la conférence que devait donner Mohammed Aly Effendi Seoudi, fonctionnaire au Ministère de la Justice, sur ses deux voyages au Hedjaz et en Arabie. Cent quarante projections photographiques illustraient cette conférence, et ces clichés ne constituent qu'une partie de l'ensemble des vues prises par le conférencier en Arabie, parfois au risque de sa vie. S. A. le Prince Ahmed Fouad a présenté le conférencier au public, et S. E. Ahmed pacha Zéki, Secrétaire du Conseil des Ministres, a traduit quelques passages de la conférence.

Celle-ci a débuté par un court préambule.

Mes deux voyages, au Hedjaz et en Arabie, ont duré en tout près de sept mois et demi, soit les hivers de 1904 et de 1908.

J'ai pu, au cours de ces voyages, me rendre compte de plusieurs faits géographiques, historiques et archéologiques; mais le temps très court qui m'est accordé pour la conférence ne me permet de dire qu'en peu de mots ce que j'ai vu et de ne montrer qu'une partie des photographies que j'ai prises des établissements de ces pays. Bien qu'ils soient nos voisins, ces pays sont à peu près inconnus en Égypte, et nous ne savons d'eux que ce

---

<sup>(1)</sup> Résumé d'une conférence faite à la Société sultanieh de Géographie le 13 mai 1916.

qui en est relaté par les pèlerins et les commerçants. Or, de pareils récits ne sont d'aucune utilité pour les recherches scientifiques.

Tandis que les parties inconnues du monde ont été découvertes par les explorateurs, le Hedjaz a fait exception : il est, en effet, d'accès difficile. Pourtant quelques explorateurs ont risqué leur vie dans ces voyages périlleux, ou y ont enduré toutes sortes de fatigues et y ont été exposés à de multiples dangers.

Celui qui a eu le plus de chance (en se déguisant), et qui a remporté un véritable succès géographique, est le célèbre Richard Burton, dont le conférencier a montré la photographie, et qui a visité le Hedjaz en 1853.

Le conférencier a ensuite décrit l'itinéraire qu'il a suivi lui-même, ainsi que les lieux célèbres où il a passé, en indiquant en degrés et en minutes la distance qui les sépare de l'équateur. Puis il a montré les vues qu'il a prises au moyen des appareils photographiques les plus perfectionnés. L'auditoire croyait être sur les lieux mêmes et il avait l'illusion d'accompagner l'explorateur dans ses voyages. On vit alors les pèlerins avec leurs habits remplacés par de simples couvertures blanches et leurs têtes nues, pendant qu'ils étaient à bord du bateau.

Il a ensuite parlé de Djeddah et de l'époque où l'on a considéré cette ville comme port du Hedjaz. Il a fait remarquer que la vraie prononciation de ce mot est « Goddah », car le mot *El-Goddah* chez les Arabes signifie « route prolongée » ou la raie de poils qu'on rencontre sur le dos de certains animaux. Les habitants du Hedjaz le prononcent *Djeddah*, ceux du Caire *Djaddah*, et ces deux prononciations sont erronées.

Après avoir décrit le chemin entre Goddah et Haddah, le conférencier a fait observer que l'origine du mot Haddah était *Hadà*, car dans sa zone se trouve la limite entre les terrains d'El-Haram « enceinte sacrée » et ceux d'El-Hell « permis ». Il a projeté ensuite la vue de Hadà et celle du passage de la caravane tout près des limites du terrain d'El-Hell et d'El-Haram, et une autre vue du passage de la caravane, où l'on voyait les montagnes qui entourent La Mecque.

Il a parlé ensuite de La Mecque et a indiqué sa distance à la mer Rouge et son altitude.

Il a mesuré sa latitude en degrés et en minutes et a fait voir une carte du pays, en indiquant les trois routes d'accès à La Mecque.



Il a exposé une vue de certains endroits entourant La Mecque en expliquant les traits historiques qui les concernent ainsi que les monuments antiques.

Il a ensuite projeté une série de vues générales de La Mecque, toutes prises d'un point élevé dominant l'ensemble de la ville.

Puis il a donné des détails sur chacune de ces vues, et le spectateur avait l'illusion d'une promenade à travers la ville même. Ce qui a attiré l'attention des auditeurs est la vue d'une belle maison de style arabe, qui, depuis plus d'un siècle, a été la résidence d'un des émirs de La Mecque.

Il a expliqué en détail toutes ces vues et a terminé par les coupoles de certains tombeaux de personnages illustres anciens.

Le conférencier a passé ensuite à Arafat, dont il a fait voir également des projections.

Il a montré un spécimen de coiffure faite en fibre de palmier-doum, portée par les indigènes de l'Arabie pour se préserver contre les rayons du soleil. Cette coiffure ressemble plutôt à un chapeau.

Il a projeté ensuite des vues de Mouna et des établissements religieux que cette ville contient, ainsi que des lieux dans lesquels se font les cérémonies civiles, entre autres la lecture du Firman impérial adressé à l'Émir de La Mecque : cette lecture était faite sous la tente même de l'Émir. Vinrent ensuite le portrait du successeur de cet émir, celui du gouverneur du Hedjaz, celui du second fils de la reine Bahopâl des Indes, et celui du ministre de la guerre du Maroc. Tous ces personnages portaient la tenue officielle et étaient assis sur un seul rang.

Le conférencier a montré enfin les portraits des hommes célèbres du Hedjaz et a ajouté :

« Je vous ai donné un aperçu de l'état actuel des villes du Hedjaz, sans toucher aux questions religieuses, me conformant en cela aux statuts de la Société sultanieh de Géographie. Si j'avais donné cette conférence à El-Azhar, j'aurais traité la question du pèlerinage au point de vue religieux. »

Le conférencier s'est donc borné à montrer que le pèlerinage était, avant l'Islam, une nécessité, et que l'Islam avait remplacé certains usages mauvais par d'autres plus utiles.

Ici finissait la première partie de la conférence, et la séance fut suspendue pendant quelques minutes.

Le conférencier a passé ensuite à la seconde partie, traitant de Médine et de ses environs. Il a montré quelques vues de la route conduisant de La Mecque à Médine.

On remarquait, entre autres choses, un puits semblable à ceux que les Romains ont creusés et qui se trouvent à Mariout; il se pourrait donc que ce puits ait été l'œuvre des Romains.

Il a montré ensuite la carte de Médine et a indiqué sa latitude en degrés et en minutes. Puis il a projeté différentes vues de la ville, expliquant au fur et à mesure les faits historiques, ainsi que les recherches archéologiques concernant chacune des vues exposées.

Il a particulièrement insisté sur les luttes relatées dans le Qoran, par exemple l'expédition célèbre d'« Ohod », entreprise contre les idolâtres de la Mecque par le Prophète et ses compagnons à la date du 7 Chawal de l'an 3 de l'Hégire, correspondant au 24 mars 624 de l'ère chrétienne.

Il a montré ensuite ce qui reste du palais de Saïd ibn el-Âss, un des généraux arabes les plus célèbres et gouverneur de Médine. Il a cité un vers du célèbre poète Abi Qatifa, tiré d'une poésie concernant ce palais :

Le palais, puis les palmiers et la foule au milieu sont plus attrayants que les portes de Giroun.

La photographie montre ce qui reste encore debout des murs de ce palais, et l'on peut se rendre compte du mode de construction employé par les maçons de l'époque.

Parmi les rares monuments antiques qui aient été montrés par le conférencier, il convient de signaler une inscription gravée dans la montagne au moyen d'un instrument tranchant, et que l'on croit être celle d'Omar ibn el-Khattâb.

Quinze vues de la mosquée du Prophète ont été ensuite données.

Puis vinrent les portraits de quelques hommes célèbres, parmi lesquels on remarquait la tribu d'Ibn el-Rachîd, les émirs de Nagd, et, parmi ces derniers, le célèbre Emir Scoud. Tous étaient vêtus de leurs costumes les plus riches et ceints de leurs plus précieuses épées arabes.

Les tresses de leurs cheveux descendaient jusqu'à leurs pieds.

Puis ce fut le portrait du chef des cheikhs des tribus de Bili, célèbre

par son courage et sa noblesse de caractère, dont le conférencier a cité un trait significatif.

Enfin, le dernier des cent quarante clichés projetés fut le portrait de l'auteur de cette conférence, vêtu du costume spécial du Hedjaz.

En racontant ce voyage dans des pays qui sont considérés par les Musulmans comme des lieux vénérables entre tous, il était difficile de ne pas se laisser entraîner à parler de quelques croyances musulmanes.

Pourtant le conférencier s'est abstenu avec soin de toute allusion de ce genre. Il n'a pas touché aux questions religieuses, et s'en est tenu uniquement aux questions géographiques, historiques et archéologiques, les seules qui fussent susceptibles de rentrer dans le cadre d'études de la Société sultanieh de Géographie.

L'audition de cette conférence et la vue des nombreuses projections dont elle était illustrée ont inspiré aux assistants des sentiments de reconnaissance à l'égard de S. A. le Prince Ahmed Fouad, président de la Société. Un des assistants a déclaré que la Société sultanieh de Géographie avait commencé à suivre une méthode nouvelle, qui consistait à donner des conférences consacrées spécialement aux questions orientales, et cela dans la langue même du pays.

Son Altesse le Prince-Président était déjà connu pour ses efforts heureux en vue de créer d'abord l'Université Égyptienne, puis de la diriger dans la meilleure voie quand il en fut devenu le président.

Nous n'oublions pas tout ce que nous lui devons pour l'intérêt considérable qu'il porte aux questions scientifiques, dont l'étude est si profitable au bien du pays.

MOH. ALY EFF. SEOUDI.

# L'EXODE

## ET LE PASSAGE DE LA MER ROUGE <sup>(1)</sup>

PAR

M. G. DARESSY.

---

S. A. le Prince Ahmed Fouad m'a fait dernièrement l'honneur de me demander d'exposer devant cette Société quelque question de géographie historique; pour répondre à son désir j'ai pensé à reprendre la discussion d'un sujet qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, sans qu'on soit jamais parvenu à une solution inattaquable : c'est celle de la route suivie par les Hébreux lorsqu'ils quittèrent l'Égypte, et de la détermination du point où ils franchirent la mer.

Il y a six semaines, Sir William Willcocks, dans une conférence à l'Institut égyptien intitulée *Les dix plaies d'Égypte et la traversée de la mer Rouge*, avait développé ses vues sur ces événements; reprenant avec quelques modifications une thèse qui était en vogue il y a une quarantaine d'années, il avait proposé de transporter vers la pointe nord-est du Delta, dans les environs de Péluse, le grand fait qui marque pour les Israélites le commencement de leur histoire en tant que nation. Il ne me semble pas que cette théorie, séduisante sous un certain aspect, puisse résister à l'examen critique, et c'est pourquoi je vous demanderai la permission d'exposer les motifs qui me font croire préférable de s'en tenir à la vieille tradition du franchissement de la mer dans une zone plus méridionale.

Je me conformerai ici à l'ordre suivi dans sa communication par l'éminent ingénieur, dont je me fais le contradicteur, afin de faciliter plus tard la comparaison des arguments. Et d'abord je déclarerai que la discussion est purement scientifique et laisse de côté toute croyance religieuse. Je

---

<sup>(1)</sup> Conférence faite à la Société sultaniéh de Géographie le 19 mai 1917.

prends la Bible, qui nous a fait le récit des événements à étudier, comme si c'était un texte antique quelconque, et j'essaierai d'en mettre les renseignements qu'elle nous fournit d'accord avec les faits positifs de la géographie physique et politique, ancienne et contemporaine.

Au point de vue strictement historique il n'existe aucun document prouvant que les Hébreux soient venus en Égypte, y aient séjourné plusieurs siècles et en soient sortis de force, car jusqu'à présent il n'a été trouvé dans ce pays aucun monument nous donnant le nom des Israélites comme habitants de la vallée nilotique. Je laisse de côté, bien entendu, la colonie juive établie à Éléphantine à l'époque de la domination perse, c'est-à-dire bien longtemps après le moment où se seraient passés les événements dont Moïse est le héros.

Ceux qui ne nient pas entièrement le séjour des Hébreux en Égypte peuvent être divisés en trois groupes selon la date à laquelle ils placent l'Exode, ce fait ayant pu avoir lieu soit au commencement de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sous Ahmosis ou les premiers Thotmès, soit sous Aménophis III, soit pendant la XIX<sup>e</sup> dynastie, sous Ménéphthah ou l'un de ses successeurs. La première théorie se réclame d'Hécatée d'Abdère, de Ptolémée de Mendès et de Manéthon, qui confondent les Israélites avec les Lépreux ou Impurs, autrement dits les Hyksôs, et rapportent qu'après avoir quitté l'Égypte ils se retirèrent dans un pays alors désert appelé depuis Judée, où ils fondèrent Jérusalem.

La seconde thèse s'appuie sur un passage de l'historien Josèphe où, citant Manéthon, il dit que le roi Aménophis, successeur de Rampsès successeur de Séthos, fut forcé d'abandonner l'Égypte devant une révolte des Lépreux. Ceux-ci avaient pour chef un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph ou Moïse, qui avait fait alliance avec les anciens Pasteurs expulsés d'Égypte; mais Aménophis finit par les vaincre et les poursuivre jusqu'aux frontières de Syrie. Chærémon raconte une histoire analogue, mais la rapporte à Aménophis, fils de Paapi, c'est-à-dire Amenhotep fils de Hapu qui fut ministre des travaux royaux sous Aménophis III et surveilla, entre autres, la construction du temple de Louxor et l'érection de la statue de Memnon.

Dans la troisième version, Aménophis, cité plus haut par Josèphe, est une erreur de copie, et il faut comprendre Ménéphthah, successeur de Rampsès II, fils de Sêti I<sup>er</sup>. C'est cette dernière version qui, grâce à la mention

dans la Bible d'une ville de Ramsès semblant venir à son appui, réunit le plus d'adhérents; on peut même dire qu'elle est la seule répandue parmi les personnes qui n'étudient pas en détail l'histoire ancienne de l'Orient <sup>(1)</sup>. Elle est loin cependant d'être certaine; il est avéré que les livres qui composent la Bible n'ont pas été rédigés, tout au moins dans la forme sous laquelle nous les connaissons, antérieurement au vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Si donc l'Exode avait eu lieu sous la XIX<sup>e</sup> dynastie, environ 1300 avant J.-C., six ou sept siècles se seraient écoulés entre les événements et leur narration définitive. C'est un long intervalle pendant lequel les légendes ont eu le temps de se former et de se modifier de cent manières; c'est l'espace de temps qui s'est écoulé entre Charlemagne et la période où l'on écrivit les romans de chevalerie : si l'on n'avait que ces derniers pour rétablir l'histoire du grand empereur à la barbe fleurie, on voit à quelles erreurs on pourrait être entraîné. Six cents ans avant notre ère, l'Égypte était en décadence; Grecs et étrangers, jusque-là soigneusement écartés du pays, commençaient à s'y établir ou à y voyager; ils étaient impressionnés par la grandeur des monuments élevés par les anciens souverains; mais, incapables de lire les inscriptions gravées sur les murs des temples et qui perpétuaient le souvenir des victoires, ils ne connaissaient que quelques noms des grands rois qui les avaient élevés : Thoutmosis, Aménophis, Ramsès, ceux que les drogmans leur avaient répétés le plus souvent en les accompagnant de mille fables. Un peu plus tard, c'est Sésostris (Ramsès II) qui accaparera, dans les relations des voyageurs, toutes les victoires des Pharaons. Quand on rédigea à Jérusalem les livres sacrés, les scribes hébreux, qui savaient vaguement que nombre de villes d'Égypte avaient été fondées ou agrandies par Ramsès II, qui avait employé pour les travaux ses nombreux captifs de guerre, ajoutèrent à tout hasard dans le texte que leurs ancêtres persécutés avaient construit une ville de Ramsès. Le témoignage est douteux; d'ailleurs, il y eut trois grands souverains du nom de Ramsès, sans compter une demi-douzaine de princes homonymes de moindre importance, et rien ne vient préciser sous lequel d'entre eux les

---

<sup>(1)</sup> Pour les différentes traditions relatives à l'Exode, voir RAYMOND WEILL, *Les Hyksôs et la restauration nationale*, dans le *Journal asiatique*, 1911.

Hébreux auraient été contraints de se livrer au dur labeur de briquetier. Même l'addition de Pithom aux villes qu'ils auraient dû bâtir n'est pas une preuve; à moins qu'on ne suppose qu'au temps de l'oppression on ait fait évacuer aux enfants de Jacob le pays qui leur avait été primitivement assigné, il y a là une faute de géographie, car Pi-toum ou Pithom est dans le pays de Théku au Ras el Ouady, tandis que le pays de Goshen est voisin de Belbeis à plus de 40 kilomètres de là. Dans la théorie où Ramsès II est le Pharaon oppresseur, son fils Ménéphthah est le Pharaon de l'Exode : je rappellerai que la seule mention des Israélites sur un monument égyptien se trouve dans un poème en l'honneur de Ménéphthah, qui montre ce dernier comme les ayant exterminés en Palestine.

Dans un des papyrus du Musée Britannique<sup>(1)</sup> il y a une lettre fort curieuse écrite par un employé en fonction à la frontière vers le lac Timsah actuel; on pourrait croire que c'est le rapport d'un contrôleur de l'immigration communiquant au ministère l'arrivée en Égypte des fils de Jacob, telle qu'elle est donnée dans la *Genèse*, xli, 31. En voici la traduction : « Nous avons permis à des tribus de nomades d'Idumée de passer par le fort de Ménéphthah du Théku pour aller vers les lacs de Pa-toum de Ménéphthah au Théku, afin qu'ils subsistent et puissent nourrir leurs bestiaux dans les domaines de Pharaon, le beau soleil du pays entier ». Or, ce document est daté de Sétî II, le successeur de Ménéphthah. Si les faits narrés dans la Bible s'étaient passés sous Ménéphthah, il serait extraordinaire que si peu d'années après le catastrophe, les Égyptiens aient repris les errements qui leur avaient été si funestes et permis à des tribus errantes venues du pays d'Edom de se réinstaller dans la vallée du Toumilat.

Passons sur le manque d'appui de la légende au point de vue historique, et examinons la situation géographique du nord-est du Delta sous le Nouvel Empire. Sir William n'a pas prêté attention à la différence entre l'état présent de cette région et celui qui existait alors. Le lac Menzaleh occupe actuellement, malgré les reprises de terrains faites dans les dernières années, une étendue bien plus grande que celle qu'il couvrait dans l'antiquité. C'est un affaissement du sol de la zone en bordure de la Méditer-

---

<sup>(1)</sup> *Papyrus Anastasi VI*, pl. 4, l. 14, à pl. 5, l. 2.

ranée qui a mis sous l'eau toute une région jadis habitée et cultivée. La date de ce phénomène géologique nous a été conservée par Maqrizi <sup>(1)</sup> dans le chapitre concernant la ville de Tennis : « 251 ans après Dioclétien, l'eau de la mer recouvrit une partie des lieux qui portent aujourd'hui le nom de lac de Tennis et les submergea; et l'envahissement augmenta chaque année, si bien que les eaux finirent par recouvrir entièrement ce lac. Tous les villages situés dans la partie basse de la région furent submergés, tandis que de ceux situés sur les terrains élevés, il est resté Tounah, Boura et d'autres encore qui existent encore à présent, et sont entourés par les eaux . . . . L'inondation totale de la région était accomplie cent ans avant la conquête de l'Égypte. » L'an 251 de l'ère de Dioclétien ou des Martyrs correspond à l'année chrétienne 535; la conquête de l'Égypte par les Arabes eut lieu en 640; c'est donc entre 535 et 540 que se produisit l'invasion de la mer et la formation du Menzaleh, ce qui a profondément modifié l'aspect de cet angle du Delta, où se trouve actuellement Port-Saïd. Strabon rapporte qu'entre les branches Tanitique et Pélusiaque il y a une suite de lacs et de marais au milieu desquels on voit la « ville de la boue », Péluse. Ainsi, au temps de Tibère, ce n'est pas une nappe d'eau qui s'étendait depuis Damiette jusqu'à Péluse, mais les lacs alternaient avec des terrains humides, semblables à ce que sont actuellement les *bararis*.

Par contre, la zone au-dessous de Faqous et du Bahr el Baqar, qui de nos jours est marécageuse ou salpêtrée, devait être saine et en pleine culture; Tanis, qui est maintenant dans un désert de terre salée, était alors dans une campagne fertile; parmi les espèces de plantes que l'on cultivait en Égypte, Pline cite le lin de Tanis et celui de Péluse. Les branches Tanitique et Pélusiaque avaient un cours tracé au milieu de terres basses, mais non submergées, et conduisaient l'eau douce jusqu'à leur embouchure dans la mer. A plus forte raison les terrains situés au-dessus de ce qui dépend actuellement du Menzaleh n'étaient pas mélangés de sel, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'un canal d'eau douce, dérivé de la branche de Péluse et passant par Qantarrah (l'antique Selæ), se soit enfoncé vers l'est dans ce qui est maintenant le désert, arrosant Qatieh et parvenant jusqu'à Ostracine (El Flousieh), à l'extrémité orientale du lac Sirbonis et à moins de 30

<sup>(1)</sup> MAQRIZI, traduction Bouriant, p. 506.



kilomètres d'El 'Arich. La tradition que le pays de Djifâr, ou Gofar, entre Péluse et Rafah, à la frontière de Palestine, était jadis fertile s'est conservée vivace chez les Arabes. Maqrizi <sup>(1)</sup> rapporte qu'« aux temps anciens le Djifâr formait une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité; les habitants y cultivaient en abondance le safran, le carthame et la canne à sucre; les eaux y étaient abondantes et douces, mais le sable vint qui envahit de toute part la contrée, et Dieu finit par la faire disparaître ». Aboulféda <sup>(2)</sup>, copiant Ibn Hauqal, dit de même que le Djifâr, au temps de Pharaon, était couvert de villages et arrosé d'eau. Un fait à noter est que dans les puits qui alimentent seuls maintenant les habitants de la région de Qatich à El 'Arich, la hauteur de l'eau est en rapport avec la hauteur du Nil. Tout cela concourt à démontrer que la région méditerranéenne de l'isthme de Suez était dans l'antiquité irriguée, habitable, cultivée, et ne peut être considérée comme ayant été un désert ou un marais inabordable; dans la zone égyptienne s'élevaient les villes importantes de Selæ, Daphné, Séthroïs, Tennesos, Péluse; le long de la côte s'échelonnaient les bourgs qui à l'époque romaine étaient nommés Pentaschènes, Cassios, Ostracine, Rhinocorure (El 'Arich) et Rafia (Rafah). Maqrizi <sup>(3)</sup>, citant El Mas'oudi, l'auteur des *Prairies d'or*, dit que « Tennis était une terre qui n'avait pas sa pareille en Égypte; le climat y était tempéré, le sol excellent, les jardins, les palmiers, les vignes, les arbres, les champs y abondaient, des canaux y arrosaient les terres hautes, et personne n'avait vu de pays plus beau que cette contrée, ni où les jardins et les vignes fussent aussi continus; et, en Égypte, il n'y avait aucun canton qui lui ressemblât, excepté le Fayoum. L'eau y arrivait sans interruption l'été et l'hiver, et les habitants arrosaient, quand il leur plaisait, leurs jardins et leurs cultures. Toute l'eau se jetait ensuite dans la mer et par ses propres canaux et par le lieu appelé El Achtoum. »

Après ce préambule nécessaire, parcourons le texte de la conférence de Sir Willcocks, et nous verrons les modifications à y faire par suite des changements à apporter dans les données du problème.

---

<sup>(1)</sup> Traduction Bouriant, p. 544.

<sup>(2)</sup> Traduction Reynaud, p. 150.

<sup>(3)</sup> Traduction Bouriant, p. 505.

Dès l'abord il y est dit que Moïse écrivit les textes sacrés en écriture cunéiforme : cela demande confirmation. Cette théorie, émise par M. Jérémias, soutenue par M. Philippe Berger, a été développée par M. Naville qui, dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres <sup>(1)</sup>, en 1910, a dit que les anciens livres de la Loi, retrouvés du temps du roi Josias pendant la réparation des murs du Temple <sup>(2)</sup>, et que le Grand Prêtre ne semble pas avoir pu lire, devaient être rédigés en babylonien et en écriture cunéiforme. Or les livres sacrés des Hébreux sont attribués à Moïse, qui avait été élevé par des Égyptiens, instruit par eux ; ce qu'il avait pu apprendre dans les écoles et les temples de ce pays, c'étaient les hiéroglyphes, non le cunéiforme. On s'appuie sur ce qu'il a été trouvé à Tell el Amarna des tablettes cunéiformes faisant partie de la correspondance officielle échangée du temps d'Aménophis III et de Khou-naten avec les gouverneurs indigènes de la Syrie et les princes de Mésopotamie pour dire que la langue babylonienne devait être enseignée alors en Égypte : cela n'est pas exact. Il suffisait qu'un traducteur soit attaché au cabinet du Pharaon pour déchiffrer les dépêches venues de l'Asie Occidentale, gravées sur des tablettes d'argile, et ce qui prouve que le conservateur des archives n'était pas à même de lire ces missives, c'est qu'il y a tracé en écriture égyptienne des mentions telles que : « lettre du prince d'Alasia », pour retrouver ces documents si on les lui demandait. Il y avait en Égypte si peu de personnes capables de déchiffrer cette correspondance qu'un prince de Mésopotamie envoyait au Pharaon, en même temps que ses lettres, un drogman pour les traduire. Quant à dire que Moïse, après avoir été instruit dans les sciences de l'Égypte, ait voulu l'être dans celles de la Chaldée, c'est oublier qu'il existait une barrière entre ces deux pays, naturelle autant que morale. Les rois de la vallée du Nil et de celle de l'Euphrate ont toujours été en compétition à propos du pays intermédiaire, la Syrie, et les relations étaient généralement tendues ; outre les risques de passer pour un espion, un Égyptien n'aurait pas eu l'idée d'aller faire des études chez un peuple ennemi qu'il considérait comme inférieur. En outre, la Bible ne fait aucune allusion à un voyage de Moïse en Chaldée. Je croirais donc

---

<sup>(1)</sup> É. NAVILLE, *La découverte de la Loi sous le roi Josias*.

<sup>(2)</sup> *Rois* II, xxii, 3.

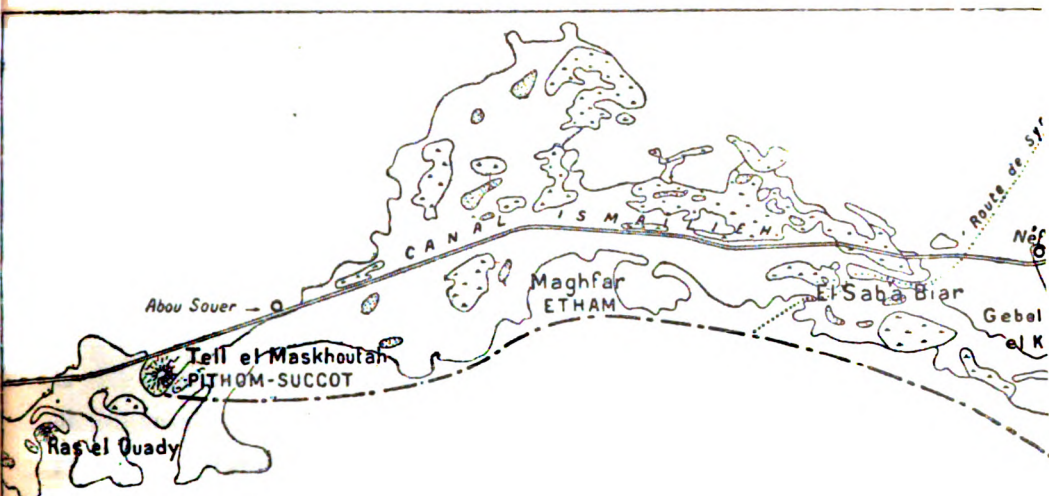
plutôt que les livres mosaïques ont été écrits dès l'origine en caractères sémitiques nationaux.

Depuis quelques années on a relevé, dans la région des mines de turquoise du Sinaï, des inscriptions en signes spéciaux appartenant selon toute probabilité à l'alphabet dont sont dérivées toutes les autres écritures alphabétiques asiatiques et européennes. Ces caractères ressemblent à des hiéroglyphes cursifs, et certainement celui qui les inventa avait connaissance des écritures nilotiques. Les inscriptions recueillies jusqu'à ce jour ne sont encore au nombre que d'une douzaine; d'après ce qu'on a pu en déchiffrer, elles sont dans une langue sémitique, et on a pu les lire partiellement en attribuant comme valeur alphabétique au signe figuré la première lettre du nom de l'objet représenté, dans les langues sémitiques<sup>(1)</sup>. Ainsi une tête de bœuf, *aleph*, est le *a*; un plan de maison, *bit*, est le *b*; un trait ondulé

SINAÏTIQUE, 1500 ans av. J.-C.									
MOABITE, 850 av. J.-C.....									
ARAMÉEN, 450 av. J.-C.....									
HÉBREU.....									
Valeur de la lettre.....	A	B	L	M	N	ς(0)	R	S	T

figurant l'eau, *mim*, est le *m*; un œil est le *ain*; une tête d'homme, *rach*, le *r*; etc. Ces textes paraissent dater de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, soit de l'époque à laquelle les Hébreux et peuples congénères étaient en Égypte ou en contact avec elle. Il est encore trop tôt pour décider si ceux qui ont tracé ces inscriptions étaient des Hébreux, des Iduméens, des Moabites, des Madianites ou autres tribus de même souche; mais ce qui est certain, c'est que dès le temps des Aménophis, les Sémites monothéistes avaient un alphabet simple, beaucoup plus facile à apprendre pour des peuplades nomades peu instruites que les écritures hiéroglyphiques ou cunéiformes, et il me semble plus vraisemblable que c'est avec ces caractères que furent écrits les Tables de la Loi et les livres sacrés. Petit à petit la forme des signes se modifia sui-

<sup>(1)</sup> *The Egyptian origin of the Semitic Alphabet*, études de MM. Alan H. Gardiner et A. E. Cowley, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, vol. III (1916), p. 1-21.





## LA ROUTE DE L'EXODE





vant les pays, et l'on comprend que lorsque sous Josias les anciens manuscrits furent retrouvés, ils purent être lus plus aisément par Chapan, un secrétaire habitué à lire des écritures difficiles et entraîné à la paléographie, que par le Grand Prêtre.

Sir William Willcocks, à la suite de M. Cope Whitehouse, place la terre de Goshen dans le Ouady Toumilat : ce n'est pas tout à fait exact. La terre de Goshen גשן, en égyptien Gesem , se trouvait dans le Delta en avant du ouady; c'était la région comprise entre Zagazig et Belbeis, dont la ville principale, Pa-supti, est la Saft el Henneh actuelle. A Gheitah, un peu au sud de Belbeis, les fouilles de M. Flinders Petrie ont mis au jour des objets indiquant que sous le Moyen Empire il existait là une population sémitique parmi laquelle pouvaient être mélangés des descendants d'Abraham. Le Ouady Toumilat oriental était une région distincte nommée en égyptien Théku, , dont les Hébreux ont tiré Succoth.

Sir William parle à plusieurs reprises des champs de Tanis ou Zoan, ville qu'il semble considérer comme une capitale de l'Égypte. En réalité, Tanis n'a jamais été qu'une ville de second rang, inférieure à Bubastis. Manéthon appelle Tanites certaines dynasties des rois Hyksôs, mais sous les Pasteurs l'Égypte était morcelée en trois États, et les princes tanites n'étaient pas reconnus en Haute-Égypte; de plus, bien que ces familles aient été originaires de Tanis, leur résidence était à Memphis; il n'y a que Thèbes et Memphis qu'on puisse considérer comme ayant été les capitales des Pharaons. La question est, du reste, peu importante; elle ne l'était que pour Henri Brugsch qui, écrivant antérieurement aux découvertes de MM. Naville et Petrie, pensait que la ville de Ramsès était Tanis et faisait des environs de Tanis le pays de Goshen. On ne peut songer à placer l'Exode sous les Pasteurs, qui étaient des congénères des Israélites; par suite, les calamités qui précédèrent le départ se seraient produites sous un Pharaon, maître de l'Égypte entière, dont la capitale était plus éloignée.

Pour l'assurance donnée dans la communication de l'éminent ingénieur que le Pharaon de l'oppression fut Ramsès le Grand, je renvoie à ce que j'ai dit plus haut de l'impossibilité de déterminer l'époque de ces événements; les dates assignées pour ce souverain, qui régna 67 ans (et non 77), ne peuvent être regardées que comme approximatives, et il n'est pas encore permis de fixer, à cent ans près, les chiffres chronologiques de cette

période; on ne peut donc préciser plus que de dire qu'il régna vers 1350 avant J.-C. Pour Ménéphthah, j'ai dernièrement indiqué, dans une note à l'Institut égyptien <sup>(1)</sup>, qu'au point de vue physiologique et historique il était impossible de considérer ce fils de Ramsès comme le Pharaon de l'Exode. Certes, le livre de Moïse ne marque pas que ce roi soit resté au fond des eaux avec son armée, mais la légende était acceptée, et le psaume cxxxvi, verset 15, dit formellement que l'Éternel « précipita Pharaon et son armée dans la mer Rouge ».

Je n'ai rien à dire contre l'interprétation proposée des dix plaies d'Égypte; tous ceux qui l'ont habitée longtemps savent ce que sont ces calamités qui s'abattent avec plus ou moins de force, à intervalles plus ou moins éloignés, sur les campagnes de ce pays. Je demanderai seulement à signaler que dans Maqrizi <sup>(2)</sup> on lit la description d'un phénomène naturel qui rappelle la neuvième plaie : « L'antépénultième jour de Zu'l-heggah de l'année 377 (19 avril 988) il y eut, à Tennis, un tonnerre, des éclairs, un vent violent et des ténèbres profondes dans l'atmosphère; puis, quand le jour reparut, on vit dans le ciel une colonne de feu qui répandait une couleur d'un rouge violent sur le ciel et sur la terre; et il s'éleva une poussière et un brouillard qui saisissaient à la gorge. Et ce phénomène ne cessa qu'à la quatrième heure du jour, moment où reparut le soleil; il se renouvela pendant cinq jours. »

La seule observation que je présenterai est que les Hébreux habitaient la terre de Goshen, non le Ouady Toumilat, et que la façon dont ils échappèrent aux fléaux ne pourrait être admise que s'ils s'étaient réfugiés dès les premières calamités dans cette vallée. Le départ pour Succoth, c'est-à-dire le pays de Théku, aurait eu lieu aussitôt que se manifestèrent les calamités, au lieu de les suivre, et les Hébreux y auraient campé sous des tentes en préparant leur évasion.


Nous arrivons au chapitre relatif à la traversée de la mer Rouge. Sir Willcocks insiste sur ce que le mot arabe *bahr* signifie aussi bien « mer » que « fleuve », et qu'en hébreu *yam* a exactement les mêmes acceptions. C'est

---

<sup>(1)</sup> *La momie du Pharaon Ménéphthah*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1917, p. 39-37.

<sup>(2)</sup> Traduction Bouriant, p. 514.

un fait connu de tous les orientalistes; mais on doit remarquer que le sens primitif de l'un ou de l'autre de ces mots est véritablement « mer »; ce n'est que par allusion poétique qu'on attribue ces noms à des fleuves roulant de grandes masses d'eau, comme le Nil ou l'Euphrate, ou à des lacs d'une telle importance qu'il puisse s'y produire des agitations pouvant rappeler les vagues de la mer, comme la mer de Tibériade, la mer Morte, etc. Mais on n'appliquera pas ces désignations à des lacs sans profondeur, à des cuvettes d'eau au milieu des marais. Le lac Menzaleh est un *birket*, tout comme le lac Sirbonis ou birket Bardouil, de même que les autres lacs de Mariout, d'Edqou, de Bourlos, qui bordent la côte, et il ne viendrait pas à l'idée des indigènes de lui appliquer la désignation de « mer ». Je sais bien qu'en arabe vulgaire on donne aux anciennes branches naturelles du Nil le nom de *bahr* pour les distinguer des canaux artificiels, *terâa*; mais l'hébreu ne fournit pas d'exemples de *yam* employé dans ce sens. Pour ce cas spécial il aurait fallu qu'il traduisît une désignation égyptienne; or, dans les hiéroglyphes, les branches du Nil portent simplement le nom d'« eau », *mou*, et il y a « l'eau du Soleil » ou branche Pélusiaque, « l'eau de Sêti I<sup>er</sup> » ou branche Tanitique, « l'eau de Ptah » ou branche Mendésienne, « l'eau du milieu » ou branche Sébennitique, etc. Donc, ni la région du Menzaleh, ni la branche Pélusiaque n'ont porté le nom de *yam* « mer ». Du reste, ce dernier cours d'eau, bien que navigable, selon Ammien Marcellin, n'était pas un des principaux bras du Nil. C'est donc à tort qu'on a voulu chercher le *yam-souph* de la Bible dans les environs de Péluse.

Anciennement, *yam-souph* יַם־סוּף était traduit « mer des algues », et personne n'avait pensé à chercher le lieu de passage des Israélites autre part que dans la mer Rouge, conformément à l'indication des *Septante*, qui avaient traduit « mer Érythrée ». Au siècle dernier on essaya d'interpréter par « mer des roseaux » en s'appuyant sur ce que le mot hébraïque *souph* devait être identique à l'égyptien  *filhou* « roseaux, papyrus », qui a ce sens. Vers 1874, Henri Brugsch<sup>(1)</sup> se fit le champion de cette théorie, et comme il plaçait la terre de Goshen près de Tanis, il échafauda l'hypothèse que le

<sup>(1)</sup> H. BRUGSCH BEY, *La sortie des Hébreux d'Égypte et les monuments égyptiens*, Alexandrie, 1874.



*yam-souph* n'était pas la mer Rouge mais le marais de Péluse, et donna l'appui de son nom à la proposition que Sir William vient de reprendre <sup>(1)</sup> avec quelques changements résultant du fait que le point de départ n'est plus Tanis, mais le Ouady Toumilat.

Cette modification à la tradition multiséculaire se heurte pourtant à une constatation importante : c'est qu'en plusieurs passages de la Bible, le *yam-souph* s'applique incontestablement à la mer Érythrée et à ses dépendances.

1° Dans l'*Exode* (xxiii, 31), l'Éternel dit à son peuple : « J'établirai tes limites depuis la mer Rouge (*yam-souph*) jusqu'à la mer des Philistins et depuis le désert jusqu'au fleuve ». La mer des Philistins est la Méditerranée; le fleuve est mis pour « le fleuve d'Égypte » ou « torrent d'Égypte », c'est-à-dire le Ouady el 'Arich qui a toujours été considéré comme la frontière naturelle entre ce pays et la Palestine, tandis que la frontière politique est un peu plus loin, à Rafah. La Terre Promise ne s'étendait donc pas jusqu'à la lisière du Delta, et le *yam-souph* ne peut être que le golfe de 'Aqaba.

2° *Deutéronome*, I, 40, et II, 1.8, les Hébreux sont arrivés à Kadès-Barnéa, à la montagne des Amoréens; Dieu ne leur permet pas encore d'entrer dans la Terre Promise, il leur ordonne de repartir dans la direction de la mer des algues *yam-souph*, puis leur défend de s'emparer de la montagne de Seïr qu'il a donnée à Ésaü et aux Edomites, et les Israélites passent près d'Elath et d'Etsion-Guéber, soit le fond du golfe Élanitique.

3° Au livre des *Rois*, IX, 26, il est dit que Salomon construisit des vaisseaux à Etsion-Guéber près d'Elath, sur les bords du *yam-souph*, et les envoya à Ophir : il ne peut y avoir ici aucune confusion avec les marais de Péluse.

4° Jérémie (xlix, 21) prophétise contre les Edomites et annonce que leur cri se fera entendre jusqu'à *yam-souph*; or les Edomites habitaient au sud de la mer Morte, et leurs plaintes ne pouvaient se propager que dans la vallée d'Arabah jusqu'à la mer Rouge.

La démonstration me paraît complète que le *yam-souph* est bien la mer Rouge, ainsi qu'on l'a compris et traduit depuis l'antiquité et n'a rien à faire avec le *thoufi* égyptien et les régions du Menzaleh. Tous les commentateurs anciens de l'Écriture l'ont admis ainsi, et la tradition en est passée

(1) Brugsch renonça plus tard à cette théorie.

chez les Arabes, puisque Maqrizi, entre autres, dit<sup>(1)</sup> que le nom de la ville de Qolzoum a été donné à la mer, qui en hébreu s'appelle *yam-souph*.

Sir Willcocks semble ne faire qu'un des marais de la région de Péluse et du lac Sirbonis : ce sont pourtant deux choses distinctes. Les marécages que Strabon appelle Barathra et Telmata se trouvaient au nord-est du Delta; mais il y a 15 kilomètres entre Péluse et le commencement du Sabakhat Bardouil, ancien lac Sirbonis, qui s'étend le long de la côte sur une longueur de 80 kilomètres, sans aucune communication actuelle avec le Nil. Citant le passage de Diodore de Sicile, où il est dit que le lac Sirbonis est dangereux à cause des sables mouvants de ses bords qui ont englouti des armées entières, Sir William pense qu'il y a là une réminiscence de la destruction de l'armée de Pharaon. Je ne suis pas d'accord avec lui pour deux raisons. La première est que si la catastrophe qui aurait anéanti les troupes égyptiennes avait eu lieu sur les bords de la branche Pélusiaque, non loin de Tell Defenneh, la tradition aurait dû être attachée aux marais du Menzaleh et non au lac Sirbonis, et il faudrait alors supposer un déplacement du site; en second lieu, l'allusion de Diodore dont s'est emparé l'auteur du *Paradise Lost*, II, vers 592-594, s'applique sans nul doute au fait consigné dans ses récits qu'une armée d'Artaxerxès Ochos, se dirigeant vers l'Égypte en 350 avant J.-C., se perdit sur les bords du lac Sirbonis où elle s'enlisa. Puisque Diodore ne fait aucune mention de l'Exode dans son histoire, on ne peut douter qu'il ait eu en vue, en ajoutant cette note, le désastre de l'armée perse.

Au contraire, la tradition constante est que les Hébreux franchirent la mer Rouge, bien que l'indication exacte du lieu de passage ait varié suivant le plus ou moins de connaissances géographiques des commentateurs. Ce ne sont pas les scribes juifs qui, dans leur ignorance de la géographie exacte des pays étrangers, ont transporté le *yam-souph* de la côte de la Méditerranée au golfe de Suez, mais les docteurs allemands qui ont voulu bouleverser les faits admis pour établir une théorie sensationnelle, mais inexacte. C'est la stricte vérité géographique qui est énoncée dans le Livre (*Exode*, xiv, 17-18) que, dès le début, Dieu ne conduisit point son peuple par le chemin du pays des Philistins, mais lui fit faire un détour

<sup>(1)</sup> MAQRIZI, traduction Bouriant, p. 43.

par le chemin du désert, vers la mer Rouge. Une fois admis que les Israélites ne devaient pas se diriger immédiatement vers la Palestine, le trajet qu'on veut leur assigner est illogique.

Qu'étaient les Hébreux pour les Égyptiens? Une bande d'esclaves et de sujets rebelles, se sauvant après avoir pillé les temples et les habitations de la région où ils avaient reçu asile. Leur plan de fuite devait être de gagner le désert le plus tôt possible et de rejoindre les tribus errantes avec lesquelles ils avaient des affinités de race, d'obtenir le passage de gré ou de force, et de revenir dans la région à l'ouest de la mer Morte, d'où leurs ancêtres étaient partis, afin de retrouver près d'Hébron un certain nombre de familles qui avaient continué à habiter dans le voisinage du tombeau d'Abraham. Arrivés à l'extrémité du Ouady Toumilat, ils devaient donc, soit s'enfoncer droit vers l'est dans la région déserte du Sinaï central, soit faire un crochet vers le sud et suivre les côtes de la péninsule jusqu'à atteindre le fond du golfe de 'Aqaba, après quoi ils n'auraient plus eu qu'à remonter vers la vallée du Jourdain : de cette façon ils échappaient aux postes de police égyptiens échelonnés sur la route septentrionale de Syrie qui longe la Méditerranée.

Au lieu de cela, l'hypothèse de la sortie par Péluse fait suivre par les Israélites justement la route que Moïse s'était interdite. Quittant la vallée de Toumilat après avoir franchi le poste-frontière d'Étham, ils seraient montés au nord en traversant le plateau de Salhie pour arriver près des villes de Selæ (Qantarah), Daphné (Tell Defenneh) et Héracléopolis, où étaient des garnisons égyptiennes qui ne les auraient pas laissé passer sans opposition : c'était se jeter dans la gueule du loup. A la rigueur, on peut admettre que ce sont ces garnisons qui formèrent l'armée du Pharaon, car on ne peut supposer que toutes les forces égyptiennes aient été mobilisées pour cette opération de police; il est fort douteux qu'un souverain, quel qu'il soit, ait cru devoir quitter sa capitale lointaine pour une si petite affaire, et la présence du roi lors de la catastrophe n'est probablement que développement poétique.

C'est près de Daphné, que Sir Willcocks identifie à tort avec Bâl-Tsephon, ainsi que nous le verrons plus loin, qu'aurait eu lieu le passage du « fleuve des roseaux ». Moïse aurait construit des barrages qui auraient permis aux Hébreux de franchir la branche Pélusique et les aurait rompus lorsque les

Égyptiens se seraient lancés à leur poursuite. On n'établit pas aussi facilement un barrage sur un fleuve navigable, alors surtout que l'on est cerné par une armée ennemie; puis il aurait fallu que, sortis de la région qu'ils habitaient, les Hébreux aient eu une connaissance bien profonde du pays pour exécuter ces travaux d'ingénieur à l'endroit le plus convenable et en une seule nuit (*Exode*, xiv, 22).

Admettons la traversée du fleuve en ce lieu : les Israélites ne sont pas dans le désert; au contraire, ils entrent dans le Delta, dans la région fertile de Tennesos, entremêlée de marais, et pour reprendre leur liberté il leur faudrait retraverser le Nil. L'éminent ingénieur l'indique sommairement en disant qu'ils durent passer par les bancs de sable à l'embouchure du fleuve : il n'est fait aucune mention de cela dans la Bible, qui, immédiatement après que les Hébreux ont franchi la mer, nous les montre en plein désert. Enfin, s'ils avaient repassé le fleuve près de son extrémité, ç'aurait été à proximité de Péluse, et les Égyptiens n'auraient pas laissé faire cette opération sans s'y opposer.

Après cela, la carte de Sir Willcocks montre les Hébreux suivant, avec un crochet supplémentaire, la route de Syrie par Qatieh jusqu'à El 'Arich, itinéraire formellement interdit dans la Bible (*Exode*, xiv, 17), dans une région qui n'était pas alors déserte, comme je l'ai indiqué précédemment, mais habitée et fertilisée par un canal. Arrivés à El 'Arich, la Rhinocorure des Grecs, où existait déjà dans l'antiquité une ville dont la liste des stations des Israélites ne fait aucune mention, ces derniers auraient remonté la vallée qui porte le nom de cette localité et seraient ainsi parvenus en plein Sinaï, se dirigeant vers le mont Horeb. Ainsi donc les Hébreux, depuis le Ouady Toumilat, auraient fait ce grand détour par Péluse et El 'Arich, en plein territoire habité, pour revenir dans le Sinaï en un point qu'ils pouvaient atteindre en quelques étapes! La chose est peu croyable.

Une erreur de traduction a aussi conduit Sir William à envisager ainsi qu'il l'a fait le tracé de la marche des Israélites; il dit, en effet, en se reportant à l'*Exode*, xiv, 2, qu'après Étham les Israélites délibérément retournèrent en Égypte (« turned back to Egypt »). Ce n'est pas ainsi que le texte doit être traduit, mais « l'Éternel parla à Moïse et dit : Parle aux enfants d'Israël; qu'ils se détournent et qu'ils campent devant Pi-hahiroth, etc. ». Le terme hébreu שׁוּבוּ signifie au propre « changer de direction,

tourner, se détourner, *to turn*», et ce n'est que suivi d'un mot comme אחר *akhar* «en arrière» qu'il a l'acception de «se retourner, faire volte-face, *to turn back*». Tel n'est pas le cas ici; il n'existait aucun motif pour les Hébreux de revenir en Égypte, et l'Éternel, qui vient de défendre à Moïse de prendre la route directe de Palestine (xiv, 17), précise qu'après Étham il faut incliner vers le sud; c'est la répétition de l'indication donnée cinq versets plus haut (xiii, 18) : «Mais Dieu fit faire au peuple un détour par le chemin du désert, vers la mer Rouge».

Sir William, pour expliquer comment les Israélites ont pu échapper aux troupes égyptiennes échelonnées sur la route stratégique de Syrie, dit que les forces pharaoniques ont été anéanties lors du passage du fleuve et qu'il n'y a plus eu après de soldats assez nombreux pour s'opposer à l'exode. Les chiffres jouent un rôle dans cette question, que l'éminent ingénieur a touchée sans l'approfondir. Il reconnaît que le nombre de 600,000 hommes de pied indiqué par le Livre (*Exode*, xii, 37; *Nombres*, xi, 21) comme ayant quitté l'Égypte est exagéré et propose de corriger en 600 familles. Je ne demanderais qu'à partager son opinion, car il me paraît difficile que les 70 personnes venues avec Jacob en Égypte (*Genèse*, xli, 26; *Exode*, i, 4) aient pu se multiplier à un tel point en l'espace de 430 ans (*Exode*, i, 40).

On ne peut admettre que la densité de la population en Égypte ait été plus grande dans l'antiquité que maintenant. Or, en attribuant à la terre de Goshen une étendue bien supérieure à celle qu'elle occupait, on peut voir que le recensement de 1897 donne, pour le nombre d'habitants de la zone orientale du Delta voisine de la région attribuée aux Israélites, les chiffres suivants :

District de Belbeis.....	140.396 habitants.
— Zagazig.....	232.824
— Faqous.....	124.684
TOTAL.....	<u>497.904</u>

ce qui n'atteint même pas les 600.000 Hébreux indiqués, sans compter qu'il faudrait ajouter à cela la population égyptienne. Et pourtant le chiffre est prétendu exact, puisqu'en totalisant les chiffres d'hommes recensés des douze tribus à l'entrée dans le désert (*Nombres*, i) et à sa sortie (*Nombres*, xxi), on trouve respectivement 603.550 et 601.730. Jamais le Sināï,

dont la population actuelle est d'environ 20.000 habitants, n'a pu recevoir une population semblable, ni permettre aux hommes et aux animaux de s'y nourrir et de s'y abreuver. De plus, le récit des combats qu'Israël eut à soutenir, et dont il ne sortit pas sans difficultés, laisse supposer qu'il y avait déjà dans la péninsule des peuples d'une force à peu près égale, tels les Amalécites (*Exode*, XVII), et ainsi il faudrait doubler le chiffre déjà exorbitant de 600.000. L'exagération de la légende est ici évidente.

La tentative de ramener le nombre des Israélites à 600 familles est intéressante en ce qu'elle donnerait un chiffre plus vraisemblable, mais alors la non-activité des Égyptiens à l'égard des fuyards est inexplicable. Pour venir à bout de 600 hommes non entraînés à la guerre, il n'était pas nécessaire d'avoir des régiments de force sensiblement plus grande, et en admettant qu'un premier détachement eût subi un échec, le Pharaon ne devait pas être embarrassé pour lever un contingent de valeur égale ou supérieure dans les districts environnants. Une comparaison intéressante peut être faite avec des textes égyptiens du grand temple de Médinet Habou. Une inscription gravée au revers du pylône nous donne le résultat d'une expédition contre les *Machauacha*. Ceux-ci formaient une importante peuplade fixée dans le désert libyque et occupant une partie de la Cyrénaïque. Sous Ramsès III la tribu se mit en marche, voulant s'établir en Égypte et s'installer tout au moins dans les oasis et la Maréotide. C'était une tentative semblable à celle faite dernièrement par les Sénoussistes. Les envahisseurs furent entièrement battus près de Siouah, et les résultats officiels furent les suivants <sup>(1)</sup> :

Tués .....	2175
Prisonniers : le prince des Machauacha .....	1
— chefs ennemis .....	5
— hommes .....	1205
— jeunes gens .....	152
— enfants .....	131
— femmes .....	342
— jeunes filles .....	65
— petites filles .....	151
TOTAL des prisonniers .....	2054

<sup>(1)</sup> DARESSY, *Notice des ruines de Médinet Habou*, p. 78.

et parmi le butin :

Espèce bovine.....	3608
Chevaux.....	884
Ânes.....	864
Chèvres.....	9136
Moutons.....	6820 + x

Il n'y a qu'à comparer ces chiffres officiels, mais très vraisemblables, relatifs aux effectifs de guerre d'une tribu puissante, et l'énumération de son bétail, avec ce que pouvaient être les groupes sémitiques quittant l'Égypte pour voir ce qu'il aurait pu advenir des Israélites après une série de rencontres avec les troupes égyptiennes s'ils avaient pris le chemin direct de la Palestine. La seule explication possible de l'évasion des Hébreux, c'est qu'après avoir forcé un poste-frontière ils se soient enfoncés de suite dans le désert et que les gardes-côtes (c'étaient alors des Libyens nommés *Mazai*), ne se voyant pas en nombre suffisant pour les poursuivre, les aient laissés s'éloigner, persuadés que le désert les aurait vite anéantis.

Il y a un point que Sir William a complètement négligé dans sa tentative, c'est de tenir compte des documents récemment découverts relatifs à la géographie ancienne de l'est de la Basse-Égypte. Il n'est plus permis de mettre au hasard sur la carte les premières localités rencontrées par les Israélites lors de leur départ, car la situation en est désormais fixée. Le plus précieux de ces documents est un papyrus démotique du Musée du Caire, dont j'ai signalé l'importance en 1911<sup>(1)</sup>.

Ce manuscrit, malheureusement incomplet et mutilé, est le fragment d'une sorte de « recueil de mots », et parmi les matières qu'il renferme se trouve un chapitre de géographie donnant les localités de la Basse-Égypte classées par ordre de situation. Un groupe concerne la région nord-est et nous donne (2<sup>e</sup> colonne) n° 14, *Ta-heni-pa-senb* « le lac de la muraille », ce que les Grecs appelaient les Gherres près de Péluse; n° 15, *Ta-ma-n-pa-râ* « la chapelle du soleil », qui est sans doute le temple de Zeus au mont Cassios; n° 16, *Ta-ât-pa-sekhenout* « la place de la rencontre », où je voudrais voir Qatieh, centre de rayonnement des routes de la région; n° 17, *Khasau*,

<sup>(1)</sup> *La liste géographique du papyrus n° 31169* (dans le *Sphinx*, vol. XIV, p. 155) et *La route de l'Exode* (dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1911, p. 1).

soit Cassios; puis on descend vers le sud avec : n° 18, *Thepehnu*, ou Daphné, le Tell el Defenneh actuel, et cette seule mention suffit pour montrer qu'on ne peut placer ici Bâl-Tsephon, dont l'orthographe hébraïque et égyptienne est bien différente; n° 20, *Sethareh* ou Séthroïs, qui est à Tell el Sehrig, etc. On remontait ainsi le long du désert oriental jusque vers Héliopolis. La troisième colonne, après quelques noms de la région de Faqous et du sud de la Charqieh, nous donne : n° 6, *Pi-Bast*, la Bubastis des Grecs, le Tell Basta actuel, qui est aux portes de Zagazig; n° 7, *Nuter-sekhet* « le champ sacré », désignation du territoire de Bubastis; n° 8, *Pi-supt*, la capitale du pays de Goshen, actuellement Saft el Henneh; n° 9, *Pi-toum-zek*. C'est « la demeure de Toum de Zek », qui est peut-être à distinguer du Pi-toum Théku, chef-lieu du VIII<sup>e</sup> nome de la Basse-Égypte, la Pithom de l'Exode, dont le site est à Tell el Maskhouta, mais c'est probablement le Thou des itinéraires romains dont l'emplacement exact n'a pas encore été fixé. MM. Naville et Petrie placent Thou à Tell el Chaqfieh, près de Tell el Kébir; les indications topographiques me poussent à le chercher plutôt vers Kharbet Nama, au nord de Belbeis. N° 10, *Ta-ah-n-pa-repi* « le domaine du prince ». On n'a qu'à lire le chapitre LVIII de Maqrizi pour voir qu'il s'agit ici d'El 'Abbaseh, village à l'entrée de la vallée qui, selon cet auteur, « fut toujours un lieu de plaisance pour les rois ». N° 12, *Heni-ta-gereri* « le lac de la grenouillère » occupait le haut du Ouady Toumilat; sur la carte de la Commission d'Égypte, il est désigné Birket el Serigeh. N° 13, *Pi-gerer* « la maison de la grenouille » était voisine du lac : c'est la Phagroriopolis de Strabon, que je voudrais placer à Tell el Chaqfieh. N° 15, *Mafkit* était sans doute l'entrepôt des turquoises (*mafek*) du Sinaï. C'est apparemment la même ville que le Pi-Ramsès dont les ruines ont été exhumées à Tell el Ratabeh et qui pourrait correspondre à la Ramsès de la Bible, que les Hébreux auraient dû construire. N° 17, si *Herherta* désigne l'Héroopolis des Grecs, son emplacement serait à Tell el Maskhoutah et ce serait la Pithom biblique, en égyptien Pi-toum « demeure du dieu Toum », capitale du VIII<sup>e</sup> nome de la Basse-Égypte. N° 18, je crois lire sur le papyrus *Heni-ta-kherch* « le lac de la perte », mais le mot est mutilé et l'on a proposé de restituer *Heni-ta-kherma* « le lac du crocodile », ce qui serait le nom antique du Birket el Timsah actuel. Le *Pi-ha-hirot* biblique correspond peut-être au *Sebti-pa-peni* (?) « la muraille du rat », qu'on doit chercher dans les parages de Néficheh.



Le papyrus énumère ensuite quatre *migdol* ou forts dont le premier (n° 20), sans autre nom, doit être le *Migdol* de l'*Exode*, que l'ordre géographique suivi par la liste tend à faire placer vers Bir Abou Balah. Le n° 21 semble être *Migdol to-sa* « le fort de la digue » ou « presque-île » et on ne peut le situer mieux que sur le Gebel Miriam, au sud du lac Timsah. Dans le n° 22, malheureusement mutilé, il semble y avoir les éléments de *Migdol Bâl-zephon*, et ce serait évidemment le *Bâl-Tsephon* de l'*Exode*. Nous sommes ainsi conduits naturellement vers les marais qui s'étendent entre le lac Timsah et les lacs Amers, et une légende arabe, mentionnée dans le *Journal de la Compagnie du Canal de Suez* pendant les travaux de creusement, veut que ce fort se soit dressé sur le rocher dominé maintenant par le tombeau du Cheikh Hanediq. Le n° 23, dernier nom de localité égyptienne de la liste, est *Migdol peh-ro* « le fort à l'extrémité de la bouche » (sous-entendu « du canal »), et il est possible qu'il corresponde aux ruines signalées au nord du grand lac Amer, désigné sous le nom de Sérapéum dans l'*Itinéraire d'Antonin*.

Les noms donnés dans cette liste, qui date apparemment du règne de Ptolémée Philadelphie, vers 275 avant notre ère, ne correspondent pas à ceux gravés sur les monuments et à ceux indiqués dans la Bible, car l'époque n'est pas la même et la liste donne les noms vulgaires au lieu des désignations officielles. Le Pa-Ramses dont les restes du temple ont été découverts à Tell Ratabeh est probablement identique à Mafket. La Succoth de l'*Exode* peut avoir été mise pour Théku, nom de la région de Ras el Ouady dont Pi-toum ou Pithom, actuellement Tell el Maskhoutah, était la capitale; c'était pour les Grecs Héroopolis, avec lequel Herbertha du papyrus a quelque point commun. Quant à Étham אֶתְחָם, qu'on rapproche à tort ou à raison du *Khetem* ou clôture de *Méneptah* au *Théku*, étant donné que la ville est marquée dans l'*Exode* (xiii, 20) comme se trouvant à l'extrémité du désert auquel elle donne son nom (*Nombres*, xxxiii, 8), je serais disposé à la placer à Maghfir, dont la signification est quelque peu semblable à celle de *khetem*.

Après Étham les enfants d'Israël se détournent (*Exode*, xiv, 1) : au lieu de prendre au nord du golfe pour suivre la route directe de Syrie qui leur a été interdite (*Exode*, xiii, 18), ils longent sa rive sud et arrivent ainsi à la région marécageuse bordant l'actuel lac Timsah, où Pi-ha-hirot, Migdol

et Bâl-Tsephon se succèdent dans l'espace compris entre Maghfar et la vallée de Toussoum.

Les géologues admettent maintenant que le sud de l'isthme de Suez a subi des modifications sensibles pendant la période historique et que l'affaissement des bords de la Méditerranée a pu être compensé par le soulèvement de la partie de l'isthme située au sud du seuil d'El Guisr<sup>(1)</sup>. La théorie n'est pas récente, puisque les membres de l'Expédition de Bonaparte, à une époque où la géologie était encore dans l'enfance, avaient déjà constaté que l'eau de la mer Rouge devait anciennement entrer jusque dans la vallée de Sabâ-biar, sur le vu des dépôts de coquilles marines identiques à celles qui vivent maintenant dans le golfe Arabique<sup>(2)</sup>. D'autre part, les Romains désignaient le golfe de Suez sous le nom de golfe Héroopolite, et les monuments ont prouvé qu'Héroopolis ou Pi-toum était représentée par les ruines de Tell el Maskhoutah. Dans l'antiquité, les lacs Amers, le lac Timsah et la vallée de Sabâ-biar étaient donc reliés à la mer Rouge et considérés comme en faisant partie; le *yam-souph* s'étendait au delà de Néficheh, probablement jusqu'à Maghfar-Arsinoé. Évidemment ce n'était pas une mer ouverte, et il y avait là des lagunes semblables aux lacs actuels de la côte du Delta; de plus, le bras du Nil qui arrosait le Ouady Toumilat apportait l'eau douce jusque dans ces parages et transformait les bords de la mer en des marécages dans lesquels on était toujours indécis sur la solidité du sol, tantôt ferme et tantôt inconsistant. En résumé, on retrouvait dans ce coin de l'isthme, voisin du lac Timsah, toutes les conditions d'insécurité de la marche, de difficultés pour reconnaître la bonne piste que l'on s'était cru obligé de chercher du côté du Menzaleh.

C'est à travers cette région que les égyptologues admettent maintenant qu'a pu être effectué ce qu'on nomme le passage de la mer Rouge. Les Hébreux, campés entre Bir Abou Balah et la vallée de Toussoum, pressés à l'ouest par les troupes égyptiennes, parvinrent à franchir les lagunes actuellement coupées par le canal de Suez et à gagner ce qu'on appellerait de nos jours la rive Asie. Les chars de guerre ne purent traverser les

<sup>(1)</sup> La hauteur du seuil d'El Guisr au-dessus du niveau de la mer est d'environ 16 mètres.

<sup>(2)</sup> *Antiquités-Mémoires*, t. VIII, p. 112.

terrains détrempés, et les troupes de pied, incertaines de la route à suivre, n'osèrent se lancer en plein désert dans une expédition pour laquelle elles n'étaient pas préparées. Les Israélites durent suivre la presqu'île d'El Garieh qui sépare le lac Timsah du lac Dakhleh, et les Égyptiens se débattirent avant d'avoir pu atteindre la côte opposée<sup>(1)</sup>. Suivant une tradition arabe, c'est sur le Gebel Mariam, plateau qui ne dépasse pas de 5 m. 40 cent. le niveau de la mer et domine cependant la région, que Moïse et sa sœur Marie, ayant constaté les vains efforts de l'armée pharaonique à les poursuivre, auraient entonné le magnifique cantique à l'Éternel qui « a précipité dans la mer le cheval et son cavalier ».

Après la traversée des lagunes, les Hébreux suivirent pendant quelque temps le bord oriental des lacs Amers, puis s'enfoncèrent un peu dans le désert, et après trois jours de marche arrivèrent à Marah : c'est apparemment le Bir el Mourrah, qui est à 18 kilomètres à l'est de Suez. Après les plaintes du peuple, Moïse les ramena à Elim, où les eaux étaient plus douces et qui correspond aux Sources de Moïse situées à 14 kilomètres au sud-est de Suez et à 3 kilomètres des bords de la mer.

On ne peut discuter sur le plus ou moins de possibilité qu'un puits ait pu servir à abreuver les Israélites et leurs troupeaux quand on admet que toute leur masse ait pu errer quarante ans dans le Sinaï méridional et dans des régions encore plus privées d'eau que le pays entre Ismaïlia et Suez. La chute des cailles, tout comme la manne providentielle, font partie des accessoires légendaires du récit, des miracles qui échappent à la règle commune des choses. Il est certain qu'il arrive plus de cailles sur les bords de la Méditerranée que sur le golfe Arabique, mais je me suis assuré que cet oiseau, lors de ses migrations, s'abat dans des endroits où on s'attend le moins à le trouver et que les chasseurs peuvent en tirer dans les environs de Suez. D'ailleurs l'épisode des cailles et de la manne est répété au livre des *Nombres* (chap. XI) comme s'étant produit à Kibrot-ha-tavah, en plein Sinaï, par conséquent dans une région encore moins favorable que le bord de la mer Rouge à une visite de ces oiseaux.

---

<sup>(1)</sup> Sur cette région, voir J. CLÉDAT, *Le Djebel Maryam*, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXXII (1910), p. 193.

Prenons donc, si nous y croyons, le récit de la sortie d'Égypte, du passage de la mer Rouge et du séjour des Hébreux au Sinaï tel qu'il a été écrit, compris, traduit pendant des siècles et des siècles. Par l'introduction d'étymologies douteuses on a bouleversé tout le récit; en voulant tout expliquer on a failli tout brouiller. Que la Bible nous parle de «mer» ou de «rivière des roseaux», ou de «mer des algues», elle désigne ainsi la mer Rouge, y compris les deux golfes de Suez et de 'Aqaba avec leurs dépendances. Toutes les tentatives pour modifier l'itinéraire rationnel, le plus simple, qui ressort de l'application sur la carte des données géographiques du Livre, et que corroborent les documents antiques, se heurtent à des impossibilités plus grandes que les difficultés qu'on voulait éviter. Tenons-nous-en donc à ce que la Bible a voulu décrire et transmettre à la postérité; ne substituons pas une autre légende à celle qui est admise depuis plus de trois mille ans.

G. DARESSY.



**COMPTES RENDUS**  
**DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ**  
**(1915-1917).**

---

**SÉANCE DE LA COMMISSION CENTRALE**  
**DU LUNDI 23 DÉCEMBRE 1915.**

---

**PRÉSIDENCE DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.**

---

**Sont présents :**

S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD, <i>président.</i> S. E. AHMED PACHA ZÉKI, <i>vice-président.</i> M. GAILLARDOT BEY, <i>secrétaire général.</i> S. E. MOHAMMED PACHA MAGDI, <i>secrétaire adjoint.</i> S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI. SIR WILLIAM WILLCOCKS. M. ANDRÉ BIRCHER. M <sup>e</sup> ÉMILE MANUSARDI. M <sup>e</sup> HELBAOUI BEY. M. ADOLPHE CATTALU.	}	<i>Membres de la Commission Centrale.</i>
--	---	---

**Membres absents :**

S. E. IDRIS BEY RAGHEB.  
M. PIOT BEY, retenu par une réunion du Comité de la Société  
d'Agriculture (lettre d'excuses).

S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte à 4 h. 1/4.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture du procès-verbal de la dernière séance (celle du 21 avril 1913), qui est approuvé.

M<sup>r</sup> MANUSARDI, au nom de ses collègues de la Commission Centrale, s'adressant à S. A. le Président, prononce l'allocution suivante :

« Mes collègues de la Commission Centrale m'ont fait le grand honneur de me désigner pour adresser à Votre Altesse les félicitations les plus vives pour sa nomination de Président de notre Société.

« Je connais les sentiments de Votre Altesse, et je sais que Sa modestie souffre qu'il soit fait trop allusion à Ses grandes qualités d'intelligence et de cœur qui, de tout temps, Lui ont valu l'admiration et les sympathies des personnes qui ont eu l'honneur de L'approcher.

« Je ne pourrais rien dire, d'ailleurs, que mes collègues qui, comme moi, ont eu le grand bonheur de connaître Votre Altesse depuis tant d'années, ne connaissent déjà. J'aurai tout dit en répétant, en cette occasion, ce que tous nous savons, qu'il n'y a pas d'œuvre de bien ou qui soit destinée à accroître le patrimoine intellectuel de l'Égypte, à laquelle ne soit associé le nom de S. A. le Prince Fouad, figurant en première ligne.

« Permettez toutefois, Monseigneur, qu'au nom de la Commission Centrale j'adresse à Votre Altesse nos remerciements les plus vifs, pour avoir daigné accepter d'être notre Président, en apportant ainsi l'appui de Votre autorité et de Votre haute personnalité à la Société qui, sous Votre direction et grâce à Votre bienveillante protection, est certainement destinée à acquérir un plus grand prestige et une plus grande autorité parmi les institutions savantes.

« Notre concours, pour modeste qu'il soit, est entièrement acquis à Votre Altesse, nous estimant tous très heureux et très fiers de collaborer avec Elle au relèvement de la Société sultanieh de Géographie.

« Je termine, Monseigneur, en priant Votre Altesse de vouloir bien agréer l'expression de notre hommage respectueux et de daigner être notre interprète auprès de Son auguste Frère, Sa Hautesse le Sultan, pour Le remercier du présent très précieux qu'Elle a fait à la Société en désignant Votre Altesse comme son Président et pour Lui présenter, en même temps, l'expression des sentiments de notre sincère et respectueux dévouement. »

S. E. AHMED PACHA ZÉKI prend à son tour la parole et s'exprime en ces termes :

« Le Vice-Président de la Société de Géographie est heureux de souhaiter, au nom de la Société, la bienvenue au nouveau Président.

« Fondée par le magnifique Ismaïl, notre institution a connu de beaux jours. Pendant longtemps elle est restée le trait d'union entre l'Europe, arrivée à l'apogée de la gloire intellectuelle, et le continent noir, jusqu'alors mystérieux, sauvage, réfractaire à toute pénétration et à toute exploration.

« Il faut proclamer bien haut que l'appui moral et les dotations généreuses d'Ismaïl ont permis aux nombreux explorateurs européens de mener à bonne fin leurs hardies entreprises, de visiter jusque dans leurs moindres recoins les profondeurs de ces grandes forêts vierges et illimitées de l'Afrique, que jamais le pied d'un Européen n'avait foulées, et de dévoiler, enfin, à l'univers entier le mystère qui couvrait d'un rideau épais et poétique ces vastes régions, vagues et inconnues. C'est que, à côté du souverain éclairé, se révélait dans la personne de l'illustre petit-fils de Mohammed-Aly, le protecteur des sciences, épris de découvertes, ouvrant ainsi de nouveaux champs à l'activité humaine, et élargissant d'autant l'horizon de l'empire qu'il se taillait dans le continent africain, au grand avantage de la civilisation, sans se douter que cette extension même ferait l'objet de toutes sortes d'appétits et de convoitises.

« Lorsque l'exploration de l'Afrique Centrale a été presque un fait accompli, l'activité de la Société khédiviale de Géographie a subi, sinon un arrêt, du moins un certain ralentissement. Créée, surtout, pour aider à la découverte du continent noir, elle ne pouvait certainement pas manquer de se ressentir des progrès qui ont marqué les étapes successives de cette belle tâche.

« Inutile de dire que les événements qui ont bouleversé l'Égypte ne pouvaient laisser à la Société le moyen de jouer le rôle qu'elle voulait et devait jouer.

« Disons seulement que, grâce à l'énergie et au dévouement de ses membres et à la bienveillance qu'elle a toujours trouvée auprès de nos autorités éclairées, la Société a réussi à se maintenir et à rendre, par les conférences qu'elle donnait, par les congrès internationaux auxquels elle participait,



par les relations qu'elle entretenait, par le concours moral qu'elle prêtait aux explorateurs africains, des services qui, tout en maintenant sa vitalité, n'ont pas été sans contribuer au prestige moral de l'Égypte.

« Pourtant notre Société a encore de beaux rôles à jouer : à l'heure actuelle où l'humanité entière se trouve à un tournant de son histoire, où le monde est bouleversé par une guerre cruelle et sans merci, où la carte de l'univers est en train de se refaire, où, en somme, le monde n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier et ne sera pas demain ce qu'il est aujourd'hui, combien d'énergies, de concours de volontés, d'initiatives publiques et privées, d'institutions scientifiques et autres ne faudra-t-il pas à notre Égypte bien-aimée pour assurer son relèvement et pour lui permettre d'éviter les conséquences de cet ouragan terrible et sans précédent qui se déchaîne sur notre planète !

« Et c'est à ce moment suprême que le destin nous envoie le Fils même de l'illustre Fondateur de notre Institution. On dirait que le magnifique Ismail nous envoie, par delà sa tombe, un témoignage posthume de sa sollicitude qui nous a tant de fois entourés et qui a soigné et caressé la première enfance de notre Société. Par son auguste Fils, le Sultan Hussein, Ismail confie son œuvre à son fils cadet, S. A. le Prince Ahmed Fouad.

« Nous sommes certains qu'entre de pareilles mains et sous de pareils auspices la Société de Géographie ne faillira pas à sa tâche traditionnelle.

« Désormais toutes les espérances sont permises à la Société sultanieh de Géographie, tous les horizons lui sont ouverts. L'Égypte peut être assurée que sous la présidence effective du Fils d'Ismail, son institution géographique recouvrera sa place prépondérante parmi ses sœurs aînées de l'Europe et de l'Amérique. »

S. A. LE PRÉSIDENT prononce ensuite le discours suivant :

EXCELLENCES, MESSIEURS,

« Je suis très sensible aux paroles qui viennent d'être prononcées par M<sup>e</sup> Émile Manusardi et par S. E. Ahmed pacha Zéki. Je vous en remercie tous très sincèrement.

« C'est avec une bien grande satisfaction que je viens aujourd'hui présider la Commission Centrale de la Société sultanieh de Géographie, et ma

pensée, tout d'abord, va avec une émotion filiale vers votre Fondateur, feu mon Père, S. A. le Khédive Ismaïl. Je suis particulièrement reconnaissant à mon auguste Frère, S. H. le Sultan, qui a daigné me faire le grand honneur de me désigner à la présidence de votre Société, et j'adresse un souvenir ému à ceux qui m'y ont précédé. Certes, ils étaient hommes de science. Quant à moi, je vous apporte le même enthousiasme qu'eux, la même bonne volonté et le même désir de rehausser et de maintenir l'éclat de cette Société.

« Je compte, Messieurs, que, de votre côté, vous m'accorderez la collaboration la plus active, et que nous travaillerons tous ensemble pour une œuvre si élevée et dont l'intérêt n'échappe à personne. Ma piété filiale est un sûr garant du zèle que vous trouverez en moi.

« Avant de terminer ces quelques mots, il m'incombe le devoir de rendre hommage à la mémoire de mon vénérable prédécesseur, le D<sup>r</sup> Abbate pacha; je prierai un de vous, Messieurs, d'accomplir cette tâche; je suis certain qu'il s'en acquittera avec d'autant plus d'autorité qu'il aura vécu dans l'intimité de votre regretté Président. »

M<sup>r</sup> MANUSARDI, ayant été désigné, s'exprime en ces termes :

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

« Pour parler dignement d'Abbate pacha, notre vénérable président qui vient de disparaître, et pour rendre un juste hommage à sa mémoire, il aurait fallu avoir le temps nécessaire de réunir tous les matériaux de son œuvre féconde, particulièrement ceux qui intéressent notre Société, que notre regretté Président a dirigée pendant plus d'un tiers de siècle.

« J'avoue mon impuissance de ne pouvoir m'acquitter aujourd'hui de cette tâche pieuse, pris au dépourvu ainsi que je l'ai été. Je me bornerai à exprimer toute mon admiration pour l'homme de bien qui repose aujourd'hui sous la terre, après une longue vie de labeur incessant et d'abnégation, et à exprimer le vif regret de nous tous pour la perte que nous venons d'éprouver.

« Abbate pacha fut un infatigable travailleur : c'est à son énergie, à son inlassable activité, à sa ferme volonté que notre Société doit d'avoir pu se maintenir en vie malgré les difficultés de toutes natures qu'elle eut à surmonter.

« Sa mémoire restera toujours vénérée comme celle d'un homme de bien et d'un homme de cœur. Nous lui conserverons toujours une vive reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour la Société, à laquelle il avait voué l'amour d'un père.

« Honneur à sa mémoire ! »

S. E. AHMED PACHA ZÉKI s'associe aux paroles émues que vient de prononcer M<sup>e</sup> Manusardi. Il propose de perpétuer la mémoire d'Abbate pacha, qui a consacré presque toute sa longue carrière à l'Égypte qu'il a aimée et servie avec dévouement, en donnant son nom à une des rues du Caire.

S. A. LE PRÉSIDENT déclare que ce vœu, quelque louable qu'il soit, échappe à la compétence de la Société, et que sa réalisation, qui est à souhaiter, appartient à l'administration. Son Altesse propose de suspendre pour quelques instants la séance, en hommage à la mémoire du D<sup>r</sup> Abbate pacha.

La séance est suspendue pendant cinq minutes.

A la reprise, S. A. LE PRÉSIDENT continue son discours.

MESSIEURS,

« Il faut maintenant nous mettre à l'œuvre et établir avec méthode notre programme : notre but doit consister à donner à notre Société, dans la mesure de nos efforts, un essor nouveau, digne des grands noms qui l'ont illustrée.

« Et d'abord, reportons-nous à nos Statuts. Ceux-ci nous indiquent nettement les grandes lignes qui doivent nous guider.

« La composition du bureau consiste en un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, deux vice-secrétaires, un trésorier, un archiviste-bibliothécaire.

« Les relations que nous avons avec toutes les sociétés de géographie et avec de nombreuses sociétés savantes sont une source de profits pour notre bibliothèque, et il est nécessaire de compléter, au plus tôt, les inventaires, les catalogues et le classement, tant de nos collections que des nombreux bulletins que nous recevons et des ouvrages formant un des fonds les plus riches relatifs à l'Afrique.

« Il faut, pour nous conformer à nos Statuts, que tous les documents que

nous possédons soient à la portée des savants et des travailleurs, à qui il entre dans nos attributions de faciliter la tâche.

« Au nom de ces mêmes Statuts, nous devons nous réunir au moins une fois par mois, et je pense que ce contact, plus fréquent qu'il n'a été depuis ces dernières années, est de nature à stimuler le zèle de chacun pour le grand bien de notre Société.

« En ce qui concerne la partie financière, vous savez tous que nos ressources sont constituées, en majeure partie, par la subvention du Gouvernement de S. H. le Sultan. Il y a donc lieu de procéder à l'établissement d'un budget en rapport avec ces ressources.

« Voilà, Messieurs, dans ses grandes lignes, le programme que je vous propose et pour la réalisation duquel votre concours me sera précieux. J'espère qu'il aura votre approbation et je vous invite à vous mettre tout de suite à l'œuvre. »

Ce discours terminé, S. A. LE PRÉSIDENT procède à l'examen des articles des Statuts de la Société et en provoque la discussion. Il déclare, tout d'abord, que les Statuts, ayant été établis par décret, aucun changement n'aurait pu y être introduit que par un décret, et qu'en conséquence toutes les modifications qui y ont été apportées doivent être supprimées. Son Altesse ajoute que, dans la suite, il fera approuver régulièrement toutes celles qui seront jugées nécessaires.

ART. 1. — M<sup>e</sup> MANUSARDI propose la rédaction suivante, qui est approuvée :

« En conformité du décret de S. H. le Sultan du 30 octobre 1915, l'ancienne Société khédiviale de Géographie prend dorénavant le nom de Société sultanieh de Géographie. »

ART. 9. — La cotisation annuelle payée par les membres résidants, qui avait été réduite à P. T. 150 par an, est rétablie au chiffre de P. T. 300, fixé par l'article 9.

ART. 13. — Sur la proposition de S. A. LE PRÉSIDENT, la Commission Centrale décide de rétablir les fonctions de trésorier, prévues par l'article 13, et de les confier à M. Bircher, l'un des membres fondateurs de la Société.

Les cotisations des années précédentes non payées, étant reconnues non recouvrables, sont abandonnées. S. A. LE PRÉSIDENT déclare, à cette occasion, qu'il faut passer l'éponge sur le passé et ne se préoccuper que du présent et de l'avenir de la Société. Il invite le nouveau trésorier à assurer, à partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain, l'encaissement des cotisations de l'année 1916. Ceux des membres de la Société qui négligeront de les payer seront considérés comme démissionnaires.

ART. 25. — S. A. LE PRÉSIDENT, dans le désir de hâter l'organisation de la bibliothèque et des collections de la Société, propose d'engager une personne compétente qui, sous la direction du Secrétaire général, devrait s'occuper de ce travail. Sir William Willcocks et S. E. Magdi pacha sont priés de rechercher quelqu'un pour aider à mener à bien cette tâche. Ces Messieurs, ayant bien voulu accepter cette mission, promettent de s'employer à trouver la personne qui convient.

L'examen des Statuts étant terminé, S. A. LE PRÉSIDENT adresse ses sincères remerciements à Messieurs les Membres de la Commission Centrale. Il espère qu'avec leur concours éclairé et dévoué, la Société remplira dignement le programme qui lui a été tracé par son auguste Fondateur, et qu'elle occupera le rang distingué qu'il lui avait assigné.

#### Présentation de candidats :

1<sup>o</sup> M. Garcia de Herreros, juge espagnol près le Tribunal mixte d'Alexandrie, présenté par S. A. LE PRINCE-PRÉSIDENT et M. ADOLPHE CATTAL.

2<sup>o</sup> M. Foucart, directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, présenté par S. A. LE PRINCE-PRÉSIDENT et M. GAILLARDOT BEY.

*Le Secrétaire général,*  
CH. GAILLARDOT.

## SÉANCE DE LA COMMISSION CENTRALE

### DU LUNDI 3 JANVIER 1916.

PRÉSIDENCE DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.

Sont présents :

S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD, *président*.

M. GAILLARDOT BEY, *secrétaire général*.

S. E. MOHAMMED PACHA MAGDI, *secrétaire adjoint*.

M. ANDRÉ BIRCHER, *trésorier*.

S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.

SIR WILLIAM WILLCOCKS.

M<sup>e</sup> ÉMILE MANUSARDI.

M. ADOLPHE CATTALU.

} *Membres.*

Membres absents :

M. PIOT BEY.

M<sup>e</sup> HELBAOUI BEY.

S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte à 4 h. 1/2.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est approuvé. Il communique, ensuite, une lettre par laquelle S. E. AHMED PACHA ZÉKI s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, étant retenu par une réunion du Conseil supérieur d'Al Azhar, qui a à traiter des questions urgentes et exceptionnelles.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle le Conservateur de la Bibliothèque du Ministère italien des Colonies demande l'échange de ses publications avec le *Bulletin* de la Société. Accordé.

Même demande d'échange est faite par la Direction de la publication *Faenza, Bollettino del Museo internazionale delle Ceramiche*. Accordé.

Présentation des publications reçues, comprenant les publications périodiques de diverses sociétés de géographie.

S. A. LE PRÉSIDENT prescrit la tenue de deux registres, l'un pour y inscrire les noms des membres présents aux séances, le second pour y enregistrer les procès-verbaux des séances.

Son Altesse ajoute que le Secrétaire général lui a remis un exemplaire d'un Règlement intérieur de la Société, trouvé dans les papiers de son père, le Dr Gaillardot, qui avait été membre fondateur. Il a été imprimé en 1876, est signé du Dr Schweinfurth, et comprend 59 articles. M. BIRCHER qui, lui aussi, a été membre fondateur de la Société, déclare avoir complètement ignoré l'existence de ce document.

Son Altesse fait lire par M. ADOLPHE CATTAUI ledit Règlement, dont le maintien et l'application sont décidés jusqu'à nouvel ordre.

M<sup>r</sup> MANUSARDI fait observer qu'il résulte du Règlement en question que la nomination du Trésorier devra être sanctionnée par l'Assemblée générale de la Société. Cette remarque est approuvée par la Commission.

M. BIRCHER dit qu'il a envoyé à tous les membres de la Société la circulaire les invitant à lui faire parvenir le montant de leurs cotisations. Il ignore encore ceux qui répondront à cet appel.

SIR WILLIAM WILLCOCKS rend compte, en son nom et en celui de S. E. MAGDI PACHA, du mandat qui leur avait été confié de trouver un bibliothécaire capable d'organiser les collections de la Société. Sir William se propose de chercher cet employé (et il espère le trouver) dans le personnel du Survey Department. Le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL lui apprend qu'il connaît justement une personne, M. Goldenberg, qui avait organisé et catalogué les collections de livres et de cartes de cette administration et qui, ayant ses après-midi libres, pourrait consacrer au travail de la Société quatre heures par jour, moyennant une rétribution mensuelle de L. E. 3 à 4. S. E. MAGDI PACHA propose pour le poste de Bibliothécaire M<sup>r</sup> Abd el-Aziz Fahmy, avocat, ancien secrétaire général de l'Université Égyptienne, qu'il déclare posséder toutes les aptitudes requises pour remplir convenablement les fonctions qui lui seraient confiées.

La Commission décide de confier à M<sup>r</sup> Abd el-Aziz Fahmy le soin de classer et d'organiser les collections de la Société.

S. A. LE PRÉSIDENT propose de lui accorder, pour ses frais de voiture, une somme de L. E. 8 par mois. Elle ajoute que M<sup>r</sup> Abd el-Aziz Fahmy ferait ce travail à titre gracieux, la Société n'étant pas en état de lui payer des émoluments convenables.

M. BIRCHER est prié de faire exécuter, le plus tôt et dans les meilleures conditions possibles, des étagères pour la Bibliothèque. Il est, en outre, autorisé à continuer le paiement des traitements et gages du personnel de la Société et des autres frais.

La question de l'impression du *Bulletin* de la Société est réservée jusqu'à ce que les ressources financières de la Société en permettent la publication. Son Altesse estime que la dépense de ce chef ne sera pas moindre de 200 Livres. Toutefois, cette considération ne devra pas empêcher la Société de poursuivre activement l'organisation de ses conférences.

Son Altesse déclare la séance levée à 6 h. 1/2.

*Le Président,*

A. FOUAD.

## SÉANCE DE LA COMMISSION CENTRALE

DU MARDI 14 MARS 1916.

PRÉSIDENCE DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.

Sont présents :

S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD, *président*.

M. GAILLARDOT BEY, *secrétaire général*.

M. ANDRÉ BIRCHER, *trésorier*.

M<sup>e</sup> HELBAOUI BEY.

M. ADOLPHE CATTAL. } *Membres*

S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte à 5 heures.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est approuvé.

Il communique deux lettres par lesquelles S. E. le sénateur ADAMOLI et Sir WILLIAM WILLCOCKS expriment leurs regrets d'être empêchés d'assister à la séance.



S. E. AHMED PACHA ZÉKI est retenu par une séance, à la même heure, du Conseil des Ministres.

S. E. MOHAMMED PACHA MAGDI est absent du Caire pour présider une Cour d'Assises.

La correspondance reçue consiste en une lettre circulaire de la Société mexicaine de Géographie et de Statistique, donnant la composition de son bureau nouvellement élu, et une lettre de la Société Royale de Géographie de Madrid, invitant la Société sultanieh de Géographie à se faire représenter, par une délégation, à la cérémonie commémorative du quarantième anniversaire de sa fondation. Une lettre de félicitations sera adressée à la Société de Madrid.

M. ABD EL-RAHIM MOHAMED OSMAN, professeur à l'École Tewfikieh de Choubra, prie S. E. AHMED PACHA ZÉKI de lui faire connaître les conditions d'admission à la Société, dont il désire faire partie. Une réponse lui sera faite.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL présente ensuite les publications et les dons que la Société a reçus, comprenant un grand nombre de bulletins et de périodiques. Il offre, au nom des auteurs, deux ouvrages sur lesquels il attire, d'une façon toute particulière, l'attention de la Société.

Le premier, en arabe, a pour titre : *Les découvertes géographiques, pendant 4000 ans, depuis le xx<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle après.* Illustré de 100 planches et cartes, il est l'œuvre de MAHMOUD MOURAD, professeur de géographie dans les écoles du Gouvernement. C'est un résumé historique, fait avec clarté et précision, des progrès que la géographie a réalisés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, qui a été adopté par le Ministère de l'Instruction publique, est une preuve nouvelle de l'intérêt, de jour en jour plus vif, que la jeunesse égyptienne prend aux études géographiques. Nous pouvons affirmer, avec une légitime fierté, que c'est grâce à la semence féconde que notre auguste Fondateur a jetée dans le sol de l'Égypte en fondant notre Société, que ce sentiment a pu germer et produire une encourageante moisson.

Le second ouvrage a pour titre : *Le Turkestan russe*, par M. A. WOEIFOF.

Outre ces ouvrages, la Société a reçu deux dons vraiment magnifiques qui enrichissent les collections de notre trop modeste Musée, qui cependant commence à être mieux connu et mieux apprécié par le public. C'est avec

une grande satisfaction qu'on peut constater qu'il est fréquemment visité par les élèves de nos écoles, par des savants et des touristes de passage au Caire, par des officiers. Il est, pour ainsi dire, le noyau, le prélude de l'œuvre grandiose dont notre Président, fidèle aux nobles et généreuses traditions de son auguste Père, a conçu le projet, l'Exposition panafricaine, que sa ferme volonté, son infatigable activité réaliseront dans un avenir, nous l'espérons, prochain.

Le premier de ces dons a été offert par M. PELLEGRIN, ingénieur-géographe, membre de notre Société. Ce sont des plans en relief, exécutés avec un art et une précision remarquables :

1° *Relief du Nil à Khargheh*, dressé d'après les itinéraires d'explorations diverses du Plateau et du Désert Libyques.

2° *Relief du front italo-autrichien*, dressé d'après la carte au 1/250.000° du *Touring Club Italien*. Sept planches, sur les huit qui forment la carte, sont terminées.

3° *Relief de la forteresse allemande de Massiges*, en septembre 1915, dressé d'après une carte publiée par *L'Illustration* de Paris.

4° *Relief de la province de Gharbieh*, dressé d'après les cartes au 1/50.000° du Gouvernement égyptien, pour figuration d'études préliminaires du drainage de cette province.

5° *Série de 10 cartes postales* des camps retranchés de l'Europe occidentale, d'après les cartes de l'État-Major français.

Le second don consiste en une collection de 20 magnifiques vues panoramiques d'Égypte, prises en 1914 par M. Koller, photographe au Caire, du haut de l'aéroplane du très regretté Marc Pourpe, l'aviateur qui a réalisé le premier voyage aérien du Caire à Khartoum et est tombé glorieusement dans l'horrible guerre actuelle. Ces photographies donnent une idée saisissante du relief du sol. Elles ont été gracieusement offertes à la Société par leur auteur.

Les Statuts et le Règlement intérieur de la Société étant muets sur le quorum nécessaire pour la validité des délibérations, S. A. LE PRÉSIDENT estime qu'il y a lieu de poursuivre la tenue de la séance.

Après examen et discussion, la liste définitive des membres de la Société est arrêtée comme il suit :

*Président honoraire* . . . . . S. E. SIR REGINALD WINGATE PACHA, Sirdar de l'Armée égyptienne.

*Président* . . . . . S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.

*Vice-présidents* . . . . . { S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.  
S. E. AHMED PACHA ZÉKI.

*Secrétaire général* . . . . . M. GAILLARDOT BEY.

*Trésorier* . . . . . M. ANDRÉ BIRCHER.

<i>Membres de la Commission Centrale.</i>	}	S. E. MOHAMMED PACHA MAGDI.
		S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.
		SIR WILLIAM WILLCOCKS.
		S. E. IDRIS BEY RAGHER.
		M <sup>e</sup> HELBAÛI BEY.
		M <sup>e</sup> ÉMILE MANUSARDI.
		M. ADOLPHE CATTALUI.

*Membres résidants* : S. E. Yehia pacha Ibrahim, S. E. Hussein pacha Oassif, S. E. Mahmoud bey Fakhry, S. E. Joseph Aslan Cattaudi pacha, S. E. le comte Sakakini pacha, M. Henri Naus bey, M. César Adda, M. Saleh bey Gawdat, S. E. Ahmed bey Abd el-Latif, M. Robert Gaillardot, M. Marius Schemeil, M. F. Pellegrin.

En ce qui concerne M. le D<sup>r</sup> Schweinfurth, premier président de la Société, GAILLARDOT BEY fait ressortir que, loin de partager et d'approuver la manière d'agir de ses compatriotes allemands, il a toujours manifesté courageusement sa sympathie pour les Alliés, ainsi que l'affirme, d'ailleurs, un récent article du *Temps*, un des plus importants journaux de Paris. En outre, toutes les sociétés savantes de France et d'Angleterre se sont bornées à éliminer de leur sein les seuls signataires du fameux et triste manifeste des 93. GAILLARDOT BEY propose en conséquence d'imiter cet exemple et de maintenir son titre de Président honoraire à M. Schweinfurth, qui a rendu de grands services, non seulement à la science, mais encore à l'Égypte en particulier, qu'il a toujours considérée comme sa terre de prédilection.

Après une courte discussion, M. ADOLPHE CATTAL propose et fait adopter de considérer M. Schweinfurth comme provisoirement démissionnaire jusqu'à la fin de la guerre.

Élections :

MM. George Foucart, directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale, et Garcia de Herreros, juge près le Tribunal mixte d'Alexandrie, dont la candidature a été posée dans la dernière séance, sont élus membres résidants. En outre, sur la proposition de S. A. LE PRINCE-PRÉSIDENT, M. Foucart est nommé membre de la Commission Centrale.

Les candidats suivants sont proposés comme membres résidants :

1° S. E. Sir Ibrahim pacha Fathi, ministre des Wakfs, présenté par S. A. LE PRINCE-PRÉSIDENT et M. GAILLARDOT BEY.

2° M. Toussaint Caneri, ancien député de la Nation française, présenté par MM. GAILLARDOT BEY et ADOLPHE CATTAL.

L'ordre du jour étant épuisé, S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance levée à 6 h.  $1/2$ .

*Le Président,*

A. FOUAD.

**SÉANCE DE LA COMMISSION CENTRALE**  
**DU SAMEDI 6 MAI 1916.**

PRÉSIDENCE DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.

Sont présents :

S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD, *président.*

S. E. AHMED PACHA ZÉKI, *vice-président.*

M. GAILLARDOT BEY, *secrétaire général.*

M. ANDRÉ BIRCHER, *trésorier.*

S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.

M. ADOLPHE CATTAL.

M. GEORGE FOUCART.

M<sup>e</sup> ÉMILE MANUSARDI.

*Membres  
de la Commission Centrale.*

S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est approuvé.

S. A. LE PRINCE-PRÉSIDENT expose qu'ayant constaté que plusieurs pièces du Musée ethnographique auraient été fortement détériorées par les insectes, il avait consulté M. Pachundaki, chimiste-naturaliste à Alexandrie, sur les moyens les plus efficaces de préservation, et l'avait prié, en même temps, de lui présenter sur ce sujet un rapport, dont lecture est donnée.

Une discussion est engagée; M. CATTAL trouve plus pratique de demander conseil aux directeurs des musées ethnographiques d'Europe, particulièrement à celui du Musée du Trocadéro à Paris, qui, ayant de riches et importantes collections à conserver, a dû étudier avec le plus grand soin cette question et obtenir de bons résultats.

S. A. LE PRÉSIDENT fait observer qu'il y a urgence et qu'à cause des événements, la réponse sollicitée tarderait trop à arriver. Il engage, en conséquence, la Commission à appliquer les mesures proposées par M. Pachundaki et à profiter de l'été pour charger ce savant qui pourrait, avec le

concours de l'Administration de l'Hygiène publique, procéder à une désinfection complète du Musée. La proposition de Son Altesse est adoptée.

Cette question réglée, S. A. LE PRÉSIDENT propose les motions suivantes, qui sont approuvées :

1° Nomination de M. le Dr W. F. Hume comme membre de la Commission Centrale.

2° Formation d'un Comité pour la publication du *Bulletin*. Ce Comité sera composé de MM. Foucart, Hume et Pellegrin, et devra se conformer, pour ses travaux, aux prescriptions du Règlement intérieur de la Société, dont il est donné lecture. Il est décidé, en outre, que l'impression du *Bulletin* sera confiée à l'Institut français d'Archéologie orientale. M. Foucart est prié de présenter un rapport sur les modifications et les améliorations qu'il y aurait lieu d'introduire dans cette publication, en l'accompagnant d'un devis des frais qu'elle exigerait.

3° Nomination, à titre provisoire, avec les appointements de L. E. 4 par mois, d'un employé qui s'occuperait du classement des archives et serait, en même temps, utilisé pour les travaux de la Société. Son Altesse propose pour ce poste M. Sion Tarento, employé à la Direction de la Statistique de l'État, qui est agréé.

M. AD. CATTAUI demande qu'une conférence soit faite à la Société chaque mois.

Son Altesse répond que, pour le moment, il convient de ne prendre aucune décision, mais d'attendre, pour cela, les modifications importantes qu'il se propose d'introduire aux Statuts avec l'approbation de S. H. le Sultan, telles que, par exemple, la réduction de la cotisation annuelle payée par les membres, et les améliorations urgentes à apporter dans l'organisation et le fonctionnement de la Société.

Son Altesse annonce ensuite que, prochainement aura lieu une conférence qui sera donnée par Mohamed Aly effendi Seoudi, qui a fait un long séjour dans les lieux saints de l'Islam, au cours duquel il a pu, en risquant plusieurs fois sa vie, prendre de nombreuses vues photographiques qui constituent la plus riche collection de documents sur le Hedjaz, et que

l'on pourra admirer, grâce aux belles projections lumineuses qui illustreront la conférence. S. E. AHMED PACHA ZÉKI voudra bien traduire en français, pour les personnes qui ignorent l'arabe, les explications et les commentaires de l'auteur.

La séance est levée à 6 heures.

*Le Secrétaire général,*  
CH. GAILLARDOT.

---

## SÉANCE DE LA COMMISSION CENTRALE

### DU 13 JUIN 1917.

---

PRÉSIDENCE DE S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD.

---

Sont présents :

S. A. LE PRINCE AHMED FOUAD, *président*.

M. GAILLARDOT BEY, *secrétaire général*.

M. ANDRÉ BIRCHER, *trésorier*.

SIR WILLIAM WILLCOCKS.

S. E. LE SÉNATEUR ADAMOLI.

S. E. IDRIS BEY RAGHEB.

M. GEORGE FOUCART.

M<sup>c</sup> ÉMILE MANUSARDI.

M. ADOLPHE CATTAUI.

*Membres  
de la Commission Centrale.*

#### I. — Procès-verbal de la dernière séance.

S. A. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte à 6 heures p. m.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture du procès-verbal de la séance du 6 mai 1916, qui est approuvé sans observations.

S. A. LE PRÉSIDENT explique que la Commission Centrale ne s'est pas réunie depuis plus d'un an, et que cette circonstance est due à la réorga-

nisation de tous les services de la Société, réorganisation qui s'est faite graduellement et qui est près d'être achevée.

## II. — Aménagement et ameublement.

Les travaux d'aménagement et l'ameublement des salles de la bibliothèque, exécutés par M. F. Pansera, entrepreneur, ont nécessité une dépense de L. E. 101, suivant une note présentée par ce dernier. Cette dépense est approuvée par la Commission Centrale.

S. A. LE PRÉSIDENT propose de payer à M. Pansera une somme de L. E. 51, à valoir sur le montant de sa facture. Cette proposition est adoptée et le Trésorier est autorisé à en effectuer le paiement.

## III. — Classement de la bibliothèque et des archives, inventaire du mobilier.

Au sujet du classement de la bibliothèque et des archives, S. A. LE PRÉSIDENT expose :

Notre bibliothécaire, M<sup>e</sup> Abd el-Aziz Fahmy, a réparti méthodiquement les collections de la bibliothèque entre cinq salles, dont il a consacré deux aux publications périodiques et destiné une autre aux cartes.

Il a achevé l'inventaire des publications non périodiques et s'occupera de celui des collections périodiques, ainsi que de l'établissement des catalogues sur fiches mobiles.

Le système qu'il a adopté dans le classement de la bibliothèque est emprunté aux systèmes en usage dans les bibliothèques modernes d'Europe, dont il a étudié le fonctionnement et l'organisation.

D'autre part, les archives et documents de la Société ont été également soigneusement classés, et les livres d'inventaire en ont été faits par M. O. Gamboni, qui a également exécuté l'inventaire du mobilier et s'est occupé du classement préliminaire des cartes.

## IV. — Gratifications accordées au bibliothécaire et à l'archiviste.

A cette occasion, S. A. LE PRÉSIDENT propose d'accorder une gratification à M<sup>e</sup> Abd el-Aziz Fahmy et à M. O. Gamboni, de L. E. 20 au premier, et L. E. 10 au second, à titre de récompense, de Ses propres deniers, la Société ne disposant pas des fonds nécessaires.



S. E. le sénateur ADAMOLI présente à Son Altesse les vifs remerciements de la Commission Centrale.

**V. — Désinfection du Musée.**

S. A. LE PRÉSIDENT expose qu'ayant constaté que les collections du Musée ethnographique étaient envahies par les insectes, Elle avait chargé M. Pachundaki d'Alexandrie de lui soumettre un rapport sur sa désinfection et que ce rapport a été communiqué au Dr Georgiadès. Ce dernier a bien voulu diriger ce travail, qui a été exécuté par des employés délégués par le Service Sanitaire.

A cet effet, des lettres de remerciements seront adressées tant au Dr Georgiadès qu'au Service Sanitaire.

**VI. — Classement de l'herbier.**

M. DEFLERS, le savant botaniste, ayant bien voulu, par l'entremise du SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, se charger de la désinfection et du classement de l'herbier Pfund et en ayant déjà achevé une partie, une lettre de remerciements lui sera adressée.

**VII. — Nouveau diplôme de la Société.**

S. A. LE PRÉSIDENT soumet un exemplaire du nouveau diplôme de la Société, dessiné, sur Sa demande, par M. Prampolini et imprimé à l'*Istituto Italiano d'Arti grafiche, Bergamo*.

La Commission approuve le diplôme, ainsi que la dépense de L. E. 18 qu'a entraînée la préparation de ce diplôme.

**VIII. — Nomination de M. O. Gamboni comme archiviste.**

La nomination de M. Ovidio Gamboni comme archiviste à partir du 1<sup>er</sup> mai 1916 aux appointements mensuels de L. E. 4 est ratifiée, M. Tarento, à qui on avait offert ce poste, n'ayant pu l'accepter pour des raisons personnelles.

**IX. — Bulletin de la Société.**

S. A. LE PRÉSIDENT expose que le dernier numéro paru du *Bulletin* date de l'année 1912 et que, malgré les modestes disponibilités de la Société, la reprise de la publication a permis de faire paraître au mois d'avril

dernier le numéro 1 de la nouvelle (VIII<sup>e</sup>) série; le numéro suivant paraîtra au mois d'août prochain.

Quant aux troisième et quatrième numéros, devant compléter la VIII<sup>e</sup> série, ils paraîtront au cours de la prochaine saison.

A cette occasion, une lettre de remerciements sera adressée à M. Foucart, Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale, pour les bonnes conditions dans lesquelles l'impression a été exécutée et pour le concours précieux qu'il a bien voulu prêter au Comité de rédaction du *Bulletin*.

La Commission a décidé, sur la proposition de S. E. le sénateur ADAMOLI, de publier désormais les noms des membres de la Commission Centrale de la Société dans chaque numéro du *Bulletin*.

#### X. — Conférences faites à la Société.

Son ALTESSE fait donner lecture de la liste des conférences qui ont été faites à la Société depuis le mois de mai 1916, à savoir :

MOHAMMED ALY EFFENDI SEoudi, *Voyages au Hedjaz et en Arabie*, conférence faite le 13 mai 1916 (voir p. 351).

Sir WILLIAM WILLCOCKS, *Les terres incultes en Égypte d'ici vingt ans*, conférence faite le 21 avril 1917 (voir p. 145).

M. GEORGES DARESSY, *L'Exode et le passage de la mer Rouge*, conférence faite le 19 mai 1917 (voir p. 361).

M. GEORGE FOUCART, *La question des Pygmées*, conférence faite le 2 juin 1917 (non imprimée).

M. ÉMILE PH. GAUTIER, *L'Égypte et l'Algérie*, conférence faite le 6 juin 1917 (non imprimée).

Sir WILLIAM WILLCOCKS, *Le fellah et sa femme sur les terres incultes d'Égypte*, conférence faite le 9 juin 1917 (voir p. 167).

#### XI. — Élections.

Les candidats suivants ont été élus membres, conformément aux dispositions des Statuts, savoir :

1<sup>o</sup> S. E. Adly pacha Yeghen, ministre de l'Instruction publique, présenté par S. A. LE PRÉSIDENT et S. E. le sénateur ADAMOLI.

2° S. E. Saad pacha Zaghoul, vice-président de l'Assemblée législative, présenté par S. A. LE PRÉSIDENT et S. E. le sénateur ADAMOLI.

3° M. César Caprara, secrétaire général de la Caisse de la Dette publique, présenté par S. A. LE PRÉSIDENT et S. E. le sénateur ADAMOLI.

4° Sir Alexander Baird, présenté par Sir WILLIAM WILLCOCKS et M. GAILLARDOT BEY.

5° Sir Reginald Oakes, Bart, directeur général de la Cairo Electric Railways and Heliopolis Oases C<sup>o</sup>, présenté par Sir WILLIAM WILLCOCKS et M. GAILLARDOT BEY.

6° M. Ronald Storrs, C. M. G., secrétaire oriental de la Résidence, présenté par Sir WILLIAM WILLCOCKS et M. GAILLARDOT BEY.

7° M. Robert Holt, directeur de l'École Polytechnique, présenté par M. le D<sup>r</sup> HUME et M. GAILLARDOT BEY.

8° Abd el-Maguid bey Omar, sous-directeur de l'École Polytechnique, présenté par S. E. AHMED PACHA ZÉKI et M. GAILLARDOT BEY.

9° S. E. Morcos pacha Simaika, membre de l'Assemblée législative, présenté par S. E. AHMED PACHA ZÉKI et M. GAILLARDOT BEY.

10° Abd el-Hamid bey el-Sahn, inspecteur au Ministère des Finances, à Fleming (Ramleh), présenté par LL. EE. MAGDI PACHA et ZÉKI PACHA.

11° M. John Anagnostopoulo, agent d'assurances à Alexandrie, présenté par MM. BIRCHER et AD. CATTAL.

## **XII. — Projet de modification des Statuts.**

S. A. LE PRÉSIDENT informe la Commission qu'Elle se propose d'entamer des pourparlers avec le Gouvernement pour l'établissement de nouveaux Statuts : voir l'article 37 des anciens Statuts (le texte de ces nouveaux Statuts est publié aux pages xv-xxvii du présent volume).

## **XIII. — Membres inscrits.**

Lecture est donnée des noms des membres qui ont régulièrement acquitté leur cotisation. S. A. LE PRÉSIDENT propose de réduire la cotisation à L. E. 1, sauf à faire rectifier cette modification dans les nouveaux Statuts élaborés.

## **XIV. — Classement des cartes.**

Lecture est donnée de la lettre du Directeur général du Survey Depart-

ment du 16 décembre 1916, par laquelle il offre de faire classer gracieusement la collection des cartes que possède la Société par les soins du Surintendant des cartes de son Département.

La Commission décide de remercier M. le Directeur général du Survey Department et de lui demander en même temps de faire procéder au travail de classement mentionné dans sa lettre.

#### XV. — Dons.

Lecture est donnée de la liste des publications adressées à la Société par les sociétés savantes, administrations et particuliers, entre autres la *carte des Dardanelles*, envoyée par le Survey Department.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL soumet à la Commission un portrait, qu'il offre à la Société, de Sir Reginald Wingate, Haut Commissaire britannique, ainsi qu'une photographie de Linant pacha, offerte par M<sup>me</sup> Fighierra, petite-fille de Linant pacha.

La Commission remercie M. Gaillardot bey et décide d'adresser à M<sup>me</sup> Fighierra une lettre de remerciements.

#### XVI. — Démission.

Lecture est donnée de la lettre de démission de M. Schmeil; cette lettre est tenue en suspens, M. Schmeil désirant revenir sur sa décision.

#### XVII. — Comptes de la Société.

LE TRÉSORIER informe que le solde en caisse à ce jour est de L. E. 105, 947 mill., après paiement de la note de l'Institut français d'Archéologie, relative au dernier numéro du *Bulletin*.

S. A. LE PRÉSIDENT, à cette occasion, expose que M. Gaillardot bey, à la suite de la mort d'Abbate pacha, a encaissé une somme de L. E. 100, montant de deux mensualités de la subvention de l'État. Elle prie Sir William Willcocks et M. Bircher d'examiner les deux notes présentées à Son Altesse par M. Gaillardot, ledit montant encaissé ainsi que le décompte devant passer dans les livres de la Société.

**XVIII. — Divers.**

Le dernier numéro du *Bulletin* sera adressé à M. Mercier, commissaire à l'Amirauté française à Port-Saïd, et à l'Académie latine des Sciences, Arts et Belles-Lettres à Paris, qui en ont fait la demande.

La séance est levée à 7 h. 10 p. m.

*Le Président,*  
A. FOUAD.

# TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVERTISSEMENT.....	VII-VIII
Décret portant nomination de S. A. le Prince Ahmed Fouad comme Président de la Société sultanieh de Géographie.....	IX-XI
Nouveaux Statuts de la Société sultanieh de Géographie.....	XIII, XXVII
Commission Centrale.....	XXIX, XXXV
Liste des membres résidants de la Société sultanieh de Géographie.....	XXXI-XXXII
 Sir WILLIAM WILLCOCKS. — Les drains de l'Égypte.....	 1- 25
— The Garden of Eden of the Bible and of the Babylonians (avec 1 carte).....	27- 48
D <sup>r</sup> ABBATE PACHA. — Le Nil entre Assouan et Wadi Halfa au point de vue sanitaire.....	49- 54
G. DATTARI. — Note numismatique sopra l'Egitto dai tempi i più remoti fino all'epoca presente (avec 1 planche).....	55- 60
CARLO TAPPI. — Civilisation africaine. Essai sur les Djour du sud-est de Waou (Bahr el-Ghazal).....	61- 73
N. J. DEBBANÉ et É. SIDAWI. — Mœurs et traditions de l'Égypte moderne. Sitti Dimiana : sa légende, son <i>mouled</i> .....	75- 99
H. LAMMENS. — La Syrie et sa mission historique.....	101-117
D <sup>r</sup> W. F. HUME. — Les divers aspects du désert égyptien et leurs causes géologiques.....	119-128
CARLO TAPPI. — La colonia Eritrea.....	129-143
Sir WILLIAM WILLCOCKS. — Les terres incultes en Égypte d'ici vingt ans..	145-166
— Le fellah et sa femme sur les terres incultes d'Égypte.....	167-188
COMTE DE SÉRIENNE. — Voisin bey. Le Canal de Suez.....	189-191
G. FOUCART. — L'ethnologie africaine et ses récents problèmes.....	193-288
D <sup>r</sup> HAFEZ AFIFI. — Mon voyage de Benghazi à Garaboub en compagnie du Grand Senoussi.....	289-300
H. LAMMENS. — Les compétitions des puissances en Arabie à la veille de l'Ilégire.....	301-323

Dr W. F. HUME. — Étude sur l'ouvrage de JOHN BALL, <i>The Geography and Geology of West-Central Sinaï</i> .....	324-328
Lieutenant-colonel LINCOLN DE CASTRO. — Notes sur l'Abyssinie.....	329-350
MOHAMMED ALY EFFENDI SEOUDI. — Voyages au Hedjaz et en Arabie (texte arabe).....	351-355
MOHAMMED ALY EFFENDI SEOUDI. — Voyages au Hedjaz et en Arabie (version française).....	356-360
G. DARESSY. — L'Exode et le passage de la mer Rouge (avec 1 carte)....	361-383

### Comptes rendus des séances de la Société.

Séances de la Commission Centrale du 23 décembre 1915 au 13 juin 1917. 385-408



# D. PAPADOPOULO FRÈRES

**Manufacture de Cigarettes Égyptiennes**

MAISON FONDÉE EN 1860

Le plus vaste assortiment de Cigares de La Havane, Manille, etc.

**ARTICLES POUR FUMEURS**

**Tabacs et Cigarettes Anglais**

Magasin de vente au détail rue Kamel, vis-à-vis du Splendid Bar

Boîte Postale n° 685.

Concessionnaire :

Téléphone n° 701.

**Georges BONOFAS.**

\* COMPAGNIE \*  
D'ASSURANCE

**“ROSSIA”**

FONDÉE EN 1881

Siège social à PÉTROGRAD, en l'Hôtel de la Compagnie.

Capital Social entièrement versé . . . . .	Rbl.	5.000.000
Fonds de garantie . . . . .	Frs.	327.170.000
Indemnités et Capitaux payés aux assurés par la Compagnie . . . .	”	1.203.490.000
Primes et intérêts reçus pendant l'Exercice 1915 . . . . .	”	181.224.900

*La Compagnie souscrit à des conditions très avantageuses des*

Assurances sur la Vie, contre l'Incendie, contre les risques de Transports, contre les Accidents de toute nature, contre le Bris des Glaces, et des Assurances viagères contre les Accidents de Voyages par chemins de fer et bateaux à vapeur.

*Pour tous renseignements s'adresser :*

**Au Caire :**

à la Succursale de la Compagnie pour l'Égypte,  
le Soudan, Chypre, Syrie et Palestine,  
Place de l'Opéra, B.P. n° 1042. Téléph. 13-13.

**A Alexandrie :**

à MM. C. M. SALVAGO ET C<sup>ie</sup>, Agents généraux,  
22, Rue Chérif pacha, B.P. n° 482. Téléph. 10-87.



LES CÉLÈBRES CIGARETTES  
**NESTOR GIANACLIS L<sup>TD</sup>**  
DU CAIRE

*FOURNISSEURS :*

de S. M. LE ROI DE GRÈCE

de S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER DE GRÈCE

de la RÉGIE ITALIENNE, etc., etc.

*Sont admises aussi à la RÉGIE FRANÇAISE*  
spécialement les modules **QUEEN**, bout doré. — **EXTRA-FINE**. — **SURFINE**.

**I. HORNSTEIN**  
SEUL AGENT  
des Chaussures "**RUN-OVER**"  
**CAIRE**  
*Avenue de Boulac, près du Télégraphe égyptien.*  
GRANDE IMPORTATION EN ÉGYPTÉ  
DE  
**BOTTES ANGLAISES**

**BOTTES SPÉCIALES POUR MILITAIRES**

— Téléphone n° 37-85. Boîte postale n° 910. —



# JOSEPH BEINISCH BEY

JOAILLIER, HORLOGER, OPTICIEN

RUE MOUSKY - LE CAIRE - TÉLÉPHONE 851

**Fabrication et Réparation de Joaillerie, Bijouterie et Horlogerie**  
SPÉCIALITÉ DE BIJOUX ÉGYPTIENS ANCIENS ET MODERNES

## ASSORTIMENT

de Lunettes et Pince-nez  
Or, Nickel et Doublé

JUMELLES DE THÉÂTRE, MARINE  
et de Campagne

LONGUES-VUES ASSORTIES

## GRAND CHOIX

d'instruments de Géodésie

Niveaux d'Egault, etc.,

ET

articles pour dessin linéaire

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

**On exécute les ordonnances Médicales d'Optique**

Boîte Postale N° 1028

Téléphone N° 19-58

**J. G. SPIRO & C<sup>IE</sup>**

# C. SPIRO, SUCCESSEUR

**COULEURS et VERNIS pour les Arts et l'Industrie**

**RIPOLIN**

**BROSSERIE - PLUMEAUX - ÉPONGES**

**SEUL REPRÉSENTANT**

des Machines à Coudre

**JONES & PFAFF**

**Rue El-Bawaki**

ANCIENNE PLACE DE LA POSTE

**LE CAIRE**

ÉGYPTE.



GRANDE FABRIQUE DE JOAILLERIE — HORLOGERIE — BIJOUTERIE

**L. KRAMER & C<sup>IE</sup>**

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

LE CAIRE. — Rue Mousky et Rue El-Manakh.

*Monopoles exclusifs pour l'Égypte, le Soudan, etc.*

DES CÉLÈBRES MONTRES

**LONGINES - TAVANNE'S WATCH - REMARK WATCH**

**BIJOUX DE CHOIX**

*ARGENTERIES POUR CADEAUX*

Agents { ALEXANDRIE : Maison Française M. Laurencier & C<sup>ie</sup>, 29, Rue Chérif.  
PORT-SAID : Grand Magasin "Au Mikado", Rue du Commerce.

**LÉON ROLIN & C<sup>IE</sup>**

LE CAIRE & ALEXANDRIE

**ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS**

Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de

La SOCIÉTÉ ANONYME DE FONDATIONS PAR COMPRESSION MÉCANIQUE  
DU SOL, système "COMPRESSOL", Paris.

La COMPAGNIE INTERNATIONALE DE PIEUX ARMÉS, système "FRANKI-  
GNOUL".

BÉTON ARMÉ, système "HENNEBIQUE", Paris.

AGENTS GÉNÉRAUX DES

USINES COCKERILL DE SERAING (Belgique)

ATELIERS MÉTALLURGIQUES DE LA SAMBRE ET DE NIVELLES,  
BRUXELLES (Belgique)

ADRESSES :

Caire { Boite Postale N° 970.  
Téléphones { Secrétariat N° 578.  
Direction N° 2800.

Alexandrie { Boite Postale N° 494.  
Téléphone N° 240.



GRANDE MANUFACTURE



DE TABACS ET CIGARETTES

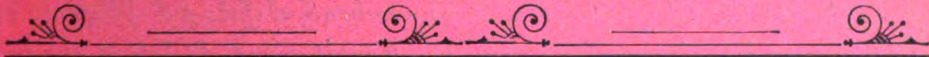
K. & G. MELKONIAN

Fondée en 1882

LE CAIRE, Égypte

—••• SPÉCIALITÉS : •••—

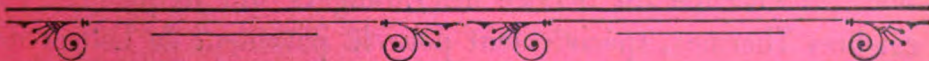
Fleur-Maden, Super-Maden, Maden



VENTE MENSUELLE

20 MILLIONS

DE CIGARETTES



EN VENTE PARTOUT



# BANCO DI ROMA

FONDÉ EN 1880

SIÈGE DU CAIRE

SIÈGE SOCIAL À ROME.

Sièges : GÈNES, NAPLES, TURIN, FLORENCE, ALEXANDRIE d'Égypte, CONSTANTINOPLE, BARCELONE, MALTE, TRIPOLI de Barbarie, PARIS.

Succursales : ALBA (avec bureau à Canale), ALBANO LAZIALE, AREZZO, AVEZZANO, BAGNI DI MONTECATINI, BENGASI, BRACCIANO, CARNELLI, CASTELNUOVO DI GARFAGNANA, CORNETO TARQUINIA, DERNA, FARA SABINA, FERMO, FOSSANO, FRASCATI, FROSINONE, LUCQUES, MONDOVÌ (avec bureau à Carrù), MONTBLANCH (Espagne), ORBETELLO, ORVIETO, PALESTRINA, PIGNEROL, SIENNE, SUBIACO, TARRAGONE, TIVOLI, TORRE ANNUNZIATA, VELLETRI, VIAREGGIO, VITERBE.

## OPÉRATIONS :

Le **BANCO DI ROMA** fait toutes les Opérations de Banque, telles que : *Avances sur titres. Émission de traites, de chèques et de lettres de crédit sur les principales villes de l'Égypte et de l'Étranger. Payements télégraphiques. Recouvrements d'effets sur l'Égypte et l'Étranger. Encaissement de coupons. Encaissement de lots et obligations sortis au tirage. Exécutions d'ordres de Bourse sur place et à l'Étranger. Garde de titres. Consignations et Avances sur marchandises.*

Le **BANCO DI ROMA** reçoit des Fonds en dépôt à vue et à échéances fixes.

Le **BANCO DI ROMA** a créé à *Bagni di Montecatini* une Succursale qui s'occupe du Service des Étrangers qui fréquentent les célèbres Thermes, spécialement pour le paiement de Lettres de crédit, chèques, ordres télégraphiques, échange de monnaies étrangères, etc.

CAISSE D'ÉPARGNE 3  $\frac{1}{2}$  0/0.



LA CIGARETTE DE QUALITÉ PAR EXCELLENCE

**G. & J. A. CARAVOPOULO**

**CAIRE - ALEXANDRIE**

✦ **60 ANS DE RÉPUTATION** ✦

**En vente dans les meilleurs débits de tabac**

*POUR TOUTE COMMUNICATION, S'ADRESSER :*

**AU SIÈGE CENTRAL CAIRE**

*Boîte Postale de CHOUBRAH, N° 3.*

*Aux Importateurs d'Égypte :*

**Confiez toujours vos envois à la Maison :**

**FRANÇOIS BANCEL ET C<sup>IE</sup>**  
**TRANSPORTS INTERNATIONAUX**

au CAIRE : Rue El-Maghraby, 8 (Pavillon Manuk). — Téléph. 1347, B. P. 1396;

à ALEXANDRIE : Rue Abou Dardar, 12. — Téléph. 2469, B. P. 990.

pour toutes vos opérations de Douane, vos Expéditions par Chemin de Fer et  
par Nil et vos Livraisons à domicile.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> se charge de l'emballage des Mobiliers, possède un Garde-Meubles et opère les Déménagements, les Assurances Générales et les Expéditions pour tous pays étrangers.

La Maison BANCEL et C<sup>ie</sup> est chargée du Transit et du Service des Bagages de la Compagnie des Messageries Maritimes.

*Associé Gérant pour l'Égypte : Adolphe LIGGERI.*



# Morums Oriental Stores

Bureau central : 18, ALDERMANBURY, LONDON, E. C.

---

## ⇒ VÊTEMENTS ⇐

pour Hommes et Enfants.

## ROBES, MANTEAUX, ETC.

pour Dames et Fillettes.

---

BONNETERIE, CHEMISERIE, PARFUMERIE, GANTERIE,  
MAROQUINERIE, ARTICLES DE VOYAGE.

**Mercerie, Lingerie fine, Articles de Blanc,  
Modes et Garnitures de Chapeaux,  
*etc., etc.***

---

LE CAIRE. — *Place Ataba el-Khadra.*  
ALEXANDRIE. — *Place Mohamed Aly.*  
TANTAH, MANSOURAH (*Rue Neuve*), ASSIOUT.







GRANDS MAGASINS  
**CHEMLA FRÈRES**

Avenue de Boulac, LE CAIRE

Les plus Importants de l'Égypte, les mieux assortis

**MAISON DE CONFIANCE** \* \* \* \* \*

\* \* \* \* \* **Vendant le meilleur marché**

HAUTE MODE -- HAUTE COUTURE

CONFISERIE & PATISSERIE  
FONDÉE EN 1854

**JEAN SAULT**

5, Avenue de Boulac, LE CAIRE.

Câble : CONFISERIE-CAIRE  
Boite Postale n° 949



TÉLÉPHONE N° 61  
DIRECTION N° 38-80

**BUFFETS INSTALLÉS ET SERVIS À DOMICILE**

**Bonbons, Chocolats, Marrons Glacés**

**CUISINE FINE**

**LIQUEURS**

**CHAMPAGNES**



# The Anglo-Egyptian Bank, L<sup>TD</sup>

LONDRES, PARIS, MALTE, GIBRALTAR, ALEXANDRIE, CAIRE, TANTA,  
MANSOURAH, PORT-SAID, ZAGAZIG, BÉNI-SOUËF et KHARTOUM.

---

Capital souscrit. . . . Lst. 1.500.000

„ versé . . . . . „ 500.000

Réserves . . . . . „ 680.000

---

L'Anglo-Egyptian Bank se charge de toutes transactions de Banque aux conditions les plus favorables. Des intérêts, à raison de 2  $\frac{1}{2}$  % par an, sont alloués aux déposants sur le solde minimum du mois, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à Lst. 200. Les conditions pour des sommes excédant Lst. 5000 feront l'objet d'arrangements spéciaux.

## Établissements OROSDI - BACK

Rue Abd el-Aziz

---

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital : 10.000.000 de francs. — Réserves : 7.000.000 de francs.

---

La plus ancienne maison en Égypte

---

NOUVEAUTÉS EN TOUS GENRES -- GRANDS ASSORTIMENTS

---

BRANCHE ALIMENTATION

---

50, Rue Kasr-el-Nil, 50

EN FACE DE L'ANGLO-EGYPTIAN BANK ET DU BRITISH HEAD-QUARTERS

# S. SORNAGA

LE CAIRE, ALEXANDRIE, PORT-SAÏD,  
TANTA

*Usines à El-Wedy (Kafr Ammar).*

FABRIQUE DE BRIQUES, TUILES, CARREAUX, TUYAUX  
ET ACCESSOIRES EN GRÈS,

ARTICLES SANITAIRES, MATÉRIEL RÉFRACTAIRE, CREUSETS, APPAREILS  
POUR LABORATOIRES, ISOLATEURS, POTERIE,  
FAÏENCE ARTISTIQUE, ETC.

Ciment Portland "NILE BRAND"

Chaux hydraulique "PYRAMIDES," Plâtre blanc et gris, etc.

*Adresse télégraphique : "Monopole."*

*Téléphones : Caire, n° 2194. — Alexandrie, n° 637. — Port-Saïd, n° 138.*

## LIBRAIRIE - PAPETERIE CENTRALE

### DELBOURGO & C<sup>IE</sup>

SUCCESEURS DE M<sup>ME</sup> J. BARBIER

RUE ÉMAD-EL-DINE, Immeuble Davies Bryan. — LE CAIRE.

B. P. 567. — Téléphone 15-47.

FOURNITURES DE BUREAUX

**MAROQUINERIE**

DÉPOSITAIRES DE REGISTRES A FEUILLES MOBILES

IMPRIMERIE & ATELIER DE RELIURE

*Concessionnaires pour l'Égypte et le Soudan de la machine à écrire*  
**"SMITH PREMIER."**

# JULES & HENRI FLEURENT

MAISON FONDÉE EN 1878

6, Rue Elfi bey. — LE CAIRE. — Boîte postale n° 146.

Téléphones { Direction, n° 34  
Magasins, n° 36-49.

Adresse télégraphique:  
FLEURENT, CAIRE.

CHAMPAGNE. — VINS. — LIQUEURS. — BIÈRES.  
EAUX MINÉRALES.

ALIMENTATION. — CRISTALLERIE DE BACCARAT.  
PORCELAINE DE LIMOGES. — FAÏENCES.

FILTRES CHAMBERLAND SYSTÈME PASTEUR. — CIGARES.

PARFUMERIE. — ARGENTERIE.

ARTICLES DE MÉNAGE. — ARTICLES DE VOYAGE.

Expéditions pour l'intérieur de l'Égypte et le Soudan.  
Expéditions de colis postaux de CAFÉ MOKA pour l'Europe,  
contre remboursement.

## AGENTS POUR L'ÉGYPTÉ DES MAISONS :

Lsc. POMMERY FILS & C<sup>ie</sup>. REIMS . . . . . Champagne Pommery et Greno.  
JOSEPH PERRIER FILS & C<sup>ie</sup> CHÂLONS-S/MARNE. Vins de Champagne.  
F. GEOFFROY & FILS . . . . . COGNAC.  
COURVOISIER, LIMITED . . COGNAC (Jarnac).  
A. LALANDE & C<sup>ie</sup> . . . . . BORDEAUX . . . . . Vins de Bordeaux.  
L. LATOUR . . . . . BEAUNE . . . . . Vins de Bourgogne.  
EUGÈNE VINCENT & C<sup>ie</sup> . . . LYON . . . . . Sirops et Liqueurs.  
PAUL SAINTIER . . . . . ROUEN . . . . . Cidres mousseux de Normandie.  
N. CAILAR BAYARD & C<sup>ie</sup> . . PARIS . . . . . Pour l'Argenterie et l'Orfèvrerie.  
SOCIÉTÉ DES FILTRES CHAMBERLAND, Système Pasteur.

**Débarrassez-vous de vos Montres!!**

**pour acheter**

**L'ETERNA**

*Le nec plus ultra* des montres

**PRÉCISE ET ÉLÉGANTE**

*Agent général pour l'Égypte et le Soudan*

**DAVID SUSSMANN**

Expert près le Tribunal mixte de 1<sup>re</sup> instance

**8, Rue Mousky, 8**

(à côté de Del Mar)

**Librairie Paul TRIBIER**

Ancienne "Librairie classique GILLET"

Fondée en 1889

**RUE EMAD-EL-DINE, N° 5**

*Librairie générale Française  
et Anglaise*

**Livres Classiques, Primaires et Secondaires**

OUVRAGES DE DROIT, DE FINANCE,  
D'ÉCONOMIE POLITIQUE, D'AGRICULTURE,  
DE PHILOSOPHIE, etc.

*Livres d'occasion, Publications périodiques,  
Spécialité de livres pour l'Égypte,  
Histoire, Littérature, Voyages.*

**Romans et tous livres techniques**

SUCCURSALE POUR LA VENTE

DES JOURNAUX ET MAGAZINES

**Kiosque Caire, 3, Rue El-Manakh**

**I. MAUARDI ET C<sup>IE</sup>**

**Place Ataba-el-Khadra**

**GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS**

Soierie, Lainages, Draperies, Cotonnades, Ameublements,  
Tapis, Linoléum, Mercerie, Dentelles,  
Garnitures, Bonneterie, Blanc, Articles de Paris,  
Argenterie, Lingerie, Literie, etc., etc.

**Tout plus élégant et meilleur marché  
que partout ailleurs.**

# ALLEN, ALDERSON & Co., Ltd.

INGÉNIEURS, ENTREPRENEURS ET IMPORTATEURS DE MACHINES

ALEXANDRIE - LE CAIRE

Alexandrie, B. P. n° 224.

Le Caire, B. P. n° 1463.

*SEULS ET EXCLUSIFS AGENTS de :*

**MM. RUSTON PROCTOR and Co., Ltd., LINCOLN (Angleterre).**

Machines à vapeur fixes et locomobiles, Chaudières,  
Moulins à blé, Pompes centrifuges, Batteuses à vapeur,  
Moteurs «Ruston» à huile brute et à pétrole raffiné, Ins-  
tallations à gaz pauvre de toutes dimensions.

**JOHN FOWLER and Co., Ltd., LEEDS.** — Laboureuses à  
vapeur.

**ENGELBERG RICE HULLER.** — Moulins à riz.

**MERRYWEATHER and SONS Ltd., LONDON.** — Machines  
à incendie à main, à vapeur et automobiles.

**MIRPLEES BICKERTON and DAY, Ltd.** — Moteurs Diesel.

**PLATT BROS. and Co. Ltd.** — Métiers à coton et accessoires.

Outre les Machines des susdits Fabricants, nous gardons aussi en dépôt  
tous les accessoires nécessaires à leur fonctionnement, entre autres :

*COURROIES* : en Cuir anglais et américain, en Poil de chameau «Ca-  
mel Brand». — *ARTICLES EN CAOUTCHOUC* : feuilles, soupapes, tuyaux,  
etc. — *TUYAUX EN FER GALVANISÉ* : vapeur et gaz. — *LIMES*. — *TUYAUX*  
*EN CHANVRE, ETC.*

Ainsi qu'un grand stock de :

*COFFRES-FORTS* de 1<sup>re</sup> qualité anglaise «RATNER», «CHATWOOD». —  
*APPAREILS D'AGRICULTURE* : Charrues, faucheuses, moissonneuses. —  
*POMPES À MAIN ET À VAPEUR* pour tout usage. — *MOULINS À VENT, ETC.*



# ZOLA'S

## PHOTOGRAPHIC STUDIO

**Kasr-el-Nil Street, 44**  
**Opposite the Bank of Athens**

≡ **CAIRO** ≡

Telephone No. 30-17.

## GRANDS MAGASINS D'ARTICLES DE MÉNAGE

Telephone N° 271

Rue El-Bawaki

Téléphone N° 271

— ✦ **LE CAIRE, ÉGYPTÉ.** ✦ —

## N. YACOUBIAN

ASSORTIMENTS COMPLETS DE BATTERIE DE CUISINE. — ARGENTERIE  
CHRISTOFLE. — CRISTALLERIE DE BACCARAT. — PORCELAINES. — FAÏEN-  
CERIE. — COUTELLERIE. — COUVERTS DE TABLE. — FILTRES PASTEUR  
ET BERKEFELD. — GLACIÈRES. — SORBÉTIÈRES. — FOURNEAUX À PÉTROLE  
ET À CHARBON. — LAMPES ET SUSPENSIONS. — SONNERIES. — BAINS. —  
DOUCHES. — CHAUFFE-BAINS. — TOILES CIRÉES. — NATTES. — STORES.  
— THÉ. — SAVONS. — BOUGIES. — LIQUEURS, ETC., ETC.

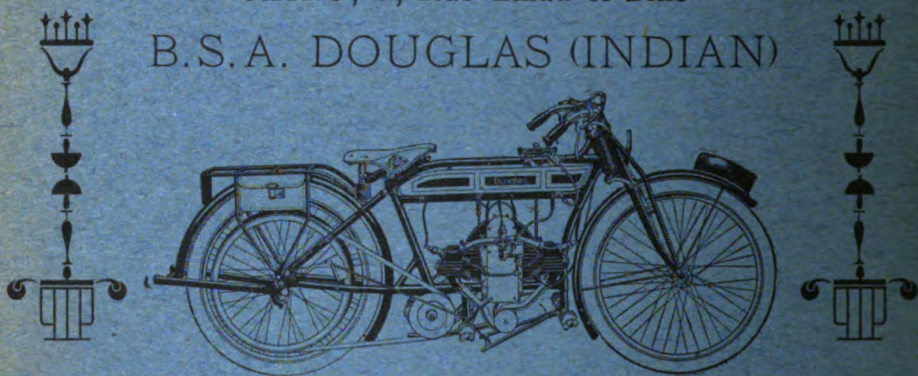
*PRIX FIXE. — LIVRAISON À DOMICILE.*



CYCLES - MOTOCYCLES  
**G. PAVID & C<sup>o</sup>**

CAIRO, 3, Rue Emad-el-Dine

B.S.A. DOUGLAS (INDIAN)



**Saxon Motor-Cars B. S. A. — Swift & Starley Cycles.**

ALL ACCESSORIES. — REPAIRS SKILFULLY EXECUTED.

**THE FASHIONABLE**  
 SHOE & CLOTHING

CAIRO & ALEXANDRIA

VÊTEMENTS

POUR

**Hommes et Enfants**

**CHAUSSURES** \* \* \* \* \*

\* \* **BONNETERIE** \* \*

\* \* \* \* \* **CHEMISERIE**

**CHAPELLERIE**

ET

**ARTICLES DE VOYAGE**

etc., etc.

**GRAND DÉPÔT DE MEUBLES**  
en tous genres

---

Maison **SAMUELSON & FILS**, Fondée en 1860

**A. & M. SAMUELSON FRÈRES**

Téléphone 390

**Successeurs**

Téléphone 390

*Chareh El-Manakh, 27 — LE CAIRE, Égypte*

---

==== **EXPERTS, COMMISSAIRES-PRISEURS** =====

---

---

**W. & H. ABLITT**

LE CAIRE, Téléphone 287 — B.P. 194

ALEXANDRIE, " 470 — " 460

---

**FERS, CEMENTS**

==== **CHAUX** =====

**CARRELAGE & MOSAÏQUE**

---

# PNEUMATIQUES MICHELIN

UNE SEULE QUALITÉ "LA MEILLEURE"

Agent Général pour l'Égypte et le Soudan

**JACQUES MANHÈS**

10, Rue Eloui Pacha, 10

— TÉLÉPHONE 27-59 —